NAZIONALE
BIBLIOTECA
B. Prov.
IV
408
VITT. EM. III
NAPOLI

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XXIII

Palchetto

Num.° d' ordine 5

Digitized by Google

102
B. Prov.
IV
408

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE.

TOME TREIZIÈME.

SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

TOME IV.

Digitized by Google

IMPRIMERIE D'HIPPOLYTE TILLIARD,
RUE DE LA HARPE, N° 78.

Digitized by Google

C.13852
SBN

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE

GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE;

PAR MARIE-NICOLAS-SILVESTRE GUILLON,

PROFESSEUR D'ÉLOQUENCE SACRÉE DANS LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE PARIS, INSPECTEUR DE L'ACADÉMIE DE PARIS, CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR, AUMÔNIER DE SON ALTESSE ROYALE MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, PRÉDICATEUR ORDINAIRE DU ROI.

Ouvrage dédié au Roi.

TROISIÈME PARTIE,

SUITE DES PÈRES DOGMATIQUES.

TOME TREIZIÈME.

In illa die (dicit Dominus), suscitabo tabernaculum David, quod cecidit : et reædificabo aperturas murorum ejus, et ea quæ corruerant instaurabo; et reædificabo illud sicut in diebus antiquis. (Amos. IX. 11.)

PARIS,
MÉQUIGNON-HAVARD, LIBRAIRE,
RUE DES SAINTS-PÈRES, N° 10.
M. DCCC. XXVI.

Digitized by Google

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

DES

PÈRES DE L'ÉGLISE GRECQUE ET LATINE,

OU

COURS D'ÉLOQUENCE SACRÉE.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME

ET DE

SAINT JEAN CHRYSOSTÔME, archevêque de Constantinople.

Hunc qualem nequeo monstrare et sentio tantum.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LA FOI RÉVÉLÉE (1).

LA FOI RÉVÉLÉE est celle qui a pour objet des vérités que Dieu seul a pu communiquer aux hommes, parce que ni le sens intime, ni la raison humaine, ni le témoignage de nos sens ne pouvoient en acquérir la connoissance. Il a fallu qu'une autorité supérieure à toutes celles de la terre daignât les manifester et les répandre parmi les hommes.

La nécessité d'une révélation divine pour la sanction des seuls préceptes de la morale, s'étoit fait sentir à tous les hommes de tous les temps. Fortement convaincus que Dieu

(1) Extraites de divers livres.

lui-même n'est pas de trop pour commander à l'homme ses devoirs, ils cherchèrent, dans l'intervention de la Divinité, un appui à leurs codes de législation, et un supplément à leur propre impuissance. Aussi voyons-nous que les peuples qui n'ont point eu de vraie et pure religion ont été obligés d'en inventer de fausses et d'impures, plutôt que de manquer d'un principe supérieur à l'homme pour dompter l'homme et pour le rendre docile dans la société. De là vient que Numa, Lycurgue, Solon et les autres législateurs, ont eu besoin de paroître divinement inspirés pour pouvoir policer les peuples (1).

À ces premières vérités, que nous avons vues développées dans les paragraphes précédents, par l'éloquent patriarche de Constantinople, avec une raison si imposante, viennent nécessairement s'attacher d'autres principes non moins sacrés, que nous allons voir établis avec une égale solidité. Tout dans l'ordre moral, aussi-bien que dans l'ordre physique, se tient par une chaîne indissoluble, et remonte au même centre, à Dieu, Créateur universel, Principe essentiel de l'ordre, Raison souveraine qui com-

(1) « De là il est arrivé, ajoute Fénelon, que les impies, tels que Lucrèce, ont osé dire que la crainte des Dieux n'est qu'une invention des tyrans politiques, qui ont voulu consacrer ce joug de leur tyrannie, pour tenir les peuples dans une servitude pleine de lâcheté et de superstition : aveugles qui ne voient pas que le plus grand des biens, qui est la subordination et la paix, ne peut nous venir par l'erreur. Les inventeurs des fausses religions sont comme les charlatans et les faux monnoyeurs. On ne s'est avisé de débiter de la fausse monnoie, qu'à cause qu'il y en avoit déjà de véritable. Les imposteurs n'ont donné de mauvais remèdes, qu'à cause que les hommes avoient déjà quelques remèdes qui les avoient guéris. Le faux imite le vrai, et le vrai précède toujours le faux. » (*Lettres sur la religion*, tom. IV, édit. Boullage, pag. 423. Paris, 1821.)

prend toutes les vérités, et qui nous éclaire par quelques rayons échappés d'un océan de lumière (1).

Dieu avoit manifesté sa gloire dans le soleil et dans les autres astres; un simple coup d'œil porté sur l'univers, suffisoit pour y laisser apercevoir, à travers les nuages dont elle se voile, une Providence, qui n'abandonne pas au hasard les choses de ce monde. Une attention plus réfléchie sur la constitution de l'homme, découvroit en lui l'action toujours vive d'une loi intérieure qui l'éclaire sur ce qu'il doit faire et sur ce qu'il doit éviter; d'un sentiment intime qui, sans cesse, le rappeloit à l'auteur de son être, lui commandoit le besoin de l'honorer par des actes extérieurs et publics, autant que par les secrètes émotions de la reconnoissance pour ses bienfaits, ou de la crainte à l'aspect des fléaux par lesquels sa justice et sa toute-puissance s'étoient signalées; d'une conscience qui ne se méprenoit pas sur les différences essentielles entre le bien et le mal, lors même que son jugement cédoit à ses cupidités.

Il existoit donc une révélation, en quelque sorte naturelle, antérieure à tous les codes écrits; celle qui fit toute la législation des anciens patriarches.

Tous nos oracles sacrés, l'histoire du genre humain tout entier, attestent que Dieu seul avoit pu la donner. Toutes simples qu'elles nous paroissent à nous, qui les possédons par une tradition héréditaire, les premiers à qui ces connoissances furent communiquées ne les auroient pas acquises d'eux-mêmes, s'ils n'y avoient été élevés par une grâce particulière et par une sagesse plus qu'humaine. Dieu les a placées à une hauteur où, selon l'énergique ex-

(1) *Lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* (Joann. I. 9.)

pression de l'Apôtre, notre faible raison n'eût pu les atteindre (1). Mais cette révélation, en quelque sorte ébauchée, n'avoit pu prévenir ni les écarts de la raison, ni les ravages de la corruption bientôt devenue universelle.

L'expérience avoit prouvé que la conscience n'étoit pas un frein assez puissant pour arrêter les désordres particuliers : la lumière de la loi naturelle et celle de la conscience avoient donc besoin d'être suppléées ou fortifiées par un flambeau plus éclatant (2).

(1) *Fecitque ex uno omne genus hominum inhabitare super universam faciem terræ, quærere Deum, si forte attrectent eum aut inveniant.* (Act, XVII. 26. 27.)

(2) « Quoique la raison nous apprenne quelques grandes vérités, telles que l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la nécessité d'une religion, etc., cette raison, toujours inquiète et toujours curieuse, produit des erreurs sans nombre qui, affoiblissent, et qui quelquefois même combattent la sagesse de ses leçons. » (L'abbé de Feller, *Catéch. philosoph.*, p. 240.) Aussi voyez quels étoient les dogmes de ces nations célèbres, qui, sur tant d'autres objets, ont reculé, et semblent avoir fixé les limites de l'esprit humain : examinez la théologie de ces génies profonds qui éclairèrent l'univers, et dont les incrédules de nos jours se vantent encore d'être les imitateurs : leur ignorance sur la religion est aussi étonnante que leur supériorité dans les autres genres. De tous leurs efforts, pour parvenir à la connoissance des vérités célestes, il n'en est qu'un dont l'esprit humain puisse se glorifier : c'est l'aveu qu'ont fait les plus éclairés d'entre eux, de leur impuissance et du besoin d'une révélation divine. » (M. l'évêque de Langres, cardinal de la Luzerne, *Instr. dogmat.*, pag. 6, 7, édit. in-4°.)

Cet aveu, échappé à Platon, le voici : « Au milieu de nos incertitudes, le » parti que nous avons à prendre est d'attendre patiemment que quelqu'un » vienne nous instruire de la manière dont nous devons nous comporter » envers les Dieux et les hommes. Celui qui vous apprendra ces choses, » s'intéresse véritablement à ce qui vous regarde. — Qu'il vienne donc in-

Dieu, qui avoit tant fait pour l'homme, a-t-il pu abandonner son ouvrage, et le plus parfait de tous (1)? Un tel doute, combattu par toutes les idées que nous avons des perfections divines, s'anéantit en présence de l'histoire (2).

» cessamment, répond Alcibiade, je suis disposé à faire tout ce qu'il me » prescrira, et j'espère qu'il me rendra meilleur. » (Plato, II Alcibiad. Voy. la traduction des Œuvres de ce philosophe, par Dacier, tom. I, pag. 410 et suiv.)

(1) « C'eût été abandonner sa créature, comme les Tartares abandonnent un ennemi au milieu des déserts, et les autruches leur progéniture sur les sables brûlants de l'Afrique : *Crudelis quasi struthio in deserto.* » (Jerem. Thren. IV. 3.)

(2) La religion naturelle que l'on a essayé quelquefois, et de nos jours, de substituer à la révélation, ne s'est trouvée jamais établie dans aucune société. Je parcours toutes les plages de la terre; je trouve partout des cultes appuyés sur des révélations vraies ou fausses. Me renvoyer donc à la religion naturelle, c'est m'envoyer hors du monde. Aucune nation grossière ou civilisée, ignorante ou instruite des arts et des sciences, ne s'en rapporte à la seule raison pour déterminer le culte dû à Dieu. « Il y a, » dit Turretin, des projets qui paroissent beaux en idée, et qui sont in- » soutenables dans la pratique. Celui des déistes est de ce nombre. Ils for- » gent à plaisir des tableaux de religion naturelle, et des relations de cer- » tains pays imaginaires, pour faire croire que l'on vivroit heureux sous » cette loi. Par malheur, tout cela n'existe que dans leur cerveau : c'est » la république de Platon. Ils n'ont pu encore trouver sous le ciel un peu- » ple qui professât réellement leur naturalisme; et véritablement il n'y en » a point. Supposé qu'on pût amener une nation à ce point là, elle ne s'y » tiendroit pas long-temps. Vous la verriez bientôt tomber, ou dans un » entier oubli de Dieu, ou dans les dernières superstitions; et pour un petit » nombre d'esprits, qui sauroient garder un juste milieu, le gros du monde » iroit tout droit, ou à l'irréligion, ou à l'extravagance. C'est ce qui est » arrivé à tous les peuples qui n'ont pas été favorisés de la lumière céleste. » (*Vérité de la relig.*, tom. I, sect. I, chap. VI.)

Un livre existe, le plus ancien qui soit au monde, revêtu de tous les caractères le mieux faits pour lui assurer la vénération et la confiance : il remonte jusqu'à l'origine des temps, et nous en présente la chaîne non interrompue, depuis leur commencement jusqu'à leur dernière consommation. Nous y lisons que la première révélation, déclarée insuffisante, fut remplacée par une révélation nouvelle, promulguée dans l'appareil le plus imposant ; que Moïse fut appelé pour être l'organe du Seigneur, et que les descendants d'Abraham, déjà distingués du reste des peuples par le signe de la circoncision, furent choisis pour en être les dépositaires. Il étoit temps de donner de plus fortes barrières à l'idolâtrie, qui inondoit tout le genre humain, et achevoit d'y éteindre les restes de la lumière naturelle (1).

Exod. xix.

Dieu ne voulant pas abandonner plus long-temps à la mémoire des hommes le mystère de la religion et de son alliance, ordonna que le code en fût écrit, et l'original déposé dans l'arche où, lui-même, rendoit ses oracles.

Mais cette révélation elle-même s'y trouve marquée comme n'étant que préparatoire, et devant servir de fondement à une autre bien plus parfaite, réservée à la plénitude des temps. Dieu, par une comparaison familière à saint Jean Chrysostôme, en agissoit à l'égard du genre humain comme un père ou comme un maître à l'égard de ses enfants dont il proportionne l'instruction à la portée successive de leur intelligence. L'édifice entier de la révélation n'a pas été le produit d'un seul jet ; il a plu à son sublime auteur de partager l'établissement de sa religion en diverses époques, comme il avoit fait le monde en plusieurs jours.

Deut. xviii. 15.

(1) Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 191 et 192, édit. in-4°. Paris, 1681.

La première révélation, réduite aux simples éléments d'une foi toute naturelle, ne s'élevoit pas au-delà du cercle des vérités primordiales, bornées à un petit nombre, dont chacun des hommes porte le sentiment au-dedans de soi. Les phénomènes de la nature en étoient les seuls prédicateurs. La seconde venoit accroître d'une sanction nouvelle l'autorité du code primitif, déjà écrit dans tous les cœurs, en l'appuyant sur les miracles les plus étonnants; la troisième, destinée à introduire l'homme dans une doctrine bien plus relevée (1), exigeoit une maturité bien plus avancée, et ne devoit proposer ses mystères qu'en les faisant précéder de tous les miracles de l'ancien et du nouveau Testament. Rom. II. 15.

Ce seroit, sans doute, une téméraire curiosité d'examiner la révélation en soi : les dogmes qu'elle propose sont trop au-dessus de notre intelligence. Mais il est digne de tout esprit raisonnable de rechercher les motifs qui déterminent à y croire. Or toute la question se réduit ici à savoir si Dieu a parlé. Qu'il soit prouvé sans réplique que

(1) « La religion chrétienne ne fait point difficulté de reconnoître que l'esprit humain ne sauroit atteindre à la hauteur des mystères qu'elle enseigne, et qu'il est trop borné pour en aller découvrir les fondements dans les sources éternelles de la vérité, où ils lui paroîtront aussi clairs que les premiers principes, si sa vue se pouvoit porter jusque-là. Elle ne prétend pas néanmoins se faire croire absolument sans preuves, et par un instinct aveugle; et Dieu n'a pas donné à l'homme la raison et l'intelligence pour lui rendre un si grand présent, non-seulement vain, mais encore nuisible, en ne lui proposant que des objets de foi, contre lesquels le propre instrument de ses connoissances fût dans une révolte continuelle. La religion chrétienne est telle que, quelque impénétrable que soit la profondeur de ses mystères, on n'en sauroit douter que par une autre espèce d'égarement de la raison. » (Pascal, *Disc. sur les preuves des livres de Moïse*, *Pensées*, pag. 393.)

la révélation est son ouvrage : tout raisonnement cesse.

Si les hommes savent quelque chose d'assuré, ce sont les faits; et de tout ce qui tombe sous leur connoissance, il n'y a rien où il soit plus difficile de leur imposer, et sur quoi il y ait moins d'occasion de dispute (1). Jugée, d'après cette règle irrécusable, la religion chrétienne est démontrée. Quand on aura fait voir aux hommes qu'elle est inséparablement attachée à des faits dont la vérité ne peut être contestée de bonne foi, il faut qu'ils se soumettent à tout ce qu'elle enseigne, ou qu'ils renoncent à la sincérité et à la raison. Pascal s'en tient à ce seul argument, dont la lumière s'étend jusques aux conséquences les plus éloignées : « Si, dit-il, Moïse, par exemple, a été, et qu'il ait écrit le livre qu'on lui attribue, la religion judaïque est véritable; si la religion judaïque est véritable, Jésus-Christ est le Messie; et si Jésus-Christ est le Messie, il faut croire tout ce qu'il a dit, et la Trinité, et l'incarnation, et la présence de son corps dans l'eucharistie, et tout le reste (2).

(1) « Les preuves de fait ne supposent ni de sublimes méditations, ni une pénétration d'esprit extraordinaire. Elles sont fondées sur des principes clairs et simples. L'évidence, qui leur est propre, est d'un genre auquel tout le monde est sensible, parce qu'il est analogue à notre manière d'être en cette vie. Si les faits qui en sont l'objet sont présents; pour en juger, les sens suffisent à un homme, qui n'a d'ailleurs que les lumières les plus communes. S'ils sont passés; une tradition authentique, constante, uniforme, peut les rapprocher de moi, de manière à ne me laisser aucun doute, surtout si des raisonnements clairs et simples me font voir que l'origine de cette tradition n'a pu être que dans la notoriété des faits; si je vois qu'ils étoient de nature à ne pouvoir donner lieu à aucune illusion. » (*Considérat. philosoph. sur le christianisme*, pag. 43. Paris, 1785.)

(2) *Disc. sur les preuves des livres de Moïse*, *Pensées*, pag. 395; Gro-

C'est par ce divin enchaînement de vérités, que Dieu conduit les hommes à la véritable foi, et qu'ils peuvent faire voir qu'il n'y a rien de plus raisonnable que la soumission qu'ils rendent aux mystères les plus incompréhensibles; bien loin qu'on les puisse accuser de foiblesse et d'imprudence. Or, ajoute le célèbre dialecticien que nous venons de citer, je ne me crois pas obligé de prouver d'abord que si effectivement il y a un homme qui se soit dit envoyé de la part d'un Dieu, et qui, ne voulant point qu'on l'en crût à sa parole ou sur des actions peu au-dessus de ce qu'on connoît du pouvoir humain, en ait donné pour preuve cette suite étonnante de prodiges qu'on voit dans le Pentateuque, qui ait paru maître de la vie et de la mort, qui ait commandé aux éléments et fait plier toute la nature sous ses ordres; je ne doute point, dis-je, que tout le monde n'avoue que cet homme mérite d'être cru dans ce qu'il a écrit de Dieu, au nom duquel il faisoit toutes ces merveilles, et que la religion qu'il a établie doit passer pour véritable et pour divine. Les esprits les plus opiniâtres demeurent comme accablés sous le poids de ces merveilles, et ne trouvent point d'autre moyen de satisfaire le penchant qu'ils ont à l'incrédulité, que de chercher de vaines raisons pour douter de la vérité de ces prodiges et du livre qui les contient. Mais, pour peu qu'il leur reste de bonne foi et de sincérité, on les défie d'aller bien loin dans ces doutes; et ils les trouveront tellement étouffés par l'abondance des preuves qui accompagnent cette histoire, qu'ils seront forcés ou de la reconnoître pour véritable, ou de se réduire à la stupidité de ceux qui,

tius, *Traité de la vérité de la relig. chrét.*, liv. II; Abbadie, Turretin, tous les apologistes.

pour s'empêcher de croire ce que la religion leur enseigne, prennent le parti de n'y point penser.

La certitude des faits de la révélation ainsi assurée, la foi a la clarté de l'évidence, l'autorité de la parole de Dieu répond à tout; et son Église, qu'il en a fait dépositaire, devient la colonne et la ferme base de la vérité. Il est impossible que je me trompe, quand je puis dire : c'est Dieu qui a parlé, *Deus locutus est.* Il est impossible que son Église se trompe, quand elle croit ce qu'ont cru tous les siècles chrétiens; puisque son divin époux lui a solennellement promis qu'il seroit avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Qui suis-je, pour oser combattre contre Dieu?

Matth. XXVIII, 20.

Toutes les difficultés qui combattent la révélation se réduisent à ces deux centres de contradictions : Je ne comprends point, ou bien, je conçois autrement. Je ne comprends point, dit l'incrédule, les dogmes de la foi : voilà l'obscurité. Et moi, dit l'hérétique, je les conçois tout autrement que ceux qui m'instruisent : voilà l'esprit particulier. Que fait la religion? Elle oppose à l'obscurité de ses mystères, l'évidence de la révélation divine, et à l'esprit particulier, le sentiment commun de l'Église; et nous force, par là, ou à renoncer à la raison, ou à embrasser la foi.

Ma raison n'est donc pas recevable à rejeter les dogmes du christianisme, sous prétexte de leur obscurité. Je vois briller, au sommet du firmament, près du trône de l'Éternel, les vérités sur lesquelles ce soleil d'intelligence répand une portion de sa lumière. Je n'aperçois, il est vrai, que la partie qu'il éclaire de ses rayons; c'en est assez : ma raison elle-même s'attache avec reconnoissance à ce qu'il lui fut donné d'apercevoir, pour en faire son étude et l'objet de ses plus chères méditations.

En examinant d'abord la nature même des choses révélées, qui ne voit que celles qui y sont proposées à notre foi, sont trop sublimes pour être sorties d'un principe humain, trop pures pour être émanées d'une source corrompue, trop bien assorties pour être l'effet du caprice, trop peu favorables à nos penchants pour être l'invention de la politique, trop intéressantes pour être le fruit d'une vaine spéculation, en un mot, trop dignes d'un Dieu pour n'en être pas l'ouvrage ?

Sous le premier aspect, celui de la révélation naturelle considérée comme la volonté de Dieu manifestée à tous les hommes, par la raison, la conscience et le sens moral : quelle source de réflexions! Auteur de la raison, Dieu veut que nous suivions ses lumières; auteur de la conscience, il veut que nous écoutions sa voix; auteur de l'instinct moral et de ces inclinations naturelles qui nous portent à la vertu, il veut que cet instinct nous dirige dans l'ordre moral, comme l'instinct animal nous dirige dans l'ordre physique. L'œil n'a pas de rapports plus marqués avec la lumière, ni l'oreille avec le son que l'esprit et le cœur de l'homme avec la vertu. La volonté de Dieu sur l'homme, voilà le titre primordial de la loi naturelle, titre solennel et ineffaçable que nous portons en nous-mêmes, que nous lisons dans l'ordre éternel des idées, et qui nous rappelle sans cesse les devoirs multipliés qui naissent de l'ordre social.

Mais combien le cercle va s'agrandir par la révélation mosaïque! quels magnifiques tableaux elle met sous nos yeux ! C'est le Créateur souverain, produisant au dehors la vie, qui réside en lui comme dans sa source et sa plénitude, pour donner l'être à ce qui n'existoit pas, faire sortir du néant, à sa simple parole, le temps et la matière,

la lumière et le monde; renouvelant, sous les yeux d'un peuple entier, et pendant une longue suite de générations, les actes de la puissance féconde qui s'étoit jouée dans l'univers, par des miracles en effet supérieurs à toutes les forces de la nature. C'est une législation dont n'approcha jamais aucun des codes en vigueur chez les nations les plus vantées pour les arts et pour les productions du génie (1). C'est, à chaque page du divin livre où les oracles de cette loi sont consignés, une idée de Dieu, si grande et si digne de lui, que, dans toute la suite des siècles, il n'a pas été possible de rien imaginer au-delà; et que tous les efforts de la poésie languissent auprès de la sublime expression de ce sublime original (2).

(1) « Le législateur y avoit si bien réglé toutes choses, que jamais on n'a eu besoin d'y rien changer. Moïse, éclairé de l'Esprit de Dieu, avoit tout prévu. » (Bossuet, *Disc sur l'Hist. univ.*, p. 202.) C'est ce que montrent Philon, Juif, en divers endroits; et Joseph, admirablement, contre Appion, où il fait voir que les plus anciens législateurs grecs et romains ont emprunté d'elle leurs principales lois, comme celle des douze Tables. La législation de Moïse a reçu les plus éclatants hommages dans tous les siècles. On en peut voir les preuves dans l'excellent ouvrage de Grotius, *De la vérité de la relig. chrét.*, liv. I, chap. VIII; et dans les réponses de l'abbé Guénée à M. de Voltaire, sous le titre de : *Lettres de quelques Juifs portugais*, 2e part., lettre II. Il faut connoître le savant Mémoire de M. de Pastoret sur Moïse considéré comme législateur, ouvrage couronné par l'Académie françoise.

(2) Pascal, répondant à l'accusation d'imposture intentée contre le législateur des Hébreux : « Si l'on vouloit se servir ici de preuves de pur sentiment, qu'il est mal aisé d'accorder la sagesse et la vertu qui paroissent d'ailleurs dans ce Moïse avec une si noire imposture! qu'il est mal aisé de comprendre que cet homme, dans des temps si reculés et si grossiers, et sans aucun secours des inventions de ceux qui l'avoient précédé, ait pu tirer de sa seule tête, non seulement une loi, dont il a fallu que toutes les autres

Tout ce qui s'y dit et qui s'y fait s'y trouve présenté comme figure, comme l'ombre qui marche en avant pour annoncer le corps qui la suit, et sans qui elle n'existeroit pas (1); comme l'introduction à une révélation ultérieure qui achèvera ce que l'autre a commencé, accomplira les promesses que celles-ci a faites, l'abroge moins qu'elle ne l'épure, et que, se confondant avec elle, l'amène à sa dernière perfection (2).

Aussi, lorsque les temps, marqués par la sagesse divine, furent révolus, l'univers étonné vit tout à coup sa philosophie éclipsée par l'éclat d'une philosophie nouvelle (3).

Du milieu d'un peuple pauvre, inconnu ou méprisé des autres nations, et de la classe la plus obscure de ce peuple, un homme simple, sans lettres, sans culture, cru le fils d'un artisan, fait ressortir le code de morale le plus sublime que le genre humain ait jamais reçu. Ce n'est ni par la force du raisonnement, ni par le charme de l'éloquence, que Jésus-Christ a persuadé l'univers; c'est par la vérité de ses maximes. Tandis qu'il inspire à ses prophètes toute la pompe du langage, il s'énonce lui-même avec une simplicité plus admirable encore. Supérieur aux grandes cho-

aient emprunté, mais encore l'idée d'un Dieu, et une idée si grande et si digne, que, hors ceux qui ont marché sur ses traces, il n'y en a point qui n'ait été infiniment au-dessous; au lieu que toutes les inventions humaines se perfectionnent par le temps. » (*Disc. sur les preuves*, etc.; pag. 400 et 401.)

(1) *Umbra futurorum corpus Christi.* (Coloss. II. 17.)

(2) *Non veni legem solvere sed adimplere.* (Matth. v. 17.) *Fecit utraque unum.* (Ephes. II. 14.)

(3) M. l'évêque de Langres, *Instr. dogmat. sur la relig.*, pag. 22, d'après saint Jean Chrisostôme, cité dans ses notes à la page xxv et xxvi.

ses qu'il énonce, il n'en semble point affecté (1). Les préceptes les plus sublimes, inouis jusqu'à lui, coulent de sa bouche avec une clarté qui les fait comprendre à tout le monde, avec une autorité qui subjugue tout. Par le double témoignage de ses œuvres et de ses paroles, il se fait reconnoître pour le Messie que les prédictions avoient an-
Hebr. III. 5. noncé. Moïse agissoit comme serviteur, parlant au nom du maître; celui-ci avec la pleine puissance du maître qui commande en son propre nom. Moïse ne fut évidemment le législateur que d'un seul peuple; Jésus-Christ s'est fait annoncer comme devant être le législateur de tous les peu-
Luc. II. 32. ples: *Lumen ad revelationem gentium.* La loi mosaïque, promulguée dans l'appareil d'une majesté terrible, ne permettant pas à l'homme d'approcher de la Divinité, se ressentit toujours de son origine, et laissoit l'homme coupable aux pieds de la justice divine (2). La loi de Jésus-Christ, enfantée dans le sang de son auteur, mourant victime pour les péchés du monde, purifie le ciel et la terre, réconci-
II. Cor. V. 19. lie Dieu avec les hommes. La première, restreinte à un temps déterminé, lisoit dans l'acte même de sa proclama-

(1) « Jésus-Christ parle des plus grandes choses si simplement, qu'il semble qu'il n'y pas pensé, et si nettement néanmoins, qu'on voit bien ce qu'il en pensoit. Cette clarté, jointe à cette naïveté, est admirable. » (Pascal, *Pensées*, pag. 98.) « Qui n'admireroit la condescendance avec laquelle il tempère la hauteur de sa doctrine! C'est du lait pour les enfants, et tout ensemble du pain pour les forts. On le voit plein des secrets de Dieu; mais on voit qu'il n'en est pas étonné comme les autres mortels à qui Dieu se communique : il en parle naturellement, comme étant né dans ce secret et dans cette gloire. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 266.)

(2) Magnifique développement de cette pensée dans toute la première partie du premier sermon de Bossuet, *sur la Nativité de Notre Seigneur*, *Serm.*, tom. 1, pag. 376 et suiv.

tion, le terme de ses destinées (1). Figurée par la personne même de son législateur, enlevé de la terre sans avoir pu entrer dans la terre promise, elle sembloit borner ses craintes et ses espérances à la terre; heureuse d'unir la nation juive dans les liens d'une seule et même famille toute issue d'Abraham, et isolée du reste des autres nations par un sceau particulier. Avec Jésus-Christ, paroît une nouvelle conduite et un nouvel ordre de choses; la barrière jetée entre le ciel et la terre, est rompue; on ne parle plus aux enfants de Dieu de récompenses temporelles; Jésus-Christ leur montre une vie future, et, les tenant suspendus dans cette attente, il leur apprend à se détacher de toutes les choses de la terre (2). Le règne de la charité a remplacé le règne de la crainte, et fera désormais toute l'essence de la religion. Image du temps, qui a commencé pour mourir, et qui passe pour s'engloutir un jour tout entier dans l'éternité, cette révélation judaïque ne pouvoit être que temporaire; au lieu que la révélation chrétienne, toute semblable à son divin instituteur, qui n'a pas eu de commencement et de qui la durée se confond avec les jours de

Deut. XXIII. 4.

(1) *Prophetam de gente tua et de fratribus tuis sicut me suscitabit tibi dominus Deus tuus : ipsum audies.* (Deut. XVIII. 15.)

(2) « De cette sorte, la mission de Jésus-Christ est relevée au-dessus de celle de Moïse. Moïse étoit envoyé pour réveiller, par des récompenses temporelles, les hommes sensuels et abrutis. Puisqu'ils étoient devenus tout corps et tout chair, il les falloit d'abord prendre par les sens, leur inculquer par ce moyen la connoissance de Dieu et l'horreur de l'idolâtrie, à laquelle le genre humain avoit une inclination si prodigieuse. Tel étoit le ministère de Moïse. Il étoit réservé à Jésus-Christ d'inspirer à l'homme des pensées plus hautes, et de lui faire connoître, dans une pleine évidence, la dignité, l'immortalité et la félicité éternelle de son âme. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 278.)

l'éternité (1), la révélation chrétienne, dis-je, ne quittera la terre que pour remonter dans le ciel, dégagée de toutes les ombres terrestres, rayonnante de tout l'éclat de la vérité sans nuage, et pour s'y asseoir sur le trône de Dieu même, confondue avec cette charité divine qui, selon l'Apôtre, subsistera éternellement, alors que la foi et l'espérance seront anéanties (2).

Je ne m'étonne donc plus que l'Apôtre appelle l'Évangile de Jésus-Christ la force et la sagesse de Dieu (3); qu'il soit devenu la loi de l'univers, parce qu'aucune autre loi n'a jamais été ni pu être aussi sage, et proportionnée à la nature humaine, aussi utile et efficace pour le bonheur de l'humanité; que la philosophie l'ait elle-même proclamé le livre vraiment descendu du ciel, le seul livre nécessaire à un chrétien, utile à qui ne l'est pas (4). Le firmament, avec toute la pompe de son soleil, ne raconte pas avec plus de magnificence la gloire du Dieu créateur qui l'a suspendu sur nos têtes, que l'Évangile ne révèle la divinité de son auteur. Et ce qu'il y a de vraiment ineffable dans ce livre, c'est ce mélange des plus profonds mystères et de la plus extrême simplicité. Par les uns, il satisfait les esprits les plus élevés, ou les confond; par l'autre, il en apprend plus aux esprits les plus médiocres que n'en su-

(1) *Egressus ejus ab initio, a diebus æternitatis.* (Mich. v. 2.)

(2) *Charitas nunquam excidit, sive prophetiæ evacuabuntur, sive linguæ cessabunt, sive scientia destruetur.... Nunc autem manent, fides, spes, charitas, tria hæc: major autem horum est charitas.* (I. Cor. XIII. 8. 13.)

(3) I. Cor. I. 18.

(4) J.-J. Rousseau. L'abbé de Feller à réuni, à la page 281 et suiv. de son *Catéch. philosoph.*, les hommages rendus à cette sublime sagesse par des philosophes étrangers ou ennemis.

rent jamais les philosophes les plus vantés des écoles de l'Égypte, de la Grèce et de Rome. Ce livre a fait tout ce qu'il a dit; il a changé la face du monde; il a peuplé les déserts de solitaires qui ont été des Anges dans des corps mortels; il a fait fleurir jusque dans le monde le plus impur et le plus corrompu, les vertus les plus pénibles et les plus aimables; il a persuadé à l'homme idolâtre de soi, de se compter pour rien et d'aimer seulement un être invisible. La pensée humaine ne sauroit aller au-delà de ce que Jésus-Christ a prévu et réglé, commandé ou conseillé. Toutes les idées répandues sur la surface de la terre, Jésus-Christ les a perfectionnées ou réformées. Il a consacré les unes et fixé leur juste étendue; il a condamné les autres et les a fait disparoître de l'opinion des hommes. Celui-là, sans doute, devoit être plus qu'un homme qui, à travers tant de coutumes et d'erreurs, tant de passions compliquées et de fantaisies bizarres, a su démêler au juste et fixer précisément la règle des mœurs. « Réformer ainsi le genre humain, c'est donner à l'homme la vie raisonnable, c'est une seconde création, plus noble, en quelque façon, que la première. Quiconque sera le chef de cette réformation salutaire au genre humain, doit avoir à son secours la même sagesse qui a formé l'homme la première fois; enfin, c'est un ouvrage si grand, que si Dieu ne l'avoit pas fait, lui-même l'envieroit à son auteur (1).»

Tous ces titres de gloire sont renfermés dans la simple dénonciation d'*Évangile*, c'est-à-dire heureuse nouvelle apportée au monde. Bien heureuse, en effet, par son objet et par sa doctrine. Combien les contemporains avoient raison

(1) Bossuet, *sur la divinité de la relig.*, *Serm.*, tom. II. pag. 88, 89; et *Serm. chois.*, pag. 310 et 311.

de dire que *jamais homme*, avant Jésus-Christ, *n'avoit parlé semblable langage* (1). Il venoit régénérer les hommes, leur ouvrir les voies du salut, les préparer au royaume des cieux par un vrai noviciat dans cette vie. Partout Jésus-Christ et ses Apôtres déclarentque c'est là la fin principale de la vie chrétienne, la couronne que l'homme doit travailler à conquérir, le but qu'il doit s'efforcer d'atteindre, la moisson qui doit le payer de tous ses travaux. Avant leurs prédications, jamais semblable prix n'avoit été proposé aux regards du genre humain; jamais on n'avoit prescrit ni indiqué de moyen pour le remporter.

Quelques philosophes de l'antiquité avoient eu, il est vrai, des notions d'une vie future; mais de combien de doutes et d'incertitudes n'étoient-elles pas mêlées? Les anciens législateurs avoient aussi tâché d'insinuer dans l'esprit de leurs peuples une croyance à des récompenses et des peines après la mort: mais quel étoit leur objet? de donner une sanction à leurs lois, et d'encourager les hommes à la pratique de la vertu par la vue des avantages qu'ils en retirent dès cette vie. Voilà quel paroît être leur but. Mais le christianisme ne s'arrête pas là; il se propose un dessein bien plus sublime; il élève et forme l'homme dans cette vie, pour le rendre propre à devenir membre de la société céleste. Dans toutes les religions qui l'ont précédé, le bonheur de cette vie étoit le principal objet; il n'est qu'accessoire dans la religion chrétienne. Les premières, pour exciter l'homme à poursuivre le bonheur, faisoient

(1) *Nunquam sic loeutus est homo.* (Joann. VII. 46.) Nous engageons nos lecteurs à voir l'article *de la personne de Jésus-Christ*, dans l'ouvrage de l'abbé Pey, intitulée : *La loi de nature, développée et perfectionnée par la loi évangélique*, pag. 172 et suiv., 1 vol. in-12. Paris, 1789.

briller à ses yeux l'espérance des récompenses à venir : le christianisme enjoint la pratique de la vertu, comme le moyen nécessaire pour se rendre digne de la félicité future. Certes, la différence est grande entre ces deux plans. La même différence doit se trouver dans la conduite et les dispositions de ceux qui agissent d'après ces deux principes. Il suffit aux uns de pratiquer constamment la justice, la tempérance, la sobriété; mais les autres doivent ajouter à ces vertus une piété habituelle, la foi, la résignation et le mépris de ce monde. Le premier plan peut faire de nous de bons citoyens; mais il n'en fera jamais des chrétiens supportables.

Voilà pourquoi le christianisme insiste plus fortement que n'a jamais fait aucune institution religieuse ou morale sur la pureté du cœur et sur la bienveillance des sentiments, parce qu'ils sont absolument nécessaires à la grande fin qu'il se propose. Les institutions païennes qui n'avoient pour perspective de la vertu que cette vie, et qui ne jetoient dans l'avenir que l'espoir de récompenses ignobles et sensuelles, ne demandoient aucune préparation particulière pour élever les hommes à la vertu, et les rendre susceptibles des jouissances célestes qui doivent en être le prix. C'est l'objet du christianisme seul; et cet objet est entièrement nouveau comme le principe sur lequel il est fondé.

La doctrine de cette religion est aussi neuve que son objet : aussi le divin législateur donne-t-il souvent à ses ordonnances ce préambule qui, en confirmant les anciens oracles, leur imprimoit une sanction nouvelle : *Il a été dit aux anciens* : et encore : *Si votre justice n'est plus abondante en œuvres que celle de vos pères;* pour marquer que la révélation mosaïque avoit besoin d'un complément; et c'est celui que l'Évangile lui a donné. De plus, il est rigoureu- Matth. v. 21. *Ibid.* 20.

sement vrai que c'est à lui que nous sommes redevables d'un grand nombre de vérités et de maximes salutaires, jusques-là totalement inouies. Nulle autre révélation n'a donné jamais une notion aussi distincte des dogmes de la permanence des âmes, de la résurrection des morts, du dernier jugement, du triomphe des justes dans ce redoutable jour, de la confusion et du supplice réservés aux méchants. Nulle autre révélation n'avoit, comme elle, concilié la liberté de l'homme avec la prescience divine, la justice de Dieu avec sa miséricorde, le néant de l'homme avec sa grandeur non moins réelle. Nulle autre n'a développé comme l'Évangile les énigmes de notre nature, les opérations de la grâce et l'harmonie des perfections divines, les vues de la Providence sur les épreuves de la vie présente, l'excellence de la charité, la nécessité et le prix de l'abnégation de soi-même, le secret de nos tentations et les moyens d'y résister, et de les changer dans une source de mérites, par cet heureux tempérament de sévérité et de douceur où le point de perfectionnement est toujours atteint, jamais passé. Nulle autre révélation n'a manifesté comme lui la nécessité d'une expiation pour le péché, et la proportion entre l'outrage qu'il fait à la majesté suprême, et les mérites infinis de la victime auguste qui a bien voulu consentir à l'expiation. Et certes, quel autre que l'Homme-Dieu pouvoit se mettre à la place de toutes les victimes anciennes, les abolir en leur substituant une victime d'une dignité et d'un mérite infinis, et faire que désormais il n'y eût plus que lui seul à offrir à Dieu?

Les germes de cette théologie étaient déposés dans les livres de l'ancienne alliance; mais ces livres étoient scellés. Jésus-Christ en a rompu les sceaux; il a découvert à tous les
Coloss. I. 26. yeux les mystères cachés depuis l'origine des siècles. Là,

nous apprenons à connoître les profondeurs incompréhensibles de l'Être divin; et la grandeur ineffable de son unité, et les richesses infinies de cette nature plus féconde encore au-dedans qu'au-dehors, capable de se communiquer sans division à trois personnes égales. Ainsi le Père, le Fils, le Saint-Esprit, un seul Dieu en trois personnes, montré plus obscurément à nos pères, est clairement révélé dans la nouvelle alliance (1).

Le culte public est l'expression naturelle de l'adoration. Déjà la conscience l'avoit indiqué à tous les peuples; mais la conscience n'en déterminoit point le cérémonial. La législation de Moïse parloit plus aux sens qu'au cœur de l'homme. On y observoit avec soin les cérémonies légales; mais on ne songeoit pas à purifier son intérieur. Et, en faisant en quelque sorte un rempart des cérémonies de la loi contre les préceptes moraux, on se croyoit autorisé à violer les commandements quand on avoit exactement observé les pratiques. Le judaïsme n'est qu'un commencement, ou, pour mieux dire, qu'une image ou une ombre de ce culte promis au monde (2).

Cherchez bien : vous ne trouverez le vrai culte développé, purifié, et parfait que chez les chrétiens. «Dans la religion évangélique, c'est l'oblation de Jésus-Christ lui-même, le Législateur, le Pontife, la victime sainte de son peuple, qui devient le centre de notre culte; c'est Jésus-Christ, la source des grâces, notre rédempteur, notre rémunérateur, notre

(1) Bossuet, *Disc.*, pag. 271.

(2) « Ôtez du judaïsme les figures grossières, les bénédictions temporelles, la graisse de la terre, la rosée du ciel, les promesses mystérieuses, les imperfections tolérées, les cérémonies légales, il ne restera qu'un christianisme commencé. » (Fénelon, *Lettres sur la relig.*, pag. 440.)

espérance, notre force, notre vie; Jésus-Christ renouvelant sur nos autels, au milieu de son peuple, le sacrifice adorable qu'il a consommé sur la croix pour notre salut; Jésus-Christ présentant à son père, avec son propre sang, nos adorations et nos hommages, et faisant descendre sur nous les grâces du ciel par les mérites de son sang précieux; c'est Jésus-Christ qui, dans cet état de sacrifice, devient le centre de réunion de ce peuple immense, répandu sur la surface de la terre, dispersé dans toutes les nations (1). C'est lui qui devient l'offrande essentielle du culte solennel à laquelle toutes les autres cérémonies doivent se rapporter; offrande qui, représentant la mort de Jésus-Christ, est encore toute vivante de l'immense charité qui l'a fait mourir pour nous, afin de nous réconcilier avec son père céleste; encore toute puissante pour terrasser l'enfer, pour fermer les portes de l'abîme, pour vivifier son Église; oblation auguste, qui réunit dans l'hommage que Jésus-Christ rend continuellement à son père tous les hommages que les créatures peuvent lui rendre et qu'elles ne peuvent lui rendre que par lui : hommage d'adoration par l'offrande d'un Dieu qui a pleinement satisfait à sa justice; hommage d'impétration par l'offrande d'un Dieu qui a tant mérité pour nous; hommage d'action de grâces pour un sacrifice dont le prix surpasse infiniment tous les bienfaits que nous avons reçus du Créateur : oblation vivifiante, qui sanctifie toutes les cérémonies du culte public, par le rapport qu'elles ont avec Jésus-Christ; qui sanctifie le culte des saints, qui sont l'ouvrage de sa grâce, le culte de leurs dépouilles sacrées,

(1) *In omni loco sacrificatur et offertur nomini meo oblatio munda quia magnum est nomen meum in gentibus, dicit Dominus exercituum.* (Malach. I. 11.)

qui ont été les temples de son Esprit Saint, et qui doivent un jour participer à sa gloire; qui sanctifie les autels consacrés à son honneur; qui sanctifie sa croix, source inépuisable de grâces; qui sanctifie le signe auguste que nous formons sur nous en invoquant le nom sacré de la Trinité; qui sanctifie enfin toutes les pratiques pieuses et raisonnables, capables de nourrir la foi, de ranimer nos espérances, et d'entretenir la charité.

On se plaint que cette révélation ajoute des mystères nouveaux au domaine de la foi. Et de là les accusations surannées contre nos mystères : « Il en coûte trop d'admettre une doctrine que l'on ne sauroit expliquer : Dieu, qui m'a donné la raison, peut-il être contraire à lui-même, en m'ordonnant, pour être fidèle, de cesser d'être raisonnable? »

A cela, nous répondons par les principes que l'éloquent patriarche de Constantinople établit avec une si puissante autorité : que la foi n'est pas vainement appelée une victoire sur les oppositions aveugles de la raison, sur les préventions de la nature et des sens, comme sur les erreurs et sur les illusions du monde (1); qu'elle est une captivité qui enchaîne l'intelligence comme elle soumet le cœur (2); que là donc où il faut croire, il est inutile, dangereux même de raisonner, parce que la parole de Dieu est quelque chose de plus ferme que tous les raisonnements; que si la sublimité de l'enseignement peut étonner ma raison, l'infaillible vérité de Dieu a bien de quoi rassurer mon esprit; et qu'enfin, sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu : *Sine fide, impossibile est placere Deo.* Nous répon- Hebr. xi. 6.

(1) Voy. les vol. xi et xii de cette *Bibliothèque choisie*, tom. ii et iii de saint Jean Chrysostôme.

(2) *In captivitatem redigentes omnem intellectum in obsequium.* (II. Cor. x. v.)

dons, avec notre éloquent patriarche, que l'on peut bien, sans déroger à la dignité de la raison humaine, croire aux mystères de la révélation, quand on ne refuse pas de croire aux mystères de la nature, à des phénomènes qu'il n'est pas plus possible de comprendre que de les nier (1). Et faut-il donc tant d'efforts sur moi-même pour concevoir que toute la nature étant incompréhensible à mon foible esprit, il ne doit pas s'étonner de ne pouvoir comprendre tous les secrets de la Divinité? Nous répondons qu'après tout, s'il y a des dogmes obscurs dans la religion, il n'y en a point de contradictoires. Par exemple, quant au mystère de la Sainte-Trinité, que trois êtres n'en fassent qu'un : c'est une proposition qui paroît contredire la raison; c'est-à-dire, notre raison (2); mais il ne s'ensuit pas de là qu'elle ne puisse être vraie; car il y a quantité de propositions qui contredisent notre raison, et dont cependant on démontre la vérité. L'existence d'un Dieu, premier principe de toute religion, est une proposition de ce genre : Qu'un être puisse exister sans une cause, et qu'un être puisse être la cause de sa propre existence, ce sont deux propositions qui contredisent également notre raison; cependant il faut que l'une d'elles soit vraie, ou jamais rien n'eût pu exister. De même encore la prescience infaillible du Créateur et la liberté de l'homme dans ses actions, sont des contradictions pour nos idées; et cependant la vérité de l'une et de l'autre sont aisées à démontrer, d'après l'Écriture, la raison et l'expérience.

(1) *Biblioth. chois.*, tom. XI, pag. 215 et suiv.

(2) Ceux qui veulent entrer dans un plus grand détail des difficultés et des réponses, touchant le mystère de la Trinité, peuvent s'instruire dans l'excellent Traité de Leibnitz : *Sacro-sancta Trinitas per nova argumenta logica defensa.* Sans prétendre expliquer le mystère, ni le prouver par des

Toutes ces difficultés, où nous embarrasse imprudemment notre foible raison, viennent de ce que nous imaginons que la manière d'exister de tous les êtres doit être absolument semblable à la nôtre; c'est-à-dire, qu'ils doivent, comme nous, exister tous dans l'espace; et voilà la véritable source des tourments et des perplexités de notre esprit. Nous savons que parmi les êtres que nous connoissons, jamais deux ensemble ne peuvent exister dans le même point de temps et le même point de lieu, et qu'ainsi il est impossible que deux êtres forment un être unique. Mais concevons-nous à quel point les êtres dont la forme d'existence n'a aucune relation avec le temps et l'espace, peuvent être unis ensemble? Non. Nous ne pouvons donc pas nier positivement la possibilité d'une pareille union. De même notre raison nous apprend que la punition de l'innocent à la place du coupable est opposée à la justice, à la droiture, quand d'ailleurs elle ne saisit pas l'ensemble des conséquences qui l'attachent au principe. Toutefois ces deux propositions considérées simplement comme la déclaration de deux faits, ne contredisent nullement la

raisons philosophiques, il s'attache seulement à montrer, dans cet écrit, que la saine logique, non-seulement n'est pas contraire, mais est encore très favorable à cet égard à la foi des orthodoxes. » (Fellert, *Cathéch. philosoph.*, pag. 516., note.) Et il cite des passages du célèbre philosophe, qui justifient ce jugement. Pascal conclut en ces termes un de ses discours : « Que l'on envisage tout cela, et qu'on le pèse de bonne foi; » il sera visible qu'on pourroit faire voir une si grande accumulation de » preuves pour notre religion, qu'il n'y a point de démonstration plus con- » vaincante; et qu'il seroit aussi difficile d'en douter que d'une proposition » de géométrie, quand même on n'auroit que le seul secours de la raison. » (*Qu'il y a des démonstrations d'une autre espèce, et aussi certaines que celles de la géométrie*, à la suite des *Pensées*, pag. 450.)

raison humaine, et ne sont pas tout-à-fait au-dessus de sa portée. La première est d'un énoncé aussi clair que cette vérité géométrique : *Trois lignes équilatérales forment un triangle*. La seconde n'est pas moins intelligible que celle-ci : *Un homme acquitte les dettes d'un autre homme*. Mais de quelle manière cette union est formée; ou pourquoi Dieu accepte ces punitions par substitution, et à quelle fin elles peuvent servir, c'est à quoi la raison ne peut répondre, et dont la révélation seule nous apporte une solution satisfaisante (1). Éclairé par sa lumière, l'œil de la foi pénètre bien plus avant que la raison ; il découvre dans les deux mystères de l'incarnation et de la rédemption, le double centre où viennent aboutir toutes les parties de la religion. Pour justifier l'homme, il falloit un médiateur

(1) « Il est à remarquer que, malgré l'espèce d'absurdité apparente que présente cette doctrine, elle a cependant été universellement adoptée dans tous les âges. Aussi loin que l'histoire peut faire remonter nos recherches dans les temps les plus anciens, nous voyons toutes les nations, tant civilisées que barbares, malgré la vaste différence qui les sépare dans toutes leurs opinions, se réunir dans ce point, et croire à l'avantage du moyen d'apaiser leurs dieux offensés, par des sacrifices, c'est-à-dire, par la substitution des souffrances des autres hommes et des autres animaux. Jamais cette notion n'a pu dériver de la raison, puisqu'elle la contredit; ni de l'ignorance, qui n'a jamais pu inventer un expédient aussi inexplicable, et qui, d'ailleurs, dans toutes les opinions, n'a jamais été uniforme dans tous les temps et dans tous les pays ; ni de l'artifice des rois et des prêtres, dans la vue de dominer sur le peuple. Cette doctrine n'a aucun rapport avec cette fin. Nous la trouvons dans l'esprit des sauvages les plus éloignés, qu'on découvre de nos jours, et qui n'ont ni rois, ni prêtres. Elle doit donc dériver d'un instinct naturel, ou d'une révélation surnaturelle ; or l'un et l'autre suit également des opérations de la puissance divine. » (*De l'évidence de la relig. chrét.*, par Jennings, ancien membre de la chambre des communes d'Angleterre, pag. 100. 101. Paris, 1797.)

Dieu et homme; Dieu, conservant toute sa grandeur, pour avoir accès auprès de son père, homme, revêtu de notre chair, pour tenir notre place; Dieu, dont le mérite obtient tout en notre faveur; homme, sur qui la justice divine peut exercer tous ses droits. Ces mystères n'ont plus rien d'obscur pour le chrétien; il n'a point de peine à croire que Dieu, amour infini, a daigné venir lui-même sous une chair semblable à la nôtre, pour tempérer les rayons de sa gloire, nous apprendre à aimer le Dieu qui doit être aimé par-dessus tout. Ne demandez plus ce qui a uni en Jésus-Christ le ciel et la terre, et les humiliations de la crêche et du Calvaire avec les grandeurs de la majesté divine. Son évangéliste bien-aimé à répondu à toutes les questions par ce seul mot : Dieu a tant aimé le monde : *Sic Deus dilexit mundum.* Est-il incroyable que Dieu aime, et qu'il aime en Dieu? « Que ne fait pas entreprendre aux âmes courageuses, l'amour de la gloire; aux âmes les plus vulgaires, l'amour des richesses; à tous, enfin, tout ce qui porte le nom d'amour? Rien ne coûte, ni périls, ni travaux, ni peines; et voilà tous les prodiges dont l'homme est capable. Que si l'homme, qui n'est que foiblesse, tente l'impossible, Dieu, pour contenter son amour, n'exécutera-t-il rien d'extraordinaire » (1)? Joan. III. 16.

On voudroit une révélation sans mystères. Ceux qui tiennent ce langage, témoignent, par cela seul, connoître bien peu et la nature de Dieu et leur propre nature. On a répondu des milliers de fois à cette objection : qu'une religion sans mystères, paroîtroit évidemment l'ouvrage de l'homme; elle porteroit l'empreinte de tous ses ouvrages;

(1) Bossuet, *Oraison funèbre de la princesse palatine*, tom. VII de la Collect. in-4°, pag. 500.

elle seroit faite à sa mesure (1). Un Dieu dont la nature et les ouvrages n'auroient rien que de subordonné aux lumières de notre foible raison, seroit un être bien borné, bien imparfait. Nous ne connoissons Dieu, disent tous les Pères, que par l'impuissance où nous sommes de le comprendre (2)

(1) M. l'évêque de Langres, *Instr. pastor.*, pag. 11. Cambacérès : « Dieu étant nécessairement incompréhensible dans toutes ses œuvres, même dans celles de la nature, et la religion étant par elle-même autant au-dessus de tous les ouvrages de Dieu, que le ciel est au-dessus de la terre; c'est dans la religion qu'il a dû le plus étonner et confondre l'esprit de l'homme, et s'y réserver un secret plus profond, plus impénétrable, afin que nous y reconnussions mieux l'œuvre de Dieu : car, ajoute saint Augustin, tant s'en faut que nos connoissances servent à nous faire avouer la grandeur de Dieu, qu'au contraire, de tous les ouvrages du Créateur, ceux-là portant mieux sa marque et son caractère, sont d'autant mieux siens, pour ainsi dire, que nous les comprenons moins : *Melius scitur Deus nesciendo.*» (*Divinité de la relig.*, *Serm.*, tom. 1, pag. 10.) Le P. Lenfant : « Les mystères vous étonnent; mais la raison vous dit que ce qui appartient à l'Être divin est nécessairement mystérieux. Mais il seroit bien étonnant que Dieu vous parlât sans mystère. Mais il n'est pas possible que, sans vous élever au-dessus de vous, Dieu vous révèle ce qui est en lui. Or, si comme ce qui est en lui, de même ce qu'il a fait au dehors est marqué au sceau de la Divinité, Dieu pouvoit-il, en vous instruisant, réduire la sublimité de ses instructions au niveau des vues de l'humanité? Ou il devoit ne rien vous communiquer; et dites-nous qu'elle loi pouvoit l'y contraindre? Ou dès qu'il se communique à vous, il étoit dans la nature même des choses que vous n'eussiez, et que vous ne pussiez avoir, vous, d'autre avantage que celui d'entendre sa parole et de la croire. » (*Sur la foi*, *Serm.*, tom. 11, pag. 284.)

(2) J.-J. Rousseau : « Plus je m'efforce de contempler son Essence infinie, moins je la conçois; mais elle est, cela me suffit : moins je la conçois plus je l'adore; je m'humilie, et je lui dis : Être des êtres, je suis, parce que tu es; c'est m'élever à ma source que de te méditer sans cesse. Le plus

Une révélation sans mystères ! Hommes incouséquents ! renversez cette barrière sacrée; vous abattez à la fois toutes celles de la morale et de la vraie vertu. Émancipez cette raison, qui s'indigne de ses chaînes; et la voilà jetée dans l'arène des opinions, également ignorante du passé et de l'avenir, enfermée dans un cercle éternel de doutes et de systèmes, où tout se combat et se détruit; témoins le paganisme et l'ancienne sagesse; témoins les hérésies, qui n'ont eu jamais rien de constant que leur inconstance; témoin cette philosophie de nos jours, si puissante pour détruire, si nulle pour édifier. Demander pourquoi Dieu a laissé des ténèbres sur la religion, c'est demander pourquoi il ne nous a pas donné une nature semblable à celle de ces intelligences qui ne sont pas revêtues de chair mortelle. Il faut mettre l'obscurité de nos connoissances avec les autres infirmités de la vie humaine : c'est que ce n'est pas ici le lieu de notre félicité; c'est que les maux funestes du péché ne sont pas encore entièrement guéris; c'est que notre âme est encore enveloppée dans la matière. Il faut déplorer les misères d'une vie où notre raison est esclave, où la sphère de nos connoissances est si courte, où nous nous sentons arrêtés à chaque pas dans nos méditations et dans nos recherches. Nous avons une âme avide de savoir et de connoître, une âme susceptible d'idées et de conceptions infinies, et cette âme est logée dans un monde; et dans quel monde? Dans un monde où nous ne nous connoissons qu'imparfaitement nous-mêmes; dans un monde où, parmi nos connoissances les plus sublimes

digne usage de ma raison est de m'anéantir devant toi! c'est mon ravissement d'esprit, c'est le charme de ma foiblesse, de me sentir accablé de ta grandeur. »

et nos méditations les plus profondes, nous sommes comme les petits enfants qui jouent et qui s'amusent. C'est la similitude qu'emprunte l'Apôtre : *Quand j'étois enfant*, dit-il, *je parlois, je jugeois, je raisonnois comme un enfant*. Mais un autre période doit suivre ce période humiliant, où *ce qui tient de l'enfance sera aboli*. Jusque là, je dirai au philosophe : « Ne vous agitez point contre ces mystères que la raison ne sauroit percer; attachez-vous à l'examen de ces vérités qui se laissent approcher, qui se laissent en quelque sorte toucher et manier, et qui répondent de toutes les autres. Ces vérités sont des faits éclatants et sensibles, dont la religion s'est comme enveloppée tout entière, afin de frapper également les esprits grossiers et subtils. On livre les faits à votre curiosité : voilà les fondements de la religion ; creusez donc autour, essayez de les ébranler; descendez avec le flambeau de la philosophie, jusqu'à cette pierre antique, tant de fois rejetée par les incrédules, et qui les a tous écrasés. Mais lorsque, arrivé à une certaine profondeur, vous aurez trouvé la main du Tout-Puissant qui soutient depuis l'origine du monde ce grand et majestueux édifice, toujours affermi par les orages mêmes et le torrent des années : arrêtez-vous et ne creusez pas jusqu'aux enfers. La philosophie ne sauroit vous mener plus loin sans vous égarer; vous entrez dans les abîmes de l'infini : elle doit ici se voiler les yeux comme le peuple, et remettre l'homme avec confiance entre les mains de la foi (1) ».

I. Cor. XIII. 11.

(1) Le P. Guesnard, discours sur cette question : *En quoi consiste l'esprit philosophique*, couronné par l'Académie françoise, en 1755, pag. 69 du 2e vol. de l'*Essai sur l'éloquence de la chaire*, par le cardinal Maury. Cambacérès a porté ce brillant morceau, dans son *Serm. sur les incrédules*, tom. 1, p. 173.

La soumission à ces mystères doit dépendre entièrement de l'autorité de ceux qui les ont enseignés; ce sont les mêmes qui nous ont enseigné un système de religion et un système de morale plus parfait qu'aucun de ceux qu'ont jamais pu découvrir nos facultés; et ces mêmes systèmes, une fois découverts, se trouvent exactement conformes à notre raison. Je ne vois pas les objets de la foi, mais je suis forcé, malgré moi-même, de me rendre à la certitude de ses motifs. Je recule au-devant de la nuée inaccessible où reposent ses mystères; mais je suis entraîné par l'évidence des faits qui se pressent autour de son berceau. Vous ne vous arrêtez qu'à ce qu'il y a d'étonnant dans ce que Dieu exige; et vous ne cherchez pas à savoir combien il est certain que Dieu l'a enseigné. Vous ne voyez dans la foi que le sacrifice de la raison, que Dieu demande; et vous perdez de vue la conviction par laquelle Dieu vous y prépare. Non, vous ne croyez point en aveugles, puisqu'il vous est clairement prouvé en effet, que Dieu l'a dit. O! vous, que nous désirons ardemment voir arriver à la demeure sacrée de la foi, appelez, appelez ici votre raison; qu'elle voie les traces divines sur lesquelles nous voulons qu'elle marche pour y arriver.

On n'a jamais répondu, on ne répondra jamais à la démonstration qui résulte du fait de cette religion existante, depuis l'origine du monde jusqu'à nous, conduite, soutenue, dans un dessein uniforme, à travers les siècles ,les empires et les vicissitudes humaines. Il n'y a point là d'obscurité. C'est tout l'éclat de l'évidence. Comme les apôtres sur le Thabor, en voyant Jésus-Christ entre Moïse et Élie, il faut se prosterner, le visage contre terre. L'éloquence de saint Jean Chrysostôme triomphe surtout dans l'exposition de cette preuve. Ce merveilleux accord

entre les deux Testaments, nous donne en effet la preuve la plus sensible de la vérité chrétienne. Nous ne voyons pas les miracles de Jésus-Christ et de ses apôtres; mais nous voyons les prophéties et leur accomplissement (1). Ici des prophètes, là des apôtres si éloignés de temps, qu'ils n'ont pu se concerter, ni même se connoître, et cependant si bien unis de sentiment, qu'ils ne font que prédire tout ce que les autres rapportent, et que ceux-ci ne font qu'exécuter tout ce que ceux-là ont annoncé. D'où pouvoit venir une harmonie si parfaite entre des hommes si différents en toute autre chose, et qui se ressemblent tous dans des points où il n'est pas possible aux autres hommes de se rencontrer? sinon d'un même Esprit, maître de l'avenir pour le prévoir, et du présent pour en disposer en Dieu, comme il lui plaît. « Qu'un seul homme eût fait un livre des prédictions de Jésus-Christ, pour le temps et pour la manière, et que Jésus-Christ fût venu conformément à ces prophéties, ce seroit une force infinie; mais il y a bien plus encore; c'est une suite d'hommes durant quatre mille ans, qui, constamment et sans variation, viennent, l'un

(1) *Habemus firmiorem propheticum sermonem.* (II. Petr. 1. 19.) « Toutes les manières dont il a plu à Dieu d'autoriser ses oracles, sont également respectables. On n'a garde d'en élever aucune en dégradant les autres. Les miracles en particulier suffiroient, au défaut de toute autre preuve pour le triomphe de la foi sur l'incrédulité. Toutefois, s'il est permis à l'esprit humain de comparer ensemble, non les œuvres divines en elles-mêmes, mais les diverses impressions qu'elles font en lui, il semble qu'il doive être plus étonné d'une prophétie que d'un miracle; et que, ne pouvant méconnoître dans l'un et dans l'autre l'opération de Dieu, il la trouve plus marquée dans une prédiction de l'avenir, que dans une interruption des lois de la nature. » (M. l'évêque du Puy, Le Franc de Pompignan, *L'incredulité convaincue par les prophéties*, *Disc. prélimin.*, pag. 5, col. 2.)

ensuite de l'autre, prédire ce même avénement. C'est un peuple tout entier qui l'annonce, et qui subsiste pendant quatre mille années, pour rendre en corps témoignage des assurances qu'ils en ont, et dont ils ne peuvent être détournés par quelques menaces et quelque persécution qu'on leur fasse : ceci est tout autrement considérable (1). »

Que si l'on considère l'établissement de cette religion en lui-même, la preuve n'est pas moins concluante. Comment expliquer autrement que par la toute-puissance divine, les succès de la prédication évangélique au milieu de tant d'obstacles qui ne pouvoient manquer de l'anéantir, s'il n'y eut là qu'une œuvre humaine; et par quels hommes? Rien que quelques apôtres sans lettres, sans argent, sans crédit, sans autre science que le nom de leur maître crucifié. Sans parler du courage de ses martyrs, de la pureté de sa morale, des vertus nouvelles qu'elle a données à l'univers, des prodiges de charité, de désintéressement et de véritable héroïsme qui composent son histoire.

Telle est l'autorité de notre révélation chrétienne. Eh! que faut-il de plus pour me fixer? Comment douterois-je de cette foi, puisque Dieu même en est le principe et l'objet, l'auteur et le garant, le motif et la fin? Comment balancerois-je dans cette foi, puisque je ne crois que ce qu'ont cru dans tous les temps les hommes les plus sages, les hommes les plus habiles, les hommes les plus saints? Comment risquerois-je en suivant cette foi, puisque sans elle je ne puis être sans perplexité; puisque, loin d'elle, je ne puis être sans stabilité; puisque, avec elle, je ne puis me tromper sans que Dieu même ne me trompe? Autorité

(1) Pascal, *Pensées*, pag. 102.

souveraine, qui règle les mouvements du cœur en même temps qu'elle soumet toutes les résistances de l'esprit; seule, commande efficacement aux passions, règle l'usage des prospérités et triomphe des disgrâces les plus pénibles à la nature. Autorité invariable, puisque ni la malice des hommes, ni les piéges de l'erreur, ni les artifices du monde, ni les portes mêmes de l'enfer ne peuvent l'altérer, et que Dieu est toujours avec ceux qui enseignent et avec
Marc. XVI. 18. ceux qui croient : *Portæ inferi non prævalebunt.* Autorité donc vraiment infaillible, puisqu'elle est fondée sur la vérité de Dieu, sur la parole de Dieu, sur l'Église de Dieu; Église toujours inspirée de Dieu, toujours conduite, toujours animée par son Esprit; Église toujours inaccessible au mensonge, au prestige, à l'illusion; Église dans laquelle il est toujours présent; présent dans sa doctrine, présent sur ses autels, présent dans ses sacrements, pré-
Matth. XXVIII. 20. sent jusqu'à la consommation des siècles : *Usque ad consummationem sæculi.*

Recueillez maintenant, et réunissez toutes ces preuves, dont la moindre suffit pour désarmer la plus fière incrédulité, et vous verrez que l'abondance des lumières qui en rejaillissent de toutes parts, absorbe, efface toutes les ombres que peut former l'obscurité de nos mystères; que toutes les répugnances, que toutes les subtilités, tous les faux fuyants de l'incrédulité et du libertinage tombent d'eux-mêmes aux pieds de la foi, et que si une telle évidence ne suffit pas pour convaincre quelques esprits opiniâtres, la religion est bien vengée de leur résistance par leur aveuglement volontaire. Vous conclurez que, bien qu'il soit nécessaire de faire effort pour croire, il faudroit que la raison se fît violence pour ne croire pas. Je dis plus : Vous trouverez bien des raisons solides pour justifier l'obscurité

de nos mystères ; mais vous n'en trouverez aucune bonne pour combattre la clarté de la révélation.

La foi renferme donc d'une manière implicite ce raisonnement : Tout ce que Dieu à révélé est véritable : or, Dieu a révélé telle chose, donc elle est véritable ; donc je dois la croire.

La première proposition est incontestable, parce que Dieu ne peut ni tromper, ni être trompé : *Nec fallere, nec falli.* La seconde n'est pas moins certaine, parce qu'elle est appuyée sur la parole de Dieu, et que la parole de Dieu elle-même est expliquée par une autorité infaillible, dont l'existence se démontre par les mêmes preuves qui établissent la divinité de la religion. La troisième suit nécessairement des deux autres, comme la quatrième suit de la troisième (1).

Tous les hommes, et surtout les ignorants, ont besoin d'une autorité qui les décide sans les engager à une discussion dont ils sont visiblement incapables. La lumière de ce principe rejaillit également, et sur tout l'ensemble de la révélation chrétienne, et sur les conséquenses qui en dérivent en faveur de notre foi catholique. Dieu auroit manqué au besoin de presque tous les hommes, s'il ne leur avoit pas donné cette autorité infaillible, pour leur épargner une recherche au-dessus de leurs forces, et pour les garantir de l'erreur. L'homme ignorant, qui connoît la bonté de Dieu, qui sent sa propre impuissance, doit donc supposer cette autorité donnée de Dieu, et la chercher humblement pour s'y soumettre sans raisonner. Où la trouvera-t-il ? Toutes les sociétés séparées de l'Église catholique, ne fondent leur séparation que sur l'offre de

(1) D. Jamin, *Pensées théologiques*, pag. 306.

faire chaque particulier juge des Écritures (1). Le premier pas qu'un particulier seroit obligé de faire pour écouter ces sectes, seroit donc de s'ériger en juge entre elles et l'Église qu'elles ont abandonnée. Or, quel est l'esprit vulgaire, l'artisan, l'homme du peuple qui puisse dire, sans une ridicule et scandaleuse présomption : Je vais examiner si l'ancienne Église a bien ou mal interprété les textes des Écritures. Voilà néanmoins le point essentiel de la séparation de toute branche avec l'ancienne tige. Tout ignorant qui sent son ignorance, doit avoir horreur de commencer par cet acte de présomption. Il cherche une autorité qui le dispense de faire cet acte présomptueux, et cet examen dont il est incapable. Toutes les nouvelles sectes, suivant leur principe fondamental, lui crient : Lisez, raisonnez, décidez. La seule ancienne Église lui dit : Ne raisonnez, ne décidez point : contentez-vous d'être docile et humble : Dieu m'a promis son Esprit pour vous préserver de l'erreur. Qui voulez-vous que cet ignorant suive, ou ceux qui lui demandent l'impossible, ou ceux qui lui promettent ce qui convient à son impuissance et à la bonté de Dieu ?

Fénelon a rendu ce raisonnement sensible par une sorte

(1) « Je sais que l'Écriture Sainte est l'oracle qu'il faut consulter; mais je sais enfin que cet oracle ne parle pas, il ne s'explique pas sur les difficultés qui peuvent naître. » (Cheminais, *sur la foi*, *Serm.*, tom. II, pag. 276.) « Chose étrange! Jésus-Christ auroit voulu que tous les hommes sans exception, parvinssent à la connoissance de la vérité; il auroit voulu que le règne de sa religion s'étendit sur tout l'univers; et cependant il ne pourroit avoir pour disciples qu'un petit nombre d'hommes ! etc. » (Le Chapelain, *Autorité de l'Eglise*, *Serm.*, tom. IV, pag. 363.) Ce raisonnement est appuyé de beaux textes, empruntés à un célèbre protestant converti à la foi catholique.

de parabole, que nous allons mettre sous les yeux de nos lecteurs : « Représentons-nous un paralytique qui veut sortir de son lit, parce que le feu est à la maison : il s'adresse à cinq hommes, qui lui disent : Levez-vous, courez, percez la foule, sauvez-vous de cet incendie. Enfin, il trouve un sixième homme qui lui dit : Laissez-moi faire, je vais vous emporter entre mes bras. Croira-t-il à ces cinq hommes, qui lui conseillent de faire ce qu'il sent bien qu'il ne peut pas ? Ne croira-t-il pas plutôt celui qui est le seul à lui promettre le secours proportionné à son impuissance ? Il s'abandonne sans raisonner à cet homme, et se borne à demeurer souple et docile entre ses bras. Il en est précisément de même d'un homme humble dans son ignorance ; il ne peut écouter sérieusement les sectes qui lui crient : Lisez, raisonnez, décidez ; lui, qui sent bien qu'il ne peut ni lire, ni raisonner, ni décider ; mais il est consolé d'entendre l'ancienne Église qui lui dit : Sentez votre impuissance, humiliez-vous, soyez docile, confiez-vous à la bonté de Dieu, qui ne nous a point laissés sans secours pour aller à lui. Laissez-moi faire, je vous porterai entre mes bras. Rien n'est plus simple et plus court que ce moyen pour arriver à la vérité (1). »

D'un autre côté, les savants mêmes ont un besoin infini d'être humiliés et de sentir leur incapacité. A force de raisonner, ils sont encore plus dans le doute que les ignorants ; ils disputent sans fin entre eux, et ils s'entêtent des opinions les plus absurdes. Ils ont donc autant de besoin que le peuple le plus simple, d'une autorité suprême qui rabaisse leur présomption, qui corrige leurs préjugés,

(1) *Lettres sur la relig. et la métaphys.*, tom. IV, édit. Boullage, pag. 443.

qui termine leurs disputes, qui fixe leurs incertitudes, qui les accorde entre eux, et qui les réunisse avec la multitude. Cette autorité ne peut se trouver que dans cette ancienne Église, que l'on nomme catholique (1).

(2) « Moi, j'existe avant vous, vous dit la foi chrétienne, la foi de la véritable Église chrétienne ; j'ai pour auteur Jésus-Christ. C'est moi qui en ai transmis à l'univers les leçons et celles de ses Apôtres. Vous n'existez que depuis hier : et si vous me contraignez de montrer comment vous avez obscurci la vérité par le mélange de vos ténébreuses opinions, je vous oppose simplement la fidèle histoire des différentes sectes qui m'ont abandonnée, et la liste de leurs absurdes doctrines. Et voilà, dès qu'il s'écarte des principes de la vérité éternelle, comment s'égare l'esprit de l'homme. » (Le P. Lenfant, *Serm.*, tom. II, pag. 306.)

FOI RÉVELÉE.

ARTICLE I.

FONDEMENTS DE LA FOI RÉVÉLÉE.

Insuffisance des révélations antérieures au christianisme.

§ 1. Écriture Sainte. Caractères de sa divine inspiration.

2. Église. Son infaillibilité dans la prédication des mystères de la foi révélée.

Hérésies.

Schismes.

Église romaine

Autorité de la tradition.

Conciles.

Censures ecclésiastiques.

Antechrist.

Père de tous les hommes, Dieu les a tous appelés indifféremment à la possession d'un patrimoine commun; il leur a donné le monde entier comme un domicile propre. Il a mis à leur disposition toutes les œuvres de la création. A chacun de nous il a départi des corps, et des âmes doués de raison, afin, qu'éclairés par ce flambeau, destiné à les conduire et à les diriger, ils n'agissent pas d'une manière contradictoire à sa lumière. Pour eux, il a établi une loi naturelle et une loi écrite; divin maître qui leur apprend à ne pas

s'écarter de la règle voulue, ordonnée par le législateur (*) (1).

Tout ce que nous sommes de parfaits, dit saint Paul, *soyons dans ce sentiment; et si vous en avez qui soient opposés à la vérité, j'espère que Dieu vous la découvrira.* Nous ne défendons pas que l'on aille à l'école de la raison. Mais la révélation, c'est Dieu qui nous la donne. Il n'est point ici question de règle de mœurs et de conduite; car, sous ce rapport, la révélation n'étoit pas également nécessaire, la conscience suffisoit. Il ne s'agit que du dogme et de la connoissance des mystères. C'est dans le même sens que l'Apôtre dit ailleurs : *Si quelqu'un se flatte de savoir quelque chose, il ne sait encore rien en la manière qu'on doit le savoir.* Remarquez ses expressions; il ne dit pas simplement que l'on ne sache rien; mais qu'on ne le sait pas comme on doit le savoir, c'est-à-dire, d'une manière exacte et absolue (**).

Phil. II. 15.

I. Cor. VIII. 2.

(*) *In parabol. de filio prodig.*, tom. VII Bened. (supplément), pag. 33. Voyez au vol. précédent l'article *Loi naturelle.*

(1) « L'état de la loi n'est pas sans difficulté; et nous sommes en quelque sorte obligés (comme quand il s'agit de faire connoître l'Évangile) de les apprendre à ceux qui ne les connoissent pas. Mais ici les difficultés se concilient avec la vérité; et nous nous mettons aisément d'accord avec nous-mêmes, quand nous entrons dans le fond de la loi. C'est ce que je vais faire pour montrer que la loi étoit sainte et bonne dans sa doctrine, que la foi étoit sage et juste dans son économie. » (Molinier, *Sixième Disc. sur la vérité de la relig.*, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 334.) L'éloquent prédicateur a bien rempli son engagement.

(**) *De incomprehensibil. advers. Anom.*, tom. I Bened., pag. 461.

Extrait de la huitième homélie sur la Genèse.

La loi a son principe en Dieu. Donnons à ses oracles une sérieuse attention. S'il est ordonné d'écouter debout, dans l'attitude du respect et du recueillement, la lecture qui est faite des ordonnances du prince, à plus forte raison devons-nous prêter la plus religieuse attention à celles qui nous viennent non d'aucun homme, mais de Dieu lui-même. Je sais qu'il est des esprits bizarres qui accusent le législateur, et s'en prennent à la loi des manquements où ils tombent. Commençons par justifier et sa personne et son ouvrage, en prouvant par l'évidence des faits que son intention, en publiant la loi, n'a été que de ménager un appui à notre foiblesse. C'est ce que le Prophète nous déclare dans ces propres termes. Ailleurs, l'Ecriture la compare à la lampe qui éclaire nos pas, et à la lumière qui luit dans le sentier où nous marchons. Sont-ce là des marques d'indifférence ou de haine? Ne sont-ce pas plutôt des preuves d'un intérêt affectueux et prévenant, qui s'empresse de dissiper les ténèbres et d'écarter les obstacles qui se rencontrent sur notre route, afin d'assurer nos pas et de prévenir nos chutes? Salomon enchérit encore sur ces images en l'appelant *la vie*. Bien loin d'y voir un fardeau imposé à notre nature, l'Apôtre y voit un soutien qui nous est donné. Ecoutez le di-

T. IV Bened. Pag. 684.

Isa. VIII. 20.

Ps. CVIII. 105.

Prov. VI. 23.

Rom. II. 17.

Ps. CXLVII. 12. 20. vin psalmiste, chantant le cantique de louanges au Seigneur : *Jérusalem, chantez*, s'écrie-t-il, *les louanges du Seigneur, chantez les louanges de votre Dieu, ô Sion; car il a mis de fortes barrières à vos portes, il a béni vos enfants au milieu de vous; il a établi la paix dans vos frontières; il vous rassasie du plus pur froment.* Après avoir parcouru les divers bienfaits que nous tenons de la libéralité de Dieu, il ajoute le plus précieux de tous : *Il annonce sa parole à Jacob, et ses lois et ses ordonnances à Israël; il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations, et elles n'ont point connu ses ordonnances.* Ce sont assurément d'assez mémorables avantages que d'habiter une île tranquille, exempte du fléau de la
Pag. 685. guerre, où abondent les ressources de la vie, où l'on jouit de la légitime espérance d'une postérité nombreuse; mais tant de faveurs signalées ne sont rien auprès du bienfait de cette loi privilégiée, que la nation choisie tenoit de Dieu même. *Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations;* non, car ces avantages divers dont je viens de parler, on a vu souvent d'autres nations les posséder; mais un seul a joui du bienfait de recevoir les ordonnances du Seigneur émanées de lui-même.

Jérémie gémissant sur la captivité où vivoient ses concitoyens, déploroit, comme le plus grand des maux, le malheur qu'ils avoient eu d'abandonner la source de la sagesse, c'est-à-dire la loi qui leur

avoit été donnée. Et, pour marquer le prix de cette loi : « On n'a point ouï parler d'elle parmi les Ca- » nanéens, et elle n'a point été vue dans Théman. » Les enfants d'Agar qui recherchent une prudence » qui vient de la terre, ces négociateurs de Metan » et de Théman, n'ont point connu la voie de la » vraie sagesse, et ils n'ont point aperçu ses sen- » tiers ». Pour en faire voir la divine origine : « Qui » est monté au ciel, demande-t-il, pour y aller » prendre la sagesse, ou qui l'a fait descendre du » haut des nues » ? Il ajoute immédiatement : « C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne peut » lui être comparé. C'est lui qui a trouvé toutes » les vraies voies de la vraie science et qui l'a » donnée à Jacob, son serviteur, et à Israël, son » bien aimé ». David avoit donc bien raison de dire : *Il n'a point traité de la sorte toutes les autres nations, et il ne leur a point fait connoître ses ordonnances*. Quand l'Apôtre, écrivant aux Romains, leur dit : *Quel est donc l'avantage des Juifs, et quelle est l'utilité de la circoncision?* Quel est le sens qu'il attachoit à ces paroles? C'est, en premier lieu, d'avoir été choisis pour être les dépositaires des promesses; en second lieu, que pour leur en transmettre le dépôt, Dieu n'a pas fait choix d'un autre organe que lui-même (*).

Baruch. III. 22.

Ps. CXLVII. 20.

Rom. III. 2.

(*) *In Genes.*, serm VIII, tom. IV Bened., pag. 684, 685. Voy. le discours de Molinier, cité plus haut, pag. 338 et suiv.; Houdry, *Biblioth.*, tom. V, pag. 637.

La première révélation est celle qui fut donnée immédiatement par Dieu lui-même aux patriarches. Il daignoit leur parler en personne, s'entretenir avec eux de la manière dont ils pouvoient entendre ses oracles; c'est ainsi qu'il communiquoit avec Adam; qu'il fit connoître à Caïn de quel crime il s'étoit rendu coupable; à Noé, les projets de vengeance qu'il avoit conçus contre tout le monde; à Abraham, ses desseins sur sa postérité, soit par lui-même, soit par les célestes hôtes qu'il lui envoya. Lorsque, dans la suite des siècles, le genre humain tout entier se fut précipité dans les plus violents excès; ne voulant pas abandonner tout à fait ces coupables, l'ouvrage de ses mains, devenus indignes que Dieu les honorât de ses entretiens familiers, il consentit à renouer avec eux, en leur envoyant ses oracles écrits, comme l'on fait à des personnes éloignées, afin de s'attacher, par cette nouvelle condescendance, toute la nature humaine. Ce que Dieu lui-même avoit dicté, Moïse fut chargé de le transmettre (*).

Gen. I. 16. IV. 6. VII. 1. XV. 1.

Un peuple entier fut choisi pour en être dépositaire. Il ne connut par le trésor qui lui étoit confié, et mérita que Dieu lui substituât un autre peuple. Une révélation plus excellente étoit promise, non à une seule nation, mais à tout l'univers, comme devant être la lumière qui éclaireroit tous les peuples de l'orient au couchant. L'É-

(*) Hom. II *in Genes.*, t. VII Bened., pag. 9.

vangile fut donné au monde. Celle-là est pour tous les siècles (*) (1).

Remontez, jusqu'aux commencements, pour mieux apprendre quelle a été l'ineffable bonté de notre Dieu. Il a inspiré à Moïse les oracles de la loi, qu'il a gravés sur la pierre, le retenant auprès de lui sur la montagne, durant quarante jours. Après Moïse, il a envoyé sur la terre des prophètes qui n'ont cessé de prêcher, malgré les contradictions des peuples. Dieu a conservé leurs écrits à travers les persécutions. Des troupes ennemies sont venues fondre sur le peuple dépositaire de l'alliance; ils l'ont taillé en pièces et livré ses livres aux flammes. Le Seigneur a suscité un autre homme rempli de son esprit, l'admirable Esdras, qu'il a chargé de réparer ses divines Ecritures et de ramasser dans un seul corps ce qui avoit échappé au désastre. Le même Esprit a pris soin que les Septante en conservassent la tradition par la version qu'ils en ont publiée. Jésus-Christ survient qui les adopte et les consacre. Les Apôtres les répandent partout l'univers, et leur maître les justific par ses miracles (**).

Je t'ai fait le Dieu de Pharaon, a dit le Seigneur Exod. VII. 1.

(*) Hom. XVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 2, 207. Voyez les articles *Moïse*, *Abraham*, *Jésus-Christ*, *Vocation des Gentils*.

(1) Houdry, *supr.*, pag. 638.; Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 256; Superville, *Les avantages de l'Évangile sur la loi*, *Serm.*, t. I, p. 309.

(**) Hom. VIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 90.

à Moïse. La gloire du sujet éclipse celle du monarque. Moïse ne marche point orné du diadème, ni décoré de la pourpre, ni porté sur un char doré; il est plus grand que toute la pompe d'Égypte, parce qu'il l'a foulée sous les pieds. Sa gloire,
Ps. XLIV. 14. comme celle de la fille du roi dont il est parlé au livre des psaumes, est toute en lui-même. Le pouvoir dont il est revêtu, l'établit maître, non-seulement des hommes, mais du ciel, de la terre, des mers et des eaux, de la nature entière, à qui il commande en souverain (*).

Ps. XLVII. 2. David chante : *Le Seigneur est grand et infiniment louable dans la cité de notre Dieu et sur sa montagne sainte.* Que veut dire le divin psalmiste? Le Seigneur n'est-il grand et digne de louanges que dans l'enceinte d'une cité et d'une montagne? — Ce n'est point là ma pensée : Ce que je veux dire, c'est qu'il nous a manifesté, à nous qui sommes son peuple, ses grandeurs et sa gloire, avant de les faire connoître aux autres peuples; et comment? par l'éclat des miracles qu'il a opérés au milieu de nous, nous arrachant à la captivité, à l'humiliation où gémissoient nos pères, enchaînés dans une terre ennemie comme dans un sépulcre; nous élevant au-dessus de ceux qui avoient triomphé de nous, nous rendant avec notre patrie, nos prospérités passées.

(*) *Sermo cum presbyter fuit ordinatus*, tom. I Bened., pag. 441.

S'il a adopté une cité particulière, ce n'est pas que sa Providence ait délaissé les autres; mais il a favorisé celle-ci d'une manière plus spéciale, en l'appelant, avant toutes les autres, à la connoissance de son nom. Les autres nations ne lui appartenoient que comme étant son ouvrage; celle-ci par une distinction privilégiée, comme honorée de son alliance, et théâtre de ses miracles. *Sur sa montagne sainte*, parce que c'étoit là que le Seigneur recevoit un culte digne de lui, qu'il en avoit fait la lumière et la joie du monde, le sanctuaire de la religion, l'école de tout l'univers (*).

Ailleurs, nous lisons : *Le Seigneur a choisi Jacob pour être à lui, il a pris Israël pour lui appartenir en propre.* Le prophète ne parle point des bienfaits qui leur sont communs avec les autres peuples; il ne rappelle que ceux qui les ont distingués du reste de l'univers; par exemple, de s'être attaché Israël par une adoption spéciale, de lui avoir témoigné une bienveillance toute paternelle. C'est ce que font reconnoître également les prophètes en toute circonstance. A leurs oracles, ils mêlent le souvenir des grâces dont Dieu avoit comblé Israël. *Il l'a pris pour lui appartenir en propre*, comme un bien à lui, comme sa propriété. Quelque peu considérable que soit ce peuple, Dieu l'a choisi, n'envisageant que l'honneur Ps. CXXXIV. 4.

(*) *Expos. in psalm.* XLVII, tom. V Bened., pag. 197, 198.

auquel il l'appeloit, de recevoir de lui des hommages qu'il n'obtiendroit point d'aucun autre peuple (*).

La loi de Moïse est appelée loi de Dieu par les saints évangélistes; donc par l'Esprit Saint lui-même; car tout ce que nous lisons dans les Ecritures, a été dicté par lui (**).

Saint Paul, écrivant aux Hébreux, leur dit que
Hebr. II. 2. la loi a été donnée par les Anges. Il répète la même
Gal. III. 19. chose dans son Epître aux Galates. Saint Etienne en
Act. VII. 53. dit autant, au livre des Actes. Or, ajoute l'Apôtre, *si la loi annoncée par les Anges est démeurée ferme:* Qu'entend-il par ce mot? c'est-à-dire, véritable et fidèle; que toutes les prédictions qui s'y trouvent contenues ont été accomplies dans leur temps, *que toutes les désobéissances ont reçu la juste récompense qui leur étoit due*. Remarquez qu'il ne dit point: telle ou telle désobéissance, mais *toutes*; que rien n'est
Hebr. II. 3. resté impuni; d'où il conclut: *Comment pourrons-nous donc éviter le châtiment, si nous négligeons une doctrine qui nous a apporté le véritable salut?* par où il fait voir qu'on ne trouvoit point le véritable salut dans l'ancienne loi. Car il n'est pas question ici de délivrance d'un joug étranger, d'exemption de guerre, de promesses de biens terrestres: le salut dont il

(*) *Expos. in ps.* CXXXIV, tom. V Bened., pag. 384.

(**) *De occursu domini*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 246.

nous est parlé, c'est-à-dire qui nous a fait triompher de la mort, qui nous délivre du Démon, qui nous ouvre le royaume du ciel, et nous introduit dans la vie éternelle. Celui-là ce n'est point par le ministère ni des Anges ni des hommes qu'il nous est parvenu, mais par la voix du maître lui-même (*).

Que veut dire le Prophète par ces paroles : *Le Seigneur n'a rien fait de semblable pour aucun autre peuple, et il n'a manifesté à aucun autre ses jugements?* Ps. CXLVII. 20. Qu'en effet, il n'avoit donné à aucun autre peuple de loi écrite. La seule que l'on connût étoit la loi naturelle qui apprenoit à tous ce qui est bien et ce qui est mal. Mais, par une distinction privilégiée, Dieu voulut que son peuple choisi eût sous les yeux le code de la loi écrite; et comment? non-seulement dans les cœurs, mais sur des tables fixes et permanentes. Nulle part que chez ce peuple, vous ne voyez pas le Seigneur dresser de sa main des tables où soient consignées les ordonnances de la loi, envoyer en son nom un législateur, un Moïse, inspiré par son Esprit, faire éclater sa puissance par des prodiges tels que ceux du Sinaï (**).

Par le mot *la loi*, nous entendons tout l'ancien Testament : c'est le langage commun à l'Écriture entière. Jésus-Christ, lui-même, le nomme ainsi, pour témoigner la parfaite conformité où il est avec

(*) Hom. III *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 20—32.

(**) *Expos. in ps.* CXLVII, tom. V Bened., pag. 486.

Dieu son père. S'il y avoit entre eux quelque opposition, il l'auroit manifestée dans les jugements qu'il porte de la loi. Or, dans toute circonstance, vous le voyez commander à ses disciples le plus profond respect pour la loi et pour ses ordonnances, dont il ne permet pas que l'on s'écarte, et cela malgré la corruption de ses prêtres. Non content de les prescrire, lui-même en donne l'exemple, et par là enlève tout prétexte à la désobéissance : *Faites tout ce qu'ils vous diront*; car ils ne parlent point d'eux-mêmes; ils sont les organes de Dieu lui-même, qui a parlé par la bouche de Moïse. Il rend à Moïse la plus grande déférence, et manifeste le plus parfait accord entre les deux Testaments (*).

Matth. XXIII, 3.

HOMÉLIE X *sur l'Épître aux Philippiens.*

Toutes les choses que je considérois comme avantageuses, je les ai regardées comme une pure perte à cause de Jésus-Christ. Je dis plus : Tout me semble une perte, quand je le compare au bien si excellent de la connoissance de Jésus-Christ, mon Seigneur, pour l'amour duquel j'ai bien voulu perdre toutes choses, les regardant comme des ordures, afin de gagner Jésus-Christ, et d'être trouvé en lui, n'ayant point cette justice qui m'étoit propre et qui venoit de la loi, mais celle

(*) Hom. LXXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 700, 701. Voyez plus bas l'article exprès *Accord des deux Testaments.* Cette sage conduite de Jésus-Christ, à l'égard de Moïse et de la synagogue, est marquée avec la plus rare intelligence par Bossuet, dans ses *Méditations sur l'Évangile*, tom. IX de la collect. in-4°, pag. 180.

qui naît de la foi de Jésus-Christ, cette justice qui vient de Dieu par la foi ; afin que je connoisse Jésus-Christ, la vertu de sa résurrection, et la participation de ses souffrances. (Chap. III, v. 7—10.) Traduction de Sacy.

Toutes les fois qu'une lutte s'engage avec des hérétiques, il faut presser son adversaire, le harceler, le tenir en haleine, ne pas le laisser respirer. Par cette tactique, vous jetez le désordre dans le camp ennemi; vous en triomphez, vous le poursuivez dans ses retranchements. Dans ce dessein, pour que vous vous accoutumiez à ces sortes de combats, et que vous cherchiez dans nos saintes Écritures les armes propres à soumettre ceux qui résistent à la vérité, et à les réduire au silence; je vais reprendre la discussion présente au point où je l'avois laissée la dernière fois. L'Apôtre, après avoir exposé les diverses prérogatives de la nation juive qui leur donnaient tant d'orgueil, ajoute : *Mais toutes les choses que je regardois auparavant comme avantageuses, je les regarde aujourd'hui comme étant de nul prix* ; bien plus, comme étant souverainement méprisables, en comparaison de l'avantage de connoître Jésus-Christ. Il parle de la circoncision, de l'adoption du peuple juif, de la loi qui lui avoit été donnée, pour les flétrir des plus injurieuses qualifications. Et l'hérésie de se prévaloir avec insolence de ces expressions (1).

T. XI Bened. Pag. 283.

(1) Pour condamner l'ancien Testament, que la secte manichéenne regardoit comme l'ouvrage du mauvais principe.

Dans l'emploi qu'en fait l'Apôtre, je vois l'innocent artifice d'une sagesse supérieure, qui flatte son ennemi pour l'engager au combat. Une brusque agression l'en auroit détourné. Il y a bien plus d'adresse à lui présenter une apparence de victoire. Avec moins de franchise dans le langage, il les auroit rebutés. Qui sait s'ils n'auraient pas fait ici ce qu'ils ont fait ailleurs, supprimant, effaçant, mutilant à leur gré ce qui leur déplaît? Saint Paul déguise l'hameçon, et ne laisse voir que l'appât auquel le poisson viendra se prendre. Ces termes flétrissants dont il couvre la loi sont le piége qu'il jette aux Manichéens pour les attirer. Si la loi est si préjudiciable, diront-ils, si elle est si digne de mépris, peut-on la supposer l'ouvrage de Dieu?

Vers. 8. Examinons attentivement les paroles de l'Apôtre. Il ne dit pas que la loi soit en elle-même si méprisable, mais qu'il *l'a regardée comme telle : arbitratus sum*. Parlant *de ce qu'il a gagné*, il ne se sert
Pag. 284. point de ce mot : je crois, je *regarde comme gain*, mais il dit affirmativement ce *qui m'étoit un gain ;* il ne donne sa première proposition que comme sa pensée à lui : l'autre comme une vérité constante. Que la loi soit préjudiciable, ce n'est point par elle-même qu'elle l'est; elle l'est simplement devenue par rapport à Jésus-Christ. Jugée en elle-même, bien loin d'être condamnable, quelle reconnoissance ne lui doit-on pas? Elle a civilisé les hommes, calmé

leurs naturels farouches, les a pliés sous le joug de la raison et du devoir : sans la loi il n'y auroit point eu de grâce. Il falloit que la loi précédât, pour amener la grâce qui est venue après : la loi a été comme le pont qui l'a fait passer jusqu'à nous, une sorte d'échelle dont le pied posoit au fond de l'abîme, pour nous porter jusqu'au sommet. Une fois arrivé, on n'a plus besoin de l'échelle ; mais on n'oublie pas que c'est par elle que l'on est parvenu ; puisque sans elle on seroit encore au bas. Image naturelle du bienfait que la loi nous a procuré. Sans elle nous serions encore rampants dans la fange de la corruption. C'est elle qui nous a aidés à monter. Que d'obligation ne lui avons-nous pas ! Mais après le service qu'elle nous a rendue, devenue inutile, elle n'a plus été digne que de mépris, non en soi, mais comparativement au nouveau bienfait dont nous avons été gratifiés. Un pauvre à qui vous donnez une pièce de monnoie se croit assez riche pour apaiser sa faim : donnez-lui de l'or avec l'obligation de renoncer à sa monnoie, il vous en sait un double gré, parce que vous l'enrichissez, et que vous le débarrassez d'un poids incommode. Cette monnoie n'est vile qu'eu égard à l'or qui la remplace. Obligé de choisir, vous ne balancez pas à sacrifier l'une pour garder l'autre. C'est là le sens des paroles de l'Apôtre : *Tout me semble une perte quand je le compare au bien si excellent de la connoissance de Jésus-Christ.*

La loi fut un bien, parce qu'elle conduisoit à Jésus-
Rom. x. 4. Christ; c'étoit là le but de son institution. *La fin de la loi*, dit-il ailleurs, l'accomplissement de la loi, *est Jésus-Christ*. Le but rempli, elle n'est plus que stérile et préjudiciable. Tout ce qui me rapproche de Jésus-Christ est bon ; du moment où il m'en éloigne, il est mauvais. Le monde est bien, la vie présente est bien; mais ces biens se changent en maux du moment qu'ils me détournent de Jésus-Christ ; ils changent de nature, comparés *au bien si excellent de la connoissance de Jésus-Christ*. Quand le soleil luit, qu'ai-je besoin de la pâle clarté d'une lampe?

Ce qui détermine la qualité d'un objet, c'est le rapport que vous en faites avec un autre. Telle est la pensée de l'Apôtre : *Tout le reste*, dit-il, *je le rejette, je le regarde comme une perte afin de gagner Jésus-Christ*. D'un côté Jésus-Christ, de l'autre tout le reste, quel qu'il soit, passé, présent, n'importe : ce n'est plus à mes yeux qu'une vile
Pag. 285. paille que l'on balaye, que l'on chasse au loin, non qu'elle ait toujours été inutile ; au contraire, c'est elle qui enveloppoit et conservoit le bon grain ; et nous avions commencé à la recueillir avec autant de soin que le grain lui-même. Il n'y auroit pas eu de grain, s'il n'y eût eu de la paille ; ainsi de la loi.

Ce n'est donc pas intrinsèquement que saint Paul la condamne, mais par rapport à Jésus-Christ : *au prix de cette haute connoissance de Jésus-Christ*,

mon Seigneur. Ce n'est que sous cet unique point de vue qu'il l'apprécie; partout ailleurs il en fait hautement l'apologie.

Afin de gagner Jésus-Christ, et d'être trouvé en lui, n'ayant point une justice qui me soit propre; et qui me soit venue de la loi, justice incomplète, stérile, qui s'anéantit en présence de celle que la grâce seule, non les travaux de l'homme, peut produire. Si celle-là avoit pu suffire, pourquoi l'Apôtre en auroit-il appelé une autre, celle qui vient de la foi, celle que Dieu donne, et qui est la justice de Dieu même; qui consiste à connoître Dieu par la foi, puisque c'est par la foi toute seule que nous connoissons Dieu, que sans la foi nous ne pouvons le connoître? Vers. 9.

Et que je connoisse Jésus-Christ, et la vertu de sa résurrection, et la participation de ses souffrances. Vers. 10.

C'est donc la foi, et la foi toute seule qui nous fait connoître la vertu de la résurrection de Jésus-Christ. A quelle autre école aurions-nous pu l'apprendre? D'où je conclus : Si la foi toute seule a pu nous faire connoître Jésus-Christ ressuscité, comment la raison nous apprendroit-elle le mystère de sa génération? Il y avoit eu avant lui plusieurs exemples de morts ressuscités; mais naître d'une vierge, un tel mystère étoit inoui jusque là. Qui peut le plus, peut le moins. Si la foi nous con-

vaine du mystère de sa génération, à plus forte rai-
Pag. 286. son du fait de la résurrection. Or, c'est en cela que consiste notre justice, à croire les mystères sans qu'il soit possible de les comprendre.

Quand je parle de la foi, j'entends la foi unie aux œuvres, la foi qui s'associe aux souffrances de Jésus-
Vers. 11. Christ, pour partager la gloire de sa résurrection. Il faut participer à sa mort, comme l'Apôtre le déclare
Coloss. I. 24. de lui-même : *Suppléant*, dit-il ailleurs, *dans ma chair, à ce qui manquoit aux souffrances de Jésus-Christ;* c'est-à-dire, retracer notre auguste original par la sainte joie avec laquelle nous endurons les persécutions et les adversités, bien loin de s'en laisser abattre. C'est là ressembler à Jésus-Christ, *porter,*
Rom. VI. 5. comme saint Paul, *partout et toujours en son corps,*
Coloss. I. 22. *l'expression de la mort du Fils de Dieu,* ce qui est le caractère d'une foi vraie et courageuse. Par là, on atteste non-seulement que l'on croit qu'il est ressuscité, mais que sa résurrection l'a mis en possession d'une souveraine puissance. Animés de cette foi, nous entrons dans la même carrière que lui-même a parcourue; nous marchons sur ses traces; nous devenons, à proprement parler, les frères de Jésus-Christ, d'autres Christ. Concevez-vous, mes frères, quel est le privilége de la souffrance? L'A-
Rom. VI. 4. pôtre nous avoit dit que *par le baptême nous avons été ensevelis dans la ressemblance de sa mort;* ici, nous devenons vraiment ses images dans sa mort;

Ce n'en étoit que la ressemblance dans le baptême ; parce qu'alors nous ne sommes pas morts d'une mort réelle, qui consiste dans la dissolution de la chair, mais seulement morts au péché. Dans l'une et l'autre acception, l'Apôtre se sert du mot de mort, celle de la chair pour Jésus Christ, de la chair dont il s'étoit revêtu comme fils de l'homme ; pour nous, c'est la mort au péché : simple ressemblance de mort; au lieu que, grâces à la souffrance, ce n'est plus une image de mort, c'en est la réalité. Saint Paul mourant dans la persécution, ne mouroit pas seulement au péché; il mouroit véritablement dans sa chair; il mouroit dans les souffrances (*).

Blâmer l'ancienne loi de permettre la vengeance, ce seroit bien peu connoître l'esprit de sagesse qui convient au législateur, et se méprendre étrangement sur le caractère des temps, comme sur le bien qui résulte de cette prudente condescendance. Pourvu qu'on réfléchisse à quels hommes elle fut donnée, quelles en étoient les habitudes, et dans quelles circonstances elle fut publiée, bien loin de la censurer, on ne pourra s'empêcher d'en admirer la sagesse, et de reconnoître que l'ancienne et la nouvelle loi sont également l'ouvrage du même Dieu, qu'elles ne sont pas moins l'une que l'autre

(*) Hom. XI *in Epist. ad Philipp.*, tom. XI Bened., pag. 284—287; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 104—109.

des trésors de science et de sainteté ; que les différences qui s'y rencontrent ont été concertées dans les plans d'une sagesse supérieure, pour le plus grand bien des hommes à qui elles ont été données. Que Dieu eût promulgué dès les commencements du monde une loi aussi parfaite que celle de l'Évangile, on se seroit effrayé d'un ordre de connaissances et de vérités aussi relevé, et la nouvelle n'eût pas mieux réussi que l'ancienne. Mais en les publiant en différents temps, et chacune en celui qui lui étoit propre, le souverain législateur s'est servi très utilement de l'une et de l'autre pour renouveler la face de toute la terre (*).

Quelqu'abus que les Juifs aient fait de la loi, elle ne laissoit pas d'être sainte en elle-même. Ils ont pu vivre dans l'injustice et dans l'impureté; mais la loi est juste et pure. Comme l'incrédulité des Juifs n'a pu anéantir les promesses de Dieu, leurs déréglements aussi n'ont pu détruire la sainteté de la loi (**).

T. VI Bened. pag. 314. Le nouveau Testament s'appelle ainsi, tant pour le temps de sa publication, que pour le caractère des choses qu'il renferme. Vous y voyez un renouvellement universel, à commencer par l'homme en faveur de qui tout avoit été créé. Ne dites point :

(*) Hom. XVIII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 234.

(**) Hom. XII *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 550, 551.

c'est toujours le même ciel, les mêmes aspects sur le globe de la terre, dans la constitution de l'homme. Tout change de face : loi nouvelle, nouveaux préceptes, grâce nouvelle par les eaux sacrées du baptême, promesses nouvelles, un nouvel homme. Ce n'est plus ici la création de la terre, plus d'intérêts bornés à ce monde présent ; c'est l'histoire du ciel ; tout devient céleste. D'autres mystères sont dévoilés : plus rien de charnel ; plus de sacrifices d'animaux ; un culte tout spirituel ; une victime d'un prix inestimable les a remplacés. Une législation, inconnue jusque là, commande des vertus nouvelles. L'arbre de la croix a ouvert le chemin qui nous conduit au royaume des cieux, et nous élève au-dessus de notre propre nature.

Les deux Testaments n'ont qu'un seul et même objet, la réforme du genre humain. C'est là le but que se proposa le souverain législateur, en nous donnant les saintes Écritures. Faut-il s'en étonner, quand on le voit créer pour l'homme la nature tout entière, asservie à ses besoins? Pour lui, il a fait sortir du néant ce ciel qui se déploie sur nos têtes avec tant de magnificence, cette terre avec ses vastes dimensions, cette mer qui se prolonge et s'enfonce par delà ce qui semble nécessaire ; il vouloit que la grandeur de l'ouvrage excitât dans le cœur des hommes une admiration qui les ramenât à son auteur.

Moïse a cru devoir nous transmettre l'histoire des événements passés dès les premiers jours du monde. Ce n'est point un de ces écrivains vulgaires, qui n'ont d'autre intention que de ramasser des récits de guerres et de combats, sans autre intention que de se donner la réputation d'auteurs (1). Il n'en est pas ainsi de ce sage législateur. En conservant la mémoire des illustres personnages qui s'étoient signalés par des actions éclatantes ; il veut que le tableau de leur vie soit une leçon de vertu pour la postérité. Dans cette vue, il ne se contente pas de produire les actions vertueuses ; il raconte indifféremment celles qui ne le furent pas, pour apprendre à imiter les premières, à s'abstenir des secondes, et nous faire profiter également des unes et des autres. Ce seroit une erreur de croire que la
Pag. 315. qualité d'historien soit étrangère au caractère de législateur. Au contraire ; il y a entre l'une et l'autre un rapport immédiat.

Il y a donc, dans l'ancien Testament, la partie de l'histoire ; celle-là comprend l'Octateuque, à savoir la Genèse, où se trouve exposée la création et la vie des premiers patriarches ; l'Exode, le Lévitique, le livre des Nombres, celui du Deutéronome, de Josué, qui remplaça Moïse dans le gouvernement du peuple hébreu, et l'introduisit dans la terre

(1) Bossuet l'a caractérisé d'un mot : « Le plus ancien des historiens, le plus sublime des philosophes et le plus sage des législateurs. »

promise; des Juges, sous lesquels le même gouvernement reçut une forme aristocratique; le livre de Ruth, peu considérable; les quatre livres des Rois, où sont racontés les événements les plus mémorables des règnes de Saül, David, Salomon, et de la vie des prophètes Elie, Elisée et autres, jusqu'au temps de la captivité de Babylone. Dieu l'avoit ordonné ainsi, pour punir les péchés de son peuple. Après soixante et douze ans, le Seigneur, enfin apaisé, inspire à Cyrus, roi de Perse, le même dont Xénophon nous a laissé l'histoire de son éducation, le dessein de renvoyer les Juifs dans leur patrie. Ce dessein s'exécute sous la conduite d'Esdras, de Néhémie et de Zorobabél, qui reconstruisent le temple et la ville de Jérusalem. Environ cent ans après, ils ont a soutenir une rude guerre contre les rois de Syrie. C'est peu de temps après leur délivrance miraculeuse, que Jésus-Christ vient au monde; à cette époque se termine l'ancien Testament.....

Il contient aussi une partie philosophique et un recueil de prophéties, souvent mêlées à l'histoire..... Pag. 316.

Le grand objet des prophéties est Jésus-Christ. Son histoire s'y trouve racontée à l'avance, tant pour le temps où il devoit paroître dans le monde, que pour les évènemens qui l'ont suivi. Elles se partagent en deux classes, les prophéties figuratives et les Pag. 317.

prophéties directes, qui expriment textuellement les faits à venir. Le nouveau Testament n'en est que l'accomplissement ; il explique et développe ce qui n'étoit présenté que sous le voile des figures.

Notre saint docteur parcourt en détail, livre par livre, l'histoire des patriarches et des événements anciens, et les prophéties principales qui annonçoient Jésus-Christ, l'établissement de sa religion et de son Église (*).

Comment Moïse auroit-il pu connoître des faits opérés dans l'absence de tous mémoires, et qui n'avoient eu que Dieu pour témoin, si le créateur tout-puissant qui les avoit exécutés n'avoit daigné en instruire son historien par une révélation spéciale (**)?

Dira-t-on qu'il les eût inventés avec plaisir? Étoient-ils plus difficiles à la puissance souveraine que les faits contemporains racontés en présence du peuple entier, qui en avoit été le spectateur (1)?

(*) *Synopsis scripturæ*, tom. VI Bened., pag. 314—391.

(**) Hom. I *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 9.

(1) « Qu'on envisage bien cette suite prodigieuse de miracles arrivés en Égypte et dans le désert, et qu'on juge de bonne foi si ce sont là des choses qu'on puisse insérer dans un livre, et le faire passer pour un original.... Ainsi nous avons encore incomparablement plus de preuves, à l'égard du livre de Moïse, qu'il n'y en a pour les autres. Ceux-ci sont entre les mains de peu de personnes ; peu de gens s'y intéressent ; ceux qui y prennent intérêt s'y appliquent rarement, et cet intérêt même ne sauroit être que d'une fort médiocre importance. Mais le livre dont nous parlons est

Il est impossible de n'être pas frappé du caractère de vérité et de franchise qui se manifeste dans ce livre. Il est tel, que l'auteur n'y fait pas difficulté d'y faire des aveux dont l'amour-propre sembloit devoir rougir, et qu'il lui auroit été d'ailleurs si facile de passer sous silence : tant il se montre partout supérieur à la vaine gloire et à tout sentiment humain (*)!

Allons recueillir les paroles de Moïse, ce grand prophète, ce sage maître d'une doctrine si salutaire. Écoutons et méditons les instructions qu'il nous donne. Car ce n'est pas un homme qui parle par sa propre vertu, il ne fait que répéter ce qui lui est appris par l'Esprit Saint. Moïse n'est que l'organe du Seigneur lui-même, instruisant par sa bouche le genre humain tout entier (**).

Le souvenir de ses miracles étoit toujours vivant

d'un genre bien différent; il a toujours été entre les mains de tout un grand peuple; il a été l'objet continuel de leur application; et comme c'étoit le fondement de leur religion, et d'une religion qui déteste le mensonge et l'imposture, comment auroient-il souffert qu'on leur imposât pour le nom de l'auteur, et qu'on l'altérât par tant de fables? ou comment l'a-t-on pu faire sans qu'ils s'en soient aperçus? et qui auroit été même assez hardi pour le tenter? » (Pascal, *Disc. sur les preuves des livres de Moïse*, *Pensées*, pag. 415, 416. Voyez Du Voisin, *Autorité des livres de Moïse*, Abbadie, *Traité de la vérité de la relig. chrét.*, 1re part., sect. III, chap. I et suiv.; Grotius, Turretin, Bergier, Feller, *Catéch. philosoph.*, pag. 295.)

(*) *De ferendis reprehensionibus*, tom. III Bened., pag. 118, 119. Développé par les mêmes apologistes.

(**) Hom. IV *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 24.

dans la nation : témoins les cantiques de David, qui les rappellent, et qui en perpétuoient le souvenir (*).

Comment ne faisons-nous qu'un seul corps? par l'union de tous les membres répandus sur toute la terre, laquelle se compose de tous les fidèles, soit des temps d'autrefois, soit existants aujourd'hui, soit réservés aux âges à venir? Comment cela, par une même foi en Jésus-Christ. Mais où en est la preuve? dans ces paroles de Jésus-Christ : *Abraham, votre père, a désiré ardemment voir mon jour et il l'a vu, et il en a tressailli d'allégresse ;* à quoi le Sauveur ajoute : *Si vous croyiez à Moïse, vous me croiriez aussi, parce que c'est de moi qu'il a écrit, lui et les prophètes.* Auroient-ils pu écrire de lui, s'ils ne l'avoient connu? Puisqu'ils le connoissoient, ils lui rendoient donc hommage; ils ne font donc avec nous qu'un même corps, corps vivant; car là où il n'y a point l'esprit de vie, il n'y a point de corps (**).

Joann. VIII. 56.

Ibid. v. 46.

Ce qui fait le peuple de Dieu, ce ne sont pas seulement les Juifs, mais tous ceux qui s'approchent de Dieu et qui embrassent la révélation de sa doctrine (***).

(*) *Expos. in ps.* CXXXV, tom. V Bened., pag. 410; Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 203.

(**) Hom. X *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 85.

(***) Hom. IV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 57.

HOMÉLIE I *sur l'Epître aux Hébreux.*

(Extraits et analyse.)

L'Apôtre a bien eu raison de le dire : Là où le péché avoit abondé, la grâce a surabondé. Il nous le donne à entendre dès le début de son Epître aux Hébreux. Les fidèles de cette nation, à qui il l'adresse, se voyoient exposés, à beaucoup de mauvais traitements de la part de leurs frères pour cause de changement de religion ; et, à ne juger les choses que sur les apparences, ils pouvoient se croire malheureux. Saint Paul relève leur courage, en leur déclarant qu'ils avoient tort de se plaindre, et qu'ils avoient été favorisés de plus de grâces. Il commence par remonter au plus grand de tous les bienfaits. *Dieu*, leur dit-il, *qui, autrefois, parloit à nos pères par les prophètes, révélant ses mystères comme par différentes parties et en différentes manières, a parlé en ces derniers jours par son propre fils.* Les prophètes d'autrefois, quoiqu'envoyés au nom du Seigneur, n'avoient pas eu le bonheur de voir Dieu en personne ; mais son fils l'a vu. Combien la qualité de l'ambassadeur ne relève-t-elle pas la grandeur du don qui leur a été fait! Ce qu'il va témoigner tout à l'heure quand il leur dira en parlant de Jésus-Christ venu parmi les hommes : *Auquel des Anges a-t-il été dit : Vous êtes mon fils, et asseyez-vous à ma droite.* Nous ne méritions que des châti-

T. XII. Bened. Pag. 5.

Hebr. I. 1.

Pag. 6.

Vers. 13.

ments, nous étions déchus de toutes les grâces de Dieu, nous n'avions plus d'espérance de salut, et
Pag. 7. ne devions nous attendre qu'à une ruine totale : quand le Seigneur nous a traités avec plus de magnificence qu'auparavant, nous parlant par la bou-
Vers. 2. che de celui-là même qu'il a établi *héritier de toutes choses*, ainsi que David l'avoit prédit dans ces paroles : *Demandez-moi, et je vous donnerai les nations puor héritage*. Il n'est plus question là de la maison de Jacob ou d'Israël : ce sont toutes les nations de l'univers qui lui sont données pour héritage, c'est-à-dire soumises à sa domination. Saint
Act. II. 36. Pierre, au livre des Actes : *Dieu l'a fait son Christ et le Seigneur de tout*. Héritier, comme étant son propre fils, comme ayant droit à un domaine inaliénable, aussi étendu que l'univers tout entier ; *le*
Vers. 3. *même par qui il a créé les siècles*. Que diront à cela ceux qui prétendent qu'il y avoit un temps où le Fils de Dieu n'étoit pas ? « Lequel étant la splen-
» deur de sa gloire et le caractère de sa substance, et
» soutenant tout par sa parole toute-puissante, après
» nous avoir par lui-même purifiés de nos péchés,
» a pris séance au plus haut du ciel, à la droite de
Vers. 4. » la souveraine Majesté ; étant ausssi élevé au-dessus
» des Anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent
» que le leur. » Quel langage ! quelle sublime science ! Est-ce Paul, n'est-ce pas plutôt le Saint-Esprit lui-même qui énonce ces oracles ? car où donc cet Apôtre

auroit-il puisé une aussi profonde sagesse? Quoi! dans l'atelier misérable où il s'occupoit à tailler ses peaux pour en faire des tentes? Certes il étoit loin de semblables conceptions, avant que la grâce de sa conversion toute miraculeuse n'eût éclairé cet esprit qui n'avoit rien au-dessus de la plus commune intelligence. C'est que l'Esprit Saint se sert de qui il lui plaît pour manifester la force de sa puissance. Ce Juif obscur et sans lettres, le voilà parvenu tout à coup à la connoissance des plus hauts mystères. Et quel art, quelle sagesse dans la manière dont il cherche à les découvrir aux Hébreux! il ne les révèle Pag. 8.
que par degrés : suivant en cela la méthode d'un habile instituteur à l'égard de son disciple, qu'il n'élève que peu à peu, se proportionnant à sa capacité : telle aussi avoit été celle de Jésus-Christ lui-même à l'égard de ses auditeurs, dont il ménageoit l'intelligence, tantôt les élevant, tantôt les rabaissant; ne les laissant pas long-temps dans l'un ni l'autre de ces deux états. Ainsi l'Apôtre a-t-il commencé par leur parler de *Fils* : c'est là un nom commun, appliqué à Dieu; c'est un nom qui l'emporte sur toute comparaison. Par là, il porte leur imagination dans une région supérieure; bientôt il les en fait redescendre par le mot *d'héritier*, où il y a quelque chose de moins convenable à la dignité de Fils de Dieu; et de suite : *par qui il a créé les siècles*. Pour les porter encore plus haut et

les élever à un degré au-delà duquel l'imagination n'a plus de prise, il ajoute : *Lequel étant la splendeur de sa gloire et le caractère de sa substance.* Voilà ses auditeurs amenés au centre d'une lumière vraiment inaccessible, de la lumière divine et originale. Un éclat aussi vif étoit éblouissant : l'Apôtre en tempère les rayons par ces paroles : *Soutenant tout par sa parole toute-puissante; après nous avoir par lui-même purifiés de nos péchés, il a pris séance au plus haut du ciel à la droite de la souveraine Majesté.* Sous un même point de vue sont réunis les témoignages de son incarnation, et sa divinité, par le tableau de sa gloire *d'autant plus supérieure à celle des Anges, que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.* Ici l'Apôtre n'entend parler que de Jésus-Christ homme; car en disant qu'il a
Pag. 9. reçu plus que les Anges, il ne marque point ce qu'il est par son Essence divine, qui le rend égal à son père, puisqu'il n'a rien reçu en cette qualité, mais qu'il est par sa divine nature tout ce qu'il est.

Exhortation sur la défiance où il faut être, par rapport aux fautes légères, aux impressions de l'envie et de l'avarice (*).

Quant aux cérémonies légales; elles ne furent instituées que pour servir les charnelles inclinations d'un peuple grossier, que pour le défendre contre

(*) Hom. I *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 5—9; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 699—705.

les superstitions qui régnoient partout autour de lui, que pour le préparer à une loi plus parfaite. Ce n'étoit là que l'écorce de la loi. Son véritable Esprit étoit de former le peuple à l'amour de Dieu, et à l'observation de ses préceptes (*).

L'homme animal et charnel n'est point capable des choses qu'enseigne l'Esprit de Dieu. Il faut donc I.Cor. II. 14. commencer par dépouiller ce qui fait l'homme animal et charnel... Votre intelligence ne sauroit pénétrer les secrets de l'Esprit, pas plus qu'avec les seuls yeux du corps, vous n'apercevez ce qui est par de là le firmament. Eh! comment votre vue pourroit-elle se porter si haut, quand, à tous moments, elle s'égare sur la nature des objets qui sont le plus à sa portée? Combien donc l'Apôtre n'a-t-il pas raison de taxer cette prétendue sagesse de folie? Foible comme elle est, elle ne peut saisir les objets qui, par leur grandeur même, échappent à notre intelligence. Il n'y a qu'à l'aide d'une lumière spirituelle, qu'on peut les comprendre. C'est par la foi, dit saint Paul, non par les raisonnements, que l'on peut atteindre à leur hauteur.... Ce qu'il falloit que nous sussions, Jésus-Christ nous l'a révélé. Ce que nous savons, si c'étoit de nous-mêmes que nous l'eussions appris, seroit justement suspect,

(*) Hom. x *in Act. apostol.*, t. IX Bened., p. 86; Hom. x *in Epist. ad Roman.*, *ibid.*, p. 524; Hom. LXXII *in Matth.*, t. VII, p. 701. Bossuet, *Hist. univ.*, pag. 200, 201; Molinier, *Serm. chois.*, t. XIII, p. 354.

parce qu'il seroit humain. Il nous vient de Jésus-Christ; il est tout divin et infaillible.

Aussi, comme en toute rencontre, l'Apôtre s'attache à confondre cette sagesse humaine, à démontrer combien la sagesse qui vient de la foi lui est supérieure, par les connoissances mêmes qu'elle nous donne! Et c'est là surtout le motif principal dont il s'appuie. L'orgueil des sages se révoltoit aisément contre des propositions telles que celles-ci :
Ibid. 27. Que Dieu avoit choisi ce qu'il y a de vil et de méprisable selon le monde, pour confondre ce qu'il y a de plus fort; que l'Evangile avoit été prêché sans que la sagesse de la parole y pût être employée, et
Ibid. 17. cela, pour ne pas anéantir la vertu de la croix de Jésus-Christ. L'Apôtre oppose un nouvel argument : C'est que la révélation chrétienne a donné au monde des connoissances sublimes, inconnues jusque là, et telles que tous les efforts de la sagesse mondaine n'auroient pu jamais en approcher. Par là, c'est la raison humaine elle-même qui se trouve anéantie. Il n'y avoit que l'Esprit divin qui pût nous les apprendre; et il a choisi le moyen le plus facile, le plus sensible à toutes les intelligences. *Nous avons l'Esprit de Jésus-Christ;* un Esprit tout divin, tout spirituel. Ce ne sont pas les opinions d'un Platon, ni d'un Pythagore; c'est la doctrine de Jésus-Christ, la parole d'un Dieu (*).

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Corinth.*, t. x, Bened., p. 56—68. Voyez

Dans le temps où la révélation chrétienne n'avoit pas encore répandu sa lumière, le monde tout entier étoit sous le joug de l'erreur. C'étoit le Démon qui y régnoit; et il le faisoit bien voir par les artifices divers dont il trompoit les hommes, et par les sanglants sacrifices qu'il recevoit de leur aveugle crédulité. Des pères, traîner leurs enfants aux autels des Démons pour les leur offrir comme victimes! Etoit-il possible de pousser la démence plus loin? Dans la guerre implacable qu'ils ont suscitée contre le genre humain, ils avoient imaginé ce nouveau genre d'homicide, qui armoit la nature contre elle-même, et faisoit des pères les meurtriers de leurs enfants. Il s'en faut bien que Notre-Seigneur Jésus-Christ nous ait fait de pareils commandements. Admirable dans ses préceptes comme dans les œuvres extraordinaires de sa puissance, il s'est fait adorer et reconnoître comme Dieu, en abolissant les sacrifices impies, affranchissant l'univers de cette cruelle tyrannie, faisant à ses ennemis mêmes plus de bien que les Démons n'avoient fait de mal à ceux qui les servoient (*).

au vol. XI de cette *Biblioth.*, les articles *Pensées détachées sur la foi et les mystères*, pag. 208, 215, 217.

(*) *De S. Babyl. et contr. Gent.*, tom. I, pag. 548 (en substance). Voy. dans le vol. XI, l'article *de l'unité de Dieu.* Abbadie a dit que « le paganisme ne fut autre chose qu'une corruption de la religion naturelle. » (*Traité de la vérité de la relig. naturelle*, tom. I, pag. 171.) « La seule

Les philosophes avec tous leurs livres, leurs maximes pompeuses, et tous les efforts de leur génie, n'avoient pu réussir à établir parmi les hommes aucune vérité religieuse et morale. Pas une qui ne fût réduite en problème. Avec la connoissance du vrai Dieu, les principes fondamentaux de la vertu étoient égarés dans l'univers. L'histoire de la philophie ancienne n'est que le tableau honteux de ses ignorances et de ses rêveries (1), de ses variations (2), et des interminables disputes qui agitèrent ses écoles (3). Il n'y avoit que Jésus-Christ qui pût faire descendre du ciel la véritable sagesse pour en établir le règne parmi les hommes. Il falloit un Dieu pour la professer, et surtout pour la prescrire (4).

Tout ce que Dieu avoit fait pour le salut des hommes, dans la longue succession des siècles, il l'a rassemblé, mais avec bien plus de perfection et

raison n'auroit pu détruire l'idolatrie, et, suivant la judicieuse remarque de Bayle, l'homme a eu besoin d'une lumière révélée, qui suppléât au défaut de la lumière philosophique. » (*De la relig. consid. comme l'unique base*, etc., pag. 154.) Saint Paul l'avoit démontré sans réplique, dans son Épître aux Romains. Voyez les Homélies où il en donne l'explication, tom. XI de cet ouvrage, pag. 340 et suiv.

(1) Chrysost., Hom. XX *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 179; *Expos. in ps.* XLVIII, tom. IV, pag. 212; Hom. LVI *in Joann.*, tom. VIII, pag. 399; Hom. II *in Epist. ad Roman.* tom. V, pag. 443.

(2) Chrysost., Hom. IX *in Joann.*, tom. VIII Bened, pag. 53.

(3) Chrysost., Hom. III *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 451.

(4) Chrysost., *Adv. judæos*, tom. I Bened., pag. 631; Hom. VII *in Epist. ad Corinth*, tom. X, pag. 50.

Cet acte d'accusation contre le paganisme est prouvé invinciblement par l'histoire du genre humain tout entier avant le christianisme. Les té-

d'efficacité dans la seule personne de Jésus-Christ. Il a réuni le genre humain tout entier dans son divin Fils; et non-seulement le genre humain, mais le ciel et la terre, comme en étant le médiateur, le représentant et la victime (*).

§ I. ÉCRITURE SAINTE. CARACTÈRES DE SA DIVINE INSPIRATION.

L'objet de la foi, c'est tout ce que Jésus-Christ nous a révélé, tant par sa propre bouche que par le ministère de ses apôtres (**) (1).

moignages s'en trouvent recueillis dans tous les livres. Qui ne connoît les belles pages de Bossuet, à ce sujet, dans la seconde partie de son *Disc. sur l'Hist. universelle ?* Massillon, Bourdaloue, tous nos prédicateurs ne sont pas moins concluants dans les sermons, où ils font ressortir la vérité chrétienne par le tableau des impiétés de l'idolatrie. L'un de ceux qui l'aient fait avec le plus d'étendue est Molinier, dans son troisième *Disc. sur la vérité de la relig. chrét.*, où il prouve que la force de l'idolatrie étoit humainement invincible. Ce qu'il démontre par son universalité, par son antiquité, par l'empire qu'elle exerçoit sur les sens; par les passions, par la politique, par l'autorité de ses défenseurs, la célébrité de ses monuments, la pompe de ses spectacles et de ses sacrifices. C'étoit donc une difficulté insurmoutable à toute autre qu'à la puissance divine de renverser l'idolatrie. (*Serm. chois.*, tom. III, pag. 180—192.)

(*) Hom. I *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 870—872. (resserré).

(**) *De Virginitate*, tom. I Bened., pag. 276.

(1) « L'objet de la foi, c'est en général et sans réserve toute révélation de Dieu, quelle qu'elle soit, immédiate dans l'Écriture, ou médiate, par l'organe de son Église; toute révélation de Dieu, soit qu'elle propose ou qu'elle explique les dogmes, soit qu'elle régle les mœurs ou dirige notre

Toutes les vérités de notre foi ont leur fondement dans l'Écriture, inspirée par l'Esprit Saint, ainsi
I.Tim.III. 16. que le déclare l'Apôtre. C'est un seul et même Esprit qui l'a dictée tout entière. C'est là le foyer d'où jaillissent tous les pieux sentiments, toutes les nobles affections qui fécondent l'éloquence; c'est là le centre où se réunissent tous les rayons de la vérité, la source d'où s'épanchent tous les trésors de la sagesse divine, trésors qu'il ne faut pas aller chercher bien loin dans les entrailles de la terre, mais qui se découvrent d'eux-mêmes dans les secrètes méditations de la piété, trésors qui font la joie du cœur, la lumière de l'esprit, qui opèrent la conversion du monde, et réparent abondamment l'indigence que nous a laissée le crime de notre premier père (*).

Ce que vous entendez de ma bouche, ce n'est point ma pensée qui l'a conçu; c'est Dieu lui-même qui l'a dit. Or, du moment où Dieu a parlé, qui seroit en droit de le contredire? Il n'est point d'autorité plus décisive que celle de son Ecriture (**).

culte; toute révélation de Dieu, soit qu'elle proscrive les erreurs, soit qu'elle fixe les bornes à la dispute. Prévenez la révélation dans un seul point, retranchez, contestez un seul point révélé, vous altérez son objet; l'altérer, c'est la détruire. La foi n'est plus une, ce n'est plus foi. » (L'abbé Clément, *sur la foi*, *Carême*, tom. II, pag, 94.)

(*) *De Fide et lege naturæ*, tom. I Bened., pag. 825.

(**) *Expos. in ps.* III, tom. V Bened., pag. 2.

N'allez pas chercher ailleurs vos maîtres et vos écoles : vous avez la parole de Dieu. Pas une autre ne vous apprendra comme elle ce que vous devez connoître. Les hommes vous dérobent la connoissance de bien des choses, soit par une orgueilleuse jalousie, soit par l'ignorance; celle-ci suffit à tous vos besoins (*).

Ce que nous enseignons, nous vient de source. Ce n'est point un homme, ce n'est point une intelligence créée, qui l'a apporté sur la terre, c'est le fils de Dieu, lui-même : « Annoncée par le Sei- Hebr. II. 3. 4.
» gneur lui-même, nous dit son apôtre, elle a été
» confirmée jusqu'ici parmi nous, par ceux qui
» l'ont entendue; Dieu même, appuyant leur té-
» moignage par les miracles, par les prodiges, par
» les différents effets de sa puissance et par les
» grâces du Saint-Esprit qu'il a partagées comme
» il lui a plu ». Si c'étoient les hommes qui les eussent inventées, non certes, Dieu n'eût point fait intervenir sa toute-puissance, dont nous voyons encore les effets (**).

L'Ecriture prend soin de nous retracer non-seulement les actions vertueuses, mais les fautes mêmes que les plus saints ont pu commettre, comme les témoignages de repentir donnés par de grands pé-

(*) Hom. IX *in Epist. ad Coloss.*, tom. XI Bened., pag. 391.

(**) Hom. III *in Epist. ad Hebr.*, tom. XIII Bened., pag. 32.

cheurs. Elle le fait, pour tenir les justes dans la défiance d'eux-mêmés, en voyant que les plus saints n'ont pas été exempts de pécher; et pour empêcher que les plus grands pécheurs ne désespèrent de leur salut, en voyant que d'autres qui ne l'étoient pas moins qu'eux, revenus de leurs égarements, se sont élevés jusqu'à la plus sublime vertu. Elle prévient la présomption par la crainte, et l'abattement par l'espérance de la divine miséricorde. L'Ecriture nous a donc été transmise pour notre utilité et pour le salut du genre humain (*).

C'est un devoir pour tout chrétien de lire assiduement nos saintes Ecritures; il ne suffit pas de ne point ignorer ce qu'elles contiennent; il faut les méditer pour en recuillir la vertu secrète. A quoi vous servira-t-il d'entendre les explications que nous ne cessons pas de vous en faire, quand vous les rendez inutiles par votre négligence à vous en nourrir par vos propres réflexions? Quelle consolation avons-nous à nous promettre de notre travail, s'il devient stérile faute d'un concours de votre part? Répondez-moi : ne sommes-nous pas chacun de nous un composé d'âme et de corps? D'où vient donc que nous n'accordons pas un intérêt égal à ces deux parties de notre être; que tout est sacrifié aux besoins, aux sensualités de l'une; et que celle qui

(*) Hom. XXIX *in Genes.*, tom. IV Bened., p. 279.

vaut le moins obtient tous les soins et tous les sacrifices, quand l'autre est complètement négligée? Vous, qui vous prodiguez exclusivement aux prétendues nécessités de votre chair, votre âme n'a-t-elle pas aussi les siennes, n'a-t-elle pas ses infirmités qui l'énervent et la jettent dans les langueurs? Et quand les divines Ecritures vous mettent en main, et l'aliment qu'elle réclame, et les remèdes applicables à ses blessures, vous la laissez sans nourriture, sans secours, en proie à l'ulcère secret qui la ronge! L'oracle l'a dit : *L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de la parole sortie de la bouche de Dieu* (*). Matth. IV. 4.

Pas une des maladies de l'esprit ou du corps auxquelles notre nature est sujette, qui ne trouve dans la lecture des livres saints, un remède salutaire. Comment? m'allez vous dire. —Vous gémissez sous le poids des afflictions et des traverses qui vous agitent; ouvrez l'Ecriture. Et, entendant ces paroles du prophète : *Pourquoi, ô mon âme, es-tu dans la tristesse et dans le trouble? Espère dans le Seigneur :* Ps. XLI. 6. vous sentirez se répandre dans votre cœur une secrète consolation qui charmera votre tristesse. C'est l'indigence qui vous accable, par la comparaison de vos souffrances avec l'orgueilleuse opulence et le faste étourdissant des heureux du siècle : à la voix

(*) Hom. XXI *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 190, 191.

Ps. LIII. 23. du prophète qui vous crie : *Déchargez-vous sur le Seigneur de toutes vos inquiétudes, et il prendra*
Ps. XLVIII. 17. *soin de vous nourrir,* et encore : *Ne craignez point, lorsqu'un homme sera devenu riche et que sa maison sera montée au comble de la gloire ;* vous vous trouverez moins malheureux de souffrir. Votre ennemi vous tend des embûches, il empoisonne votre vie par des calomnies que vous endurez en silence, mais avec amertume, et elles vous rendent l'existence insupportable ; vainement vous en appelleriez à la justice des hommes : armez-vous des saintes Ecritures, et le charme des consolations célestes relèvera votre âme abattue. La lecture des livres saints calme nos passions, déracine nos vices, nous éloigne du mal, nous fortifie dans le bien, prépare le cœur aux salutaires impressions de la grâce (*).

Il en est de l'Ecriture comme des parfums; ce qui en fait le prix, ce n'est pas la quantité; mais l'odeur qu'ils exhalent. Pour en jouir, il faut l'étudier. Ainsi, l'encens n'embaume que quand il est développé par le feu (**).

(*) Hom. IV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 64; Hom. XXXVI *in Joann.*, tom. VIII, pag. 211; *Expos. in ps.* XLVIII, tom. V, pag. 519.

Bossuet a développé ces pensées avec sa magnificence ordinaire, dans son admirable *Dissertation préliminaire sur les Psaumes*, dont nous avons publié une traduction françoise, 1 vol. in-8°. Paris, Boullage, 1822.

(**) *In illud : Scitote*, etc., tom. VI Bened., pag. 281.

« Cette loi admirable, ces lois saintes et justes, vous les trouvez proposées dans les divines Ecritures, et d'une manière si belle, dit saint Chrysostôme, que les plus éclairés les admirent, et que les plus simples peuvent les comprendre (*). »

Les armes que nous possédons sont des armes toutes spirituelles, dit saint Paul : *Par elles, nous détruisons les raisonnements humains, et tout ce qui s'élève avec hauteur contre la science de Dieu.* La raison est si étroite dans ses vues ! Elle a beau affirmer, appuyer ses démonstrations sur des arguments; on les conteste, et jamais elle ne donne une certitude pleine et absolue. L'autorité de l'Ecriture est sans replique. C'est la parole de Dieu (**). II. Cor. x. 45.

L'Ecriture-Sainte est un abîme sans fond, une source de questions intarissable; toutes peuvent se résoudre par un seul mot : croire, c'est-à-dire savoir que Dieu n'a rien fait que de bon, de juste et

(*) Chrysost., Hom. II *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened, pag. 443. Traduit par le P. de La Boissière, *Serm. sur la lecture des livres saints*, *Carême*, tom. II, pag. 225. On rencontre dans un ouvrage plus moderne cette image, qui n'est également qu'une imitation de celles de saint Jean Chrysostôme : Semblable à un fleuve dont l'eau est si basse en certains endroits, qu'un agneau y pourroit passer; et si profonde en d'autres lieux qu'un éléphant y nageroit, le livre des divines Écritures, simple et sublime tout à la fois, d'une clarté et d'une profondeur également admirables, renferme des mystères infiniment supérieurs aux efforts des plus grands génies, et en même temps des vérités qui sont à la portée de tout le monde. » (*Trésor du chrétien*, tom. I, pag. 12.)

(**) *Contr. Anom.*, *orat.* XI, tom. I Bened., pag. 191.

d'utile; et que ses voies sont incompréhensibles. Voilà la réponse à toutes les difficultés; je n'en connois pas de plus péremptoire (*).

La cause de tous nos maux vient de l'ignorance où nous sommes des livres saints; vous voulez aller combattre, et vous êtes sans armes! Comment échapperez-vous aux coups qui vous seront portés? Même avec ce bouclier, vous avez peine à tenir tête à l'ennemi : que sera-ce, quand vous en serez dépourvu? Ne nous laissez pas à nous seuls toutes les sollicitudes de votre salut. Vous êtes brebis, mais brebis raisonnables. L'Apôtre vous fait aussi votre part à vous-mêmes. Ceux qui fréquentent les écoles n'y restent pas toujours simples auditeurs : Si vous n'êtes que disciples, vous ne serez jamais maîtres. On ne s'instruit que pour instruire les autres (**).

La cause de nos désordres, quelle est-elle? La négligence que nous mettons à chercher dans nos livres saints le remède aux maladies de notre âme. On ne les lit pas ; on ne les lit qu'avec dissipation, que quand il nous reste des moments à perdre (1). C'est pourquoi un torrent d'affaires, inondant tout, emporte le peu de fruit que nous avions recueilli. Si celui qui a reçu une blessure n'y applique point

(*) Hom. XXII *in Acta apostol.*, tom. IX Bened., pag. 191.

(**) Hom. IX *in Epist. ad Coloss.*, tom. XI Bened., pag. 391.

(1) L'abbé Clément, *sur la foi*, *Carême*, tom. II, pag. 119.

de remèdes; si, laissant tomber l'appareil, il l'expose à l'eau, à la poussière, au feu, à une infinité d'autres accidents qui peuvent aggraver le mal, sûrement il ne guérira point, et cela, non par l'impuissance du remède, mais par sa pure négligence. Voilà ce qui a coutume de nous arriver aussi, lorsque, ne donnant que peu de temps et qu'une légère attention aux divins oracles, nous nous livrons aux dissipations du siècle. Ce sont en effet les vaines sollicitudes du siècle qui étouffent la divine semence, et nous empêchent de recueillir aucun fruit de notre lecture (*).

Nous ne cessons de vous presser de vous appliquer continuellement à la méditation de nos livres saints, non-seulement de vous rendre à nos saintes assemblées pour écouter les explications qui vous en sont données, mais de les méditer dans l'intérieur de vos maisons. Vous y gagnez l'inestimable avantage d'éviter les entretiens frivoles, d'exciter dans vos cœurs la généreuse émulation du bien, de vous pénétrer des rayons du soleil de justice, et des maximes d'une sainte philosophie qui vous élève au-dessus de la terre, et vous transporte dans le ciel (**).

(*) Hom. LXXXIV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 502.

(**) Hom. XXIX *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 281.

Les ennemis du dogme catholique ne cessent de nous reprocher le peu de soin que nous mettons à nous instruire de la religion par l'étude des

Quelle honte pour nous, pour des chrétiens, d'être si peu versés dans la connoissance des saintes Ecritures! Une simple femme de Samarie témoigne à Jésus-Christ le vif désir de connoître la vraie religion; et nous, nous ne pensons pas même à nous en instruire, nous n'y apportons qu'une léthargique indifférence : de là l'oubli de tous nos devoirs. Quel est, répondez-moi, celui d'entre vous qui, renfermé dans l'intérieur de sa maison, s'occupe de prendre en main le livre chrétien (1), le livre des évangiles, y apporte un examen réfléchi, en fait une étude sérieuse? Ce n'est pas là ce que nous y rencontrons. A sa place, des jeux, des objets futiles; mais des livres d'une solide instruction, non pas un ou presque pas. On en a, mais sans en faire usage, mais comme objet de luxe ou de curiosité, dont l'orgueil se pare avec affectation; non pour y recueillir des fruits de vie et de salut. Les saintes

saintes Écritures. Ce reproche n'est pas sans fondement. Nos prédicateurs ne l'ont pas dissimulé. L'abbé Clément, Massillon, Segaud, Bourdaloue lui-même, dans leurs sermons *sur la foi*, accusent l'ignorance où sont, à cet égard, la plupart des chrétieus. Le P. Le Chapelain déplore, avec non moins d'énergie, cette indifférence, à laquelle il rapporte les désordres qui affligent la société chrétienne; et son zèle le rend éloquent. (*Serm. sur la relig.*, tom. v, pag. 808 et 309; le P. de La Boissière à un sermon *sur la lecture des livres saints*, tom. ii, pag. 208.)

(1) *Le livre chrétien.* L'expression est bien remarquable. Elle se retrouve dans saint Athanase, comme l'observe le P. de Montfaucon dans ses notes sur ce Père, et dans sa *Palæographie grecque*, pag. 25, Coll. nov. Patr., tom. ii, *animadv.* xv.

Ecritures ne nous ont pas été données pour n'être qu'un vain ornement dans nos bibliothèques, mais pour que nous en imprimions les oracles dans nos cœurs. Ne les posséder que comme les Juifs, chez qui les préceptes de la loi étoient écrits sur des tables de pierre, c'est oublier qu'elles nous ont été données pour être écrites sur des tablettes de chair, qui sont nos cœurs. Non pas que je veuille vous détourner de l'acquisition de ces livres ; bien loin de là, car je voudrois que par l'habitude de les lire et de les méditer, vous en fussiez pénétrés et purifiés. Si le Démon tremble de se rencontrer dans une maison où est le livre des évangiles, à plus forte raison craindra-t-il d'entrer dans un cœur rempli de ces divins oracles.

Sanctifiez donc votre âme, sanctifiez votre corps. Ayez les paroles de l'Écriture continuellement à la bouche et dans votre cœur. Si les paroles déshonnêtes souillent l'âme et appellent les Démons, certes il est visible qu'une lecture spirituelle sanctifie, qu'elle attire la grâce spirituelle. Toujours je vous le dis, et ne cesserai jamais de vous le dire : n'est-il pas honteux, quand on entend dans la place publique raconter avec tant de fidélité les noms de ceux qui vont disputer les prix dans les combats, que ceux qui fréquentent nos saintes assemblées ne sachent rien de ce qui s'y dit, et de ce qui s'y fait ; qu'ils ignorent même le nombre des livres de la

sainte Ecriture? Si c'est le charme du plaisir qui vous entraîne, ce n'est pas là que vous goûterez les plus délicieux, que vous jouirez des spectacles les plus merveilleux. Vous aimez à voir des luttes corps à corps : venez ici voir les Démons aux prises avec les chrétiens; assistez à des combats qu'il est beau et utile d'imiter, et dont l'imitation vous vaudra des couronnes (*).

Il nous faut un long exercice de l'Ecriture pour ne nous pas laisser surprendre par les nouveautés de l'hérésie. Cependant on ne s'en occupe pas. Si on les étudioit davantage, non-seulement nous éviterions l'erreur, mais nous pourrions nous rendre utiles à nos frères qui s'égarent, et les ramener à la vérité. Un soldat généreux ne se contente pas de se défendre lui-même; il prête une main secourable à celui que menace l'ennemi, et le sauve du danger. L'Esprit Saint à pris tant de précautions pour nous conserver le dépôt sacré de ses saintes Ecritures! nous les dédaignons (**).

L'ignorance de l'Ecriture est un grand mal : c'est elle qui a enfanté les hérésies, amené le dérèglement des mœurs, a tout bouleversé (***).

Beaucoup d'écrivains ont travaillé avant nous sur telle parabole; après nous, beaucoup y travailleront

(*) Hom. XXXII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 188, 189.
(**) Hom. VIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 89.
(***) Hom. III *de Lazaro*, tom. I Bened., pag. 740.

encore pour y découvrir de nouveaux aperçus, qui ne seront pas les derniers. Plus vous creusez, plus vous faites sortir de richesses. L'Ecriture est une source d'une fécondité inépuisable (*).

Qui s'est bien pénétré de nos saintes Ecritures, s'est enrichi du plus précieux trésor : il lui suffit d'ouvrir la bouche pour répandre autour de lui les parfums qui s'en exhalent. Qu'il soit assailli par les adversités, il les supporte avec calme, parce qu'il y a puisé les principes d'une philosophie qui le rend supérieur à tous les événements. Tel que l'homme assis sur un rocher élevé brave les flots qui mugissent à ses pieds, ainsi voit-il les vicissitudes humaines s'agiter autour de lui sans pouvoir l'atteindre (**).

Il n'est rien dans l'Ecriture qui soit inutile ou indifférent. Pas un mot qui n'y doive être médité ; car ce n'est point là la parole des hommes, mais la parole de l'Esprit Saint. La moindre syllabe y recèle un trésor (***).

Il n'en est pas de ce livre comme des productions humaines, où l'application se donne aux paroles. C'est là le moindre mérite de celui-ci. Sa princi-

(*) *De Lazaro concio* III, tom. I Bened., pag. 740-752.

(**) *In S. Lucian. martyr.*, tom. II Bened., p. 525.

(***) Hom. XV, XXII et XXV.II *in Genes.*, tom. IV Bened., p. 115, 180, 274. « Le secret de l'Esprit de Dieu est caché encore dans l'Ecriture. » (Pascal, *Pensées*, pag. 202.)

pale beauté, c'est une une onction toute particulière, c'est le sens profond qui s'attache aux moindres paroles. Une seule contient souvent de quoi fournir à plusieurs discours (*).

Il ne suffit pas de dire : telle chose est dans l'Ecriture, en l'isolant du texte et de la suite du discours, tronquant les passages, détachant du corps des parties inutiles, dont on donne ainsi des interprétations arbitraires et abusives; c'est là ce qui de nos jours a introduit tant de pernicieuses doctrines. On détourne à d'autres sens, on dénature les paroles des livres saints; on ajoute, on retranche; on couvre de ténèbres la verité. C'est l'ensemble qu'il faut lire, qu'il faut étudier (**).

L'ignorance de l'Ecriture, source de désordres. De là tant d'hérésies dont le poison pestilentiel a corrompu tant d'âmes; de là le dérèglement des mœurs, et les travaux du saint ministère sans fruit. Des hommes qui marchent dans les ténèbres sans avoir un flambeau qui les éclaire ne peuvent que s'égarer (***).

L'Ecriture est un arsenal fourni de toutes pièces. Là vous trouverez abondamment tous les traits propres à percer les ennemis de la foi. C'est là que David prend la fronde dont il terrasse le géant Go-

(*) Hom. XXXVII *in Genes.*, tom. IV Bened., p. 372.

(**) *In Illud : Domine, non est in homine*, tom. VI Bened., p. 160.

(***) *Proem. in Epist. ad Rom.*, tom. XI Bened., pag. 426.

liath. Le raisonnement humain foiblit : l'autorité de l'Ecriture vient à notre secours ; par elle nous perçons toutes les hérésies. Un seul trait de l'Ecriture dirigé contre telle hérésie, perce à la fois une foule d'autres hérésies. David, en tuant Goliath, met en fuite l'armée tout entière des infidèles (*).

Ne vous arrêtez pas à la surface, creusez plus avant. Le trésor qui est sous vos pieds, vous n'en jouirez qu'après avoir fouillé la terre. Ne vous contentez pas de lire l'Ecriture ; approfondissez-là. S'il suffisoit de lire l'Ecriture, vous n'entendriez pas Philippe dire à l'eunuque du livre des Actes : *Croyez-vous comprendre ce que vous lisez?* S'il suffisoit de lire, Jésus-Christ auroit-il dit aux Juifs : *Approfondissez les Ecritures*, examinez-les attentivement (**) ?

Act. VIII. 30.

Joann. v. 39.

Toutefois n'y apportez pas une téméraire curiosité qui demande impérieusement à Dieu compte de tous ses secrets. Si Dieu n'avoit pas les siens, qu'auroit-il de plus que les hommes, à qui pourtant vous permettez bien d'en avoir ? Si vous ne trouvez pas mauvais que les hommes aient des secrets pour

(*) Hom. XI *adv. Anom.*, tom. I Bened., pag. 542. Pascal n'a pas craint de le dire : « C'est pourquoi le plus court moyen pour empêcher les hérésies est d'instruire de toutes les vérités : et le plus sûr moyen de les réfuter est de les déclarer toutes. » (*Pensées*, pag. 206.)

(**) *In illud : Paulus vocatus. De mutatione nominum*, serm. IV, pag. 132.

eux seuls, et que vous ne cherchiez pas à pénétrer, à plus forte raison devons-nous laisser le Seigneur en possession des choses dont il s'est réservé la connoissance, sans nous permettre de lui en demander raison. D'abord par ce premier motif, qu'il mérite bien assurément d'en être cru sur parole : ensuite, parce que la nature même des choses qu'il nous propose de croire n'est pas susceptible d'examen. Dieu est-il donc réduit à un tel état d'indigence, qu'il ne puisse rien faire au-delà de ce que peut saisir la foiblesse de votre raisonnement? Quoi! vous ne comprenez pas le mécanisme de tel ouvrage sorti de la main des hommes, et vous prétendriez embrasser tout le système des opérations du Créateur tout-puissant (*).

L'Ecriture a ses énigmes, elle a ses profondeurs : jouissez avec reconnoissance de ce qu'elle vous fait connoître. Ne franchissez pas les limites où elle s'enferme (**).

« Encore que vous n'entendiez pas ce qui est enfermé dans l'Ecriture, la lecture ne laisse pas d'imprimer dans votre esprit plusieurs effets de grâce et de sainteté (***).»

L'Ecriture Sainte est à l'âme, ce que la nourri-

(*) Hom. XVII *in* I *Epist. ad Corinth.*, tom. X Bened. pag. 148.

(**) Hom. III *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 37, 32.

(***) Hom. III *de Lazaro*, tom. I Bened, pag. 739. Traduit par Nicole, *Essais*, tom. II, pag. 295.

ture est au corps, un aliment spirituel, qui nous fortifie, nous imprime la vraie sagesse. Gardons-nous bien de perdre par notre négligence les avantages d'un si grand bien. Tant qu'on vous l'explique ici, n'en perdez point le fruit par d'oiseuses conversations ; occupez-vous-en dans l'intérieur de vos maisons. Combien n'est-il pas déraisonnable de voir que ceux qui se rendent dans les marchés publics, dans le dessein d'acheter les choses qui leur sont nécessaires, ne regardent pas à la dépense pour se les procurer ; et que là où vous n'avez d'autres frais à faire qu'une légère attention d'esprit à apporter, on s'en retourne le cœur vide..... Ici tous les biens sont communs ; il n'y a de différence que dans les dispositions de ceux qui assistent à nos instructions (*).

La méditation de l'Ecriture, source ineffable de consolation et de sagesse. Aussi n'est-ce pas sans raison que l'Apôtre a dit : *Tout ce qui a été écrit, l'a été pour notre instruction, afin que par la patience et la consolation que l'Ecriture nous donne, nous conservions l'espérance ;* et encore : *Toute l'Ecriture étant divinement inspirée, est utile pour instruire de la vérité, pour réfuter les erreurs, pour corriger le déréglement des mœurs, et pour former à la justice* (**).

Rom. xv. 4.

II. Tim. III. 16.

(*) Hom. XXIX *in Genes.*, tom. IV, pag. 281.

(**) *Expos. in ps.* CXLII, tom. V Bened., pag. 454.

L'Ecriture Sainte est un trésor qui s'offre et qui se donne à tous ; comme la lumière, il se partage sans s'épuiser. Il n'en est point de celui-là comme des trésors terrestres qui enrichissent ceux qui les possèdent, et laissent les autres dans l'indigence. Celui-ci, au contraire, se partage sans s'épuiser ; il enrichit sans s'altérer. Chacun peut en profiter sans que la part qu'il en prend puisse nuire à celle de personne. Il n'est pas nécessaire de le posséder en entier ; la plus petite portion est une source féconde de richesses, semblable à ces sources vives où plus vous y puisez, plus l'eau y vient en abondance. Cette source, c'est l'Esprit Saint qui la produit. Cette source, c'est lui-même (*).

« C'est là en effet, dit saint-Chrysostôme, le commencement du salut éternel ; la lecture des livres sacrés, où tout ce qui est écrit est écrit pour notre instruction : *Ad nostram doctrinam scripta sunt.* Dieu, dit l'éloquent docteur, a-t-il institué ces moyens pour être négligés des hommes? Il veut que nous opérions le bien ; et nous ne pouvons l'opérer qu'en le connoissant ; et nous ne pouvons le connoître qu'en étudiant sa parole et feuilletant avec soin les livres dépositaires de ses saintes ordonnances (1) »

(*) Hom. III *in Genes.*, tom. V, p. 14 ; Hom. VIII, p. 58 ; Hom. XVI, p. 133 ; Hom. *in illud : Saulus adhuc spirans*, tom. V Bened., pag. 107.

(1) La Boissière, *sur la lecture des livres saints*, *Carême*, t. II, p. 205.

Exposés, comme nous le sommes, à une foule de tentations diverses, il nous faut des remèdes appropriés à nos maladies, soit pour les guérir, soit pour en prévenir les rechutes. Nous les trouvons dans la lecture assidue des livres saints (1). C'est un sanctuaire où l'âme vient s'entretenir familièrement avec la Divinité. Il suffiroit de les avoir sous les yeux, pour en retirer de précieux avantages. Leur aspect seul ranime dans nos cœurs le sentiment de nos devoirs, nous en reproche l'oubli, ou redouble notre ferveur à les observer. Mais, nous dit-on, quel fruit en recueillerai-je, si je ne comprends pas ce que j'y lis? Quand la chose seroit vraie, il n'en seroit pas moins nécessaire de les lire, pour les saintes impressions qui s'attachent à cette lecture. Mais, est-il vrai que tout y soit également au-dessus de votre intelligence? Pourquoi l'Esprit Saint auroit-il donc emprunté, pour les écrire, la plume de publicains, de pécheurs, de simples artisans, d'hommes sans doctrine et sans lettres, si ce n'étoit pour les mettre à la portée des lecteurs les moins instruits? Car ce n'est pas, comme les écrivains profanes, un sentiment d'une vaine gloire, mais le seul intérêt du salut des âmes qui a publié ces écrits si visiblement dictés par l'Esprit Saint.

(1) Molinier, v^e *Disc. sur la vérité de la relig. chrét*, tom. XIII, pag. 332.

Voyez, en effet, tous ces livres sortis des écoles d'une sagesse mondaine : Est-ce dans la vue de l'utilité publique qu'ils ont été composés ? Nullement ; leurs auteurs ne s'occupoient que de se faire admirer. Et le peu de vérités qui leur échappent, ne s'y rencontrent qu'enveloppées de nuages. Ce n'est pas là la méthode des prophètes et des Apôtres. Ce qu'il importoit à tous de savoir, ils l'ont exposé clairement, de la manière la plus intelligible pour tous, comme étant les communs docteurs de l'univers. C'est ce
Jerem. XXXI. 34. que déclare l'un d'entre eux : *Tous seront instruits*
Joann VI. 45. *par le Seigneur*, dit Jérémie, *et chacun d'eux n'enseignera plus son prochain et son frère, en disant : Connoissez le Seigneur, parce que tous me connoîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus*
I. Cor. II. 4. 6. *grand.* Saint Paul, après lui : *Je n'ai point employé, en vous parlant et en vous prêchant* (écrit-il aux Corinthiens), *les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'Esprit et de la vertu de Dieu ; car nous prêchons non la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde qui se détruisent.* Et certes, où sont dans l'Evangile les obscurités qui puissent en rendre la lecture difficile ?
Matth. V. 3 et seq. Quel est l'homme qui, en entendant ces mots : Heureux ceux qui sont doux et simples de cœur, heureux les miséricordieux, heureux ceux qui ont le cœur pur, et tout le reste, ait besoin d'un maître pour les lui expliquer ? Y a-t-il le moindre équivo-

que dans le récit qui nous y est fait des miracles et des événements de la vie de Jésus-Christ? C'est donc bien à tort qu'on négligeroit de le lire, sous le prétexte qu'on ne l'entendroit pas. Que l'on s'en prenne plutôt à sa paresse. Vous n'y comprenez rien? Eh! le moyen d'y rien comprendre, quand à peine l'on daigne y jeter les yeux? Prenez en main le livre de l'Ecriture, parcourez-la dans son ensemble; revenez-y souvent : et ce que vous entendez, éclaircira ce que d'abord vous aviez eu peine à entendre. Que si votre propre intelligence ne vous aide pas suffisamment, empruntez les lumières d'autrui; faites-vous expliquer ce qui vous paroît obscur, pressez-le, s'il le faut, de vous éclairer. Dieu, témoin de votre empressement, saura bien satisfaire à votre louable curiosité. Rappelez-vous l'histoire de l'eunuque de la reine d'Ethiopie. Malgré les occupations sans nombre dont il étoit chargé, il trouvoit bien le temps de lire l'Ecriture dans ses voyages, bien qu'il ne l'entendît pas, comme l'apôtre saint Philippe le lui disoit à lui-même. Et, bien loin d'en rougir, il étoit le premier à reconnoître une ignorance qui n'étonne point dans un homme de cette nation; témoin sa réponse : *Comment pourrais-je l'entendre, à moins qu'on ne me le montre?* Act. VIII. 31. Dieu, qui lisoit au fond de son cœur, ne le laissa pas longtemps attendre l'interprète qui devoit ouvrir ses yeux à la lumière. Me direz-vous : Je n'ai point de

Philippe? Eh! n'avez-vous pas le même esprit qui inspiroit Philippe (*)?

Dieu, par un dessein particulier de sa miséricordieuse Providence, n'a pas permis que tout fût également clair et facile dans ses saintes Ecritures. C'est un trésor qu'il faut creuser. Nos livres saints ne doivent point être parcourus à la légère; il faut les méditer, pour en recueillir le fruit. Les choses dont nous n'acquérons l'intelligence qu'avec peine, laissent dans la mémoire de bien plus vives impressions. Celles qui ne coûtent pas à comprendre s'en échappent avec la même facilité qu'elles y entrent. Pourquoi vous appelons-nous tous les jours à cette école sacrée? Si ce n'est pour vous pénétrer plus intimement des vérités que nous y produisons, afin qu'elles vous deviennent plus profitables (**)?

La sainte Ecriture ne veut pas seulement un habile maître qui l'explique; elle veut aussi des auditeurs dociles, qui l'entendent. *Heureux*, dit l'Evangile, *ceux qui ont faim et soif de la justice.* Tandis que nous vous voyons ici occupés de cette science sublime qui apprend à fouler la terre sous les pieds, à affranchir l'âme, à l'enrichir des plus nobles ornements; les autres sont dans la place publique, dominés par des affections terrestres, es-

Matth. v. 6.

(*) *De Lazaro concio* III, tom. I Bened., pag. 738—740.

(**) Hom. XXXII *in Genes.*, tom. IV Bened., pag. 316.

claves de leurs sens. Et qu'en rapporterez-vous, ô mon frère, de cette place publique? Rien que de la boue et de la poussière. Venez à moi : c'est du parfum, et le plus précieux, que j'ai à vous offrir. Vous courez après des richesses fugitives et qui vous tyrannisent, après des magistratures que vous n'emporterez pas : insensé, qui ceuillez la fleur et ne regardez pas au fruit; qui laissez là la vérité pour l'ombre. Eh bien! vous les avez, ces richesses : votre âme en est-elle moins pauvre? Ces magistratures, que vous ont-elles donné? Des traverses et des sollicitudes. Ces plaisirs sensuels? Venez, venez à moi, je vous en ferai connoître d'autres qui vous élèveront au-dessus de votre nature, au dessus des sens. Venez avec moi, monter jusque dans les cieux, vous associer aux chœurs des célestes intelligences; laissez là cette fumée, cette ombre, cette vile paille des champs, ce néant, car les expressions me manquent pour vous en faire bien sentir la bassesse (*).

L'Ecriture Sainte est dans l'usage d'emprunter des images et des métaphores tirées d'objets sensibles, pour indiquer des objets intellectuels. Dans ces circonstances, l'expression ne doit pas être prise à la lettre. Par exemple, le livre des psaumes invite Ps. XCVII. 8.
les fleuves à battre des mains pour louer le Seigneur; il fait tressaillir de joie les collines et les Ps. LXIV. 13.

(*) *Expos. in psalm.* XLIVII, tom. V Bened., pag. 505.

montagnes (1). Les fleuves ont-ils des mains, les montagnes des pieds qui se mettent en mouvement? Il seroit absurde de s'arrêter à l'écorce de la lettre. Jésus-Christ lui-même n'a pas dédaigné ce langage.
Matth. VI. 17. Nous lisons, dans son Evangile : *Lorsque vous jeûnez, parfumez-vous la tête et lavez-vous le visage.* Ces paroles ne doivent pas s'entendre rigoureusement; c'est une image sensible, par laquelle on nous apprend qu'il faut, ces jours-là, témoigner par l'air franc et ouvert de notre visage, notre satisfaction intérieure, et bannir toute apparence de tristesse, pour n'avoir pas l'air de ne jeûner que par con-
Isa. V. 25. trainte. Ainsi encore, lorsque le prophète Isaïe dit : *Les loups et les brebis se réuniront aux mêmes pâturages.* Sous le nom de ces animaux, nous entendons les hommes, qui en retracent les mœurs. S'il est des choses qu'il faille entendre dans le sens littéral qu'elles offrent à la pensée, il en est aussi d'autres que l'on doit expliquer dans un sens plus relevé, celui que nous appelons anagogique, où l'image que l'on a sous les yeux cache quelque chose d'un ordre bien supérieur. Ainsi le fait d'Abraham sacrifiant son fils, n'étoit qu'une figure qui présageoit un autre sacrifice; et le bûcher d'Isaac étoit la prédiction de la croix où Jésus-Christ devoit s'im-

(1) On peut consulter à ce sujet l'excellent chapitre x du Traité de Lowth, *de sacra poesi hebræor.*, pag. 205 et suiv.

moler. De même, l'agneau pascal, que les Israélites reçurent ordre de manger avant de sortir de l'Egypte, étoit la figure de la passion du Sauveur (*).

L'Ecriture sainte est, dit saint Jean Chrysostôme, comme la colonne de feu qui éclaire et conduit les Israélites fidèles, et ne sert en même temps qu'à éblouir, aveugler et égarer le présomptueux Egyptien qui croit la suivre (**).

Si vous rencontrez des obscurités dans nos saintes Ecritures, ne vous en troublez pas; Dieu l'a fait à dessein; si tout y étoit clair, vous ne croiriez plus être obligé de les étudier (1). Jésus-Christ parloit

(*) *Expos. in ps.* XLVIII, tom. v Bened., pag. 188. Voyez plus bas l'article *Accord de l'ancien et du nouveau Testament*, par les prophéties et les figures.

(**) L'abbé Clément, *Serm. sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 125.

(1) « D'où sort la conséquence si légitime de la nécessité imposée à tous d'étudier les saintes Écritures : *Scrutamini scripturas;* de méditer assidument la loi de Dieu. Nous n'avons, disent tous les Pères, d'après Jésus-Christ et ses Apôtres, qu'une science à apprendre, la science du salut; le livre de la loi de Dieu doit être notre premier livre, notre unique livre. De là les reproches sévères adressés par nos prédicateurs aux fidèles qui le négligent. « Par un abus déplorable, on passe toute la vie à acquérir des » connoissances vaines, frivoles, inutiles à l'homme, à son bonheur, à » son éternité; et on ne lit pas le livre de la Loi, où est renfermée la » science du salut, la vérité qui doit nous délivrer, la lumière qui doit » nous conduire, les titres de nos espérances, les gages de notre immorta- » lité, les consolations de notre exil, et le secours de notre pélerinage. » (Massillon, *Évid. de la loi*, *Carême*, tom. IV, pag. 35, 36; Cambacérès, *sur la loi de Dieu*, *Serm.*, tom. I, pag. 71. L'abbé Clément exprime les mêmes plaintes, *Serm. sur la loi*, tom I, pag. 115, et il en fait l'application aux diverses classes de la société qu'il parcourt en détail.

Marc. III. 34. aux peuples en paraboles, dont il donnoit ensuite l'explication à ses Apôtres (*).

SECTION II.

ÉGLISE. SON AUTORITÉ. SON INDÉFECTIBILITÉ.

L'Eglise est, comme le marque saint Paul, la colonne et le fondement de la vérité. Il n'est pas d'elle, comme du temple de Jérusalem, qui n'étoit que figure. L'Eglise contient véritablement la foi et la prédication. C'est la vérité elle-même qui fait, à son tour, la colonne et le fondement de l'Eglise (**).

II. Tim. III. 15.

L'Eglise est la commune mère de tous les chrétiens (***).

L'Eglise est la colonne sur laquelle porte le monde tout entier (****).

Dieu, dans ses Ecritures, compare son Eglise à une vigne que lui-même a plantée, et qu'il cultive de ses mains. Il est le céleste vigneron dont il nous est parlé dans son Evangile. Cette vigne qu'il avoit transportée de l'Egypte pour l'établir dans une terre promise, il a commencé par écarter de son voisinage les nations infidèles, dont la communication auroit pu nuire au développement de ses racines et de son feuillage. Il l'a entourée d'une haie, c'est-à-

Matth. XXI. 33.

Ps. LXXIX. 9.

Isa. V. 1 et seq.

(*) *Expos. in ps.* XLVIII, tom. V Bened., pag. 207.

(**) Hom. XI *in* II *Epist. ad Timoth.*, tom. XI Bened., p. 605.

(***) *Advers. judæos*, tom. I, pag. 600.

(****) *Ibid.*, pag. 606. Le chef-d'œuvre de Bossuet, son *Disc. sur l'Hist. univ.*, n'est que le commentaire de ce mot.

dire d'Anges protecteurs chargés de la défendre contre les attaques des voleurs. Au milieu, il a construit un pressoir, image fidèle des tribulations qu'elle auroit à essuyer dans la succession des siècles, contenant dans son sein un mélange de bons et de méchants, d'ivraie et de froment. Il y a bâti une tour pour indiquer que ceux qui s'y réfugient y trouvent un asile impénétrable aux traits de l'ennemi. Par ce pressoir, nous pouvons entendre encore les prophètes, de la bouche de qui émanoient les oracles de l'Esprit Saint; comme par cette tour, la fermeté de la foi. Du haut de cette tour, les prêtres, dépositaires de la divine parole, veillent au maintien de son intégrité.

Il ne nous eût pas été possible d'acquérir la doctrine du salut, si le dépôt ne nous en eût été transmis par le peuple, à qui Dieu lui-même l'avoit confié (*).

Les persécutions les plus furieuses se sont déchaînées contre l'Eglise, sans que les fondements en aient pu être ébranlées (1). Des ennemis, sortis de son sein,

(*) *Opus imperfect. in Matth.*, Hom. XL, tom. VI Bened., pag. CLXVIII.

(1) Bourdaloue : « Quels souvenirs, chrétiens, je me rappelle, et quelle scène, pour ainsi parler, s'ouvre devant mes yeux! je vois tout l'univers conjuré contre Jésus-Christ et contre sa loi : l'enfer lui suscite de toutes parts des ennemis pour la détruire; les empereurs donnent des édits, les magistrats prononcent des arrêts, les bourreaux dressent des échafauds et des bûchers; et que fera pour résister à de si violents efforts, et pour soutenir de si affreuses tempêtes, une petite troupe de gens livrés comme des victimes au pouvoir de leurs persécuteurs? Ah! Seigneur, s'ils ne peuvent

lui ont déclaré une guerre non moins formidable, sans pouvoir entamer les murailles de cette forteresse protégée par l'oracle : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*. Cet oracle, c'étoit de la bouche même de Dieu qu'il étoit sorti. Qu'y a-t-il de surprenant, que la même parole qui a créé le ciel, fondé la terre sur les eaux, et donné pour appui à la masse de l'univers le liquide et indomptable élément, ait soutenu son Eglise, bien plus précieuse que le ciel, la terre et la mer? Cet édifice, si ferme, si inébranlable, d'une église qui alloit bientôt couvrir toute la surface du monde, comment les Apôtres en ont-ils creusé les fondements? quels matériaux ont-ils fait servir à sa construction? sur quelle base l'ont-ils fait reposer? Sur la même que les prophètes d'avant eux. Ils n'ont point eu de fondements à creuser, parce qu'ils en trouvoient de solidement établis, et se sont bien donné de garde de

Matth. XVI. 18.

Ps. XXXII. 6.

Ps. CIII. 5.

rien faire par eux-mêmes, vous ferez tout pour eux; et c'est là que vous emploierez cette force divine, qui ne paroît jamais avec plus d'éclat que dans notre infirmité. Si votre loi étoit moins violemment attaquée, où si elle avoit de plus puissants défenseurs, il y auroit moins lieu de croire que vous en êtes l'auteur. Il faut que tous les grands de la terre conspirent contre elle, il faut que, destituée de toute assistance de la part des hommes, abandonnée en quelque sorte à elle-même et à toute sa foiblesse, elle triomphe néanmoins, et qu'elle fasse tout plier sous son obéissance. Il le faut, afin que tous les peuples connoissent que c'est votre loi; et qu'ils l'embrassent. » (*Serm. sur la sainteté et la force de la loi, Dominic.*, tom. I, pag. 262; Texier dans Houdry, tom. III, pag. 430.)

les déplacer. Nulle innovation, nul changement dans l'édifice et la doctrine : ils n'ont fait qu'asseoir sur l'antique fondement la foi qui venoit de se produire récemment. Saint Paul le déclare dans ces termes précis : *Pour moi*, dit-il, *selon la grâce que j'ai reçue de Dieu, j'ai jeté le fondement comme fait un sage architecte.* C'est encore ce qu'il dit aux Ephésiens : « Vous n'êtes plus des hommes étrangers à la maison et au peuple du Seigneur; mais vous êtes de la cité des saints et de la maison de Dieu; vous êtes édifiés (*super ædificati*) sur le fondement des Apôtres et des prophètes. » Comment a-t-il imité le sage architecte? Celui-ci, quand il a jeté son fondement, ne se presse point d'élever son bâtiment; il auroit peur, avec raison, que la terre nouvellement remuée ne fût pas encore en état de soutenir le poids des constructions qu'il se propose d'établir, et il attend, pour bâtir, que le sol ait pris une consistance solide; voilà comment Jésus-Christ a procédé dans la fondation de son Eglise. Il avoit d'abord envoyé ses prophètes; et les esprits étant préparés par leur enseignement, de manière à pouvoir admettre une nouvelle philosophie, il a fait venir ses Apôtres pour asseoir sur le fondement des prophètes les pierres de l'édifice immortel qu'il alloit donner au monde (*).

I. Cor. III. 10.

Ephes. II. 19.

En tête du psaume cinquième, se présente cette

(*) *In inscript. Actor.* II, tom. III Bened., pag. 62, 63.

inscription : *Pour celle qui reçoit l'héritage :* Quelle est donc celle à qui l'héritage avoit été promis? l'Eglise, cette Eglise qui devait remplir tout l'univers, celle-là dont l'Apôtre a dit : *Je vous ai préparés pour l'unique époux qui est Jésus-Christ, afin de vous présenter à lui comme une vierge toute pure?* Il n'en est pas de cet époux comme de ceux-là qui, bientôt après le mariage, perdent le feu de leurs premiers sentiments. Ce saint époux ne cesse pas d'aimer son épouse avec une égale ardeur, d'un amour qui ne fait que s'accroître. Seroit-il époux, s'il n'avoit une épouse? Cette épouse, c'est nous, c'est la société des fidèles réunis dans un même cœur et dans une même âme, ne formant avec Jésus-Christ qu'un seul corps. L'épouse tendrement unie à son époux n'a d'autre volonté que la sienne. Ainsi devons-nous agir à l'égard de notre céleste époux, uniquement occupés du soin de lui plaire, et de nous entretenir dans la modestie et la grâce qui conviennent à une épouse. C'est de l'Eglise ainsi unie à Jésus-Christ par la réciprocité des affections, que parle David quand il dit : *La reine s'est assise à votre droite, brillante d'un or très pur.* La chaussure qui couvre ses pieds annonce celle qui se dispose à porter dans tous les lieux de l'univers l'Evangile de la paix. Pour ceinture, elle a la vérité. Saint Paul peint sa beauté d'un seul trait. Il n'est en elle ni tache ni ride, pas l'ombre de dé-

II. Cor. XI. 1.

Ps. XLIV. 10.

Ephes. VI. 15.

Ibid. 14.

faut. Avant lui le Sage avoit dit : *Vous êtes toute belle, ô mon amie! et il n'y a nulle tache en vous.* Mais ce qui doit, non moins que sa beauté, enflammer notre reconnoissance et notre amour, c'est que le divin époux l'a aimée jusqu'à descendre jusqu'à elle, plutôt que de la faire venir jusqu'à lui; c'est lui-même qui est allé au-devant; il n'a pas rougi de l'état humiliant où il la trouvoit, nue, dégradée, souillée de fange et de sang. Après l'avoir lavée, nettoyée de ses souillures, il a voulu pourvoir à sa subsistance, et l'a revêtue des plus riches ornements. Quel autre époux en eût fait autant? Ce n'est pas tout, il l'a associée à son propre héritage (*). Cant. IV. 7.

Il faut aux chrétiens plus de foi qu'il n'en falloit aux Juifs, tant pour le caractère des biens qui nous sont promis, que pour le temps où ces promesses seront accomplies. Eux, c'étoient des biens terrestres, qu'ils n'avoient pas à attendre long-temps; nous, ce sont des biens tout spirituels, dont la possession est réservée à l'avenir. Pourtant les Juifs eux-mêmes n'étoient pas dispensés d'avoir la foi; elle leur étoit nécessaire pour obtenir ces biens terrestres auxquels ils aspiroient; ils ne se donnoient pas sans être mérités par l'espérance des biens futurs, consistant dans la communion des mystères d'une autre

(*) *Expos. in ps.* v, t. v Bened., p. 30, 31.

économie, que la raison seule étoit incapable d'entrevoir (*),

On ne se tromperoit pas en comparant l'Eglise à l'arche du déluge. Celle-ci reçut les animaux divers, qu'elle sauva de l'inondation, mais sans changer leur naturel. L'arche nouvelle reçoit des êtres qui y apportent leurs vicieuses inclinations, mais pour s'en dépouiller. Tel qui y étoit entré avec la férocité de l'épervier, en sort avec la douceur de la colombe et de l'agneau (**).

(*) *Expos. in ps.* cxv, tom. v Bened., pag. 311.

(**) *De pœnit.*, Hom. viii, tom. ii Bened., p. 340; Hom. *in terr. mot.*, tom. i, pag. 783; *de laudib. S. Pauli*, Hom. i, tom. ii, pag. 478.

Que le prédicateur catholique voie dans l'arche le symbole de l'Église, hors de laquelle il n'y a plus d'esprit de vie, ni d'espérance de salut, il suit la tradition des Pères et des docteurs; il seroit superflu de la faire connoître. Le témoignage que nous allons produire est emprunté à une communion étrangère. « Noé, dit un sermonaire protestant, eut son arche, mais il eut à la bâtir! Nous avons la nôtre toute faite; nous n'avons qu'à y entrer, ou plutôt qu'à nous y tenir. Cette arche, c'est l'Église; arche mystique dont Dieu lui-même a été l'architecte, et dont lui seul, a proprement parler, est le pilote et le conducteur. Il n'est sorte d'orages et de tempêtes que cette arche n'ait eus à essuyer depuis que Dieu l'a bâtie; et l'on peut dire quelle vogue presque toujours à travers les écueils: elle n'y a pourtant pas échoué; et elle n'ira jamais s'y rompre; les yeux du Seigneur sont toujours sur elle, et c'est sa main puissante qui la guide. » (Dav. Martin, *Morc. chois. des protest.*, pag. 266.) Qu'avoient à répondre les réformateurs du seizième siècle, à ces mêmes paroles que n'ont pas manqué de leur adresser les apologistes de la foi antique?

HOMÉLIE XXIII *du Commentaire imparfait sur l'Evangile de S. Matthieu.* (Chap. VIII, vers 23 et suiv.)

Jésus étant entré dans une barque, ses disciples le suivirent. Tout à coup il s'éleva sur la mer une si grande tempête, que les vagues couvrirent la barque; cependant *Jésus dormoit.* Admirons la conduite du Sauveur. Le voilà sur une pauvre barque, lui, dont la divine Providence gouverne tout le monde. Il dort, et d'un profond sommeil, le Dieu, dont les yeux sont toujours ouverts sur son peuple. Etoit-ce par besoin? nullement. Il le vouloit ainsi. Ses prophètes avoient dit de lui : *Non, celui qui garde Israël ne dormira pas, il ne s'assoupira point.* Venu sur la terre pour sauver les hommes, il ne dédaignoit pas d'assujettir sa chair à toutes les infirmités de notre nature, afin qu'il n'y eût pas de doute sur la vérité de son humanité. Effrayés du danger qui semble les menacer, les disciples éveillent leur maître en lui disant : *Seigneur, sauvez-nous, nous allons périr.* David, dans une pareille circonstance, qui présageoit le cri d'alarme des Apôtres, avoit dit : *Réveillez-vous donc, Seigneur, pourquoi dormez-vous? Réveillez-vous, levez-vous pour nous secourir, et délivrez-nous par votre miséricorde.*

T. XI Bened. p. CIV. col. 1.

Ps. CXX. 4.

Ps. XLIII. 24.

Jésus se levant leur répondit : *Pourquoi avez-*

Col. 2.

vous peur, hommes de peu de foi; et au même moment il commanda aux vents et à la mer; et il se fit un grand calme. Apaiser par une simple parole les flots de la mer aussi violemment irritée, c'étoit bien se faire reconnoître pour le maître de la nature, et manifester d'une manière éclatante sa divine toute-puissance. A quel autre les vents et la mer pouvoient-ils rendre une aussi prompte obéissance, qu'au souverain dominateur qui les avoit créés? Cet empire absolu qu'il exerce, les prophètes
Ps. LXXVI. 17. l'avoient prédit. L'un d'eux : *Les eaux vous ont vu, ô Dieu, les eaux vous ont vu, et elles ont été émues de frayeur; le fond même en a été agité. Du milieu des eaux retentissantes, les nuées du ciel ont fait*
P. LXXXVIII. 10. *entendre leur voix.* Et encore : *Vous dominez l'orgueil de la mer; vous abaissez ses flots, lorsqu'ils s'élèvent avec force.* A la vue de ce prodige, tous *ceux qui étoient dans la barque furent saisis d'admiration et dirent : Quel est cet homme-ci à qui les vents et la mer obéissent?* Qu'étoient-ce que ces *nuées du Ciel qui ont fait entendre leur voix?* Elles figuroient les Apôtres qui, comme de légers nuages s'élevant de la terre pour se résoudre en pluies bienfaisantes, ont répandu sur tout le monde la prédication de la divine parole.

Voilà le miracle raconté avec la simplicité du récit historique. Pénétrons le sens allégorique qu'il nous présente. Que figuroient cette barque, cette mer

soulevée par la tempête, les flots orageux et les vents qui les soulèvent? Que signifient et ce sommeil du Sauveur, et cet ordre enjoint avec empire, et le calme ramené au grand étonnement des spectateurs? La barque étoit la figure sensible de l'Eglise, image sous laquelle l'Esprit Saint lui-même avoit appris à Salomon à la connoître, quand il la compare au vaisseau qui va porter au loin ses marchandises. Vaisseau qui porte Jésus-Christ et ses Apôtres. Le Seigneur veille sur lui et le dirige; l'Esprit Saint enfle ses voiles; sa mission est d'aller partout répandre la parole de la prédication évangélique, et avec elle une précieuse, une inestimable marchandise, le sang de Jésus-Christ qui a payé la rançon du genre humain tout entier. Dans sa course rapide, il fend les flots agités, dit ailleurs le même Salomon, et n'imprime sur les flots aucune marque de sa route; dans quel sens? pour marquer qu'il n'a rien de commun avec les choses du siècle, selon ces paroles de l'Apôtre : Pour nous, nous vivons déjà dans le ciel comme étant citoyens du ciel et non pas de la terre. Il vogue sur la mer du siècle, mer incessamment agitée par les vents et les tempêtes, c'est-à-dire par les tentations diverses qui le poussent vers les écueils et menacent de l'engloutir. Le Seigneur paroît endormi; c'est-à-dire qu'il permet, pour éprouver la foi des navigateurs, que son Eglise soit éprouvée par les traverses et les persécutions. Comme les Apôtres,

Prov. XXXI. 14.

Pag. CV. col. I.

Sap. V. 10.

Phil. III. 20.

les disciples fidèles, effrayés dans le sentiment de leur foiblesse, adressent au Seigneur leurs voix suppliantes; ils implorent son secours, éveillent sa miséricorde, à qui ils demandent en gémissant qu'elle veuille bien commander aux vents et à la mer, et rendre à son Eglise une tranquille paix. Comme eux aussi, la tempête apaisée, nous faisons tous au Dieu Sauveur l'hommage de notre reconnoissance, en confessant que lui seul est le maître et le défenseur de son Eglise. Non, que les tempêtes se déchaînent, que les persécutions menacent; le vaisseau de l'Eglise ne sauroit périr, parce que c'est le Fils de Dieu qui le conduit (1). Loin de lui nuire, ses ennemis ne font qu'en accroître la force. Elle vogue à travers la mer tumultueuse du siècle, soutenue par le Dieu tout-puissant qui l'a fondée; poursuivant sa course, malgré les tempêtes, assistée par l'Esprit Saint, qui la dirige, jusqu'à ce que, parvenue enfin au terme de son pélerinage, elle entre triomphante, heureuse à jamais, au port du salut éternel (*).

(1) «Jésus-Christ, en fondant son Église, à voulu quelle fût dans un état de guerre continuelle. Il l'a établie au sein des persécutions, et soutenue au milieu des schismes et des hérésies; il lui a promis son assistance, et prédit les contradictions. Il veille sur ce navire heureux, et le dirige, mais c'est à travers les orages et les tempêtes qu'il le conduit.» (M. l'évêque de Langres, *Instr. dogmat.*, pag. 12.)

« Il y a plaisir d'être dans un vaisseau battu de l'orage, lorsqu'on est assuré qu'il ne périra point. Les persécutions qui travaillent l'Église sont de cette nature.» (Pascal, *Pensées*, pag, 226.)

(*) *Opus imperfect. in Matth.*, tom. VI Bened., p 104. (Supplément.)

Ce que Jésus-Christ avoit dit à Pierre, il le répète après sa résurrection : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Répondez, Juif, incrédule, qu'avez-vous à objecter à ces paroles : l'oracle n'est-il pas évidemment justifié par le fait ? Malgré toute l'opiniâtreté de vos résistances, n'avons-nous pas sous les yeux le témoignage des triomphes de l'Eglise ? Combien de guerres n'a-t-on pas suscitées contre elle ! Quelles formidables armées l'ont combattue ! que d'instruments de mort ont été déployés ! que de tortures ! que de supplices divers la rage de ses ennemis n'a-t-elle pas inventés sans pouvoir l'ébranler à ses commencements (*) ! Matth. XVI. 18.

(*) *Advers. judæos* V, tom. I Bened., pag. 630.

« Jugeons de l'avenir par le passé, ajoute saint Chrysostôme : que de guerres allumées contre l'Église ! que de puissances conjurées à sa perte ! que de soldats armés pour sa ruine ! *Quot bella concitata, quot exercitus, quot arma mota !* Si elle pouvoit périr, depuis long-temps elle ne seroit plus. Le glaive des tyrans, l'impiété des barbares, l'audace des novateurs, la multitude des peuples séduits, la rage des enfers, n'ont abouti qu'à des efforts impuissants : de nouveaux ennemis ont remplacé les premiers : l'Église les a vus tomber les uns après les autres : *Non inclinabitur in sæculum sæculi.* » (Neuville, *Panégy.*, tom. VI, pag. 149 ; et *Mystères*, tom. V, pag. 194.)

« Non. Jésus n'a pu être vaincu dans sa personne ; il ne pourra pas l'être non plus dans son Église ; et, quoique les hommes et les Démons entreprennent, elle subsistera toujours, malgré tous leurs complots et tous leurs attentats. Quand après lui avoir fait mille plaies, on l'auroit même jetée dans le tombeau ; quand même on auroit placé autour d'elle des corps-de-garde pour l'empêcher de se relever ; quand même les Césars auroient employé l'autorité de leurs sceaux, pour assurer sa mort et la con-

Ps. XLIX. 1. *Du lever du soleil jusqu'à son coucher, le nom du Seigneur est digne de louanges*, s'est écrié le prophète David. Voilà donc une république nouvelle établie dans le monde. Le noble caractère de son Eglise se découvre à nos regards. Ce n'est plus dans la Judée seule et dans l'enceinte d'une contrée particulière que le nom du Seigneur est invoqué, mais d'un bout à l'autre du monde. Eh! dans quel temps l'oracle a-t-il été accompli, si ce n'est depuis le triomphe de notre Eglise chrétienne? Auparavant, non-seulement on lui refusoit ailleurs le tribut de louanges, mais on le méconnoissoit, on l'outrageoit, on le blasphémoit par haine pour le peuple qui, seul au monde, savoit l'honorer. D'où vient que lui-même s'en plaint dans ses Ecritures :
Isa. LII. 5. *Mon nom*, dit-il, *est blasphémé parmi les nations*. Aujourd'hui, dans toutes les contrées de l'univers, un concert de louanges s'élève en son honneur. Heureuse révolution que les autres prophètes avoient
Sophon. II. 11. annoncée dans ces termes : *Le Seigneur se découvrira, il anéantira tous les dieux de la terre ; alors chacun se prosternera devant lui, sans sortir du lieu où ils habitent* (*).

damner à des ténèbres éternelles, assurez-vous que Jésus-Christ sauroit bien la remettre en vie, et qu'après quelques jours d'une éclipse semblable à celle qu'il souffrit dans son tombeau, il la feroit reparoître toute rayonnante de lumière aux yeux de l'univers. » (Basnage, *dans Morc. chois. des protestants*, pag. 215.)

(*) *Expos. in ps.* CXII, tom. V Bened., pag. 283.

Le prophète veut tracer une image de l'Eglise chrétienne : plein du même esprit, qui fera dire à l'Apôtre des nations écrivant aux Corinthiens : *Je vous ai préparés pour l'unique époux, qui est Jésus-Christ, afin de vous présenter à lui comme une vierge toute pure ;* il l'envisage comme étant à la fois épouse et reine : *Votre royale épouse*, dit-il, *se tiendra à votre droite : Astitit regina a dextris tuis.* Un autre interprète traduit *stabilita est*, marquant la fermeté, l'immobilité de son attitude, conformément à l'oracle énoncé par Jésus-Christ : *Que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* A quel honneur, à quel comble d'élévation il l'a portée ! Cette Eglise, auparavant si humiliée, jetée au dernier degré de la bassesse, comme il l'a relevée, jusqu'à la faire monter à son côté! C'étoit une misérable captive, repoussée loin de ses regards, souillée de crimes, vouée à l'infamie ; il l'a réhabilitée ; il l'appelle près de lui, dans sa compagnie, à sa droite (1). Comme Fils de Dieu, égal à Dieu son Père, son auguste époux est

T. v Bened. Pag. 177.

II. Cor. XI. 2.

Ps. XLIV. 10.

(1) « C'est ce charitable époux de l'Église, c'est-à-dire des âmes fidèles, que l'Apôtre nous dépeint dans l'épître aux Éphésiens. C'est le plus beau des enfants des hommes, qui a aimé son épousé laide afin de la faire belle. Il l'est venu chercher dans la terre, afin de la conduire en triomphe dans la céleste patrie. Il a donné son âme pour elle; il l'a lavée de son sang, il l'a nettoyée en l'eau du baptême par des paroles de vie : son royaume est sa dot, ses grâces sont sa parure. » (Bossuet, *Serm. sur l'Église*, tom. IX, pag. 233.)

assis à la droite de Dieu; près de lui, se tient son Eglise, debout, pour marquer sa déférence pour son Créateur. Pourquoi debout? m'allez-vous objecter, avec l'Apôtre, qui dit : *Dieu non-seulement nous a ressuscités avec Jésus-Christ, mais il nous a fait même asseoir avec lui dans le ciel, en sa personne.* Oui, dans sa personne. Saint Paul ne dit rien de trop. Comme chef du corps dont nous sommes les membres, Jésus-Christ domine tout le corps et s'élève par-dessus les membres : n'est-ce pas pour ceux-ci un assez grand honneur de tenir à lui, bien que dans un rang inférieur à leur chef? Elle s'y tiendra brillante d'un or très pur; c'est-à-dire de vertus; car, ajoute le prophète : *Toute la gloire de la fille du Roi vient du dedans.* Dans sa parure, rien que de spirituel. Cette parure, elle la tient des mains du Roi, son époux, qui lui-même en a composé le tissu, et l'en a ornée dans l'eau régénératrice du baptême. *Vous tous qui avez été baptisés en Jésus-Christ, vous avez été revêtus de Jésus-Christ.* Parure de diverses couleurs : pourquoi? parce que ce n'est pas la grâce seule qui en fait l'ornement, mais la foi et la vertu. Vous voyez bien qu'il n'est point là question d'une parure matérielle. L'Esprit Saint ne s'abaisse pas à une description d'ornements mondains, lui qui, par la bouche de son prophète Isaïe, condamne si sévèrement les ajustements des femmes et les recherches

Ephes. II. 6.

Vers. 14.

Pag. 178.

Gal. III. 27.

Isa. III. 19.

de la mise. *Écoutez, ô ma fille, et voyez; prêtez* Vers. 11.
l'oreille : oubliez votre nation, et la maison de votre
père, et le roi concevra de l'amour pour votre beauté. Vers. 12.

Ecoutez et voyez. Ainsi régénérée, Dieu en a fait son épouse, la dotant de sa doctrine, qu'il lui a communiquée par son enseignement dont il lui a laissé le dépôt, donnant à sa foi pour appui, les œuvres miraculeuses opérées sous ses yeux. *Oubliez votre nation*. Parce qu'il l'a prise du milieu des nations. Le premier commandement qui lui est fait, est d'anéantir jusqu'à la mémoire des institutions et des coutumes qui y régnoient. *Oubliez la maison de votre père*, tout ce qui s'y faisoit, et les mœurs et la croyance; *et le Roi concevra de l'amour pour votre beauté*, la beauté spirituelle qui résulte de la parfaite obéissance à la loi, la seule qui fixe les regards et l'amour de son époux, celle qu'il a bien Pag. 179.
le droit d'exiger à titre de père et de souverain, l'ayant élevée au rang de sa fille, de son épouse. *Oubliez votre nation et la maison de votre père*, pour venir dans le sein de celui qui n'est pas un étranger pour vous, puisque c'est lui qui vous a tirée du néant; puisque vous lui tenez par les liens les plus étroits; qu'il tient à vous par tous les empressements de la sollicitude la plus paternelle. *Alors la fille de Tyr vous offrira ses présents.* Au- Vers. 13.
lieu de dire, l'univers tout entier, le prophète indique particulièrement celle des cités de l'univers

où l'impiété avoit le plus d'empire, dont le Démon avoit fait sa forteresse, le centre de l'idolâtrie et de la débauche. Mais cette cité criminelle, je la soumettrai, je la courberai sous mon joug, et je saurai bien la forcer à m'adorer, à venir à mes pieds y déposer le tribut de ses hommages et de ses offrandes. *Et les plus riches du peuple se présenteront devant vous en suppliants;* ils vous honoreront; ils vous glorifieront; et c'est là ce que nous voyons aujourd'hui. Tout ce qu'il y a de plus grand sur la terre, pour peu qu'il ait de vertu, apporte, en suppliant, aux pieds de l'Eglise, le tribut de son respect et de ses adorations. Cette Eglise, autrefois stérile, la voilà maintenant devenue mère féconde : les nombreux enfants sortis de son sein ont rempli l'univers tout entier (*).

Tant que l'Eglise a été sous le glaive des bourreaux, elle n'a fait que se fortifier et s'étendre de plus en plus. Le paganisme, au contraire, jouissant d'une paix profonde, s'est dissipé peu à peu, et finit par s'anéantir (**).

(*) *Expos. in ps.* XI., tom. IV Bened., pag. 178—181. Voyez les articles *Vocation des Gentils ; Établissement du christianisme Apôtres ;* surtout le traité : Que Jésus-Christ est Dieu, où notre saint docteur fait un magnifique commentaire des paroles : *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

(**) *De S. Babyl. et contr. gent. opusc.* ; tom. I, pag. 651. Excellentes réflexions de Nicole à ce sujet, *Essais*, tom. I, pag. 133.

Réponse au sophisme de Gibbon : Que le christianisme n'a dû ses progrès qu'à la protection des empereurs.

Les Dieux du paganisme ont cessé d'avoir des adorateurs depuis que les empereurs se sont faits chrétiens. On les honoroit bien moins pour eux-mêmes que par égard pour les maîtres du monde. Les Démons qui s'y faisoient adorer, sous le nom de ces fausses divinités, avoient donc besoin que des hommes vinssent à leur secours, comme il faut à des parasites une table étrangère pour ne pas mourir de faim. Nous, au contraire, nous ne gagnons pas à avoir pour maîtres des princes chrétiens. La foi s'affoiblit, bien loin de s'affermir par les honneurs que les hommes lui procurent. Mais qu'il monte sur le trône un prince impie et persécuteur : c'est alors qu'elle fleurit véritablement, qu'elle brille de tout son éclat ; c'est alors que l'arène est ouverte à la vertu chrétienne. Alors le moment des combats et des triomphes (*).

Quelle effroyable guerre s'étoit élevée contre l'Eglise naissante ! D'abord les rois, les peuples et les tyrans ; bientôt les hérésies l'attaquent de toutes parts. L'artifice s'est uni à la violence : tous les efforts ont été vains ; l'Eglise est restée immobile. Voyez comme elle prospère (**).

Ce ne sont pas seulement les Apôtres qui furent les fondateurs de notre Eglise. Les Apôtres n'ont

(*) *Ibid.*, pag. 662. Voy. le 1er disc. de Molinier, *sur la vérité de la relig.*, t. XIII, p. 84 ; Cambacérès, tom. I, pag. 54.

(**) *Expos. in psalm.* CXVIII, tom. V Bened., pag. 366.

fait qu'obéir à l'ordre qui leur avoit été donné par Jésus-Christ. Ils ont employé, à la construction de leur édifice, un genre de matériaux que, jusque là, l'on n'avoit pas même soupçonné. Quand on parle d'édifice, de fondement donné à l'Eglise, n'allez pas imaginer des pierres matérielles, des charpentes, des murailles et des créneaux ainsi que dans nos habitations terrestres. Deux mots ont suffi au fondateur du christianisme pour asseoir les fondements et donner à son ouvrage une force indestructible. *Sur cette pierre*, a-t-il dit, *je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* C'est là, pour l'Eglise, un rempart impénétrable. Examinez bien la force de ces paroles. Ce ne sont pas les hommes seulement qui attaqueront l'Eglise sans pouvoir l'entamer; mais l'enfer et les Démons, avec toutes leurs manœuvres, ne prévaudront jamais contre elle. L'oracle ne dit pas qu'ils ne combattront point contre elle; au contraire, il déclare qu'ils la combattront, mais qu'ils n'en triompheront pas. Pourquoi *les portes de l'enfer?* c'est par les portes d'une ville que l'on entre dans son enceinte. Les portes de l'enfer, ce sont les séductions diverses qui y mènent. Comme s'il disoit : Toutes les conjurations auroient beau se déchaîner contre l'Eglise, et nous entraîner, nous, dans les enfers, l'Eglise elle-même subsistera toujours immobile. Pourquoi per-

Matth. XVI. 18.

mettre ces épreuves, qu'il auroit pu empêcher s'il l'eût voulu? Il ne l'a pas voulu, pour manifester sa force en la sauvant des portes de la mort, au moment même où elles sembloient assurées de la victoire; il permet à la tempête de se soulever; il ne permettra pas au navire d'être englouti (1). Nous n'admirons pas l'art du pilote, lorsque, dans un temps calme, et après une navigation dirigée sans péril sur une mer tranquille, il a ramené son vaisseau dans le port; nous l'admirons bien davantage, quand il l'a sauvé de la fureur des flots et de la violence des tempêtes. Jésus-Christ, à la tête du vaisseau de son Eglise, ne commande pas aux flots de s'apaiser; il l'arrache à leurs fureurs; il laisse la mer irritée gronder et mugir autour du vaisseau de l'Eglise; il a pourvu à sa solidité. Et tandis que les peuples s'unissent de toutes parts pour la combattre; que les Démons se déchaînent avec le plus de rage pour la renverser et l'engloutir; que les vagues mutinées de tant de conjurations diverses fondent à la fois sur elle, non-seulement vous la voyez inébranlable au milieu des attaques qui lui sont por-

(1) « Au milieu de toutes les tempêtes et de tous les orages, je me jette dans la barque de Pierre; et toute battue qu'elle est des flots, j'y goute la douceur du calme le plus profond. Je passe à travers les écueils, et je ne crains rien : — Pourquoi? — C'est que je sais que dans la barque de Pierre il n'y a pour moi ni écueils, ni naufrages à craindre. » (Bourdaloue, *Pensées*, tom. II, pag. 191.)

tées, mais c'est elle qui triomphe de tous ses ennemis, qui en calme les fureurs. Chose étonnante! Non-seulement les persécutions n'ont pu l'abattre, c'est elle qui a abattu les persécutions. Tant la force de cette parole divine: Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle, est invincible! Que d'efforts le paganisme n'a-t-il pas fait pour démentir la prédiction! Tous les efforts ont échoués. Ainsi Dieu l'avoit-il résolu. Telle qu'une tour (1) fortement cimentée résiste au fer qui l'attaque, telle l'Eglise bâtie par Jésus-Christ, et soutenue par sa puissance. Tous les efforts de l'univers sont venus se briser et mourir à ses pieds (*).

Homélie III *sur l'épître aux Éphésiens* (Chap. I).

T. XI. Bened. Pag. 16. Il n'y eut jamais rien de comparable à la charité de saint Paul, rien qui ressemble à cette affection tendre, à ce vif et profond intérêt qui s'étend à tous les peuples du monde et se déclare par les prières

Vers 16. qu'il adresse au Seigneur pour leur salut. *Je ne cesse*, dit-il, *de rendre grâces à Dieu pour vous, me souvenant de vous dans mes prières*. Imaginez quel vaste cœur c'étoit que celui-là pour contenir

(1) Le texte porte : Construite de pierres de diamant.

(*) Hom. II *in inscript. actor.*, tom. III Bened., pag. 60, 61. Lisez les magnifiques pages de Bossuet sur les persécutions suscitées à l'Eglise par les princes païens et les hérétiques, *Serm. sur l'Eglise*, tom. IX, pag. 217 et suiv.

cette immense multitude ; il prie pour tous ; il rend grâces à Dieu des dons que chacun a reçus, comme si c'étoit à lui-même qu'ils eussent été faits. *C'est pour cela,* dit-il, dans la pensée des biens qui vous sont promis, des récompenses ineffables réservées à ceux qui croient et vivent conformément à leur croyance. C'est un acte de justice de rendre grâces à Dieu des bienfaits qu'il a répandus sur tout le genre humain, tant pour le passé que pour les espérances à venir ; ce n'est pas moins un devoir de le remercier du don de la foi qu'il a bien voulu communiquer à ceux qui en jouissent. *C'est,* dis-je, *pour cela qu'ayant appris quelle est votre foi au Seigneur Jésus, et votre charité envers tous les saints.* Partout l'Apôtre unit la foi à la charité, cortége inséparable. *Votre charité envers tous les saints. Tous,* remarquez-le bien ; non simplement envers ceux de votre ville. *Je ne cesse de rendre grâces à Dieu pour vous, me souvenant de vous dans mes prières.* Eh ! que lui demande-t-il pour eux, dans ses prières ? quels souhaits lui adresse-t-il ? *Que le Dieu de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le père de gloire, vous donne l'esprit de sagesse et de révélation pour le connoître.* Saint Paul leur désire deux choses dont il étoit important qu'ils fussent pleinement instruits ; l'une de connoître dans quelle vue Dieu les avoit appelés à la foi, et comment ils avoient été affranchis de leur ancienne superstition.

Vers. 15.

Vers. 17.

Par la comparaison de ce que nous étions avec ce que nous sommes devenus, nous apprécions la force toute puissante qui a opéré un changement aussi surnaturel. Nous attirant à lui par la même vertu toute
Pag. 17. divine qui l'avoit fait lui-même sortir vivant du tombeau. La résurrection du Sauveur fut le gage de la nôtre. La gloire dont il a été couronnée est la même qui nous est aussi promise. Voyez dans
Vers. 20-23. quels termes cette gloire est ici décrite : « Dieu, » son père, l'a fait asseoir à sa droite dans le ciel, » au-dessus de toutes les principautés et de toutes » les puissances, au-dessus de toutes les vertus et » de toutes les dominations; il a mis toutes choses » sous ses pieds, et il l'a donné pour chef suprême » à toute l'Eglise, laquelle est son corps, et dans » laquelle il trouve son entière perfection, lui, qui » accomplit tout en tous ». Quels augustes, quels sublimes mystères ne nous a-t-il donc pas communiqués! Comme il a raison d'appeler Dieu son père, *le Père de gloire*, après de si magnifiques dons
II. Cor. 1. 3. qu'il nous a faits! Ailleurs, il le nomme Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation ; ici, réunissant dans ce seul mot tous ses titres, il nous donne l'idée de tout ce que l'imagination humaine peut concevoir de plus pompeux. *Qu'il vous donne* ce que lui seul peut donner ; qu'il élève vos esprits, qu'il les transporte au-dessus des sens; car il n'appartient pas à l'homme qui n'a que des sens de

comprendre les choses de l'Esprit; qu'il vous imprime cette sagesse toute spirituelle, qui pénètre dans les secrets de Dieu, et découvre ce qu'il y a de plus caché dans la divine Essence. Pour cela il falloit une révélation particulière; tous les raisonnements n'aboutissent à rien. Celui qui a appris à connoître Dieu, n'a plus de doute qui l'arrête. Vous ne l'entendez pas dire : cela est-il possible? comment la chose s'est-elle faite? Une fois que la lumière de l'Esprit Saint nous a appris sur la nature de Dieu ce que nous en devons connoître; plus d'incertitude, plus d'hésitation. Aussi tel est le vœu que saint Paul forme en faveur des fidèles de cette contrée : *Que sa lumière*, dit-il, *éclaire les yeux de votre cœur*, parce que, avec ce flambeau, initié dans la connoissance de Dieu, on marche avec fermeté dans la carrière de l'espérance et de la foi. La certitude du passé fait la garantie de l'avenir. Qu'il y ait encore des obscurités, elles s'anéantissent pour l'âme fidèle. L'évidence qui en- Pag. 18.
vironne ce qui est démontré, se réfléchit sur ce qui reste caché. Il n'en coûte plus de croire, *quels biens* Vers. 18.
doivent espérer ceux que le Seigneur a appelés, quelles sont les richesses du glorieux héritage qu'il destine aux saints, une fois que l'on est convaincu de la vérité de la résurrection de Jésus-Christ. Or, le moyen de ne pas y croire, quand la preuve en est subsistante sous nos yeux? Et n'est-ce pas un

plus grand miracle d'avoir persuadé à l'univers que Jésus-Christ s'est ressuscité, que ne l'est la résurrection elle-même? Ce seul fait est une démonstration sans réplique de la vérité de toutes les prédictions.
Joann. xi. 43. Il a dit à Lazare : Sors du tombeau; à l'instant Lazare obéit. Au dernier des jours, il dira à tout le genre humain : Renais à la vie; et tous ressusciteront en un moment, en un clin d'œil.
I Cor. xv. 52. Ce qu'il y avoit en effet de plus difficile, c'étoit de le persuader à tout l'univers. On ne se rend pas aisément à ce qui heurte notre croyance ordinaire. Jésus-Christ lui-même le témoigne dans l'Evangile : *Combien de fois*, disoit-il aux Juifs, *n'ai-je pas voulu rassembler vos enfants, comme une poule rassemble ses petits sous son aîle, et vous ne l'avez pas voulu.*
Luc. xiii. 34. Preuve que l'on soumet plus difficilement les résistances du cœur que la nature elle-même. Dieu nous ayant créés libres, veut aussi que nous fassions le bien librement et sans contrainte; et c'est dans ce sens que saint Paul applique ici *la grandeur suprême du pouvoir qu'il exerce en nous, qui croyons selon l'efficace de sa vertu toute-puissante.*
Vers. 19. Jusque là ni le spectacle de la nature, ni les prédications des prophètes, ni les apparitions des Anges, n'avoient rien pu gagner sur les hommes. Il falloit que l'univers fût bien convaincu de son impuissance, et du besoin qu'il avoit d'une lumière surnaturelle pour l'arracher à ses ténèbres : c'étoit le moment que

Jésus-Christ avoit attendu pour manifester sa venue parmi les hommes (1).

Les *richesses de sa gloire* vraiment ineffable, celle qui, dans ce jour, sera communiquée *aux saints*, et dont ils reçoivent les prémices sur la terre par le don de la foi. Bien que ce n'en soit encore qu'un foible rayon, toujours n'y a-t-il que la grâce qui puisse la donner. Il falloit, non pour en pénétrer toute la grandeur, mais pour en pouvoir au moins découvrir quelque partie de ce mystère de gloire, il falloit la grâce et la lumière de l'Esprit Saint. C'est pourquoi l'Apôtre souhaite que les Ephésiens avancent toujours de plus en plus. Ce qui leur a déjà été révélé présente déjà un assez magnifique spectacle : c'est Jésus-Christ ressuscité, Jésus-Christ assis à la droite de Dieu son père; l'humiliation de son tombeau remplacée par le triomphe le plus glorieux; Jésus-Christ élevé au-dessus des principautés et des puissances, dans un rang qui manifeste sa Pag. 19.
divinité; le monde tout entier assujetti sous ses pieds; son Eglise triomphante avec lui, associée pour tous les siècles à la gloire de son chef; telles sont les Pag. 20.
richesses du glorieux héritage destiné aux saints; tels sont les témoignages de la grandeur suprême

(1) « Dieu a abandonné le monde à la philosophie, et il a fait précéder l'avénement de Jésus-Christ par quatre siècles des plus brillantes lumières, pour faire sentir à l'esprit humain toute l'insuffisance de ses lumières. » (M. l'évêque de Langres, *Instruct dogmat. sur la relig.*, pag. 22.)

du pouvoir de Jésus-Christ qu'il exerce en nous par la foi ; telles sont les sublimes espérances auxquelles nous sommes appelés.

Membres du corps de Jésus-Christ, respectons notre chef; n'oublions pas quel est ce chef souverain qui domine ce corps; et auquel tout est soumis. Participant à sa nature, élevés au-dessus des principautés et des puissances, nous sommes d'un degré supérieur à celui des Anges et des Ar-
Hebr. II. 16. changes; car, dit l'Apôtre, ce n'est point aux Anges qu'il s'est uni, mais à la race d'Abraham. Ce ne sont pas les Anges qu'il a rachetés, mais les hommes. Il ne s'est pas borné à s'abaisser lui-même jusqu'à la plus profonde humiliation; il a élevé l'homme au comble de la gloire. Auprès de ce mystère de gloire, le mystère de la résurrection lui-même s'éclipse aux yeux de l'espérance chrétienne. Respectons, mes frères, respectons cette union de notre chair avec Jésus-Christ. Regardons comme un grand malheur que quelqu'un soit retranché d'un corps aussi glorieux, qu'il s'en détache et soit réputé indigne d'en faire partie. Si l'on mettoit sur notre tête une couronne d'or, un riche diadème, ne ferions-nous pas tout au monde pour paroître avoir mérité une aussi honorable distinction! Quelle comparaison pouvons-nous établir entre quelques pierres insensibles, et celui que nous avons l'honneur d'avoir pour chef? Toutefois nous le comptons pour rien.

Je vous parle du corps de Jésus-Christ : je ne dois pas vous laisser oublier que cette chair a été attachée à la croix, qu'elle a été percée de clous, qu'elle a été immolée; et elle ne l'avoit pas mérité, elle qui ne connut pas le péché. Si vous êtes les membres de Jésus-Christ, comme lui portez la croix, comme lui supportez les outrages, les soufflets : c'est par là qu'a passé la chair de Jésus-Christ. Je vous parle du corps de Jésus-Christ; nous tous qui participons à ce corps sacré, toutes les fois que nous recevons son sang, pensons que c'est la même chair, oui la même, sans nulle différence que celle qui est assise à la droite de Dieu, que les Anges adorent en tremblant. Que de moyens n'a-t-il pas imaginés pour me sauver! Hélas! je les rends inutiles. Il a fait de nous son propre corps; il nous a donné son propre corps pour être notre nourriture, et rien ne nous retire du péché. O aveuglement! ô déplorable et criminelle insensibilité! l'Apôtre nous crie : Coloss. III. 2. N'ayez de goût que pour les choses du ciel, là où Jésus-Christ règne assis à la droite de Dieu son père; et nous sommes sourds! Insensibles à tant de bienfaits et d'avertissements, nous sommes, les uns tout occupés de la poursuite de nos richesses périssables, les autres enchaînés aux passions violentes qui les tourmentent!

Qu'il vienne à s'introduire dans le corps des humeurs étrangères, qui menacent d'y porter le dé- Pag. 22.

sordre, d'en altérer la saine constitution, d'y engendrer des maladies, il faut y porter le fer ou le feu. Jésus-Christ ne permet pas que l'on entre dans la salle du festin avec un corps souillé. S'il en repousse sévèrement celui qui s'y présente avec un habit négligé, à quoi ne doit pas s'attendre celui qui y viendroit avec une chair impure!

Matth. XXII. 22.

Le saint patriarche retrace le crime de la mauvaise communion (*).

Quand l'Apôtre dit que dans une grande maison *il n'y a pas seulement des vases d'or et d'argent, mais qu'il y en a aussi de bois et de terre*, il n'entend parler que de la société humaine, nullement de l'Eglise. Elle est le corps de Jésus-Christ : c'est une Vierge chaste où il n'y a ni tache ni souillure (**).

II. Tim. II. 20.

L'Apôtre parlant des devoirs du mari envers son épouse, lui donne pour modèle l'amour que Jésus-Christ a pour son Eglise : *Nous sommes*, dit-il, *les membres de son corps, formés de sa chair et de ses os*. Comment son Eglise est-elle formée de sa chair et de ses os? Saint Paul fait allusion à la naissance d'Eve, tirée, comme nous le savons tous, de la substance d'Adam. Ainsi l'Eglise est-elle sortie du

Ephes. V. 29.

(*) Hom. III *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag 16—24; Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 888—889.

(**) Hom. VI *in* II *Epist. ad Timoth.*, tom. XI Bened., pag. 692.

côté de son divin époux ; et dans quelle circonstance? L'Evangile nous l'apprend; nous y lisons qu'au moment de sa mort sur la croix, *un des soldats, s'approchant de lui, lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau.* De là son Eglise, ainsi que Jésus-Christ lui-même l'atteste par ces paroles : *Si un homme ne renaît de l'eau et de l'esprit, il ne peut entrer dans le royaume des cieux.* Par le mot esprit, il entend son sang. Nous naissons à la vie spirituelle par l'eau du baptême, nous sommes nourris par son sang; nous sommes donc, dans la rigoureuse expression de l'Apôtre, *formés de sa chair et de ses os*, les membres de cette Eglise, sortie de son côté après sa mort, comme Eve du côté d'Adam pendant son mystérieux sommeil (*).

Joann. XIX. 34.

Ibid. III. 5.

L'Eglise s'adresse à tous les prophètes pour apprendre d'eux quel est l'époux auquel elle doit être unie. L'avez-vous vu? croyez-vous qu'il soit venu déjà, ou qu'il faille l'attendre encore? n'auroit-il pas quitté le ciel? ou bien seroit-il venu courir après la brebis égarée? dites-moi en quel lieu réside l'objet de mes plus vives affections. Et tous les prophètes lui ont répondu par la bouche de l'un d'entre eux : *Nous l'avons vu ; mais dans un état méconnoissable ; il s'est montré à nos regards, sans beauté,*

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 125.

Cant. I. 6.

Isa. LIII. 2.

(*) *Quales ducendæ sint uxores*, tom. III Bened., pag. 215.

sans éclat, dégradé au-dessous du dernier homme. — C'est bien lui, s'est écrié la chaste épouse de Jésus-Christ : c'est là l'époux que je cherche ; celui après qui je soupire : qu'il vienne me couvrir de ses embrassements.—Si c'est là votre époux, répli-
Ibid. VI. 10. que le prophète, ne l'attendez plus; *le voilà qui vient*
11. *revêtu de puissance. Voici le Seigneur Dieu qui vient. Son bras lui suffit pour établir son empire. Il porte avec lui sa récompense, et il tient en ses mains le prix de ses travaux. Il mènera ses troupeaux dans les pâturages comme un pasteur qui paît ses brebis ; il assemblera entre ses bras les petits agneaux, et il les prendra dans son sein.* Et il la renvoie à Jean son précurseur : allez, interrogez celui-là, car il est
Joan. I. 23. *la voix criant dans le désert : Préparez la voie du Seigneur et rendez droits ses sentiers.*

L'Eglise est donc allée trouver Jean dans le dé-
Ibid. 25. sert : *Dites-moi si c'est vous qui êtes le Christ ;* et
Ibid. 27. celui-ci a répondu : *Je ne suis pas le Christ. — Pourquoi donc baptisez-vous ? — Je ne suis pas le Christ, mais après moi il en viendra un autre plus puissant que moi, de qui je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers.* Et parce que l'époux ne s'est pas découvert encore ; elle s'inquiète, elle languit d'amour. Mais Jean la rassure : Cessez vos gémissements ; attendez quelque peu, il ne tardera pas à se rendre, et je vous le ferai connoître.

Jean *apperçoit le Seigneur qui venoit à lui*, et s'a-

dressant à son Eglise : Oubliez vos douleurs, plus de gémissements : le voici, poursuit-il en lui montrant du doigt celui qu'elle a cherché : *Le voici l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.* Joann. I. 29. 36.

Mais surprise d'entendre ici appeler agneau celui qu'Isaïe avoit proclamé pasteur, l'Eglise hésite et doute encore : qui croire des deux? quand l'époux vient à elle lui disant : *Je suis le bon Pasteur.* La parole de l'époux a banni toute incertitude du cœur de l'épouse, qui s'abandonne à ses embrassements ; et le mot de David est accompli : *La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées.* Jean chante l'épithalame dans ces termes : *L'époux est celui à qui est l'épouse, mais l'ami de l'époux, qui se tient debout et qui l'écoute, est ravi de joie d'entendre la voix de l'époux. Il faut qu'il croisse et moi que je diminue.* David amène à sa suite les vierges qui accompagnent sa pompe nuptiale. Tous les saints personnages de l'ancien Testament ont ouvert la marche, portant chacun des présents qu'ils déposent aux pieds de l'époux, Abraham et Isaac, le bélier et le bois du sacrifice ; Sara, les gâteaux servis aux Anges ; Jacob, ses chevreaux, Joseph les blés de l'Egypte, et tous les saints patriarches réunis en chœur se sont écriés : *Chantons au Seigneur ; car il a manifesté sa gloire avec magnificence* (*).

Pag. 126.
Joann. XI. 14.
Ps. XLIV. 15.
Joann. III. 29.
Exod. XV. 1.

(*) *De Turture, seu de Ecclesia.*

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 479.

Que sont devenus et ces rois et ces peuples, ces puissances, ces sages du siècle, que l'on a vus autrefois déclarer à l'Eglise guerre à outrance? Ils ont été vaincus, dispersés, réduits au silence, anéantis. A quoi ont abouti et l'orgueil et la sanguinaire audace, et les révoltes continuelles de la nation juive? Où est ce Simon le magicien, qui ouvrit la carrière de l'hérésie et les voies à l'Ante-Christ? A la suite de ce maître d'erreur, qu'est devenu son disciple Montan, ce trop fidèle imitateur de ses sacriléges séductions? Où est Marcion et Valentin, et Manès et Basilides; Où est aujourd'hui Néron avec ses bûchers, Valens avec ses proscriptions, tant d'autres maîtres du monde qui les ont égalés dans leur haîne contre l'Eglise? Un Julien, entre autres, transfuge de ses drapeaux, pour passer à ceux de l'idolâtrie (1)? Que sont devenus Arius, Ammonius, et les autres fabricateurs d'hérésies; tous ceux, en un mot, qui résistèrent opiniâ-

(1) Bossuet : « En attendant, il (Jésus-Christ) ne laissera pas d'exercer son empire sur la terre. Il brisera la tête des rois. Un Néron, un Domitien attaqueront son Église, mais il brisera leur tête superbe. Un Maximien, un Galère, un Maximin tourmenteront les fidèles; mais il les dégradera, il les perdra, il les frappera d'une plaie irremédiable, comme il fit un Antiochus. Un Julien l'Apostat lui déclarera la guerre, mais il périra d'une main inconnue, peut-être par celle d'un Ange, certainement par un coup ordonné de Dieu. Tremblez donc, ô rois ennemis de son Église; mais vous, petit troupeau, ne craignez rien, votre roi mettra à ses pieds tous vos ennemis, fussent-ils les plus puissants de tous les rois. » (*Méditat. sur les Évangiles*, tom. IX de la collect. in-4°, pag. 176.)

trément aux progrès de la vérité? Ils ne sont plus; tous ont été jetés au vent, en punition de leurs blasphèmes, expulsés loin de la bergerie, comme autant de loups ravisseurs. L'Eglise alors leur a opposé des antagonistes, de zélés et ardents défenseurs, des hommes à jamais recommandables. A la vérité, il y a bien loin des pasteurs d'aujourd'hui aux pasteurs d'autrefois. C'étoient là de fidèles et intrépides gardiens du troupeau. Les nôtres ne savent plus que fuir. Les pasteurs de ces temps-là restoient fermes sur le champ de bataille, les armes à la main, ensevelis dans l'étude, tout entiers livrés à la science de la religion : aujourd'hui l'on ne s'occupe plus que de riches parures, que de spéculations commerciales, que de délicatesses mondaines; mercenaires, qui lâchent pied à l'apparition du loup, et s'enfuient loin du troupeau; tandis que ces vrais pasteurs, fidèles à la leçon et à l'exemple du bon Pasteur, Notre-Seigneur Jésus-Christ, donnoient leur vie pour leurs brebis : Heureux confesseurs, dont les vertus ont mérité que leurs noms soient consignés à jamais dans le livre de vie; dont les Démons redoutoient la présence, et l'hérésie la savante plume, par qui ont été réduites au silence les langues qui publioient les paroles du mensonge. Ecrions-nous avec le Prophète dans sa douleur: *Où sont, Seigneur, vos anciennes miséricordes?* Où donc est maintenant ce beau chœur de pontifes et de docteurs qui bril-

Joann. x. 12.

Ibid. 11.

Ps. LXII. 12.

Ps. LXXXVIII. 50.

loient dans le monde comme des astres éclatants, répandant en tous lieux la lumière et la vie? Pourquoi, mes frères, nous interdirions-nous le plaisir d'en retracer les noms à votre mémoire; je ne dirai pas de tous, nous n'y suffirions pas, du moins de quelques-uns. Le seul souvenir nous consolera de l'amertume du contraste. Où est un Evode, la bonne odeur de l'Eglise, disciple et imitateur des Apôtres (1); un saint Ignace, qui portoit Dieu lui-même dans sa personne (2); un saint Denis l'Aréopagite, qui poussoit son vol jusque dans le ciel; un saint Hippolyte (3), si plein de douceur et de bienveillance; un saint Basile-le-Grand, presque égal aux Apôtres; un saint Athanase, si riche de vertus; un saint Grégoire-le-Théologien, soldat invincible de Jésus-Christ; un autre du même nom (4); un saint Ephrem, habile à réveiller les âmes engourdies par la tiédeur, à consoler celles que le malheur accable, à former l'esprit et le cœur de la jeunesse par

Pag. 180.

(1) Saint Évode, disciple de l'apôtre saint Pierre, qui lui confia l'église d'Antioche (vers l'an 44 de Jésus-Christ), qu'il gouverna vingt-six ans. Il est honoré comme martyr.

(2) Saint Ignace, successeur d'Évode au siége d'Antioche. Il est souvent appelé du nom de Théophore (*Deum gestans*). Voy. son article dans le 1er vol. de cette *Bibliothèque*, tom. 1, pag. 123 et suiv.

(3) Disciple de saint Irénée, docteur, évêque et martyr. (*Bibliothèque choisie*, *ibid.*, pag. 157.)

(4) Le premier dont il est parlé ici, est le célèbre théologien d'Orient, saint Grégoire de Nazianze; l'autre saint Grégoire de Nysse, dont on peut également consulter les articles dans le même ouvrage.

la sagesse et le pathétique de ses instructions, à diriger les pénitents et les solitaires, à repousser ou à prévenir les hérésies ; exemple de toutes les vertus, et dont le cœur sembloit être la retraite de l'Esprit Saint (*).

HOMÉLIE XI *sur l'Epître aux Ephésiens.*

Puisque vous n'êtes tous qu'un corps, n'ayez qu'un esprit, comme vous avez été appelés à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi et qu'un baptême. (Chap. IV. v. 4.) T. XI Bened. Pag. 80.

En demandant que tous les chrétiens soient unis par les liens de la charité, l'Apôtre n'entend pas une charité froide qui n'en ait que le nom, mais une charité réelle, intime, qui pénètre les âmes, les assortisse les unes aux autres par des nœuds aussi étroits que les membres du corps le sont entre eux, de telle sorte que rien au monde ne puisse en rompre l'harmonie. C'est là le principe de tout ce qui s'y fait de bien. *Un seul corps*, dit-il, par l'acquiescement de toutes les volontés, par l'uniforme correspondance de tous les membres, par l'affection mutuelle qu'ils se portent ; d'où vient qu'il n'y a point d'envie parmi eux, et que la joie de l'un fait la joie de tous, animés qu'ils sont du

(*) *De Pseudo-prophetis, et pseudo-doctoribus, apud* Montfaucon, tom. VI (supplément), pag. 79. Tout ce morceau se trouve imité par Fénelon, dans son *Sermon de l'Épiphanie*, tom. IV, pag. 334 et suiv.

même esprit. Point d'unité dans le corps, s'il n'étoit mu par un même esprit; ce qui n'existe plus là où il y a division, attachement à ceux qui se sont séparés par l'hérésie (1). Ce vœu qu'il témoigne en faveur de la concorde entre tous les membres de l'Eglise, est fondé sur ce que tous ont reçu le même
I.Cor. x. 4. Esprit, tous ont bu à la même source spirituelle, *tous sont appelés à la même espérance*, le Seigneur n'ayant rien donné aux uns plus qu'aux autres, ayant départi à tous également les mêmes titres à la vie éternelle et à la glorieuse immortalité; les ayant marqués du sceau d'une fraternité commune, leur destinant à tous le même héritage. Il a bien voulu

(1) L'Église est un corps mystique et moral. Ce corps a un chef, qui est Jésus-Christ, et il a des membres, qui sont les fidèles. Ainsi l'apôtre saint Paul nous l'enseigne-t-il en divers endroits, mais surtout dans son Épître aux Éphésiens, etc. » (Bourdaloue, *Devoirs des fidèles envers l'Eglise*, *Pensées*, tom. II, pag. 176 et suiv.) « De même que dans le corps humain chacun des membres contribue à la bonne constitution du corps, de sorte que tous s'aident au besoin les uns des autres; ainsi, dans le corps de l'Église, devons-nous tous, par une sainte unanimité, être tellement liés ensemble, que jamais nous ne permettions qu'on y donne la moindre atteinte, et que nous nous opposions comme un mur impénétrable à tous les coups que l'erreur, l'incrédulité, l'impiété pourroient entreprendre de lui porter. (*Ibid.*, pag. 179.) Voyez aussi Bossuet, *Oraison funèbre du P. Bourgoing*, pag. 146, édit. Renouard. Paris, 1802; et *Serm. sur l'unité*, tom. V de la Collect. in-4°, pag. 487, ses belles instructions sur l'Église, et concluons avec lui : « Par conséquent, chrétiens, quiconque aime l'É-» glise, doit aimer l'unité, et quiconque aime l'unité, doit avoir une ad-» hérence immuable à tout l'ordre épiscopal, dans lequel, et par lequel » le mystère de l'unité se consomme pour détruire le mystère d'iniquité, » qui est l'œuvre de rébellion et de schisme.

se faire le chef de ce corps, il a élevé tous les membres au même degré d'honneur. L'adoption spirituelle est la même pour tous. Là où il y a égalité de droits, se prévaloir de quelques avantages privilégiés, seroit un orgueil insupportable. Dites-moi, s'il plaisoit au prince d'appeler douze de ses sujets pour les décorer de la pourpre, et les faire asseoir à ses côtés sur son trône, sans établir entre eux nulle distinction, quelqu'un d'eux auroit-il bonne grâce de se croire supérieur à ses compagnons en dignité, en illustration? non assurément. Cependant cette comparaison est foible encore, puisqu'il y a encore moins de différence dans les biens du ciel, qu'il n'y en auroit dans cette élévation et ces avantages terrestres. Il n'y a qu'un Seigneur, qu'une foi, qu'un baptême. Qu'un Seigneur, *Dieu, père de tous, qui est au-dessus de tout, qui étend sa Providence sur tous et qui réside en nous tous*. Celui que nous invoquons pour tous les fidèles, est-il plus grand pour l'un, moindre pour l'autre? Celui-ci est-il sauvé par la foi, celui-là par les œuvres? Le baptême qui agissoit sur votre âme, pour la purifier de ses péchés, a-t-il manqué d'effacer les péchés d'un autre? Loin de nous un tel blasphème. Pour tous *un même Seigneur, le même père qui est au-dessus de tous et qui habite en nous tous*. Or, ce que nous disons du Père, nous le disons également du Fils, sans nulle distinction de nature ni de puissance entre l'un et l'autre.

Pag. 81.

Vers. 6.

Vers. 7. *Mais la grâce a été donnée à chacun de nous selon la mesure du don de Jésus-Christ.* Il y a donc, direz-vous, diversité. Saint Paul répond à l'objection par l'exemple tiré du corps humain. Ce qu'il y a de plus excellent dans les grâces a été donné à tous indifféremment, comme d'être régénéré par le baptême, d'être appelé au salut par la foi, d'être devenu l'enfant de Dieu, de participer au même Esprit. Si d'autres que vous ont reçu des grâces particulières, n'en soyez point jaloux, elles ne sont pour eux qu'un engagement à plus de travail. Celui qui a reçu cinq talents, devient comptable de cinq talents; il ne vous en eût donné que deux, vous n'aurez à répondre que de l'emploi de deux, et ne serez pas moins récompensé que l'autre (1); sage économie dont l'Apôtre faisoit un motif de consolation pour les fidèles de Corinthe; afin, leur disoit-il, de concourir par une mutuelle dépendance de services à l'édification *du corps de Jésus-Christ.* Parce que lui-même avoit reçu le don de l'apostolat, il disoit: *Malheur à moi si je n'évangélise pas.* Vous qui ne l'avez pas, vous n'en avez pas non plus la responsabilité. Que les uns aient reçu davantage, les autres moins, cette apparente inégalité s'explique par la conduite de Dieu, *qui a mis dans le corps plu-*

Matth. XVIII. 24.

I. Cor. IX. 26.

Ibid. XII. 18 19.

(1) Voyez un bon discours de l'abbé Clément *sur les talents*, dans son *Carême*, tom. II, pag. 356 et suiv.

sieurs membres, et chaque membre comme il lui a plu. Or, demande l'Apôtre, *s'ils n'étoient tous que les mêmes membres, où seroit le corps?* Croyons à sa providence, et reposons-nous sur la sagesse de ses conseils. Ce n'est pas sans dessein qu'il a établi cette diversité de grâces dans son Eglise. *Il a donné à* Pag. 83.
son Eglise les uns pour être Apôtres, les autres pour être Prophètes, les autres pour être Evangélistes, Vers. 10.
les autres pour être Pasteurs et Docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des Saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus-Christ. C'est l'Esprit Saint lui-même qui a ordonné cette distribution; lui qui a établi les évêques pour gouverner l'Eglise de Dieu. *Que Paul plante, qu'A-* I. Cor. III. 6.
pollon arrose, c'est Dieu qui donne l'accroissement. Ainsi l'Eglise à ses commencements comptoit-elle d'abord les *Apôtres*, à qui toutes les sortes de grâces avoient été données; après eux des *prophètes* qui n'avoient pas été appelés à l'apostolat; au troisième rang les évangélistes, non pas ceux qui avoient été chargés de parcourir l'univers pour y prêcher la foi, mais d'autres d'un rang inférieur, tels que Priscille et Aquila. Puis les pasteurs et les docteurs Act. XVIII. 18.
à qui le peuple d'une église particulière avoit été confié, comme Timothée et Tite. Vous voyez la hiérarchie. Chacun édifie, chacun travaille, chacun concourt au perfectionnement du corps de Jésus-Christ.

Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité d'une même foi, jusqu'à ce que la commune édification qui résulte des mœurs publiques et particulières rende un témoignage public et manifeste, que nous sommes tous les disciples d'une même foi, laquelle s'acquiert par la connoissance du fils de Dieu. C'est là le sceau de la perfection, qui, présentant tous les fidèles sous l'image d'un seul homme parvenu à la maturité de l'âge, *in virum perfectum*, ferme, inébranlable dans la foi, par opposition à la mobilité et à l'inconstance de l'enfant, établit parmi tous les membres de la famille l'égalité absolue des sentiments..... *Afin que nous ne soyons plus comme des enfants flottants, et emportés çà et là par tous les vents des opinions humaines, mais qu'attachés à la vérité par la charité, nous croissions en toutes choses en celui qui est le chef. C'est de lui que tout le corps, dont toutes les parties sont jointes et unies ensemble dans une si juste proportion, reçoit, par tous les vaisseaux et toutes les liaisons qui portent l'esprit et la vie, son accroissement, en vertu d'une opération efficace selon la mesure qui est propre à chacun des membres, afin qu'il s'édifie par la charité.*

Ephes. IV. 13.

Pag. 84.

Il n'y a d'unité que là où il y a une même foi. Qui ne tient pas à l'unité, l'Apôtre le compare à ces enfants où il n'y a rien de fixe, rien de constant, et qui deviennent aisément dupes de l'erreur et de la perversité. Ils changent à tout vent.

Jésus-Christ, chef du corps, de qui tout le corps, etc. Eclaircissons ici la pensée de l'Apôtre : « Comme les esprits qui, du cerveau, descendent dans le reste du corps par les nerfs, ne se partagent pas également partout, mais selon la proportion de chaque membre, c'est-à-dire plus à l'un selon qu'il en est plus capable, et moins à l'autre selon qu'il l'est moins, puisque le but principal est la conservation de tout le corps, il en est ainsi de Jésus-Christ, qui distribue ses dons à chaque membre selon sa force pour le faire croître, c'est-à-dire qui donne ses grâces aux âmes qui lui sont unies et attachées comme les membres le sont au corps. Ces mots : *Par tous les vaisseaux et toutes les liaisons qui portent l'esprit et la vie*, marquent qu'il se fait dans le corps de l'Eglise la même chose que dans nos corps, où les esprits se communiquent du cerveau dans chaque membre, pour lui donner le mouvement, les membres ne pouvant croître qu'en les recevant autant qu'ils en sont capables. Pag. 85.

Dans la charité, pour marquer que le corps ne peut subsister autrement; en vain les esprits descendront du cerveau pour se répandre dans tout le corps, si la main en est séparée, ils ne sortiront point hors du corps pour l'aller chercher ; ils ne l'animent que lorsqu'ils la trouvent dans le corps. Si de même nous ne sommes liés par la

charité, nous n'avons point de part aux esprits qui descendent de Jésus-Christ notre chef (1). »

Le but de l'Apôtre est de nous exhorter à la soumission, en nous faisant sentir le besoin et les fruits d'une dépendance réciproque, qui tienne chacun à sa place. Qu'importe qu'il ait été donné davantage à celui-ci? c'est dans tous un seul et même esprit. Ce n'est pas la forme particulière de tel membre qui constitue la force du corps, c'est l'organisation et l'ensemble du tout. Car que tel ou tel soit hors de sa place, il y a lésion, souffrance, et souvent la mort pour tout le reste. L'excès devient aussi nuisible que le défaut. La beauté consiste dans la justesse des proportions et dans l'union des parties. Voulons-nous donc profiter de l'Esprit qui émane du chef. Tenons à l'unité (2).

Pag. 86. Il y a deux sortes de divisions qui altèrent la vie de ce corps mystique, l'une qui provient du refroidissement de la charité, l'autre qui résulte de la séparation encourue par des fautes qui ont mérité que l'on soit retranché du corps(3). De l'une et l'au-

(1) Traduction de Fontaine, tom. IV des Homélies de saint Jean Chrysostôme. Paris, 1790, pag. 193. Voyez La Boissière, *Carême*, tom. I, pag. 358.

(2) « Aimons donc, mes frères, cette unité sainte; aimons la fraternité chrétienne, et croyons qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle puisse être violée. » (Bossuet, *Serm.*, tom. IX, pag. 227.)

(3) Dessein du sermon de Bossuet *sur l'Eglise*, , tom. IX des *Sermons*, pag. 210 et suiv.

tre manière, on n'en fait plus partie. Que si nous ne sommes établis que pour l'édification de ce corps si saint, venons à le diviser, à quoi ne nous exposons-nous pas?

Rien qui y mène plus directement que l'ambition et le désir de dominer (1). Rien qui irrite le Seigneur comme le schisme et la division dans l'Église (2). Vous auriez fait toutes les bonnes œuvres imaginables; si vous rompez l'unité de l'Église, vous vous rendez aussi coupable que si vous mettiez en pièces le corps de Jésus-Christ; et ne serez pas moins rigoureusement puni. Les bourreaux, du moins, opérèrent, sans le savoir, la rédemption du genre humain; le schisme ne fait que du mal sans produire jamais aucun bien. Le crime de la division est tel, qu'un saint d'une grande autorité (3) n'a pas

(1) Voyez le *Traité du Sacerdoce*, par notre saint docteur, vol. x de cette *Bibliothèqne*, pag. 286; Massillon, *Confér. ecclés.*, tom. I, p. 105, *Serm. contre l'ambition des clercs*, et tom. II, pag. 221, *Discours des divisions entre les curés et les prêtres des paroisses*.

(2) Preuves historiques dans Houdry, sur l'Église, *Bibliothèque*, t. III, p. 444. Pascal, avec son énergique précision : « Le corps n'est non plus vivant sans le chef, que le chef sans le corps. Quiconque se sépare de l'un ou de l'autre n'est plus du corps, et n'appartient plus à Jésus-Christ. Toutes les vertus, le martyre, les austérités, et toutes les bonnes œuvres sont inutiles hors de l'Église, et de la communion du chef de l'Église, qui est le pape. » (*Pensées*, pag. 207.) C'est la doctrine de saint Cyprien, de toutes l'Église d'Afrique, de notre Église de France, de nos dix-huit siècles chrétiens.

(3) Saint Athanase, ou plutôt saint Grégoire de Nazianze.

craint de dire, ce qui paroît hardi, mais n'est qu'exact, que le martyre même ne pourroit l'expier (1). En effet, dans quelle vue consentiriez-vous à être martyr? Ne seroit-ce pas pour glorifier Jésus-Christ? Comment donc, prêt, dites-vous, à donner pour lui votre sang, déchirez-vous son Eglise, pour la quelle Jésus-Christ a versé le sien? Paul se croit indigne d'être appelé apôtre de Jésus-Christ, parce qu'il avoit persécuté son Eglise. Vous, la persécution que vous lui faites par le schisme, vous rend bien plus criminel encore. Car enfin, le glaive de la tyrannie ne faisoit que servir les triomphes de l'Eglise; mais la division que vous y apportez, l'avilit dans l'esprit des étrangers à qui vous faites croire qu'il n'y a dans son enseignement qu'erreur et mensonge, quand ils voient que des hommes, nés de son sein, nourris de son lait, initiés à ses mystères, ne s'entendent pas entre eux, et que, passant tout à coup à d'autres sentiments, ils se déclarent contre elle et la traitent en ennemie (2).

I. Cor. xv. 9.

Ce que je dis s'adresse à ces crédules esprits qui s'abandonnent indifféremment à des maîtres d'erreur qui déchirent l'Eglise. Si ces dogmes qu'ils professent ne sont pas ceux de l'Eglise, c'en est

(1) Notre sang même, répandu hors de l'unité de l'Église, ne couleroit pas pour notre salut. » (Neuville, *sur la foi*, *Mystères*, tom. v, pag. 244.)

(2) Segaud, *sur la foi*, t. 1, p. 101.

assez pour s'interdire tout commerce avec eux. Ont-ils la même croyance? Raison de plus de s'en éloigner : pourquoi? parce que s'attacher à leur personne, c'est se faire le partisan de leur crime d'orgueil et d'ambition. Ignorez-vous, avez-vous oublié l'histoire de Coré, Datan et Abiron? N'y a-t-il eu qu'eux de punis? Ceux qui se trouvoient avec eux n'ont-ils pas été enveloppés dans leur châtiment? — Vous m'allez dire : Mais on ne change rien à la foi; ils restent toujours catholiques et orthodoxes; c'est toujours la même foi (1). — S'ils le sont, pourquoi ne sont-ils pas avec nous? *Il n'y a qu'un seul Seigneur, une foi, un baptême.* Si leur parti est le bon, le nôtre est mauvais; si c'est le nôtre qui est bon, le leur ne vaut rien. Saint Paul les a caractérisés : *Ce sont*, dit-il, *des enfants flottants et emportés par tous les vents des doctrines humaines* (2). Eux, orthodoxes! on le dit; suffit-il de le

Num. xvi. 33.

Pag. 87.

Ephes. iv. 14.

(1) C'étoit là le grand argument des écrivains du schisme qui désola notre Église de France sur la fin du siècle dernier. On sait avec quelle vigueur et quelle autorité de doctrine, l'épiscopat françois a repoussé l'objection. Voyez notre *Collection ecclésiastique*, et plus bas, les articles directs qui traitent *du schisme et de l'hérésie.*

(2) « Les uns, plus légers que le vent, doutent, flottent, chancellent, sans savoir ce qu'ils croient : *A ventis circumferuntur.* » (Segaud, *Carême*, tom. 1, pag. 97.) « A peine les novateurs ont abandonné l'unité de croyance, qu'on les voit livrés à l'inconstance et à la mobilité de leur fragile raison, ne savoir au juste, ni ce qu'ils pensent, ni ce qu'ils doivent penser; passer d'un dogme à un autre dogme, errer d'opinions en opinions, de systèmes en systèmes. Que sont-ils? On l'ignore. Ils l'ignorent

dire (1), quand leurs ordinations violent toutes les règles de la discipline? Ils seroient fidèles sur tout le reste, que leur en revient-il, quand ils ont renversé cette première digue (2)? Si c'est un devoir de combattre pour la foi, nous ne sommes pas moins tenus de combattre pour la discipline. Si les portes du sanctuaire s'ouvrent impunément à qui veut les franchir, tout le monde peut s'y précipiter. A quoi bon cet autel consacré par les mains de nos pères?

eux-mêmes; variations éternelles; flux et reflux continuel d'opinions, qui ne paroissent que pour disparoître aussitôt. » (Neuville, tom. VI, pag. 152.) « Que deviendroit donc alors la religion de Jésus-Christ, ce chef-d'œuvre de la sagesse divine, dans le système de l'examen introduit parmi ses disciples? Cette religion inaltérable, dont les vérités ne se confondront jamais avec les inventions humaines, que deviendroit-elle alors? Et que seroit-elle autre chose qu'un assemblage monstrueux, mais nécessaire, de toutes les erreurs et de toutes les impiétés imaginables, parce qu'il n'y auroit plus de règle pour discerner, pour rejeter seulement l'erreur, ou plutôt parce que la règle unique pour la reconnoître, qui seroit la raison et l'examen de chaque particulier, serviroit également à prouver les opinions les plus opposées entre elles? » (Le Chapelain, *Autorité de l'Église*, *Serm.*, t. IV, pag. 391.)

(1) « Ce n'est pas toujours par la profession que nous faisons d'être attachés à l'Église, qu'on peut bien discerner si nous sommes vraiment catholiques, ou si nous ne le sommes pas. Il n'y a point de langage plus ordinaire aux hérétiques et aux novateurs, que de témoigner dans leurs discours et dans leurs écrits un grand attachement à l'Église, que de prêcher la soumission à l'Église, que d'exhorter les fidèles à prier pour l'Église. Mais quelle est cette Église pour laquelle ils semblent si zélés? » (Bourdaloue, *Pensées*, tom. II, pag. 211.)

(2) Nécessité de la mission, et de la mission légitime, c'est-à-dire apostolique. Arnaud, *Préjugés légit. contre le calvin.*, chap. IV.

A quoi bon ces assemblées d'un peuple entier? Plus d'Eglise, plus de sacerdoce chrétien; qu'ils disparoissent du milieu de nous. — Dieu nous en préserve, vous écriez-vous. Vous le dites; et pourtant vous le laissez faire. Que dis-je? C'est ce que vous faites vous-mêmes. Accordez vos paroles avec vos œuvres. Quand je vous parle avec cette chaleur, ce n'est pas pour moi, c'est pour vous seuls. S'il y avoit parmi vous quelqu'un qui regardât la chose comme indifférente, je l'appelle au grand jour du jugement. Qu'il s'en mette peu en peine; quant à moi, je suis loin de le considérer de sang froid (1). J'ai planté, Apollon a arrosé : c'est à Dieu à donner l'accroissement. I. Cor. III. 6.

Qu'aurons-nous à répondre aux reproches outrageants que nous adressent les ennemis déclarés de la religion? Eux, qui déjà se prévalent avec tant

(1) « Malheur à moi, si je puis calmer ma conscience hors de cette Église si vénérable par son antiquité, qui, cent fois attaquée, combattue, et presque réduite aux abois par tant d'hérésies sorties de son sein, mais toujours victorieuses de l'erreur et du temps, a pu seule survivre à toutes les sectes. » (Cheminais, *sur la foi*, *Serm.*, tom. II, pag. 278.) Orateur évangélique, renforcez ces mouvements, en faisant retentir encore le beau chant de triomphe, par lequel Fénelon exprime à la fois, et sa tendre vénération pour l'Église, et ses regrets sur la défection de tant d'ingrats, qui méconnoissent encore son autorité maternelle. « O Eglise catholique! ô cité sainte! ô chère et commune patrie de tous les fidèles, etc. » (Tout ce morceau se trouve transporté par le P. Le Chapelain, dans son sermon sur l'*Autorité de l'Église*, tom. IV, pag. 420—422.)

d'amertume des divisions que l'hérésie entretient au milieu de nous, que n'auront-ils pas à dire des intrigues que fomente l'ambition? S'il est vrai que tous nous professions les mêmes dogmes, les mêmes mystères; comment se fait-il que l'intrusion triomphe dans nos églises? que l'étranger se montre insolemment sur un trône qui n'est pas le sien? Vous les entendez dire : « Jugez par vous-mêmes; comme » l'ostention et la vaine gloire dominent tous les » cœurs et se manifestent dans tous leurs actes! Rien » qu'ambition, cabales, artifices. Ils ne sont forts que » par le nombre; réduisez-les à ces éléments de cor- » ruption par qui seuls ils existent; et de toute cette » vaste population, il ne restera rien. » Ce qu'ils disent sur le compte de notre ville, la manière dont ils parlent de notre légèreté, de notre inconstance; voulez-vous l'apprendre? Ecoutez : « Il n'est pas diffi- » cile à qui le veut, de trouver des esprits foibles qui » croient sur parole, jamais on n'en manquera dans le » monde. » O honte! ô scandale de nos mœurs! mais ce n'est pas là la seule plaie dont nous ayons à rougir. Que quelqu'un des vôtres vienne à être convaincu d'un désordre infamant, qui appelle la juste sévérité de la discipline : partout on s'agite, on s'échauffe, on prend l'épouvante. « Qu'il ne demeure point dans » cette communion; qu'il ne reste pas avec ces gens- » là. » Eh bien, non : qu'il n'y reste pas; qu'il la déserte mille et mille fois; qu'il aille faire partie de ceux

à qui il ressemble, et non pas seulement lui; mais quiconque veut nous quitter, même quand on n'en prononceroit pas la séparation. Je ne verrai pas sans douleur une telle défection; bien loin de là, cette seule pensée m'accable, elle fait couler mes larmes, elle déchire mes entrailles. Pourrois-je être insensible à la perte de l'un de mes membres, d'une partie de moi-même? Toutefois, à Dieu ne plaise que l'affliction dont elle me pénètre, aille jusqu'à m'inspirer une lâche pusillanimité qui me portât à faire rien d'indigne de mon ministère. Je suis loin de prétendre dominer votre foi, non, ô mes biens aimés, je ne suis point un maître qui commande. Dieu m'a fait dispensateur de sa parole; il ne m'a point donné une autorité despotique et qui veuille impérieusement être obéie. Tout mon office se borne à vous donner de simples avertissements, tels que me les suggère l'unique intérêt de votre salut; sans vous contraindre à m'obéir, sans gêner en rien la liberté où vous êtes de faire autrement que ce que vous devez faire. Mon devoir à moi est de vous le représenter; et je ne puis être coupable qu'autant que je négligerois de le faire. Pag. 88.

Pourquoi donc vous parlé-je avec cette liberté? Pour que personne n'ait droit de me dire : « On ne » m'avoit pas averti; on m'a laissé ignorer qu'il y eût » du mal à être séparé de l'Eglise. » Je vous le répète, moi, je l'affirme et le déclare hautement, qu'il

n'y a pas un moindre mal à déchirer l'Eglise par ses divisions, qu'à tomber dans le crime de l'hérésie. Un sujet qui, sans se donner à un autre prince, par une révolte ouverte, prendroit la pourpre de son roi et la déchireroit, seroit-il moins punissable qu'un autre qui se rangeroit d'un parti contraire? Que si, au lieu du manteau royal, c'étoit la personne même du prince qu'il osât violer, pour la mettre en pièces, un tel attentat n'attireroit-il pas sur lui le plus sévère châtiment? Ici, ce n'est point un homme mortel, votre égal que l'on insulte; c'est Jésus-Christ lui-même que l'on égorge, Jésus-Christ dont on met le corps en pièces. L'enfer lui-même n'a point de supplices assez rigoureux pour un semblable crime.

Puisque ce sont particulièrement les personnes du sexe qui se plaisent à fomenter les divisions, c'est à elles aussi à profiter de ces leçons; qu'elles les transmettent aux absents; qu'elles leur inspirent une salutaire frayeur. Peut-être croiront-elles que je mêle à mes paroles quelque ressentiment, et chercheront-elles à s'en venger. S'il en étoit ainsi, je vais leur en fournir un moyen qui leur sera moins préjudiciable. Lequel, mes frères? Qu'elles me frappent au visage, qu'elles me donnent des soufflets, qu'elles m'accablent d'insultes à la vue de tout le monde. Frapper votre évêque? Une telle proposition vous fait horreur. — Quoi donc! frap-

per Jésus-Christ est-il un moindre attentat? Vous vous en prenez aux membres de JésusChrist votre souverain pour les déchirer; et vous ne frémissez pas! L'Eglise est la maison de votre Père, un seul corps, un même esprit. Vous criez vengeance contre moi; arrêtez-vous à ma personne. Pourquoi mettez vous Jésus-Christ à ma place pour l'outrager? En supposant que la vengeance soit légitime, et elle ne l'est jamais, du moins qu'elle ne se méprenne pas dans le choix de sa victime, et sur l'objet de ses emportements; qu'elle ne confonde pas l'innocent avec le coupable. Eh bien! ce coupable, c'est moi qui le suis, c'est moi qui dois être le but de vos outrages; vengez-vous de moi, à tort, à raison, n'importe; vos coups ne tomberont que sur un homme, le dernier des hommes. Dépouillé, sanglant, j'adresserai pour vous mes prières au Seigneur, qui voudra bien vous pardonner, je l'espère du moins, non pour aucun mérite de ma part, mais parce qu'il se laisse volontiers fléchir par la prière de l'offensé, en faveur de l'agresseur injuste. *Si un homme pèche contre un autre*, dit l'Ecriture, I. Reg. II. 5. *les frères prieront pour lui.* Que mes prières soient inefficaces; j'y suppléerai par celles des saints dont j'implorerai l'assistance, plus efficace aux yeux du Seigneur. Mais quand c'est le Seigneur en personne qui est l'offensé, de qui pourrons-nous implorer le secours? La cause est-elle la même? Pag. 89.

Entre ceux qui forment des schismes dans l'Église, les uns, ou n'y viennent jamais, ou ne s'y montrent que rarement; et encore Dieu sait pour quel motif, et de quelle manière. D'autres y viennent plus assiduement, mais sans plus de religion, pour s'y entretenir d'objets frivoles. D'autres enfin qui y mettent plus de sérieux, sont ceux-là mêmes qui attisent le feu de ces déplorables divisions. Si c'est leur cause que vous défendez, nous aimerions bien mieux vous voir rangés parmi les indifférents; ou plutôt qu'il n'y en eût pas du tout. Ce n'est pas vous ici présents que j'accuse; mais ceux qui nous fuient pour diviser l'Eglise. Ils se rendent coupables d'un adultère réel. Ce mot vous fait peur, quand il s'applique à eux; est-ce moi qui le mérite? car il y a ici nécessairement, de part ou d'autre, prévarication, irrégularité. Si c'est moi que vous en accusez, je suis prêt à descendre de ma chaire pour la céder à qui vous voudrez, pourvu que l'unité de l'Eglise soit maintenue. Que si j'ai été légitimement et canoniquement élu, obtenez, par des voies de persuasion, que ceux qui ont osé usurper mon siége en soient déchus. Ce n'est pas un commandement; mais un simple avis que je donne pour le salut de vos propres âmes. Nous ne sommes pas les seuls qui devions un jour rendre compte au souverain Juge. Je vous en conjure donc; ne croyez pas qu'en rejetant tout sur moi, vous puissiez échapper à sa

justice, et déchirer impunément son Eglise. Nous avons, il est vrai, à répondre de vos âmes; mais ce n'est que dans le cas où nous aurions négligé de remplir notre ministère par nos avertissements et nos protestations. Si je n'y ai point manqué, permettez-moi de dire avec l'Apôtre : Je suis pur du sang de chacun de vous; et j'espère que j'aurai délivré mon âme (*). Act. xx. 26.

Le seul aspect du ciel et de la terre prouve un Dieu, Créateur tout puissant, dont l'univers tout entier est l'ouvrage. Il suffit de considérer l'immense multitude de peuples qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ, pour conclure que l'établissement de son Eglise, étant quelque chose de supérieur à toute la puissance des hommes, Dieu seul en peut être l'auteur (**).

Dans les derniers jours, c'est-à-dire quand la plénitude des temps sera venue, que les siècles ordonnés dans les décrets de l'éternelle Providence se seront écoulés, *la montagne consacrée par la maison du Seigneur sera affermie sur le sommet des monts, elle s'élèvera au-dessus des collines*. Cette montagne, dont parle ici le prophète, c'est l'Eglise, c'est l'immuable fermeté de son dogme. Di- Isa. II. 2.

(*) Hom. XI *in Epist. ad Ephes.*, Mor., *Nov. Test.*, t. I, p. 958—964.

(**) *Adv. Judæos et Gentiles; quod Christus sit Deus*, tom. I Bened., pag. 558. Cette preuve sera développée dans les articles qui concernent la divinité de Jésus-Christ et de sa religion.

rigez contre une montagne l'effort d'une armée entière, dressez contre elle vos batteries, lancez vos flèches; elles l'atteindront sans l'ébranler; et, bien loin de l'entamer, tous vos traits ne feront que s'émousser contre sa force indestructible. Ainsi, de toutes les conjurations essayées contre l'Eglise : une semblable victoire n'appartient pas aux hommes; elle ne peut être l'ouvrage que de la toute-puissance divine, et ce qui rend cette victoire si admirable, c'est la manière dont elle s'est opérée. Car plus l'Eglise étoit violemment attaquée, plus elle croissoit, n'opposant aux coups qui lui étoient portés d'autres armes que la patience, et le courage insurmontable de ses martyrs (*) (1).

Qui attaque l'Eglise, s'expose soi-même à une perte certaine (**).

(*) *In cap.* II *Isaiæ*, tom. VI Bened, pag. 20, 21. « Par là nous montrons la vraie Eglise à nos frères errants. C'est cette ville, située sur le sommet de la montagne, qui est vue de loin par tous les peuples de la terre. » (Fénelon, *Serm. de l'Épiphanie*, t. IV, Boullage, 1821, p. 332.)

(1) « Qu'elle se soit établie dans les persécutions, ou plutôt par les persécutions, et qu'il soit vrai qu'elle n'a jamais été plus florissante que lorsqu'elle a été le plus violemment combattue, que sans rien faire autre chose que de voir ses membres souffrir et mourir, ce grand corps du christianisme ait eu de si prompts et de si merveilleux accroissements; ah! mes frères, c'est un des prodiges où il faut que la prudence humaine s'humilie, et quelle fasse hommage à la puissance de Dieu. » (Bourdaloue, *sur la relig. chrét.*, *Carême*, tom. I, pag. 247.)

(**) *De Chanan.*, tom. III Bened., pag. 433. Fénelon : « Elle est si puissante, cette Église de Jésus-Christ, que tout royaume qui ne lui sera pas soumis, périra. » (*Serm. pour l'Epiphanie*, tom. IV, pag. 322.)

Se séparer de l'Eglise, c'est renoncer à Jésus-Christ (*).

Il seroit moins impossible de détacher le soleil de la voûte du firmament, que d'anéantir l'Eglise de Jésus-Christ (**) (1).

HOMÉLIE *à l'occasion d'Eutrope.*

Vous avez vu naguères l'Eglise assiégée; des soldats armés la menaçoient; la flamme jaillissoit de leurs yeux; les glaives étinceloient: personne ne reçut la plus légère blessure. Le palais impérial étoit dans les alarmes : l'Eglise respire en paix. Le torrent est venu s'arrêter à ses portes. On en vouloit à l'homme qui étoit venu y chercher un asile (Eutrope). Nous l'avions préservé de la fureur des soldats, sans être intimidés par leur déchaînement. Nous avions un inébranlable appui dans ces paroles : *Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Ce que j'appelle l'Eglise, ce ne sont pas les murs de l'édifice, mais les lois qui fondent

T. III Bened. Pag. 386.

Matth. XVI. 18.

(*) Hom. XIX *Opus. imperf. in Matth.*, tom. VI Bened., p. XCIII. Calvin : « Se séparer de l'Eglise, c'est renoncer à Jésus-Christ. » (*Instit.*, lib. IX, cap. I, § 10.)

(**) *In illud : Vidi domin.*, tom. VI Bened., pag. 122.

(1) « Saint Chrysostôme ne balançoit pas d'assurer que la lumière du soleil sera éteinte avant que l'Église soit obscurcie et invisible : *Facilius est solem extingui, quam ecclesiam obscurari.* » (Ch. de Neuville, *sur la foi, Mystères*, tom. V, pag. 202.)

sa constitution. Vous demandez à l'Eglise un asile; refugiez-vous dans son sein, non corporellement, mais spirituellement. Ce qui fait l'Eglise, c'est la foi, c'est la conduite. Ne me dites pas que cet asile n'a servi de rien à Eutrope; qu'il n'en a pas moins été livré à ses ennemis. S'il n'en fût pas sorti lui-même, il n'auroit pas été sacrifié (*). Ce n'est point l'Eglise qui l'a abandonné; c'est lui qui a abandonné l'Eglise. Pourquoi s'en éloigner? Vous vouliez vous sauver; il falloit tenir embrassées les colonnes de
Pag. 387. l'autel. Vous auriez trouvé dans la Providence divine un soutien plus solide encore que les murailles du
Matth. IX. 13. temple. Vous vous étiez rendu criminel? Ce n'étoit pas une raison pour que Dieu vous délaissât. *Je ne suis pas venu*, nous dit-il, *appeler les justes, mais*
Ibid. XV. 22. *les pécheurs à pénitence*. Témoin la pécheresse publique qui vint embrasser les pieds du Sauveur. Demeurez dans l'Eglise, jamais elle ne vous manquera. Vous la quittez; ce n'est plus à elle qu'il faut vous en prendre de votre perte. Dedans, vous n'avez rien à craindre des fureurs du loup; dehors, vous êtes à sa merci. Non, rien n'est comparable à la force de l'Eglise. Ne me parlez ni de retranchements, ni de résistance à force armée; les retran-

(*) Voyez cette histoire dans la Vie de saint Jean Chsysostôme par Hermant, liv. IV, chap. V, p. 253, édit. in-4°, dans la notice de sa Vie, que nous avons publiée au tom. X de cette *Bibliothèque*, p. 102 et suiv., dans la traduction françoise des *Lettres* du saint patriarche, t. I, p. I et suiv.

chements, ils cèdent à la longueur du temps. L'Eglise ne vieillit jamais. Des barbares peuvent renverser ces murailles; l'Eglise, non ; les Démons eux-mêmes n'en viendront pas à bout. Consultez l'expérience. Combien et quels redoutables adversaires se sont élevés contre l'Eglise! Tous ont succombé dans leurs entreprises. Il faudroit l'attaquer jusque dans le ciel. Vous la combattez par des persécutions ouvertes : vous ne l'ébranlez pas. Par des embuches secrètes : elle triomphe. Par la calomnie : vous ajoutez à sa gloire. Vous faites couler son sang; vous n'allez pas jusqu'à son principe d'immortalité. Les flots des tempêtes peuvent l'agiter, non la submerger. Elle est sur un champ de bataille, environnée d'ennemis; pourquoi? pour remporter plus de victoires. Vous l'avez vu, ces jours derniers; Combien de bras levés sur sa tête! Combien d'ennemis furieux! quelle indignation! quelle effervescence! Et cependant nous nous rendions vers l'empereur, sans éprouver, grâces à Dieu, le plus léger sentiment de crainte. Je vous le dis, pour vous apprendre à ne craindre aucune des disgrâces de la vie présente. Eh! qu'aurions-nous en effet à redouter? La mort? elle nous conduit à un port assuré. Vous me dépouillerez de mon revenu? *Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'y retournerai nu.* Le bannissement? Est-il partie de la terre qui n'appartienne au Seigneur? L'injustice des préventions humaines? Job. I. 21.

Matth. XVI. 18. *Réjouissez-vous, quand les hommes diront faussement toute sorte de mal contre vous, parce qu'une grande récompense vous est réservée dans le ciel.* A la vue des glaives étincelants, mes pensées s'élevoient vers le ciel. J'avois la mort sous les yeux; et je me disois à moi-même : Un jour viendra que je ressusciterai. Je me voyois menacé de disgrâces, de rapports infidèles et perfides, de châtiments et de prison; j'envisageois les célestes récompenses, et je me consolois de tout par l'espérance de la couronne promise à la justice. Je m'entendois reprocher publi-
Pag. 388. quement les paroles du discours où j'avois dit : *Que les feuilles étoient tombées au premier souffle des vents. Ils étoient montés jusqu'au ciel, et ils sont descendus jusque dans les entrailles de la terre.* Ce qui se passoit à ce moment ne témoignoit-il pas assez haut l'inconstance des choses humaines? Et je me disois à moi-même : Une aussi terrible expérience les ramènera sans doute à de meilleurs sentiments. A peine deux jours se sont-ils écoulés; tout est oublié. Avois-je donc besoin d'être justifié par l'événement? Puisque cette dure leçon est perdue, j'élèverai la voix, je parlerai encore : et à quoi bon? A quoi bon? Pour profiter du moins à quelques-uns. Si le grand nombre reste indocile, je répèterai donc :
Isa. XL. 8. *L'herbe s'est flétrie, la fleur s'est évanouie; il n'y a que la parole de Dieu qui dure toujours.* Vous le voyez, quel est le néant des choses de la terre!

combien ici-bas la puissance est fragile et caduque! combien j'avois raison de comparer la richesse à un esclave, non-seulement fugitif, mais perfide et meurtrier! Quelques précautions que vous preniez pour les retenir, elles vous échappent en vous donnant la mort. Répondez-moi : Ceux qui sont sortis de la vie ont-ils emporté avec eux leurs richesses? Où donc les avoient-ils déposées? dans quelle retraite? Du moins, à la vue de ceux qui ont fait un triste naufrage, rentrez dans le port qui vous est ouvert. Alors qu'un soldat furieux faisoit briller le glaive, que la ville tout entière étoit en feu, que l'autorité du prince étoit méconnue, livrée aux insultes publiques, que tout étoit en proie à une convulsive agitation; qu'avez-vous fait de ces amas d'or et d'argent, de ces couches voluptueuses? Où sont- Pag. 389.
ils? Qu'est devenu ce nombreux domestique, ces adulateurs, ces amis si dévoués à votre personne? Tout a fui, tout a disparu, tout a levé le masque. Pag. 390.
Votre maison elle-même n'a pu vous servir d'asile; vous avez été le premier à tout abandonner. Etois-je donc un déclamateur, quand j'étois sans cesse à vous dire qu'il falloit se défier des richesses dont on ne fait pas un bon usage? Le temps est venu où vous avez reconnu la vérité de mes paroles. Pourquoi vous opiniâtrer à retenir ce qui ne vous sera d'aucun secours dans le moment de la disgrâce? Si alors vos richessses peuvent quelque chose, qui les em-

pêche de vous secourir? Mais si elles vous laissent tout seul et sans défense, à quoi vous sont-elles nécessaires? On me reproche d'invectiver éternellement contre les riches. C'est que les riches pèsent éternellement sur les pauvres. Si je les accuse, ce n'est pas d'être riches, mais d'abuser de leurs richesses. Je le déclare hautement : jamais je ne m'élève contre la richesse elle-même, mais contre l'injustice des riches qui n'en ont jamais assez, et dépouillent les autres. Distinguez bien l'un et l'autre, et ne les confondez pas. Vous êtes riche; je ne vous le défends pas; vous êtes ravisseur, voilà ce dont je vous fais le reproche. — Vous jouissez de ce qui est à vous? à la bonne heure. Vous envahissez le bien d'autrui? ma voix ne cessera de crier contre un tel désordre. Vous vous en irritez; on me jette la pierre. Faites plus, n'épargnez pas mon sang; je suis prêt à le répandre. La seule peine que j'éprouve, c'est de vous voir pécher. Je m'embarrasse peu que l'on se prévienne, que l'on se déchaîne contre moi. L'unique intérêt qui m'anime, c'est le salut de ceux qui me sont confiés. Riches, pauvres, vous êtes tous mes enfants; et les uns et les autres, je vous ai tous enfantés dans mes douleurs; tous, je vous porte également dans mon sein. Si donc je m'élève contre vous, ô riches! c'est à cause de votre dureté envers les pauvres. Quand vous auriez à vous plaindre des pauvres, il n'y a point de comparaison entre le mal

que ce pauvre peut vous faire, et celui qu'il reçoit de vous. Tout le dommage que vous en pouvez recevoir se réduit à bien peu de chose, à la perte de quelque argent; vous, c'est à sa propre vie que vous attentez. Ce discours vous offense. Que celui qui en veut à ma tête, se satisfasse; je suis tout dévoué à subir les mauvais traitements que la haine me suscitera; elle ne fera que me préparer des récompenses et des couronnes. La seule chose que je craigne, c'est de pécher. Dût l'univers tout entier s'armer contre moi, fort de la vérité, animé du seul désir de votre instruction, où sont, vous dirai-je, où sont, répondez, ceux que vous avez vus dans ce temple et que vous n'y voyez plus? Nos magistrats trembloient à leurs pieds? C'étoient de toutes parts à qui l'appelleroit son patron, à qui feroit le plus montre des services, des hommages et des empressements; mais l'iniquité, parvenue à son comble, a fait voir combien tout cela étoit vain. Ceux qui l'encensoient se sont érigés en juges; ceux qui lui prodiguoient leurs adulations sont devenus ses propres bourreaux; ceux qui se prosternoient à ses pieds ont été les premiers à l'arracher de l'Église. On se déclare aujourd'hui son ennemi : pourquoi? parce que hier on n'étoit pas réellement son ami. Hier, son panégyriste, aujourd'hui son accusateur. Pourquoi ce changement? Ce n'a point été là ma conduite à son égard. Quand on conjuroit sa perte, moi je l'ai as-

sisté. Il m'avoit causé bien des chagrins, je ne lui ai pas rendu le change; mais j'ai conformé ma conduite à celle de notre commun maître qui, en mourant sur la croix, disoit : Pardonnez-leur parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Combien il s'est opéré de ces changements depuis que j'ai été appelé au gouvernement de cette grande ville! Qui pense à se convertir? Personne, ce seroit trop dire; car il n'étoit pas possible qu'un champ aussi favorisé du ciel restât sans culture et sans moisson. Mais il ne me suffit pas que quelques-uns profitent; il me faut le salut de tous. Qu'un seul vienne à se perdre : c'en est assez pour me donner de mortels regrets. Le pasteur de l'Evangile laissera les quatre-vingt dix-neuf brebis restées près de lui pour courir après la centième qui s'est égarée. J'en fais autant pour mon troupeau. Quand donc mettra-t-on un terme à ce désir insatiable de richesses? Quand cessera-t-on de s'occuper d'or, d'argent? Quand n'entendrai-je plus parler de festins et de débauches, de parasites et de vils adulateurs, de tous ces banquets où président les Démons, de ces joies effrontées auxquelles les enfers peuvent seuls applaudir? Pour quelques moments que vous avez à vivre, oublier le terme de votre course! Car enfin, que sommes-nous ici-bas? Y pouvons-nous demeurer long-temps? Non, la vie n'est qu'un voyage, nous la traversons en courant. Vous n'y êtes qu'étranger, et non pas domicilié.

Luc. XXIII. 34.

Ibid. XV. 7.

M'entendez-vous bien? Etranger, vous dis-je, et voyageur. Pourtant, m'allez-vous répondre, je demeure dans telle ville; vous vous trompez, ce n'est qu'un passage qui vous mène à une autre, à la cité véritable, vers laquelle vous marchez à chaque pas que vous faites dans la vie. Quel homme de bon sens s'avisa jamais de cacher son trésor dans un lieu de passage? Cette auberge où vous entrez pour vous y reposer un moment, perdez-vous le temps à l'orner d'une pompe vaine? Vous y prenez votre repas, et vous remettez en route le moment d'après. C'est la même chose pour la vie présente; encore avec cette différence: que cette auberge où vous vous arrêtez quelques instants, vous êtes livre de disposer du temps où vous y entrez, comme de celui où vous en sortez; au lieu qu'une fois entré dans la vie, vous Pag. 391. ne savez pas quand vous en sortirez. Et cependant, insensé que je suis, je perds le temps en festins, en dissipations, tandis que, dès le premier pas, la voix du Seigneur me crie: *Mais pour qui donc sera-* Luc. x. 20. *ce que tu amasses? Misérable! cette nuit même on s'en va te redemander ton ame.* Incertain du moment où il vous faudra tout quitter, vous n'êtes jamais assuré de sa possession; vous ne marchez qu'à travers des écueils; de tous côtés des vagues menaçantes: et vous courez après des ombres! et vous fuyez les biens réels pour ne saisir que des fantômes! Que faire donc, m'allez-vous dire? Rien

qu'une chose : n'ayez que du mépris pour la richesse. Votre ame avant tout. Dépouillez-vous de vos biens, sinon de tous, du moins du superflu. Ne portez point un œil d'envie sur ce que vous n'avez point. Gardez-vous de dépouiller la veuve et l'orphelin. S'il est parmi vous quelqu'un à qui sa conscience en fasse le reproche, qu'il s'accuse lui-même, plutôt que de s'en prendre à mes paroles. Il faut à votre cupidité un bien qui ne soit pas à vous. Cherchez-le là où il n'y a point d'envieux à redouter. Cherchez-le là où vous pouvez l'acquérir avec récompense. Que votre cupidité ne s'arrête pas
Matth. xi. 12. à la terre, envahissez le ciel. *Le royaume du ciel se prend par violence, et ce sont les violents qui l'emportent.* Vous envahissez le bien du pauvre; que vous en reviendra-t-il? Des accusations. Attaquez-vous à Jésus-Christ, il ne vous désavouera point. Ravissez-lui son royaume, emparez-vous-en par droit de conquête; il faut le ravir ou en être exclu. Pénétrez-vous bien de cette docrine, méditez-la chaque jour, afin que s'il venoit dans deux jours à se rencontrer sous vos yeux quelqu'un de ces riches du siècle qui se font traîner dans un pompeux équipage, étalant le luxe de leurs habits et l'orgueil de leurs pensées, vous n'en soyez point ni jaloux, ni troublé. Louez celui qui est riche, mais seulement le riche vertueux. Regardez le pauvre sans mépris comme sans affliction; mais accoutumez-vous à ap-

précier les choses à leur juste valeur. Ne vous éloignez jamais de l'Eglise; attachez-vous à elle. Rien de plus fort que l'Eglise. Fondez sur elle votre espérance et vôtre salut; qu'elle soit votre asile, elle surpasse dans son étendue et le ciel et la terre. Inaccessible aux ravages du temps, elle est toujours dans la fleur de la jeunesse. C'est là cette montagne dont parle l'Ecriture, élevée au-dessus des collines, de qui le sommet va se perdre dans les cieux, tandis que sa base remplit le monde tout entier. Isa. II. 2. Mich. IV. 1.

Divers noms donnés à l'Eglise. Leur explication dans le sens allégorique, désignée par le psalmiste sous l'attribut d'une reine, que Dieu son époux fait asseoir à ses côtés. Comment Jésus-Christ fut transfiguré sur le Thabor. (*Ce qui suit est une interpolation manifeste du texte de saint Jean Chrysostôme.*) On peut se sauver dans toutes les conditions (*). Pag. 392. Pag. 395. Pag. 399.

Homélie *prononcée par l'archevêque de Constantinople, avant de partir pour l'exil.*

Voici, mes frères, une violente tempête qui gronde sur nous. Les vagues agitées menacent de nous engloutir; mais nous ne craignons pas de faire naufrage: nous sommes assis sur la pierre. La mer a beau se soulever, elle ne peut rien contre la pierre. Les flots se déchaîneront, la barque qui porte Jé- T. III. Bened. Pag. 415.

(*) Tom. III Bened., pag. 381—404. Sous le titre : *Homilia de capto Eutropio et de divitiarum vanitate.*

sus-Christ surnagera par-dessus les flots. Eh! de
Phil. I. 21. quoi m'effrayerai-je? De la mort? *Jésus-Christ est ma vie, et ce me seroit un gain de mourir.* De l'exil
Ps. XXIII. 1. et du bannissement? *Toute la terre est au Seigneur.* De la perte de mes biens? Nous n'avons rien apporté avec nous dans ce monde; et nous savons bien qu'il ne nous sera pas plus possible d'en rien emporter avec nous. Tout ce que le monde a de plus terrible à m'offrir ne m'épouvante pas; tout ce qu'il a de plus séduisant ne m'est pas moins indifférent. Je ne crains pas d'être pauvre, ni ne désire d'être riche. Je n'appréhende point de mourir, pas plus que je ne désire de vivre; mon unique souhait est que vous soyez heureux. Si j'arrête vos regards sur la circonstance où nous sommes, c'est uniquement pour recommander à votre affection pour moi de ne pas s'abandonner au découragement. Il n'y a personne au monde qui puisse m'arracher du milieu de vous; car ce que Dieu a uni, il n'est pas au pouvoir de l'homme de le désunir. S'il a été dit de
Gen. II. 24. l'alliance de l'époux avec son épouse : *C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme, et tous deux ne seront qu'une même chair*, et qu'en conséquence de cet oracle, le mariage soit indissoluble, combien plus encore l'alliance de l'Eglise avec son divin Epoux! Vous vous attaquez à elle, dans l'impuissance de porter vos coups sur celui qui est l'objet de votre haine :

vous ne faites qu'ajouter à sa gloire. Vous nuisez moins à moi qu'à vous-même. Vainement vous régimbez contre l'aiguillon ; vous ne l'entamerez pas, vous ne faites que vous blesser. Les flots ne peuvent rien contre la pierre; ils se brisent en se couvrant d'écume. Apprenez, ô mon frère, qu'il n'y a rien de fort comme l'Eglise. Faites trêve à vos combats ; autrement ce seroient des coups en l'air. Ne faites pas la guerre au ciel. Que vous soyez aux prises avec un mortel comme vous, vous sortez de la lutte ou vainqueur ou vaincu. Contre l'Eglise, point d'alternative. La victoire lui est assurée; car le Seigneur est plus fort que tout. *Voudriez-vous entrer en rivalité avec Dieu;* mais êtes-vous plus puissant que lui? Cette Eglise, c'est Dieu qui en a cimenté la structure immortelle ; quelles mains téméraires oseroient l'attaquer? Vous ne connoissez pas sa puissance. D'un seul de ses regards, il fait trembler la terre, dit son prophète; il veut, et tout rentre dans le repos. S'il a pu, d'un mot, rasseoir sur ses fondements notre ville ébranlée (1), lui en coûtera-t-il davantage pour rendre le calme à l'Eglise agitée? L'Eglise est plus forte que le ciel. *Le*

I. Cor. x. 22.

(1) Dans un tremblement de terre de l'an 403, qu'il ne faut pas confondre avec celui de l'an 387, qui avoit causé à la ville d'Antioche de si vives allarmes, et fournit au saint prêtre l'occasion d'un discours éloquent (*De terræ motu*), inséré dans le second volume de l'édition des Bénédictins, pag. 717 et suiv.

Matth. XXIV. 35. *ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront pas.* Ces paroles, quelles sont-elles? *Tu es Pierre et sur cette pierre,* taillée par mes mains, *je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.*

Si vous ne croyez pas à ce que je dis, croyez du moins à ce que vous voyez. Combien de tyrans ont essayé d'anéantir l'Eglise. Que de tortures employées contre elle! Chevalets, chaudières ardentes, animaux dévorants, glaives homicides, tout a été vain. Que sont devenus ceux qui lui avoient déclaré la guerre? Ils ne sont plus; leur nom n'a pu se sauver de l'oubli. L'Eglise, où est-elle? Elle brille d'un plus vif éclat que le soleil. Les édits des persécutions ont passé; les promesses faites à l'Eglise sont impérissables. Si le christianisme, si foible à sa naissance, n'a pu être vaincu, combien moins aujourd'hui, qu'il remplit l'univers tout entier! *Le ciel et la terre passeront; mais non pas mes paroles.* Ne vous en étonnez pas : l'Eglise est plus chère au cœur de Dieu que le ciel lui-même. Jésus-Christ n'a point été chercher son corps dans le ciel; mais il s'est incarné à son Eglise. Le ciel fut fait pour l'Eglise, non l'Eglise pour le ciel. Ne vous laissez point troubler par ce qui vient d'arriver. L'unique grâce que je vous demande, c'est de persévérer dans la foi. N'avez-vous pas vu Pierre, quand il marchoit sur les eaux, chanceler un moment, et craindre

Pag. 416.

d'y tomber. Ce n'étoit pas l'impétuosité des vagues, mais la pusillanimité de sa foi qui causoit son danger. Etoient-ce des vues humaines qui m'avoient amené dans cette Eglise? Etoit-ce la main des hommes qui m'y avoit conduit, pour que la main des hommes soit en droit de m'en repousser? Je ne parle point ici par ostentation, ni par aucun retour sur moi-même. Dieu m'en garde : je ne veux que raffermir ce qu'il y avoit en vous de chancelant. Jaloux de voir notre Eglise en paix, le Démon a dirigé contre elle ses attaques. O lâche et perfide ennemi! Après que ta rage impuissante a échoué contre nos murailles, espérer que tu triompherois de notre Eglise! Sont-ce des murailles qui font l'Eglise? Non; elle consiste dans la société des fidèles. Voilà ses colonnes et ses impénétrables remparts, parce que c'est la foi qui en est le ciment indestructible. Unie par les liens de la charité, cette société a toute l'ardeur de la flamme, et bien plus encore. Elle seroit moins nombreuse, elle seroit réduite à une seule tête, le Démon n'auroit pu la vaincre. Qu'il se rappelle les coups que lui ont porté nos saints martyrs. Combien de fois n'a-t-on pas vu le sexe le plus délicat soutenir avec la fermeté la plus invincible, tout l'effort de ses persécutions! Armé d'ongles de fer et de lames brûlantes, le Démon déchiroit pièce par pièce les membres de sa jeune victime; il ne pouvoit rien contre sa

foi. La foiblesse de la chair succomboit, l'esprit restoit invulnérable; l'enveloppe mortelle tomboit en lambeaux, la piété triomphoit. Tu n'as pu, ô Démon! soumettre une femme; et ce peuple immense qui m'entoure, tu as cru que tu en ferois ton esclave! N'entends-tu pas le Seigneur et son oracle : *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, j'y suis avec eux.* Et nous ne le trouverions pas avec ces peuples nombreux qu'unissent si intimement les liens de la charité? J'ai sa promesse pour garant. Ce n'est point sur ma propre force que je me repose, non; mais sur l'écrit de mon Seigneur; c'est là mon arme, ma défense, ma sauve-garde. L'univers s'ébranleroit tout entier dans ses fondements; j'ai en main la royale ordonnance du maître de l'univers; j'ai sa parole et son écrit : avec un tel rempart, je ne redoute rien. Son édit, le voici : *Voilà que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation du siècle.* Jésus-Christ est avec moi, qu'aurai-je à craindre? Quand je verrois les flots de la mer soulevés contre moi, quand la fureur des princes se déchaîneroit avec le plus de violence; plein de mépris pour leurs vaines menaces, je n'en resterois pas moins immobile au sein de la tempête. Je n'ai que ce seul mot à la bouche : *Seigneur, que votre volonté soit faite;* non la mienne, mais la vôtre. Avec ce soutien, on n'est pas renversé : si telle est la volonté du Seigneur, elle

Matth. XVIII. 20.

Ibid.

Ibid. VI. 10.

s'exécutera. S'il commande que je reste au milieu de vous, grâces lui en soient rendues. Quelque part qu'il m'envoie, je l'en remercie.

Ne vous troublez pas; continuez à prier. C'est là l'œuvre du Démon; il vouloit distraire le zèle que vous mettez à prier; mais il n'y a pas réussi. Au contraire, vous n'en avez témoigné que plus d'empressement et de ferveur. Demain, nous reprendrons ensemble le cours des prières communes. Partout où je suis, vous y êtes avec moi; partout où vous êtes, j'y suis avec vous. Nous formons un Pag. 417. même corps; ce corps ne va pas sans la tête, ni la tête sans le corps. Que les distances nous séparent; la charité nous unit, la mort même ne sauroit nous détacher. Quand je rendrois mon corps à la terre; mon âme, toujours vivante, se souviendra de mon peuple. Vous êtes mes pères; comment pourrai-je vous oublier? Vous êtes ma vie et ma gloire. Votre avancement dans le bien fait mon triomphe. Ma vie, mon existence tout entière tiennent à vous. Vous êtes le précieux trésor où je puise ce que j'ai de bien. Fallût-il mille fois donner pour vous ma vie, je ne balance pas. Ne m'en soyez pas reconnaissants : je ne fais que payer une dette : *Le bon* Joann x. 11. *pasteur donne sa vie pour ses brebis*. Que l'on attente à mes jours; que l'on me donne la mort et des milliers de fois; la mort, à pareil prix, devient l'assurance de l'immortalité; la persécution elle-

même fonde l'espérance du salut. De quoi m'affligerai-je? De quoi me punit-on? Ce n'est pas ni d'être riche, ni d'avoir commis quelque faute; tout mon crime, c'est l'affection que je vous porte; c'est le vœu que j'ai manifesté constamment, qu'il ne soit porté aucune atteinte à la tranquillité de vos consciences; qu'aucun étranger ne s'ingère de lui-même dans le bercail; que l'intégrité du troupeau soit maintenue. Le motif seul de la guerre qui m'est faite, me donne droit à la couronne. Souffrir pour vous, c'est ne pas souffrir. Vous êtes tout pour moi, cité, patrie, famille, le corps qui m'anime, la lumière du jour, et plus encore. La lumière qui éclaire mes yeux fuira avec la vie présente; la charité qui vous lie à moi me promet une couronne de gloire pour la vie future. Si j'aime à vous le dire, combien plus encore vous aimez à l'entendre! Plusieurs jours et plusieurs nuits se sont écoulés sans que rien ait pu vous faire consentir à quitter ce lieu, ni le temps à donner à vos affaires ou aux premiers besoins de la nature, ni les menaces employées pour ébranler votre constance. Loin de céder en présence du danger, elle s'est signalée, au gré de mes vœux, par le généreux sacrifice que vous avez fait de tout intérêt humain, de toute affection terrestre. Vous avez fait preuve de cette sublime et sainte philosophie qui consiste à s'élever au-dessus des sens et de la chair. Voilà, je le re-

dirai encore, ma couronne, ma plus délicieuse consolation, ma vie, les arrhes des récompenses immortelles.

Mais j'entends quelques personnes exprimer le désir que je justifie ma conduite par une apologie (*).

Nous ne traduisons pas le reste de ce discours; il est si peu suivi, dit un critique moderne, qu'on ne peut le mettre au nombre des écrits du saint patriarche (1). Il s'y défend du reproche que ses ennemis lui faisoient d'avoir mangé avant de baptiser. Une accusation plus réelle, mais qui n'avoit rien que d'honorable, c'étoit de n'avoir permis jamais (comme son prédécesseur), que l'on étendît sous ses pieds de riches et précieuses tapisseries; c'étoit encore de ne s'être montré dans aucune circonstance revêtu d'habits d'or et de soie (2). Pag. 418. C'est dans ce discours que se rencontrent certaines expressions, dont l'application fut faite dans le temps à Eudoxie et à l'empereur lui-même; par exemple, celles où l'on vouloit reconnoître cette princesse dans Jézabel et l'impudique Hérodiade. On lui fait dire : La race de l'impie domine aujourd'hui. Allusion à la nation des Francs, dont l'impératrice étoit issue. Il n'en falloit pas tant pour que de jaloux et sanguinaires flatteurs en tirassent parti.

(*) Tom. III Bened., pag. 415—419; Morel, *Opusc.*, tom. IV, pag. 842—848.

(1) D. Ceillier, *Hist.*, tom. IX, pag, 220.

(2) Voyez Montfauc., *Vit. S. Joann. Chrysost.*, tom. XIII, pag. 148, col. 2; Hermant, *Vie*, in-4°, pag. 376. Voyez aussi le tom. X de cette *Biblioth.*, pag. 123 et 124, note.

Il nous reste, mais en latin seulement, un discours que l'on dit avoir été prononcé par le saint archevêque, après son retour à Constantinople. Il y fut ramené en triomphe. Un peuple immense s'étoit porté au-devant de lui. La plupart de ceux qui l'accompagnoient, hommes, femmes, enfants, tenoient un cierge allumé à la main; l'air retentissoit du chant des hymnes sacrés. Conduit à l'église des Saints-Apôtres, il ne put refuser à son peuple la satisfaction de l'entendre, et prononça le discours que l'on assigne à cette circonstance. Nul doute qu'il n'y ait parlé; mais il est également sûr que ce n'est pas celui
Pag. 419. que les Bénédictins ont placé à la suite du précédent, dont il n'est qu'une informe répétition. Même jugement
Pag. 423. à porter de celui qui vient après; celui-ci n'offre de différence essentielle, que dans quelques passages étrangers à cet article.

Pag. 433. L'explication de l'évangile de la Chananéenne lui fournit, peu de temps après, l'occasion de parler encore de la force de l'Eglise.

L'Eglise a, dans nos livres saints, des noms divers, les mêmes sous lesquels nous adorons son divin époux. Nous l'appelons épouse, fille, vierge, servante, reine; tantôt stérile, tantôt mère féconde. Nous la désignons encore par les mots de lis, de montagne, de paradis. L'Eglise est tout. Dans tout cela rien d'humain ni de matériel; toutes ces désignations sont mystiques et d'un ordre spirituel.

Ce mot d'épouse rappelle ce qui a lieu dans les fiançailles. L'Eglise est fiancée à son divin Epoux par la parole et la par doctrine. L'Eglise est épouse à cause

de son alliance avec Jésus-Christ, ne faisant avec elle qu'un seul corps, qu'une seule ame, comme s'exprime saint Paul. *Fille*, comme ayant été enfantée par la vertu toute-puissante de Dieu, Créateur de toutes choses. *Vierge*, de qui la pureté n'a éprouvé jamais la moindre tache. *Servante et reine* à la fois, auparavant pauvre et indigente, humiliée, foulée sous les pieds (sous la loi ancienne), maintenant réhabilitée, élevée sur un même trône que son auguste époux, appelée comme lui à l'héritage de tout l'univers pour être unie à lui; de roi qu'il étoit, Jésus-Christ s'est abaissé à la servitude. Mère féconde, autrefois condamnée à la stérilité, voyez quelle foule de nations diverses est sortie de son sein par la vocation des Gentils, et qu'elle est la commune mère de tous les chrétiens. Eph. v. 23.

Nous la qualifions *montagne*, montagne grasse et fertile, montagne riche et abondante, dit son prophète. C'est du haut de ses collines que Jésus-Christ publie les oracles de sa vérité, qu'il enseigne aux peuples les mystères du saint *paradis*, parce qu'elle est la porte du ciel, et ce n'est que par elle que l'on peut entrer dans le royaume de Dieu. Qui n'écoute point sa voix, regardez-le comme l'ennemi du salut; fermez l'oreille à sa doctrine de mensonge; chassez-le bien loin des barrières de la sainte Eglise (*). Isa. IV. 5.

(*) Hom. *de capto Eutrop.*, tom. III, p. 392; Hom. XXXVIII *in joann.*,

L'Eglise de Dieu, c'est l'Eglise qui est une: ce n'est pas seulement l'Eglise de Corinthe, mais celle qui est répandue partout le monde. Qui dit Eglise, dit union, non point séparation; identité, non point dissidence dans la foi (*).

Ps. CXLVII. 1. *Jérusalem, loue le Seigneur: Sion, loue ton Dieu.* Paul savoit bien quelle est cette Jérusalem et cette Sion à quoi le Psalmiste fait ici allusion;

Gal. IV. 26. quand il dit: *La Jérusalem d'en haut est vraiment libre, et c'est celle qui est notre mère.* Et ailleurs:

Hebr. X. 26. *Considérez que vous ne vous êtes pas maintenant approchés d'une montagne sensible et terrestre, et d'un feu brûlant, d'un nuage obscur et ténébreux, des tempêtes et des éclairs.... Mais vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la ville du Dieu vivant, d'une troupe innombrable d'Anges.* Voilà bien celle à qui il convient de louer le Sei-

Ps. CXLVII. 13. gneur, *parce qu'il a fortifié les serrures de tes portes, et qu'il a béni les enfants que tu renfermes dans ton enceinte.* Il l'a investie d'un rempart plus fort qu'autrefois Jérusalem, sa croix, qui l'a fait triompher des portes de l'enfer. Et voyez, que d'ennemis de toutes sortes sont venus fondre contre

tom. VIII, pag. 167; *Opus imperfect. in Matth.*, tom. VI, pag. XLVI; *in illud: Vidi dominum*, Hom. I, tom. VI, pag. 105; *Expos. in ps.* XLIV, tom. V, pag. 181; *Advers. Jud* I, tom. I, pag. 600.

(*) Hom. I *in* I *Epist. ad Cor.*, tom. X, pag. 4; Hom. XXXI, *ibid.*, pag. 281.

elle, sans pouvoir l'ébranler! Bien loin de là, tant de persécutions n'ont fait que l'accroître. Les enfants qu'elle renfermoit dans son enceinte ont été bénis. La même parole qui, au commencement, avoit dit : *Croissez et multipliez*, a dit : *Allez enseigner toutes les nations ; prêchez l'Evangile partout le monde ;* et l'Eglise s'est propagée jusqu'aux extrémités de l'univers. Ainsi l'avoit-il annoncé lui-même. D'un seul homme est sorti cette prodigieuse multiplication qui s'est répandue successivement sur la terre pour la peupler. Plus féconde encore que la nature, la grâce a répandu l'Eglise partout le monde, avec une rapidité plus merveilleuse, par le ministère des Apôtres. En un moment vous voyez des trois mille, des cinq mille, bientôt des peuples entiers, bientôt le monde tout entier naître à la foi chrétienne; tant la bénédiction promise à son Eglise agit avec efficacité (*) !

Gen. I. 28. Matth. XVIII. 19.

Act. II. 31.

Qu'Israël dise maintenant : ils m'ont souvent attaqué depuis ma jeunesse, mais ils n'ont pu prévaloir contre moi. Le même défi que les Juifs proposoient à leurs ennemis, l'Eglise chrétienne peut le faire à tous ses persécuteurs. A peine elle commençoit à s'élever ; d'abord les peuples et les rois, puis les hérésies sont venues l'attaquer ; les uns avec

Ps. CXXVIII. 1.

(*) *Expos. in ps.* CXLVII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 537; tom. V Bened., pag. 487.

leurs tortures, les autres avec leurs artifices; tous lui ont déclaré la guerre, pas un n'a prévalu contre elle. Toutes les ligues se sont dissipées; l'Eglise de Jésus-Christ triomphe (*) (1).

L'Eglise est un port de salut où viennent se briser les flots des tempêtes. Vrai paradis où la foi n'a point à craindre les embuches du serpent tentateur, ni les séductions d'une Eve infidèle. C'est Jésus-Christ qui y préside; c'est l'Esprit Saint qui la fait fructifier. Qu'il vienne à y croître des épines, le ministère saint les change en oliviers : qu'il s'y présente des loups dévorants; adoucis à notre voix, ils deviennent des agneaux dociles (**).

Pourquoi y a-t-il aujourd'hui tant d'infidèles? C'est le déréglement des mœurs qui en est cause (***).

On juge avec raison de notre foi par nos mœurs. Ce

(*) *Expos. in ps.* CXXVIII, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 405.

(1) Magnifique commentaire du même texte par Bossuet, *sur l'Église*, *Serm.*, tom. IX, pag. 218 et suiv. « Quoiqu'on ait vu naître tant de schismes et d'hérésies, tant de changements en toutes choses, cette Église, qui a toujours duré, a toujours été combattue. Mille fois elle a été à la veille d'une destruction universelle, et toutes les fois qu'elle a été en cet état, Dieu l'a relevée par des coups extraordinaires de sa puissance. C'est ce qui est étonnant; et qu'elle s'est maintenue sans fléchir et plier sous la volonté des tyrans. » (Pascal, *Pensées*, pag. 21.)

(**) Hom. VIII *de pœnit.*, tom. II Bened., pag. 340.

(***) Hom. XXIV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 142. Voyez au vol. II de cette *Bibliothèque*, pag. 244. « Déchirez le voile qui vous cache l'intérieur de ces hommes fiers et hautains : pour un maître qu'ils rejettent, combien de maîtres qui les dominent et qui les tyrannisent! Tant de songes qui les louent, de caprices qui les entraînent, de préventions qui les aveuglent, de

qui fait l'Eglise, c'est l'unité de la foi. Elle est un corps dont Jésus-Christ est le chef. Les membres n'ont de vie que par leur union ; ils la perdent par leur séparation ; c'est là l'hérésie (*).

Il ne sert de rien d'être près de Jésus-Christ, si l'on n'en est pas rapproché par la foi (**).

Ce qui contribua le plus puissamment à propager l'Eglise chrétienne, ce fut moins encore les miracles que la vie sainte des premiers chrétiens. C'étoient des Anges sur la terre. Si nous vivions comme eux, on ne nous demanderoit pas des miracles pour amener l'univers tout entier à la foi de Jésus-Christ (***).

On a vu des hérétiques, avec des doctrines erronées, se donner du crédit par une apparente régularité. L'estime que leurs mœurs inspiroient, fer-

haines qui les aigrissent, d'ambitions qui les transportent, tant de jalousies qui les enflamment, de respect humain qui les asservit, de vues et d'espérances charnelles qui les engagent, d'entêtement et d'opiniâtreté qui les retiennent, de faux raisonnements qui les trompent, de cupidités qui les troublent en agitant leur cœur. Esclaves bien plus que nous, ces hommes de parti, ces chefs présomptueux cesseroient bientôt d'être contre l'Église, s'ils savoient être à eux-mêmes. (Ch. de Neuville, *Serm. sur la foi*, tom. v, pag. 220, 221.)

(*) Hom. xi *in Epist. ad Ephes.*, tom. ix Bened., pag. 80—83.

(**) Hom. l *in Matth.*, tom. vii Bened., pag. 513.

(***) Hom. ix *in Epist. ad Cor.*, tom. x Bened., pag. 48. Voyez l'article *Premiers chrétiens*, et dans le xiie vol. de cette *Bibliothèque*, le paragraphe qui traite *de la nécessité d'accorder sa vie avec sa foi*, pag. 518 et suiv.; La Boissière, *Carême*, tom. i, pag. 366 Joli, *sur la foi*, *Do-*

moit les yeux sur leurs erreurs que l'on ne prenoit pas même la peine d'examiner ; tout en condamnant leurs opinions, on leur faisoit grâce en faveur de leur vie. On avoit tort sans doute; mais telle étoit l'illusion qu'ils entraînoient ; et voilà ce qui déshonore notre foi ; voilà ce qui bouleverse toutes les idées ; c'est que parmi nous personne ne veut conformer sa conduite à sa croyance ; voilà ce qui anéantit la foi. Nous disons hautement que Jésus-Christ est Dieu ; nous faisons profession de croire aux vérités qui nous ont été révélées ; nous avouons que le grand miracle du christianisme a été de persuader à tout l'univers la nécessité de bien vivre; mais combien peu vivent conséquemment à leur croyance (*)!

I. Cor. VIII. I. Saint Paul accuse hautement la science profane d'être non-seulement inutile à la piété; mais contraire et dangereuse. Les ornements extérieurs, les recherches de la parure, bien loin d'ajouter à la beauté, l'éclipsent et la gâtent. La beauté n'a besoin

minic., tom. IV, pag. 483. Surtout l'admirable sermon de Bossuet, sur l'esprit de charité qui animoit les premiers chrétiens, et offrit aux regards des peuples des prodiges de sainteté et de perfection, non moins étonnants que le renversement des lois de la nature. (*Serm.*, tom. IX, pag. 59 et suiv.

(*) Hom. XLVIII *in Act. Apostol.*, tom. IX Bened., pag. 356.

CITATIONS ET RAPPROCHEMENTS. Bourdaloue, *Serm. sur la foi, Dominic.*, tom. I, pag. 104 et suiv. ; Segaud, même sujet, *Carême*, tom. I, pag. 77 ; La Colombière, *Serm.*, tom. III, pag. 26 ; Massillon, *Vérité de la relig.*, *Carême*, tom. I, pag. 100 et suiv.

que d'elle-même pour plaire. Ainsi la religion et la sainte épouse de Jésus-Christ, chargée d'une pompe étrangère, de richesses, de puissance ou de savoir, en paroît moins belle; et sa gloire s'altère en se partageant. Conservez-lui sa noble simplicité : écartez d'elle tous les ornements mondains; vous en faites bien mieux ressortir la beauté propre et personnelle. Ce n'est point avec des richesses, avec du crédit, ce n'est point par la noblesse ni par l'éloquence de ses Apôtres, mais par leur pauvreté, par leur langage grossier, qu'elle a vaincu les orateurs, les philosophes, les tyrans et l'univers tout entier (*). Ps. XLIV. 14.

Saint Paul accuse certains hérétiques de son temps *de renverser l'Evangile de Jésus-Christ.* Ils n'y altéroient pourtant que deux ou trois articles, voulant qu'on retînt la circoncision et l'observation des jours, contre la tradition apostolique. L'Apôtre n'en conclut pas moins qu'ils tendent au renversement de l'Evangile tout entier. Il en est ici comme de l'altération de la monnoie : Dégrader tant soit peu l'effigie du prince, c'est la mettre hors de cours. De même, retrancher un seul point de la doctrine, c'est attaquer le corps tout entier. On commence, Gal. I. 7.

(*) *In inscript. Actor*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 577, 578. Voyez cette *Biblioth. choisie*, tom. XI, pag. 294; Ch. de Neuville, *Serm. sur la foi*, *Mystères*, tom. V, pag. 238 et suiv.; Hermant, *Hist. des hérésies*, tom. VI, pag. 197, 207 et 244.

pour aller plus loin. Une violation de la loi en amènera bientôt de nouvelles (1).

Et nous sommes, nous dit-on, des esprits contentieux, des hommes intolérants, qui ne voulons entendre à aucun accord avec les hérétiques, quand il n'existe nulle différence réelle entre leurs sentiments et les nôtres! Nous ne disputons contre eux que pour établir notre esprit de domination (2)! Mais

(1) « La véritable foi est universelle et indivisible dans son objet, c'est-à dire qu'elle embrasse sans exception toutes les vérités révélées de Dieu, qu'elle ne peut souffrir le moindre partage, et qu'elle rejette de son sein quiconque rejette un seul point de sa doctrine. Que le Juif tienne tant qu'il voudra l'ancien Testament et les prophéties; que l'hérétique jure sur le nouveau et sur l'Évangile; que le schismatique révère l'Église et ses lois; que le novateur respecte les anciens canons et les conciles; dès que l'un ne reconnoît point Jésus-Christ pour son Sauveur et pour son Dieu qu'il faut également adorer et suivre; que l'autre méconnoît l'Église pour sa maîtresse et pour sa mère qui a droit à toute heure de l'enseigner et de le conduire; que celui-ci désavoue le pape pour son chef, auquel il doit être inviolablement uni; que celui là méprise ses décisions solennelles, fussent-elles les plus récentes, ils n'ont plus de foi divine; leur créance n'est plus qu'une foi humaine, même dans les points qu'il font profession de croire sur la parole de Dieu; parce qu'à l'égard de Dieu et de l'Église son épouse, qui a toute l'autorité de Dieu, borner sa soumission, c'est la détruire; qu'on ne lui obéit point, quand on ne se rend qu'à ce qui plaît; et que, comme la charité se perd par l'infraction d'un seul de ses préceptes, la foi se perd aussi par le simple doute d'un seul article. » (Segaud, *sur la foi pratique*, *Avent*, pag. 327—329.) « Il ne peut s'élever une sorte d'hérésie qui ne rejette l'autorité de l'Église sur quelque point particulier, et qui ne doive conséquemment la méconnoître sur tous les articles de la foi. » (Le Chapelain, tom. IV, pag. 393.)

(2) Voyez le VIe *Avertissement aux protestants*, de Bossuet, tom. IV de la Collect. in-4°, pag. 421.

saint Paul étoit donc un esprit contentieux, intolérant, de prétendre que quelques légers changements proposés alors suffisoient pour renverser tout l'Evangile! De légers changements, nous dit-on, lorsqu'ils tendent à faire du fils de Dieu une pure créature! Quoi! ne lisons-nous pas dans l'ancien Testament qu'un Israélite, coupable du seul crime, bien léger en apparence, d'avoir ramassé du bois un jour de sabbat, fut puni du dernier supplice? Oza perdit la vie pour avoir touché à l'arche, voulant la soutenir au moment où elle paroissoit prête à tomber, en punition de sa témérité à usurper un ministère qui ne lui appartenoit pas. Etoit-ce un si grand mal de violer le sabbat, de toucher à l'arche pour en prévenir la chute, et tel que la colère de Dieu dût sévir avec une aussi rigoureuse sévérité contre les coupables? Jugez par là si c'est un attentat pardonnable de corrompre les dogmes adorables de notre foi chrétienne! Non, mes frères, non.

Num. xv. 32.

II. Reg. vi. 7.

La cause de la plupart de nos désordres, c'est l'indifférence où nous sommes sur les écarts réputés de peu de conséquence. On ne se croit pas tenu de réprimer des fautes légères; bientôt on ouvre la porte à de plus grandes. L'impunité enhardit, c'est une plaie négligée à ses commencements; elle s'aigrit, elle allume la fièvre dont les ravages amènent la mort. On se relâche sur la loi du jeûne : qu'est-ce que cela? Peu de chose, dit-on. On croit; mais on

craint d'en faire une profession publique. L'on dit encore que c'est peu chose, qu'il faut céder au temps. Celui-ci, dans un moment d'humeur, menace de tout abandonner ; ce n'est là qu'un emportement qui ne tire pas à conséquence ; et l'on s'endort sur les suites. C'est là une source féconde de maux pour l'Eglise, le principe des schismes qui nous désolent, le prétexte dont s'arment les Juifs et les Gentils pour lancer leurs sarcasmes contre nous. Si l'on eût opposé aux innovations une discipline sévère, nous n'aurions pas aujourd'hui à gémir sur tant de maux qui nous affligent (*).

I. Cor. III. 4. L'Apôtre, écrivant aux Corinthiens, les accuse d'être encore tout charnels. Comment peut-il donner une semblable qualification à des hommes à
Ibid. I. 4. qui, d'abord, il avoit accordé de si magnifiques éloges? Mais c'étoient aussi des hommes charnels que ceux à qui Jésus-Christ adressoit ces paroles :
Matth. VII. 23. Retirez-vous de moi, je ne vous connois pas, vous, qui faites des œuvres d'iniquité. — Toutefois, ils ont
Ibid. 22. chassé les Démons, ressuscité des morts ; ils vantent des prophéties. — On peut donc avoir fait jusqu'à des miracles, et être encore tout charnel, témoin Balaam, et les mages de la cour de Pharaon. Caïphe
Joann. XI. 51. prophétisa lui-même, et bien que sans s'en douter.

(*) *Comment. in Epist. ad Galat.*, tom. X Bened., pag. 668, 669; Hom. LXIV *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 640, 641. De même Bossuet déplore avec énergie les maux de l'indifférence, dans son VIe *Avertissement aux protestants*, tom. IV, pag. 413.

l'on a vu des démons chassés au nom du Seigneur, par des hommes en qui le Seigneur n'étoit pas (*) (1). Luc. IX. 19.

Que nous serviroit d'avoir la foi, si nous n'avons la charité; de penser bien, si nous agissons mal? C'est l'hommage du cœur que Dieu demande. Nous ne serons justifiés que par la foi; mais la foi ne s'entretient que par la charité (**). La charité édifie,

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Corinth.*, tom. X Bened. pag. 66.

(1) « Que l'hérésie nous vante ses prophètes, qu'elle produise ses saints, qu'elle les donne en spectacle, qu'elle canonise leurs actions, qu'elle relève leurs aumônes, leurs austérités, qu'elle leur attribue des choses extraordinaires; tout cela ne les sauvera pas, parce qu'on ne peut jamais se sauver sans la foi. Je veux que leur sainteté ne soit point hypocrisie, leurs austérités des singularités : fussent-ils encore plus charitables, plus mortifiés, plus austères qu'on ne le suppose; je le dis, et il est vrai : sans la foi, toute leur charité, toutes leurs aumônes, toutes leurs mortifications, leurs prières, leurs extases, leurs miracles mêmes (s'il étoit possible d'en faire contre Dieu et contre son Église), leurs miracles, quelque grands qu'on les dise, ne les empêcheront pas d'être réprouvés. Une erreur, une seule erreur suffit pour les damner; et elle suffit pour damner tous ceux qui les écoutent, tous ceux qui les protègent, tous ceux qui les imitent. » (Segaud, *sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 77, 78; Bourdaloue, *sur la sévérité chrétienne*, *Dominic.*, tom. II, pag. 278 et suiv.)

(**) Hom. II *in Epist. ad Roman.*, tom. IX Bened., pag. 447. Voyez tom. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 162; tom. XII, pag. 533 et suiv.

« Que nous serviroit de croire, si nous n'aimons pas? De penser bien, si nous agissons mal; de rendre à Dieu l'hommage de notre raison, si nous lui refusons l'hommage de notre cœur? Conservons la foi; en la perdant nous perdrions la source et le principe de la justification. A la foi, joignons la charité; sans la charité nous demeurerions dans la mort, nous perdrions le droit à la couronne du juste. » (Ch. de Neuville, *Panégyr.*, tom. VI, pag. 131, 132; Bretteville; *Essais*, tom. I, pag. 73.)

la charité perfectionne, la charité unit et lie ensemble tous les membres du corps spirituel. Elle en fait l'âme et la vie. Sans elle, plus de paix, plus d'union ; il n'y a qu'esprit particulier, que confusion et désordre, que schisme et anarchie (*).

T. I Bened. pag. 606.

Le bon pasteur ne borne pas ses soins à écarter le loup de la bergerie ; il les étend sur tous les intérêts de son troupeau, qu'il cherche à préserver des diverses maladies dont il peut être menacé. A quoi lui serviroit d'être défendu au dehors, s'il est attaqué au dedans? Ainsi encore, le devoir d'un bon général n'est pas seulement de repousser les incursions de l'ennemi, mais de comprimer tous les germes de discorde qui pourroient troubler la paix intérieure dans la place confiée à son gouvernement. Notre divin maître voulant nous apprendre qu'il n'est rien de plus funeste que le schisme et l'esprit de division, nous dit : *Tout royaume divisé contre lui-même, tombera en ruine.* Quoi de plus fort en apparence qu'un état abondamment pourvu d'argent et de troupes, d'arsenaux et de remparts! Mais que la division se jette parmi ses habitants, toute cette vaste puissance s'écroule et s'anéantit. Pourquoi? C'est que la désunion, les animosités en sont les fléaux, comme l'union et la concorde en sont le

Matth. XII. 25.

(*) Hom. XI *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 83. Traduction françoise par Fontaine; tom. V, pag. 195 ; *Bibliothèque choisie*, tom. XI, pag. 207—213; et tom. XII, pag. 552 et suiv.

nerf. Salomon avoit donc bien raison de dire : *Celui à qui on fait injustice, trouve plus de secours dans un frère que dans une ville forte; et les jugements équitables le défendront comme les barres des portes d'un château royal.* Quelle puissante énergie dans la concorde ! Au contraire, quelle source de maux dans la division ! Un royaume entier ne tient pas contre la division. Deux frères étroitement unis sont invincibles. Je sais que, grâces à Dieu, la partie la plus considérable de ce troupeau n'a subi aucune atteinte ; et si le mal a gagné quelques-uns, ce n'est que le plus petit nombre. C'en est assez pour exciter toute la sollicitude du pasteur. Un seul, fût-ce le dernier du troupeau, s'il est malade, n'en mérite pas moins tous mes soins. Il est mon frère, un membre de la famille pour laquelle Jésus-Christ a donné sa vie. Les prédilections de Jésus-Christ sont pour les foibles. *Malheur,* dit-il lui-même, *à qui scandalisera un de ces petits : il vaudroit mieux pour lui qu'on lui attachât au col une meule, et qu'on le jetât à la mer. Autant de fois,* dit-il encore, *que vous aurez manqué de rendre assistance à l'un de ces plus petits, vous avez manqué à me la rendre à moi-même. Votre Père, qui est dans les cieux, ne veut pas qu'un seul de ces petits périsse.* Si tels sont les sentiments de Jésus-Christ à l'égard des plus foibles, serions-nous excusables de ne l'imiter pas ? — Pour un, m'allez-vous

Prov. XVIII. 19.

Matth. XVIII. 6.

Ibid. XXV. 45.

Ibid. XVIII. 14.

Pag. 607.

dire? — Mais pour un que vous négligez, vous en-
Gal. v. 9. traînez la perte des autres. *Il ne faut qu'un peu de levain pour gâter toute la pâte.* Ce qui amène la ruine des plus graves intérêts, c'est l'indifférence où l'on est par rapport à ce qui paroît n'être rien, comme une plaie légère, quand elle est négligée, devient abcès ulcéreux. Commençons par nous mettre bien dans l'esprit, qu'il n'est rien de pire que de rompre l'unité de l'Eglise, de déchirer cette
Joann. xix. 13. robe sans couture dont les bourreaux mêmes de Jésus-Christ n'osèrent pas violer l'intégrité. Quoi donc, n'avons-nous pas assez de tant d'hérésies qui nous désolent, sans nous déchirer de nos propres mains? N'entendez-vous pas la voix de l'Apôtre qui
Ibid. 15. vous crie : *Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous ne vous consumiez les uns les autres.* Brebis égarée, vous n'êtes pas avec le troupeau : ne craignez-vous pas de tom-
I. Petr. v. 8. ber sous la dent de l'ennemi qui rode sans cesse à l'entour, cherchant à vous mettre en pièces? Vous vous éloignez du bercail : vous allez être la proie du loup dévorant. Jésus-Christ permet qu'il vous menace au dehors; qu'il vous fasse entendre ses rugissements, pour vous tenir en garde, pour exciter votre défiance, vous avertir de vous serrer étroitement contre le sein de votre mère, de ne pas vous détacher de la famille, et de vous mettre à l'abri, en vous tenant unis étroitement les uns avec les

autres. C'est là le grand précepte que Jésus-Christ ne cesse de nous donner. Saint Paul, dans ses avis aux Corinthiens, insiste de même particulièrement sur l'obligation d'éviter tout ce qui peut nuire à la concorde. Il oublie tous les autres reproches qu'il étoit en droit de leur faire, pour s'attacher uniquement à celui qu'ils avoient encouru pour y avoir manqué. Il avoit commencé par mettre en tête de la première épître qu'il leur adresse, cette maxime fondamentale de toute vertu : *Je vous conjure, par le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir parmi vous de divisions ni de schismes.* Ce qu'il disoit à ce peuple, il le dit à tous les chrétiens. Je demanderois volontiers à ces esprits contentieux, s'ils entendent bien les matières qui font le sujet de leurs disputes. Ils ne sauroient pas même en rendre compte, eux qui affectent de se croire plus sages que les autres, et foulent sous les pieds les décrets de la vénérable antiquité. Que si Jésus-Christ a engagé sa parole qu'il seroit avec deux ou trois rassemblés en son nom, à plus forte raison avec toute son Eglise, dont lui-même il dicte les oracles. Il vous ordonne, dans le cas, où vous disposant à porter votre offrande sur l'autel, vous viendriez à vous rappeler que votre frère a quelque chose contre vous, il vous ordonne de laisser là votre offrande, pour commencer par aller vous ré-

I. Cor. I. 10.

Matth. XVIII. 10.

Ibid. V. 23.

concilier avec votre frère : Et quand vous êtes en opposition avec l'Eglise tout entière, vous oseriez, l'animosité et la division dans le cœur, participer à nos sacrés mystères? Ce que vous avez à faire, à l'égard des dissidents, vous, qui ne partagez pas leur schisme, c'est de les avertir, de les ramener avec douceur au sein maternel. Ils auront beau vous résister, ne quittez point prise que vous ne les ayez persuadés (1). La paix avant tout. Non, rien qui soit comparable aux avantages de l'union. Voilà pourquoi celui qui préside à nos saintes assemblées, commence tous nos pieux exercices et les termine en vous souhaitant la paix; soit avant, soit après la bénédiction, les prêtres expriment le même souhait. Ce que j'appelle la paix, ce n'est pas un vain mot; c'est la paix de Dieu, celle qui provient de l'unité des esprits et des cœurs; cette paix, qui est aujourd'hui si universellement méconnue, et dont l'absence est un sujet de triomphe pour nos communs ennemis. Suivons en tout la voix de l'Eglise; mettons, avant tout autre intérêt, la paix et la charité. Quand même il seroit possible que l'Eglise se trompât, toujours vaudroit-il mieux se tromper avec elle que de s'en détacher, au risque

(1) « Il ne faut pas, dit saint Chrysostôme, les accabler avec dureté, mais les avertir avec douceur, ni les charger d'injures, mais les aider d'un bon conseil, ni s'élever contre eux insolemment, mais les corriger avec amour. » (Houdry, *Biblioth.*, tom. III, pag. 437.)

de se perdre. C'est un artifice du démon de vous isoler, pour vous écarter du troupeau; de vous frustrer du bienfait de la prière publique, en vous éloignant de l'Eglise (*).

Saint Paul écrit aux Corinthiens : *Personne ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été posé, qui est Jésus-Christ.* C'est là l'ouvrage de l'architecte; et le fondement posé, l'architecte a rempli sa tâche. Par ces comparaisons familières, l'Apôtre établit solidement la doctrine de l'unité; comme s'il disoit : Je vous ai annoncé Jésus-Christ, je vous ai laissé le fondement de l'édifice. Voyons maintenant ce que vous bâtissez dessus. Vous construisez, dans quelle vue ? D'une vaine gloire ! pour vous faire des disciples parmi les hommes ! C'est-là ce que fait l'hérésie. Fermons l'oreille à ses doctrines. Le fondement est posé, personne ne peut en poser d'autre. Bâtissons dessus, mais en nous tenant attachés aussi fortement à ce fondement que le cep de la vigne l'est à sa racine. Qu'il n'y ait point d'intermédiaire entre Jésus-Christ et nous; autrement plus d'espoir de salut. Le cep ne vit que par la racine d'où il tire sa sève. L'édifice ne subsiste que par l'union de ses parties. I. Cor. III. 11.

Ce n'est pas assez de tenir à Jésus-Christ; il faut encore lui être intimement uni, ne faire qu'un

(*) *In eos qui primo Pascha jejunant*, Morel, *Opusc.*, tom. v, p. 608.

avec lui. Pour peu que l'on en soit détaché, on s'isole, on périt. Par combien de comparaisons nous fait-il voir l'union que nous devons avoir avec lui! Il est la tête, nous sommes le corps; il ne peut y avoir de vide entre le corps et la tête. Il est le fondement, et nous l'édifice; la tige de la vigne et nous les branches, l'époux et nous l'épouse, le pasteur, nous le troupeau; la voie, tous ceux qui y marchent. Autant de similitudes par où il a voulu rendre sensible la nécessité de cette union intime avec lui. Pour peu que l'on s'en sépare, on est entraîné et l'on s'égare de plus en plus. Il ne faut, pour tuer un homme, que la lame d'une épée entre la tête et le corps; qu'une légère scissure dans le bâtiment pour en causer la ruine. Ce qui vous semble n'être presque rien, est tout, ou peu s'en faut (*).

Une mauvaise vie est un grand obstacle à la connoissance de la vérité. De même que l'homme qui se voit dans l'erreur, mais qui vit bien, n'y persiste pas long-temps; de même il est bien difficile que celui qui vit mal, consente à se plier sous le joug de nos sublimes mystères; il faut pour embrasser la vérité, s'être dégagé de toutes passions (**).

Gal. v. 13. L'Apôtre écrivant aux Galates: *Vous êtes mes frères*, leur dit-il, *appelés à la liberté; ayez soin*

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Corinth.*, t. x, Bened., p. 70.

(**) Hom. VII *in Epist. ad Corinth.*, tom. x Bened., pag. 67.

seulement que cette liberté ne vous serve point d'occasion pour vivre selon la chair. Au dogme il joint la morale. Jésus-Christ nous a appelés à la liberté, sans doute ; mais à quelle liberté ? non à celle qui lâche la bride aux mouvements de la chair, non à celle qui abuse du droit de faire ce qu'elle veut pour s'abandonner au mal ; mais pour nous mériter une plus grande récompense, en nous élevant à une plus haute perfection. L'Apôtre a commencé par appeler la loi un joug de servitude, ajoutant que la grâce nous a affranchis de la malédiction de la loi. En nous dégageant des entraves où celle-ci retenoit les hommes, il ne fait que faciliter notre marche dans l'observation de préceptes plus sublimes. Tel est l'esprit des paroles de l'Apôtre. Ce qu'il explique par les paroles qui suivent : *Vous assujétissant les uns aux autres par une charité spirituelle.* Par où il foudroie tous les vices qui sont contraires à cette charité spisituelle, à savoir : l'ambition, le désir de dominer ; car voilà ce qui fait l'hérésie (*).

Gal. III. 13.

(*) *Comment. in Epist, ad Galat.*, t. x Bened., p. 718. On a de tout temps adressé les mêmes reproches à l'hérésie. Voyez Hermant, *Hist. des hérés.*, tom. I, p. 185 ; Houdry, *Bibliothèque*, t. III, p. 431 ; Neuville, *Mystères*, pag. 320 ; Nicole, *Préjugés contre les calvinistes* ; surtout les éloquentes pages de Bourdaloue, sur les caractères de l'hérésie, dans son sermon *sur la religion chrét.*, pag. 267. « Sans considérer l'hérésie en elle même, que les Pères ont toujours regardée comme un monstre composé de tout ce que le dérèglement de l'esprit est capable de produire, etc. » (*Carême*, tom. I, pag. 267 et suiv.)

Vivre dans le crime, pratiquer la virginité, voilà les deux bouts de la chaîne ; mais quelle distance de l'une à l'autre ! Dans le premier de ces deux états, on s'abandonne à ce qu'il y a de plus funeste ; dans l'autre, on suit ce qu'il y a de plus parfait. Tel est le sens dans lequel l'Apôtre dit que Jésus-Christ a relâché le joug de la loi ; non, je le répète, pour que nous échappions à la loi, mais pour qu'au contraire nous aspirions à ce qu'elle a de plus relevé (*).

Il y a dans l'hérésie un orgueil insolent qui la porte à vouloir franchir les bornes où le Créateur nous a renfermés. C'est le comble de l'ignorance de prétendre savoir ce qui est élevé au-delà de la sphère de nos connoissances. La vraie science est d'ignorer ce que l'on ne peut connoître. Le chrétien ne s'égare pas dans les questions infinies ; il se resserre humblement dans les points que Dieu a révélés à son Église. Et ce qu'il n'a pas révélé, il trouve de la sûreté à ne le savoir pas. Il déteste la vaine science que l'esprit humain usurpe, et il aime la docte ignorance que la loi divine prescrit (**) !

Il y eut toujours un extrême danger à vouloir expliquer les secrets de Dieu par les seules lumières

(*) *Comment. in Epist. ad Galat.*, tom. x Bened., pag. 718.

(**) *Expos. in ps.* CXLIII, tom. v Bened., pag. 461 ; Bossuet, *sur l'Église, Serm.*, tom. IX, pag. 222.

de la raison ; ils ne se découvrent que par celles de la foi. Avec la raison, rien que des incertitudes ; avec la foi, vous avez la pierre ferme, l'ancre du salut qui vous soutient contre les vagues agitées. Que d'abîmes, que de précipices ouverts de toutes parts, où le chrétien est conduit par sa raison, quand elle ne se laisse pas elle-même conduire par l'autorité (*)!

Une fois que l'on s'écarte du point de la vérité, on est facilement entraîné dans mille erreurs (**).

Jésus-Christ ne nous ordonne pas d'examiner pour nous décider par nous-mêmes, mais d'obéir; de disputer, mais de céder; de parler, mais d'écouter ; d'être savant, mais d'être humble : c'est que le catholique n'est pas celui qui sait, mais surtout, mais uniquement celui qui croit ; c'est que la science par

(*) *Expos. in ps.* cxv, tom. v Bened., pag. 311, 312. Voyez *Biblioth. choisie*, tom. xi, pag. 218 et suiv.; Le Chapelain, *sur l'autorité de l'Église*, *Serm.*, t. iv, p. 392; Ch. de Neuville, *Panégyr.*, t. vi, p. 120; Segaud, *sur la foi*, *Carême*, t. i, p. 85. Massillon : « L'illusion dont l'hérésie se sert le plus pour flatter l'orgueil de ses sectateurs, c'est de leur persuader qu'eux seuls usent de leur raison et de leur liberté en secouant le joug des pasteurs auxquels nous sommes assujettis. Mais comment ne s'aperçoivent-ils pas qu'ils prennent toujours le change sur les choses qui les intéressent le plus, ne trouvant pour l'ordinaire que dans leurs préjugés les vraisemblances qui les déterminent; toujours divisés entre eux de langage, de sentiments, de principes, sur les dogmes essentiels qui nous sont révélés, ils refusent à l'Église une autorité qu'ils ne rougissent pas de s'attribuer à eux-mêmes. » (*Paraphr. du ps.* ix, pag. 89.)

(**) Hom. vii *in Matth.*, tom. vii Bened., pag. 417.

elle-même ne fait pas la foi ; mais l'humilité de la foi fait le mérite de la science ; c'est que personne ne périt dans les voies de l'obéissance et de la simplicité, au lieu que sans l'humble soumission on ne peut que périr avec toute la science qu'on possède, et avec tous les savants qu'on admire (*).

L'orgueil accompagne toujours l'hérésie (**) (1).

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 277. *Si quelqu'un venoit vous apporter un autre Evangile que celui qui vous a été donné, qu'il vous soit anathème.* Ainsi parle l'Apôtre, dans son épître

Gal. I. 9. aux Galates. Et pour couper court aux subtilités artificieuses de l'hérésie, il dit, enchérissant encore sur cette proposition : *Quand ce seroit nous-mêmes.* Que veut-il dire? Une telle supposition étoit-elle

Pag. 278. possible? Plus elle est hors de toute vraisemblance, plus elle prouve que tout autre Evangile ne viendroit pas de Dieu. Un langage qui n'auroit que des hommes pour autorité, est sujet à changement. Celui qui nous vient de Dieu est immuable. Bien plus,

Ibid. 8. ajoute-t-il : *Quand ce seroit un Ange du ciel.* Pour-

(*) Ch. de Neuville, *Panégyr. de saint Pierre*, tom. VI, pag. 126, et il cite saint Jean Chrysostôme.

(**) Hom. II *adv. Anom.*, tom. I Bened, p. 455; t. II, p. 508.

(1) « Orgueil, vanité, présomption, écueil dangereux, auquel la foi, qui se croit la plus pure, la plus sûre d'elle-même, vient chaque jour se briser et faire un triste naufrage. » (Neuville, *ibid.*, pag. 119.) « Ainsi le préjugé séduit les uns, l'orgueil aveugle les autres. » (L'abbé Clément, *sur la foi*, *Carême*, tom. I, pag. 127.) A quoi il oppose la foi simple des premiers chrétiens et des vrais fidèles. (*Ibid.*)

quoi cette autre supposition? Saint Paul pouvoit-il soupçonner les Anges du ciel capables de quelque erreur? Non, sans doute; mais il sait, et il déclare affirmativement que l'ange des ténèbres se transforme souvent en ange de lumière, et que, sous un masque imposteur, il introduit arbitrairement des doctrines impies. Il n'y a donc, dans cette parole de l'Apôtre, rien d'injurieux pour les Esprits célestes; elle ne fait que distinguer les bons Anges d'avec les mauvais, et déterminer leurs fonctions auprès de nous. Ils sont députés vers les hommes; ils ne sont point chargés du ministère de la prédication. L'Ange envoyé à Corneille, lui dit : *Vos prières et vos aumônes sont montées jusqu'à Dieu, et il s'en est souvenu.* Mon office, à moi, étoit de les faire parvenir jusqu'à son trône; de vous transmettre qu'elles lui sont agréables. Ma mission se termine là : quant à l'enseignement, il appartient aux Apôtres. *Envoyez donc présentement à Joppé, et faites venir un homme appelé Simon et surnommé Pierre; c'est lui qui vous dira ce qu'il faut que vous fassiez.* Qui empêchoit l'Ange de le lui apprendre à l'instant même? L'enseignement donné par un Ange n'auroit-il pas encore plus de poids? Corneille n'auroit-il pas été bien plus assuré sur tout ce qui concernoit la passion de Jésus-Christ et le système de sa religion, si c'étoit un Esprit céleste qui le lui eût appris de sa propre voix? Pourquoi

II. Cor. XI. 4.

Act. X. 4.

Ibid. 5.

Pag. 279.

donc s'en abstenir d'abord? Pour empêcher toute illusion de la part des Démons; ensuite, pour témoigner que les Apôtres seuls ont le droit d'enseigner la doctrine du salut. Un Ange du ciel qui annonceroit un évangile différent de celui qui a été prêché, voué à l'anathème! Le disciple d'Arius, d'Eumonius ou de Sabellius pourra-t-il donc y échapper, à moins de prévenir sa condamnation par la pénitence (*)?

Extrait de l'homélie XXXIII *sur le livre des Actes.*

T. IX Bened. Pag. 257. Les Apôtres, rassemblés au concile de Jérusalem, écrivent aux Églises : *Il a semblé bon au*
Act, XV. 28. *Saint-Esprit et à nous.* A l'Esprit Saint; voilà la source de leur autorité; rien d'humain; rien d'arbitraire. A nous, que le même Esprit a bien voulu appeler, quoique sous le joug de la circoncision. Leur lettre ne contient que quelques mots; point de luxe de paroles, ni de longs raisonnements. C'est la simple expression de l'autorité qui commande; c'est l'Esprit Saint qui ordonne et prescrit la loi.

Les hérésies qui surviennent, Dieu les permet pour l'éclaircissement de la vérité, pour la gloire de ceux qui la défendent; il est difficile, impossible même qu'il s'établisse un bien sans que le mal ne vienne à côté.

(*) *De Christo pastore*, tom. III Bened., pag. 818.

Que l'infidèle nous dise : Je voudrois bien me faire chrétien, mais je ne sais à qui m'attacher. La religion chrétienne se partage en communions diverses, qui se combattent réciproquement : laquelle choisir et préférer aux autres? Toutes se disent être en possession de la vérité. A la bonne heure, si je connoissois vos Ecritures. Mais vous vous en faites tous une arme commune pour défendre vos dogmes. — C'en est assez pour notre cause, vis-à-vis de l'infidèle. Si nous nous jetions dans ce raisonnement, il auroit quelque droit à être en défiance ; mais puisque nous faisons tous profession de croire à l'Ecriture, et que son langage est simple et vrai, il n'est pas difficile de prononcer. Quiconque est chrétien, y croit ; qui la combat, ne l'est point. — Mais, poursuivra-t-il, tel interprète l'Ecriture de telle manière ; tel autre y voit un autre sens. — Mais vous-même, répondrai-je, vous avez du bon sens, du jugement? — Oui, mais comment jugerai-je vos différents? Je demande à être disciple, je ne suis point docteur. — A cela, qu'aurai-je à répondre pour le convaincre? Vous condamnez, lui dirai-je, les dieux du paganisme ; pourquoi? parce que vous y reconnoissez de simples créatures, sans divinité, puisque la Divinité est essentiellement incréée. Qu'il y ait, parmi les chrétiens, différence d'opinions sur certains articles, il n'y en a point sur celui-là. Nous croyons tous que Dieu est incréé, et ce

Pag. 258.

Pag. 259.

Dieu, nous autres nous l'appelons Jésus-Christ. Nous l'appelons Dieu, parce qu'il en a rendu le témoignage invincible par les œuvres de sa toute-puissance. Mais il y a, sous le nom de chrétiens, des hommes qui lui contestent sa divinité. A qui croire? Dites-moi, si vous vouliez apprendre la médecine, vous détermineriez-vous à embrasser dans la multitude des opinions sur cette science, la doctrine du premier venu? Non, sans doute. Un homme de bon sens n'adopte pas, sans examen, tout ce qu'on lui dit. Quand donc nous disons, nous, que Jésus-Christ est Dieu, et que d'autres ont l'air d'en convenir, mais le nient en effet; quel parti avez-vous à prendre? Celui de ne croire ni les uns, ni les autres? Dans ce cas, il ne faudroit croire à rien, sous le prétexte qu'il n'y a pas une religion qui ne soit contestée. Mais puisque vous avez assez d'intelligence pour condamner l'une, vous en avez assez pour approuver l'autre. Or, voici un moyen bien facile de vous tirer d'embarras :
Pag. 260. c'est d'examiner le nom que portent telles et telles croyances. Nous, nous sommes chrétiens, et nous nous appelons tels, parce que notre croyance nous vient de Jésus-Christ : Ce n'est point un homme, quel qu'il soit, qui nous a donné notre nom; c'est notre foi. Nous, nous ne faisons point schisme avec l'Eglise, nous n'avons point d'hérésiarque qui ait commencé notre communion; nous ne la tenons

de personne au monde. Nous ne descendons point, comme tels et tels, de Marcion, de Manès, d'Arius. Ce n'est point sur la terre que nous comptons nos réformateurs; nous ne reconnoissons pour chef de notre Eglise, que celui qui est dans le ciel. Que les autres se vantent d'une semblable origine : ils porteront toujours sur le front, avec le nom de leur auteur, le titre de leur condamnation (*).

(*) Hom. XXXIII *in Acta apostol.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. III, pag. 297—301.

Saint Athanase avoit dit avant notre saint patriarche : Arius, Manès, n'importe; ces mots là n'ont plus rien qui appartiennent à Jésus-Christ. Par cela seul qu'ils s'appellent Ariens; ils s'accusent eux-mêmes de n'être pas chrétiens. Ils auroient beau compter une longue succession d'évêques, ils n'en seroient pas moins distingués toujours par ce mot, qui n'est plus celui des chrétiens. Et de même qu'en passant du paganisme à la foi chrétienne, on ne s'appelle point du nom de celui de qui l'on a reçu la lumière, mais du nom général de chrétiens, ainsi les Ariens, en passant de la foi de Jésus-Christ à celui d'Arius, cessent de s'appeler chrétiens, pour s'appeler du nom de leur nouveau maître. (*Biblioth. chois. des Pères*, tom. V, pag. 224.) « On quittera le nom de catholique pour se revêtir d'un nom de schisme et de séparation. » (Neuville, *Mystères*, pag. 221.)

« Par là s'entend clairement la vraie origine des noms de catholique et d'hérétique. L'hérétique est celui qui a une opinion, et c'est ce que le mot même signifie. Qu'est-ce à dire avoir une opinion? C'est suivre sa propre pensée et son sentiment particulier. Mais le catholique est catholique, c'est-à-dire qu'il est universel, et sans avoir de sentiment particulier, il suit sans hésiter celui de l'Église. » (Bossuet, *Instr. sur les promesses*, tom. V, Collect. génér., pag. 131.)

Sur les paroles de l'Apôtre : *Il faut qu'il y ait même des hérésies, afin qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée.* (I. Cor. XI. 19.)

T. III Bened. pag. 240.

Vous n'avez pu ces jours derniers entendre sans une vive émotion le discours où j'ai fait paroître sous vos yeux, dans cette enceinte, Jérusalem en personne vous racontant ses douleurs, et gémissant sur ses lamentables calamités. A ce recit, vos cœurs attendris profondément ont éclaté ; des ruisseaux de larmes échappoient de vos yeux ; et, pour ménager votre sensibilité, j'ai cru devoir m'interrompre moi-même brusquement. D'aussi violentes émotions jettent l'orateur et l'auditoire dans un trouble où l'attention se recueille difficilement. Pourquoi donc en rappelé-je aujourd'hui le souvenir ? A cause de la connexion intime que présente ce sujet avec les paroles dont je me propose de vous donner aujourd'hui le développement. Mon but étoit de vous arracher à la langueur où vous vivez, par le tableau des châtiments qu'à éprouvés l'infidèle Jérusalem. Je veux aujourd'hui vous attacher à la rigoureuse observation de tous les points de notre foi chrétienne, pour vous ramener à la perfection que l'Apôtre demande de nous. Les malheurs que nous déplorions n'affectoient après tout que des corps ; aujourd'hui,

allons jusqu'au fondement : Que Jérémie soit remplacé, dans cette chaire, par saint Paul. Il dit donc : *Il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on découvre par là ceux d'entre vous qui ont une vertu éprouvée* (1). Il faut qu'il y en ait, non pas pour les justifier, non sans doute; mais, parce qu'il est de fait qu'il y en a, l'Apôtre nous en avertit. Quand le médecin voit son malade se livrer à l'intempérance, que le matelot ou le laboureur voit les nuages s'amasser, qu'il entend gronder la foudre, que nous rencontrons nous-mêmes des gens qui se disputent avec violence ; on dit, dans le premier cas, qu'il faut que cette intempérance aboutisse à la fièvre ; dans l'autre, qu'il faut que ces orages amènent une grosse pluie; nous aussi, il faut que cette querelle ait des suites plus violentes encore. Non pas qu'on le désire, moins encore qu'on l'approuve; mais parce que telle est l'infaillible conséquence de ces commencements (2). Saint Paul ne fait que prédire ce qui ar-

(1) Le mot δεῖ, *oportet*, se prend souvent pour une prédiction.

(2) « Nous sommes ceux à qui tout profite, et même les hérésies : elles nous rendent plus attentifs, plus zélés et mieux instruits : la chose n'est pas obscure. » (Bossuet, *Instr, sur les promesses*, tom. v, Collect. génér. in-4°, pag. 136.) Parce que, comme le déclare saint Augustin lui-même, chaque hérésie a apporté à l'Église sa question particulière, contre laquelle on a défendu avec plus de soin et d'exactitude la sainte Écriture, que s'il ne s'étoit jamais élevé de pareille difficulté. Et c'est ce que développe le même évêque de Meaux, avec tant de force de raisonnement et d'érudition, dans son *Premier Avertissement aux protestants*, t. iv, Collect. génér., p. 120.

rivera ; bien loin de le souhaiter, lui qui nous dit :
Gal. I. 8. *Quand un Ange viendroit vous apporter un autre Évangile que celui que je vous ai prêché, qu'il vous soit anathème...*

Pag. 241. L'Apôtre qui parle ainsi est le même qui, au sujet de la circoncision, dont l'observance, devenue inutile, altéroit la pureté de la prédication évangélique,
Ibid. v. 2. déclare aux fidèles que *s'ils se font circoncire, Jésus-Christ ne leur servira de rien.* Il faut donc qu'il y ait des hérésies : pourquoi ? Saint Paul ne nous le laisse pas ignorer : c'est, dit-il, pour manifester la vertu des
Joan. IX. 1. fidèles. Par exemple : Jésus-Christ rend la vue à l'aveugle né, qui se prosterne à ses pieds en l'adorant et reconnoissant sa divinité. Les Juifs, témoins du miracle, font tout au monde pour en obscurcir l'éclat, et méconnoissent son auteur. Que leur répond
Ibid. 39. le Sauveur ? *Je suis venu dans ce monde pour exercer un jugement ; afin que ceux qui ne voient point, voient ; et que ceux qui voient, deviennent aveugles.* N'y est-il venu que pour aveugler ceux qui voyoient ? Non, assurément ; mais parce qu'il en devoit être ainsi. Jesus-Christ a annoncé le fait. Même
Rom. V. 20. sens dans les paroles de l'Apôtre : *La loi étant survenue a donné lieu à l'abondance du péché ;* pour marquer que les hommes devoient en abuser, contre son institution, puisqu'elle n'avoit été donnée que comme un frein, que comme une barrière dont leurs passions se sont jouées.

De quelle source provient donc l'hérésie? Jésus-Christ nous l'explique dans sa parabole. *Le royaume du ciel est*, dit-il, *semblable à un champ où l'on a semé du bon grain : pendant que les hommes dormoient, l'ennemi est venu semer de l'ivraie parmi le bon grain, et il s'en est allé.* L'hérésie n'est venue qu'à la faveur du sommeil et de la négligence où l'on vivoit; c'est le défaut d'attention à la parole sainte qui l'a laissée se répandre. Pourquoi Jésus-Christ l'a-t-il permis? Pour vous éprouver, pour donner à votre vertu l'occasion de se manifester avec plus d'éclat. Quel mérite aviez-vous à demeurer ferme dans la foi, quand rien ne vous la disputoit? C'est autre chose quand vous avez à la défendre en présence de l'ennemi. Cet arbre qui tient bon contre tout l'effort de la tempête, fait preuve que ses racines vigoureuses sont profondément enfoncées dans la terre. De même, le fidèle dont la foi repose sur un fondement solide n'est point ébranlé par le souffle impétueux de l'hérésie; elle éprouve l'arbre, et ne fait que le fortifier. Ce sont les âmes peu enracinées qui chancellent et se laissent renverser; accusons-en moins la violence de l'hérésie que leur foiblesse; celle-là qui provient de leur manque de volonté, d'autant plus criminelle, qu'il ne dépendoit que d'elles-mêmes de se guérir. Leurs efforts auroient excité notre estime; leur chute provoque le châtiment. Le Démon, avec tous ses artifices et ses vio-

Matth. XIII. 24.

Pag. 242.

lences, n'a rien pu sur Job; il ne lui a pas coûté beaucoup pour triompher de Judas. Le Démon n'est fort que par notre foiblesse.

Dans les commencements de la prédication des Apôtres, il n'y avoit parmi tous les fidèles qu'un cœur et qu'une âme. La charité qui les unissoit tous entretenoit parmi eux l'unité de la foi. Nulle ombre de division; la cupidité en étoit bannie. Cette touchante harmonie s'altéra avec l'affection aux richesses qui amena insensiblement dans les riches le mépris pour les pauvres, et dans ceux-ci la haine pour les riches. Saint Paul s'en plaignoit pour l'Eglise de Corinthe : *Je ne puis vous louer,* écrivoit-il aux chrétiens de cette ville, *de ce que j'apprends que lorsque vous vous assemblez dans l'Église, il y a des partialités parmi vous.* C'est dans ces circonstances que, pour en prévenir les suites, il leur écrivoit : *Il faut qu'il y ait des hérésies parmi vous, afin qu'on découvre par-là ceux d'entre nous qui ont une vertu éprouvée.*

I. Cor. XI. 19.

Conséquences funestes de ces divisions qui s'étoient introduites dans la participation aux saints mystères, et qui en profanoient la sainteté. Combien se rendent coupables ceux qui y apportent l'orgueil des prétentions, le mépris pour les pauvres! Exhortation au précepte de l'aumône (*).

(*) Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 273.

La guerre que le paganisme nous avoit déclarée ne faisoit que finir. Apeine les églises commençoient un peu à respirer des longues et cruelles persécutions qu'elles avoient essuyées. Il n'y avoit pas longtemps que les temples des idoles étoient fermés, leurs autels abattus, le culte fanatique des Démons aboli. L'esprit de ténèbres en étoit profondément ulcéré; il ne pouvoit voir patiemment la paix dont jouissoit l'Eglise. Que fait-il? Il lui suscite une autre guerre plus dangereuse. La première venoit du dehors; celle-ci s'ourdira dans l'intérieur. On se défie moins de celle-ci; et les ravages en sont d'autant plus profonds qu'ils sont plus cachés. L'arianisme se répandit comme un torrent impétueux.... (1). Vous m'allez demander pourquoi Dieu permit cette épreuve. Ma réponse ne s'appliquera point seulement à cette hérésie; elle vous fournira la solution de toutes les autres difficultés auxquelles les progrès de l'idolâtrie ou de l'hérésie en général peuvent donner lieu. Dieu donc permet que la vraie foi et la doctrine apostolique soient souvent combattues; et il laisse en paix les hérésies et l'idolâtrie : pourquoi? pour vous apprendre bientôt quelle est leur foiblesse, en les voyant se détruire d'elles-mêmes, et sans avoir à soutenir d'at-

(1) Tableau des premières hérésies qui affligèrent l'Église, fortement tracé par Molinier, IVe *Disc. sur la vérité de la relig. chrét., Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 274—278.

taques étrangères, tandis qu'au contraire la véritable foi, partout attaquée, n'a fait que s'accroître par les obstacles mêmes que lui suscitent ses ennemis (*).

Il n'y a point de piége plus dangereux qu'une apparence de christianisme dont l'hérésie se prévaut. On voit des chrétiens dans tous ceux qui en portent le nom; on s'abuse. Jésus-Christ nous a prédit qu'il y auroit de faux chrétiens, et nous a appris comment ils doivent être distingués des véritables. Il permet ce mélange pour éprouver votre fidélité. Murmurer de ce qu'il existe, ce seroit se plaindre qu'il y aura des récompenses pour ceux qui auront subi les épreuves. Commencez par tenir pour certain qu'il y a de faux chrétiens. Sur ce principe : de deux choses l'une, c'est vous ou un tel qui est le faux chrétien. Si ce n'est vous, c'est donc lui. Quand Jésus-Christ vous le dénonce, pourquoi vous y laisser prendre? — Mais comme vous, il reconnoît Jésus-Christ, il lit, il enseigne l'Ecriture; comme vous, il offre le sacrifice du pain et du vin; il a le sacerdoce, une hiérarchie. — C'est là ce qui vous séduit. Appellerez-vous du nom d'homme l'animal qui ressemble à l'homme, par la configuration extérieure de quelques-uns de ses membres et par sa souplesse à contrefaire les actions de l'homme? Ainsi de l'hérétique : bien qu'il ait

Matth. XXIV. 11.

(*) *In S. Eustath.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 575, 576.

nos mystères, il ne tient pas à notre Eglise.... Jésus-Christ se sert d'une expression remarquable pour exciter notre surveillance : *Attendite a falsis prophetis* : Faites attention à bien connoître les faux prophètes ; ne vous en rapportez pas à une simple vue. Faire attention, c'est examiner mûrement. *Vous les reconnoîtrez à leurs fruits.* Les fruits spirituels, quels sont-ils? L'Apôtre les nomme : c'est la charité, la joie, la paix, la patience, l'humanité, la bonté, la foi, la douceur, la modestie, la tempérance, la chasteté. Point de fruits à attendre des épines et des ronces; elles ne portent que des épines, et ne recellent que des serpents. Comment pourroit-il naître de bons fruits d'un arbre dont la racine est empoisonnée (*)?

Matth. VII. 15.

Ibid. 16.

(*) Hom. XX *Oper. imperfect. in Matth.*, tom. VI Bened., pag. XCIII, XCIV.

« Qu'on ne s'étonne donc pas de voir sortir du sein de l'Église des esprits contentieux, qui sauront lui faire des procès sur Dieu, ou des curieux qui, pour paroître plus sages qu'il ne convient à des hommes, voudront tout entendre, tout mesurer à leur sens, hardis scrutateurs des mystères dont la hauteur les accablera, ou des hypocrites qui, avec l'extérieur de la piété, séduiront les simples. C'est de tels esprits que se forment les schismes et les hérésies; et il faut qu'il y en ait pour éprouver les vrais fidèles. Mais Jésus-Christ, qui les à prévus et prédits, nous a préparé un moyen universel pour les connoître ; c'est qu'ils seront tous du nombre de ceux qui se séparent eux-mêmes, qui se condamnent eux-mêmes; de ceux enfin qui ne croiront pas aux promesses de Jésus-Christ, à l'Église, ni à la parole qu'il lui a donnée d'être toujours sans interruption et sans fin avec ses pasteurs. » (Bossuet, *Instr. sur les promesses*, tom. V de la Collect. génér., pag. 114, 115.)

Extrait de l'homélie v *sur la première épître à Timothée.*

T. XI. Bened. Pag. 575. L'Ecriture compare l'Eglise à une armée : Tous n'y occupent pas le même grade, et n'y remplissent pas la même fonction. Chacun a son poste et son emploi. Les uns commandent, les autres obéissent. De même, dans l'Eglise, celui-ci est docteur, celui-là disciple. Qui est maître, doit avoir commencé par être disciple. Comment deviendroit-on un habile général, si, d'abord, on n'avoit été soldat? C'est ce
I. Tim. I. 19. que l'Apôtre insinue à Timothée : *Conservez la foi et la bonne conscience,* afin que vous puissiez être digne de commander aux autres. Tout docteurs que nous sommes, nous ne devons pas dédaigner de suivre les doctrines que nos pères nous ont laissées. Si Timothée, de qui nous sommes tous si loin, élevé au grade de docteur, s'attache inviolablement aux traditions reçues, tant pour le dogme que pour la morale, qui de nous se dispensera de le prendre pour modèle Faute de les respecter, quelques-uns ont fait un malheureux naufrage dans la foi, châtiment bien légitime de leur insubordina-
Pag. 577. tion. Avec la règle des mœurs, on perd la règle de la foi; et il n'est pas rare que de chute en chute l'on tombe au fond de l'abîme, jusqu'à donner dans les absurdes rêveries du paganisme. On cherche à

étouffer dans sa conscience la crainte de l'avenir, en s'efforçant de se persuader que tout ce que nous prêchons n'est qu'une fable. Vouloir prendre sa raison pour guide, c'est renoncer à la foi. Et au lieu de se confier à cette foi qui, semblable à un navire bien dirigé, nous conduiroit au salut, vous vous abandonnez à la raison qui vous fait périr misérablement (1).

Tels furent les premiers hérétiques dont parle saint Paul; il cite Hymenée et Alexandre, pour que leur exemple nous serve de leçon. Il y eut donc, dès le temps des Apôtres, des hommes qui s'engagèrent dans de fausses doctrines pour s'être livrés à une indiscrète curiosité; et, ne voulant admettre de tribunal que leur propre raison, échouèrent, infidèles à la foi. Le malheureux dont la tempête a brisé le vaisseau, se voit dépouillé de tous ses biens; tout ce qu'il a est la proie des eaux. Qui perd la foi est bien plus malheureux encore; il anéantit jusqu'à l'espérance, errant sans savoir où s'arrêter. Il a perdu ce qui donne le principe de la vie; c'est un membre détaché de la tête, et

II. Tim. II. 17. IV. 14.

Pag. 576.

(1) « Lorsqu'on a commencé d'examiner par un esprit d'orgueil et de présomption, il est rare qu'on tarde à s'égarer; et quand on a une fois commencé à s'égarer, on s'égare sans fin; c'est la remarque de saint Chrysostôme; bientôt on ne sait ce qu'on doit croire, ni ce que l'on croit. L'examen a commencé par le désir prétendu de parvenir à la véritable religion, il se termine par n'en avoir aucune ». Neuville, *Serm.* t. v, p. 222. vi. p. 119.

condamné à mourir. Voguant au gré de la tempête, vous le voyez surnager quelquefois, puis retomber, se montrer encore un moment, disparoître, jusqu'à ce qu'enfin submergé, il soit englouti au fond des eaux.

I. Tim. I. 20. L'Apôtre poursuit : *Je les ai livrés à Satan*, parlant d'Hymenée et d'Alexandre, afin qu'ils apprennent à ne plus blasphémer. C'est donc, dans la doctrine de saint Paul, une sorte de blasphème que de soumettre nos divins mystères à des raisonnements humains. Et certes, il n'exagère pas; car qu'y a-t-il de commun entre eux et la raison de l'homme?...

Mais pourquoi, ô saint Apôtre, les livrer à Satan, plutôt que de les châtier vous-même, comme vous avez fait Barjesu, comme Pierre punit Ananie? N'en avoit-il pas le droit, lui qui écrivoit aux Corinthiens : *Que voulez-vous que je fasse? Aimez-vous mieux que j'aille vous visiter, la verge à la main?* Pourquoi donc renvoyer ceux-ci au Démon? C'étoit pour accroître et leur supplice et leur honte, c'était pour les livrer au plus cruel bourreau. Pierre punit Ananie en personne; Ananie étoit infidèle. Un châtiment aussi public apprenoit aux infidèles qu'il leur étoit impossible de rien dérober à la connoissance des Apôtres. Mais ceux qui, d'abord instruits des vérités chrétiennes, les abandonnoient ensuite pour se jeter dans l'hérésie, ils les livroient

Act. XIII. V.

I. Cor. IV. 20.

au Démon, comme les rois qui, dans la guerre, font tomber sous leur propre main, ceux qu'ils combattent comme ennemis, et dans la paix, abandonnent aux bourreaux ceux de leurs sujets qui sont tombés dans la révolte.

Par cette conduite, nos saints Apôtres faisoient reconnoître leur puissance sur le Démon, qu'ils forçoient par là à se déclarer leur tributaire, soumis aveuglement à leur empire.

Comment y procédoient-ils? Apprenez-le. Le même Apôtre écrit à ceux de Corinthe, au sujet de l'incestueux de cette ville. « Au nom de Notre Sei- *Ibid.* v. 5.
» gneur Jésus-Christ, vous, tenant votre assemblée,
» et moi y étant en esprit, que cet homme là soit,
» par la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ,
» livré à Satan. » En conséquence, il étoit rejeté par toute l'Eglise assemblée; il restoit séparé du trou- Pag. 577.
peau, privé de toute communication avec les frères, abandonné à la dent du loup. La grâce de l'Esprit Saint qui protégeoit l'Eglise, y opéroit la même chose que la nuée qui, autrefois, couvroit le camp Exod. XIV. 19.
d'Israël. Tout ce qui se trouvoit hors du camp devenoit la proie des flammes. Mais il falloit le jugement des Apôtres pour ordonner cette séparation. Ainsi arriva-t-il au traître Judas, après que le Seigneur l'eut livré à Satan. A peine il sortoit de la table sainte, Joan. XIII. 27.
que Satan s'empara de sa personne. Les Apôtres, en les punissant de la sorte, leur faisoient subir un

supplice bien plus terrible que s'ils eussent exercé contre eux une vengeance personnelle (*).

De tout temps les hérétiques ont pris le nom de chrétiens; mais en examinant de près leur doctrine, vous vous convaincrez qu'au nom près, ils ne valent pas mieux que les Juifs (**) (1).

Voyez avec quelle violence ils ont été emportés dans tous les excès: nulle règle, nulle mesure; trop d'un côté, trop peu de l'autre. Marcion a commencé, les autres ont suivi. L'un a introduit un dieu qui n'existe pas; un autre a voulu ravir la divinité à celui qui la possède par essence. Sabellius vient, qui confond les personnes divines, et des trois n'en fait qu'une. Après Marcel et Photin, Paul de Samosate soutiendra que Jésus-Christ a tiré son principe de Marie. Nous avons gémi des déplorables excès de l'Arianisme. La foi nous a été donnée pour nous soustraire au danger de ces inondations des hérésies diverses, nous arrêter au point fixe de la doctrine; de manière à repousser comme adultère et étranger tout ce qui excède ou qui manque. Là où il y a une règle établie, il n'y a plus besoin d'examiner avec une inquiète curiosité les interminables

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 435—438.

(**) *De Sacerdot.*, lib. iv, n° 4.

(1) « Il y a hors de l'Église des hommes qui se disent de la république chrétienne, pendant qu'ils font horreur à tous les chrétiens. » (Molinier, *Serm. chois.*, tom. xiii, pag. 297.)

questions que le caprice peut enfanter ; on doit s'en tenir à celle qui se trouve établie (*).

L'entêtement de l'hérétique est incurable (**) (1). Matth. VII. 17.

Le mauvais arbre ne peut produire de bon fruit. Autrement Jésus-Christ n'auroit pas dit vrai. Vous

(*) Hom. VIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 89. Rapports entre ces hérétiques et ceux des temps modernes : Voyez Bourdaloue, *Dominic.*, tom. I, pag. 267 ; *Pensées*, tom. I, pag. 193 ; Neuville, *Mystères*, t. V, pag. 223, d'après notre saint docteur ; *Panégyr. de S. Pierre*, t. VI, pag. 121 ; Massillon, *Vérité de la religion*, 3e part., *Carême*, t. I, pag. 110 ; Segaud, *sur la foi*, *Carême*, t. I, p. 93 ; l'abbé Clément, même sujet, *Carême*, t. II, p. 125 ; Molinier, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 385 ; Le Chapelain, *Autorité de l'Eglise*, tom. IV, pag. 394, Joli, *Serm. sur la foi*, *Dominic.*, t. IV, p. 394 et suiv. « Seigneur, pénétré de la plus vive reconnoissance, oserai-je le dire, vous avez beaucoup fait pour l'Église votre épouse, en lui laissant le saint livre des Écritures. C'est une source de lumière pour elle ; mais après tout, si vous n'aviez encore établi un tribunal pour éclaircir ce qu'il a d'obscur, qu'auriez vous laissé dans ce dépôt sacré, qu'une occasion de schisme, de scandale, et de libertinage de créance? Vous auriez moins pourvu au repos, à l'union et à la foi de votre Église, que le législateur le moins éclairé, qui ne se contente pas de donner un volume de lois, mais qui établit des juges légitimes pour vider les différends qui naissent tous les jours sur le vrai sens de la loi. Ce n'est donc qu'en s'attachant à suivre la voix de ce tribunal inspiré du Ciel, pour conduire le troupeau de Jésus-Christ, que nous pourrons faire face à l'erreur, et que nous trouverons la source du vrai repos. » (Montargon, *Dictionn. apostol.*, tom. II, pag. 519, 520.) Principe sacré, nécessaire, que Bossuet fait valoir avec une si puissante autorité, dans chacune de ses admirables controverses avec les hérétiques de son temps.

(**) Hom. VI *in Epist. ad Tit*, tom. XI Bened., pag 767.

(1) « Ce qui fait l'hérétique, ce n'est pas seulement l'erreur, mais l'entêtement et l'obstination dans l'erreur. » (Bourdaloue, *Pensées*, tom. I, pag. 187.)

ne voyez, vous, que l'extérieur, mais l'œil de Dieu va plus loin; il pénètre jusqu'au fond du cœur. Dans l'église de l'hérésie, point de bon arbre; s'il y a quelqu'apparence de bien, il n'y a que des motifs humains qui le produisent; vertus stériles aux yeux de Dieu. Tous les actes humains sont déterminés par un motif quelconque. On combat, on navigue par motif de gloire ou d'espérance de s'enrichir. Ainsi, dans le bien que vous faites, vous agissez en vue soit d'obtenir la récompense céleste, soit d'éviter le châtiment. Je le demande à l'infidèle: quand il brave le jugement de Dieu en péchant contre la foi, quel motif peut l'engager à bien faire? Quel peut donc être le sien? Pas d'autre que de se faire remarquer des hommes, d'en acquérir les vains applaudissements; et par là, le peu qu'il fait de bien devient mal (*).

Une manœuvre ordinaire à l'hérésie est de tout brouiller, de se jouer de la vérité avec connoissance de cause, altérant les textes, dénaturant les saintes Ecritures (**).

Qu'un homme ignorant dans l'art d'exploiter les mines, s'avise d'en ouvrir une et d'y vouloir travailler, au lieu d'en tirer l'or qui y est caché, il brouillera, il confondra tout imprudemment, et son

(*) Hom. xx, *Opus imperfect. in Matth.*, tom. vi Bened., p. xcx.

(**) *De Spiritu Sancto*, tom. iii Bened. (Supplément), pag. 803.

travail sera infructueux, ou plutôt très nuisible. De même, ceux qui ne connoissent pas l'enchaînement des choses que contiennent les livres sacrés, qui n'examinent point la propriété des paroles et du langage, n'en observent point les règles, mais lisent et parcourent tout simplement et d'une même manière, mêlant l'or avec la terre, ne trouveront jamais le trésor qui y est caché; telles sont les sources de l'erreur où sont tombés les hérétiques (*) (1).

(*) Hom. XL *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 236.

(1) « Ne connoissant point d'autorité, sans respect pour la première antiquité, sans égard à ce que les chrétiens ont cru dans tous les lieux et dans tous les temps, hommes nouveaux, ils interprètent les Écritures d'une manière nouvelle. Ils les interprètent par leur propre esprit, qui ne peut être qu'un esprit de présomption, dès là qu'on se croit, à la faveur d'un peu de science de ce monde, plus habile dans la science divine que tant de grands personnages qui en ont été remplis. Ils interprètent les Écritures par leur propre esprit; et leur esprit, qui est celui de l'homme, va jusqu'à supprimer dans la religion tout ce qui paroît, soit dans le dogme, soit dans la morale, trop haut et trop divin, pour y substituer, d'une part, ce qui est plus facile à croire, et de l'autre, ce qui est plus commode à faire. Que deviennent donc les Écritures ainsi abandonnées au propre esprit? un livre arbitraire et problématique, qui souffre toutes sortes de commentaires, entre lesquels on choisit celui qu'on veut pour en faire sa religion.» (Molinier, *Cinquième Disc. sur la vérité de la relig.*, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 311.)

Homélie xii *sur la première Épître à Timothée.*

T. xi Bened. Pag. 609.

Comme ceux qui s'appuient sur la foi naviguent sûrement au milieu des tempêtes de ce monde, ceux au contraire qui ne tiennent pas à cette ancre ferme et solide, restent sans appui; battus par tous les vents, ils errent à l'aventure, et sont entraînés dans un naufrage inévitable. Saint Paul en avoit déjà prévenu son disciple. Ici il répète le même avertissement : « L'esprit de Dieu dit expressément que dans » les temps à venir quelques-uns abandonneront la » foi, en suivant des esprits d'erreur et des doctrines » diaboliques; » désignant, par ces paroles prophétiques, les Manichéens, les Encratites, les Marcionites et autres. Tous les maux dont l'Eglise eut depuis à gémir, provenoient de ce que ces hérésies s'étoient éloignées de la foi (1). Après un oracle de l'Esprit Saint énoncé en termes si exprès, il ne faut pas s'étonner qu'il y en ait encore maintenant qui abandonnent la foi, et s'engagent dans des superstitions judaïques. L'Apôtre prévoyoit qu'un temps viendroit où d'autres qui avoient marché jusque là sous les bannières de la foi, en déserteroient les drapeaux

Pag. 610.

I. Tim. iv. 1.

(1) « Les premiers, les plus beaux jours du christianisme duroient encore, et saint Paul les voyoit déjà s'élever, ces esprits de division et de discorde, qui, dans la longue suite des siècles, devoient causer tant de malheurs, et faire couler les larmes de l'Église, etc. » (Ch. de Neuville, *Serm. sur la foi*, *Mystères*, tom. v, pag. 207.)

pour se livrer à des extravagances bien plus coupables encore ; et que les disputes ne se borneroient pas à l'abstinence de telles ou telles viandes, mais à l'essence même du mariage, et d'autres questions semblables. Dans la pensée de saint Paul, ce n'étoit pas des Juifs qu'il s'agissoit, puisqu'il parloit d'un temps à venir et de dogmes relatifs à la foi ; mais d'autres hérétiques qu'il signale sous le nom d'*esprits d'erreur ;* organes du Démon, pères du mensonge, habiles à déguiser leurs doctrines empoisonnées. D'où vient que l'Apôtre ajoute : « Qu'ils » les répandent sous des masques *hypocrites ;* con- » noissant bien la vérité, mais la dissimulant avec » artifice ; de qui *la conscience est noircie de crimes.* » C'est-à-dire que leur vie tout entière n'est qu'un long tissu de déréglements ; esprits non moins dangereux que ceux que Jésus-Christ lui-même avoit dénoncés quand il avertissoit qu'il surviendroit des scandales dans son Eglise, et que l'ivraie s'y trouveroit mêlée avec le bon grain.

Ibid. 2.

Matth. XVIII. 7. XIII. 25.

Réfutation de l'opinion des Manichéens sur l'usage de certaines viandes. Pag. 611.

Enseignant ceci à nos frères, vous serez un bon ministre de Jésus-Christ, vous nourrissant des paroles de la foi, et de la bonne doctrine que vous avez toujours suivie. I. Tim. v. 9.

Mettez sous leurs yeux notre grand mystère (de

la divine incarnation). Tout par insinuation, non avec le langage de l'autorité, les attachant à l'école de la foi, *les nourrissant de paroles saintes*, vous appliquant sans relâche à ces pieux exercices.

Pag. 612 et suiv.

Préceptes généraux. Fuir la vie molle, et travailler à gagner le ciel, comme ont fait tous les saints. Que les biens de la terre sont inconstants; qu'ils ne méritent pas le nom de biens. Recommandation de l'aumône (*).

Extrait de l'homélie vi *sur la seconde Épître à Timothée*. (Chap. ii, vers. 23 et suiv.)

T. xi Bened. pag. 693.

Saint Paul recommande à son disciple d'éviter avec soin les questions oiseuses qui n'apprennent rien: ce n'est qu'une source de contestations. Il insiste partout sur cette maxime de conduite. Personne n'étoit plus que l'Apôtre en état d'y répondre, et de fermer la bouche à ceux qui les font. Il veut même que son disciple se soit appliqué à l'étude et à la lecture assez pour les connoître et les réfuter. La science est toujours utile et pour nous et pour les autres. Mais il n'ignoroit pas non plus qu'il est encore plus nécessaire d'éviter les disputes vaines, interminables, et qui n'amènent à leur suite que des querelles, des animosités, des invectives et des

(*) Hom. xii *in Epist. ad Timoth.*, tom. xi Bened., pag. 426; Morel, *Nov. Testam.*, tom. v, pag. 476–495.

récriminations. Evitez-donc, lui dit-il, ces sortes de questions. Nos saintes Ecritures et tant d'autres matières vous fourniront toujours assez de quoi fournir à la sagacité de votre esprit. *Il ne faut pas que le serviteur de Dieu s'amuse à contester.* Le Dieu que nous servons est un Dieu de paix ; comment le servir avec la guerre dans le cœur ? *Mais qu'il soit modéré envers tout le monde.* Comment donc accorder ce précepte avec les autres paroles : *Exhortez, reprenez avec une pleine autorité,* n'épargnez pas un langage sévère. C'est que cela même se concilie avec la modération. Une réprimande, qui part d'un cœur affectueux, ne fait jamais plus d'impression que quand elle s'énonce avec quelque chaleur ; mais elle n'exclue pas la modération, et va bien plus sûrement à son but, que l'aigreur de la dispute et l'amertume du reproche (1).

II. Tim. II. 16.
Ibid. 24.
Tit. I. 16.
Pag. 694.

Qu'il soit capable d'instruire tous ceux qui ont besoin de recourir à ses lumières. Ce qui s'accorde parfaitement avec cette autre maxime : *Évitez l'hérétique après l'avoir repris une ou deux fois.* La mo-

Tit. III. 10.

(1) « Le bon pasteur préfère autant qu'il le peut une douce insinuation; il y ajoute l'exemple, la patience, la prière, les soins paternels. Ces remèdes sont moins prompts, il est vrai, mais ils sont d'un meilleur usage. Le grand art dans la conduite des âmes, est de vous faire aimer pour aimer Dieu, et de gagner la confiance pour parvenir à la persuasion. » (Fénelon, *Disc. pour le sacre*, tom. IV, pag. 504, édit. Boullage. Paris, 1821.)

dération unie à la science sont des qualités indispensables, dont le défaut rendroit votre ministère inutile. Le pêcheur qui a jeté son filet tout le jour sans rien prendre, ne se décourage pas. Pêcheur des âmes ! voilà votre image. Cette terre, continuellement remuée par le tranchant de la charrue, ne sera pas toujours rebelle. À force d'entendre la parole sainte, on finit par en recueillir quelques fruits. Cessez de la répandre ; telle âme qui étoit au moment de s'ouvrir à la persuasion, vous échappe, parce que vous l'abandonnez. Semblable à l'imprudent vigneron qui, fatigué de ne rien recueillir une première et une seconde année, renonceroit à cultiver sa vigne, sous le prétexte qu'elle n'auroit encore rien rapporté · l'année d'après, elle alloit produire et le dédommager de ses peines. La première disposition du disciple est d'être affectionné à son maître. Le moyen de l'être à l'égard d'un homme qui ne parle qu'avec aigreur et emportement (1) ?

Évitez l'hérétique après l'avoir repris une ou deux fois. Il ne s'agit pas ici de l'hérétique opiniâtre, du malade qui ne veut pas être guéri. Tout autre personne engagée dans l'erreur, ne craignez pas de la

(1) « La correction ressemble à certains remèdes que l'on compose de quelques poisons. Il ne faut s'en servir qu'à l'extrémité, et qu'en la tempérant avec beaucoup de précaution. La correction révolte secrètement jusqu'aux derniers restes de l'orgueil : elle laisse au cœur une plaie secrète qui s'envenime facilement. » (Fénelon, *ibid.*)

reprendre *dans l'espérance que Dieu leur pourra donner un jour l'esprit de pénitence pour leur faire connoître la vérité.* Les seuls qu'il nous soit ordonné d'*éviter* sont ceux dont nous sommes convaincus avec certitude que, quelques efforts que nous fassions, ils ne reviendront pas. Les autres, loin de les éviter, abordons-les, reprenons-les avec douceur; ne les regardons pas comme désespérés, tant que nous ne les aurons pas ramenés à la lumière, et que *revenus de leur égarement, ils soient enfin sortis des piéges du Démon qui les retient captifs* dans ses liens (1). Emportés par le courant, ils ont une liberté de mouvements qui leur donne l'air de nager ; ils sont captivés par leurs préventions.

Voyez comme partout l'Apôtre s'exprime avec la plus sage circonspection : *Dans l'espérance,* dit-il. Laquelle? Qu'ils pourront d'eux-mêmes revenir? Non, mais *que Dieu leur pourra donner un jour.* Car qu'il en arrive ainsi, l'honneur en appartiendra tout entier au Seigneur. Vous plantez, vous arrosez ; c'est I. Cor. III. 6. Dieu qui féconde la semence et lui donne l'accroissement. Quand on nous écoute, gardons-nous bien de croire que ce soit notre ouvrage.

Or, ce que nous disons ici de la doctrine s'applique également à la morale (*).

(1) Excellentes règles de conduite, tracées par Bourdaloue, pour ces sortes de circonstances, *Serm. sur la société des justes avec les pécheurs, Dominic.*, tom. I, pag. 196, 197.

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 577—579.

Homélie xx *du Commentaire imparfait sur l'Évangile de saint Mathieu.* (Ch. vii. 24.)

T. vi Bened. Pag. xcvii. Col. 1.

Quiconque entend ces paroles et les met en pratique, je le comparerai à l'homme sage qui a bâti sa maison sur la pierre. Il nous arrive fréquemment de témoigner quelque surprise de voir des hommes abandonner la foi et passer sous les bannières de l'infidélité. Qu'ils se laissent entraîner par la séduction ou intimider par la menace, ou surprendre par les artifices d'une fausse doctrine, n'importe comment. Mais si nous voulions étudier avec réflexion cette seule maxime de Jésus-Christ, et l'avoir toujours présente à la mémoire, nous cesserions d'être étonnés de leur défection. Je demanderai d'abord comment l'on pourroit être fidèle à Jésus-Christ, quand on ne tenoit pas à Jésus-Christ? Comment la vérité enchaîneroit-elle une âme qui ne s'attacha jamais à la vérité? Quelle justice courageuse attendre de qui n'a jamais connu la justice? *Quiconque entend ces paroles que je dis et qui les met en pratique,* etc. Quelles sont-elles ces paroles? Celles que contient tout le chapitre d'où celles-ci sont tirées : qui veut être vraiment disciple de Jésus-Christ, doit non-seulement éviter l'homicide, mais jusqu'à la colère; non-seulement le parjure, mais tout jurement; non-seulement la fornication, mais tout regard déshonnête; non-seulement les emportements et les vengeances, mais la moindre re-

Col. 2.

présaille. Il nous y est ordonné, non pas seulement de nous abstenir du larcin, mais de ne point poursuivre nos droits avec rigueur; d'aimer sincèrement ceux qui nous aiment, mais d'aimer ceux-là mêmes qui ne nous aiment pas. Et les autres préceptes de la morale évangélique. Or, quiconque est profondément pénétré de ces maximes et en a fait le ciment de sa conduite habituelle, le moyen qu'il succombe et se montre foible dans les épreuves auxquelles il est soumis? Par une raison contraire, comment résister, quand on n'est pas solidement assis sur le fondement de la justice? *Je le comparerai à l'homme sage*. L'homme sage par excellence, celui qui fut la sagesse même, c'est Jésus-Christ. C'est lui qui a bâti la maison; à savoir, son Eglise, en lui donnant pour fondement la pierre, la fermeté de la foi. Le Démon a aussi sa maison, bâtie sur le sable, c'est-à-dire sur l'infidélité toujours mobile, inconstante, où rien ne se tient; mais où tout est divisé, où chacun a son système et son opinion. Ainsi l'ancienne philosophie ne fit jamais un corps de doctrine uniforme; de même, l'hérésie fut toujours changeante et incertaine, sans autres règles que les variations éternelles de l'esprit humain; l'Eglise, au contraire, c'est la pierre qui présente une masse solide, indissoluble (*) (1).

Pag. XCVIII. Col. I.

(*) Homél. XX, etc. Morel, tom. I. Nov. test.

(1) L'histoire a de tout temps justifié ce reproche fait à l'hérésie. « Le

T. II. Bened. Pag. 705.

Le psaume qui vient de vous être lu, m'amène naturellement à vous parler des hérétiques, non pour nous prévaloir de leur défaite, mais pour les relever et leur rendre la vie qu'ils ont perdue. A Dieu ne plaise que je sois leur persécuteur! Ce n'est pas l'hérétique que je combats, mais l'hérésie; non l'homme que je hais, mais l'erreur : voilà le seul ennemi que j'attaque, pour faire revenir de leur égarement des esprits que le Démon a engagés dans une fausse route. Nous sommes plus accoutumés à supporter la persécution qu'à la susciter; à souffrir, qu'à tourmenter. Jésus-Christ nous en a donné l'exemple : il s'est laissé attacher à la croix, il n'y a mis personne; il s'est livré aux outrages, il

schisme, qui, après s'être séparé de la pierre fondamentale, sur laquelle repose tout l'édifice de la religion de Jésus-Christ, a substitué l'esprit particulier à l'enseignement antique; le schisme, qui, pour justifier sa scission d'avec l'Église mère, à enfanté les hérésies, et, avec elles, l'esprit sectaire, les factions, les troubles, les révoltes, les discordes civiles, et tous les maux qui ont bouleversé l'univers chrétien.» (*Lettre de M. l'évêque de Troyes*, dans notre *Collection ecclésiastique*, tom. x, pag. 184.)

« Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut que l'on tombe dans le précipice, quand on a quitté la route unique de la vérité. On est condamné à s'égarer. Comment se tenir ferme sur un sable mouvant? La preuve en est sous nos yeux. Tout nous démontre, et l'immortel auteur des Variations des Eglises protestantes nous l'avoit bien prédit, qu'on ne peut guère renoncer à cette sainte puissance de la chaire apostolique, sans affoiblir l'origine du christianisme, et toute l'autorité des anciennes traditions. » (*Variat.*, liv. VII, n° 62, *Collect. ecclés.*, *Disc. prélimin.* du tom. v, pag. XXI, citant saint Jean Chrysostôme, Hom. v *in Epist. ad Timoth.*,

n'en rendoit pas; et c'est par là qu'il a vaincu le monde. *Si j'ai parlé mal, faites voir ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous?* Le maître du ciel et de la terre ne se venge pas autrement de l'insulte qui lui a été faite; lui qui pouvoit, s'il l'eût voulu, faire descendre la foudre du ciel, ébranler la terre, frapper de sécheresse cette main insolente qui osa s'abattre sur le visage auguste d'où sortit la parole qui créa l'univers, commanda aux flots de la mer et ressuscita Lazare. Quelle leçon pour nous! Joann. XVIII. 23. Pag. 707.

Que dit le psaume? *J'ai élevé ma voix pour crier au Seigneur, j'ai élevé ma voix pour le prier.* Faisons un appel à l'hérétique; présent ou absent, n'importe; s'il s'en rencontre dans cet auditoire, qu'il écoute les leçons que nous allons lui donner; s'il ne peut les entendre personnellement, qu'elles lui soient transmises par vous. Non, je le répète, il n'y a point d'agression de ma part; le sein maternel de l'Eglise s'ouvre à ses enfants et aux étrangers. C'est l'arche de Noé qui reçut toutes les sortes d'animaux et les rendit tels qu'ils y étoient entrés. L'Eglise change ceux qu'elle admet. Tel qui y étoit entré avec des mœurs féroces, il ne dépendra pas de moi qu'il n'en sorte avec les inclinations les plus pacifiques. Qu'il s'y refuse, je n'en suis pas responsable; c'est sa faute. Je sème : si vous êtes une bonne terre, la semence vous profitera; si vous ne l'êtes Ps. CXLI. 1. Pag. 708.

pas, que vous ne soyez qu'une terre aride et rebelle à la culture, personne ne sauroit me l'imputer. Docile ou non, je ne cesserai pas d'adoucir vos blessures.

J'ai élevé ma voix pour crier au Seigneur : Quel est-il ce *Seigneur*, ce maître à qui s'adresse le divin psalmiste?

C'est Jésus-Christ que David avoit en vue dans chacune de ses prophétiques inspirations. Or les noms de Seigneur, de Dominateur souverain ne pouvant s'appliquer qu'à Dieu, le prophète a, par ce seul mot, proclamé la divinité de Jésus-Christ contre les hérétiques qui devoient un jour la lui contester (*).

EXTRAIT DE L'HOMÉLIE XXVII *sur la première épître aux Corinthiens*, à l'occasion de ces paroles de l'Apôtre : *Car il faut qu'il y ait des hérésies, afin qu'on connoisse ceux d'entre vous qui sont éprouvés.* (I. Cor. XI. 19.)

(Analyse.)

T. x Bened. Pag. 242.

Par le mot d'hérésies, l'Apôtre entend ici, non les divisions sur des points de foi, mais celles qui étoient bornées au seul schisme. Il en parle dans le même sens que cet oracle du Sauveur lui-même : *Il est nécessaire qu'il arrive des scandales ;* nécessaire, non d'une nécessité absolue, qui enchaîne

Matth. XVIII. 7.

(*) *In S. Phocam martyrem contra Hæreticos*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 775 et seq.

toute liberté, et à quoi il soit impossible d'échapper; il n'en parle dans ces termes que parce que la prévoyance qu'il avoit de l'avenir lui faisoit voir que de la corruption des hommes sortiroit cet inévitable désordre. Autrement Jésus-Christ n'auroit pas ajouté ces formidables paroles : *Et malheur à celui par qui le scandale arrive.* Pour comprendre que ce sont les partialités et les schismes que saint Paul entend ici par le mot d'hérésies, il suffit de lire la suite :

Car chacun y mange le souper qu'il y apporte, sans attendre les autres. N'avez-vous pas des maisons, etc. Que s'il emploie une expression aussi forte pour combattre un abus qui ne blesse que la charité, que n'auroit-il pas dit de l'hérésie proprement dite, qui concerne les dogmes de la foi? comme par exemple, dans son épître aux Galates : *Quand un Ange viendroit du ciel vous apporter un autre Evangile que celui qui vous a été prêché, qu'il soit anathème.* Et encore dans celle aux Philippiens: *Vous, qui voulez être justifiés par la loi, vous êtes déchus par la grâce,* vous anéantissez le bienfait de la rédemption divine qui nous a été apporté par Jésus-Christ. Partout il emprunte les expressions les plus vives contre les erreurs qui touchent la foi, jusqu'à appeler ceux qui les débitent émissaires de Satan. Ici l'expression paroît moins dure, et toutefois, quelle vive horreur l'Apôtre ne cherche-t-il pas à inspirer contre le schisme! *Vous rassem-*

I. Cor. XI. 20.

Gal. I. 8.

Phil. III. 2.

bler comme vous le faites, ce n'est plus, dit-il, *manger ensemble la cène du Seigneur.* Il retrace à leurs souvenirs ce mémorable souper où Jésus-Christ institue son redoutable mystère. Tous les Apôtres, réunis à leur divin maître, étoient assis avec lui à une même table ; cependant il n'y avoit point tant de différence à Corinthe, entre les riches et les pauvres, qu'il y en avoit à Jérusalem, entre Jésus-Christ et ses disciples. Judas, le traître Judas, y siégeoit comme les autres, à ses côtés : comme eux, il reçoit sa part du banquet sacré, comme eux, il participe au divin mystère. Le crime de la séparation dont les Corinthiens se rendoient coupables, devient le même que celui de Judas (*).

Pag. 243. et suiv

Ps. XLVI. 17. Sur les paroles : *Toi qui hais la discipline et qui rejettes mes paroles avec mépris.*

Ce que le prophète appelle ici *discipline*, embrasse la loi tout entière, qui règle les affections de l'âme, en bannit le vice et y fait germer la vertu (**).

(*) Hom. XXVII *in* I *Epist. ad Corinth.*, tom. X Bened., pag. 242—249 ; Morel ; *Nov. Testam.*, t. V, p. 29 —300.

(**) *Expos. in ps.* XLIX, tom. V Bened., pag. 234.

Cette pensée de saint Jean Chrysostôme trouvera un commentaire éloquent dans ces paroles d'un autre Chrysostôme : « Deux choses sont nécessaires à la sainte Église, la pureté de la foi et l'ordre de la discipline. La foi est toujours sans tache, la discipline souvent chancelante. D'où vient cette différence, si ce n'est que la foi est le fondement, lequel étant renversé, tout tomberoit par terre ? Or, il a plu à notre Sauveur, qui a

Extrait de l'homélie lix *sur l'Évangile de saint Jean.*

(Analyse.)

Jésus-Christ établit, par ces caractères, la différence qui est entre lui et les faux Christs : d'abord, que sa doctrine est prise dans les Ecritures; ensuite, que ses brebis entendent la voix du pasteur. Ajoutons une troisième raison, non moins considérable : c'est que ces faux Christs, ces faux prophètes agissant en tyrans, faisoient tout ce qu'ils pouvoient pour engager les peuples à la révolte(1); au lieu que

T VIII Bened. Pag. 347.

Joann v. 39.

Ibid. x. 16.

établi son Église comme un édifice sacré, de permettre que, pour exercer le zèle de ses ministres, il y eût toujours à la vérité quelques réfections à faire dans le corps du bâtiment ; mais que le fondement fût si ferme, que jamais il ne pût être ébranlé, parce que les hommes peuvent bien, en quelque sorte, contribuer par sa grâce à faire les réparations de l'édifice; mais qu'ils ne pourroient jamais le redresser de nouveau, s'il étoit entièrement abattu. Il faudroit que le Fils de Dieu vînt encore au monde; et comme il a résolu de n'y venir qu'une fois, il a fondé son temple si solidement, qu'il n'aura jamais besoin qu'on le rétablisse, et qu'il suffira seulement qu'on l'entretienne. » (Bossuet, *Oraison funèbre du P. Bourgoing*, p. 152, édit. Renouard. Paris, 1802.)

(1) Bossuet : « C'est un mauvais caractère, et un des effets les plus odieux de la nouvelle réforme, d'avoir armé les sujets contre leurs princes et leur patrie, et d'avoir rempli tout l'univers de guerres civiles; et il est encore plus odieux, plus mauvais de l'avoir fait par principes, et d'établir des maximes séditieuses qui tendent à la subversion de tous les empires, et à la dégradation de toutes les puissances établies de Dieu. Car il n'y a rien de plus opposé à l'esprit du christianisme que cet esprit de révolte,

Jésus-Christ étoit si loin de cette conduite, qu'il
Ibid. vi. 15. fuyoit lorsque le peuple le vouloit enlever pour le faire roi, et que quand on vint lui demander s'il
Marc xii. 14. étoit libre de payer le tribut à César, il répondit qu'il falloit le payer, et en donna lui-même l'exemple. De plus, il est venu pour le salut de ses brebis,
Joann. x. 10. afin qu'elles aient la vie, et qu'elles l'aient abondamment; mais les autres leur ont ôté même cette
Pag. 348. vie présente. Ceux-là ont trahi les brebis qui s'étoient confiées à eux, et ont pris la fuite, au lieu que Jésus-Christ est demeuré si ferme, et les a si courageusement défendues, qu'il a donné sa vie pour elles. Ceux-là ont souffert malgré eux, forcément et en fuyant; mais Jésus-Christ a tout souffert librement et volontairement.

Joann. x. 6. *Jésus leur dit cette parabole; mais ils ne comprirent point ce qu'il disoit.* Pourquoi donc leur parloit-il d'une manière obscure? C'étoit pour rendre leurs esprits plus attentifs. Mais aussitôt après, il ôte
Ibid. 7. l'obscurité par ces paroles : *Je suis la porte : si quelqu'un entre par moi, il sortira et il trouvera des pâturages*, c'est-à-dire la nourriture des brebis.

ni rien de plus beau à l'ancienne Église, que d'avoir été tourmentée et persécutée jusqu'aux dernières extrémités durant trois cents ans, et depuis, à plusieurs reprises, par des princes hérétiques ou infidèles, et d'avoir toujours conservé dans une oppression si violente, une inaltérable douceur, une patience invincible, et une inviolable fidélité envers les puissances. » (*Cinquième Avertissement aux protestants*, tom. iv, pag. 225, 226.)

Le mercenaire voit venir le loup et il abandonne les brebis, et le loup vient et les ravit. C'est là ce qu'ont fait les faux Christs. Mais le vrai Christ a fait tout le contraire. Par ce mot de loup, on peut entendre le Démon, loup spirituel, non-seulement loup, mais lion rugissant, mais serpent tortueux, comme parle l'Ecriture (*).

Ibid. 12.

Pag. 349.

I. Petr. v. 8.

Homélie III *sur la première épître aux Corinthiens.*

Je vous conjure, mes frères, par le nom de Jésus-Christ Notre-Seigneur, d'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir parmi vous de divisions ni de schismes, mais d'être tous unis ensemble dans un même esprit et dans un même sentiment. (Chap. I, vers. 10.)

T. x Bened. pag. 1..

Ce que je n'ai cessé jamais de vous dire, avec quel ménagement on doit se permettre les réprimandes, vous le voyez justifié par l'exemple de l'Apôtre. Il s'agissoit de réprimer un désordre des plus graves, et qui n'alloit à rien moins qu'à menacer dans ses fondements l'Eglise de Corinthe : voyez avec quelle réserve dans les expressions saint Paul entre en matière. Il commence par les conjurer au nom de Jésus-Christ, comme s'il ne lui eût pas suffi de les prier en son propre nom, pour en espé-

(*) Morel, *Nov. Testam.*, t. II, p. 371—376.

rer le succès qu'il désire. Je vous conjure par Jésus-Christ; c'est-à-dire j'associe à moi Jésus-Christ, je l'appelle à mon secours, lui dont le saint nom a été déshonoré par le crime commis au milieu de vous. Il falloit une considération aussi puissante pour exciter dans ces consciences coupables la con-
Pag. 15. fusion et le remords. On s'enhardit dans le crime après qu'on l'a commis. Si vous ne prévenez les progrès du mal par quelque moyen fort et puissant, l'orgueil enchaîne, et amène l'endurcissement. Emparez-vous du coupable, vous le forcez à rougir, vous l'abattez à vos pieds, vous désarmez son orgueil, vous lui faites sentir l'énormité de sa faute. Telle est la méthode qu'emploie l'Apôtre.

Quelle grâce a-t-il à leur demander? *D'avoir tous un même langage, et de ne point souffrir de schismes parmi vous.* Ce mot de schisme suppose une accusation redoutable et qui intéresse toute la communauté. Il suffisoit qu'une partie de l'Eglise eût été blessée, pour que tout le reste fût en souffrance. Pendant que le tout demeure uni et entier, il se conserve. Dès qu'il se divise en plusieurs parties, non-seulement ces parties divisées ne peuvent plus se conserver; mais ce tout qu'elles composoient périt. C'est là ce que produit le schisme dans l'Eglise.

De peur, toutefois, que le reproche n'eût pénétré trop avant dans les cœurs, l'Apôtre adoucit la

blessure par les paroles qui suivent : *Mais d'être tous unis ensemble dans un même esprit et dans un même sentiment.* Quand je vous exhorte à *n'avoir tous qu'un même langage*, je ne vous demande point une simple union de paroles : c'est une union *d'esprits et de sentiments* que je désire. Il ne suffit pas d'être uni par la foi, si l'on n'est réuni par la charité. C'étoit là ce qui manquoit aux Corinthiens, partagés dans leurs affections.

Car j'ai été averti, mes frères, par ceux de la maison de Chloé. L'accusation ne vient pas de lui. Ce sont des avertissements étrangers qui lui ont fait parvenir le délit. Il n'y a pas cru à la légère; il ne s'est pas ouvert indiscrètement à la dénonciation qui lui en a été faite. Il ne la dissimule pas non plus; il ne laisse pas ignorer de quelle source elle part, de peur que l'on ne crût qu'il la faisoit de son chef. Par une sagesse admirable, obligé de citer des témoins, il ne nomme personne en particulier, de peur d'indisposer les Corinthiens contre celui qu'il auroit nommé; il indique toute une famille pour couvrir mieux celui de qui venoit l'avertissement, et pour donner en même temps du poids à l'accusation; car l'intérêt de l'un ne lui fait jamais perdre de vue celui de l'autre; et, quelqu'éclat qu'ait eu la faute, rien de tout cela n'empêche qu'il ne les appelle toujours ses frères. Vers. 11.

Qu'il y a des contestations parmi vous. En leur Pag. 16.

parlant de lui-même, il s'est servi du mot de schisme; ici, il emploie celui de *contestation*, bien plus adouci, parce qu'il parle d'après les autres.

Vers. 12. *Ce que je veux dire, c'est que chacun de vous prend parti en disant : Pour moi, je suis à Paul, et moi, je suis à Apollon; moi, je suis à Céphas.*

Chacun de vous prend parti.

Ce qui témoigne que ce n'étoient point seulement quelques particuliers, mais l'Eglise tout entière qui étoit infectée. Les ravages du schisme sont toujours contagieux.

Il nomme Apollon, Céphas lui-même; non que l'attachement qu'on leur portoit fût criminel en soi; ils pouvoient le mériter; mais ce même attachement pouvoit s'adresser à d'autres qui en fussent moins dignes; et c'étoit là ce qui le rendoit criminel. S'il n'étoit pas bien de tant s'affectionner à des hommes, tels qu'un Céphas (saint Pierre), un docteur si éminent, le premier des Apôtres, qui avoit été le fondateur de ce nombreux troupeau, tel qu'un saint Paul lui-même, à plus forte raison s'il s'étoit agi d'hommes d'un moindre mérite.

Et moi, ajoute l'Apôtre, *je suis à Jésus-Christ.* Ce parti là, saint Paul est bien loin de le condamner. C'est le seul légitime et nécessaire.

Vers. 13. *Jésus-Christ donc est-il divisé?* Peut-il leur
Pag. 17. faire sentir par un reproche plus vif, plus amer, où l'indignation respire avec plus d'énergie, toute

l'horreur dont ils doivent se pénétrer pour le schisme? C'est leur dire : vous avez divisé Jésus-Christ; vous avez mis son corps en pièces.

Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? ou avez-vous été baptisés au nom de Paul? O le généreux amant de Jésus-Christ!... Il ne dit pas : est-ce Paul qui a fait le monde? est-ce lui qui a tiré tous les hommes du néant? Il ne met en avant que les objets les plus chers à la piété des fidèles, les témoignages les plus éclatants de la divine Providence sur son Eglise, à savoir la croix de Jésus-Christ, les eaux du baptême, vivifiées par son sang, et les bienfaits dont elles ont été la source. Aussi : *Est-ce Paul qui a été crucifié pour vous*, plutôt que de dire : est-ce Paul qui est mort?

Ou avez-vous été baptisés au nom de Paul? Non pas qu'il n'eût baptisé en effet plusieurs de ces chrétiens; on ne l'ignoroit pas; mais au nom de qui? Parce que l'origine de la division élevée parmi eux venoit de ce qu'ils s'attachoient à la personne de ceux qui le leur avoient conféré, jusqu'à en prendre le nom; l'Apôtre, pour réprimer ces affections privées, les rappelle à celui au nom de qui ils l'ont reçu. Qui donne le baptême, n'est que ministre; celui au nom de qui il est donné, c'est Dieu lui-même, qui y remet les péchés. Il auroit pu ajouter : Est-ce Paul qui vous a ouvert l'entrée du royaume des cieux et vous en a donné la promesse?

Il ne le fait pas; pourquoi? C'est que l'un étoit bien plus difficile que l'autre à raison de l'humiliation et de la souffrance, à quoi il falloit se dévouer, et que d'ailleurs le bienfait ne pouvoit se procurer que par le sacrifice. L'un est la conséquence de l'autre.

Rom. VIII. 32. *Celui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré à la mort pour nous tous; que ne nous donnera-t-il pas, après nous l'avoir donné?* Car enfin, *si,*

Ibid. v. 10. *lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés avec lui par la mort de son Fils, à bien plus forte raison étant maintenant réconciliés, serons-nous sauvés par la vie de ce même Fils.* Les promesses n'etoient qu'en espérance, au lieu que dès maintenant nous sommes en possession des biens que nous a valu ce prodigieux héroïsme de la charité divine.

Vers. 14. *Je rends grâces à mon Dieu de ce que je n'ai baptisé aucun de vous, hors Crispe et Caïus.*

Pag. 18 De quel droit s'enorgueilliroit-on d'avoir baptisé grand nombre de fidèles, lorsque je rends grâces à Dieu, au contraire, de n'en avoir baptisé que peu? Ce qu'il dit, non pour déprécier le baptême; non, assurément; mais pour châtier la présomption de ceux qui s'en faisoient un titre de gloire. La vertu du sacrement ne vient pas des hommes, mais de celui qu'on y invoque. Il n'y a rien dans le ministère qui le donne qui nécessite un grand travail comme dans celui de la prédication. Son efficacité

est telle, que sans lui il n'est pas possible d'entrer dans le royaume des cieux ; mais toute personne, sans être bien considérable, peut le conférer, tandis qu'il n'en est pas de même de la prédication.

Que si l'on veut connoître pourquoi saint Paul remercie Dieu de n'avoir baptisé que peu de personnes, lui-même en explique le motif : *Afin que personne ne dise que vous avez été baptisés en mon nom.* Quoique ce reproche ne s'adressât point à ceux de Corinthe, il n'en étoit pas moins à craindre qu'ils ne s'y exposassent ; car si des hommes sans mérite et de nulle considération avoient été l'occasion de schismes parce qu'ils en avoient baptisé plusieurs, l'exemple de saint Paul baptisant n'auroit pas manqué de laisser croire à la multitude abusée, non-seulement qu'il falloit appeler de son nom ceux à qui il auroit conféré le sacrement, mais que la vertu en étoit attachée à sa personne. Vers 18.

Et pourquoi encore cette réserve de sa part?

C'est que *Jésus-Christ ne m'a point envoyé pour baptiser, mais pour prêcher l'Évangile.* Cette ame ardente, héroïque, infatigable, prenoit pour elle ce qu'il y avoit de plus laborieux. Outre que la prédication étoit la source de tous les autres bienfaits, c'étoit pour cela qu'il en avoit reçu le ministère spécial. Les autres fonctions n'étoient pour lui qu'un accessoire dont il ne s'interdisoit que l'exercice. L'autre étoit bien plus l'objet de sa mission et le premier de Vers. 18. Pag. 19.

ses besoins, celui qui ne se confie pas indifféremment, mais qui exige des talents privilégiés et une grâce toute particulière. Aussi, dira-t-il à son disciple Tite-Timothée : *Qu'on fournisse abondamment aux besoins des prêtres qui gouvernent bien, principalement de ceux qui travaillent à la prédication de la parole et à l'instruction des peuples.* Il en est ici comme des jeux gymniques. Le travail ne consiste pas à proclamer le vainqueur et à décerner la couronne à celui des athlètes qui l'a méritée ; mais à préparer à l'avance par de longs et pénibles exercices celui qui doit la disputer dans l'arène. Or, c'étoit là la fonction que l'Apôtre s'étoit réservée à lui-même, bien qu'il n'abandonnât pas les autres détails du saint ministère. Par exemple, encore que les Apôtres eussent déclaré, au sujet des veuves, qu'il
Act. VI. 2. 4. n'étoit pas juste qu'ils abandonnassent la prédication pour avoir soin des tables, saint Paul ne laissa pas de prendre quelquefois ce soin, non pour se mettre en opposition avec ses collègues, mais pour ajouter cette action à ses autres exercices.

Pag. 17. *Sans y employer la sagesse de la parole, pour ne pas anéantir et rendre inutile la croix de Jésus-Christ.*

Après qu'il a rabaissé l'orgueilleuse prétention de ceux qui se croyoient valoir mieux que les autres pour avoir baptisé, l'Apôtre passe à ceux qui tiroient vanité de posséder une science mondaine, et

déploie contre ceux-là toute la force du zèle apostolique.

> En leur opposant les triomphes de la croix par la prédication des Apôtres, qui, sans avoir le secours des lettres humaines, ont confondu les sages du siècle, et soumis l'univers à la foi de Jésus-Christ (*).

Déchirer l'Église par le schisme n'est pas un crime moindre que celui de la corrompre par l'hérésie. On ne passe point à un autre prince ; on ne va point se ranger sous d'autres drapeaux; on reste fidèle à son monarque tant que l'on voudra. Répondez-moi, l'insolent qui oserait mettre en pièces la pourpre royale, seroit-il traité avec moins de rigueur que le rebelle qui se livreroit à un autre maître? En agir de la sorte avec un roi mortel seroit un crime digne de tous les châtiments. Égorger Jésus-Christ, mettre ses membres en pièces, osez dire que ce soit un moindre attentat.

C'est un crime si grand que celui du schisme et de la division dans l'Église, que le martyre même ne sauroit l'expier. Non, le sang même répandu pour le nom de Jésus-Christ n'efface pas un tel péché. Car, dites-moi, qui est-ce qui fait le martyre? L'honneur de répandre son sang pour la gloire

(*) Hom. III *in* I *Epist. ad Corinth.*, tom. X Bened., p 14—23; Morel, *Nov. Testam.*, tom. V, pag. 19—24.

de Jésus-Christ? — Quoi! vous seriez disposé, dites-vous, à donner votre vie pour lui; et vous venez par le schisme ravager cette Église pour laquelle Jésus-Christ a donné la sienne (*) (1)!

(*) Hom. XII *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 86.

(1) La même doctrine se trouve consignée dans tous les monuments de notre vénérable antiquité. Vous en avez la fidèle expression dans les écrits de saint Cyprien, de saint Athanase, de tous les défenseurs de l'unité catholique. Elle a été de nos jours proclamée avec une égale énergie par les évêques de France, à qui le souverain pontife Pie VI, de sainte et glorieuse mémoire, a rendu cet éclatant hommage: «Qu'ils avaient déjà publié d'excellents écrits contre l'Acte appelé Constitution civile du clergé (en 1790), où ils déploient toute la force de leur éloquence et de leur zèle contre le serment schismatique, proposé par l'Assemblée constituante, contre les dépositions des évêques, les vacances des siéges épiscopaux, les élections et les institutions des nouveaux pasteurs; d'où il est résulté que, de l'aveu et du consentement de toute l'Église gallicanne, les serments civiques doivent être regardés comme autant de parjures et de sacriléges, absolument indignes, non-seulement de tout ecclésiastique, mais de tout bon catholique; et tous les actes subséquents réputés schismatiques, absolument nuls et soumis aux censures les plus graves.» (*Bref aux évêques et aux fidèles de France*, du 13 avril 1791, tom. I de notre *Collect. génér.* in-8°, pag. 301.) Dans tous ces écrits, le schisme est qualifié attentat, sacrilége, impie, éversif de la discipline, et bientôt de la foi; car il est bien rare que le schisme ne mène à l'hérésie. Ouvrez les savantes Lettres pastorales, publiées par les archevêques de Lyon, de Paris, d'Embrun, d'Auch, de Reims, par les évêques de Boulogne, de Lescar, de Troyes, d'Amiens, etc., contre les décrets qui les dépouilloient de leurs siéges; les écrits de tous les canonistes anciens et nouveaux: pas un qui ne tienne le même langage, et ne présente le schisme comme un crime, tel que le martyre même n'en est point l'expiation.

Lettre à l'évêque Cyriaque.

J'ai appris qu'Arsace, qui a eu la témérité de se laisser mettre sur mon siége par l'impératrice, joignant bientôt la persécution à l'intrusion, s'est déclaré contre tous ceux de nos frères qui ne veulent pas communiquer avec lui ; que plusieurs catholiques fidèles sont morts en prison à cause de moi. Ce loup, couvert de la peau de brebis, cet homme qui n'a que l'extérieur d'évêque, il n'est qu'un adultère. Car de même qu'une femme devient adultère, lorsqu'elle prend un autre époux du vivant de son mari, de même celui-ci est un adultère dans l'ordre spirituel, ayant usurpé mon église pendant que je suis encore en vie. T. III. Bened. Pag. 670.

Je vous écris cette lettre de Cucuse, où je suis relégué par les ordres de la cour. J'ai eu beaucoup à souffrir durant ma longue traversée ; mais ce n'est pas là ce qui m'inquiétoit : tout ce qui me touche personnellement n'est pas ce qui fait sur mon ame la plus vive impression. Ce qui m'affecte le plus sensiblement, c'est la désolation où j'ai laissé mon troupeau, et les regrets que les saints évêques attachés à ma cause, les religieux et nos vierges chrétiennes donnoient à ma séparation. Pag. 671.

L'homélie tout entière respire les généreux sentiments que notre saint archevêque a constamment manifestés

dans le long cours des persécutions qu'il eut à essuyer, et qu'il a répandus dans le reste de ses ouvrages.

Pag. 668. Que la persécution me condamne à l'exil (répétoit-il sans cesse avec une généreuse liberté), qu'elle prononce contre moi l'arrêt de mort, je suis prêt à tout. Dans quelle terre peut-on me bannir qui n'appartienne au Seigneur? On me menacera de la mort, on me la fera subir; tous les prophètes l'ont subie avant moi. Les tortures? je penserai à Isaïe, à Daniel, à Jonas, au martyr saint Étienne, aux saints Apôtres, tous persécutés, tous mourants dans les supplices. J'ai appris de saint Paul que si je voulois plaire encore aux hommes, je ne serois pas serviteur de Jésus-Christ. Je sentirai mon courage se fortifier par l'oracle de David, quand il disoit : *J'énonçois en présence des rois de la terre vos jugements, ô mon Dieu, et je n'étois pas confondu.*

Gal. I. 10.

Ps. CXVIII. 46.

(Il ne dédaigne pas de répondre aux calomnieuses allégations que l'envie et la haine de ses persécuteurs avoient disséminées contre lui.) Si elles sont vraies, je consens à être déposé de l'épiscopat; que mon nom soit effacé de la liste des fidèles, et que Jésus-Christ me repousse de son royaume.

(On avoit osé l'accuser, non-seulement d'avoir admis des personnes du sexe dans son intérieur, pour y rester seul avec elles; mais d'avoir entretenu un commerce criminel avec une femme mariée. Ca-

lomnie atroce et manifeste, qu'il repousse par la notoriété publique de sa vie et de l'état habituel où l'avoient réduit les austérités de sa jeunesse.

On pouvoit s'effrayer du crédit et du nombre de ses persécuteurs; la Providence permettoit que le crime triomphât et que l'innocence fût opprimée. (Saint Chrysostôme rappelle l'histoire du mauvais riche et de Lazare.) Le premier nage dans l'opulence, tandis que le pauvre gémit dans l'indigence et la langueur. Mais les persécuteurs auront leur tour. Entendez ce mauvais riche s'écrier à l'aspect de Lazare qui repose heureux au sein d'Abraham : *Père Abraham, envoyez Lazare, afin qu'il trempe dans l'eau le bout de son doigt pour me rafraîchir, car je souffre cruellement dans ces flammes.* Le voilà en présence de sa victime : ainsi chacun des saints confesseurs sera placé en regard de celui qui ordonna son supplice (*). Luc. XVI. 24.

La postérité saura que, vers la fin du dix-huitième siècle, notre Église de France fut agitée par une des plus violentes tempêtes qui eussent encore menacé la foi des peuples. La commotion qu'elle imprima s'est fait sentir au monde tout entier; et les ravages qui l'ont suivie ont laissé des traces profondes. C'en étoit fait de

(*) *Epist.* CXXV *ad episc. Cyriac.*, tom. III Bened., pag. 667—671; Mor., *Opusc.*, tom. IV, pag. 759—763.

Il y a des doutes sur l'authenticité de cette lettre; il n'y en a point sur le fait qui en auroit été l'occasion.

l'Église de France, si elle n'eût été soutenue par une providence toute particulière. La conjuration commença par le schisme. Un serment, contraire aux lois de l'honneur et de la conscience, fut proposé. Plutôt que de trahir la foi, l'immense majorité du sacerdoce françois se laissa condamner à l'indigence, à l'exil, à la mort. Les pasteurs frappés, les troupeaux furent aisément dispersés. Le schisme et l'intrusion, comme un torrent débordé dans les campagnes, couvrit toute la France, traînant après soi le limon fangeux de l'impiété et de l'athéisme. Dieu lui-même fut chassé de ses temples, comme ses prêtres de leurs sanctuaires. Cependant celui à qui le divin instituteur du christianisme a donné la direction du vaisseau de son Église au milieu des orages, ne manqua point à son devoir. La chaire apostolique fit entendre ses oracles. Le vénérable successeur des Léon, des Grégoires, des Innocent III, publia ces rescrits immortels, dont la doctrine devoit être bientôt scellée par la gloire de sa propre confession, et que nous avons recueillis sous le titre de *Collection générale des Brefs et instructions de N. T. S. P. le pape Pie VI, relatifs à la révolution de France*. Traduction françoise avec notes, dissertations, suppléments et discours préliminaires, 2 vol. in-8°. Paris, 1798, ouvrage dédié au clergé de France. Dans tous les rangs du sacerdoce françois, il y eut une sainte émulation, à qui seconderoit les efforts du souverain pontife, par la composition de mandements, lettres pastorales, et écrits destinés à exposer les principes, à dissiper les ténèbres de l'ignorance et de l'erreur, à repousser les allégations de la haine et de la calomnie. C'est le recueil de ces excellents écrits qui compose notre *Collection ecclésiastique*, en 14 vol. in-8°, à laquelle un illustre

évêque à rendu ce témoignage : « Il suffit de vous in-
» diquer la nouvelle *Collection*, riche et précieux mo-
» nument des veilles et de la patience de tous ceux qui
» se sont employés à la défense commune, à purger les
» grandes routes de l'Église des brigands qui les in-
» festent : elle suffira pour une modeste curiosité et pour
» une plus profonde ; pour s'arrêter ou pour remonter
» aux sources ; et chacun trouvera à s'assortir, et des
» indications fidèles, et des instructions de toutes les
» formes et de toutes les mesures (1). »

Homélie *sur l'anathême* (*).

Dans les dernières instructions que je vous ai faites concernant l'incompréhensibilité de Dieu, j'ai établi, tant par le témoignage de l'Écriture que par le raisonnement, la vérité de cette proposition : que les intelligences supérieures elles-mêmes, toutes spirituelles et bienheureuses qu'elles sont, ne sauroient pénétrer l'abîme de l'essence divine ; d'où j'ai conclu que ce n'étoit point à nous, êtres d'un jour, enveloppés de ténèbres, roulant dans une vallée de misères et d'obscurités, à prétendre pénétrer un semblable mystère. Hélas ! tandis que nous nous engageons T. 1 Bened. Pag. 691.

(1) M. l'évêque de Blois (de Thémines), *Lettre à ses diocésains.*

(*) « Saint Chrysostôme fit ce discours pour modérer la chaleur excessive des catholiques, qui prononçoient trop librement anathème contre ceux de la communion de Paulin ou d'autres, qui n'étoient pas manifestement retranchés de l'Église. » (Tillemont, *Mém.*, tom. XI, p. 363 ; Montfaucon, *Oper. S. Joann. Chrysost.*, tom. I, pag. 689 et seq.)

dans ces imprudentes recherches, que nous nous livrons en aveugles aux illusions de notre propre jugement, et cela pour obtenir de la part des hommes quelques vains applaudissements, nous ne cherchons pas même à connoître notre propre nature, nous négligeons et l'étude de nos saintes Écritures, et les exemples que nos pères nous ont laissés. Qu'arrive-t-il? Emportés par le flux et reflux de nos folles imaginations, nous finissons par donner dans tous les excès.

Je me propose de vous parler aujourd'hui de l'anathême, afin de diriger votre conduite à cet égard. Exposons la grandeur d'un mal que la plupart d'entre vous ne soupçonnent même pas; découvrons-en la profondeur, pour arrêter enfin le débordement des langues téméraires qui le prodiguent sans nul ménagement. Il est trop vrai que cette sorte d'épidémie a fait parmi nous de tels ravages, qu'elle semble avoir passé dans notre propre nature, au point que nous sommes réduits à vous apprendre ce que c'est, et à ne savoir nous-même quelle espèce de remède il faut y apporter, comme à cette plaie dont le prophète Isaïe disoit: *Ce n'est qu'une contusion, qu'une plaie saignante qu'on n'a ni nettoyée, ni bandée, ni adoucie avec de l'huile.* Par où commencerai-je ce que j'ai à vous en dire? Sera-ce par l'exposé des commandements du Seigneur, ou par le reproche de l'inconcevable insouciance où je vous vois? Vous

Isa. I. 5.

riez, vous vous demandez peut-être où est mon bon sens à moi-même, de vous tenir un pareil langage? Je vous semble étrange de vous annoncer un sujet d'entretien aussi contraire à vos goûts, et qui devroit provoquer toutes vos larmes. Mais quel parti prendre dans la profonde douleur où je suis? Oui, mon âme est déchirée de voir une insensibilité dans le mal qui surpasse l'endurcissement du Juif et du païen. De cette chaire où je suis, mes yeux découvrent des hommes qui, sans avoir approfondi nos saintes Écritures, sans en avoir même une teinture légère, esprits querelleurs, qui s'emportent sans règle ni mesure, ne s'entendant point eux-mêmes, et moins encore les matières qu'ils traitent, portant l'orgueil de la présomption jusqu'à se mêler de dogmatiser et de prononcer l'anathême dans des questions qui leur sont tout-à-fait étrangères. Eh! que produit le scandale de ces divisions? De nous rendre le jouet et la fable des étrangers et des communs ennemis de notre foi, trop bien fondés à nous accuser de nous embarrasser peu de régler nos mœurs et de bien vivre. Combien il m'est pénible de le dire! quel humiliant contraste! Les prophètes avoient désiré autrefois voir ce que nous avons vu, et ils ne l'ont pas vu; entendre ce que nous avons entendu, et ils en ont été privés. Nous, plus heureux, nous avons vu, nous avons entendu, et nous n'en jouissons pas. Que si la parole qui nous a été donnée par

Pag. 692.

Matth. XIII. 17.

Hebr. II 1.

le ministère des Anges a reçu son plein et entier accomplissement, s'il n'est point permis d'y contrevenir sans courir les risques du plus sévère châtiment, sommes-nous pardonnables de nous occuper d'autre chose que du soin de notre salut? Quel a été, dites-moi, le but de la grâce évangélique? quel en est l'objet? Pourquoi l'avénement du Fils de Dieu dans une chair mortelle parmi les hommes? Etoit-ce pour amener ces dissensions par lesquelles nous nous déchirons et nous dévorons les uns les autres? La loi que Jésus-Christ nous a donnée étant dans chacun de ses points d'une tout autre perfection que la loi ancienne, il s'ensuit que nous sommes tenus à bien plus de charité à l'égard de nos frères.
Matth. v. 35. Elle ne se contente plus de nous dire : Vous aimerez le prochain comme vous-même; elle ordonne de sacrifier pour lui jusqu'à sa propre vie. Ecoutez
Luc. x. 30 et suiv. le législateur lui-même : « Un homme qui alloit de » Jérusalem à Jéricho, tomba entre les mains des vo- » leurs, qui le dépouillèrent, le laissant à demi » mort. Il arriva ensuite qu'un prêtre alloit par le » même chemin, lequel, l'ayant aperçu, passa ou- » tre. Un lévite qui vint aussi au même lieu l'ayant » aperçu, passa encore outre. Mais un samari- » tain qui voyageoit, vint à l'endroit où étoit cet » homme, et l'ayant vu, il en fut touché de com- » passion. Il s'approcha donc de lui, il versa de » l'huile et du vin dans ses plaies, et les banda; et

» l'ayant mis sur son cheval, il le mena dans une hô-
» tellerie, et prit soin de lui. Le lendemain il tira
» deux deniers qu'il donna à l'hôte, et lui dit :
» Ayez soin de cet homme ; et tout ce que vous dé-
» penserez de plus, je vous le rendrai à mon retour.
» Qui de ces trois vous semble avoir été le prochain
» de celui qui étoit tombé entre les mains des voleurs?
» Le docteur répondit : c'est celui qui a exercé la
» miséricorde envers lui. Allez donc, lui dit Jésus,
» et faites de même. » Chose étonnante ! ce qu'il appelle ici le prochain, ce n'est ni le prêtre ni le lévite, mais un étranger rejeté par les Juifs de leur communion en vertu de leur loi, un samaritain, un blasphémateur ; c'est celui-là qu'il nomme le prochain, parce qu'il a exercé la miséricorde. Ce sont là les propres expressions du Fils de Dieu ; voilà les œuvres qu'il a manifestées dans sa chair. Car il a voulu mourir non-seulement pour ses amis, pour les siens, mais pour ses ennemis, pour ses persécuteurs, pour ses bourreaux et ses meurtriers, pour tous les hommes, qu'il savoit bien devoir un jour ressembler à ceux-là, puisque sa divine prescience embrassoit les temps qui n'étoient pas encore. Et toutefois, par un prodige de bonté, toujours supérieure à sa prescience elle-même, il n'en a pas moins consenti à leur donner l'être, à répandre pour eux tout son sang, à mourir pour eux. C'est lui qui le déclare, soit par les oracles émanés de sa propre bouche, soit par la doc-

Rom. v. 10. trine de son Apôtre : *Si, lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous avons été*, dit-il, *réconciliés avec lui par la mort de son fils.* Après que Jésus-Christ nous a laissé un pareil exemple de charité, que l'Église le reproduit sans cesse sous vos yeux, priant chaque jour pour tous, quels qu'ils soient, comment vous permettez-vous un langage aussi contraire à son esprit ? Vous dévouez votre frère à l'anathême ; mais savez-vous ce que c'est ? Apprenez-le. Nous lisons bien dans nos saintes Écritures qu'il fut dit au sujet
Jos. vi. 17. de Jéricho : *Que cette ville soit anathême, c'est-à-dire, que tout ce qui s'y trouvera soit consacré au Seigneur,* ainsi l'avoit-il ordonné lui-même dans le livre du Lévitique. Nous en usons encore ainsi au-
Pag. 693. jourd'hui pour toutes les choses réservées au Seigneur. Est-ce là l'anathême que vous entendez ? Mais cette sorte d'anathême peut s'interpréter dans un sens favorable ; elle suppose une offrande plutôt qu'une imprécation. Mais vous, celle dont vous parlez, c'est une consécration au Démon ; c'est un vœu que vous exprimez contre l'âme de votre prochain : vous l'excluez du salut et de la communion de Jésus-Christ. Quel droit en avez-vous ? qui êtes-vous pour vous donner une si grande autorité ? Êtes-vous le fils de Dieu, pour ranger, comme il le fera
Matth. xxv. 33. au jour du dernier jugement, les brebis à sa droite, les boucs à sa gauche ? Comment oser prendre sur vous un pouvoir qui n'a été donné qu'aux Apôtres

et à leurs légitimes successeurs, animés comme eux du même esprit de grâce et de force? Ils ne se déterminoient à chasser les hérétiques de l'Eglise, qu'avec toutes les précautions de la charité, avec autant de douleur que s'il eût fallu s'arracher l'œil droit, que contraints par la rigoureuse nécessité de retrancher du corps un membre corrompu, afin de préserver le reste de la contagion. En quoi ils prenoient modèle sur Jésus-Christ, comme sur tous les autres points de leur conduite. Ils réfutoient l'hérésie, ils la bannissoient de la doctrine, ils n'anathématisoient pas les hérétiques (1). Saint Paul ne s'est même servi que deux fois de ce terme, comme s'y trouvant obligé, et encore ne l'a-t-il fait qu'en général sans le déterminer à des individus: *Si quelqu'un*, dit-il, *n'aime point Notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathême*; et dans un autre endroit: *Si quelqu'un vous enseigne une autre chose que ce que nous vous avons enseigné, qu'il soit anathême.* Pourquoi donc usurpez-vous un pouvoir que n'exercèrent qu'avec tant de réserve ceux là mêmes à qui il avoit été confié, vous mettant par là en opposition avec l'esprit de Notre Seigneur, mort pour tous les hommes; en anticipant sur le jugement qu'il réserve à la fin des siècles? Voulez-vous connoître ce qu'a dit à ce sujet un saint martyr presque contemporain

II. Cor. XVI. 21.

Gal. I. 8.

(1) « Ce que nous n'examinons pas ici. » (Tillemont, *supr.*, p. 364.

des Apôtres, pour faire sentir toute la conséquence du mot de l'Apôtre : « Tout simple particulier, dit-il, » qui prendroit la pourpre impériale seroit puni » comme un usurpateur, lui et ceux qui lui auroient » prêté leur ministère; de même, quiconque, se » substituant au souverain législateur, prononce l'a- » nathême contre tel homme, court les plus grands » risques en usurpant l'autorité du Fils de Dieu (*). » Ainsi parloit le saint confesseur. Mais que nous répondent ceux que nous combattons? « Cet homme, » disent-ils, est un hérétique; il est possédé par le
Pag. 694. » Démon; c'est un blasphémateur; il entraîne dans » l'abîme les âmes crédules qui se laissent séduire » par les artifices de son éloquence : c'est pour » cela que nos pères ont rejeté de leur commu- » nion le chef de cette école en punition de ce » qu'il avoit détaché une portion de l'Eglise (on » veut parler de Paulin et d'Apollinaire). » Voilà une belle manière de réfuter des nouveautés dangereuses : de convenir qu'elles ont fait déjà de nom-
II. Tim. II. 25. breuses séductions. Que dit l'Apôtre? « Appliquez- » vous à instruire ceux qui ne sont pas dans le chemin » de la vérité, à les éclairer dans un esprit de dou- » ceur, laissant à Dieu de les amener à pénitence. »

(1) Baronius, suivi par Montfaucon et D. Ceillier, attribue ce mot à saint Ignace, d'après son Épître à l'église de Smyrne. (Baron., 382, §58; Ceillier, tom. IV, pag. 94.) Tillemont (tom. XI, pag. 364) ne semble point partager l'opinion de ces savants.

Etendez le manteau de la charité, relevons celui qui est tombé; ne précipitons pas sa chute; prouvons par une tendre affection à son égard combien nous voudrions que personne ne fût exclu des biens dont nous jouissons. Gagnez-le, amorcez-le, descendez au fond de son cœur par l'insinuation de vos paroles; faites-lui voir combien cette opinion à laquelle il s'est attaché, soit par prévention, soit par défaut de lumière et d'instruction, est loin de la tradition apostolique. S'il se rend, il vous devra la vie, comme parle le prophète; vous l'aurez arraché à la mort; s'il résiste opiniâtrément, suppliez, attendez tout de la persévérance de vos exhortations, et de l'esprit de douceur qui les animera; vous aurez acquitté votre dette, et le juge suprême n'aura point à vous demander compte de son ame. Point d'aigreur, point d'éloignement, moins encore de persécution; que tous vos procédés respirent une charité véritable, affectueuse. Vous n'auriez que ce seul avantage à recueillir, d'avoir témoigné votre charité et professé la saine doctrine de Jésus-Christ: celui-là seul n'est-il pas d'un assez grand prix? *C'est à cette marque que tout le monde connoîtra que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres*, nous dit à tous Jésus-Christ. Autrement, il n'y a plus rien qui nous serve pour le ciel, ni la science des divins mystères, ni la foi, ni le don de prophétie, ni le renoncement aux richesses, ni la

Joann. XIII. 35.

I. Cor. XIII. 1 et suiv. confession du nom de Jésus-Christ. *Sans la charité*, dit l'Apôtre, *je ne suis rien. Je pénètrerois tous les mystères, je possèderois toutes les sciences, j'aurois la foi jusqu'à transporter les montagnes, si je n'ai point la charité, je ne suis rien. La charité*, ajoute-t-il, *est patiente, elle est bienfaisante; la charité n'est point jalouse; elle n'est point téméraire et précipitée; elle ne s'enfle point; elle ne cherche point ses propres intérêts; elle souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout.* Mes bien aimés, quel est celui d'entre vous qui puisse se vanter d'aimer Notre Seigneur Jésus-Christ autant que l'a fait ce cœur héroïque? Il n'y avoit au monde qu'un saint Paul qui pût tenir un pareil langage. C'étoient les plus vives ardeurs de la charité qui embrasoient son ame, quand il disoit : *J'accomplis dans ma chair ce qui reste à souffrir pour Jésus-Christ, en souffrant moi-même pour son corps qui est l'Eglise. Je désirerois que Jésus-Christ me fît servir moi-même de victime soumise à l'anathême pour mes frères. Qui est dans la souffrance sans que je ne souffre?* Et pourtant, avec le zèle brûlant dont il est consumé pour la gloire de son maître, vous ne le voyez jamais emprunter ni invectives, ni menaces, ni anathême; il oublie et les nations et les états dont il a enrichi le domaine de Jésus-Christ, pour ne penser qu'à ce qui lui reste encore à conquérir. Et qu'il soit exposé aux humiliations, aux outrages, aux plus indignes traite-

Coloss. I. 24.

Rom. IX. 3.

II. Cor. XI. 29.

ments, il n'oppose à l'endurcissement d'autre remède que les caresses, les exhortations et les prières. C'est le seul langage qu'il emploie auprès des Athéniens. Entré dans leur ville, qu'il voit livrée tout entière au culte de l'idolâtrie, il ne leur dit point : Vous êtes des impies sans religion ; vous donnez à tout indifféremment le nom de Dieu ; il n'y a que le seul Dieu véritable, unique, maître et créateur de toutes choses que vous méconnoissez. Nulle expression qui sente le reproche. *Comme je regardois en passant les statues de vos Dieux, j'ai trouvé même un autel ou étoit écrit : Au Dieu inconnu. Ce Dieu donc que vous adorez sans le connoître, c'est celui que je vous annonce.* Voilà bien le langage d'une commisération toute paternelle. Tout impie qu'est la superstition de l'idolâtrie, saint Paul ne l'accuse pas d'être sans religion. Telle est la conduite que vous et moi devons nous prescrire. Notre-Seigneur Jésus-Christ connoissoit à l'avance ce que devoit être chacun de nous, et il ne nous gêne pas dans l'exercice de notre libre arbitre, signalant en cela sa bonté et sa magnificence. Il n'intervertit point l'ordre de la création, parce qu'il y aura des méchants ; mais il appelle tous les hommes indistinctement à la participation des biens mis à l'usage de tous. Pourquoi en agissez-vous autrement, vous qui ne faites pas à vous seul toute l'Eglise, vous qui célébrez le sacrifice de l'amour de Jésus-Christ?

Act. XVII. 23.

Vous ignorez donc que Jésus-Christ *n'a point*
Isa. XLI. 5. *rompu le roseau à demi brisé, ni éteint le lumignon fumant encore?* C'est-à-dire : qu'on l'eût trahi comme Judas, Jésus-Christ ne condamne personne, jusqu'au moment où, par une obstination sacrilége, le pécheur se soit enchaîné sans retour à l'erreur. Ne prions-nous pas pour les ignorances du peuple? Ne nous est-il pas commandé de prier même pour nos ennemis, pour ceux qui nous haïssent et nous persécutent? Nous avons tous reçu le même Esprit, nous sommes tous appelés à composer la famille des enfants de Dieu. Ceux que le père n'a pas dédaignés, leurs frères peuvent-ils refuser de les assister de tous leurs moyens? Remplissons donc notre ministère. Nous vous en conjurons. Loin de nous désormais le désordre que je combats. Celui que vous voulez anathématiser est ou mort ou vivant. S'il vit, il y a de votre part de l'inhumanité à séparer de l'Eglise celui qui peut se corriger; s'il ne vit plus, c'est pis encore, parce qu'il n'est plus justiciable des hommes; il ne relève que du Seigneur, à qui seul il appartient de prononcer souverainement sur ce qui est caché, parce que seul il connoît bien et la portée de connoissance, et la mesure de la foi de chacun de nous. Et savons-nous, dites-moi, sur quoi portera la sentence, ou de condamnation ou de grâce, qui sera rendue à ce jour terrible, où les pensées les plus secrètes seront ma-

nifestées. Les jugements du Seigneur sont impénétrables, et il y auroit de la témérité même à les vouloir sonder. Occupons-nous plus particulièrement, mes Frères, de ce qui nous concerne nous-mêmes. On ne pense point aux engagements que l'on a contractés dans le saint baptême; on ne réfléchit point sur ce jugement futur qui nous attend. Que dis-je? on ne songe pas même que l'on mourra, que l'on a une âme qui sera un jour séparée de ce corps mortel, tant on se laisse dominer, abrutir par les misérables intérêts de la vie présente! Je vous en conjure, loin de vous un si grand péché. J'en prends à témoin et Dieu et les Anges; vous vous préparez les plus déplorables malheurs, des châtiments terribles dans l'éternité. Si les vierges mêmes, d'ailleurs irrépro- Pag. 966.
chables sur la foi et les mœurs, doivent être exclues des noces de l'époux, parce qu'elles auront manqué de miséricorde, quelle espérance de salut nous res- Matth. xxv. 25.
tera-t-il, à nous qui oublions Dieu et nos frères? Encore une fois, contentons-nous de réfuter et d'anathématiser les dogmes contraires à la tradition que nous avons reçue; mais épargnons les personnes, et prions pour leur salut (*).

(*) *De anathemate*, Morel, *Opusc.*, tom. 1, pag. 803—809.

« Non, non, la religion de Jésus-Christ n'a jamais été persécutrice : elle est douce et bénigne comme son divin fondateur; elle est descendue du ciel pour consoler les hommes, et non pour les porter à se déchirer; elle proscrit de son sein toutes les passions haineuses, comme elle excite,

T. 1 Bened. pag. 461.

Ce sont là de ces plaies vives qu'il faut ménager. L'orgueil s'irrite aisément, et ne se guérit point par des résistances déclarées. C'est, en quelque sorte, par des fomentations douces qu'il faut les combattre, non par des remèdes violents. Laissons leur les outrages et les rebuts, les invectives et les persécutions; mais ne renonçons jamais à l'espoir de les ramener, et ne cessons pas de leur montrer un affectueux intérêt. Parce que ce malade est emporté par les ardeurs de la fièvre, bien loin de le délaisser, vous ne l'en croyez que plus digne de vos soins. J'adresse ce langage à ceux de qui les principes fermes et assurés n'ont pas à craindre d'être ébranlés par le commerce des hérétiques; car pour peu qu'on chancelle, on doit sévèrement s'interdire avec eux toute espèce de communication et d'entretien, de peur que des liaisons d'amitié ne deviennent autant de piéges pour la foi. C'étoit là le sage tempérament que l'Apôtre apportoit dans sa conduite : il ne craignoit pas de fréquenter les malades, et n'avoit pas à en redouter la contagion; mais il a grand soin d'en détourner les foibles par ces sages avis qu'il leur donne : *Que les mauvais entretiens corrompent les bonnes mœurs.* Appli-

I.Cor. xv. 33.

elle alimente, elle fortifie toutes les vertus bienfaisantes et amies des hommes. Voilà la vraie religion du Christ, et jamais les maximes contraires n'ont été plus sévèrement censurées qu'à son tribunal. » (*Lettre de M. l'évêque de Troyes*, dans notre *Collect. ecclés.*, tom. x, pag. 183.)

quons-nous cette règle à nous-mêmes. Craignons de compromettre notre foi par la société de ceux qui n'en ont pas : fuyons-les; mais ne cessons pas de supplier ardemment le Dieu des miséricordes, qui veut le salut de tous, de dessiller leurs yeux et de les amener à la lumière de la vérité (*).

Dieu ne veut pas que l'on répande le sang des hérétiques; il ne permet point à ses Apôtres d'arracher l'ivraie, à cause du bon grain; ces sortes d'exécution furent toujours autant de semences de guerres et de sanglantes représailles. Il ne le permet point, pour deux raisons : la première, parce qu'en arrachant l'ivraie, on peut aussi arracher le bon grain; la seconde, parce que tôt ou tard ils seront punis, s'ils ne reviennent de leur erreur. Laissez donc à Dieu la liberté d'en faire justice. Il peut même se faire qu'il y en ait qui, d'ivraie, deviennent de bon grain. Ne l'empêchez point par des violences à contre-temps. Matth. XIII. 29.

Toutefois, il n'y a point de loi divine qui s'oppose à ce qu'on les empêche de tenir des assemblées secrètes, à dogmatiser en public ou en particulier (**).

(*) *De incomprehensibil. advers. Anom.*

(**) Hom. XLVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 482; Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 513, 514.

PRÉÉMINENCE DE L'ÉGLISE ROMAINE.

Pierre, le premier des apôtres, à qui le soin de l'univers tout entier a été commis (*); Pierre, Coryphée des apôtres, le prince du collége apostolique, l'organe des disciples, la colonne de l'Eglise, l'appui, le soutien de la foi, le fondement de la confession, pêcheur de toute la terre, qui a retiré le genre humain du fond de l'erreur, et lui a ouvert les avenues du ciel (**) (1); Pierre, ce tendre, cet ardent ami de Jésus-Christ, cet ignorant dans l'art de parler, qui n'en a pas moins fait tomber à ses pieds tous les rhéteurs, et fermé la bouche aux philosophes; qui a confondu la sagesse de la Grèce, et s'en est joué comme d'une toile d'araignée; qui a parcouru en conquérant la terre entière; ce pêcheur spirituel, dont le filet jeté dans la mer, a ramassé tout ce qu'elle avoit d'habitants (***); ce gé-

(*) *Advers. judæos*, tom. I Bened., pag. 677.

(**) *De decem mill. talentor. debitore*, tom. III Bened., pag. 4.

(1) *Petrus chori apostolorum princeps, os discipulorum, columna Ecclesiæ, firmamentum fidei, confessionis fundamentum, orbis terrarum piscator, qui genus nostrum ex profundis errorum in cœlum adduxit, qui ubique fervidus et libertate plenus, imo, potius caritate, quam libertate, tacentibus omnibus, accedens ad magistrum*, etc., *Petrus coryphæus apostolorum.....*

Petrus basis ecclesiæ, ille vehemens amator Christi, ille sermone indoctus et rhetorum victor, ille imperitus, qui tamen philosophis obturavit os, ille qui græcanicam sapientiam quasi aranearum telam dissolvit, qui terrarum orbem peragravit, qui sagenam misit in mare, et piscatus est orbem.

(***) *In illud: Vidi Dominum*, tom. VI Bened., pag. 134; *in illud:*

néreux apôtre, qui, tandis que les autres gardent le silence, s'est empressé de déclarer hautement la divinité de Jésus-Christ. Partout vous le voyez signaler sa foi et son amour par les transports du zèle le plus ardent, le plus empressé.

Pourquoi Jésus-Christ l'appelle-t-il *bienheureux?* Ça été en récompense de sa foi. Il n'a jamais rien dit de semblable à pas un des autres. Pierre a déclaré hautement la divinité de Jésus-Christ; Jésus-Christ l'appelle bienheureux. On auroit pu croire que Pierre, emporté par son tendre amour pour Jésus-Christ, lui rendoit un simple hommage de complaisance et de pure affection. Jésus-Christ nous apprend que c'est une révélation particulière qui le fait parler, et que les paroles dont sa bouche fut l'organe, lui ont été inspirées par le Père céleste lui-même (*). Matth. XVI. 17.

Hoc scitote, tom VI Bened., pag. 282.) Voyez au vol. X de cette *Bibliothèque*, 1er vol. de saiot Jean Chrysostôme, les notes de Giacomelli, pag. 249. « Partout Pierre se mootre le chef de la parole et de la conduite.» (Bossuet, *sur l'unité*, pag. 448.) « Pêchez, Pierre, tendez vos filets, divin pêcheur.» (*Ibid.*, pag. 497.) « Pierre, comme le remarque saiot Chrysostôme, devoit être un jour avec les autres disciples l'apôtre du moode; il commence par être l'organe des apôtres, il parle au nom de ceux qui instruiront l'univers : c'est par lui que se forme d'abord cette voix puissante, qui se fera cotendre à tous les peuples, et qui, passant de régions en régioos, retentira jusqu'aux dernières extrémités de la terre. » (Ch. de Neuville, *Panegyr. de saint Pierre*, tom. VI, pag. 109.)

(*) Hom. LIV *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 547; *In inscript. Actor.*, tooi. III, pag. 70.

Le nom de Pierre qui lui est donné, sont-ce ses miracles qui le lui attirent? Non, mais l'ardeur de sa foi, et la tendresse de sa charité. Ce nom deviendra, pour tous les âges, le sceau de la foi, l'emblême de l'inébranlable fermeté de la foi (*).

C'est l'ardeur de son amour, autant que le zèle de sa foi, qui a déterminé la préférence que lui donne Jésus-Christ (**) (1).

Cet amour éclate en toute circonstance. Après sa résurrection, Pierre n'attend pas les autres Apôtres pour courir au tombéau; il les y a devancés, signalant sa foi et son amour (***).

Sa foi, jointe à son humilité, lui a mérité la prérogative d'être le premier des Apôtres (****).

Saint Jean, dans son Evangile, saint Luc, dans le livre des Actes, donnent à Pierre la préséance sur tous les apôtres, tant pour le ministère de la prédication que pour le pouvoir de faire des miracles. Le témoignage de saint Jean est d'autant plus remarquable, qu'il étoit l'un de ces deux fils de
Matth. xx. 20. Zébédée, de qui la mère demandoit à Jésus-Christ

(*) *In illud : Paulus vocatus*, tom. III Bened., p. 133.

(**) Hom. LVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 566.

(1) « Oserai-je le dire? Pierre fut entre tous les autres, et plus que tous les autres, le disciple qui aima le plus Jésus. » (Ch. de Neuville, *Panégyr.*, pag. 127.)

(***) Hom. I *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 515.

(****) Hom. III *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 42.

qu'il les fît asseoir à ses côtés, dans son royaume; ce qui ne l'empêche pas de lui donner, en toute rencontre, la préférence sur lui-même. Partout il relève les grandes actions de Pierre; seul, de tous les évangélistes, il raconte le témoignage que Pierre rendit à leur maître ressuscité, lorsque les autres demeuroient dans l'incertitude et le silence, et l'empressement qu'il mit avant tous les autres à visiter son sépulcre (*).

Joan. VI. 70.

Ibid. XX. 3.

Ce nom de Pierre lui fut donné, sans doute, comme l'emblême de sa vertu. Jésus-Christ, en le lui conférant, voulut manifester la fermeté de sa foi, et lui rappeler, par cette désignation, désormais inaliénable, combien il devoit être inébranlable dans la foi (**).

L'Apôtre qui, le premier, avoit reconnu la divinité de Jésus-Christ, méritoit d'être le premier témoin de la résurrection. C'étoit aussi l'Apôtre qui avoit renié son maître. Pour cela même Jésus-Christ voulut consoler son Apôtre, en lui donnant le témoignage qu'il ne l'avoit pas rejeté, et lui confiant la conduite de ses brebis (***).

L'évangéliste saint Jean ne manque pas d'observer que Jésus-Christ donnoit à saint Pierre un in-

(*) Hom. LXVI *in Matth.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 707.

(**) *In inscript. Actor.* II, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 573.

(***) Hom. XXXVIII *in* I *Epist. ad Corinth.*, Morel, *Nov. Testam.* tom. V, pag. 424.

térêt et une affection toute particulière. On demandera pourquoi donc Jésus-Christ a-t-il élevé Jacques plutôt que Pierre sur le siége de Jérusalem? à quoi je réponds que saint Pierre n'a point été fait spécialement évêque de cette ville, c'est que Jésus-Christ a voulu en faire le docteur de tout le monde (*).

Jésus-Christ a fondé son Eglise sur la pierre, c'est-à-dire sur la fermeté de la foi. Telle est le nom que lui donne le Sauveur lui-même par ces paroles adressées à son Apôtre : *Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Ainsi a parlé celui-là qui, étant la sagesse par essence, n'a pu bâtir son édifice au hasard, bien différent de l'homme insensé ou plutôt du Démon lui-même; car c'est lui que désigne le prophète quand il parle de l'insensé qui bâtit sur le sable (**).

Le premier des Apôtres, le chef du collége apostolique, Pierre, l'ami de Jésus-Christ, qui dut,

(*) Hom. LXXXVI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 567 et 568.

(**) *Opus imperfect. in Matth.*, Hom. XX, tom. VI Bened., pag. XCVII. « Laissant aux théologiens l'explication plus savante, plus profonde de » cet oracle évangélique, je dis : Il est de foi que les portes de l'enfer ne pré- » vaudront point contre l'Eglise; il est de foi que Pierre est le chef de cette » même Église, et que toute communion séparée de la chaire de Pierre, » ne sauroit subsister sans le fondement sur lequel Jésus-Christ a établi » son Église. » (Ch. de Neuville, *Panégyr.*, tom. VI, pag. 159.)

non pas à aucun homme, mais au Père céleste lui-même, la révélation des mystères qu'il a connus, selon le témoignage que lui en rend Jésus-Christ, par ces paroles : Tu es bienheureux Simon, fils de Jean, parce que ce n'est pas la chair ni le sang qui t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans le ciel; Pierre, dis-je, et par ce nom de Pierre, j'entends, je proclame la pierre solide, inébranlable, la clef de l'édifice spirituel, ce grand apôtre, le premier des disciples, celui-là qui, appelé le premier, le premier a obéi à la voix de son maître; c'est celui-là même qui l'a renié jusqu'à trois fois. Un simple regard de Jésus-Christ l'a ramené. Il pleure sa faute amèrement. Comme lui, vous avez péché, comme lui, pleurez et vous serez pardonné (*). Matth. XVI. 17.

Cette chute de Pierre, Jésus-Christ la lui avoit prédite, et Pierre avoit refusé de le croire; non, *quand il me faudroit mourir avec vous, je ne vous renierai pas*, a-t-il dit. Présomption orgueilleuse (1)! Ibid. XXVI. 35.

(*) *De pœnitent.*, Hom. III, tom. II Bened., pag. 300; et Hom. I, *ibid.*, pag. 284.

(1) « Tant de présomption, dit saint Jean Chrysostôme, méritoit d'être confondue par une foiblesse humiliante. Dieu le permit, pour nous apprendre, par l'exemple de saint Pierre, que le plus grand homme dès qu'il compte sur lui-même, dès qu'il s'appuie sur lui-même, n'est que cendre et poussière. » (Ch. de Neuville, *Panégyr.*, tom. VI, pag. 119.)

« C'est Pierre qui a failli, mais qu'un regard de Jésus-Christ ramène aussitôt, et qui, avant que le Fils de Dieu lui déclarât sa faute future, as-

Dieu la permet pour apprendre à son disciple à croire à la parole de Dieu, comme étant plus assurée que notre sentiment particulier. Elle ne sera pas moins utile à tous, en leur donnant un double témoignage et de la fragilité humaine et de la vérité divine (*)(1).

Dieu l'a permise encore, afin que son Apôtre apprît, par l'exemple de sa propre fragilité, à compatir aux foiblesses des autres. Le souvenir de son péché étoit pour lui une leçon toujours subsistante de l'indulgence à montrer à l'égard de ceux qui devoient par la suite l'imiter (**).

Telle est l'insigne prérogative de notre ville d'Antioche, le berceau du christianisme, d'avoir eu dès les commencements, pour le premier de ses docteurs, le prince des apôtres (***).

suré de sa conversion, reçoit l'ordre de confirmer les frères. » (Bossuet, *ibid.*, pag. 491.)

« Retranchez de la vie de Pierre le moment funeste qui lui coûta tant de larmes, sa gloire n'en sera que plus pure; mais, le dirai-je, il manqueroit beaucoup à notre instruction. » (Ch. de Neuville, *Panegyr.*, tom. VI, pag. 107.)

(*) Hom. LXXXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 785.

(**) Hom. II *inter hactenus ineditas*, tom. XI Bened., pag. 329.

(1) « Tout concourt à établir sa primauté; oui, mes frères, tout, jusqu'à ses fautes, qui apprennent à ses successeurs à exercer une si grande puissance avec humilité et condescendance; car les pontifes ses vicaires, qui tous les jours disent avec nous : *Pardonnez-nous nos fautes*, apprennent à compatir d'une autre manière, et ne se glorifie pas du trésor qu'ils portent dans un vaisseau si fragile. » (Bossuet, *ibid.*, pag. 492.)

(***) *In inscript. Actor.*, tom. III Bened., pag. 70.

Avant la passion de son maître, le prince des apôtres, Pierre, a renié Jésus-Christ à la voix d'une servante; après sa passion, il ira le prêcher jusqu'aux extrémités de l'univers (*).

Après sa chute, la ferveur de sa pénitence lui mérite, de la part de Jésus-Christ, l'honneur d'être choisi pour le premier de ses apôtres, et d'être appelé au gouvernement spirituel du monde tout entier (**).

C'est à lui, à Pierre et non aux autres, que Jésus-Christ a donné les clefs du royaume du ciel.

La primauté de Pierre est reconnue sans nulle contestation par tous les apôtres, qui lui défèrent assiduement l'honneur de porter la parole, sans s'inquiéter de l'apparente rudesse de langage de ce Juif grossier et sans lettres (1).

(*) *Contr. Judæ. et Gentil.*, tom. I Bened., pag. 570.

(**) *Advers. judæos*, Hom. VIII, tom. I Bened., pag. 677.

(1) « Au surplus, sans disputer davantage, il ne faut qu'un peu de bon sens et de bonne foi pour avouer que l'Église chrétienne, dès son origine, a eu pour marque de son unité, sa communion avec la chaire de saint Pierre, dans laquelle tous les autres siéges ont gardé l'unité, comme parlent les saints Pères. Dans cet inviolable attachement à la chaire de saint Pierre, nous sommes guidés par la promesse de Jésus-Christ. Quand il a dit : *Je suis avec vous*, saint Pierre y étoit avec les Apôtres; mais il y étoit avec sa prérogative, comme le premier dispensateur; il y étoit avec le nom mystérieux de Pierre que Jésus-Christ lui avoit donné, pour marquer la solidité et la force de son ministère; il y étoit enfin comme celui qui devoit le premier annoncer la foi au nom de ses frères les apôtres, les y confirmer, et par là devenir la pierre sur laquelle seroit fondé un édifice immortel. » (Bossuet, *Instr. sur les promesses*, tom. V, pag. 133, *Collect. génér.*)

Faut-il remplacer le perfide apôtre? saint Pierre ordonne l'élection. Ne pouvoit-il la faire lui-même? Personne ne lui en auroit disputé le droit, pas même Jacques, parent du Sauveur, et l'évêque de Jérusalem. A Pierre appartenoit la plénitude du pouvoir, comme investi, par Jésus-Christ lui-même, de l'autorité du gouvernement, et tous étant soumis à son autorité; car c'étoit à lui qu'il avoit été
Luc. XXII. 32. dit : *Confirmez vos frères* dans la foi. En conséquence, ne pouvoit-il pas procéder lui-même à l'élection? Oui, sans doute. Il s'en abstient, pour ne point paroître déterminer aucune préférence (*).

Paul, un si grand apôtre, ne balance pas à mettre Pierre beaucoup au-dessus de lui (*).

Il savoit bien quels honneurs étoient dus à Pierre. C'étoit, de tous les hommes, celui qu'il considéroit le plus et qu'il affectionnoit davantage. En voici la preuve : Tous les regards étoient attachés sur la personne de Paul; cet apôtre embrassoit dans ses sollicitudes toutes les églises du monde. Bien qu'accablé d'affaires, il a tout quitté pour se rendre à Jérusalem, y voir Pierre, sans autre motif que celui de le voir, de l'entendre, ainsi que lui-même le déclare, le contempler, l'étudier comme plus grand aussi-bien que plus ancien que lui; tant il

(*) Hom. III *in Act.*, tom. IX Bened., pag. 25, 26.

(**) Hom. III *in* I *Epist. ad Cor.*, tom. X, pag. 16.

honore sa dignité, tant il le regarde comme supérieur à tous! Non content de le voir, il a voulu séjourner près de lui quinze jours entiers (*).

La parole de Dieu est un rempart ferme, inébranlable. La doctrine que nous tenons des apôtres, est invincible. Non, ce n'est point vainement que la voix de l'Apôtre retentit pour la défense de la vérité. Eclate donc, ô magnanime organe de la vérité! soulève toi d'une généreuse indignation, contre les ennemis de la foi, et dans les transports d'un nouveau zèle, dis à l'hérétique : Quels maîtres vous ont appris cette doctrine, puisée à l'école d'Aristote? Qui vous enseigna à préférer Platon à nos saints Evangiles? Qui donc a fait taire la prédication de la foi? Qui est venu introduire parmi nous ces questions d'incrédulité? Vous limitez l'Essence divine, vous anéantissez la foi; vous amenez l'esprit questionneur; mais tremble, ô ennemi de la vérité! Dans les mains de Pierre sont les clefs du royaume des cieux! ces clefs, qui lui furent données en récompense de sa profession de foi. Ceux qui sont de la même foi que lui, voilà ceux à qui il ouvre les portes du royaume céleste; il en repousse ceux qui ne la partagent pas avec lui (**).

(*) *In illud : In faciem Petro restiti*, tom. III. Bened., pag. 368; Bossuet, *Serm. sur l'unité*, tom. V, pag. 489, *Collect. génér.* in-4°.

(**) *In illud : In principio*, tom. XII Bened., p. 419.

TRADITION.

II. Thess. II. 14. Saint Paul écrit aux fidèles de Thessalonique : *Demeurez fermes dans les choses que vous avez apprises, soit par nos paroles, soit par nos lettres.* Ce seul texte prouve clairement que les apôtres n'avoient pas tout dit aux fidèles dans les lettres qu'ils leur avoient adressées, et qu'ils les avoient instruits de vive voix de beaucoup d'autres vérités. D'où nous devons conclure que la tradition dans l'Eglise mérite une égale créance. Cela est de tradition : n'en demandez pas davantage (*).

Cette explication vous fait peine ; ce n'est pas de moi-même que je la propose ; elle nous vient de nos pères ; nous la tenons de la tradition, et ce sont les personnages les plus graves qui nous l'ont transmise (**).

II. Tim. II. 2. *Ce que vous avez appris de moi, en présence de plusieurs témoins, laissez-le,* dit l'Apôtre, *à des hommes fidèles qui soient capables d'en instruire d'autres.* Ce que vous avez appris, ce qui vous fut transmis, non ce que vous auriez découvert par toutes les subtilités de votre esprit. *La foi vient de ce qu'on entend, et on entend parce que la parole*

Rom. X. 17.

(*) Hom. IV *in* II *ad Thessalon.*, tom. XI Bened., 532.

(**) *Nemo quasi inusitata expositione turbetur ; neque enim proprius noster hic sermo est. Sed a nobis de Patrum atque insignium virorum traditione susceptus.*

de Jésus-Christ est prêchée en présence de plusieurs témoins; non ce qui se dit à l'oreille, et dans l'ombre du secret, mais en public, en présence de tous, avec la pleine assurance que donne la conviction de la vérité. Gardez-le bien, pour le transmettre fidèlement, comme un trésor mis en lieu sûr (*).

L'Apôtre ne se bornoit pas à instruire son disciple par les lettres qu'il lui adressoit; il lui donnoit encore des instructions verbales où il lui enseignoit ce qu'il avoit à faire, ainsi qu'il le témoigne ici comme dans beaucoup d'autres occasions. Ainsi écrivoit-il aux Thessaloniciens : *Conservez les traditions qui vous ont été enseignées, soit de vive voix, soit par notre lettre.* La déclaration qu'il en fait à Timothée est bien plus expresse encore. Gardons-nous donc de croire qu'il manque quelque chose au code de doctrine que nous avons

I. Thes. II. 14.

(*) Hom. IV *in Epist.* II *ad Timoth.*, tom. XI Bened., p. 679.

« C'est la règle apostolique; c'est par cette supposition que la doctrine doit aller de main en main : les Apôtres l'ont déposée entre les mains de leurs successeurs. *En présence de plusieurs témoins*, devant toute l'Église catholique, comme l'explique Vincent de Lérins, après saint Chrysostôme. Pour éviter la surprise, on ne dit rien en secret; mais ce qui est dit à tout le monde, passe à tout le monde de main en main. C'est, disoit saint Chrysostôme, le trésor royal qui doit être déposé en lieu public : de pasteur à pasteur, d'évêque à évêque, on se donne les uns aux autres la saine doctrine; il n'y a point d'interruption; et tout cela originairement vient de Jésus-Christ, qui disoit aux Apôtres et à leurs successeurs : *Je suis toujours avec vous.* » (Bossuet, *Instr. pastor. sur les promesses*, tom. V in-4°, pag. 130.)

reçu. Saint Paul témoigne qu'il avoit donné à son disciple bien des instructions, indépendamment de celles qu'il a consignées dans ses écrits. C'est-là ce
II. Tim. I. 13. qu'il lui rappelle par ces paroles : *Proposez-vous pour modèle les saines instructions que vous avez entendues de ma bouche, touchant la foi et la charité qui est en Jésus-Christ.* C'est-à-dire, j'ai agi à votre égard comme font les peintres; je vous ai laissé un tableau de la vertu et de tout ce qui est agréable à Dieu, que vous devez retracer dans vos mœurs. Gardez-le fidèlement, conformez-vous-y dans tout ce qui a rapport à la foi, à la charité. Vous n'avez point à en chercher ailleurs : celui-là suffit à tout. *Gardez bien le dépôt qui vous a été confié.* Comment? Par l'Esprit Saint qui réside en nous. L'homme en est incapable par sa propre force; sa nature ne comporte pas le parfait accomplissement d'un aussi auguste dépôt; il y a tant d'embûches semées sous nos pas, tant de ténèbres répandues sur notre intelligence! le Démon est si subtil et si perfide dans ses manœuvres! Nous ne savons pas à quels moments, dans quelle situation il vient pour nous surprendre. Comment donc nous préserver de ses piéges? Par l'Esprit Saint, le conservant fidèlement dans nos cœurs, en ne repoussant pas les secrets mouvements de sa
Ps. CXXVI. 1. grâce. Que *si le Seigneur ne bâtit pas la maison, en vain travaillent ceux qui la bâtissent. Si le Seigneur ne garde lui-même la ville, c'est en vain que veille*

celui qui la garde. Pas d'autre rempart, pas d'autre forteresse. Vous m'allez dire : mais si c'est lui qui veille à notre garde, à quoi servent les préceptes? Je réponds qu'ils servent à nous rendre plus vigilants, plus attentifs à conserver l'Esprit Saint dans nos cœurs, à empêcher que nos mauvaises actions ne l'en repoussent (*).

Après que Dieu a parlé, il n'est plus permis à personne de disputer et de prétendre avoir raison contre la pluralité (**).

Pour nous, nous tenons inviolablement à la doctrine qui nous vient des Apôtres (***).

(*) Hom. III *in* II *Epist. ad Timoth.*, tom. XI Bened., p. 672.

« L'Eglise règle sa foi par la tradition qu'elle a soin de consulter, quand il s'élève des nouveautés. Les simples qui sont incapables de faire cet examen par eux-mêmes, le font bien plus sûrement en se reposant sur celui que fait l'Église par le corps des pasteurs. » (Nicole, *Préjugés légit.*, p. 15. Aveux de Luther et de Calvin, recueillis par Houdry, *Bibliothèque*, tom. III, pag, 435.)

(**) Hom. XXIX *in Matth.*, tom. VII Bened., p. 785.

Quant à l'hérétique, la raison lui dit qu'il faut préférer le sentiment commun à l'esprit particulier. » (Segaud, *sur la foi*, *Avent*, pag. 417. Argument de Papon, rapporté par Le Chapelain, *Serm. sur l'autorité de l'Eglise*, tom. IV, pag. 389.

(***) *In illud : In principio*, tom. V Bened., pag. 240. Voyez le tom. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 237, 238.

« Je ne veux que rapporter ici ce peu de mots de saint Athanase : *La foi de l'Église catholique est celle que Jésus-Christ a donnée, que les Apôtres ont publiée, que les Pères ont conservée. L'Église est fondée sur cette foi*, et celui qui s'en éloigne n'est pas chrétien. Tout est compris en ces quatre mots : Jésus-Christ, les Apôtres, les Pères, nous, et l'Église *catholique*; c'est la chaîne qui unit tout, c'est le fil qui ne se rompt jamais,

CONCILES.

Matth. XVIII. 20. *Où il y aura deux ou trois personnes assemblées en mon nom*, nous dit Jésus-Christ, *je me trouverai au milieu d'eux*. — Pourquoi deux? mais une seule, quand elle agit en votre nom, n'êtes-vous pas avec elle? — Je parle de deux, répond Jésus-Christ, pour exprimer combien je veux que tous mes fidèles sujets soient unis dans une même foi et dans une même charité (*).

Les trois cents évêques, et plus, rassemblés à Nicée, ont établi cette doctrine; et vous prétendez les trouver en défaut en les contredisant? De deux choses l'une: ou bien ils ne furent à votre sens que des ignorants qui n'avoient pas une connoissance bien précise des choses, ou des lâches qui n'eurent pas le courage de manifester ce qu'ils savoient, et qui trahirent les droits de la vérité. C'est-là le dilemme inévitable où vous vous enfermez en ne vous rangeant pas à leur décision. Mais est-il besoin de faire l'apologie de leur science ou de leur courage? Pour les venger, il suffit de connoître l'histoire; elle dépose hautement en faveur de leur foi, puisqu'elle

c'est là enfin notre descendance, notre race, notre noblesse, si on peut parler de la sorte, et le titre inaltérable où le catholique trouve son extraction; titre qui ne manque jamais aux vrais enfants, que l'étranger ne peut contrefaire. » (Bossuet, *Premier Avertissement aux Protestants*, tom. IV, pag. 121, Collect. génér.)

(*) Hom. IV *in* II *Epist. ad Thessal.*, tom. X Bened., pag. 535.

ferma la bouche aux hérétiques, dont les artificieuses chicanes vinrent se briser contre ce mur inexpugnable, comme en faveur de leur courage, qui triompha de la persécution dont toutes les églises étoient tourmentées. A la suite de cette mémorable assemblée, on les voyoit tous, comme de généreux combattants, après des milliers de trophés érigés à la vérité, couverts de blessures, revenir au sein de leurs églises, portant sur leurs corps les honorables cicatrices de Jésus-Christ et l'empreinte des tourments qu'ils avoient endurés pour sa gloire. C'étoient-là les hommes qui avoient composé ce concile, et qu'aujourd'hui vous accusez (*)!

CENSURES ECCLÉSIASTIQUES.

L'Apôtre nous ordonne de reprendre publiquement ceux qui pèchent publiquement. Le père le plus disposé à l'indulgence, lorsqu'il voit son fils opiniâtre dans son déréglement, ne se borne pas à lui défendre le dangereux commerce qui le lie avec des compagnons libertins. Il fortifie les réprimandes par les menaces; et Dieu veuille encore que nous ne soyons pas contraints d'aller au-delà de la menace! Que si quelqu'un méprise mes paroles, osera-t-il mépriser la parole de Jésus-Christ, quand il dit: T. XII Bened. pag. 48. Pag. 49.

(*) *In eos qui pascha jejunant.*, tom. I Bened., pag. 609; Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 612 Voyez Bourdaloue, *Pensées*, tom. II, pag. 285.

Matth. XVIII. 15. *Si quelqu'un pèche contre vous, allez, reprenez-le entre vous et lui; que s'il ne vous écoute pas, prenez avec vous un ou deux témoins; que s'il ne se rend pas encore, dites-le à toute l'Eglise; et s'il méprise l'Eglise, qu'il soit pour vous comme un païen et un publicain.* Quoi! Jésus-Christ m'ordonne de reprendre celui qui a péché contre moi: jugez donc vous-même quelle doit être ma conduite à l'égard de celui qui pèche contre Dieu et contre lui-même! Vous vous plaignez de notre sévérité : vous voudriez plus d'indulgence, c'est-à-dire de mollesse dans l'exercice de notre ministère; et vous nous demandez avec le ton du mépris quels sont nos titres, et où est la source de cette autorité, par laquelle nous vous lions à des censures; écoutez Jésus-Christ : *Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel.* Nous sommes par nous-mêmes dignes de vos mépris, les derniers des hommes, nous en conviendrons; vous nous accuserez d'emportement, bien que le seul zèle du salut de vos ames nous anime; notre ministère ne nous fait pas moins un devoir de vous parler ce langage. Mais si vous le permettez à votre ami dans la chaleur de l'affection qu'il vous porte, pourquoi le condamner dans le pasteur, qui d'ailleurs s'exprime moins avec l'autorité d'un juge qu'avec les ménagements d'un père? Non assurément, je ne désire pas être jamais dans

Matth. XVIII. 18.

le cas d'user du pouvoir qui m'est confié : je ne sais que gémir. Mais si l'on nous y forçoit ! pardonnez, mes Frères, mais que personne ne méprise les censures de l'Eglise. Ce n'est point un homme qui lie, c'est Jésus-Christ lui-même, c'est lui qui nous a conféré ce pouvoir. Ah! plût au Ciel que nous n'eussions pas même l'obligation de délier, puisqu'elle suppose la nécessité de lier! Quand nous le faisons, ce n'est assurément pas gaîté de cœur ; Dieu nous est témoin qu'il nous en coûte à nous-mêmes bien plus encore qu'à ceux que nous frappons. Que si l'on persiste à nous mépriser, il ne nous reste plus alors qu'à renvoyer le rebelle au tribunal du souverain Juge. Là, qu'il discute sa cause en présence de celui de qui je tiens ma puissance (*). Pag. 50.

Nous retranchons sans pitié, de nos corps, tout ce qui y est étranger, parce que son séjour y seroit un germe de corruption ; ce n'est pas une raison pour l'y laisser que dire qu'il en a fait partie. De même pour le corps mystique de l'Eglise (**) (1).

Saint Paul sépare de l'Eglise l'incestueux de Co-

(*) Hom. XV *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 737, 738. Voyez le vol. X de cette *Bibliothèque*, pag. 255.

(**) Hom. III *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 21.

(1) « L'Esprit de Dieu, quelque doux et paisible qu'il soit, quand il a été animé par le zèle, a fait quelquefois de ces violences salutaires que l'on approuve quand on est revenu à soi. C'est le Sauveur en personne qui, tonnant dans la nue, renversa saint Paul, et l'obligea de se faire instruire. » (Cheminais, *sur la foi*, tom. II, pag. 282.)

rinthe. Reportons-nous à l'époque de ce fait. Alors l'excommunié étoit un membre retranché du corps: ce qui rendoit si redoutable cette séparation, c'étoit l'union intime qui lioit tous les fidèles entre eux. L'Eglise tout entière formoit une seule famille où tous les enfants vivoient dans la communauté de leur père, mangeant à une même table. En être retranché, c'étoit le plus affreux malheur. Aujourd'hui, l'on vit isolément. Le refroidissement de la charité fait que l'on n'est plus sensible à ce qui étoit autrefois le plus sévère châtiment (*).

ANTE-CHRIST.

Le temps de l'Ante-Christ sera marqué par la révolte et l'apostasie. Il corrompra une foule de personnes en les faisant renoncer à la foi, en sorte que, selon la prédiction de Jésus-Christ, il n'y aura pas jusqu'aux élus, s'il étoit possible, qui ne doivent être exposés à tomber. Ce sera, dit l'Apôtre, *un homme de péché;* parce que non-seulement il commettra lui-même une foule de crimes, mais qu'il engagera d'autres à en commettre de non moins monstrueux. Il l'appelle encore *fils de perdition,* parce qu'à la fin, il se perdra lui-même. Mais qui est cet Ante-Christ? Sera-ce le Démon?

Matth. XXIV. 24.

II. Thess. II 3.

(*) Hom. V *in* II *Epist. ad Thessalon.*, tom. XI Bened., pag. 542; Mor, *Nov. Test.*, tom. VI, pag. 397, 398.

Non ; mais un homme qui en aura la puissance. *Il s'élèvera par-dessus tout ce qui est appelé Dieu, ou qui est adoré.* Non pas qu'il veuille précisément établir le culte de l'idolâtrie ; mais se déclarant contre toute divinité, il en sapera tous les temples, et voudra se faire adorer lui seul comme Dieu. Il établira son autel jusque dans le temple de Dieu, non pas dans celui de Jérusalem, mais dans toute l'Eglise. Il n'ira pas jusqu'à dire qu'il soit Dieu ; mais il essaiera de le faire croire, par l'extraordinaire de ses œuvres, et des choses vraiment étonnantes qui signaleront son pouvoir (*). *Ibid.* 4. *Ibid.* 9.

Mais ces prodiges, saint Paul les caractérise *prodiges* de mensonge, c'est-à-dire prestiges, artifices, qui ne tromperont que ceux qui voudront l'être. Ce seront là les seuls sur qui l'homme de péché aura quelque puissance. Pour être entraînés dans la ruine de la foi, ils n'auroient pas même besoin d'y être poussés par les illusions de l'Ante-christ : il ne viendra que pour les découvrir et manifester leur incrédulité. *Ses mensonges*, dit l'Apôtre, *ne porteront à l'iniquité que ceux qui périssent.* Il viendra répandre la terreur par des lois de sang, il appesantira sur les hommes une redoutable et tyrannique puissance, il jettera l'épouvante par d'horribles cruautés. Voilà quels seront ses miracles. *Ibid.* 11.

(*) Hom. III *in* II *ad Thessalon.*, tom. XI Bened., pag. 525.

Toutefois, me demandez-vous, pourquoi Dieu le permet-il? — Pourquoi? pour enlever toute excuse à ceux qui contestent à Jésus-Christ sa divinité, malgré tout l'éclat de ses miracles, si bien d'accord avec ses œuvres. Car s'il faut, selon eux, croire à l'Ante-Christ pour ses prodiges accompagnés de tant d'iniquités, à bien plus forte raison falloit-il croire à Jésus-Christ à cause de ses miracles où il n'y eut rien que de saint et de divin. Et c'est là le raisonnement que le Sauveur faisoit aux Juifs : *Je suis venu,*
Joann. v. 43. leur dit-il, *au nom de mon Père, et vous ne m'avez pas cru; si un autre vient en son nom, vous le recevrez.* Monstrueuse contradiction qui les rend condamnables à jamais. Pour les en punir, il leur
II. Thess. II. 11. *sera envoyé un Esprit d'efficace qui les fera croire au mensonge,* après s'être refusés à croire à la vérité.

Mais l'Ante-christ a été prédit (1). Oui, comme devant être un impie, le suppôt du Démon, un séducteur, *fils de perdition.* Ceux qui ont prédit Jésus-Christ, comment l'ont-ils annoncé? Comme sauveur, comme bienfaiteur du genre humain. Mais il viendra lui aussi, il viendra comme un feu dévorant, consumer tous ses ennemis comme de foibles insectes. Un seul mot de sa bouche, sa seule présence

(1) « Moïse a prédit Jésus-Christ, et ordonné de le suivre. Jésus-Christ à prédit l'Ante-Christ, et défendu de le suivre. » (Pascal, *Pensées*; pag. 96.)

fera tomber en poudre ce règne de l'Ante-Christ, et le réduira au néant (*).

CONCLUSION.

Qu'un Dieu daignât descendre sur la terre, et s'abaisser au dernier abaissement, un tel prodige avoit de quoi étonner les esprits. Il avoit besoin de bien des préliminaires pour les trouver disposés à y croire. Car enfin, quelle étrange doctrine que celle qui venoit dire aux hommes qu'un Dieu au-dessus de toutes les conceptions du langage humain, Essence spirituelle, inaccessible aux yeux, à l'intelligence elle-même, le Tout-Puissant, qui tient dans ses mains les extrémités de la terre; qui abaisse sur elle un seul de ses regards, et elle tremble; qui imprime son doigt sur le sommet des montagnes, et elles s'évaporent en fumée; à l'aspect de qui les chérubins, tremblants, se couvrent de leurs aîles : avoit consenti à se faire homme, à prendre une chair formée comme la nôtre d'un vil limon, à descendre dans le sein d'une vierge, à devenir enfant, sujet à toutes les foiblesses de notre nature! Pour accréditer une semblable merveille, Dieu a multiplié les miracles; il avoit envoyé à l'avance ses prophètes l'annoncer au monde (**).

(*) Hom. IV *in* II *Epist. ad Thessal.*, tom. XI Bened., pag. 530, 531; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 384, 385 (resserré).

(*) *In illud : Pater, si possibile est*, Morel, *Opusc.*, t. V, p. 120, 121.

ARTICLE II.

Dogmes de la foi chrétienne. Jésus-Christ Dieu-Homme. Jésus-Christ Homme-Dieu.

JÉSUS-CHRIST OBJET DE TOUTE LA RÉVÉLATION.

§ I.

JÉSUS-CHRIST DIEU.

Sect. 1. Accord des deux Testaments.
2. Prophéties.
3. La loi nouvelle ou l'Évangile.
4. Incarnation divine ; ses bienfaits.
5. Jésus-Christ égal en tout à Dieu son père.

T. 1 Bened. Pag. 558.

Soit penchant naturel à la paresse, soit attachement exclusif aux choses de la vie, soit enfin manque général d'instruction, la plupart des hommes ne se prêtent pas facilement, de plein gré, à poursuivre de longues démonstrations. J'ai cru devoir en conséquence, pour épargner à mes lecteurs le travail d'une attention trop long-temps soutenue, ramener à quelques preuves la substance des raisonnements divers par lesquels nos Pères ont établi la certitude de la révélation chrétienne ; afin de ménager même aux plus superficiels le moyen de l'acquérir avec le plus de promptitude possible. C'est à eux que je présente ce traité écrit du style le plus simple, le plus dégagé de cette pompe de langage

dont il est bon de se défier. Je n'emploierai que les expressions les plus accessibles à l'intelligence des classes les moins savantes de la société. J'apporterai donc à cette instruction toute la précision dont je suis capable; et il ne tiendra pas à moi que les esprits les plus paresseux ne puissent me saisir sans aucune peine, et retenir facilement dans leur mémoire ce que je vais dire.

Je commencerai par combattre les païens. Ils nous demandent quelle preuve nous avons de la divinité de Jésus-Christ. C'est là la question fondamentale : toutes les autres n'en sont que les conséquences. Ce n'est point dans le ciel ni dans les arguments théologiques que j'en irai chercher la démonstration. Car si j'allois répondre au païen : C'est Jésus-Christ qui a créé le ciel, la terre, les mers, donc il est Dieu; il ne m'en croira pas. Que je lui dise : Il a ressuscité des morts, guéri des aveugles, mis en fuite les Démons; je ne gagnerai pas davantage sur celui qui ne le croit pas. Que je réponde encore : Jésus-Christ nous promet un royaume et des biens ineffables pour la résurrection de nos corps; à ce mot, le païen sourira de pitié. Quel sera donc le raisonnement capable de triompher de son incrédulité, particulièrement si c'est un esprit borné? Pas d'autre que ce dont lui et moi convenons également, et dont personne au monde ne sauroit contester la vérité. Que l'on nie, tant que l'on voudra, que

Jésus-Christ est Créateur du ciel et de la terre : assurément on ne niera pas un fait que l'on a sous les yeux. Quel est ce fait ? Que Jésus-Christ est le fondateur du christianisme; qu'il existe partout des églises fondées au nom de Jésus-Christ. Il n'en faut pas davantage pour démontrer sa divinité. Car ce n'est pas un simple homme qui soit capable d'établir une doctrine comme la sienne par tout l'univers, et cela dans un espace de temps aussi court ; d'opérer sur tout le genre humain une révolution telle que celle
Pag. 559. qu'il a faite; de l'arracher à tous les préjugés qui l'enchaînoient de toutes parts; de changer ses mœurs, et de soumettre à sa croyance, non pas seulement les Romains, mais les nations les plus barbares. Et comment l'a-t-il opérée, cette révolution ? Est-ce en déployant la force militaire, en levant des impôts, en livrant des batailles ? Nullement ; mais en faisant prêcher son nom par douze Apôtres, choisis dans la lie du peuple, sans lettres, sans doctrine, sans argent, sans crédit, sans chaussure ; tant ils étoient
Matth. x. 10. pauvres, réduits par son ordre à ne posséder pas plus d'une seule tunique. Et, non-seulement ils l'ont prêchée, mais ils l'ont persuadée à tant de peuples différents, cette philosophie qui ne se borne pas à des objets présents et temporaires, mais qui embrasse les siècles futurs ; qui anéantissoit les lois et les coutumes consacrées par le respect national, enracinées par le temps, et s'est élevée sur toutes les

ruines. Non contente de faire renoncer les hommes à leurs affections les plus chères, elle les a assujettis à ce qu'elle enseigne de plus dur. Non, ce n'est pas un homme qui ait pu exécuter une semblable réforme dans l'univers, quand l'univers tout entier étoit déclaré contre lui, et dans quelles circonstances? Lorsqu'il étoit condamné à l'ignominieux supplice de la croix et qu'il subissoit la mort. Car c'est encore là un fait non moins incontestable, que les Juifs l'ont crucifié, qu'ils l'ont abreuvé d'outrages et rassasié de souffrances. Et pourtant, malgré tant de persécutions, cette foi chrétienne est prêchée; et la prédication de l'Evangile enfante tous les jours de nouveaux chrétiens; le Perse qui la combat, finit par céder à sa vérité. Tous les jours il en sort de nombreux essaims de confesseurs. Et ces hommes, qui repoussoient cette religion avec le déchaînement des bêtes féroces, aujourd'hui, grâces à la prédication de l'Evangile, devenus plus doux que les agneaux, s'entretiennent des dogmes de l'immortalité, de la résurrection, des célestes espérances, prêts à les sceller de leur sang. Cette doctrine s'est établie, non pas seulement dans les villes, mais dans les déserts, dans les campagnes, dans les provinces et les îles les plus reculées; elle s'est avancée en conquérante sur la terre et sur la mer; elle a pénétré jusque dans les palais des rois; et leurs fronts ceints du diadême n'ont pas rougi de se courber sous le joug du crucifié.

Dira-t-on que c'eût été là l'effet de causes purement fortuites, du hasard? mais le hasard a-t-il pu faire que tant d'événements aient été prédits si longtemps à l'avance? Et ce qui écarte ici toute ombre de soupçon : C'est le peuple même qui l'a crucifié, qui nous a transmis ces témoignages ; et ce sont les propres livres conservés par lui si religieusement, qui nous fournissent les prophéties dont nous allons vous produire quelques-unes.

D'abord : prophétie de Jérémie, annonçant qu'il se fera homme étant Dieu : *C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne subsistera devant lui, si on le compare avec ce qu'il est. C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob son serviteur, et à Israël son bien-aimé. Après cela, il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes.* Ce peu de mots comprend tout. Il est Dieu ; il se fait homme; il vient converser avec les hommes ; c'est lui qui avoit donné la loi ancienne, lui qui, avant de se faire voir dans une chair semblable à la nôtre, régloit l'économie de toutes choses ; créateur, législateur, providence universelle, protecteur et bienfaiteur.

Baruch. III. 36 et suiv.

Un autre prédit en ces termes, non-seulement qu'il doit se faire homme, mais naître d'une Vierge : *Voici qu'une Vierge concevra, elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous ;* et pour confirmer qu'il sera bien vé-

Isa. VII. 14.

ritablement homme, et non pas en apparence, *il mangera le beurre et le miel*, parce que c'est là l'aliment ordinaire des enfants en bas âge.

Pour marquer sa descendance de la race de David, le même prophète, bien que s'enveloppant d'expressions métaphoriques, et toujours avec non moins de précision : *Il sortira un rejeton de la racine de Jessé, et une fleur naîtra de sa racine, et l'Esprit du Seigneur se reposera sur lui; l'Esprit de sagesse et d'intelligence, l'Esprit de conseil et de force, l'Esprit de science et de piété, et il sera rempli de l'Esprit de la crainte du Seigneur.* Jessé étoit le père de David. Ce n'est pas seulement la tribu de David, mais sa royale maison que vous voyez clairement indiquée dans la prophétie. Que cette prophétie s'applique à Jésus-Christ et à son règne, et non pas à un rejeton matériel, nulle équivoque; car on ne dira pas que l'Esprit de Dieu vienne se reposer sur un morceau de bois : il ne peut donc s'agir ici que du temple auguste de la personne de Jésus-Christ, et s'y reposer, non pas pour y descendre durant quelques moments, mais pour s'y établir et y demeurer, ce qu'exprime le mot *se reposera*, comme dans l'évangéliste : *J'ai vu le Saint-Esprit descendre du ciel comme une colombe, et demeurer sur lui.*

Isa. XI. 1 et seq.

Luc. III. 22.

Sa venue devoit porter le trouble dans Jérusalem, et tous les feux de la rage dans le cœur d'Hérode. Ce que raconte saint Mathieu, Isaïe l'avoit décrit

Joann. I. 33.

Isa. IX, 5. dans cette image prophétique : *Parce que*, dit-il, *tous les combats se font avec tumulte, et que les vêtements sont souillés de sang; mais ici-bas, ce*
Ibid. 6. *sera un embrasement; car un petit enfant nous est né, et un fils nous a été donné; il sera appelé l'admirable, le conseiller, Dieu, le fort, le père du*
Ibid. 7. *siècle futur, le prince de la paix. La paix qu'il établira n'aura point de fin.* L'histoire justifie l'oracle, car à l'avènement de Jésus-Christ, l'univers tout entier se trouvoit en paix.

Au moment de s'élever dans le ciel, Jésus-Christ
Joan. XIV. 27. dit à ses Apôtres : *Je vous donne ma paix, non pas celle que le monde donne*, paix qui n'est jamais de longue durée, toujours menacée de révolution; mais la paix que donne Jésus-Christ, une paix solide, immortelle, immuable, au milieu même des guerres, des agitations et des embûches, à travers lesquelles sa parole toute-puissante sait bien la maintenir.

Ses prophètes ne nous ont pas laissé ignorer le caractère de son avènement; ils ne l'annoncent point comme un Dieu terrible, lançant la foudre, faisant jaillir l'éclair du haut du ciel, ébranlant la terre, remuant le ciel, armé de prodiges effrayants; mais son entrée dans le monde se fera sans bruit, obscure et pacifique, à peine sen-
Ps. LXXI. 6. sible; semblable, disent-ils, *à la pluie qui descend sur une toison;* aussi le voyons-nous naître sous

un toit pauvre et abject, élevé dans la maison d'un simple artisan. Il vivra au milieu des hommes sans éclat, modèle de douceur et de patience; maltraité, outragé, couverts de crachats et de soufflets, attaché enfin à un gibet infâme. Il ne tirera aucune vengeance de ses persécuteurs, sans répondre jamais à tant d'insultes, d'ignominies, de brutalités, que par le calme le plus inaltérable. Les prophètes avoient prédit tout cela. Isaïe : *Il ne brisera point le roseau à demi-rompu, il n'éteindra point la mèche qui fume encore, jusqu'à ce qu'il établisse son jugement dans la vérité, et les îles attendront sa loi; les peuples espèreront en lui.* Le lieu même de sa naissance avoit été prédit : *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière d'entre les principales villes de Juda; car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israël.* Pouvoit-on marquer plus clairement l'union de l'humanité et de la divinité? Car, après avoir annoncé son éternelle génération dans ces termes : *Sa génération est dès le commencement, dès l'éternité;* le prophète annonce sa naissance dans le temps et le lieu de sa naissance, pour en prédire la future gloire. *Et toi, Bethléem, tu n'es pas*, etc. En effet, de toutes les parties de l'univers, on va voir cette bourgade, autrefois si méprisée; et toute son illustration lui vient de l'honneur d'avoir été le berceau de Jésus-Christ.

Isa. XLII. 3.

Mich. V. 2.

Ibid.

L'époque assignée à sa naissance, avoit été
Gen. XLIX. 10. prédite par Jacob, tant de siècles auparavant : *Le sceptre*, avoit dit ce patriarche, *ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé, soit venu; et c'est lui qui sera l'attente des nations.* Les deux parties de la prophétie ont eu un égal accomplissement ; plus de sceptre dans les mains de la maison de Juda et de sa postérité, puisqu'elle est tributaire des Romains; à son avènement, il a attiré à lui toutes les nations.

Hérode cherche à le faire mourir; il espère l'envelopper dans le massacre des enfants qu'il immole par haine pour ce nouveau-né. Les prophètes
Pag. 562. avoient prédit ce massacre : *Une voix s'est fait entendre dans Rama, voix de pleurs, de gémisse-*
Jerem. XXXI. *ments et de sanglots : Rachel pleurant ses enfants, devenue inconsolable, parce qu'ils ne sont plus.* Son retour de l'Egypte n'avoit pas échappé aux pro-
Osée. XI. 1. phètes qui en parlent ainsi : *J'ai rappelé mon fils de l'Egypte.* Ils avoient fait connoître les lieux où il devoit faire éclater ses prodiges, et prêcher sa
Isa. IX. 1. doctrine. *O terre de Zabulon et de Nephtali*, s'étoit écrié Isaïe, *le peuple qui marchoit dans les ténèbres a vu une grande lumière, et le jour s'est levé pour ceux qui habitoient dans la région de l'ombre de la mort.* Et il spécifie ces prodiges : *Alors les yeux des aveugles verront le jour, et les*

oreilles des sourds seront ouvertes; le boiteux bondira comme le cerf, et la langue des muets sera déliée, ce qui ne s'étoit jamais vu jusqu'aux temps de Jésus-Christ. Quelques-uns de ces miracles ont été caractérisés avec précision. Par exemple, un jour qu'il entroit dans le temple, on entendit des enfants encore à la mamelle, et qui ne savoient pas encore articuler des paroles, chanter ce cantique : *Hozanna au plus haut des cieux, béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Le prophète avoit particularisé cette merveilleuse circonstance : *Vous avez formé dans la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, une louange parfaite, pour confondre vos adversaires, et pour détruire l'ennemi et celui qui veut se venger*, à savoir le peuple juif, contre lequel la nature, violant ses propres lois, prenoit parti, reconnoissant Jésus-Christ pour son auteur. De jeunes enfants, incapables de parler, précédoient les Apôtres dans le ministère de la prédication.

Matth. XXI. 9.

Ps. VIII. 3.

Parce que l'ingratitude et la dureté des Juifs l'obligeoient à envelopper ses discours de paraboles, les prophètes l'avoient prédit : *J'ouvrirai ma bouche pour vous parler en paraboles, je vous parlerai en énigmes; ce qui s'est fait dès le commencement.* La sagesse qui devoit éclater dans ses discours, ils l'avoient signalée dans cette parole : *La grâce a été répandue sur vos lèvres.* Ailleurs : *Mon*

Ps. LXIV. 2.

Ps. XLIV. 3.

Isa. LII. 13.

serviteur sera rempli d'intelligence, il sera grand et montera au plus haut comble de gloire. Le caractère de sa mission, avec celui des miracles qui devoient l'accompagner, avoit été marqué dans ces
Isa. LXI. 1. termes généraux : *L'Esprit du Seigneur s'est reposé sur moi, parce que le Seigneur m'a rempli de son onction; et il m'a envoyé annoncer sa parole à ceux qui sont doux, pour prêcher la grâce aux captifs, et la liberté à ceux qui sont dans les chaînes.* L'aversion des Juifs pour Jésus-Christ, malgré tous les bienfaits dont il les a comblés, et sans qu'ils eussent le moindre reproche à lui faire, avoit été prédite
Ps. CXIX. 6. par David : *J'étois,* dit-il, *pacifique avec ceux qui haissoient la paix; lorsque je parlois à eux, ils m'attaquoient sans sujet.* Il devoit faire son entrée
Zach. IX. 9. dans Jérusalem, monté sur un âne. Zacharie : *Filles de Sion, soyez comblées de joie, filles de Jérusalem, poussez des cris d'allégresse; voici votre roi qui vient à vous, monté sur une ânesse et sur le poulain*
Pag. 563. *de l'ânesse.* Quelques jours auparavant, nous le voyons dans l'Évangile, transporté d'un saint zèle pour la maison du Seigneur, s'armer de fouets dont il chasse les vendeurs du temple. Par où il témoignoit que loin d'être en opposition avec Dieu, il agissoit de concert avec lui, vengeant la gloire de sa maison, profanée par d'indécents trafics. Cette particularité n'avoit point échappé à David, qui en
Ps. LXVIII. 10. expose le motif par ces paroles : *Le zèle de votre*

maison m'a dévoré. Un de ses disciples, assis à la table de son maître, devoit le trahir. David en avoit ainsi parlé : *L'homme qui mangeoit de mon pain a fait éclater sa trahison contre moi.* Ne croit-on pas lire dans l'Evangile : *Celui qui porte avec moi la main dans le plat, c'est celui qui me trahira.* Le perfide disciple vendra son maître à prix d'argent : *Que voulez-vous me donner,* demande-t-il à ses ennemis, *et je vous le livrerai? Trente deniers,* lui répondent-ils. Crime affreux, dont le traître ne fut pas long-temps à se répentir; crime dont il se punit lui-même, en se donnant la mort. L'infâme marché, ses suites tragiques, le châtiment du traître, la substitution qui lui fut faite d'un nouvel apôtre, saint Mathias, toutes ces circonstances sont marquées dans les prophéties. Entendez le divin Psalmiste : *O Dieu, qui êtes l'objet de mes louanges! ne demeurez pas dans le silence, car la bouche du méchant et celle de l'imposteur se sont ouvertes contre moi : ils m'ont parlé avec une langue trompeuse.* Voilà le crime de Judas, caractérisé, quoique d'une manière énigmatique. Son châtiment lui est prédit dans ces termes : *Que ses enfants soient orphelins, et que sa femme demeure veuve; que ses enfants soient errants et vagabonds, et que, chassés de leur habitation désolée, ils cherchent leur pain en mendiant.* La prophétie n'est que l'histoire de cette tragique catastrophe. *Qu'un autre lui soit substitué*

P. XL. 10.

Matth. XXVI. 23.

Ibid. 15.

Ps. CVIII. 1.

Ibid. 8.

Act. I. 10.

dans son apostolat marquoit qu'un autre seroit appelé à sa place.

Le conseil tenu par les Juifs et les gentils, contre la vie de Jésus-Christ, leur réponse tumultueuse : *Nous n'avons point d'autre roi que César;* à Pilate qui leur demandoit : *Crucifierai-je votre roi?* avoient
Ps. II. 1. été indiquées par le psaume où nous lisons : *Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les peuples ont-ils formé de vains complots?* Jusqu'à ces mots : *Rejettons loin de nous leur joug.* A ces clameurs, et à leurs calomnieuses accusations,
Marc. XIV. 61. que répondoit Jésus-Christ? *Il gardoit le silence.* Isaïe l'avoit représenté comme un agneau qui se
Isa. LIII. 5. laisse enlever sa toison, conduire à la mort, sans ouvrir la bouche. Tout son crime étoit son innocence; et s'il a souffert, ce n'a été que pour expier
Ibid. 9. les péchés du monde : *Celui qui n'a commis aucun péché,* disent les prophètes, *et sur les lèvres de qui aucun artifice n'a pu être surpris, a été conduit à la mort pour les péchés de mon peuple.* Les bienfaits que nous avons recueillis de ses souffrances et de sa mort, qui sont l'abolition du péché, la guérison de nos âmes, par les moyens de salut que nous leur
Ibid. 6. devons; les prophètes les avoient annoncés : *Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes,* dit Isaïe; *chacun s'étoit détourné pour suivre sa propre voix, le châtiment qui nous devoit procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris*

par ses blessures. Mais le crime des Juifs devoit aussi attirer sur eux des vengeances terribles. Ecoutez Isaïe : *Je donnerai les impies pour le prix de sa sépulture, et les riches pour la récompense de sa mort.* David, après avoir annoncé leur criminelle conspiration : *Celui qui habite dans les cieux se rira de leurs coupables desseins; alors il leur parlera dans sa colère, et les remplira de trouble dans sa fureur.* Prédiction aujourd'hui si rigoureusement exécutée par la dispersion de ce peuple, dans toute la terre. Le genre de sa mort n'avoit pas non plus été omis dans les prophéties ; David : *Ils ont percé mes mains et mes pieds; ils ont compté mes os.* Et cette autre circonstance qui eut lieu après son crucifiement : *Ils ont partagé entre eux mes habits, et ils ont jeté le sort sur ma robe.* Sa sépulture. Témoins ces paroles : *Ils m'ont mis dans une fosse profonde, dans des lieux ténébreux, et dans l'ombre de la mort.* La pompe de ses funérailles, où les saintes femmes apportèrent des essences précieuses pour l'embaumer, la gloire de sa résurrection, vous les voyez prédites par David dans ces paroles : *Vous ne laisserez point mon âme dans le tombeau, et ne souffrirez pas que votre Saint soit sujet à la corruption.* Vous y voyez sa domination sur tous les peuples du monde, annoncée dans toute la suite des prophéties. Sa descente aux enfers, et ses triomphes sur la mort, le trouble,

Pag. 564.
Ibid. 9.
Ps. XXI. 18.
Ibid. 19.
Ps. LXXXVII. 6.
Ps. XV. 20.

l'agitation des Démons à l'aspect de leur vainqueur, avoient été prédits par David, d'abord :
Ps. XXIII. 7. *Levez vos portes, ô princes! Et vous, portes éternelles, levez-vous et vous ouvrez, afin de laisser entrer le Roi de gloire. Qui est ce Roi de gloire? Le Seigneur, qui est vraiment fort et puissant, le Seigneur, qui est puissant dans les combats;* puis,
Isa. XLV. 2. par Isaïe : *Je romprai les portes d'airain, et je briserai les gonds de fer, je vous donnerai les trésors cachés;* c'est-à-dire les âmes des saints patriarches qui s'y trouvoient détenues captives, enfermées dans ces demeures sombres où les rayons du soleil de justice n'avoient pas encore pénétré. Son ascension dans le ciel, après sa sortie du tombeau, par la seule force de sa puissance, et sans s'élever ni sur les aîles des Anges, ni sur un char de triomphe,
Ps. XLVI. 6. David l'avoit célébrée dans ces termes : *Dieu est monté au milieu des cris de joie, et le Seigneur au*
Ps. CIX. 1. *bruit de la trompette.* Et encore : *Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce*
Pag. 565. *que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-*
Isa. LII. 7. *pied.* La mission de ses Apôtres : *Combien sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix, qui viennent nous apporter la bonne nouvelle!* Leurs conquêtes :
Ps. LXVII. 12. *Le Seigneur remplira de sa parole es héraults de sa gloire, afin qu'ils l'annoncent avec une grande force.* La descente du Saint-Esprit sur ces mêmes
Joël. II. 28. Apôtres. Joël : *Je répandrai mon Esprit sur toute*

chair, vos fils et vos filles prophétiseront; vos vieillards seront instruits par des songes; et vos jeunes gens auront des visions. Et parce qu'il n'y a de salut que pour ceux qui croient en lui; le prophète ajoute : *Et ce sera alors que quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé.* Les succès de la prédication évangélique ne sont pas moins désignés : *Leur voix,* dit David, *s'est fait entendre dans toutes les parties de la terre; elle a retenti jusqu'à ses extrémités. Vous les délivrerez des contradictions du peuple, vous les établirez chefs des nations;* et encore : *Demandez-moi et je vous donnerai les nations pour héritage, et l'univers tout entier pour empire;* parce que l'autorité de la divine parole les élèvera par-dessus les obstacles, et les oppositions, par-dessus les sophistes et les passions humaines, par-dessus les Démons et les tyrans. Dans un autre endroit, Isaïe s'exprime ainsi : *Toute la terre sera pleine de la science du Seigneur, qui s'y répandra comme l'eau du fleuve qui va se décharger dans la mer.* Et pour marquer la promptitude avec laquelle les peuples finissent par s'y soumettre; Jérémie : *Chacun d'eux n'aura plus besoin d'enseigner son prochain et son frère, en disant : Connoissez le Seigneur; parce que tous me connoîtront, depuis le plus petit jusqu'au plus grand.* La fermeté de son Eglise : *Dans les derniers temps, la montagne sur laquelle se bâtira la maison du Seigneur, sera fondée sur le*

Ibid. 32.
Ps. XVIII. 3.
Ps. XLIV. 18.
Ps. II 8.
Pag. 566.
Isa. XI. 9.
Jerem. XXXI. 34.
Isa. II. 2.

haut des monts, et elle s'élèvera au-dessus des collines. Toutes les nations y accourront en foule. Le moment où elle commencera à s'élever, ferme, inébranlable, immobile au milieu des révolutions humaines, sera marqué par le bienfait d'une paix universelle, qu'elle apportera dans le monde, par la chute d'empires et de monarchies diverses qui feront place à une monarchie unique. Plus alors de ces combats de paroles et de ces guerres d'opinion qui, auparavant, divisoient les écoles des philosophes. Sous la bannière de l'Evangile, toutes les vérités paroissent à la fois; et le monde est pacifié; ce que le Prophète avoit annoncé par ces paroles
Isa. II. 4. figurées : *Alors ils forgeront de leurs épées des socs de charrue, et de leurs lances des faulx. Un peuple ne tirera plus l'épée contre un autre peuple, et ils ne s'exerceront plus au combat.* Et de quoi se compose cette Eglise? Non-seulement des hommes doux et pacifiques, mais des plus cruels, des plus
Ibid. XI. 6. sanguinaires : *Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera auprès du chevreau*, c'est-à-dire que le Scythe, le Thrace, l'habitant de l'Afrique, l'Indien, le Persan, le Sarmate, tous les peuples, en un mot, ne feront qu'un seul peuple :
Sophon. III. 1. *Tous se soumettront à son joug, dans un même esprit.* Ce ne sera plus seulement à Jérusalem que
Pag. 567. Dieu recevra les vœux de ses adorateurs : l'univers
Malach. I. 10. tout entier sera son temple; car *depuis le lever du*

soleil jusqu'au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et l'on me sacrifie en tout lieu, et l'on offre à mon nom une oblation toute pure. Donc plus de privilége particulier pour le Juif. Un culte plus excellent a remplacé le culte ancien; le sacrifice n'est plus borné à un seul lieu. Il est devenu universel; ce n'est plus le sang des animaux que Dieu demande; une victime plus pure lui est immolée par nos mains. Eh! comment, me dira-t-on, les Apôtres ont-ils pu opérer ce changement chez tous les peuples du monde, eux qui ne connoissoient d'autre langue que celle de leur pays? Comment parler au Scythe, à l'Indien, au Sarmate, au Thrace, leur idiome, pour se faire comprendre de ces peuples divers? Isaïe avoit prophétisé cette merveille : *Le Seigneur parlera désormais à ce peuple d'une autre manière, et se fera entendre à lui dans des langages différents*. Les Juifs devoient être incrédules, les gentils embrasser la foi : Isaïe l'a proclamé : *Ceux qui ne se mettent point en peine de me connoître, sont venus vers moi, et ceux qui ne me cherchoient point m'ont trouvé. J'ai dit à une nation qui n'invoquoit point mon nom auparavant : me voici, me voici*. Et au sujet d'Israël : *J'ai étendu mes mains pendant tout le jour vers un peuple incrédule qui marche dans une voie qui n'est pas bonne, en suivant ses pensées....*

Isa. XXVIII 11.

Ibid. LXV. 1.

Prédiction du futur avènement de Jésus-Christ, à la

Pag. 568.

fin des siècles, faite par les prophètes David, Malachie, Baruch et par Jésus-Christ.

Pag. 569. Avant lui, Moïse : *Le Seigneur votre Dieu vous suscitera un prophète comme moi, de votre nation et d'entre vos frères ; c'est lui que vous écouterez. Que si quelqu'un ne veut pas entendre les paroles que ce prophète prononcera en mon nom, il sera chassé à jamais du milieu du peuple : ce sera moi qui en ferai la vengeance.* Cette menace et ce châtiment ne se sont vérifiés qu'à l'égard de Jésus-Christ. Car il y avoit eu, depuis Moïse, bien des prophètes que les Juifs avoient été peu empressés d'écouter, sans que la vengeance du Ciel les en ait punis. Mais parce qu'ils ont refusé d'écouter celui-ci, vous les voyez aujourd'hui chassés de leur pays, errants, fugitifs, dispersés par toute la terre, étrangers à leur capitale, à leurs lois, à leurs coutumes, poursuivis par l'ignominie et par le châtiment. Je ne m'arrêterai pas à décrire les maux qu'ils eurent à souffrir sous Tite et Vespasien; leur épouvantable catastrophe fut sans mesure; et l'oracle de Moïse n'a été que trop justifié.

Deuter. XVIII. 15.

Jusqu'à la mort de Jésus-Christ, ils avoient formé un état florissant. A sa mort, tout a changé pour eux.

La gloire dont la mort de Jésus-Christ devoit être suivie, la prédication de son Evangile après

sa résurrection. Les mêmes évangélistes qui nous racontent comment il a été trahi par un de ses disciples, garotté, insulté, chargé d'outrages et de soufflets, flagellé, attaché à la croix, n'obtenant qu'à peine l'honneur de la sépulture; dépouillé de ses vêtements, même avant qu'il n'expirât, et ne prolongeant ses souffrances que pour s'entendre dire qu'il étoit un blasphémateur, un usurpateur du titre de roi; préviennent, par le récit de sa résurrection glorieuse, les impressions que ces humiliantes circonstances pouvoient exciter dans les âmes foibles; les saints prophètes qui les racontent de même, ne nous laissent pas ignorer davantage l'éclat de son triomphe. *De la racine de Jessé, sortira un glorieux rejeton*, avoit dit Isaïe; *il sera le conducteur des nations qui espéroient en lui; et son repos sera plein d'honneur*; voulant dire qu'il mourra, mais d'un genre de mort plus glorieux que tous les diadèmes : aujourd'hui, vous voyez les monarques orner leur front du signe de la croix, symbole de cette mort. La croix éclate sur leur pourpre et sur leurs têtes; la croix domine dans les prières, dans les camps, à la table sacrée et dans tout l'univers; elle brille d'une splendeur qui efface celle du soleil. *Son repos sera plein d'honneur.* Isa. XI. 10.

Ce n'est point là le cours ordinaire des choses humaines. Nous voyons dans ce monde, ceux qui sont élevés au comble de la gloire, n'en conserver la

jouissance que durant leur vie. Sont-ils morts? toute cette gloire s'évanouit avec eux. Tel est le dénouement commun des richesses et de la puissance; les rois eux-mêmes n'en sont pas affranchis. Dans le même tombeau viennent s'abattre et les lois qu'ils ont portées, et les statues erigées en leur honneur, et le souvenir de leurs actions; leur nom s'efface, et jusqu'à leur famille, tout tombe dans l'oubli. Ils
Pag. 570.
ont eu beau mettre des armées sur pied, exciter les révoltes parmi les peuples et les cités, rappeler les bannis, tremper leurs mains dans le sang de leurs maîtres; toute éclatante que fût leur gloire, ils n'en conservent rien dans le tombeau. Il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. Avant son crucifiement, quelle apparente abjection! Judas le trahit, Pierre le méconnoît, tous l'abandonnent, on se saisit de sa personne au milieu de ses disciples, qui lui promettoient un si généreux dévouement; la plupart de ceux qui croyoient en lui, s'en éloignèrent. A peine a-t-il été mis à mort, que pour manifester qu'il y avoit dans lui autre chose qu'un homme, bien loin que sa gloire succombe sous les coups de la mort, il se relève avec plus d'éclat. Le premier de ses Apôtres, qui avoit pâli à la voix d'une servante, et protesté qu'il ne connoissoit pas cet homme, court l'annoncer par toute la terre, et des peuples tout entiers, de saints confesseurs se laissent égorger plutôt que de conserver leurs jours au

prix du même mensonge que la peur d'une simple servante avoit arraché à la bouche du premier des Apôtres. Dans toutes les contrées de l'univers, qu'il y ait des hommes ou qu'il n'y en ait pas, partout nous prêchons Jésus-Christ crucifié. Et les rois et les princes, et les soldats, et les généraux, libres ou esclaves, savants ou ignorants, nations barbares ou nations policées, tous accourent à son nom, tous lui apportent leurs hommages. Bien loin d'en rougir, on s'en glorifie, on court au-devant. *Son repos sera plein d'honneur.* L'étroite enceinte qui fut son sépulcre, est devenue plus auguste et plus vénérable que les palais, que la personne même des monarques. La gloire de son nom rejaillit jusque sur ses disciples. Ces mêmes hommes, pendant leur vie, objet du mépris et de la haine publique, qui ne trouvoient que sur les échafauds le terme de leurs longues et cruelles souffrances, c'est après leur mort que vous les voyez plus honorés que les rois eux-mêmes, à Rome même, la plus royale des cités, où les maîtres du monde s'empressent de venir avec toute leur cour se prosterner aux pieds du tombeau d'un pêcheur et d'un faiseur de tentes. Dans la ville où nous sommes, à Constantinople, les empereurs regardent comme une insigne faveur pour eux et pour les membres de leur famille, le privilége de reposer, sinon auprès des saints Apôtres, mais dans les vestibules des temples qui leur

sont consacrés, et d'être, après leur mort, les gardiens de la dépouille de ces hommes de néant. Eh! qu'étoit-ce donc que cette croix par laquelle se termina sa vie? Le signe de la malédiction, le genre de mort le plus infâme de tous, le seul à qui fût attaché le sceau de la malédiction. Dans les anciennes législations, les criminels, condamnés à la mort, mouroient, soit par le feu, soit sous les pierres dont ils étoient accablés, soit de toute autre manière; on se contentoit de la mort pour leur supplice; le crucifiement, outre la mort, entraînoit de plus l'ignominie et la malédiction, *Maudit soit,* dit l'Ecriture, *celui qui est suspendu au bois.* Cependant cet object de malédiction et d'infamie, ce signe odieux du dernier supplice, le voilà proposé à tous les hommages comme à tous les vœux. La couronne des monarques est pour leurs têtes un ornement moins illustre que cette croix, plus précieuse que le monde entier. Et ce que naguères on n'envisageoit qu'avec horreur, on en fait aujourd'hui sa plus riche parure. Tous, depuis le sceptre jusque dans les dernières classes de la société, en impriment le signe sur leur front, ils en décorent la plus noble partie d'eux-mêmes, et l'y gravent à tous les moments du jour, comme une inscription sur une colonne. On la porte au banquet sacré, dans l'imposition des mains qui fait le prêtre, dans la participation au pain eucharistique qui nous incorpore la

Deut. XXI. 23.

Pag. 571.

chair de Jésus-Christ. Elle se montre en triomphe dans les maisons, dans les places publiques, dans les solitudes, dans les chemins, au milieu des montagnes, sur le sommet des collines et dans le fond des vallons, sur les eaux et dans la navigation, dans les îles les plus reculées. Elle se produit dans tous les actes de la vie, tant généraux que particuliers; sur les murailles des édifices, mêlée aux pierres les plus précieuses, appliquée sur les corps des animaux malades et des hommes possédés du Démon, dans les assemblées des riches fastueux et dans les paisibles retraites des Solitaires. Après cela, que les Gentils me répondent comment un signe d'opprobre et de malédiction est devenu quelque chose de si honorable, autrement que par la vertu toute puissante du Crucifié? Parmi les instruments de supplice dont la justice humaine déploie sous nos yeux le formidable appareil, vous comptez les chevalets, les fouets, les ongles de fer, les diverses tortures imaginées pour imprimer la souffrance : je demande qui les voudroit avoir dans sa maison? y porter seulement la main? Qui est-ce qui voudroit se rencontrer dans le voisinage du bourreau, quand il exécute son terrible office? Quel effroi en leur présence! La peur qu'ils inspirent va jusqu'à attacher à leur simple aspect de sinistres pressentiments. La croix, au contraire : bien loin de la repousser de ses regards, on la fixe, on la contemple, on la recherche, on s'en

dispute la moindre parcelle, on l'enchasse dans les plus riches métaux, on s'en fait une parure, on se met à couvert sous cette égide. Un si merveilleux changement, de qui peut-il être l'ouvrage, sinon de celui qui dispose de tout à son gré, de celui qui a purifié le monde, et transporté le ciel sur la terre? Le prophète l'avoit prévu, quand il a dit : *Son repos sera plein d'honneur*. Et en effet (je ne crains pas de revenir sur les mêmes idées), la croix, un instrument de mort, est devenue, grâce à sa toute-puissance, une source féconde de bénédictions, le rempart qui assure notre salut, le coup de mort du Démon et le frein qui en soumet la fureur; elle est la sauvegarde de la vertu. Par elle Jésus-Christ a triomphé de la mort, il a brisé les portes d'airain qui défendoient l'infernal abîme, abattu la citadelle du Démon et renversé son empire, sauvé le monde tout entier de la condamnation qui pesoit sur lui, guéri la plaie dont un Dieu vengeur avoit frappé notre nature. Ce monde tout entier, jusque là impuissant pour le bien, sol aride, sein fermé à tout enfantement de vertu, par la vertu de sa croix, il en a fait une terre féconde, une mère qu'environne sa nombreuse famille, un paradis abondant en fruits de vie. C'est ce que la prophétie avoit annoncé par ces paroles : *Réjouis-toi, ô stérile qui n'enfantes point! réjouis-toi, éclate en chants d'allégresse, parce que celle qui fut stérile a compté plus d'enfants que celle qui se*

Pag. 572.

Isa. LIV. 1.

glorifioit de son époux. Tel étoit le bienfait de la loi nouvelle qu'il avoit promise par la bouche d'un autre prophète : *J'établirai un testament nouveau, non pas de la manière que je l'ai fait à l'égard de leurs Pères, au jour où je les pris par la main pour les conduire hors de l'Egypte. Mais parce qu'ils n'ont point demeuré fidéles à mon alliance, et moi je les ai traités comme un maître sévère, dit le Seigneur. Mais voici l'alliance que je ferai avec eux : j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur*. Ce n'est point assez d'annoncer un aussi prodigieux changement. Pour montrer combien l'exécution en sera facile, le prophète ajoute : *Chacun d'eux n'enseignera plus son prochain et son frère, en disant : Connoissez le Seigneur ; parce que tous me connoîtront, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand*. Suit la promesse de la rémission des péchés offerte à tous ceux qui viendroit à lui, comme devant être l'un des caractères de la loi nouvelle : *Car je leur pardonnerai leurs iniquités et je ne me souviendrai plus de leurs péchés*. Pouvez-vous rien voir de plus clair ? La vocation des gentils, l'excellence de la loi nouvelle par-dessus l'ancienne, la facilité de s'approcher de Dieu, la grâce qui nous est conférée dans le baptême ne s'y trouvent-ils pas énoncés dans les termes les plus précis ?

Jerem. XXXI. 31.

Ibid. 34.

Texte des prophéties de Daniel, de Malachie. Pag. 573.

Rien n'échappe à la scrupuleuse exactitude du prophète. Les prédictions ont devancé les temps, et les événements ont justifié les prédictions.

Conçoit-on après cela l'entêtement de l'incrédulité? L'on dira que c'est nous qui imaginons ces prophéties. Mais (encore une fois), elles sont consignées dans des livres conservés et transmis par nos ennemis, par la postérité même des hommes qui ont crucifié celui qui en est l'objet. Pourquoi donc refusent-ils d'y croire? Ils ont bien vu ses miracles sans y croire. Est-ce la faute de celui qui faisoit les miracles auxquels on ne croyoit pas? N'est-ce pas uniquement celle de l'aveugle qui ne voit pas en plein midi? Cet univers qui prêche si éloquemment son auteur par la justesse de ses proportions, n'y a-t-il pas des hommes qui n'y voient que l'ouvrage du hasard ou d'une aveugle fatalité? Il ne faut à un esprit raisonnable que bien peu de démonstration pour l'engager à croire et à pratiquer : toutes les démonstrations du monde échoueront contre celui qui ne l'est pas. Ainsi les Juifs, malgré tant de miracles prodigués au milieu d'eux, sont restés incrédules; tandis que les
Pag. 574. Ninivites se sont convertis à la simple parole de Jonas. Judas, l'un des Apôtres de Jésus-Christ trahit son maître; un des voleurs mourant à ses côtés, le reconnoît, et devient le prédicateur de son royaume. Les Juifs résistent opiniâtrément, les gentils se soumettent.

Au reste, l'endurcissement des Juifs n'avoit pas échappé aux prophètes. Isaïe : *Qui a cru à ce qui nous a été prêché, et à qui le bras du Seigneur a-t-il été révélé ?* Et encore : *J'ai été trouvé par ceux qui ne me cherchoient pas, et j'ai été connu de ceux qui ne m'interrogeoient pas.* Des femmes de Chanaan et de Samarie ont cru à son avénement ; et les prêtres, des chefs de synagogue, se sont déclarés contre lui, l'ont persécuté, lui et tous ceux qui croyoient en lui. Toutes nos histoires, tant anciennes que modernes, sont pleines de semblables contradictions. Si pourtant la nation entière n'a pas cru en lui, il est vrai aussi de dire, qu'alors comme aujourd'hui, un très grand nombre d'entre les Juifs s'est rendu à la vérité. Que tous n'aient pas cru, il n'y a rien à cela de nouveau ni d'extraordinaire. C'est l'effet de leur aveuglement ou de leurs préventions.

A la suite des prophéties qui montroient Jésus-Christ si long-temps avant son avénement, produisons celles que lui-même a faites durant qu'il habitoit avec les hommes. Vous allez y reconnoître la vertu de sa divine toute-puissance. Tout entier occupé de notre salut, embrassant dans ses affections et ceux avec qui il vivoit, et ceux qui devoient exister quand il ne seroit plus, c'est à cet unique but que concourent et les miracles opérés sous les yeux de ses contemporains, et les prédictions dont les siècles postérieurs devoient voir l'accomplissement. Ses

miracles garantissoient à l'avance la vérité de ses prophéties. De ces prophéties, les unes regardoient les temps de la vie présente, les autres ceux qui succèderont à la consommation des siècles, où il n'y aura plus d'autre vie que celle de l'éternité ; et par l'éclat de la lumière qu'elles se prêtent mutuellement, confirment l'infaillibilité de sa parole.

Les disciples qu'il avoit attachés à sa suite n'étoient encore qu'au nombre de douze ; c'étoit-là toute l'Eglise : ce nom même étoit encore ignoré, puisque la synagogue seule existoit. L'univers tout entier étoit plongé dans les ténèbres de l'impiété. C'est là le moment où il dit : *Je bâtirai mon Eglise sur cette pierre ; et les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre elle.* Pesez bien cette parole : vous allez en voir jaillir la plus vive lumière. La merveille ne consiste pas seulement à s'être fait une Eglise par toute la terre, mais à l'avoir bâtie sur d'invincibles fondements ; et cela malgré tous les obstacles qu'elle avoit à combattre. C'est là ce que signifioient ces portes de l'enfer qui ne prévaudroient jamais contre elle. Obstacles tels en effet qu'ils devoient la renverser et l'anéantir (1). La prophétie a-t-elle eu son accomplissement ? Les faits ont-ils été douteux ? Quelle force supérieure à tous les obstacles ! et quelle facilité dans l'exécution ! Ne passez point légère-

Matth. XVI. 18.

Pag. 575.

(1) Voyez dans ce volume l'article *Eglise*, pag. 98 et suiv.

ment sur ces paroles dites à un si petit nombre d'hommes : *Je bâtirai mon Église;* mais examinez attentivement vous-même comment il a pu se faire que dans un espace de temps aussi court, de si nombreuses églises se soient élevées par toute la terre, tant et de si puissantes nations aient embrassé la foi, et se soient laissées persuader de renoncer aux lois du pays, à des coutumes et à des préjugés fortement enracinés, à rompre les chaînes de la volupté, à secouer leurs vicieuses habitudes comme on fait un peu de poussière, à renverser leurs temples et leurs autels, abolir leurs sacrifices et leurs fêtes profanes, pour qui elles n'ont plus que du mépris et de l'horreur; à élever sur leurs débris des autels nouveaux dans toutes les parties de l'univers, à Rome et dans la Perse, chez les Scythes, les Maures et les Indiens, et encore par-delà, bien loin de notre continent, jusque dans les Iles Britanniques, reculées à l'extrémité de l'Océan. Partout la prédiction a été justifiée : partout la semence de la divine parole jetée dans les cœurs, les a purifiés; partout elle a porté des fruits de vie. Pour des effets aussi extraordinaires, et en si peu de temps, il ne falloit pas moins que la toute-puissance de Dieu, quand il n'y eût point eu d'obstacles ni de résistances à soumettre; quand, au lieu d'ennemis à combattre, une telle entreprise eût été soutenue par de puissants auxiliaires. Encore ne suffisoit-il pas de renoncer à d'an-

ciens préjugés invétérés par la coutume, cimentés par la volupté, transmis par les générations qui avoient précédé, accrédités par les philosophes et les orateurs, victoire qu'il n'étoit guère possible d'espérer ; il falloit consentir à recevoir une créance nouvelle, la plus contraire à tous les intérêts. Et voilà pourtant ce qui a été fait. Non-seulement Jésus-Christ a fait revenir les hommes de la volupté, de l'amour des richesses, de la sensualité, de la colère, mais il leur a fait aimer les rigueurs de la pénitence, et le dépouillement de la pauvreté, la tempérance, le pardon des injures et la charité qui les porte à se faire du bien les uns aux autres. Il leur a fait quitter la voie large et spacieuse où ils étoient égarés pour les faire entrer dans une voie inconnue, étroite, difficile et pleine d'aspérités. A combien d'hommes a-t-il persuadé sa doctrine? A dix, à vingt, à cent? Non, mais à des milliers, mais à presque tous ceux qui habitent sous le soleil. Par
Pag. 576. le moyen de qui? De onze hommes sans lettres, sans crédit, sans éloquence, sans nom, sans richesses, sans patrie, complètement dépourvus de tout ce qu'il faut aux hommes pour assurer leurs succès. Car, qu'étoient-ce que les Apôtres? de simples pêcheurs, des faiseurs de tentes, étrangers parmi les nations, dont ils ignoroient la langue, et au milieu desquelles les Juifs d'origine n'avoient à porter que leur idiome natal, que pas une d'elles

n'entendoit. Et voilà les instruments dont il s'est servi pour bâtir cette Eglise qui alloit s'étendre d'une extrémité à l'autre de l'univers. Ces Apôtres, à qui l'on donnoit l'univers tout entier à réformer, Matth. XXVIII. 19. savoient bien à quelles épreuves ils alloient être exposés ; qu'ils n'auroient pas à combattre seulement chaque nation, chaque ville en particulier ; mais qu'il n'y auroit pas une maison qui ne fût le théâtre de la guerre. En effet, à peine leur doctrine avoit-elle commencé à prendre racine ; qu'on la vit séparer le fils d'avec le père, les filles d'avec la mère, partager les frères, armer le serviteur contre le maître, l'époux contre l'épouse ; car les progrès n'en furent que successifs ; et cependant, inimitiés, guerres continuelles, résistances opiniâtres de la part des peuples et des rois, des villes et des campagnes, de la part de toutes les conditions déclarées contre eux, ainsi que contre un ennemi commun, qu'elles poursuivoient jusqu'à la mort, jusque dans leurs disciples, à peine initiés dans leur croyance. La haine publique servoit en cela les ordonnances des princes, les préjugés de la coutume et du pays. On ne leur pardonnoit pas de détourner les peuples du culte des idoles, de n'avoir que du mépris pour des temples, jusque là l'objet de la vénération ; de témoigner une aversion invincible pour les fêtes et les sacrifices d'un culte profane, de détrôner en tous lieux de prétendues divinités, au nom de qui

l'on trembloit auparavant, et d'établir à la place de toutes les croyances antiques, celle d'un Dieu unique, né d'une vierge, traîné devant le tribunal d'un juge, chargé d'opprobres, mourant sur une croix, et à la suite de souffrances extrêmes et d'une mort infâme, mis dans le tombeau, mais pour ressusciter. Quant à la passion qu'il avoit subie, nulle équivoque. Témoins, et les fouets et les soufflets, et les ignominies de toute sorte, qui avoient accompagné son supplice et l'instrument de sa mort; mais pour sa résurrection, la croyance n'en étoit pas aussi facile, puisqu'elle n'avoit eu pour témoins que quelques disciples. Et pourtant, c'est là ce que l'on a cru sur la parole des Apôtres; c'est là ce qui a fondé cette Eglise. Comment donc l'a-t-elle été? par quels moyens? Par la vertu de sa parole. Elle avoit tout prédit; elle a tout exécuté. Tous les obstacles ont cédé sans effort. Sans cette vertu toute puissante, l'ouvrage n'eût pas même commencé. La même parole qui avoit dit autrefois : Qu'il paroisse un firmament, et l'œuvre suivit le commandement : qu'il sorte du néant un monde terrestre, et à l'instant la terre naissoit; qu'un soleil brille au haut du ciel, et le soleil brilloit de tous ses feux, la même parole ordonnoit aux Eglises de se lever de terre, et ce simple mot : *Je batirai mon Eglise*, créait son Eglise. Tel qu'une flamme dévorante, il consumoit les obstacles, purifioit le sol où crois-

Matth. XVI.

Pag. 577.

soit la semence de la prédication. On avoit beau ne laisser aux nouveaux disciples que les prisons pour demeure, les dépouiller de leurs biens, les faire mourir, les condamner au feu, les précipiter dans les eaux, multiplier et les insultes et les tortures; leur nombre ne faisoit que s'accroître; les persécutions, bien loin de ralentir la propagation, ne servent qu'à l'accélérer. Le monde tout entier couroit au-devant de ces pêcheurs spirituels et se laissoit prendre dans leurs filets, sans violence, avec joie, avec une sainte reconnoissance; et le sang même qui couloit par torrents, étoit tout à la fois et la semence et le ciment de la doctrine chrétienne. Pourtant, les disciples n'étoient pas soutenus par la présence de leurs maîtres; car ceux-ci, la plupart du temps, étoient dans les fers, ou réduits à fuir, quand ils n'étoient pas sous la main des bourreaux, toujours exposés à mille maux. Bien loin de diminuer, la ferveur des disciples augmentoit encore. L'apôtre saint Paul leur rendoit ce témoi-
« gnage : Grand nombre de nos frères dans le Phil. I. 14.
» Seigneur, encouragés par mes liens, annoncent
» la parole de Dieu avec une hardiesse nouvelle,
» et sans aucune crainte. — Mes frères, écrivoit-il à I. Thess. III 4.
» ceux de Thessalonique, vous êtes devenus les imi-
» tateurs des Eglises de Dieu, qui ont embrassé la
» foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert
» les mêmes persécutions de la part de vos conci-

» toyens que les Eglises ont souffertes de la part des » Juifs, qui ont fait mourir même le Seigneur Jésus » et leurs propres prophètes, qui nous ont persé- » cutés, et nous empêchent de parler aux gentils, » afin qu'ils soient sauvés ». Dans sa lettre aux Hé-
Hebr. x. 32. breux : « Rappelez, leur dit-il, en votre mémoire, ces » premiers temps, où après avoir été illuminés par le » baptême, vous avez soutenu de grands combats et » diverses afflictions, dépouillés de vos biens, mais » sachant bien que vous en avez de plus excellents qui » subsistent toujours ». Quelle force, quelle divine toute-puissance ne falloit-il donc pas avoir pour opérer de si grandes choses ! pour obtenir que des hommes éprouvés par de si violentes persécutions, non-seulement ne succombassent point, et qu'au contraire ils en soutinssent le poids avec patience, mais qu'ils s'en fissent un sujet de joie et un titre de gloire. C'est ce que l'apôtre saint Paul affirme en parlant des disciples ; et saint Luc des maîtres, dans le
Act. v. 41. livre des Actes, où il dit qu'ils sortoient du conseil remplis de joie de ce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir cet outrage pour le nom de Jésus. Saint Paul, parlant de lui-même : « Je me réjouis, dit-il, » dans mes souffrances, et j'accomplis dans ma chair » ce qui reste à souffrir pour Jésus-Christ. » Vous étonneriez-vous de l'entendre se réjouir dans ses souffrances, lui qui, près de mourir, non-seulement en témoignoit de la joie, mais qui invitoit à s'en ré-

jouir avec lui : « Que si mon sang doit être répandu Pag. 578.
» comme une libation sur la victime et le sacrifice
» de votre foi, j'en ai de la joie et je m'en félicite Phil. II. 17.
» avec vous : et vous aussi ayez-en de la joie et féli-
» citez-vous-en avec moi. »

Ainsi l'Eglise étoit-elle édifiée.

Mais quelle étrange manière de bâtir! Les hommes qui veulent bâtir une simple muraille, en viendroient-ils à bout, si l'on y mettoit obstacle en les traversant, en les chassant? Ici, voilà des ouvriers à qui vous mettez les fers aux pieds, de qui vous enchaînez les bras, que vous mettez en fuite, que vous proscrivez, à qui vous arrachez la vie, à eux et à leurs disciples; ce qui ne les empêche pas de bâtir dans tous les lieux du monde un édifice, non de pierre, mais tout spirituel; mais d'une législation nouvelle d'une toute autre difficulté que la construction d'un édifice matériel. C'est-à-dire que des âmes asservies aux Démons depuis tant de siècles, il falloit les arracher à leurs vices, et les faire entrer dans les voies de la perfection. C'est ce qu'ont exécuté quelques hommes réduits à la plus extrême indigence; ils ont parcouru tout l'univers, pauvres, dénués de tout. Qui donc les soutenoit? La parole qui a dit : « Sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes Matth. XVI.
» de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » 19.
Elle a combattu avec eux contre les tyrans et les persécuteurs : contre tout le paganisme, que proté-

geoient les empereurs, jusqu'à Constantin; tous l'ont persécutée avec plus ou moins de violence; pas un d'entre eux ne l'a épargnée; et si quelques-uns se sont montrés moins cruels, l'attachement seul qu'ils témoignoient au paganisme, fournissoit aux courtisans des prétextes plausibles pour opprimer ceux qui tenoient à une religion si différente de la leur. On étoit toujours sûr de trouver grâce auprès d'eux en faisant la guerre à l'Eglise. Tant d'efforts et de conjurations n'ont été qu'une vaine fumée, qu'une poussière qui s'est dissipée en présence de l'Eglise. Ils n'ont servi qu'à lui ménager un cœur plus brillant de magnanimes confesseurs et de trésors impérisables; colonnes et remparts immortels du nouvel édifice, aussi utiles à la postérité par leur mort que par l'exemple de leur vie. Ainsi s'est vérifiée la prédiction : *Et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Ses triomphes passés garantissent ses triomphes à venir. Non, soyez-en bien assurés, il n'est point de résistance contre elle. Si l'Eglise, à sa naissance, foible comme elle paroissoit l'être, à peine élevée de terre, environnée d'ennemis, a vu échouer toutes les entreprises formées contre elle, à plus forte raison aujourd'hui, qu'elle est répandue et si solidement établie dans toutes les parties de l'univers, où il ne reste à l'idolatrie qu'un bien petit nombre de sectateurs, sans temples, sans autels, sans sacrifices, sans initiations. Un dénoue-

ment aussi heureux, aussi vraiment surnaturel, témoignage invincible de la divinité du christianisme, que prouve-t-il autre chose que la toute-puissance de celui qui l'avoit prédit et qui l'a exécuté? Il est impossible de le contester, à moins d'être atteint d'un délire complet. Pag. 579.

Chacune des prédictions qu'a faites Jésus-Christ, a eu, comme celle-ci, son plein accomplissement. Véritable et tout puissant comme il est, il n'a rien prédit qui ne doive s'accomplir : *Le ciel et la terre passeront plutôt qu'aucune de ses paroles*, car sa parole est toute puissante. C'est elle qui a fait les cieux, la terre, le soleil; elle qui a créé les cœurs des Anges, toutes les vertus célestes. Entendez son prophète : *Il a parlé, et tout a été fait; il a commandé, et toutes choses ont été faites.* Matth. XIV. Ps. CXLVIII. 5.

Exposons une autre de ses prophéties, dont la clarté l'emporte sur la lumière qui jaillit du rayon du soleil. Le fait qu'elle avoit annoncé est sous nos yeux; l'univers entier en est témoin, et, comme dans la prédiction dont nous venons de parler, il embrasse toutes les générations à venir; car c'est là le caractère général des prophéties du Sauveur, de ne pas se borner à un espace de temps limité, et de n'intéresser qu'une seule génération; mais de s'étendre à tous les temps et à toutes les générations tant présentes que futures, jusqu'à la consommation des siècles. Du jour où l'oracle fut énoncé jus-

qu'à celui où nous sommes, son fidèle accomplissement a justifié l'annonce qui en avoit été faite; la succession des années en a confirmé la vérité, et lui a prêté un nouvel éclat. Vous l'avez vu pour son Eglise, à qui il a promis une durée immortelle; malgré les tempêtes qui ne cesseront pas de l'agiter, elle subsiste et subsistera éternellement. L'efficacité de la divine parole ne sera pas moins constatée par le nouvel oracle dont je vais vous entretenir. Quel est-il donc?

Au temps où Jésus-Christ vivoit sur la terre, le temple de Jérusalem subsistoit dans toute sa splendeur. L'or y brilloit de toutes parts; la magnificence des ornements, la grandeur et la somptuosité des constructions s'y faisoient également admirer. Un jour que Jésus-Christ y étoit entré, ses disciples le faisoient remarquer à leur maître avec étonnement. *Vous voyez*, leur dit-il, *toutes ces choses; en vérité je vous le dis, de tout ce que vous voyez, il ne restera pas pierre sur pierre;* prédisant par ces paroles le renversement des murailles, la ruine complète du temple, sa désolation telle que nous la voyons aujourd'hui. D'un si vaste édifice, de tant de magnificences, il ne reste plus rien. Par cette prophétie, où sa toute-puissance étoit si bien exprimée, il assuroit la foi de ses disciples, et menaçoit ses ennemis du châtiment terrible qu'ils devoient encourir. Leur temple étoit ce qu'ils avoient

Pag. 580.

Matth. XXIV. 1. 2.

de plus cher et de plus vénérable. Les Juifs s'y rendoient de toutes les parties de l'univers, fussent-ils à ses extrémités, pour y apporter et leurs hommages et leurs offrandes, y sacrifier leurs victimes. Les richesses de tout l'univers y abondoient avec les étrangers. La renommée s'en étoit répandue par toute la terre. Une simple parole de Jésus-Christ a flétri cette gloire, renversé cette vaste architecture, anéanti comme un grain de sable cette immense construction : il n'en reste plus de ruines que ce qu'il en faut pour montrer que là fut autrefois le temple de Jérusalem. Ce peuple jadis assez puissant pour lutter contre des peuples et des rois, pour se faire respecter d'eux, même sans combattre, pour les vaincre et en triompher avec éclat, n'a pas eu le pouvoir de relever de ses ruines un simple temple, quelques efforts qu'il ait faits pour le tenter à l'aide des empereurs qui l'y encourageoient, et de la multitude de ses bras, et des trésors qu'il offroit au succès de l'entreprise. C'est que toute force est impuissante pour abattre ce que Jésus-Christ a édifié, comme pour relever ce qu'il a renversé. Il a édifié son Eglise; et rien n'en peut ébranler le fondement. Il a détruit le temple de Jérusalem, et personne ne pourra jamais le rétablir. Combien de siècles se sont écoulés depuis ce double événement! Et durant cette longue suite d'années, ni les entreprises de la haine n'ont rien pu contre l'Eglise, ni les efforts d'un

faux zèle n'ont rien pu en faveur du temple. Dieu a permis qu'on essayât de le rétablir, afin qu'il ne fût pas vrai de dire que s'il ne l'étoit pas, c'est que l'on ne s'en étoit pas occupé; car on l'a tenté, et l'on a échoué. De nos jours un empereur, qui surpassa tous les autres en impiété, donna aux Juifs la permission de rebâtir leur temple; lui-même il voulut coopérer à l'œuvre. Le travail avoit commencé; il devint impossible de le poursuivre; des tourbillons de flamme échappés de dessous la terre, dispersèrent et les fondements et les ouvriers. On en voit encore aujourd'hui la preuve dans les mêmes fondements restés à découvert, témoignage qui constate et le dessein que l'on avoit eu de faire mentir l'oracle, et la puissance de celui qui l'a maintenu. Ce temple avoit subi autrefois une destruction qui avoit duré soixante-dix ans, lors de la captivité de Babylone. De retour dans leur pays, les Juifs s'empressèrent de le rebâtir, et lui donnèrent un éclat supérieur à
Pag. 581. celui du premier temple. Leurs prophètes le leur avoient annoncé, long-temps avant l'événement. Voilà aujourd'hui plus de quatre cents années écoulées depuis sa ruine; et l'on ne s'occupe plus de son rétablissement; on en a perdu jusqu'à l'espérance. Qui donc en empêchoit? qui donc contrarioit ce vœu, si ce n'est la secrète opposition d'une force toute-puissante? que manquoit-il à la nation juive pour l'exécuter? Les fonds nécessaires? elle avoit un pa-

triarche qui avoit levé de partout d'immenses tributs, destinés à cet usage. Le courage de l'entreprendre? Elle le portoit à l'excès; elle s'y précipitoit avec la fougue de l'audace accoutumée à braver tout, à compter pour rien les séditions et les combats. La population? Les Juifs pulluloient dans la Palestine, dans la Phénicie, partout. D'où vient donc cette impuissance de bâtir un simple temple, alors que leur culte est partout ailleurs comme enchaîné, qu'il n'y a plus pour eux ni cérémonies religieuses, ni sacrifices, ni offrandes, rien de ce qui leur est commandé par la loi? On sait que c'étoit dans le seul temple de Jérusalem qu'il leur étoit permis de sacrifier, de prier, de célébrer leurs fêtes, de vaquer aux différents exercices de la religion. On les avoit vus autrefois, durant leur séjour à Babylone, refuser de condescendre à la demande que leur faisoit un peuple étranger de chanter les cantiques sacrés; sous le joug de la servitude et de l'oppression, ils savoient bien résister à des maîtres impérieux, s'exposer au danger de perdre la vie plutôt que de faire retentir les cantiques du Seigneur au sein d'une terre infidèle: pourquoi? parce que Jérusalem étoit le seul lieu du monde où Dieu vouloit que son peuple l'honorât par un culte public. Aujourd'hui la désolation irrémédiable où leur ville est plongée, leur interdit pour jamais le droit même d'espérer. Et, du moment où ils ont voulu rétablir

Ps. cxxxvi. 1 et seq.

le temple, un châtiment sévère leur a appris qu'ils ne
Pag. 582. pouvoient plus exécuter légalement ce qu'il ne leur étoit pas permis d'entreprendre dans un autre lieu. Leurs prophètes leur avoient annoncé à l'avance ces
Malach I. 10. événements divers : Malachie : *Vos portes seront fermées, il ne sera plus allumé de feu sur mon autel; mon affection n'est plus pour vous, dit le Seigneur des armées, et je ne recevrai point d'oblations de votre main; car depuis le lever du soleil jusqu'au couchant, mon nom sera grand parmi les nations, de sorte que l'on sacrifiera en tous lieux et que l'on offrira à mon nom une oblation toute pure, parce que mon nom sera grand parmi les nations, dit le Seigneur des armées.* Prédiction qui annonçoit manifestement et la réprobation du peuple Juif, et l'établissement du christianisme par toute la terre.
Amos. V. 2. Amos : *La vierge d'Israël est tombée, et elle ne se relèvera point; elle est renversée par terre, et il n'y*
Dan. IX. 25 et seq. *a personne qui la relève.* Daniel réunit dans une seule prophétie toutes ces circonstances diverses, l'abolition des sacrifices et du sacerdoce, l'extinction de la sacrificature et du tribunal.

Une autre fois que nous traiterons directement ce sujet contre les Juifs, je me propose d'en parler avec plus de développement (1). Aujourd'hui que

(1) Le saint patriarche l'a fait dans plusieurs autres discours, que nous ne manquerons pas de faire connoître.

mon dessein a été de combattre les préventions du paganisme, tenons-nous-en à ce simple argument : Je n'ai point parlé ni des morts ressuscités, ni des lépreux guéris ; le païen nous contesteroit la vérité de ces miracles de Jésus-Christ; il nous en demanderoit les preuves et les témoignages. Où sont donc les témoins qui l'aient vu, qui l'aient entendu? les mêmes de qui nous tenons l'histoire de ses ignominies et de son crucifiement. Vous les croyez bien quand ils vous parlent de sa passion : pourquoi refuser de les croire dans leurs autres témoignages? S'ils avoient eu d'autre mobile que la vérité, ils n'auroient pas manqué de taire ce qui, dans l'opinion commune, pouvoit être regardé comme déshonorant pour leur maître. Bien loin de là, ils omettent plusieurs de ses Joann. xx. 30. miracles, et insistent particulièrement sur les circonstances de sa passion, pour les raconter de la manière la plus uniforme, et en apparence la moins honorable pour sa mémoire. Je me suis borné ici à un genre de démonstration palpable à tous les yeux, de la plus frappante évidence : des témoignages répandus dans tout l'univers, dont il est impossible de nier l'authenticité, mais qui sont également supérieurs à toutes les forces de la nature, et qui ne peuvent avoir que Dieu pour principe. Vous me diriez : Ressusciter des morts est impossible. Direz-vous qu'il n'y ait pas une Eglise chrétienne répandue par tout le monde malgré la foule d'obstacles qui s'opposoient à

son triomphe, et qui n'en a pas moins triomphé en dépit de tous les obstacles? Il y auroit à le nier une absurdité égale à celle de dire que le soleil n'existe pas. Direz-vous que le temple de Jérusalem n'ait pas été détruit? L'univers tout entier l'attestera. Allez à la conséquence : Si Jésus-Christ n'étoit pas Dieu et le Dieu tout-puissant; comment, d'un côté, sa religion se seroit-elle propagée au milieu des persécutions? Comment, d'autre part, le peuple qui l'a méconnu, crucifié, se verroit-il aujourd'hui dégradé, proscrit, errant, fugitif, sans avoir nulle espérance de changement, sans avoir pu réussir à relever son temple (*)?

Il est peu de discours, même de notre éloquent patriarche, qui se trouvent aussi fréquemment cités dans les chaires modernes. Tous nos prédicateurs, tant françois qu'étrangers, qui ont eu à défendre la vérité du christianisme, ou à célébrer les grandeurs du Dieu qui nous l'a donné, ont emprunté à cette source féconde la substance de leur argumentation : tous appuient du nom et des textes de saint Jean Chrysostôme les preuves invincibles qu'ils développent.

(*) *Quod Christus sit Deus. Advers. paganos.*, tom. I Bened., p. 558—583; Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 725—756.

Discours contre les Juifs, au nombre de huit, prêchés à Antioche, où Jean Chrysostôme n'étoit encore que prêtre.

(Analyse et extraits.)

La plus grande partie des habitants d'Antioche étoit chrétienne. Mais parmi les chrétiens plusieurs étoient encore attachés aux pratiques des Juifs, dont ils fréquentoient les synagogues et observoient les jeûnes. Saint Jean Chrysostôme prend de cet abus occasion de combattre les Juifs, de qui le malheureux aveuglement repousse les nombreux bienfaits que la bonté du ciel leur avoit envoyés.

C'étoit pour eux que le soleil de justice avoit jeté ses premiers rayons; ils ferment les yeux à sa lumière, et préfèrent leurs ténèbres; tandis que nous, nous jouissons du grand jour de la vérité. Ils étoient les branches sorties d'une racine sainte; arrachés de la tige, ils ont fait place à des rameaux étrangers qui montrent des fruits abondants. Ils avoient eu, dès les commencements, des prophètes qui leur annonçoient le Messie; et ce même Messie qui leur étoit annoncé, ils l'ont mis à mort: au lieu que nous à qui des prophètes n'avoient pas été donnés, nous avons accueilli ce Messie, et le reconnoissons pour notre Dieu. Combien donc ne sont-ils pas à plaindre, d'avoir laissé passer à d'au- T. 1 Bened. Pag. 588.

tres le riche héritage qui leur fut offert, et dont ils
Pag. 589. n'ont pas voulu ? Partout ils rejettent ce qui devoit les sauver. Du temps qu'ils avoient une loi protectrice, ils l'ont foulée sous les pieds; maintenant que cette loi ne leur sert plus de rien, ils s'obstinent à la conserver, également coupables et de la violer et de la
Act. VII. 51. retenir. *Têtes dures, hommes incirconcis de cœur et d'oreilles, qui ne savent que résister au Saint-Esprit,* ils refusent de se courber sous le joug de Jésus-Christ dont ils méconnoissent la douceur. Non contents de n'en pas vouloir, ils l'ont brisé et mis en pièces. Les prophètes l'avoient bien prévu ; l'un
Jerem. II. 20. d'eux : *J'ai brisé votre joug dès le commencement, j'ai rompu vos liens.* Quand Jésus-Christ s'est présenté à eux pour être leur roi, ils l'ont rejeté en
Joann. XIX. 15. criant : *Nous n'avons pas d'autre roi que César;* ils se sont exclus de la participation à son royaume céleste, et livrés d'eux-mêmes à la domination étrangère.

Pag. 590. Ils nous disent : Nous ne cessons pas d'adorer le Seigneur. Non, ils ne l'adorent pas; car, répondrons-
Joann. VIII. 19. nous avec le Fils de Dieu : *Si vous me connoissiez, vous connoîtriez aussi mon Père; mais vous ne connoissez ni moi, ni mon Père.* Le lieu où ils l'adorent n'est pas honoré de la présence de l'Esprit Saint : leurs synagogues ne sont que des temples de
Pag. 591. Démons. Peut-il être permis à des chrétiens de s'y rencontrer ?

Il raconte à cette occasion un fait récent passé sous ses yeux :

Un homme, qui se disoit chrétien, ayant eu quelque chose à démêler avec une femme fidèle et d'une vertu éprouvée, vouloit l'entraîner de force dans la synagogue des Juifs, pour lui faire prêter serment sur l'objet de leur contestation. Cette femme, qui avoit eu l'honneur de participer à nos sacrés mystères, ne crut pas pouvoir, sans crime, mettre le pied dans un tel lieu : elle réclama contre la violence qui lui étoit faite; elle en appela à l'évêque. Chrysostôme accourut. Il demanda à cet homme s'il étoit chrétien ; et sur sa réponse affirmative, il lui parla avec tant de chaleur et d'autorité, qu'il le détourna de son criminel dessein. Il avoit appris de cet homme, que la raison qu'il avoit eue de vouloir engager cette femme à jurer dans la synagogue, c'est qu'on lui avoit dit que les serments que l'on y faisoit étoient déclarés plus inviolables que ceux qui avoient été prêtés dans l'Eglise chrétienne. Notre saint prêtre frémit de voir des fidèles Pag. 592. devenir ainsi le jouet du Démon, et s'élève avec force, tant contre ce misérable préjugé, que contre l'indifférence de ceux qui ne s'opposent pas à ce désordre.

Des malades sont bien à plaindre de l'être ; mais ceux qui, pouvant les rendre à la santé, négligent

de le faire, sont bien coupables. Si vous voyiez un innocent traîné au supplice, et qu'il dépendît de vous de l'arracher à la mort, vous croiriez-vous sans reproche de l'y laisser aller? Pouvez-vous voir froidement votre frère sous la puissance, non du licteur, mais du Démon qui l'entraîne dans l'abîme?

Pag. 593. Quant à moi, qu'on me produise de ces prévaricateurs : je perdrai plutôt la vie, que de leur permettre d'entrer dans l'Eglise, tant qu'ils ne se corrigeront pas. Eux-mêmes s'excommunient de la

Gal. IV. 26. céleste Jérusalem. Fils de la femme libre, vous renoncez à votre titre de noblesse pour entrer dans la famille de l'esclave : soyez esclave avec elle. Qui se rencontre dans le camp ennemi, est réputé n'être qu'un transfuge digne de la peine capitale. Enrôlé dans la milice de Jésus-Christ, vous ne pouvez paroître sous les drapeaux de son ennemi, sous

Rom. I. 32. peine de l'être vous-même. L'Apôtre enveloppe dans la même censure et celui qui commet le mal, et celui qui le laisse commettre.

Pag. 594. On objecte que les synagogues sont dépositaires de la loi et des prophéties. Sont-ce les livres de la loi qui sanctifient les lieux où ils sont déposés? C'est là même ce qui les rend plus condamnables. Dites-moi : Un homme d'une gravité reconnue, un respectable magistrat, traîné par violence dans un antre de voleurs où on le chargeroit d'outrages et de coups, empêcheroit-il, par sa présence, ce

lieu d'être une caverne de voleurs? Au contraire, l'acte même de violence, exercé sur sa personne, ne feroit que rendre plus odieux encore l'infâme repaire où on l'auroit entraîné. La comparaison est exacte. Ce peuple possède la loi et les prophéties; mais pour n'y point ajouter foi. Il a comme nous les livres saints; mais pour rejeter leur témoignage. Ils traînent dans leurs antres Moïse et les prophètes; mais pour les insulter et les outrager. Car enfin, quel plus sanglant outrage peut-on faire à des témoins qui déposent, que de récuser leurs assertions, que de les accuser de ne pas même connoître celui en faveur de qui ils déposent, que de prétendre en faire ses complices? Du temps des persécutions, les bourreaux, maîtres de la personne des saints confesseurs, déchargeoient et appesantissoient sur eux leurs bras sanguinaires, et les instruments de leurs supplices : dira-t-on que les mains des bourreaux étoient purifiées par l'attouchement de ces saints corps? Ainsi des Juifs : ils ne possèdent les oracles de la prophétie que pour les lacérer. Nous les jugerions bien moins coupables, s'ils ne les avoient point connus.

En vous voyant vous mêler avec eux dans leurs synagogues, participer à leurs superstitieuses cérémonies ; vous leur fournissez un prétexte, en apparence légitime, de croire qu'ils ont eu raison d'agir comme ils ont fait. Pag. 595.

Ce n'est pas que les livres eux-mêmes soient souillés pour être dans les mains de nos ennemis. Non, ils ne le sont pas plus qu'ils ne le furent dans les mains des infidèles, en particulier du roi Ptolémée Philadelphe qui les fit traduire de l'hébreu en grec et déposer dans le temple de Sérapis, où ils se voient encore aujourd'hui, sans que leur présence dans ce temple lui donne aucun caractère de sainteté. Temple de faux dieux, ou synagogue; qu'il y ait des idoles, qu'il n'y en ait pas, c'est toujours un sanctuaire consacré au Démon, toujours un repaire d'impiété; puisque les ennemis de Jésus-Christ s'y rassemblent, que sa croix y est méconnue, que l'on y déshonore le Père en refusant de reconnoître son fils. De deux choses l'une : c'est
Pag. 596. eux ou nous qui sommes dans l'erreur. Si nous avons la vérité pour nous, il ne nous est pas permis de communiquer avec eux, sans participer à leurs crimes, qui les ont rendus abominables aux yeux
Amos. v. 21. de tout l'univers. *Je hais vos fêtes, et je les abhorre,* a dit le Seigneur. Toutes, sans nulle exception. Et il l'a bien prouvé en les abandonnant d'abord à l'oppression des étrangers, ensuite à une des-
Pag. 597. truction entière. Il n'a pas épargné leur temple, lorsqu'il étoit protégé par la présence de l'arche et des chérubins; à plus forte raison aujourd'hui qu'ils ne les ont plus, et que la colère céleste pèse sur
Pag. 598. eux de tout son poids. Vous ne soutiendriez pas la

vue de l'homme qui auroit égorgé votre fils : leurs mains dégoûtent encore du sang de Jésus-Christ ; et vous pouvez vous rencontrer avec les meurtriers de Jésus-Christ dans le même lieu de prières !

Je pourrois ajouter beaucoup à ce discours. C'en est assez de ce peu de mots pour laisser dans votre mémoire une profonde impression. Je termine en disant avec Moïse : *Je prends à témoins le ciel et la terre* que j'ai fait tout ce qui est en mon pouvoir pour mettre fin à ces scandales. Au jour du dernier jugement, ce même discours vous sera présenté au tribunal de Jésus-Christ, pour donner de la confiance à ceux qui en auront profité, et pour être la condamnation de ceux qui l'auront rendu inutile.

Pag. 599.

Deut. xxx. 19.

IIe DISCOURS *contre les Juifs.*

Je vous dis, moi, Paul, que si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien. Ce n'est point seulement l'Apôtre saint Paul qui le déclare, c'est Jésus-Christ lui-même, par la bouche de son Apôtre. Vous m'arrêtez pour me dire : la circoncision est-elle donc un si grand mal, qu'elle anéantisse l'économie tout entière de la révélation chrétienne? Oui, mes frères, un grand mal ; non, si vous voulez, par elle-même, mais pour la mauvaise interprétation qu'on lui donne. Il y a eu un

Gal. v. 5. Pag. 602.

autre temps où la loi étoit utile et nécessaire ; ce temps n'est plus ; et la loi a cessé. Vous y asservir, c'est anéantir le bienfait de la loi nouvelle qui nous en a affranchis. De quoi vous sert Jésus-Christ, si vous refusez de vous soumettre à lui ? Qu'un homme, condamné à une peine capitale pour un crime honteux, reçût, au fond de son cachot, des lettres de grâce qui le mettroient en liberté, s'il alloit n'en pas vouloir, et qu'il aimât mieux subir son jugement, il deviendroit plus criminel encore de ne profiter pas du bienfait qui lui seroit offert. Voilà ce que font les Juifs. Prétendre se sauver par les œuvres de la loi, c'est renoncer à la grâce.

Pag. 603. *Je vous dis, moi, Paul.* Pourquoi se nomme-t-il lui-même? Pour rappeler avec quel zèle il avoit d'abord servi le judaïsme. Si c'étoit un gentil qui vous tînt ce langage, un homme étranger à la religion des Juifs, on pourroit croire que, s'il en combat les institutions, c'est faute de les connoître. Mais non celui qui parle. C'est moi, Paul ; moi Hébreu de nation, qui ai subi, le huitième jour après ma naissance, cette loi de la circoncision ; moi, de secte pharisienne, qui m'étois déclaré contre la religion nouvelle, avec une ardeur portée jusqu'à persécuter hautement ceux qui ne pensoient pas comme moi. Si donc, aujourd'hui, j'agis autrement, ce n'est point ignorance ou prévention ; mais parce que j'ai été éclairé par une lumière bien supérieure.

La loi ancienne fut utile, sans doute ; mais comme la première institution donnée à l'enfance; mais comme un simple degré qui conduisoit à la loi nouvelle (1); servitude honteuse, humiliante, dont on devoit porter l'empreinte comme étant le sceau du péché, jusqu'au moment où la grâce devoit l'effacer. Donc, imparfaite de sa nature, ne conduisant rien par elle-même à la justice véritable, ne donnant pas la vie à l'âme, laissant l'homme dans sa foiblesse, irritant ses mauvais désirs, donnant lieu aux prévarications par la multitude de ses observances, engendrant des esclaves par la crainte servile qu'elle inspiroit, faisant des hommes terrestres par les biens qu'elle proposoit, et pour tout cela, selon l'observation de saint Paul, ayant dû être rejetée (2). S'opiniâtrer à la garder après qu'elle a été abolie, est-ce témoigner son amour à Jésus-Christ? Paul déclare l'anathème à quiconque ne l'aime pas. Est-ce l'aimer que de communiquer avec ceux qui l'ont crucifié? I.Cor.xvi.22.

(1) Voy. plus haut, pag. 51—53.

(2) Molinier, VIe *Disc. sur la vérité de la relig. chrét.*, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 181 ; Montargon, *Dictionn. opostol.*, tom. VII, pag. 139; Pascal, *Pensées*, pag. 208.

IIIe DISCOURS *contre les Juifs.*

(Analyse.)

Pag. 606. Eloge de la concorde. Crime et dangers du schisme. Décret des Pères du concile de Nicée sur la célébration de la Pâque. Eloge de ce concile. Autorité de la tradition. Témérité des chrétiens qui fréquentoient les synagogues.

Pag. 610. Croyez-vous que la sagesse de ces vénérables évêques, envoyés de toutes les Eglises du monde, le cédât à celle d'un peuple misérable, dépouillé de ses anciennes institutions et du droit de célébrer aucune fête? Dieu, lui-même, avoit déterminé, Deut. XVI. 5. par une loi expresse du Deutéronome, le seul lieu où il lui fût permis d'immoler la Pâque, à savoir Jérusalem. Or, puisqu'il n'y a plus pour eux de Jérusalem, Dieu a donc jeté l'interdit sur toutes leurs cérémonies. Car sans doute, il prévoyoit l'avenir.

Pag. 612. Du jeûne de Carême et de la Pâque des chrétiens. Circoncision spirituelle.

IVe DISCOURS *contre les Juifs*.

(Analyse.)

Mêmes raisonnements que dans celui qui précède. Pag. 616 et suiv.

Avant d'engager la question sur le fonds de la controverse qui nous divise d'avec les Juifs, je m'adresse à ceux qui se réunissent à eux pour la célébration de leurs fêtes : Qui êtes-vous, demanderai-je à chacun d'eux? Chrétien, me répondez-vous : pourquoi donc cette affectation à vous conformer aux usages des Juifs? Si vous êtes Juif, pourquoi êtes-vous, pour notre Eglise, un sujet d'affliction? Le Persan et le Barbare, étrangers à nos coutumes, ne les observent pas. Les lois de la guerre condamnent, sans l'entendre, le transfuge que l'on surprend dans un camp étranger. N'est-ce rien que ce qui nous sépare du Juif? Dira-t-on qu'il ne s'agisse que de dogmes indifférents? Quel étrange, quel monstrueux alliage! D'un côté, ceux qui ont crucifié Jésus-Christ; de l'autre, ceux qui l'adorent, mêlés et confondus ensemble! Ecoutez le Prophète : Pag. 619.
« Passez, dit Jérémie, aux îles de Cethim, et voyez Jerem. II. 10.
» ce qui s'y fait; envoyez en Cédar, considérez bien
» ce qui s'y passe: et voyez s'il y est fait quelque
» chose de semblable. Y a-t-il quelque nation qui ait
» changé ses dieux qui, certainement, ne sont point

» des dieux ; et cependant, mon peuple a changé sa » gloire en de vaines idoles. » Quoi ! vous ne voyez point les adorateurs des Démons, transfuges de leurs idoles, pour passer à la vérité ; et vous, adorateur du vrai Dieu, vous abandonnez son autel pour un culte étranger ! Vous, vous tenez moins à la vérité qu'eux à leurs erreurs. Allez à ces synagogues, et dites-moi ce que vous y verrez : Sont-ce les Juifs qui ont changé leur jeûne pour prendre le nôtre, renoncé à leur Pâque pour venir avec nous s'asseoir à la communion de nos sacrés mystères, célébrer avec nous les fêtes de nos saints martyrs. non ; c'est nous seuls qui courons nous associer à leurs impures superstitions.

Pag. 620.

III.Reg. XVIII. 21.

Permettez que je vous adresse les mêmes paroles qu'autrefois Elie aux Samaritains : *Peuples, jusqu'à quand chancellerez-vous entre deux partis ? Si le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, il faut l'adorer ; si Baal est Dieu, il faut l'adorer* (1). Si vous croyez que

(1) « Figurez-vous, chrétiens, qu'aujourd'hui, au milieu de cette assemblée, paroît tout à coup un Ange de Dieu, qui fait retentir à nos oreilles ce que disoit autrefois Élie aux Samaritains : Peuples, jusqu'à quand chancellerez vous entre deux partis : *Quousque claudicatis in duas partes ?* Si le Dieu d'Israël est le vrai Dieu, il faut l'adorer ; si Baal est Dieu, il faut l'adorer. Chers frères, les prédicateurs sont les Anges du Dieu des armées. Je vous dis donc aujourd'hui à tous, et Dieu veuille que je me le dise à moi-même comme il faut : Jusqu'à quand serez-vous chancelants ? Si Jésus est votre roi, rendez lui vos obéissances ; si Satan est votre roi, rangez vous du côté de Satan. Il faut prendre parti aujourd'hui. Ah ! mes

le judaïsme soit la vraie religion.... Mais pourquoi causeriez-vous à l'Eglise cette vive affliction? Si le christianisme est la vérité, comme la chose est en effet incontestable, restez-y, et n'allez pas ailleurs. Vous participez avec nous à la table sainte; c'est de Jésus-Christ que vous attendez tous vos biens: A quoi bon chercher des fêtes au milieu de ses ennemis?

Contre les jeûnes et la célébration de la pâque, observés par les Juifs d'à présent. Pag. 621 et suiv.

Ve DISCOURS *contre les Juifs.*

D'où vient, aujourd'hui, cette affluence plus considérable que de coutume? Sans doute vous vous êtes rendus en foule près de nous, dans l'espoir que nous acquitterions l'engagement pris dans nos derniers entretiens, et que vous alliez reconnoître ici cette parole de salut que nos Ecritures comparent à l'or raffiné éprouvé par le feu. Béni soit le Seigneur de vous avoir inspiré cette sainte ardeur. Des hommes esclaves de leurs appétits charnels, s'inquiètent matin et soir où ils trouveront une table somptueuse qui offre à leur brutale sensualité une grande abon- Pag. 627. Ps. XI. 7.

frères, vous frémissez à cette horrible proposition. A Jésus, à Jésus, dites-vous, il n'y a pas ici lieu de délibérer. Et moi, nonobstant ce que vous me dites, je réitère la même demande: *Quousque*, etc. » (Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 59, 60.)

dance de mets et de vins recherchés, et où retentissent les éclats d'une joie profane. Vous, au contraire, à peine le jour a commencé, votre première pensée est de vous informer avec une sorte d'inquiétude où il y aura des instructions édifiantes, de pieux discours, où l'on vous entretienne des grandeurs du fils de Dieu. Plus vous nous témoignez d'empressement à nous entendre, et plus aussi nous en mettons à remplir notre promesse.

La lutte que nous avions engagée contre les Juifs, a obtenu tout le succès que nous pouvions désirer. Le champ de bataille nous est resté, notre cause a
Pag. 628. triomphé. Le but que nous nous étions proposé fut de prouver que les observances actuelles des Juifs ne sont que des prévarications, des attentats contre la loi, une guerre faite par l'homme à Dieu même : et avec la grâce du Seigneur, nous avons porté la démonstration jusqu'à l'évidence. Nous avons établi que dans le cas même (ce qui n'arrivera jamais) où les Juifs seroient ramenés dans leur ville et remis en possession de leur gouvernement et de leur temple, ce ne seroit pas encore une raison pour justifier leur manière d'agir. Les trois enfants de Babylone, Daniel et tous les autres Juifs qui gémissoient dans la captivité, s'attendoient bien à recouvrer leur ville après soixante et dix ans, à revoir le sol de leur patrie, et à vivre selon leurs anciennes lois ; ils en avoient la promesse, et une promesse des plus au-

thentiques. Néanmoins ils ne s'en prévalurent point, tout le temps que dura leur absence, pour se permettre de pratiquer leurs anciennes observances, comme le font aujourd'hui les Juifs. Vous pourriez donc fermer la bouche à ceux-ci, par cette simple question : Pourquoi pratiquez-vous les jeûnes qui anciennement précédoient vos fêtes, quand vous n'avez plus de ville où vous puissiez les célébrer ? S'ils répondent : C'est parce que nous espérons qu'elle nous sera rendue ; répliquez-leur : Tenez-vous donc tranquilles, jusqu'à ce que vous l'ayez obtenue, puisque les saints dont nous vous parlions tout à l'heure se sont abstenus de faire ce que vous faites aujourd'hui. Il est donc évident que vous vous mettez en contravention avec la loi divine ; en supposant que vous dussiez recouvrer votre ville, ainsi que vous le dites, vous violez l'alliance faite avec le Seigneur, et vous outragez l'état même dont vous êtes déchus.

Ce que j'ai dit précédemment suffisoit pour confondre l'opiniâtreté des Juifs, et les convaincre qu'ils sont les infracteurs de la loi. Mais puisque nous n'avons pas cherché seulement à leur fermer la bouche, mais à confirmer les fidèles dans les dogmes de la foi dont ils sont persuadés, nous allons prouver par surcroît que leur temple ne sera plus rétabli, et que jamais ils ne reprendront leur ancien état. Par là vous serez plus assurés des dogmes que vous

avez reçus des Apôtres, et les Juifs, convaincus de ne pas mettre de bornes à leur impiété.

Nous produirons pour témoins de ce que nous avançons, non un Ange, non un Archange, mais le souverain même du monde, Jésus-Christ Notre Seigneur. Un jour qu'il étoit entré dans le temple de Jérusalem, à la vue de ce magnifique monument, il s'écria que Jérusalem seroit foulée sous les pieds des Gentils, jusqu'à ce que le temps des peuples fût accompli, c'est-à-dire jusqu'à la consommation des siècles. Après quoi parlant du temple en particulier, il déclara en termes exprès à ses disciples qu'il n'y resteroit pas pierre sur pierre qui ne fût démolie. La prophétie ne pouvoit être plus claire, ni la ruine plus générale. Mais ce témoignage, les Juifs le récusent, et il s'inscrivent en faux contre notre assertion. C'est là, nous dit-on, une menace d'ennemi. Comment admettre le témoignage d'un homme que nous avons crucifié. Et c'est là même, ô Juifs, ce qui fait le prodige : qu'un homme, en effet crucifié par vos mains, ait été plus fort que votre ville, puisqu'il l'a ruinée, que tout un peuple, puisqu'il l'a détruit, dispersé par toute la terre. Il n'en faut pas davantage pour démontrer que s'il est mort, il s'est ressuscité lui-même, qu'il règne maintenant dans les cieux. Vous n'aviez pas voulu le reconnoître à ses bienfaits : il se fait reconnoître aujourd'hui pour le Dieu fort et inexpugnable à votre châtiment et à ses

Luc. XXI. 24.

Pag. 629.

vengeances. Mais vous ne pouvez vous résoudre à croire en lui, à le regarder comme Dieu, comme le maître du monde; et vous ne voyez en lui qu'un simple homme. Eh bien! ne supposons point qu'il est Dieu; oublions-le même pour quelque temps; il ne s'agit point de ce qu'il est, mais de ce qu'il a fait (1). Jugeons-en comme nous ferions de tout autre homme. Et comment raisonne-t-on dans le commerce ordinaire de la société? que vous rencontriez des hommes reconnus généralement pour être exacts, véridiques dans leurs paroles, n'altérant jamais la vérité : fût-on leur ennemi, pour peu que l'on ait du bon sens, on croit à leurs assertions. Au contraire, ceux que l'on a surpris à mentir, lors même qu'ils disent vrai, on ne les croit pas.

D'après cette règle de conduite, examinons sérieusement la personne de Jésus-Christ dans sa vie et dans ses mœurs journalières; car la prédiction concernant la ruine de Jérusalem n'est pas la seule prophétie qu'il ait faite. Nous en avons de lui beaucoup d'autres sur des événements qui ne devoient avoir lieu que bien long-temps après. S'il en est une seule où il se montre en défaut, je passe condamnation sur tout le reste (2). Par le même principe, j'ai

(1) Traduit par Bourdaloue, *sur la relig. chrétienne*, *Carême*, tom. 1, pag. 264.

(2) « Pour combattre la preuve des prophéties, il faudroit nous dire : Voilà telle ou telle chose manquée dans l'accomplissement de telle ou telle

droit à une concession égale de votre part en faveur de celle qui vous touche particulièrement. Si donc celle-ci s'est vérifiée de point en point, et qu'un espace de plusieurs siècles écoulés en constate la rigoureuse exactitude, plus d'objection. L'évidence qui en résulte ne le cède pas à la clarté des rayons du soleil.

Matth. xxvi. 7 et seq.

Voici donc une autre de ses prophéties. Une femme, dit l'Evangile, approcha de Jésus, tenant un vase d'albâtre, plein d'une huile de grand prix qu'elle lui répandit sur la tête. Les disciples en murmurèrent entre eux, et se disoient l'un à l'autre : *Pourquoi n'a-t-on pas vendu ce parfum trente deniers, et donné l'argent aux pauvres?* Jésus-Christ réprimanda ses disciples, et leur dit : *Pourquoi tourmentez-vous cette femme? Ce qu'elle vient de faire est une bonne œuvre, je vous assure que partout où sera prêché cet Evangile, c'est-à-dire dans tout le monde, on racontera à la louange de cette femme ce qu'elle a fait à mon égard.* Jésus-Christ a-t-il dit vrai, oui ou non? Sa prédiction s'est-elle accomplie? a-t-elle manqué? interrogez les Juifs : ils auront beau s'armer d'impudence, il leur est impossible de la démentir. On parle dans toutes les églises de la femme de notre Evangile. Pas une

prophétie ; voilà un événement qui ne ressemble en rien à la prédiction. » (Molinier, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 129.) Tout ce discours est une savante démonstration de la vérité des prophéties.

ville où il n'y ait des magistrats, des hommes, des femmes, plus ou moins distingués par le rang qu'elles y occupent; quelque part que vous alliez, partout il est parlé de cette action; on en nomme l'auteur; on en écoute le récit en silence et sans aucune réclamation. Il n'y a pas un coin du monde qui l'ignore. Que de princes ont signalé par de magnifiques bienfaits leur libéralité envers certaines villes, ont fait la guerrre avec éclat, remporté de brillantes victoires, fondé ou relevé des villes, sauvé des nations entières, amassé de riches trésors! On n'en parle pas (1). Combien de femmes du plus haut rang sembloient avoir attaché à leurs noms une gloire immortelle, par les témoignages qu'elles avoient donnés à leurs sujets d'une éclatante générosité, dont la postérité n'a jamais entendu parler! Et le nom d'une femme obscure, qui n'a fait que répandre un peu de parfum, est dans la bouche de tout le monde. Qu'y avoit-il donc de si magnifique

(1) Massillon : « Que sont devenus ces Césars, qui faisoient mouvoir l'univers à leur gré; ces protecteurs d'un culte profane et insensé, ces oppresseurs barbares des saints et de l'Église; à peine en reste-t-il quelque souvenir sur la terre. Leur nom même ne s'est conservé jusqu'à nous qu'à la faveur du nom des martyrs qu'ils ont immolés. La gloire et la puissance de ces tyrans s'est évanouie avec le bruit que leur ambition, leur cruauté, leurs entreprises insensées avoient fait sur la terre; semblables au tonnerre qui se forme sur nos têtes, il n'est resté de l'éclat et du bruit passager qu'ils ont fait dans le monde, que l'infection et la puanteur. » (*Paraphr. du ps.* IX, pag. 71.) Voy. plus haut, pag. 130.

à ce présent ; quelle célébrité promettre à celle qui le faisoit ? C'étoit une femme de néant. Quels témoins ? quel théâtre ? Quelques disciples, la maison d'un simple particulier. N'importe. Son action n'en est pas moins célèbre dans toute la terre. Le temps
Pag. 630. n'en a pas encore obscurci l'éclat, et ne le pourra jamais ; elle efface toute la gloire des monarques et des souveraines. Qui donc lui a imprimé son immortalité ? qui ? sinon le Dieu même à qui elle rendoit cet hommage, et qui a pris soin d'en répandre la renommée dans toutes les contrées de la terre. Mais prédire les choses avec tant d'exactitude, est-ce le fait d'une intelligence humaine ? le simple bon sens répond que la chose n'est pas possible. Prédire avant l'événement une chose où l'on sera soi-même acteur, est déjà surprenant, extraordinaire ; à bien plus forte raison, une chose où l'on n'a point une part personnelle, et la prédire de manière à convaincre tous les hommes et à les frapper par son évidence.

Matth. XVI. 18. Jésus-Christ a dit à Pierre : *Pierre, sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle.* Répondez-nous, ô Juifs ! qu'avez-vous à opposer à l'éclat de ces paroles ? Quelle objection avez-vous à faire là contre ? En quoi la prédiction manque-t-elle de justesse ? Si vous le savez, apprenez-nous le. Vous auriez beau vous replier dans tous les sens, les faits parlent :

Que de tempêtes excitées contre l'Eglise, que de guerres, que de conjurations, quels effroyables supplices, impossibles à décrire, plus impossibles encore, ce semble, à supporter (1)! Quel déchaînement d'ennemis, non pas seulement étrangers, mais domestiques! Citoyens, amis, serviteurs, parents, tous armés contre elle; c'étoit une guerre civile qui partageoit les familles, et plus encore que tout l'acharnement des guerres civiles. Toutefois, bien loin d'arrêter les progrès de cette Eglise, si violemment combattue, les persécutions mêmes n'ont fait que les accélérer. Et remarquez bien que c'étoit au moment de sa naissance que l'Eglise se voyoit en butte à ces furieux assauts. Que les tempêtes fussent venues l'assaillir après qu'elle avoit jeté de profondes racines, que la prédication évangélique s'étoit répandue par toute la terre; il y auroit peut-être de quoi moins s'étonner de la résistance. Mais dans un temps où la semence de la foi chrétienne commençoit à peine à lever, où les germes en étoient encore foibles et délicats, non-seulement n'être point affoibli par tant d'orages, mais en recevoir un nouvel accroissement, c'est bien là, sans contredit, la plus étonnante de toutes les merveilles. Dieu l'a voulu ainsi, pour que l'on n'eût

(1) Voyez plus haut, pag. 115. Saint Jean Chrysostôme répète souvent, dans plus d'un endroit, les mêmes expressions.

pas à dire que ce qui a affermi l'Eglise, c'étoit la paix que les maîtres du monde lui ont donnée; non, puisque le temps où elle a été le plus violemment attaquée, c'est celui où elle étoit dans sa plus grande foiblesse, celui où elle ne faisoit que de naître. Ainsi, l'ordonnoit-il pour qu'il fût bien assuré qu'elle
Pag. 631. ne tient rien des hommes, mais que la seule toute-puissance de Dieu a tout fait. Pour preuve de ce que nous avançons, rappelez-vous combien de philosophes, tels que Zénon, Platon, Socrate, Diagoras, Pythagore, une foule d'autres, avoient essayé d'introduire chez les Grecs de nouveaux dogmes, une morale nouvelle; mais bien loin d'avoir triomphé des obstacles, ils ne sont pas même connus de nom par la multitude. Pour Jésus-Christ, non-seulement il a conçu, mais il a exécuté, établi sur la terre un plan de religion que, jusque là, l'on n'avoit pas même soupçonné (1). J'entends vanter les miracles d'Apollonius de Thyane; mais ce qui prouve qu'il n'y avoit rien de vrai dans toutes ses œuvres, qu'elles n'étoient que mensonge, imposture, illusion, c'est qu'on les a oubliées, c'est qu'elles n'ont eu aucune suite (2).

(1) Tous les apologistes et prédicateurs anciens et modernes. Les ennemis mêmes du christianisme, ont parlé là-dessus comme ses défenseurs.

(2) Voy. Molinier, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 60—69. Huet et Dupin ont prouvé, avec la dernière évidence, que son histoire, écrite par Philostrate, n'étoit qu'un tissu de mensonges et d'absurdités.

Comparer Jésus-Christ à ces philosophes ! Un tel rapprochement, dira quelqu'un, n'est-il pas injurieux à la divinité du Fils de Dieu ? Aussi ne le fais-je que pour condescendre à la prévention des Juifs, qui ne voient qu'un homme dans Jésus-Christ. En quoi j'imite la conduite de l'Apôtre saint Paul. Quand il se vit à Athènes, en présence de l'Aréopage, il n'engagea point la controverse d'après les prophètes et les évangélistes ; il prit son texte dans l'inscription de Act. XVII. 23.
l'autel qu'il y avoit rencontré. Croyoit-il, pour cela, cet autel plus digne de foi que l'Évangile, et le témoignage d'une inscription de plus de valeur que les oracles de la prophétie ? nullement ; mais parce qu'il avoit affaire à des païens qui ne croyoient à aucun de nos livres, il les attaque par leur propre croyance. Voilà pourquoi vous l'entendez dire dans une de ses épîtres : *J'ai vécu avec les* I. Cor. IX. 20.
Juifs comme Juif, avec ceux qui n'avoient point de loi, comme si je n'en eusse point eu moi-même, quoique je fusse soumis à la loi de Dieu et de Jésus-Christ, son fils. Nos divines Ecritures ne dédaignent pas de descendre au même langage ; nous lisons dans le cantique de Moïse : *Seigneur, est-il parmi* Exod. XV. 11.
les dieux quelqu'un qui vous ressemble? Quoi donc ! y a-t-il quelque comparaison entre les fausses divinités et le vrai Dieu ? Non, sans doute, répondoit le Prophète ; mais parce que ce peuple à qui je parle s'est fait une grande idée de ces prétendus

dieux qui ne sont que des Démons, par égard pour sa foiblesse, je veux bien lui parler son propre langage.

Mais n'allons pas chercher nos objets de comparaison ailleurs que dans l'histoire même de ce peuple que nous combattons. A diverses époques, on y a vu des aventuriers qui y prêchoient des dogmes nouveaux et qui se sont fait des disciples. Dénoncés aux magistrats, ils ont disparu sans laisser aucune trace. Par ce simple raisonnement, Gamaliel ferma la bouche à ceux de sa nation, qu'il voyoit être des plus emportés contre les Apôtres et ne
Act. v. 35. respirer que leur sang : « O Israélites, prenez garde,
» dit-il dans le conseil, à ce que vous allez faire,
» touchant les hommes qu'on vous dénonce. Il y a
» quelque temps qu'il s'éleva un certain Theudas,
» qui prétendoit être quelque chose de grand ; il
» s'étoit attaché environ quatre cents hommes qui
» périrent tous avec lui, et furent dispersés. Judas
» de Galilée se leva ensuite; il s'étoit attiré beaucoup
» de monde; mais il périt ainsi que Theudas avec
» tous ses disciples. Voici donc ce que je vous dis
» dans la circonstance présente : Prenez garde à ce
Pag. 632. » que vous allez faire. Si l'œuvre que vous attaquez
» vient des hommes, elle se détruira ; si elle vient
» de Dieu, vous ne pourrez la détruire; et vous seriez
» en danger de combattre contre Dieu même ». Si donc il en est de ce Jésus que l'on nous annonce

comme des deux autres, si tout n'est pas constamment l'œuvre de la divine toute-puissance, ne vous pressez pas : attendez le dénouement qui vous apprendra tout seul s'il est, comme vous dites, un imposteur, un violateur de la loi, ou si c'est le Dieu dont la puissance ineffable soutient le monde qu'elle a créé, et qui gouverne toutes les choses d'ici-bas. C'est ce que l'on fit alors; et les faits ont prouvé que c'étoit l'œuvre d'un pouvoir divin, auquel rien ne sauroit résister. Les manœuvres artificieuses du Démon ont tourné contre lui. C'étoit lui qui, pressentant la prochaine arrivée du Messie, dans le dessein d'obscurcir l'éclat de sa mission, avoit suscité les imposteurs dont nous venons de parler, afin qu'on le confondît avec eux. C'est ce qu'il essaya encore au jour de sa mort; il imagina de faire crucifier à ses côtés deux voleurs de profession, afin d'obscur- Luc. XXIII. 33.
cir la vérité par les nuages du mensonge. Mais bien loin de réussir dans l'une et l'autre entreprise, il n'a fait que manifester avec plus d'éclat la puissance de Jésus-Christ. Car, pourquoi, demanderai-je, de trois hommes, crucifiés dans un même lieu, au même moment, sur la sentence des mêmes juges, un seul est-il adoré, tandis que les deux autres sont oubliés? Comment se fait-il que de tant d'imposteurs qui ont eu la prétention de réformer le monde, celui-ci tout seul ait obtenu les hommages de toute la terre? Les comparaisons rendent la vérité plus

sensible. Comparez tant que vous voudrez, et dites-moi donc, ô Juifs, quel imposteur réussit jamais à fonder ce grand nombre d'églises, répandues dans tout l'univers; à se faire décerner, d'une extrémité à l'autre du monde, un culte divin; à plier sous le joug de sa loi, les esprits les plus rebelles, en dépit de tous les obstacles? Non, cela n'est pas possible. Prononcez donc hautement que Jésus-Christ ne fut pas un imposteur; que, bien loin de là, c'est le Sauveur, le bienfaiteur des hommes, le principe de notre vie et de notre salut (1).

Matth. XI. 34. Je vais ajouter une autre prédiction : *Je ne suis pas venu,* dit Jésus-Christ, *apporter la paix sur la terre, mais le glaive;* annonçant, par là, non ce
Ibid. 35. qu'il désiroit, mais ce qui devoit arriver : *Car je suis venu séparer le fils d'avec le père, la fille d'avec la mère.* Dites-moi, comment auroit-il pu faire une semblable prédiction, s'il n'étoit qu'un homme, s'il ne l'étoit que comme vous et moi? Mais quel est le sens de celle-ci? Parce qu'il n'est pas rare de voir, dans une même maison, un chrétien et un infidèle, un père qui veuille entraîner son fils dans l'idolâtrie ; il prédit, au sujet de cette circonstance, que la prédication évangélique aura

(1) « O vous qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème, et confondez-le donc avec ces imposteurs, qui sont venus séduire le monde. » (Massillon, *Divinité de Jésus-Christ, Avent*, p. 362.)

une force telle, qu'elle rendra les fils supérieurs aux séductions et à la violence; qu'elle fera triompher la foi au sein des familles, où elle seroit combattue, que, non-seulement on ne cèdera pas, mais que l'on s'exposera à tout, on bravera les tortures les plus cruelles, plutôt que d'y renoncer. D'où venoit, Pag. 633. encore une fois, à Jésus-Christ, cette prescience, s'il n'étoit qu'un homme? Comment inspirer un semblable courage? D'où lui pouvoit venir la pensée que les enfants dussent avoir pour lui plus de déférence que pour leurs propres pères; que les pères auroient pour lui plus d'amour que pour leurs propres enfants; que des épouses le chériroient plus que leurs époux? Et cela, non pas dans quelques familles, mais dans toute l'étendue de l'univers, dans toutes les villes et dans tous les pays, sur la terre et sur mer, dans les lieux les plus habités, comme dans ceux qui ne le sont pas. On ne dira pas que ces prédictions, faites par J-C., n'aient abouti à aucun résultat, et que tant d'épreuves soient restées sans récompenses. Combien d'hommes, dès la naissance de l'Eglise, et plus encore maitenant, haïs pour leur foi, chassés de la maison paternelle qui leur est fermée à jamais, ont été abondamment consolés par cela seul qu'ils souffroient pour J-Ct. ainsi qu'il l'avoit prédit! Or quel homme, je vous le demande, eût pu imprimer ces sentiments dans le cœur d'un autre homme?

La même parole qui a prédit la célébrité de Ma-

deleine, l'affermissement de son Eglise, de la guerre qu'elle auroit à soutenir ; a prédit également la destruction de Jérusalem et le renversement de son temple pour ne se relever jamais de ses ruines. Si tout le reste s'est vérifié; pourquoi, ô Juifs, refusez-vous de croire à la dernière prédiction? surtout depuis que le laps de temps est venu apporter une sanction nouvelle à la verité de son oracle. Il ne se seroit écoulé qu'un petit nombre d'années depuis l'événement, toujours en seroit-ce assez pour vous fermer la bouche, puisque le fait s'est exécuté ainsi qu'il l'avoit prédit. Mais que répondre après deux et trois cents années, et plus encore, d'une subversion totale, quand il n'y a plus la moindre trace d'édifice, pas l'ombre d'espoir en faveur du rétablissement ? C'en est assez pour convaincre qu'il n'y aura jamais de temple pour les Juifs.

Mais comme nous avons en faveur de la vérité des preuves en abondance, omettons celles que l'Evangile nous présente, pour faire parler les prophéties sur lesquelles ils fondent leurs espérances. Elles suffisent pour leur apprendre qu'ils n'ont plus à espérer ni temple ni cité. Après tout, ce n'est pas à nous à démontrer qu'ils ont perdu le droit d'y prétendre, puisque nous avons, nous, le témoignage de plusieurs siècles écoulés ; ce seroit à eux seuls à établir leur confiance pour l'avenir, par les mêmes raisonnements dont je me sers pour les com-

battre. Moi, je conclus la vérité de la prophétie par le fait. Qu'ils nous prouvent donc par les faits qu'ils ont raison d'espérer leur futur rétablissement. C'est ainsi qu'on procède dans les tribunaux. Quand une des parties produit, en faveur de sa cause, un écrit, c'est à l'autre à fournir des témoignages et des écrits qui infirment ou contrarient celui qu'on leur oppose. C'est donc aux Juifs à nous alléguer d'autres prophéties qui leur promettent le rétablissement de leur ville. Si la captivité sous laquelle ils gémissent aujourd'hui doit finir, les prophéties ont dû nécessairement le déclarer : principe certain pour quiconque a tant soit peu parcouru l'histoire et les livres prophétiques de cette nation. Pag. 634.

C'étoit chez les Juifs un usage immémorial que tous les événements heureux ou malheureux leur fussent notifiés à l'avance par des hommes à qui Dieu, lui-même, en donnoit la révélation. Providence spéciale à l'égard d'un peuple dont le Seigneur ménageoit la dureté et l'ingratitude.... Or les Juifs eurent à subir trois captivités, dont chacune leur avoit été prédite dans toutes ses circonstances. La première fut celle de l'Egypte. Dieu l'avoit fait connoître à Abraham dans ces termes : *Sachez que votre postérité passera dans une terre étrangère, qu'elle y sera réduite en servitude, et accablée de maux pendant quatre cents ans. Mais j'exercerai mes jugements, dit le Seigneur, sur le peuple auquel ils seront as-* Pag. 635. Gen. xv. 13.

sujettis, et à la quatrième génération ils reviendront dans cette contrée, chargés de richesses. Le temps et le caractère de leur servitude; sa durée et son terme sont indiqués avec une rigoureuse précision, sur laquelle on peut consulter les récits de Moïse.

Jerem. XXIX. 10. La seconde est celle de Babylone : Jérémie n'avoit pas été moins exact. Voici ses paroles : *Après que soixante-dix années seront révolues, je vous visiterai*, dit le Seigneur, *et je vérifierai les paroles favorables que je vous ai données, en vous faisant revenir dans ce pays. Je ramènerai vos captifs, je vous rassemblerai de tous les peuples et de tous les lieux où*
Pag. 636. *je vous aurai dispersés*, dit le Seigneur, *je vous ferai revenir dans le lieu d'où je vous ait fait partir.* Vous voyez ici encore comme Dieu a exprimé la ville, le nombre des années, de quel lieu et pour quel lieu il devoit les rassembler. Ce n'est qu'après ce terme de soixante et dix ans accomplies que Daniel prie le Seigneur; c'est lui-même qui le té-
Dan. IX. 2. moigne : *Moi, Daniel, je travaillois aux affaires du roi; je songeois, avec surprise, à la vision que j'avois eue, sans trouver personne qui pût me l'expliquer. Je compris par la lecture des livres saints, le nombre des années que devoit durer la désolation de Jérusalem, dont le Seigneur avoit parlé au prophète Jérémie, et qui étoit de soixante-dix ans. J'arrêtai mes yeux et mon visage sur le Seigneur*

mon Dieu, pour le prier et le conjurer dans le jeûne, le sac et la cendre....

Vous voyez que cette captivité avoit été également prédite. Le Prophète n'a point osé adresser à Dieu sa prière avant le temps marqué ; il auroit craint de s'approcher vainement du Seigneur, et qu'il ne lui fût fait à lui-même la même réponse qu'à Jérémie : *N'intercédez pas pour ce peuple, ne me priez pas pour eux, parce que je ne vous écouterai pas.* Jerem. VII. 16. Mais lorsqu'il a vu que le terme fixé par la prédiction n'étoit pas loin, et que le retour des Juifs étoit prochain, c'est alors qu'il prie le Seigneur, qu'il sollicite vivement sa miséricorde par ses gémissements et par ses larmes ; alors qu'il agit auprès du Seigneur de la même manière que nous agissons à l'égard des hommes. Que des maîtres irrités contre leurs domestiques coupables de délits nombreux les fassent mettre en prison, nous n'allons pas demander grâce pour eux dans les premiers moments ; nous laissons passer quelques jours pour nous assurer que la réflexion les a ramenés à une conduite plus mesurée ; et nous attendons l'occasion favorable pour aborder leurs maîtres. C'est ce qu'a fait Daniel. Après que la nation juive eut subi le châtiment qu'elle avoit trop mérité, il s'approche du Seigneur, afin d'intercéder pour elle. Laissons-le parler lui-même : J'ai, dit-il, confessé mes fautes, et j'ai dit au Seigneur : *O Seigneur! Dieu,*

grand et terrible, qui gardez votre alliance et votre miséricorde envers ceux qui vous aiment, et qui observent vos commandements. Quoi, ô saint prophète! tout en intercédant pour des hommes coupables, qui ont transgressé la loi du Seigneur, vous venez lui parler de ceux qui l'observent! Mais y a-t-il quelque grâce à espérer pour ceux qui la violent? Pour ceux-là, non. Ce n'est pas d'eux que je parle; mais des hommes dont ils furent issus. Mais par égard pour Abraham, Isaac et Jacob, qui en furent les ancêtres, je demande à Dieu de fléchir sa colère; car pour les autres, je le répète en leur nom :

Dan. IX. 5. *Nous avons péché, nous avons commis l'iniquité, nous avons commis des actions perverses et impies, nous nous sommes détournés de la voie de vos préceptes et de vos commandements; nous avons fermé l'oreille aux prophètes vos serviteurs;* car la seule défense qui puisse rester au coupable, c'est de re-

Pag. 637. connoître son péché. Il poursuit : *Vous nous avez livrés, Seigneur, entre les mains de nos ennemis... Nous avons été assaillis de maux, tels qu'on n'en a vu jamais sous le ciel.* Après quoi il a recours à la miséricorde du Seigneur, à sa bonté accoutumée

Ibid. 17. pour les hommes : *Seigneur, notre Dieu, qui avez tiré votre peuple de la terre d'Egypte, et qui vous êtes fait alors un nom qui dure encore aujourd'hui, nous reconnoissons maintenant que nous avons péché, que nous avons commis l'iniquité.* Comme alors

vous n'avez pas sauvé les Juifs pour leurs propres mérites; mais parce que vous avez vu leur affliction et leur détresse, que vous avez entendu leurs cris; de même, à présent, délivrez-nous de nos maux, à cause de votre bonté et de votre amour pour les hommes, puisque nous n'avons pas d'autre titre pour être sauvés. Il déplore ensuite le malheur de sa patrie; et, pour rendre le tableau plus touchant, il présente la ville même comme une femme captive : *Mon Dieu, faites reluire votre face sur votre sanctuaire, abaissez votre oreille jusqu'à vos serviteurs; écoutez-nous, ouvrez les yeux, considérez la ruine de votre ville, d'une ville dans laquelle votre nom a été invoqué.* Lorsqu'après avoir promené ses regards de tous côtés, il n'a trouvé aucun homme qui puisse apaiser le courroux de Dieu, il a recours aux édifices mêmes; il présente la ville de Jérusalem, il met sous les yeux sa désolation, et conclut sa prière, comme on le voit par la suite, en s'efforçant de rendre Dieu propice. Voilà pour les deux premières captivités, prédites, ainsi que vous l'avez vu, dans toutes leurs circonstances.

Pag. 638. et suiv.

Ibid. 18.

Il nous reste à parler de la troisième, pour nous occuper ensuite de celle où ils sont aujourd'hui, et vous bien persuader que le terme de celle-ci ne leur a été promis par aucun des prophètes.

La troisième captivité est celle qui a eu lieu sous Antiochus Épiphane. Après la mort d'Alexandre,

vainqueur des Perses, son vaste empire ayant été partagé entre quatre de ses généraux, Antiochus, descendant de l'un de ses successeurs, s'empara de la Judée, en brûla le temple, pilla le Saint des saints, abolit les sacrifices, assujétit la nation entière, ruina son culte et ses cérémonies. Toutes ces circonstances avaient été prédites par Daniel avec une exactitude qui va jusqu'à compter les jours. Le prophète a marqué avec précision dans quel temps cette calamité arriveroit, de quelle manière, par qui, quel en seroit le terme, et quelle devoit être la révolution. Tout cela est expliqué dans la célèbre vision rap-
Pag. 639. portée aux chap. VIII, XI et XII de sa prophétie, et dans l'historien Josephe (1).

Il nous reste à parler de la quatrième, également prédite par Daniel, ainsi que le reconnoît le même
Pag. 643. historien juif. Ce Prophète, dit-il, s'est expliqué sur la domination des Romains : qu'ils s'empareroient de Jérusalem, qu'ils la détruiroient et en renverseroient le temple ; mais il s'est bien gardé d'ajouter à la suite de sa prédiction qu'elle seroit réta-

(1) Saint Chrysostôme rapporte textuellement ces passages. Ceux qui désireroient de plus amples éclaircissements les trouveront dans nos théologiens modernes. Un seul peut tenir lieu de tous les autres. Qu'on lise la première partie du livre intitulé : *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, par M. l'évêque du Puy (1 vol. in-4°. Paris, 1749), chap. III—VII. Dans ce chap. VII, à la page 143 et suiv., le savant prélat donne une explication tout-à-fait neuve, et des plus intéressantes, sur la prophétie de Daniel.

blie ; il ne marque point la durée de son désastre, parce qu'il n'avoit rien lu dans la prophétie qui en indiquât le terme : « Daniel, dit-il, a consigné dans » un livre tous les faits à venir que Dieu lui avoit » révélés ; on ne peut le lire et réfléchir sur ces évé- » nements sans être pénétré d'admiration pour » ce prophète que Dieu honora d'une telle pré- » science ».

Suit encore le commentaire savant et instructif des paroles de Daniel.

Que reste-t-il donc à dire aux Juifs, lorsqu'il leur est démontré que les prophètes avoient marqué un terme à leurs captivités précédentes, tandis que loin d'en assigner aucun à leur captivité actuelle, ils ont annoncé, au contraire, que la désolation dureroit jusqu'à la consommation des siècles (1) ? Pag. 645.

Si les Juifs n'avoient eu jamais la pensée de rétablir leur temple, ils pourroient dire que s'ils eussent voulu l'entreprendre, ils en seroient venus à bout. Mais nous avons tous la preuve que s'ils ne

(1) « Dieu à révélé ce secret important à Daniel, et il lui déclare, comme vous voyez, que la ruine des Juifs sera la suite de la mort du Christ et de leur méconnaissance. Marquez, s'il vous plaît, cet endroit ; la suite des événements vous en fera bientôt un beau commentaire. » (Bossuet, *Disc. sur l'Hist. univ.*, pag. 239.) « Qu'ils répondent ce qu'ils voudront aux prophéties : la désolation qu'elles prédisoient leur est arrivée dans le temps marqué. L'événement est plus fort que toutes leurs subtilités. » (*Ibid.*, pag. 354.)

l'ont pas fait, ce n'est point faute, par eux, d'en avoir conçu le dessein, sans pouvoir jamais l'exécuter, et cela jusqu'à trois fois; trois fois ils sont revenus à la charge, et toujours repoussés, ils sont contraints de céder à l'Eglise le champ de bataille et l'honneur de la victoire.

Les empereurs Vespasien et Tite avoient porté la dévastation dans la Judée. Peu après, sous le règne d'Adrien, ce peuple remuant et séditieux s'étoit révolté, dans le dessein de rétablir son ancien gouvernement; aveugle, qui ne prévoyoit pas qu'il se déclaroit contre Dieu lui-même, dont les oracles avoient prononcé sa ruine pour tous les siècles, et que là où Dieu combat, toute résistance est vaine! Ils ne firent donc que provoquer contre leur propre ville de nouveaux décrets de mort. L'empereur, après les avoir défaits, fit disparoître tout ce qui restoit encore de Jérusalem; et, pour leur ôter jusqu'à l'envie de rien entreprendre à l'avenir, il fit placer sa statue sur le sol de la cité. Et parce qu'une statue n'étoit point un monument assez durable de sa vengeance, il enleva à Jérusalem jusqu'à son nom, qu'il changea dans le sien propre, du nom de son vainqueur, l'appelant *Elia*, qu'elle conserve de nos jours. S'étant révoltés de nouveau, sous Constantin, ce prince voulut imprimer sur leur corps même le signe de leur rébellion, en leur faisant couper les oreilles, comme à des esclaves fugitifs, et les promenant

partout, ainsi mutilés, afin que l'ignominie de leur châtiment servît désormais de leçon. Ces faits étoient déjà anciens, quoiqu'ils fussent connus des plus âgés d'entre nous. En voici un qui l'est même des plus jeunes. Ce n'est point sous les règnes d'Adrien ou Pag. 646. de Constantin qu'il s'est passé, mais de nos jours, sous un prince dont nous avons été tous les contemporains; il ne remonte pas à vingt ans. Julien, qui a laissé bien loin derrière lui les princes les plus fameux par leur impiété, étoit jaloux de mettre les Juifs dans son parti, et vouloit les amener à s'associer au culte des idoles. Il essaya d'abord de les gagner par l'espérance d'être rétablis dans le culte du Dieu de leurs pères. — Qui vous empêche, leur disoit-il, d'honorer Dieu comme le faisoient vos ancêtres? — A quoi ceux-ci étoient obligés de répondre ce que nous leur opposons aujourd'hui, qu'il ne leur étoit pas permis de sacrifier hors de Jérusalem, sous peine de contrevenir à la loi; que pour rétablir leurs sacrifices, il falloit donc leur rendre et la ville et le temple; que l'empereur réintégrât le Saint des saints, et avec lui l'arche et les sacrifices, tels qu'ils avoient lieu autrefois. Ils ne rougissoient pas de faire de semblables demandes à un prince livré à toutes les impiétés du paganisme, d'inviter des mains sacrilèges à rebâtir le sanctuaire. Insensés qui tentoient l'impossible, et ne songeoient pas que si la ruine de leur temple eût été l'œuvre d'une main hu-

maine, une main humaine eût bien pu le relever, mais que Dieu même l'ayant consommée, il n'étoit pas au pouvoir des hommes d'aller à l'encontre de ses décrets! *Ce que le Dieu trois fois saint a ordonné*, dit le prophète, *quel mortel pourra le changer? Quel homme pourra arrêter l'action de son bras tout-puissant*? Il est donc également impossible à l'homme et de renverser ce qui fut établi par lui pour demeurer toujours, et de relever ce qu'il a a détruit pour jamais. Eh bien! pourtant je suppose encore, ô Juifs, que Julien vous eût rendu le temple, qu'il eût relevé l'autel, comme vous en aviez conçu la folle espérance; cela suffisoit-il? Non. Avoit-il à sa disposition le feu du ciel pour le faire descendre au jour de la nouvelle inauguration? Et si la flamme ne venoit pas consumer l'holocauste; qu'étoit-ce que le sacrifice, autrement qu'un sacrifice profane et sacrilège? Le seul crime des enfants d'Aaron, crime qui leur coûta la vie, fut d'avoir mêlé à l'encensoir un feu étranger. Au mépris de toutes ces considérations, les Juifs n'en sollicitoient pas moins le prince de s'unir à eux pour le rétablissement du temple. Celui-ci masquant ses desseins ultérieurs sous l'air de la protection, fournit aux dépenses, fit venir de tous côtés des ouvriers, envoya sur les lieux des personnes considérables, chargées de présider à l'ouvrage, ne ménagea ni dépenses, ni moyens d'exécution: tout fut sacrifié au

Isa. XIV, 27.

Levit. X.
Num. III.

désir de faire mentir l'oracle de Jésus-Christ, qui frappoit le temple d'une ruine éternelle. Mais *celui qui surprend les sages dans leurs propres artifices,* ne tarda pas à lui faire connoître, par les faits mêmes, combien les décrets de Dieu prévalent sur tout; cembien est invincible la puissance de ses paroles. A peine on avoit commencé cette criminelle entreprise, en déblayant la terre qui recouvroit les fondements, et déjà l'on s'apprêtoit à rebâtir; que tout à coup un feu souterrain s'élançant par tourbillons, dévore un graud nombre d'ouvriers, soulève et disperse au loin les pierres déjà mises en place; oblige, non-seulement les entrepreneurs, mais les Juifs en grand nombre, témoins du phénomène, de renoncer à leur coupable espérance. L'empereur, informé du prodige, n'osa pas, malgré toute l'ardeur avec laquelle il avoit embrassé son projet, s'y entêter davantage, et se vit contraint de céder avec toute la nation juive. Transportez-vous à Jérusalem : vous y verrez ces fondements à découvert, et si vous demandez pourquoi, personne ne démentira ce qui vient de vous être rapporté. Nous sommes tous témoins de ce fait, car il s'est passé de nos jours, il n'y a pas un grand nombre d'années; et voyez tout l'éclat de cette victoire. Ce prodige ne s'est pas opéré sous des empereurs chrétiens; on auroit pu soupçonner que c'étoient des chrétiens qui avoient trouvé moyen d'empêcher l'exécution de cette en-

I. Cor. III. 19

Pag. 647.

treprise ; mais lorsque nous étions nous-mêmes sous l'oppression, tous exposés au danger de perdre la vie, et que nous ne jouissions pas d'une ombre de liberté ; que le paganisme seul étoit en crédit ; que tout ce qu'il y avoit de fidèles, étoit réduit ou à se tenir caché dans ses foyers, ou à s'ensevelir dans les retraites les plus profondes sans oser se montrer au grand jour (1).

Et vous doutez encore, Juifs incrédules, lorsque vous êtes confondus par la prédiction de Jésus-Christ, par celle de vos prophètes et par le témoignage des faits eux-mêmes. Mais faut-il s'en étonner? De tout temps, votre nation s'est montrée opiniâtre et dure, accoutumée à combattre l'évidence.

Voulez-vous que je vous mette en présence d'autres prophètes, annonçant, avec la dernière précision, la fin de votre empire et l'établissement du nôtre, la prédication évangélique par tout le monde, l'institution d'un nouveau sacrifice en remplacement du vôtre? Ecoutez Malachie, qui est venu après tous les autres. Je ne produirai plus le témoignage, ni d'Isaïe, ni de Jérémie, ni d'aucun des autres qui avoient précédé la captivité. Vous

(1) Témoignages de saint Grégoire de Nazianze et autres sur cet événement, dans le VI de cette *Biblioth. chois.*, pag. 199; la *Vie de Julien*, par l'abbé de La Bletterie; l'ouvrage de M. l'évêque du Puy, intitulé : *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, pag. 142.

pourriez dire que les maux dont ils menaçoient Jérusalem, ne s'étendoient pas au-delà du temps de la captivité. Celui que j'amène sur la scène, fut postérieur à votre retour dans cette ville. Après donc que les Juifs, rendus à la liberté, eurent recouvré leur ville, rebâti leur temple, repris tout l'ordre de leurs sacrifices, Malachie éleva la voix pour leur annoncer une nouvelle désolation, dont nous sommes aujourd'hui témoins, et la future abolition de leurs sacrifices. Parlant au nom du Seigneur : *Je ne recevrai plus vos victimes*, dit le Seigneur Dieu des armées; *car depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, mon nom est grand parmi les nations; on brûle de l'encens devant moi en tout lieu, et l'on m'offre un sacrifice pur; mais vous l'avez profané.* Quand est-ce, ô Juifs, que cette prophétie a été accomplie? Quand est-ce que l'encens a commencé partout à brûler en l'honneur du Seigneur? Quel est ce sacrifice pur dont il est ici parlé; et quand a-t-il été institué? Il vous est impossible d'alléguer d'autre temps que celui où nous sommes, celui qui a suivi l'avénement de Jésus-Christ. Supposer que le prophète ait eu en vue le sacrifice lévitique et non le sacrifice chrétien, c'est vous mettre en contradiction formelle avec la loi. Car Moïse ayant défendu expressément que l'on sacrifiât ailleurs que dans le seul temple choisi, consacré par Dieu même, la prophétie qui vient nous

Malach. I. 11.

Deut. XVI.

dire que désormais dans tous les lieux du monde, indifféremment, on célèbrera en son honneur un sacrifice pur, ment à la loi, et contredit Moïse.
Pag. 648. Mais pas l'ombre de dissidence entre le prophète et le législateur. Moïse parloit d'un autre sacrifice, et Malachie en prophétise un nouveau. La différence en est clairement marquée. Dans les paroles du prophète, vous voyez que le nouveau culte ne sera point limité à une seule ville, comme auparavant à Jérusalem ; mais qu'il s'étendra dans toutes les nations *du lever du soleil à son couchant*, pour marquer que la prédication de l'Evangile auroit lieu dans tous les pays qu'éclaire le soleil. Vous y voyez de plus, que le sacrifice a un caractère particulier : *C'est*, dit-il, *un sacrifice pur*, l'ancien étant déclaré impur; non point, il est vrai, par lui-même et dans son essence ; mais par la disposition de ceux par qui il étoit offert. D'où vient que Dieu le leur reprochoit par ces paroles d'Isaïe :
Isa. I. 15. *Votre encens m'est en abomination*. Et certes, que l'on compare l'un et l'autre sacrifice : il y a entre les deux une différence telle que le nôtre seul a droit d'être qualifié pur. Ce que dit saint Paul de
I. Cor. III. 10. la différence entre la loi et la grâce, peut aussi-bien s'appliquer à notre sacrifice ; puisqu'il s'offre, non par la chair et la fumée de victimes sans vertu, insuffisantes pour le rachat du péché, mais par la grâce vivifiante de l'Esprit Saint.

Un autre prophète s'étoit exprimé dans le même sens : *Le Seigneur*, dit-il, *paroîtra dans toutes les nations;* il anéantira tous les dieux de la gentilité, et tous les peuples lui adresseront leurs adorations, chacun dans son pays. Ainsi parle Sophonie. Mais ce n'est pas là ce que promettoit la loi de Moïse; au contraire, elle vouloit qu'il n'y eût de sacrifice que dans un seul lieu. Lors donc que vous entendez les prophètes déclarer dans leurs prédictions, que le culte du Seigneur ne seroit pas restreint à un seul peuple ni à une seule cité, mais que chacun seroit appelé à honorer Dieu dans son propre pays; à quel autre temps leurs oracles peuvent-ils convenir qu'au temps présent? Aussi, remarquez bien, à ce sujet, l'accord intime entre le langage du Prophète et celui des Apôtres de l'Evangile. Le Prophète avoit dit : *Le Seigneur paroîtra dans toutes les nations; il anéantira tous les dieux de la terre; et il sera adoré par chaque homme, dans chaque pays;* l'Apôtre : *La grâce du Dieu Sauveur a paru parmi les hommes, pour nous apprendre que, renonçant à l'impiété et aux passions mondaines, nous devons vivre avec tempérance, avec justice et avec piété.* Et Jésus-Christ lui-même, parlant à la Samaritaine : *Le temps va venir que nous n'adorerons plus le Père, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Dieu est Esprit, et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit*

Sophon. II. 11.

Tit. II. 11.

Joan. IV. 21. 24.

Pag. 649. *et en vérité*. Par où Jésus-Christ avertissoit qu'il n'y auroit plus de lieu déterminé pour le sacrifice, et que le genre humain tout entier étoit appelé à un culte bien plus sublime, comme étant tout spirituel (1).

Que pourroient opposer encore les Juifs à tant de preuves auxquelles il me seroit facile d'ajouter encore beaucoup d'autres. Mais je n'irai pas plus loin, de peur de fatiguer trop votre attention. Au reste, ce que j'ai dit s'adresse moins à vous, ici présents, qu'à ces chrétiens foibles, que nous devons travailler de concert à rappeler de l'erreur et à ramener à la vérité. Car il vous seroit inutile de nous avoir entendus, si vous ne montrez des œuvres qui ne s'accordent avec les paroles.

(1) « D'où saint Chrysostôme conclut contre les Juifs, que Dieu ayant renfermé tout l'exercice public de leur religion en Jérusalem, et que leur ayant ôté le temple et la ville, c'est une démonstration sensible qu'il a voulu leur ôter la religion, et qu'elle ne sera jamais rétablie comme ils l'espèrent. Outre que, comme le culte et le sacrifice de l'ancienne loi n'étoient que les ombres du culte et du sacrifice de la nouvelle, et ses mystères, la figure de ceux que nous honorons dans le christianisme, il falloit que la loi ancienne cessât, sitôt que la nouvelle, qui étoit universelle, a été suffisamment promulguée. » (Houdry, *Biblioth. des prédicat.*, tom. II, pag. 638.)

VIe DISCOURS *contre les Juifs.*

Comment les Juifs expliqueroient-ils la répro- Pag. 650.
bation dont ils sont aujourd'hui frappés, si la captivité à laquelle nous les voyons maintenant réduits, devoit finir? Les prophètes n'auroient pas manqué de la prédire : toutes celles qui avoient précédé l'avoient été. Nous vous avons fait voir ailleurs que les prophètes avoient annoncé, avec la plus rigoureuse exactitude, l'époque, la durée, le terme de chacune d'elles. Celle-ci, bien loin de Pag. 651.
lui assigner un terme, Daniel, qui a prédit la désolation actuelle, a déclaré expressément qu'elle du- Dan. IX. 27.
reroit jusqu'à la consommation des siècles. Depuis si long-temps qu'elle a commencé, pas la plus légère apparence de changement qui leur promette un plus heureux avenir; bien qu'ils aient tenté à plusieurs reprises, de relever leur temple, sous Adrien, sous Constantin et plus récemment sous Julien. Trois fois ils l'ont entrepris trois fois leurs efforts ont échoué; les deux premières, par la résistance des forces militaires, opposées à leur entreprise; la dernière, par les éruptions de feux souterrains qui, s'élançant avec impétuosité, ruinoient tous leurs travaux. Pourquoi donc aujourd'hui cette différence? Après un séjour de quatre cents années en Egypte, vous avez recouvré, ô Juifs, votre

patrie; captifs à Babylone, vous êtes rentrés dans Jérusalem. Opprimés sous Antiochus, vous avez vu finir tous vos maux; vous avez retrouvé votre temple, vos sacrifices, votre ancien état; d'où vient qu'aujourd'hui il n'y a pour vous rien de semblable? D'où vient que, loin d'espérer aucune amélioration, votre situation ne fait qu'empirer de jour en jour, et vous enlève jusqu'à l'espérance. Peut-être ils diront que c'est en punition de leurs péchés. Un tel aveu, sans doute, est précieux dans la bouche de ces mêmes hommes qui, toutes les fois que leurs prophètes leur reprochoient, avec tant de force, les iniquités et les meurtres dont ils se souilloient, ne savoient que leur résister, et nier avec impudence. Mais encore, leur répondrai-je, c'est, dites-vous, en punition de vos péchés! Lesquels? Aujourd'hui, que faites-vous de si nouveau, de si extraordinaire? Est-ce donc aujourd'hui seulement que vous vivez dans le péché? Etoit-ce auparavant votre habitude de vivre selon les lois de la justice et de l'équité? Rappelez-vous votre histoire : elle n'est qu'un long tissu d'infidélités? Que faisiez-vous du temps d'Ezéchiel, quand il accusoit vos prostitutions à des divinités étrangères? Du temps de Moïse, quand vous l'accabliez des plus mauvais traitements, quand vous attentiez à sa vie, quand vous ne cessiez de blasphémer le Seigneur? Et pourtant, le Seigneur ne vous a point rejetés alors;

Ezech. XXIII. 30.

il n'en a pas moins signalé sa prédilection toute particulière en votre faveur, par les prodiges les plus inouis. Maintenant que vous ne trempez plus vos mains dans le sang des prophètes, que vous ne blasphémez plus le Seigneur, que vous n'êtes plus livrés à l'idolatrie, que vous n'immolez plus vos enfants; une vengeance implacable pèse sur votre Pag. 652.
nation. Dieu étoit-il autre alors qu'il n'est à présent? N'est-ce pas le même Dieu qui vous protégeoit alors d'une manière si éclatante, et qui vous punit aujourd'hui avec tant de sévérité (1)? Si magnifique dans ses bienfaits, quand vous étiez plus criminels, pourquoi, maintenant que vous l'offensez moins, vous a-t-il rejetés, livrés à un éternel opprobre? Pourquoi? Vous n'osez me le dire : Je vais le dire moi, ou plutôt ce n'est pas moi, c'est la vérité même qui va le déclarer : C'est parce que vous avez mis à mort le Christ; que vous avez porté sur l'oint du Seigneur une main sacrilége; que vous avez versé un sang précieux. C'est pour ce seul crime que vous avez perdu tout moyen de rentrer en grâce, toute espérance dans l'avenir. Vos anciens attentats

(1) « Est-ce maintenant, demande saint Jean Chrysostôme, un autre Dieu qui les tient opprimés sous le poids de son courroux? Et si ce Dieu vengeur leur paroissoit juste alors dans les châtiments passagers dont il punissoit leurs crimes, oseront-ils l'accuser d'injustice et de cruauté, dans la longueur du supplice qu'ils endurent depuis la mort de Jésus-Christ? » (La Rue, *sur la vérité de la religion*, *Serm.*, tom. III, pag. 10.)

n'eurent pour victimes que des serviteurs. Vos iniquités étoient grandes. La mort du Fils de Dieu en a comblé la mesure. Dieu vous supporta, quand vous immoliez vos enfants; aujourd'hui, il venge le sang de son divin Fils. Pour donner couleur à votre parricide, vous avez l'insolence d'accuser Jésus-Christ d'infraction à la loi. Si Jésus fut coupable, comme vous osez le dire, sa mort ne fut qu'un acte de justice, que le Seigneur n'auroit pas manqué
Pag. 653. de récompenser, comme il fit pour Phinées, dont le zèle, en l'armant contre un coupable, arrêta la colère divine contre toute la nation. Vous, au contraire, elle ne cesse de vous poursuivre; c'est donc qu'en immolant le Juste, vous vous êtes rendus plus coupables que vos pères, plus coupables que vous ne le fûtes jamais.

Combien de fois Dieu ne vous avoit-il pas dit,
Ezech. xx. 8. par la bouche de ses prophètes : *Vous méritiez de souffrir tous les maux; mais je vous épargne pour que mon nom ne soit pas profané parmi les infidèles;*
Ibid. xxxv. 22. et encore : *Maison d'Israël, ce n'est pas à cause de vous que je vous ménage; mais à cause de mon nom.* C'est-à-dire : Vous méritiez les châtiments les plus sévères; mais je vous défends, je vous protège, pour qu'on ne dise pas que c'est par foiblesse, par impuissance de les sauver que Dieu a livré les Juifs à leurs ennemis. En supposant donc que Jésus-Christ eût été ce que vous dites, quand vous

auriez commis une infinité de crimes et des crimes beaucoup plus horribles que les précédents, Dieu vous les auroit pardonnés, pour que son nom ne fût pas profané, pour que le nom de son ennemi ne fût pas exalté, et qu'on ne pût pas dire que sa mort avoit causé vos désastres. Oui, s'il est reconnu que Dieu fermoit les yeux sur vos péchés à cause de sa gloire, il l'auroit fait bien plus aujourd'hui ; il auroit accepté la mort d'un imposteur, comme un sacrifice capable d'expier toutes vos fautes. Mais puisqu'il vous rejette absolument, n'est-il pas de la dernière évidence que par ce courroux et cet abandon total, il démontre aux plus opiniâtres que celui que vous avez mis à mort n'étoit point un infracteur de la loi, mais le Messie, mais le vrai Législateur, l'auteur de tous biens? Voilà pourquoi, vous, qui l'avez traité outrageusement, vous êtes avilis et dégradés, tandis que nous, qui l'adorons, nous, qui, auparavant, étions plus oubliés et plus décriés que vous tous, nous sommes à présent, par la grâce du Seigneur, plus respectés que vous tous et plus favorisés.

Mais encore, me diront les Juifs, qui est-ce qui prouve que nous soyons rejetés de Dieu? Je vous le demande à vous-mêmes ; qu'est-il besoin de raisonnements, quand les faits parlent ; quand ils se font entendre avec plus d'éclat que le son de la trompette, par la ruine de votre ville, par la destruc- Pag. 654.

tion de son temple, par tous les maux que vous avez éprouvés? — Ce sont les hommes qui nous les ont faits et non pas le Seigneur. — Les hommes, dites-vous? — Mais les hommes auroient-ils pu y réussir, si le Seigneur ne l'avoit permis? Lorsqu'autrefois un barbare étranger vint fondre sur votre pays, avec toutes les forces de la Perse; qu'il vous tenoit assiégés dans votre ville, comme renfermés dans un filet, vous n'eûtes besoin alors ni de combattre, ni de vous défendre. Dieu vous protégeoit. L'ennemi laissa dans votre pays près de deux cents mille morts, et s'enfuit, trop heureux de sauver sa personne. Le Seigneur n'a-t-il pas terminé de la sorte, pour vous, une infinité d'autres guerres? Si donc, aujourd'hui, il ne vous avoit pas entièrement abandonnés, les hommes qui ont triomphé de vous, qui ont détruit votre ville, ruiné votre temple, n'en seroient pas venus à bout; le sol de cet édifice ne seroit pas resté désert jusqu'à ce jour; et tant d'efforts que vous avez tentés pour son rétablissement ne l'auroient pas été en vain. Que ce désastre eût été l'ouvrage des hommes, votre dégradation auroit dû s'arrêter là, et ne pas avoir d'autres suites. Mais non. Ce ne sont pas seulement vos murailles qui ont été renversées; et je veux bien supposer que ce soit là l'ouvrage des hommes; sont-ce les hommes qui ont fait taire les prophètes, qui vous ont ravi la grâce de l'Esprit

II. Paralip. XXXII. 21.

Pag. 655.

Saint, qui vous ont dépouillés d'autres priviléges augustes; par exemple, des oracles qui sortoient du propitiatoire, de la vertu particulière de l'onction, des signes que donnoient les ornements du souverain pontife? Prodiges qui n'en subsistoient pas moins du temps de vos Pères, malgré les crimes dont ils se souilloient. Non-seulement le Seigneur a permis la ruine totale de la ville et du temple qui lui fut consacré, il a fait encore disparoître ces prodiges qui ne pouvoient venir que du ciel, la flamme qui consumoit la victime, la voix qui se faisoit entendre du propitiatoire, l'éclat dont brilloit la poitrine du grand-prêtre et tous les autres de même nature. Rien de tout cela n'existe à présent; car, que l'on ne nous parle pas de leurs patriarches, de ces vils marchands travestis en pontifes, dont la vie est scandaleusement irrégulière. Quelle sorte de prêtre, là où il n'y a plus ni cette onction sainte, ni aucune de ces vénérables institutions qui signaloient l'ancien sacerdoce? Qu'y a-t-il, dans ces prêtres de théâtre, qui rappelle l'antique consécration d'Aaron et de ses fils?

Le saint patriarche combat de nouveau la superstition qui portoit quelques chrétiens de son temps à suivre les coutumes des Juifs. Pag. 659.

Quoi! vous recherchez de tels hommes! Vous courez à leurs synagogues, et ne craignez pas que la

foudre du ciel ne tombe sur vos têtes! Ignorez-vous donc que quiconque est trouvé dans un antre de brigands, quoiqu'il ne soit pas brigand lui-même, subit la même peine? Et pourquoi parler de brigands? Vous savez tous, sans doute, que dans notre ville, lorsque des scélérats et des imposteurs renversèrent les statues des princes, vous savez et vous vous rappelez que non-seulement les principaux auteurs de l'attentat, mais ceux mêmes qui avoient paru l'autoriser par leur présence, furent pris, amenés devant les tribunaux, jetés en prison et condamnés au dernier supplice. Et vous, vous courez avec empressement à des assemblées où le Père céleste est outragé, où son Fils est blasphémé, où l'Esprit Saint et vivifiant est rejeté! Et vous n'appréhendez pas, et vous ne tremblez pas, lorsque vous vous transportez dans ces lieux impurs et profanes! Quel aveuglement d'aller vous jeter ainsi dans le précipice!

Ne venez pas me dire que l'on y possède la loi et les livres des prophètes; comme si cela suffisoit pour rendre un lieu saint. On a beau y prononcer les textes de la loi; mais, je vous le demande, lorsque le Démon prononçoit les paroles de l'Ecriture, ces paroles sanctifioient-elles sa bouche? En conservoit-il moins sa nature de Démon? Lorsque des esprits impurs disoient à haute voix : *Ces*
Act. XVI. 17 *hommes sont les serviteurs du Très-Haut; ils vous*

annoncent la voie du salut; étoit-ce une raison pour les compter parmi les Apôtres? Et lorsque les paroles ne sanctifient pas la bouche qui les prononce, des livres sanctifieroient le lieu où ils reposent? Les hommes n'en sont que bien plus criminels, d'avoir la loi et de méconnoître celui que la loi annonçoit avec tant de solennité! Pag. 660.

Mes frères, vous dirai-je avec saint Paul, *soyez enfants par la simplicité du cœur et non par le défaut d'intelligence.* Affranchissez d'une vaine superstition, ceux qui sont frappés par certains objets, et apprenez-leur ce qu'ils doivent redouter et craindre. Qu'ils ne redoutent pas l'arche des Juifs; mais qu'ils craignent de violer le temple de Dieu par un penchant secret pour le judaïsme, et par des observances condamnables. Craignez que dans le dernier jour, celui qui doit vous juger ne vous dise : *Retirez-vous, je ne vous connois pas.* Vous avez communiqué avec ceux qui m'ont crucifié; vous vous êtes empressé de rétablir des fêtes que j'avois abolies; vous avez couru aux synagogues des Juifs qui m'avoient outragé. J'avois renversé leur temple, j'avois fait un amas de ruines de cet édifice auguste qui renfermoit des choses si redoutables; et vous, vous avez respecté des cavernes de voleurs, des maisons aussi viles que des tavernes. Eh! si, lorsque l'arche et les chérubins subsistoient encore, lorsque le temple étoit encore sanctifié

I.Cor.xiv. 20.

Matth. xiii. 23.

par la grâce de l'Esprit Saint, Jésus-Christ disoit :
Matth. xxi. 13. *Vous en avez fait une caverne de voleurs, vous en avez fait une maison de trafic*, sans doute à cause
Pag. 661. des crimes et des meurtres dont se souillèrent les Juifs; maintenant que la grâce de l'Esprit Saint les a abandonnés, qu'ils ne jouissent plus de leurs priviléges, et que les sacrifices agréables à Dieu étant abolis, ils ne lui rendent plus qu'un culte sacrilége; quel nom convenable donner à leurs synagogues? Vous voulez voir un temple, ne courez pas à la synagogue; mais devenez vous-même un temple. Dieu n'a détruit qu'un temple à Jérusalem, et il en a érigé une infinité d'autres beau-
II. Cor. vi. 16. coup plus augustes; car *vous êtes*, dit saint Paul, *les temples du Dieu vivant*. Décorez cette maison, chassez de votre esprit toute pensée mauvaise, pour devenir un membre de Jésus-Christ et le sanctuaire de l'Esprit Saint.

VIIe et VIIIe DISCOURS *contre les Juifs*.

(Analyse.)

Saint Chrysostôme y prouve, comme dans les précédents, que tous les rits de la loi ancienne sont abolis; que la loi qui prescrivoit d'aller prier trois fois l'année dans le temple, à Jérusalem, est devenue impraticable par la destruction de cet édifice : qu'il en est de même des sacrifices, des holocaustes ordonnés par la loi, et que n'y ayant plus de victimes ni de prêtres, ils ne peut y avoir

de religion. Il fait voir que la loi étant abolie, non à cause des péchés des Juifs, mais par son imperfection, c'étoit une folie aux Juifs d'espérer le rétablissement de Jérusalem, de leur religion et de leur état (*).

Section I. — *Accord des deux Testaments.*

Jésus-Christ n'est pas seulement le corps et la tête de l'Eglise; il est l'Eglise tout entière (**). Sous l'ancienne alliance, il se rendoit présent dans les figures; sous la nouvelle, il s'est fait voir réellement présent dans sa chair (***).

Il n'a existé une loi ancienne que par Jésus-Christ, et pour Jésus-Christ. Tout a été fait par lui, dit l'Apôtre. Seul, il est l'instituteur de l'une et de l'autre alliance (****). L'Evangile n'est que l'extension et le complément de la loi (*****); et la synagogue ne fut que la figure de l'Eglise. Jérusalem, Sion, la Judée tout entière furent les images de l'Eglise chrétienne (******).

Nulle opposition entre l'ancienne et la nouvelle

(*) *Advers. Judæos.*, tom. I Bened., pag. 587—688; Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 385—485.

(**) Hom. III *in Epist. ad Ephes.*, tom. XI Bened., pag. 19, *Ecclesiæ plenitudo.*

(***) Hom. LVIII *in Genes.*, tom. IV, pag 565.

(****) *De verbis apost. Habentes*, tom. III Bened., pag. 272.

(*****) Hom. XVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 206—209.

(******) *In cap.* II *Isaiæ*, tom. VI Bened., p. 20; Hom. XIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII, pag. 132.

loi ; si ce n'est que la première commence, l'autre achève : Jésus-Christ est le lien qui les unit l'une et l'autre (*) (1).

Jésus-Christ est seul, l'objet et la fin de la loi ; il étoit l'espérance des patriarches, le modèle des justes de tous les temps ; l'unique source du salut (**).

Notre saint patriarche a dit ailleurs : « Le grand objet des prophéties est Jésus-Christ, son histoire s'y trouve racontée à l'avance, tant pour le temps où il devoit paroître dans le monde, que pour les événements qui l'ont suivi (***).

La foi fut bien antérieure à la loi. Abraham avoit la foi avant la circoncision, puisque la circoncision ne lui fut donnée qu'en conséquence de sa foi. (****).

Les prophéties ne sont que l'histoire des événe-

(*) *Contra eos qui subintroductas*, etc., tom. I Bened., pag. 247, Hom. I *de prodit. Judæ.*, tom. II, pag. 382 ; *in SS. Petr. et Eliam*, t. II, p. 374 ; Hom. II *in Genes.*, t. IV, pag. 6 ; *Expos. in ps* CX, t. V, p. 274. Voyez dans ce volume les pages 49, 50, 58, 72.

(1) « Les deux Testaments regardent Jésus-Christ : l'ancien comme son attente ; le nouveau comme son modèle, tous deux comme leur centre. » (Pascal, *Pensées*, pag. 100.)

(**) Hom. *in Joann.*, tom. VIII Bened., p. 323 ; *in Matth.*, tom. VII, p. 222 ; Hom. VIII *in Epist. ad Rom.*, t. IX, p. 621.

(***) A la page 361 de ce treizième volume. Voyez aussi plus bas, article *Jésus-Christ législateur.*

(****) Voyez cette *Bibliothèque*, tom. XI, pag. 118.

ments futurs, exprimés sous le voile des figures. Pas un seul qui ne soit prédit à l'avance tant dans l'ancien que dans le nouveau Testament. L'ancien n'a fait que devancer le nouveau, et celui-ci qu'expliquer l'ancien. Je le répète : L'ancienne et la nouvelle alliance sont sœurs, ou, si vous voulez, ce sont deux servantes qui accompagnent le maître ; la nouvelle n'innove rien; l'ancienne ne perd rien, elle est simplement développée et perfectionnée par la nouvelle (*.)

Comme il n'y a qu'un seul Dieu, de même il n'y a qu'une seule révélation, une même loi. La nouvelle loi ou révélation, ou Testament (ces mots sont synonymes), n'a fait que confirmer ce que l'ancien avoit annoncé; elle a développé ce que l'autre avoit ébauché; dissipé les obscurités répandues sur la première; elle n'est que l'accomplissement et la perfection de celle qui avoit précédé : celle-ci étoit le type et l'ombre ; la nouvelle est la vérité, la chose même. Tout entière, elle se retrouve dans l'ancienne; partout le même Dieu législateur ; partout Jésus-Christ,

(*) Hom. *in illud : Exiit edictum*, tom. II Bened. (Supplément), p. 801 ; Hom. II *in Matth.*, pag. 23 ; Hom. XLVII, p. 490 ; Hom. LXXII, p. 701 ; Hom. XIV *in Joann.*, tom. VIII, pag. 82; Hom. XII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII, pag. 120. D'où nous concluons avec certitude, en faveur, non-seulement de l'antériorité de la religion chrétienne sur la loi mosaïque, mais de son antiquité, remontant en effet aux âges les plus voisins de l'enfance du monde, et par là se confondant avec l'éternité elle-même : *Egressus ejus a diebus æternitatis.*

centre et terme de la loi. Moïse et les prophètes parlent de Jésus-Christ à chaque page de l'ancien Testament : Jésus-Christ, à chaque page de son Evangile, renvoie à Moïse et aux prophètes.

Saint Paul a démontré, par les temoignages les plus sensibles, l'analogie entre l'ancienne loi et la nouvelle, et réfute invinciblement ceux qui, après lui, ont nié qu'elles eussent le même Dieu pour auteur (*).

Le royaume du ciel est semblable à un trésor caché, nous dit le Sauveur. Que veut dire ce mot : *Un trésor caché ?* Recueillez toute votre attention. Un trésor que l'on vient à découvrir, n'a point commencé à être ce qu'il est au moment où il s'est montré aux regards. Il y avoit long-temps qu'il étoit à la place où on l'a découvert. Ce n'est une découverte nouvelle que pour l'homme qui l'a trouvé ; de même la doctrine du salut avoit déjà une longue antiquité ; elle remontoit jusqu'au commencement. *Au commencement étoit le Verbe.* Il n'y a en elle de nouveau que sa publication faite depuis la divine incarnation. Oui, bien véritablement un trésor, et inappréciable pour ceux à qui il s'est manifesté. *Nous l'avons trouvé,* s'écria l'apôtre saint André, l'annonçant à Pierre, *nous l'avons trouvé, celui-là dont Moïse et les pro-*

Matth. XIII. 44.

Ibid. 41.

(*) Hom. *in dictum : Nolo vos ignorare,* tom. III Bened., pag. 228—239.

phètes ont écrit dans la loi. Mais trésor sacré que Moïse et les prophètes tenoient renfermé dans leurs livres sacrés; visible pour eux, mais invisible pour les autres, et enveloppé sous des paroles obscures: pourquoi? parce que s'il n'y eût pas eu d'obscurités; ce n'étoit plus le langage de la prophétie, mais celui de la manifestation, et que l'énoncé clair de la doctrine eût prévenu le bienfait de sa publication. Que font donc Moïse et les prophètes? ils expliquent la loi nouvelle, mais en la cachant. Isaïe le déclare dans ces termes: *Ce livre sera pour vous comme un livre fermé avec des sceaux qu'on donnera à un homme qui sait lire, en lui disant: lisez ce livre; et il répondra, je ne le puis parce qu'il est cacheté.* Isa. XXIX. 11. C'est-à-dire: les Juifs et les gentils n'entendoient pas les prophéties concernant le Christ: les premiers, parce que la loi et les prophéties qui l'annonçoient, étoient pour eux un livre fermé; les gentils, parce qu'ils lui étoient tout-à-fait étrangers. Jésus-Christ est venu rompre les sceaux, éclairer les yeux des disciples, *en leur découvrant le sens* des Ecritures, ouvrir aux gentils *la porte* du salut (*).

Jésus-Christ est venu et il a accompli tout ce que Dieu, son père, avoit dit par la loi et par les prophètes; d'où vient que son Apôtre dit de lui qu'il

(*) *De Sigillis*, Mor., *Opusc.*, tom. VI, pag. 168—171. Voyez Pascal, *Pensées*, pag. 88.

Rom. x. 4. est *la plénitude de la loi.* L'Esprit Saint est descendu sur les Apôtres, et tous les oracles de l'Evangile ont été accomplis. Tout ce qui étoit déposé dans la loi, Jésus-Christ l'a fait voir dans sa personne; tout ce que proposoit la doctrine de Jésus-Christ, l'Esprit Saint l'a justifié. Jésus-Christ rend témoignage à la loi, l'Esprit Saint rend témoignage à Jésus-Christ (*).

Matth. xvii. 3. Jésus-Christ, au jour de sa transfiguration, appelle près de lui, sur la montagne, Moïse et Elie; pourquoi? Entre autres raisons, il vouloit manifester le parfait accord existant entre la loi nouvelle et l'ancienne. Moïse avoit donné la loi au peuple, et l'on accusoit Jésus-Christ de la violer, attaquant par là la majesté de Dieu lui-même, dont Moïse n'avoit été que l'organe. Pour répondre à l'accusation, Jésus-Christ veut avoir pour témoin de sa transfiguration, Moïse lui-même, qui, dans la pensée des Juifs, n'auroit pas souffert que sa loi fût violée impunément, et le prophète Elie, dont le zèle pour la gloire du Seigneur, s'étoit fait assez connoître. Si Jésus-Christ eût été en opposition avec Dieu, s'il s'étoit dit faussement Fils de Dieu, égal à Dieu, son Père; Moïse et Elie seroient-ils venus lui rendre hommage et reconnoître sa divinité (**)?

(*) *De Spiritu Sancto*, tom. III Bened., pag. 809.

(**) Hom. XXII *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 566.

Nous avons, quant à la différence des temps, deux révélations, une première et une seconde loi, l'ancien et le nouveau Testament. Moïse a donné la première, Jésus-Christ a établi la seconde. Pour mieux dire, c'est lui qui les a établies toutes deux ; car Moïse ne fut que l'organe de Jésus-Christ. Les prophètes, venus après le Législateur hébreu, n'ont été, de même, que les interprètes de Jésus-Christ, législateur unique, tant de l'ancien que du nouveau Testament. Ce ne sont pas seulement nos évangélistes et nos Apôtres, qui nous l'ont appris. Nous ne les citerons pas aux Juifs, qui refusent de croire à leur témoignage. Du moins, croient-ils à leurs prophètes. Or, écoutez Jérémie : *Je ferai*, dit le Seigneur, *une nouvelle alliance*. Voilà donc une alliance nouvelle promise dès le temps de l'ancienne ; et cela, tant de siècles auparavant. Il ajoute : *Non selon l'alliance que je fis avec leurs pères*. Il avoit fait alliance avec Noé, au sortir de l'arche, s'engageant à ne plus châtier la terre par l'effroyable inondation qui venoit d'avoir lieu : « J'établirai mon alliance avec vous, et » avec votre race après vous. » Il avoit fait alliance avec Abraham, par le sceau de la circoncision. Puis étoit venue l'alliance ou l'ancien Testament que vous savez, dont Moïse fut l'intermédiaire. Maintenant, par la bouche de Jérémie, il annonce la nouvelle alliance qui doit s'établir : *Non, selon*

Jerem. XXXI. 32.

Gen. IX. 9.

l'alliance faite avec leurs pères, au jour que je les pris par la main pour les faire sortir de l'Egypte. Par où il devient évident qu'une nouvelle révélation devoit succéder aux anciennes (*).

C'est l'Evangile du règne de Jésus-Christ que les prophètes anciens avoient annoncé. C'est lui encore qui nous est expliqué par les ministres de la nouvelle alliance, et reçu par tous ceux qui aiment à entendre et à pratiquer la divine parole. Car la prédication de l'Evangile n'a point commencé à l'avènement de Jésus-Christ, dans une chair mortelle : elle avoit dès long-temps jeté de profondes racines dans les livres des prophètes, jusqu'au temps où la voix des Apôtres lui a donné un nouvel éclat. Aussi l'apôtre saint Paul, voulant nous faire connoître que l'Evangile n'avoit pas pris naissance à l'incarnation de Jésus-Christ, mais qu'il avoit été proclamé par la bouche des prophètes, s'exprime-t-il en ces termes :
Rom. I. 1. *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, séparé pour annoncer l'Evangile de Dieu, qu'il avoit promis auparavant par les prophètes dans les Ecritures sacrées, touchant son fils qui lui est né selon la chair, de la race de David.* Saint Paul n'ignoroit donc pas que l'ancien et le nouveau Testament n'en faisoient qu'un, ne formant qu'un seul et même livre. S'il parle spécialement d'un nou-

(*) Hom. VI *de Pœnitent.*, tom. II Bened., p. 322, 324.

veau Testament, ce n'est que pour le distinguer d'un autre qui avoit précédé. Le second, il l'appelle *plus excellent*, pour marquer sa supériorité sur l'autre, *éternel* par comparaison avec celui-ci, qui n'avoit été donné que pour un temps. Second, pour faire voir la liaison intime qui les unit l'un à l'autre. On n'appelle point second ce qui est isolé. Tous deux étant l'expression des oracles du même Dieu, les termes de premier et de second n'expriment que deux moitiés, lesquelles composent un seul tout. C'est dans ce sens que l'Apôtre, prédicateur de la royauté indivisible du Père, du Fils et du Saint-Esprit, nous parle indifféremment de l'Evangile de Dieu le Père et de Dieu le Fils (*).

Où sont aujourd'hui ceux qui accusent l'ancien Testament et déchirent le corps de l'Ecriture qu'ils partagent entre deux Dieux, dont l'un auroit fait le nouveau et l'autre l'ancien (1)? Saint Paul leur ferme la bouche, et confond leur impiété, par la déclaration expresse que tous deux ont été dictés par le même esprit. A leur dénomination seule, vous reconnoissez leur identité.

L'Apôtre reconnoît bien une distinction entre l'ancien et le nouveau, dans ce sens que le nouveau a imprimé à l'autre le sceau de l'antiquité; mais s'ils n'étoient pas l'œuvre du même auteur, il n'auroit pas Hebr. VII. 22.

(*) *Serm. de uno legislat.*, Morel, *Opusc.*, pag. 1—3.

(1) Les Manichéens.

établi cette différence entre un nouveau et un ancien Testament. Mais ici la différence n'est point dans la nature même des choses; elle n'existe que dans le temps et dans le changement de circonstances, qui n'en apporte point dans les choses elles-mêmes. Jésus-Christ avoit en vue cette conformité, quand il disoit : *C'est pourquoi tout docteur qui est instruit en ce qui regarde le royaume du ciel, est semblable à un père de famille qui tire de son trésor des choses nouvelles et anciennes*. Un même maître peut avoir des possessions différentes; et comme on peut tirer d'un même trésor des choses anciennes et des choses nouvelles, ainsi n'y a-t-il nulle contradiction à ce que le même Dieu ait fait l'ancien et le nouveau Testament. C'est même la preuve de son opulence d'avoir un trésor abondamment pourvu de richesses antiques, autant que de richesses nouvelles (1). Que les deux Testaments diffèrent entre eux; ils ne sont point, pour cela, opposés l'un à l'autre, l'ancien ne l'est que par rapport au nouveau, qui est venu après. Dans la supposition même où les lois de l'ancien seroient dans quelqu'opposition avec celles du nouveau, il n'en faudroit pas conclure qu'elles vinssent d'une autre

Matth. XIII. 52.

(1) « Deux choses blessent d'abord le sens humain dans l'économie de la religion ancienne : l'une, qu'étant établie de Dieu, elle ait été changée, etc. » (Voy. la suite, Molinier, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 336.) Voy. aussi un bon sermon de Saurin, *sur l'uniformité de Dieu dans sa conduite*, tom. VII, pag. 320.

main. On pourroit le croire, si elles avoient été proposées dans le même temps, aux mêmes hommes, dans les mêmes circonstances. Mais lorsqu'il y a diversité de temps, de peuple et de situation, quel besoin a-t-on de recourir à deux législateurs différents, parce que la législation ne seroit pas la même? Ne voit-on pas tous les jours des médecins ordonner des choses contraires en apparence, mais qui se rapportent par l'intention? C'est l'intérêt du malade qui détermine le changement dans le régime, tantôt sévère, tantôt plus doux, auquel on le soumet; en fit-on jamais un crime au médecin? Qu'il y ait, non pas contradiction, mais une simple diversité dans les lois qu'ils ordonnent, c'est ce que nous allons démontrer. *Vous avez entendu*, dit Jésus-Christ, *ce qui a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point.* C'est là un article fondamental de l'ancienne loi : que dit la nouvelle? *Mais moi, je vous dis que quiconque se mettra en colère, sans sujet, contre son frère, méritera d'être condamné par le jugement.* Je vous demande s'il y a une ombre de contradiction dans l'énoncé de ces deux préceptes? Il n'y en auroit qu'autant que l'une ordonneroit ce que l'autre défend; mais ici que l'une proscrit le meurtre, et l'autre jusqu'à la colère qui y conduit, n'est-ce pas là fortifier le commandement, bien loin de l'infirmer? L'une défend le mal dans son fruit, l'autre le coupe dans

sa racine; l'une arrête le ruisseau dans son cours, l'autre en tarit la source. L'une avoit préparé les esprits à recevoir une loi plus parfaite; l'autre est survenue avec le perfectionnement qui manquoit à la première (1). Ce ne sont pas deux effets contraires que d'attaquer le mal dans ses conséquences ou dans son principe. La première loi ne permet pas de tremper ses mains dans le sang, la seconde défend d'en souiller même sa pensée. Une comparaison familière rendra la différence encore plus sensible : L'ancienne loi fut la nourriture du premier âge, qui prépare à des aliments plus substantiels; mais auxquels l'on n'a recours, qu'autant que la première ne suffit plus. Dans le système de nos adversaires, Dieu auroit fait tout le contraire; et encore, n'est-ce pas la seule inconséquence qu'ils lui prêtent. Selon eux, Dieu n'auroit commencé à s'occuper du genre humain qu'après cinq mille ans et plus. Car si ce n'est pas lui qui ait inspiré les prophètes et les patriarches de

(1) « Jésus Christ a fait comme tous ceux qui, pour détruire une forêt, coupent toutes les racines des arbres, il est allé jusqu'au fond du cœur, et il a coupé la racine de tous les arbres. En vain on s'opposeroit à un torrent lorsqu'il est répandu au milieu des campagnes; il faut aller à la source, et la dessécher. Le Sauveur, pour arrêter le torrent des passions des hommes, a attaqué la cupidité, qui est la source de tous les maux, et en la bannissant du cœur, il a établi la charité, qui est incompatible avec elle. » (*Essais de Serm.*, dans Houdry, *Biblioth. des prédic.*, tom. II, p. 648.)

l'ancien Testament, comme ceux du nouveau; la Providence se seroit donc éveillée bien tard, après un sommeil de tant de siècles. Ce que l'on ne permettroit pas au dernier des hommes, Dieu l'auroit fait, en laissant périr tant de générations, et n'étendant ses soins que sur quelques privilégiés? Il est impossible d'échapper à ces blasphèmes, dans l'opinion que Dieu n'auroit pas fait les deux Testaments; ils n'ont pas lieu dans celle que nous établissons. Elle est un éclatant hommage rendu à la sage économie de la Providence, qui a remplacé la loi par la grâce, et dont la conduite embrasse tous les temps. Mais pour en rendre la démonstration plus palpable, produisons les témoignages des prophètes et des Apôtres, qui s'accordent à proclamer en faveur des deux Testaments, un seul et même Législateur. Faisons parler d'abord ce Jérémie, sanctifié dès le sein de sa mère. Que dit ce prophète, au nom du souverain Législateur? *Je vous donnerai un Testament nouveau, qui ne sera pas le même que celui que j'avois donné à vos pères.* C'est donc du même Dieu que viennent les deux Testaments.... Ecoutons saint Paul dans son épître aux Galates : *Dites-moi, je vous prie, vous, qui voulez être sous la loi, ne faites vous pas d'attention à ce que dit la loi? Car il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de la servante et l'autre de la femme libre.* L'Apôtre ajoute que *c'est là une*

Jerem. I. 5.

Gal. IV. 21.

Ibid. 24.

allégorie. Pourquoi? C'est que tous les événements de l'ancienne loi étoient autant de figures qui annonçoient ceux dela nouvelle. Ces deux femmes présageoient les deux alliances. Or, la figure ne détruit pas la réalité; elle en prouve l'accord. S'il y avoit opposition entre l'auteur de l'ancienne et celui de la nouvelle, saint Paul n'auroit pas été chercher cet exemple pour marquer l'excellence de la nouvelle sur l'ancienne; en l'employant, il ne pouvoit se permettre d'abuser de la figure. Si l'on m'objectoit qu'il a parlé ainsi pour s'accommoder à la foiblesse des Juifs, il devoit, par la même raison, quand il avoit affaire à des Grecs, leur citer des figures où ils pussent reconnoître leur propre histoire. Il ne l'a fait nulle part; et certes, avec raison; car il n'y avoit rien de commun entre leurs fables et la vérité, au lieu qu'ici c'est Dieu qui prononce les oracles, Dieu qui établit les lois; c'est donc au même Dieu que se rapportent les deux Testaments. L'histoire nous en fournit une nouvelle preuve. Les deux femmes dont il est parlé dans la vie d'Abraham, le reconnoissoient également pour époux. De même en tête des deux alliances, un même législateur. Car s'il y en avoit deux, quel seroit l'objet de l'histoire et le sens de l'allégorie? Dira-t-on que l'une étoit esclave et l'autre libre? Mais qu'importe? Toujours étoient-elles l'une et l'autre les épouses du même patriarche. C'en est

assez pour conclure par analogie que les deux Testaments sont l'ouvrage du même auteur (*).

SECTION II. — *Prophéties.*

Isaïe, insultant à la vanité des idoles, les défioit d'annoncer l'avenir : *Qu'elles prédisent les événements qui doivent arriver.* Le Seigneur lui-même donne à son peuple, comme témoignage de sa souveraineté, la connoissance qu'il a des choses futures : *Je vous les ai annoncées, et il n'est parmi vous personne qui puisse l'ignorer.* On en voit la preuve à chaque page de l'Ecriture. A Dieu seul appartient la science de l'avenir. Quelques efforts que fasse le Démon, pour contrefaire en cela le Seigneur, jamais il n'en vient à bout. Il peut bien tromper les hommes par des prestiges et des miracles supposés; mais pour de véritables prophéties, il lui est impossible d'en inventer. Que s'il a fait parfois des prédictions, il n'y a que des insensés qui aient pu en être dupes; et l'événement a bien fait voir la fausseté de ses prétendus oracles (**).

Isa. XLI. 23.

Ibid. XLIII. 12.

Ce n'est point seulement par l'Evangile et par le

(*) *De verbis apostol. : Habentes eumdem Spiritum*, Morel, *Opusc.*, tom. V, pag. 309—314.

(**) Hom. XVIII *in Joann.*, Morel, *Nov. Test.*, t. II, p. 122; Hom. XIX, tom. VII Bened., pag. 112. Voy. Molinier, *Serm. choisis.*, t. XIII, p. 95 et suiv., Discours II *sur la vérité des prophéties*, 1re part.

témoignage des Apôtres, que nous démontrons la divinité de Jésus-Christ : elle éclate avec une aussi vive lumière dans les écrits des prophètes et dans toute l'histoire de l'ancien Testament (*).

Dieu a fait précéder l'avènement de Jésus-Christ par les prophéties qui l'annonçoient. Les prophètes, d'abord, puis celui qu'ils avoient prédit. Les témoignages ont dévancé, afin qu'au moment de l'arrivée on pût reconnoître celui qui en avoit été l'objet. La loi a marché devant le Législateur. Mais ces prophéties, dans les mains de qui Dieu les a-t-il mises en dépôt? Ce n'est pas seulement à son Eglise qu'il les a données; mais aux Juifs; mais à ce peuple qu'elles condamnent; mais aux ennemis les plus déclarés de Jésus-Christ et de son Eglise; il falloit les confondre par leurs propres témoignages. Pourquoi cette conduite de la part de Dieu? Pourquoi ne pas enlever de leurs mains ce dépôt dont ils devoient se rendre si indignes? Pourquoi? N'allons pas en chercher bien loin le motif. C'étoit pour garantir la vérité de ce que nous vous prêchons. S'il n'y avoit que moi qui fusse en possession des prophéties, l'incrédule pourroit me croire suspect, il récuseroit mon témoignage. Serois-je

(*) *Contr. Anom.*, tom. 1 Bened., pag. 542. « Le premier caractère éclatant du ministère de Jésus-Christ, c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. » (Massillon, *Divinité de Jésus-Christ*, *Avent*, pag. 341.)

en droit de vous dire : Ainsi ont parlé Moïse, Elie, tous les prophètes; voilà ce qu'ils ont successivement annoncé de Jésus-Christ, et des circonstances qui devoient accompagner son avènement? L'incrédule se jetteroit à la traverse pour m'objecter : D'où savez-vous que Moïse ait été prophète, qu'il ait su si bien lire dans l'avenir tout ce que vous autres chrétiens lui faites dire en preuve de votre doctrine? Est-ce là une autorité qui doive nous en imposer? Plus d'objection; plus de raisonnement. Le témoignage qui sert d'invincible fondement à la démonstration de la vérité chrétienne, ce sont les Juifs qui nous le donnent. Vous n'avez plus droit de m'accuser de supposition, quand je vous produis la preuve que ce sont nos propres ennemis qui nous ont transmis les titres de notre croyance (*).

Avec moins d'éclat que les miracles, les pro-

(*) *Orat.* IV *de mundi creat.*, Morel, *Nov. Testam.*, t. VI, pag. 471, 472. « Ce qui donne à la preuve tirée des prophéties une espèce de supériorité, est la raison qu'ont fait valoir les premiers défenseurs du christianisme. Il est des prophéties, et ce sont précisément les plus merveilleuses et les plus décisives pour la religion, dont l'accomplissement n'a pas même besoin d'être prouvé. On voit de ses propres yeux les événements prédits. Il suffit alors, pour se convaincre que Dieu a parlé, de savoir que les prophéties ont précédé les événements. Et qui peut sérieusement le nier, lorsqu'on les voit entre les mains d'une nation plus ancienne que le christianisme, et qui, loin de les avoir reçues des chrétiens, auroit un intérêt essentiel à détruire des monuments si favorables pour eux ? » (M. l'évêque du Puy (Le Franc de Pompignan), *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, *Disc. prélim.*, pag. 7.)

phéties n'en sont pas moins décisives auprès des peuples. Des esprits, faussement prévenus, peuvent obscurcir, par de calomnieuses interprétations, la vérité des miracles : *Cet homme*, osoit-on dire de Jésus-Christ, *chasse les Démons au nom de Béelzébuth*. Il n'en est pas de même des prophéties, car c'est là principalement l'œuvre de Dieu; les Démons, avec tous leurs prestiges, ne sauroient l'imiter, et leurs prétendus oracles ont toujours été démentis par l'événement (*).

Luc. XI. 18.

A celui-là seul, *qui a formé le cœur de chacun des hommes*, il appartient de lire au plus profond des cœurs, donc à Dieu seul; car *vous seul*, dit l'Ecriture, *vous connoissez les cœurs*. Jésus-Christ n'avoit pas besoin de témoins pour connoître les pensées et les mouvements des cœurs qu'il a formés; tout ce qu'ils ont de plus secret et de plus caché se montre à ses yeux à découvert (**).

Ps. XLIII. 22.

(*) Hom. XVIII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 121, 122 (abrégé); et Hom. XIX *in Joann.*, tom. VII Bened., p. 112. « L'authenticité des prophéties est telle, que les plus ardents détracteurs de la religion ont été forcés de convenir que les prophéties étoient frappantes et extraordinaires. » (Le P. Pallu, dans le livre intitulé : *La religion considérée comme base*, etc., pag. 127.)

(**) Hom. XXIII, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 148, 149.

« Prévoir les évènements futurs qui dépendent d'une cause libre, est un attribut incommunicable de la Divinité : les prédire est une opération qui surpasse les lumières, non-seulement de l'homme le plus éclairé, mais de toute intelligence créée. » (M. l'évêque du Puy, *L'incrédulité*, etc., *Disc.*

Les saints évangélistes renvoient, sur chacune des actions de Jésus-Christ, leurs lecteurs aux anciennes prophéties. *Cela s'est fait*, disent-ils, *pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par le Prophète en ces termes.* Parlent-ils de la naissance du Sauveur? ils citent Isaïe : *Voici qu'une vierge concevra, et elle enfantera.* Des complots sanguinaires d'Hérode, cherchant à envelopper Jésus-Christ dans le massacre des enfants? avec Jérémie, ils font entendre *la voix qui a retenti dans Rama, les lamentations, les pleurs, les hurlements confus des mères, et de Rachel, à qui l'on a enlevé ses fils.* De son transport en Egypte? ils allèguent le témoignage d'Osée, qui l'avoit prédit : *J'ai rappelé mon Fils de l'Egypte.* Telle est la méthode qu'ils suivent dans leurs récits (*).

Matth. I. 22.
Ibid. 23.
Ibid. II. 17. et seq.
Ibid. 15.

Les prophètes sont dans l'usage d'annoncer les événements futurs, comme s'ils étoient contemporains. Ils ne disent pas : Telle chose se fera ; mais elle se fait. Isaïe, racontant la mort de Jésus-Christ,

prélim., pag. 13.) « Il n'appartient qu'à l'Esprit éternel, à celui à qui tous les temps, tous les lieux sont présents, avec tous les mouvements de la terre et toutes les mutations des empires; à celui qui prépare de loin les événements, qui les arrange comme il lui plaît, qui les suscite au temps marqué, avec les hommes qui doivent les accomplir; à celui-là, dis-je, et à celui-là seul il appartient de prédire les choses futures, qu'un plein événement confirme en son temps. » (Molinier, *Deuxième Disc. sur la vérité de la relig.*, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 96.)

(*) Hom. XII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 86.

ne dit pas : il se laissera conduire à la mort comme
Isa. LIII. 7. une brebis; il dit : *On l'y conduit.* L'incarnation de Jésus-Christ n'avoit point eu lieu ; le prophète la voit comme s'étant déjà consommée.
Ps. XXI. 17. 19. LXVIII. 21. 22. Ainsi David parlant de sa croix : *Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont partagé mes vêtements ; ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire.*

Ps. I. 8. *Seigneur, vous m'avez révélé les mystères et les secrets de votre sagesse.* Apprenez-les donc à la
Ps. LXXI. 6. terre, ô saint prophète. *Il descendra comme la pluie sur une toison*, parce qu'il viendra, non dans l'éclat de sa divinité, escorté des foudres et des tempêtes, ébranler les fondements de la terre ; un seul de ses regards la fait trembler ; du doigt il touche le sommet des montagnes, et elles sont tout embrasées; mais sans bruit, caché dans le sein d'une vierge et sous les voiles de notre humanité, il viendra pour être l'objet de l'envie et de la haine de son
Ps. LXI. 5. peuple : *Ils m'ont haï sans nul sujet.* Dites combien
Ps. II. 1. vaines seront les ligues ourdies contre lui : *Pourquoi les nations se sont-elles soulevées avec un grand bruit, et les peuples ont-ils formé d'inutiles conjurations contre le Seigneur et contre son Christ ?* Dites ses blessures et son crucifiement :
Ps. XXI. 18. *Ils ont percé mes pieds et mes mains, et ils ont compté tous mes os.* Dites comment il sera abreuvé sur sa croix :
Ibid. 22. *Et ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'ont*

présenté du vinaigre à boire. Dites la réprobation des Juifs : *Je ne recevrai plus des veaux de votre maison, ni des boucs du milieu de vos troupeaux.* Dites la vocation des Gentils : *Nations, frappez des mains toutes ensemble, chantez la gloire du Seigneur par des cris d'allégresse, parce que le Seigneur est le roi suprême qui a l'empire sur toute la terre.* Dites les défis insolents du peuple Juif: *Il a espéré au Seigneur : que le Seigneur le délivre maintenant, qu'il le sauve s'il est vrai qu'il l'aime.* Dites sa sépulture : *Ils m'ont fait descendre dans une fosse profonde, dans des lieux ténébreux et dans l'ombre de la mort.* Dites sa résurrection : *Vous ne laisserez point mon âme dans l'affliction, et vous ne souffrirez point que votre Saint soit sujet à la corruption.* La gloire de son ascension à la droite de Dieu son père : *Le Seigneur est monté au milieu des cris de joie ; le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied.* Le triomphe de son Eglise : *La reine s'est tenue à votre droite ayant un habit enrichi d'or et étant environnée de ses divers ornements.* Des chœurs de ses vierges : *Des vierges seront amenées au roi après elle.* Dites ses sacrements et ses mystères : *Il m'a élevé près d'une eau fortifiante ; vous avez préparé une table devant moi contre ceux qui me persécutent.* Enfin ses triomphes partout l'univers : *Demandez-moi, et je vous*

Ps. XL. 9.
Ps. XLVI. 20.
P. XXI. 9.
Ps. LXXXVII. 7.
Ps. XV. 10.
Ps. XLVI 6.
Ps. CIX. 1. 2.
Ps. XLIV. 10.
Ibid. 14.
Ps. XXII. 2. 5.
Ps. II. 8.

donnerai les nations pour héritage, et les confins du monde pour bornes de votre empire (*).

Le mystère de la révélation, bien qu'annoncé dès les commencements étoit néanmoins resté caché
Coloss. I. 26. profondément dans toute la suite des siècles. *Maintenant il a été découvert,* et la gloire s'en est manifestée surtout *dans les Gentils.* N'est-ce pas, en effet, le comble de la gloire et de la richesse, que d'avoir été élevé, de l'état grossier où ils étoient auparavant, à la sublime connoissance d'un mystère qui ne s'étoit pas révélé aux Anges eux-mêmes? Ces Gentils qui adoroient la pierre et la terre, ont appris qu'ils valoient mieux que le ciel, que le soleil, que le monde tout entier. Captifs, enchaînés sous la domination du Démon, ils en sont devenus les vainqueurs et les maîtres. Des hommes à qui toute idée de Dieu étoit étrangère, sont venus s'asseoir à ses côtés, sur le trône même où il siége. Du profond abîme d'ignorance et de corruption où ils étoient plongés, ils ont appris tout à coup que lui seul doit être adoré, que les vains simulacres auxquels ils prodiguoient leurs hommages, des idoles de pierre et de métal, des hommes, des Démons, les Anges, les Archanges, ni aucune autre vertu céleste, rien en un mot dans le

(*) *In ps.* L, Morel, *Opusc.*, tam. III, pag. 875--877. Voyez *Dissert. præv. in psalm*, par Bossuet, pag. 48 de notre traduction françoise, et le chap. XV des *Pensées* de Pascal, *Preuves de Jésus-Christ par les prophéties*, pag. 101 et suiv.

ciel et sur la terre ne mérite après lui le nom et le culte qui n'est dû qu'à lui. Ils ont appris combien une bonne vie est digne de tous les hommages de l'admiration ; que la mort qui termine la vie, n'est point une mort réelle, pas plus que la vie présente n'est la véritable vie ; que nos corps ressusciteront, qu'ils renaîtront à l'immortalité, qu'ils s'élèveront dans les cieux pour y jouir d'une immortelle félicité, et y partager les béatitudes des Esprits célestes. Combien donc l'Apôtre n'a-t-il pas eu raison de dire : *Quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère, parmi les Gentils, qui n'est autre chose que Jésus-Christ reçu de vous.* Ibid. 27.

De plus, il falloit apprendre que celui qui est Dieu, élevé au-dessus de tout, qui a un pouvoir souverain sur les Anges et sur les Dominations, étoit descendu jusqu'au dernier abaissement; qu'il s'est fait homme, qu'il s'est soumis à toutes les humiliations et à toutes les souffrances; qu'il est mort et qu'il est ressuscité pour remonter glorieux dans le ciel. Tout cela appartenoit à ce mystère dont parle saint Paul, mystère non révélé jusque là, mystère au-dessus de toute conception humaine, au-dessus même de notre admiration (*).

Aux approches de la grâce qui alloit bientôt se manifester dans Jésus-Christ Sauveur, ont dû se

(*) Hom. v *in Epist. ad Coloss.*, tom. xi Bened., pag. 358, 359.

montrer avec éclat les signes avant-coureurs de la loi nouvelle, bien plus excellente, qui se préparoit. Comme au moment où l'astre du jour commence à se lever, une aurore brillante éclaire à l'avance l'horizon, et se répand sur la terre; ainsi Jésus-Christ, prêt à sortir du sein de la Vierge mère, éclairoit déjà le monde avant que de naître. Aussi avoit-on
Luc. I. 41. vu les prophètes tressaillir d'allégresse avant le divin enfantement; de saintes femmes prédire les choses futures; Jean-Baptiste, encore dans le sein de sa mère, témoigner la joie de son avènement (*).

Si Jésus-Christ ne fût pas venu dans le monde pour accomplir tout ce que les prophètes avoient prédit de lui, il n'y auroit pas lieu d'affirmer qu'ils aient eu le caractère de la prophétie. On n'est prophète qu'autant que les prédictions faites sont justifiées par l'événement : Jésus-Christ n'est venu qu'après les prophéties. C'est lui qui sanctionne la mission des prophètes, comme ce sont les oracles des prophètes qui attestent la divinité de Jésus-Christ (**).

Matth. XI. 13. *Jusques à Jean, tous les prophètes, aussi-bien que la loi, ont prophétisé et annoncé les choses futures.* Or, jusques à Jean, toutes les prédictions touchant le Messie, ont été accomplies; il

(*) Hom. IV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 40.

(**) Hom. XXX *oper. imperfect. in Matth.*, tom. VI Bened., p. CXXXVI.

ne reste donc plus rien à prédire. Les prophètes n'auroient point cessé, si Jésus-Christ n'étoit pas venu. Il n'y a donc plus de Messie à attendre, et il n'en faut plus chercher d'autre que Jésus-Christ. Il est évident que c'est lui qui devoit venir, puisque tous les prophètes qui l'annonçoient ont cessé dès qu'il est venu (*).

Deux sortes de prophéties : l'une et l'autre tendant au même but. L'une orale et directe, dont les oracles annoncent soit par écrit, soit par l'organe de la voix, les événements futurs; l'autre exprimée par des symboles et figures, qui représentent les mêmes événements. La première s'adressoit à des intelligences plus relevées; l'autre, qui parle aux yeux, se fait entendre même des intelligences les plus foibles. Des événements tels que ceux de la divine incarnation, et de la prodigieuse révolution que la venue de Jésus-Christ devoit opérer sur la terre, avoient besoin de trouver des esprits préparés long-temps à l'avance à ce qu'ils avoient d'extraordinaire. Qu'ils se fussent présentés brusquement sans être attendus, on auroit eu peine à les concevoir. Afin de prévenir le trouble où leur subite apparition auroit jeté les hommes, Dieu les a annoncés long-temps auparavant, par la bouche de ses prophètes, et les a

(*) Hom. XXXVIII *in Matth.*, Mor, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 438.

mis sous les yeux par des images vives et sensibles (*).

Dans l'ancienne loi, tout étoit figuré : la circoncision, les holocaustes, les sacrifices, l'encens. Dans la nouvelle, plus rien de figuré; nous possédons la vérité. Ce n'est plus la chair qui est sous le joug de la circoncision, mais l'esprit; mais le cœur avec ses mauvais penchants. C'est là qu'il faut porter le couteau qui coupe dans le vif les mouvements déréglés de la concupiscence. Dans l'entretien de la Samaritaine avec Jésus-Christ, bien que cette femme ne comprît rien à la théologie si nouvelle et si relevée que Jésus-Christ lui
Joann. IV. 25. annonçoit, elle répond : *Je sais que le Messie, c'est-à-dire le Christ, doit venir. Jésus lui dit : C'est moi-même qui vous parle.* Mais d'où les Samaritains attendoient-ils le Messie, eux qui ne recevoient que Moïse? Des livres mêmes de Moïse. Au commencement de ses livres, Moïse annonce
Gen. I. 26. et fait connoître le Fils. Car cette parole : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance,* indique que Dieu n'est pas seul, et qu'il s'entretient

(*) Hom. VI *de pœnit.*, tom. II Bened., p. 323.

Sur la discrétion à observer dans l'emploi des figures ou allégories de l'ancien Testament appliquées au nouveau, l'on doit consulter et méditer attentivement les sages réflexions de M. l'évêque du Puy, dans le *Disc. prélimin.* de son excellent ouvrage intitulé : *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, pag. 14.

avec son Fils. Et ce n'est pas là le seul témoignage semblable, que ces mêmes livres nous fournissent. Jacob, parlant de lui dans un esprit prophétique, l'avoit manifesté dans ces termes : *Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince qui est de sa race, jusqu'à la venue de celui à qui il est réservé* (1); *et il est l'attente des nations.* Moïse le prédit également : *Le Seigneur, votre Dieu, vous suscitera un prophète comme moi, d'entre vos frères; c'est lui que vous écouterez.* Parcourez tout ce qui est écrit du serpent, de la verge de Moïse, d'Isaac, de tant d'autres particularités qui composent l'histoire de l'ancien Testament. Toutes figures qui représentoient et annonçoient Jésus-Christ (*) (2).

Deuter. XVIII.

(1) C'est la leçon des Septante et celle de notre texte.

(*) Hom. XXXIII *in Joann.*, tom. VIII, pag. 192.

(2) « Jésus-Christ agissoit dans le monde avant qu'il y fût; il respiroit dans chaque figure. » (La Boissière, *Grand. de Jésus*, *Carême*, t. I, p. 368.) « Tout, dans le cours de tant siècles, se rapporte à lui; tout le signifie ou le prépare, tout le désire ou l'annonce; il est le terme où tout aspire, le centre où tout se réunit, la vérité des ombres, la réalité des figures, la solution de tous les nœuds, la clé de tous les mystères, l'objet de tous les temps, l'ouvrage de tous les siècles. » (Marolles, *Fête de l'Annonciation*, *Serm.*, tom. I, pag. 182.) « Vous saurez donc que Jésus étant la fin de tous les ouvrages de Dieu, tout ce qui s'est fait d'extraordinaire depuis l'origine du monde ne regardoit que lui seul. Lisez les Écritures divines, vous verrez partout le sauveur Jésus. Il n'y a page où on ne le trouve. Il est dans le paradis terrestre, il est dans le déluge, il est sur la montagne, il est au passage de la mer Rouge, il est dans le désert, il est dans la terre promise, dans les cérémonies, dans les sacrifices, dans l'arche, dans le tabernacle, il est partout; mais il n'y est qu'en figure. Ainsi a-t-il plu à notre grand

Ce qui devoit avoir sa consommation dans le nouveau Testament, se trouvoit annoncé dans l'ancien par des figures qui en étoient la vive image. Arrêtons-nous un moment à quelques-unes; le temps ne nous permettroit pas de les parcourir toutes en détail; celles-ci vous donneront l'intelligence des autres (*).

Adam étoit la figure de Jésus-Christ. Le premier Adam a donné la mort à ceux qui n'avoient pas, comme lui, mangé le fruit défendu; le nouvel Adam nous a donné par sa rédemption la vie de la grâce que nous avions tous perdue par le péché. Un seul homme avoit fait tout le mal; de même un seul a fait tout le bien. Que les Juifs nous demandent comment Jésus-Christ, par sa justice, a pu racheter tout le monde; nous lui demanderons comment Adam, par sa désobéissance, a-t-il pu perdre tout le genre humain. Non qu'il y ait ici parité; la distance reste immense entre le crime et la réparation, la mort et la vie, le Démon et le Dieu sauveur. Mais c'est par les conséquences qu'elle se rapproche.

Dieu, comme dit l'Apôtre, de nous élever peu à peu comme des enfants à la connoissance de ses mystères. Par une infinité d'exemples sensibles, réitérés durant plusieurs siècles, par des similitudes de choses corporelles, qui faisoient impression sur nos imaginations, il nous a doucement conduits à l'intelligence de ses vérités; il nous a fait entendre les grandes choses qu'il préparoit pour notre salut. » (Bossuet, *Serm.*, tom. IX, pag. 235.)

(*) Hom. XIV *in Joann.*, tom. VIII, Bened., pag. 102.

Or, si le péché d'un seul homme a eu de telles suites, comment la grâce d'un Dieu n'en auroit-elle pas, et de bien plus étendues? Est-il plus juste qu'un homme soit puni pour le péché d'un autre homme, non pas qu'il soit sauvé par la justice d'un autre? Si donc le premier a eu lieu, pourquoi l'autre eût-il été impossible?

Non-seulement le péché d'Adam, mais tous les péchés du monde ont été effacés par le sang du nouvel Adam. *Là où abondoit le délit, la grâce a surabondé.* Un déluge de bienfaits a pour ainsi dire englouti le péché; et la mort elle-même, qui en fut le châtiment, n'est plus elle-même qu'une grâce, puisqu'elle devient le passage à la véritable vie. Elle régnoit, selon l'expression de saint Paul, assise sur un même trône avec le péché, le péché, tyran cruel, inflexible, qui arma la mort pour combattre sous ses ordres. Aujourd'hui c'est la grâce qui règne assise avec la justice sur un même trône de gloire; la grâce, principe de la vie éternelle que nous a donnée Jésus-Christ. Si donc ce fut le péché qui arma la mort, il est incontestable que la justice de la grâce qui a ruiné le péché a conséquemment désarmé la mort et détruit son empire (*).

I. Tim. I. 15.

Rom. VI. 13.

(*) Hom. VI *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 120—125.

Le lecteur studieux qui voudra compléter l'analogie entre les figures de l'ancien Testament et les faits du nouveau, trouvera les plus lumineux

ABRAHAM, ISAAC. La main d'Abraham n'égorgea point Isaac; le sacrifice n'eut lieu que dans sa résolution. Il n'enfonça point le couteau dans le sein de son fils; il n'y a ici, comme ailleurs, qu'un sacrifice non sanglant. Ceux qui sont initiés dans nos saints mystères m'entendent. Le sacrifice d'Abraham ne fut un sacrifice non sanglant, que parce qu'il étoit la figure et le présage d'un autre (*).

Joann, VIII. 56. *Abraham, votre père, a désiré voir mon jour; il l'a vu, et il en a tressailli d'allégresse*, disoit Jésus-Christ aux Juifs. Qu'est-ce que ce jour après lequel Abraham avoit tant soupiré? C'est à mon sens, le sacrifice de la croix figuré par celui d'Isaac, et du bélier, substitué à la victime véritable (**).

Isaac, sur le point d'être immolé, et déjà mort dans la pensée d'Abraham son père prêt à le sacrifier, ressuscite, en quelque sorte, pour accomplir les promesses. Un bélier lui est substitué dans le sacrifice dont il devoit être victime. Tout cela, figure de Jésus-Christ, Fils unique de Dieu son père, qui consent à une immolation dont notre salut devoit être le fruit. Résolu de donner un jour

rapprochements dans l'ouvrage de Duguet, *Explication de la Passion*, dans les *Méditations* de Bossuet *sur l'Evangile*, tom. IX de la Collect. génér. in-4°, à la page 47 et suiv., pour ne point parler des livres qui sont dans les mains de tout le monde.

(*) *In S. Eustath.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 674, 675.

(**) Hom. LV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 324.

au monde le témoignage le plus signalé de son amour, Dieu y préparoit de loin les esprits. En voyant Abraham sacrifier son propre fils, les hommes ne pouvoient plus trouver incroyable le sacrifice qu'il leur faisoit du sien (*).

« Le sacrifice d'Abraham nous a été laissé par écrit comme un grand et magnifique type du sacrifice de la croix. Abraham immole son fils unique, Dieu sacrifie aussi son propre fils. Vous voyez en Moria un meurtre en apparence qui cache un sacrifice en effet; sur le mont du Calvaire, vous trouvez une oblation où vous n'aviez cru remarquer qu'un meurtre exécrable. La victime d'Abraham a reçu l'être par miracle, Isaac a été conçu dans le sein d'une femme stérile. Isaac nous est représenté comme une victime innocente et soumise qui ne murmure point lors même que son père avance le bras pour l'égorger; Jésus-Christ a été l'innocent, le juste, le séparé des pécheurs, et il a été mené comme une brebis innocente devant celui qui la tond. Abraham a déjà empoigné le couteau et va le plonger dans le sein de son fils sans avoir rien perdu de la tendresse qu'il a toujours eue pour lui. Le Père éternel décharge ses coups sur son fils qui est toujours l'objet de sa dilection. Isaac, le fondement des promesses de Dieu, et à la vie duquel étoient attachées les espérances de l'Église, et qui sembloit renfermer en soi toutes les bénédictions de Dieu, va être égorgé sur une montagne et même par l'ordre de Dieu; Jésus-Christ, le Messie, le Rédempteur d'Israël, celui qui

(*) Hom. XXV *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p. 229.

doit apporter la délivrance à Jacob, et qui n'est envoyé au monde que pour l'affranchir de ses péchés, va souffrir la mort et même par le conseil défini de Dieu. Voilà les rapports qui sont entre ces deux sacrifices, et qui nous obligent à considérer l'un de ces objets dans l'autre comme dans son type le plus parfait. Mais voici des différences qui les distinguent, et qui nous font connoître combien l'image est au-dessous de l'original. Allez en Moria, et vous y trouverez une victime qui suit le sacrifice sans savoir d'abord où elle va, et qui demande à son père où est la victime pour l'holocauste : Tournez les yeux sur le Calvaire, et vous verrez Jésus-Christ qui se présente volontairement au glaive de son père. Là les Anges sont envoyés du ciel pour arrêter le bras d'Abraham; ici les Démons sortent de l'enfer pour hâter la mort de Jésus-Christ. Dans le sacrifice d'Isaac, le feu, le bûcher, le couteau sont visibles, mais la victime ne paroît pas d'abord; mais le couteau, qui est le glaive de la justice divine, le feu, qui consiste dans les ardeurs de sa colère et de ses jugements, sont invisibles et ne se découvrent qu'aux yeux de la foi. Sur la montagne de Moria, Abraham sacrifie son fils à son maître, à son bienfaiteur, à son créateur, à son Dieu; sur le mont du Calvaire, Dieu immole son fils au salut des hommes, qui ne sont que néant, bassesse, misère et corruption. Dans l'un, c'est un homme qui est sacrifié à Dieu; dans l'autre, c'est un Dieu qui est sacrifié au salut de l'homme. Il faut que la chair et le sang se taisent ici, et arrêtent leurs murmures. Abraham fait infiniment moins pour Dieu, que Dieu n'a déjà fait pour Abraham : il présente son fils, il le garotte pour l'égorger; et Dieu a déjà égorgé son fils pour le salut d'Abraham; car c'est l'agneau mis à mort

dès la fondation du monde : le ciel a donc prévenu la terre (*) ».

MELCHISÉDECH fut, comme le prophète Jonas, la figure de Jésus-Christ. L'Ecriture ne nous instruit point de sa généalogie : en quoi il est la vive image de Jésus-Christ, né comme lui sans père et sans généalogie (**).

Melchisedech, roi de justice, puis roi de Salem, c'est-à-dire, roi de paix, qui est sans père, sans mère, sans généalogie, qui n'a ni commencement ni fin, étant l'image du fils de Dieu, il demeure prêtre pour toujours. Tels sont les termes dans lesquels saint Paul nous le fait connoître. Voilà sans doute d'étranges paroles : Un homme qui n'a ni père ni mère ! Quand vous les appliqueriez à la personne de Jésus-Christ, elles ne seroient pas sans difficulté. Nous l'appelons fils unique ; comment est-il fils, s'il n'a point de père : l'un suppose l'autre : pourtant c'est un dogme certain, que comme homme Jésus-Christ n'a point de père, et que, comme Dieu, il n'a point de mère. *Sans généalogie.* Ceux qui examinent son Essence avec trop de curiosité, doivent bien faire réflexion sur ces paroles, qu'on ne Hebr. VII. 1.

(*) *De Abrah. et Isaac*, tom. VI Bened. (supplem.), p. 554—556. développé par Abbadie, *sur le sacrifice d'Abraham*, *Serm.*, tom. I, pag. 125—132.

(**) Hom. *de Melchis.*, tom. VI Bened., pag. 269. Voy. Bossuet, *Elévat. sur les mystères*, tom. X, Collect. génér., pag. 143.)

peut entendre de la génération divine ; les hérétiques même n'en disconviennent pas, mais ils veulent que comme homme il ait une généalogie ; il faut cependant expliquer saint Paul sans distinction, aussi bien que le prophète Isaïe, qui a dit : *Qui pourra raconter sa génération.*

Isa. LIII. 8.

Je sais bien qu'il est engendré d'un père, mais je ne saurois expliquer comment. Je sais encore qu'une vierge lui a donné la naissance ; mais je ne comprends pas ce mystère. On convient de ces deux générations sans les approfondir, ni prétendre les expliquer. Avouez que son père l'a engendré quoique vous ne le compreniez pas, comme j'avoue qu'il est né de la Vierge d'une manière qui surpasse tout-à-fait mon intelligence. Contentons-nous de ce que la foi nous en découvre. Si les avenues du sanctuaire sont enveloppées à nos yeux de tant d'obscurités, quel seroit le mortel assez téméraire pour oser pénétrer jusqu'au sanctuaire lui-même ? S'il vous en coûte tant de captiver votre entendement, et que vous me demandiez des raisons ; je vous répondrai par les paroles de Jésus-Christ à Nicodème : *Si vous ne me croyez pas lorsque je vous parle des choses de la terre, comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel* (*).

Joseph fut évidemment la figure de Jésus-Christ.

(*) Hom. I *de Prophetiar. obscurit*, t. VI Bened p. 170—172. Voy. Duguet, *Explication de la Passion*, *Portement de la croix*, p. 138.

Il est accusé par ses frères auprès de son père Jacob. Les Juifs d'abord, puis les hérétiques, accusent également Jésus-Christ : les premiers, en l'appelant dérisoirement le fils du charpentier ; les seconds, en cherchant à lui enlever sa divine substance. Joseph est vendu à des marchands ismaélites ; Jésus-Christ est vendu par Judas aux Pharisiens. Joseph est dépouillé de sa robe ; celle de Jésus-Christ est distribuée aux soldats. Joseph est jeté dans une citerne vide, d'où il sort sain et sauf; Jésus-Christ, mis dans le tombeau, en sort plein de vie. Joseph se fait reconnoître de ses frères ; Jésus-Christ ressuscité se fait reconnoître à ses Apôtres. Joseph dans sa prison se rencontre avec les deux officiers du roi, à qui il prédit, à l'un qu'il seroit la proie des oiseaux ; à l'autre qu'il seroit rendu à son pays : Jésus-Christ sur la croix se voit entre deux voleurs, dont l'un est condamné, l'autre est le premier introduit dans le royaume du ciel. Joseph persécuté, est élevé en gloire, Jésus-Christ, crucifié comme homme, est glorifié comme Dieu (*).

Matth. XIII. 55.

Moïse. Passage de la mer rouge. Que j'interroge le Juif sur les événements du temps passé, que me répondra-t-il ? Des choses en effet merveilleuses, mais qui le cèdent en majesté à celles que

(*) *De negat. Petr.*, Morel, *Opusc.*, t. VI, p. 626, 627. Développé par Hug. Blair, *Serm.*, t. III, p. 75 et suiv. Mieux encore par Pascal, *Pensées*, pag. 83.

nous avons à lui apprendre. Il me parlera du passage miraculeux de la mer Rouge; moi, je lui montrerai bien plus que l'Egypte et Pharaon; bien plus que Moïse et ses œuvres extraordinaires. J'ouvre à ses yeux la piscine sacrée du baptême où le vieil homme est anéanti; la croix de Jésus-Christ, bien plus puissante que la verge du législateur hébreu, sauvant le monde entier de l'esclavage du Démon et de l'inondation du péché. Que je lui demande pourquoi telles et telles circonstances si rigoureusement exigées dans la célébration de la Pâque: autant d'énigmes dont il lui est impossible de me donner la solution; autant de figures dont nous pouvons seuls lui fournir l'explication (*).

T. III. Bened. Pag. 234. Le passage de la mer Rouge fut, pour tous les Juifs, sortis de l'Egypte, la figure du baptême auquel sont appelés tous les chrétiens. C'est ce que l'Apôtre exprime par ces paroles : *Tous nos pères ont été sous la nuée; ils ont tous passé la mer Rouge; ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse; ils ont tous mangé d'une même viande spirituelle; ils ont tous bu du même breuvage spirituel.* L'ancien Testament ne fut tout entier que la figure du nouveau, figure mêlée d'ombres et d'obscurités, ce que l'Apôtre appelle *être sous la nuée* (1).

I. Cor. x. 1.

(*) Hom. xv *in* I *ad Corinth.*, Mor., *Opusc.*, t. v, p. 135 (abrégé).

(1) Voy. plus haut, pag. 129.

Qu'est-ce que la figure ? Qu'est-ce que la réalité ? Une comparaison vous la fera mieux comprendre. Un peintre veut rendre l'image d'un roi ; il trace des lignes, représente un personnage, un trône, des gardes qui l'entourent ; à ses pieds, des prisonniers sous le joug. Les premiers traits, dessinés sur la toile, ne vous laissent ni dans une ignorance absolue, ni dans une connoissance précise de l'objet. Ce ne sont encore que des images confuses; vous attendez, pour prononcer sur l'ensemble, que les couleurs aient achevé le tableau. Telle est l'idée que vous pouvez vous former des deux Testaments. Le premier, vu séparément, ne vous donne que des aperçus vagues encore. C'est de son rapprochement avec le second, que vous voyez ressortir la vérité de la ressemblance. Ici, dans le passage de la mer Rouge, comme dans le baptême, vous voyez le même élément. Tous, pour être sauvés, passent Pag. 235. par les eaux de la mer Rouge, comme les chrétiens par celles du baptême. Le peuple hébreu est tiré de l'Egypte, nous, de l'idolâtrie. Le Juif est affranchi de la servitude d'un peuple barbare, nous, de la captivité du péché. Là, c'est Pharaon, ici, c'est le Démon qui est submergé. L'Egyptien est enseveli sous les eaux; dans le chrétien, le vieil homme est anéanti. Analogie complète entre la figure et la réalité. La figure ne doit pas être en opposition avec la chose; autrement, elle n'en seroit point la re-

présentation. Elle n'en doit pas être non plus la ressemblance parfaite; autrement, elle seroit la chose elle-même. Mais il est bon qu'il y ait mélange, et que la figure attende, des faits postérieurs, son entier éclaircissement. N'exigez donc pas de l'ancien Testament la clarté qui n'existe que dans l'ensemble. Les nuages, bien que légers, dont il reste enveloppé, étoient nécessaires pour faire mieux ressortir l'excellence de la vérité par-dessus les figures. Vous en découvrez la preuve plus sensiblement encore par ce qui suit : *Tous ont été baptisés sous la conduite de Moïse.* Une vaste mer se déployoit sous leurs yeux; il leur avoit été ordonné de passer sur le sable, par un chemin merveilleux, où pas un homme n'étoit encore entré. Ils hésitent, ils tremblent; personne n'ose tenter un si formidable trajet. Moïse s'y engage le premier ; et son exemple apprend à tous à le suivre. La même chose est arrivée sous Jésus-Christ. Il nous a arrachés au joug de l'erreur et de l'idolâtrie pour nous conduire au royaume du ciel; et le premier entré dans le chemin qui y mène, le premier il est monté dans le ciel. Les Hébreux crurent à Moïse, et franchirent avec confiance les eaux de la mer Rouge; et nous aussi, pleins de confiance en Jésus-Christ, nous marchons à sa suite, dans le chemin qu'il nous a ouvert, à travers les eaux du baptême; avec cette différence, que les

Juifs, régénérés par ce baptême symbolique, ne le furent point au nom de Moïse, et que nous le sommes au nom de Jésus-Christ, parce que, encore une fois, la figure doit être au-dessus de la vérité.

Ce qu'il dit du baptême, l'Apôtre l'applique également à la nourriture et au breuvage spirituel qui nous est donné dans le sang de Jésus-Christ, figuré autrefois par la manne et par l'eau du rocher Pag. 236. données aux Juifs dans le désert. *Tous*, dit-il, *ont mangé de la même viande spirituelle et bu du même breuvage spirituel.* Au sortir du baptême, vous courez à la table sainte; ainsi la nation juive, au sortir de la mer, fut appelée à une nourriture et à un breuvage vraiment nouveau et tout mystérieux; car ce ne fut point dans l'eau des fontaines et des rivières qu'ils purent rassasier leur soif; ils n'en trouvoient point dans cette solitude; mais une source, jaillissant du sein de la pierre, contre les lois de la nature, à la voix de Dieu seul, leur fournit une abondante boisson, *et ils burent*, ajoute l'Apôtre, *de l'eau de la pierre spirituelle qui les suivoit. Or, Jésus-Christ étoit cette pierre.*

La manne qui nourrissoit les Juifs, dans le désert, fournissoit à la subsistance de chaque jour. Il étoit défendu d'en faire provision pour le lendemain; et l'avarice qui en recueilloit au-delà du besoin, étoit punie par l'infection qui en corrompoit le

superflu. C'étoit la publication anticipée de cette maxime évangélique qui nous recommande de ne
Matth. vi. 34. pas nous *inquiéter du lendemain*. Les prodiges
Pag. 239. opérés en faveur des Juifs, saint Paul ne les rapporte que pour en faire voir l'analogie avec les événements qu'ils figuroient pour un ordre futur, bien plus excellent (*).

Entre autres figures qui, dans l'ancienne loi, représentoient le sacrement de la régénération, je
Joann. v. 3. remarque la piscine de Betsaïde, qui étoit à Jérusalem, décorée de cinq galeries, dans lesquelles, dit l'Evangile, étoient couchés un grand nombre de malades, tous attendant que l'eau fût remuée. Quelle étoit cette manière de guérir les malades? Quel mystère nous y propose-t-on? Ce n'est pas sans sujet que ces choses ont été écrites. Dans cette figure, dans cette image, l'Ecriture peint, en quelque sorte, et expose à nos yeux ce qui devoit arriver, afin de nous y préparer, et que quand il arrivera quelque chose d'étonnant, à quoi l'on ne s'attendoit pas, la foi de ceux qui la verront n'en soit nullement ébranlée, mais demeure ferme. Qu'est-ce donc qu'elle nous présente, que nous prédit-elle? Le baptême que nous devions recevoir, ce baptême, plein de vertu, qui devoit apporter et répandre une abondance de grâces, qui devoit laver tous les

(*) *In dictum Apostoli : Nolo vos ignorare*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. v pag. 261—273.

péchés et rendre la vie aux morts. Ces grands prodiges sont donc peints et représentés comme sur un tableau, et dans la piscine, et dans plusieurs autres figures. Et certes, premièrement, elle présente de l'eau pour laver les taches et les souillures, non les véritables, mais seulement celles qu'on regardoit comme véritables, savoir les souillures qu'on contractoit par les funérailles, par l'attouchement d'un mort, par la lèpre et autres semblables, qu'on peut voir dans l'ancienne loi, et qui étoient purifiées par l'eau. Dieu, pour nous approcher de la grâce du baptême et nous la faire voir de plus près, a voulu que la piscine ne lavât pas seulement alors les taches, mais qu'elle guérît aussi les maladies. En effet, les figures qui approchent le plus de la vérité ou du temps du baptême, de la passion et des autres mystères, sont plus claires et plus lumineuses que les plus anciennes. Et comme les gardes qui approchent de plus près la personne du roi, sont plus honorables que ceux qui en sont plus éloignés; ainsi les figures qui sont venues en un temps plus proche et plus voisin des choses qu'elles marquoient, sont plus claires et plus brillantes (*).

Paque des juifs. Les enfants d'Israël, en sortant

(*) Hom. LXXVI *in Joann.*, tom. VII Bened., pag. 207. De la traduction de Lemerre, tom. II, pag. 117—119.

de l'Egypte, mangent la Pâque. Ecoutez saint Paul. *Jésus-Christ s'est immolé pour nous, comme étant notre Pâque.* Ils quittent l'Egypte ayant des ceintures autour de leurs reins, des souliers dans leurs pieds. Nous aussi, nous mangeons l'agneau pascal, dans l'attitude de voyageurs qui se disposent à partir pour une autre région. Nous ne sommes, ici-bas, que pour quitter la terre d'Egypte et marcher vers la terre promise, la céleste Jérusalem, les reins ceints, tels que des soldats toujours prêts à entrer en campagne et à combattre contre l'ennemi du salut.

Avec de la vigilance sur nous-mêmes, nous trouvons, dans le désert, une colonne de feu pour guider notre marche, la grâce de l'Esprit Saint, qui nous éclaire durant la nuit, et nous couvre de son ombre durant le jour. Une manne tombée du ciel, une eau sortie du rocher, et, bien plus encore, une manne bien plus fortifiante, un breuvage bien plus rafraîchissant, sous la conduite, non plus de Moïse, mais de Jésus-Christ. Les Hébreux, ingrats et rebelles, admiroient ces merveilles, et n'en profitoient pas. Les chrétiens d'aujourd'hui ne ressemblent que trop aux Juifs d'autrefois. Ceux-ci s'épouvantoient de la vue des serpents qu'ils rencontroient dans leur solitude : comme eux, nous nous effrayons des difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu. Nous ne voulons rien

souffrir pour arriver heureusement au terme du voyage (*).

L'institution de la Pâque ne fut pas seulement la commémoration du miracle opéré pour la délivrance du peuple d'Israël, elle avoit un motif bien supérieur; elle n'étoit que la représentation d'une autre Pâque, bien plus importante. L'agneau que l'on y mangeoit y figuroit l'agneau spirituel qui devoit effacer les péchés du monde. Et comme à l'approche des rayons du soleil, les ombres de la nuit se dissipent, ainsi l'ombre de la figure s'est évanouie en présence du soleil de justice. Au jour où Jésus-Christ institua la Pâque des chrétiens, à la même table siégeoient et le type et la vérité (**).

SERPENT D'AIRAIN. Il est écrit : *Maudit soit celui qui est suspendu à la croix.* A ce mot, le Juif, ennemi de la croix, nous objecte : Comment pouvez-vous attendre la bénédiction et le salut de ce qui est dévoué à la malédiction et à l'infamie? Comment espérer la vie d'un homme qui fut lui-même assujetti à la mort? Répondez-lui à votre tour : Comment votre législateur avoit-il ordonné que ceux qui, dans le désert, avoient été blessés par les blessures des serpents, élevassent les yeux vers le serpent Deut. XXI. 23.

(*) Hom. XXIII *in Epist. ad Ephes.*, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 1072 et seq. (Abrégé).

(**) Hom. I *de prodit. Jud.*, tom. II Bened., pag. 382, 383.

Num. xxi. 9. d'airain, qu'il avoit fait construire et disposer en façon de croix; car le serpent n'étoit-il pas un animal maudit par Dieu lui-même, qui avoit prononcé
Gen. iii. 14. cet oracle : *Tu seras maudit parmi tous les animaux de la terre.* Moïse n'auroit-il pas obtenu plus de créance, s'il avoit dit : Que ceux qui ont été blessés lèvent les yeux vers le Ciel, et il en recevra sa guérison. Ne pouvoit-il pas dire du moins : Qu'il regarde, soit le chandelier d'or, soit la table des pains de proposition, soit l'autel et le voile du temple, l'arche ou l'image des Chérubins, soit le propitiatoire; et il sera guéri? Non, rien de tout cela. Le saint législateur arrête leurs regards sur la croix, figurée par le serpent d'airain, par un objet de malédiction. Pourquoi, ô Juif, cette conduite de Moïse? pourquoi ordonner que l'on fondît cette image, lui
Exod. xx. 4. qui avoit mis en tête de son Code : *Vous ne vous ferez point d'image taillée par le ciseau.* Dites-le nous plutôt vous-même, ô fidèle ministre du Seigneur; car pourquoi m'adresser à un peuple ignorant et réprouvé. Vous défendez une chose, et vous la faites? vous condamnez de tels ouvrages, et vous êtes le premier à en exécuter? Il est vrai, me répondra-t-il : J'ai porté cette défense, pour couper court à l'impiété en l'attaquant dans sa racine, pour éloigner de ce peuple tout objet qui pût lui fournir une occasion d'idolatrie. Si j'élève aujourd'hui ce serpent, c'est qu'il est le symbole d'une nouvelle

économie, qui sera établie par la croix; c'est pour indiquer à ses Apôtres la voie par où ils auront un jour à marcher. Sous ces ombres, j'arborerai au milieu de ce peuple, qui ne le connoît pas encore, le grand étendard de la croix ; et la preuve que c'étoit-là la pensée de Moïse, écoutez Jésus-Christ lui-même, dans sa réponse à Nicodème, un des docteurs de la loi, fort considéré dans cette nation, et par là plus à portée de bien comprendre le secret de cette économie : *Comme Moïse éleva le serpent d'airain, dans le désert, il faut que le Fils de l'homme soit de même élevé en haut, afin que tout homme qui croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle.* Répondez-nous, ô Juif opiniâtre dans votre incrédulité. Il n'y avoit point là autre chose que de l'airain ; mais si une matière inanimée a pu triompher de la mort, parce qu'elle étoit la représentation de la croix, pourquoi ne croyez-vous pas à la vertu de la croix elle-même? aujourd'hui surtout que vous la voyez amener à ses pieds tout l'univers ; aujourd'hui qu'elle y fait partout briller les rayons de la piété ; que la gentilité a reçu la lumière de la foi, que des églises ont été fondées en tous lieux, que toutes les vertus se sont manifestées avec éclat, et que l'on a fait de si grands pas vers une perfection qui paroissoit réservée aux esprits célestes. Il reste donc prouvé invinciblement que les ennemis de la croix n'ont plus le droit de nous

Joann. III. 24

reprocher désormais qu'elle soit le signe de la malédiction(*).

Jésus-Christ ne manifeste pas clairement le mystère de sa croix. Il l'enveloppe du voile des figures anciennes (empruntant la comparaison du serpent d'airain). Pourquoi? Premièrement, pour montrer la liaison intime qui existoit entre l'ancienne et la nouvelle alliance; ensuite, pour mieux persuader que s'il meurt, c'est de son plein gré; enfin, pour indiquer les fruits de sa mort, qui n'aura rien de préjudiciable pour lui, mais fera le salut de plusieurs. On pouvoit demander : Comment ceux qui croient à un homme crucifié seront-ils sauvés, après que lui-même il n'a pu échapper à la mort? Jésus-Christ prévient l'objection, en rappelant une histoire connue de tous. Si les Juifs qui regardoient la figure du serpent d'airain évitoient la mort, à plus forte raison ceux qui croient à Jésus-Christ crucifié recevront-ils des grâces plus excellentes. Parce qu'il a été crucifié, ne dites pas qu'il ait été le plus foible, ou les Juifs les plus forts; dites seulement : *C'est parce que Dieu a aimé le monde.*

Joann. III. 16.

Accord parfait entre la figure et la vérité. Alors les Juifs évitèrent la mort, mais une mort temporelle; ici les fidèles sont préservés de la mort éternelle. Là, le serpent élevé dans le désert guérissoit

(*) *De serpente æneo*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 49—54.

les morsures des serpents ; ici, Jésus crucifié guérit les blessures qu'a faites le serpent spirituel ; là, celui qui regardoit des yeux du corps recouvroit la santé ; ici, celui qui voit des yeux de l'âme reçoit la rémission de ses péchés (*).

Josué. Le nom de Jésus étoit depuis long-temps connu parmi les Juifs. Parce que les merveilles qui devoient un jour signaler Jésus-Christ, étoient vraiment extraordinaires, Dieu en avoit, de loin, assuré la créance, en marquant ce nom par des prodiges qui en conservassent la mémoire. Ce nom étoit celui de l'homme qui, après Moïse, introduisit le peuple d'Israël dans la terre promise. Il n'étoit que la figure : reconnoissez la réalité. Jésus, ou Josué, fait entrer son peuple dans la terre promise ; Jésus-Christ ouvre à son peuple le ciel, et le met en possession de tous les biens qui y résident. Il faut que Moïse soit mort, pour que Josué prenne le commandement d'Israël ; il faut que la loi portée par Moïse soit abrogée, pour que Jésus-Christ établisse la sienne. Josué exerce l'autorité de chef du peuple ; Jésus-Christ, roi, s'est fait reconnoître par la majesté de sa puissance et de son commandement (**).

(*) Hom. XXVI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 167, 168 ; Hom. VIII *in Matth.*, tom. I, pag. 92.

(**) Hom. I *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I. pag. 17 ; Duguet, *Portement de la croix*, 2e part., pag. 14.

Josué arrêtant le soleil, opère un prodige plus grand que celui de Moïse en divisant les eaux. Commander au ciel, est plus que se faire obéir de la mer. Pourquoi, dans Josué, cette supériorité de puissance? Parce qu'il fut dans son nom même la figure de Jésus-Christ. Les créatures révèrent, dans un homme, le nom du Dieu qui les a produites.

D'autres ont pu porter le même nom. Celui-là seul reçoit le nom de Josué, ou Jésus, pour en figurer un autre. Il étoit destiné à introduire son peuple dans la terre promise, comme Jésus-Christ a introduit le sien dans le ciel, ce que n'avoient pu faire ni Moïse, ni la loi, qui en ont été exclus. C'est que la loi elle-même ne pouvoit sauver les hommes : ce devoit être l'ouvrage de la grâce (*).

On s'étonne de rencontrer, dans nos écrivains sacrés de l'ancien Testament, l'histoire de Ruth, étrangère, de Rahab, que l'on sait avoir été une femme de mauvaise vie. C'étoient des figures, qui présageoient ce qui devoit avoir lieu sous le nouveau Testament; car l'ancien ne fut, tout entier,

(*) Hom. XXVII *in Epist. ad Hebr.*, t. XII Bened., p. 249, 250. Bossuet : « C'est un Josué, c'est un Jésus, car c'étoit le vrai nom de Josué qui, par ce nom et par cet office, représentoit le Sauveur du monde; c'est cet homme, si fort au-dessous de Moïse en toutes choses, et supérieur seulement par le nom qu'il porte; c'est lui, dis-je, qui doit introduire le peuple de Dieu dans la terre sainte » (*Disc. sur l'Hist. univ.*, p. 208.)

que l'allégorie prophétique du nouveau. Ruth, étrangère, réduite à une extrême indigence, mais élevée par Booz au rang de son épouse; Rahab elle-même, comptée par nos saints évangélistes au nombre des ancêtres du Sauveur, malgré les crimes dont elle s'étoit souillée, figuroient l'Eglise, pauvre, souillée de tant d'iniquités, que Jésus-Christ n'a pas dédaignée, qu'il a choisie pour en faire son épouse, et la mettre en possession de tous ses biens. Car il n'étoit descendu du ciel sur la terre que pour nous guérir de toutes nos misères; il y venoit comme médecin, non comme juge. Matth. I. 5.

Ruth, du moment où elle entendit la voix de Booz, oublie la maison de son père et sa patrie, pour s'attacher à son époux, et, comme l'Eglise, devient la mère des rois (*).

Il n'y a pas jusqu'aux noms des patriarches anciens, qui n'aient des sens mystérieux, tous applicables au nouveau; tels que ceux d'Abraham, de Jacob, de Salomon, de Zorobabel (**)

S'il y a quelques circonstances qui paroissent avoir échappé aux prophètes, ne vous en étonnez pas. Ils n'ont pas dit tout; mais ils n'ont pas tout omis. Si l'on eût vu se produire tout à coup des événements que rien jusques là n'avoit annoncés, on

(*) Hom. III *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 29.

(*) Hom. IV *in Matth.*, *ibid.*, p. 36.

en eût été trop violemment surpris. Si tout, jusqu'aux moindres détails, avoit été prédit à l'avance, on ne l'eût pas été du tout, et on ne l'auroit reçu qu'avec une muette indifférence (*).

Matth. XII. 40. JONAS. *De même que Jonas fut trois jours et trois nuits dans le ventre de la baleine, ainsi le Fils de l'homme fut trois jours et trois nuits dans le cœur de la terre.* Non pas seulement dans la terre, mais dans le cœur de la terre, pour marquer son sépulcre et prévenir tout soupçon sur la certitude de sa mort. S'il y doit rester trois jours, c'est aussi pour qu'il n'y eût pas moyen d'en douter, en le voyant, non pas seulement mourir sur sa croix, mais enseveli, tout ce temps, au fond du sépulcre. Qu'il y eût eu de l'incertitude sur sa mort, il y en auroit eu de même sur sa résurrection. L'une tenoit à l'autre. Le prodige de Jonas étoit donc l'image fidèle du prodige encore plus éclatant de sa résurrection. Jésus-Christ, dans sa réponse aux Juifs, semble leur dire : Jonas n'étoit que le serviteur, et moi le maître. Il est sorti du ventre de la baleine; moi, je sortirai vivant du tombeau. Il annonça à Ninive sa ruine; moi, je vous annonce le royaume des cieux. Les Ninivites crurent sans qu'il y eût de miracle opéré sous leurs yeux; moi, j'opèrerai une foule de prodiges. Jonas n'avoit été annoncé par aucun

(*) Hom. VIII *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 94.

prophète ; moi, tout ce qu'il y eut de prophètes, a parlé de moi ; et j'ai accompli tout ce qu'ils avoient prédit à mon sujet (*).

De l'obscurité des prophéties. (Deux Homélies.)

Je me propose de vous expliquer aujourd'hui la prophétie d'Isaïe. C'est, je le sais, une mer immense. Avant de m'y engager, je commence à appréhender qu'il ne m'arrive la même chose qu'à des pilotes peu au fait des manœuvres de la marine, lesquels, à peine sortis du port, ne sont pas encore en haute mer, qu'ils sentent déjà la tête leur tourner. Il en est qui savent impunément plonger jusqu'au fond de ses abîmes, tandis que d'autres tremblent et sont tout déconcertés au simple aspect du vaste horizon qui se déploie sous leurs yeux. Quand on s'embarque dans l'explication de l'Ecriture, on est aisément épouvanté par les difficultés qui naissent à chaque pas, faute des lumières et des expressions nécessaires pour se faire entendre. Je ne veux, là dessus, d'autre témoignage que celui de saint Paul, à l'occasion de Melchisédech, dont le sacerdoce avoit figuré celui de Jésus-Christ : *J'aurois*, dit-il, *ici bien des choses à dire, qui sont difficiles à dire, parce que vous êtes*

T. VI Bened. pag. 162.

Pag. 169.

Hebr. IV, 11.

(*) Hom. XLIII, tom. VII Bened., pag. 460. Voyez Bossuet, *Méditat. Sur l'Evangile*, tom. IX de la Collect. in-4°, p. 278.

peu en état de les entendre. Si le grand Apôtre, éclairé de la lumière d'en haut, trouvoit des difficultés dans l'explication de l'Ecriture, qui pourra se flatter de la mieux comprendre, bien que l'embarras tienne moins au sujet qu'au défaut d'intelligence des auditeurs. Il faut en agir, dans son interprétation, comme fait un sage médecin, à l'égard des constitutions délicates, s'accommodant à l'humeur des malades, prévenant leurs dégoûts par la variété. Ainsi sommes-nous obligés d'employer les comparaisons, les exemples, les périphrases, un choix divers d'expressions capables de soutenir la curiosité de ceux qui nous écoutent (1).

Pag. 170. Toutefois, ces difficultés n'arrêtoient pas l'Apôtre. Imitons-le. Si la grandeur de l'entreprise nous épouvante, la grâce ne nous manquera pas non
Pag. 172. plus qu'à lui. Les prophéties sont écrites dans un style figuré; ce qui rend l'ancien Testament surtout difficile à comprendre. Le nouveau est beaucoup plus clair, bien que les matières dont il traite soient d'une plus haute importance, puisqu'il y est question du royaume de Dieu, de la résurrection de

(1) Pascal (chapitre, *que la loi étoit figurative*) a dit: « L'unique objet de l'Écriture, c'est la charité. Dieu diversifie ainsi cet unique précepte de charité pour satisfaire notre foiblesse qui recherche la diversité, par cette diversité qui nous mène toujours à notre unique nécessaire. Car une seule chose est nécessaire, et nous aimons la diversité; et Dieu satisfait à l'un et à l'autre par ces diversités qui mènent à cet unique nécessaire. (*Pensées*, pag. 92.)

nos corps, d'une nature de biens que l'esprit de l'homme ne sauroit exprimer ni définir. A quelles causes donc tient l'obscurité des prophéties ?

La plupart menaçoient les Juifs de châtiments à venir. C'étoient leur future réprobation, et la synagogue remplacée par un nouveau peuple de Dieu ; c'étoit la ruine de leur temple, sans qu'il pût jamais être relevé, la destruction complète de la cité sainte, la dispersion de ce peuple, condamné à errer par toute la terre, sans ville, sans culte, sans sacrifices, sans gouvernement. La menace de ces tragiques catastrophes s'y trouve consignée à chaque page. Les prophètes qui les annonçoient ne pouvoient manquer d'encourir la vengeance d'un peuple qui les auroit infailliblement immolés à ses fureurs, s'ils n'avoient eu la précaution d'envelopper leurs révélations de termes ambigus. Où en est la preuve? car il faut bien l'exposer, dût-il se rencontrer ici des hommes prévenus ; mais une fois convaincus de la vérité de nos paroles, ils pourront se rendre à l'évidence. Où donc en est la preuve? Dans leurs mœurs habituelles. C'étoit un peuple naturellement féroce, avide de sang, toujours prêt à tremper ses mains dans celui des plus saints personnages. *Seigneur*, disoit Elie, *ils ont égorgé vos prophètes, ils ont renversé vos autels*. Isaïe leur fait le même reproche. *Vos mains sont pleines de sang*. Jésus-Christ, dans l'Evangile, parle le même

III.Reg. XIX. 10.

Isa. I. 15.

Matth. XXIII. 37. langage : *Jérusalem, Jérusalem, qui faites mourir vos prophètes, et lapidez ceux qui vous sont envoyés.* Ibid. XIII. 31. Dans un autre endroit, il leur disoit : *Vos pères ont tué les prophètes ; remplissez la mesure de vos ancêtres ;* c'est-à-dire ajoutez ma mort à celle de ceux qui vous ont été envoyés avant moi ; ce qu'ils ont fait. Jusque là, tant qu'ils n'eurent point mis le comble à leurs iniquités par leur sacrilége attentat contre la personne de Jésus-Christ, de l'agneau de Dieu, les châtiments qui les avoient frappés leur avoient laissé toujours l'espérance du salut, s'ils se convertissoient ; jugez de leur fureur contre ceux qui leur auroient prédit des maux sans espoir, sans en déguiser la menace par des expressions obscures et ménagées à dessein. Leur conduite, à l'égard de Jérémie, l'avoit bien fait voir. Jérusalem, assiégée par les Perses, touchoit aux dernières extrémités : le mal étoit pressant ; il suffisoit d'ouvrir les yeux pour le voir. Jérémie, en le leur exposant, ne faisoit que raconter ce dont tout le monde étoit témoin. Ce qu'il disoit n'étoit donc pas, à proprement parler, une prophétie. C'en est assez pour irriter la rage de ces furieux ; il n'est plus à leurs yeux qu'un traître, qu'un perfide ennemi, conjuré contre ses citoyens, dont il abat le courage, au lieu de les exciter à la défense ; lui qui, au contraire, ne cherchoit qu'à les sauver, en les exhortant à implorer la miséricorde du Sei-

Jere. XXXVIII. 4.

gneur, seul capable de leur offrir un rempart invincible. Ils parlent de le faire mourir; et, parce qu'ils ne peuvent exécuter ce projet, ils le font jeter dans une basse-fosse, pleine de fange. Ces *Ibid.* 6.
mêmes hommes qui s'emportoient si violemment contre la menace d'une captivité passagère à Babylone, auroient-ils fait grâce à celle d'une éternelle servitude sur tous les points de l'univers, où la vengeance divine les poursuit sans leur laisser entrevoir l'espérance du retour? C'étoit là le crime Pag. 174.
qu'ils punissoient dans saint Etienne, lapidé par leurs mains, pour avoir dit : *Que Jésus détruiroit* Act. VI. 14.
le temple et qu'il abrogeroit la loi de Moïse. Ils ne traitèrent pas mieux le Sauveur qui leur avoit dit : *Je détruirai ce temple et le rebâtirai en trois jours.* Joann. II. 19.
Une bête féroce décharge sa rage sur le manteau que lui a laissé dans la gueule celui qu'elle vouloit Pag. 177.
dévorer; à défaut de l'homme, elle s'en prend à son manteau; ce peuple en faisoit autant. Joakim, roi de Juda, ne pouvant mettre à mort le prophète Jérémie, fit jeter son livre dans un brasier ardent, Jerem. XXXVI.
où il est consumé tout entier. S'il eût été maître de sa personne, l'auroit-il ménagé davantage (1)?

(1) « Les Juifs ne voyoient dans ces prophéties que les satires les plus offensantes pour leur nation; c'en étoit assez pour en effacer jusqu'aux moindres vestiges. » (L'évêque du Puy, *L'incrédulité convaincue par les prophéties*, pag. 70.) Le savant évêque tire de ce fait une induction qui ne détruit pas le raisonnement de saint Jean Chrysostôme : « Comment donc,

Une autre raison de l'obscurité répandue dans les livres des prophètes, c'est que Dieu ne vouloit pas que les Juifs les entendissent avant le temps.
Pag. 178. J'ai encore sur cela le témoignage de saint Paul, qui dit que l'ancien Testament contenoit des choses claires, et d'autres qui ne l'étoient pas. Si tout y eût été obscur, personne n'en auroit retiré aucun fruit; si tout y avoit été clair, on y auroit vu que la loi, par exemple, n'étoit que temporaire, et on l'auroit entièrement négligée. Moïse voiloit son visage pour qu'on pût arriver jusqu'à lui sans être ébloui de l'éclat des rayons qui en jaillissoient. Jésus-Christ a levé ce voile; mais le voile devoit durer jusqu'à Jésus-Christ.

Mais pourquoi donner ces prophéties au peuple Juif, puisqu'elles étoient si obscures qu'ils n'y comprenoient rien? Je réponds que leur trop grande évidence en eût rendu l'accomplissement impossible sans un miracle. Le libre arbitre, dans l'usage ordinaire que Dieu en laisse aux hommes, seroit trop gêné par une connoissance si distincte de l'avenir. L'incertitude à cet égard leur est nécessaire pour tenir dans leurs déterminations un juste milieu entre un excès de confiance et un excès de crainte et de paresse. Il est vrai que les prophéties doivent pré-

avec un motif particulier d'en mépriser les livres prophétiques, et d'en détester les auteurs, ont-ils respecté les uns comme des envoyés de Dieu, et retenu les autres comme des livres inspirés ? » (*Ibid.*)

parer les esprits jusqu'à un certain point à l'attente de leur accomplissement. Il est vrai aussi qu'elles doivent avoir une clarté suffisante pour rendre inexcusables ceux qui méconnoissent cet accomplissement quand il est arrivé. Ce double caractère se remarque dans les prophéties de l'ancien Testament, et surtout dans celles du Messie. Il n'a tenu qu'à eux de reconnoître dans la personne de Jésus-Christ tous les autres traits du Libérateur annoncé par tant de prédictions. Ils s'obstinèrent à les rejeter lorsque Jésus-Christ les leur montra; et ils contribuèrent ainsi, sans le savoir, à vérifier les prophéties, puisque leur incrédulité étoit elle-même prédite. Une distribution si exacte de lumière et d'obscurité, est peut-être ce qu'il y a de plus admirable dans les prophéties. « Un homme à qui Dieu auroit ouvert le livre de l'avenir sans lui inspirer la manière dont il devroit prédire ce qu'il y auroit vu, parleroit trop ou trop peu. Il n'appartient qu'à ce même Esprit qui a éclairé les prophètes, de dicter des oracles assez enveloppés pour que leur exécution n'ait pas besoin d'un nouveau prodige, assez clair néanmoins pour que la vérité puisse en être aperçue, après l'événement, par tous les esprits attentifs (1) ».

Nous pouvons en alléguer encore une autre cause : Pag. 183.

(1) L'évêque du Puy, *L'incrédulité concaincue par les prophéties*, pag. 74.)

c'est que les Ecritures ne nous sont connues que par des traductions qui n'ont pas ordinairement la clarté du texte original. Une langue étrangère n'exprime pas avec la même netteté ce qu'on écrit dans sa langue naturelle. Tant que l'ancien Testament n'exista qu'en hébreu, les Juifs seuls en pouvoient profiter ; il falloit qu'il fût répandu chez tous les peuples du monde par la version qui en a été faite, et qui a appelé les nations les plus éloignées à la connoissance de nos mystères.

Digression sur les langues. Bienfaits de l'avénement de Jésus-Christ. Efficacité de la prière. Crime et dangers de l'orgueil. Contre la médisance. Utilité de la confession de ses péchés (*),

III. *La loi nouvelle ou l'Evangile.*

T. VI Bened. pag. 403.

Qu'il n'y a qu'un seul et même législateur de l'ancien et du nouveau Testament (1).

Les prophètes publient l'Evangile du royaume de Jésus-Christ ; les ministres de la nouvelle alliance n'en sont comme eux que les interprètes. Telle est la foi de quiconque se plaît à entendre la divine parole, et s'en déclare le disciple et l'apologiste ; on ne peut

(*) Hom. II *de prophetiarum obscuritate*, tom. VI Bened. pag. 168—198 ; Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 799 et seq.

(1) Savil et Fronton Du Duc rejettent cette homélie, malgré l'autorité du septième concile général, qui l'a citée sous le nom de saint Chrysostôme. Voy. D. Ceillier, *Hist.*, tom. IX, pag. 378.

aimer le langage de la vérité sans en rechercher la source avec empressement. On ne trouve du goût à ce que l'on mange ou ce que l'on boit, qu'autant que l'on a faim ou soif; de même on n'est guères avide de recueillir la parole de la vérité quand on n'a que de l'indifférence pour la doctrine qui nous vient de l'Esprit-Saint. C'est pour cela que le Sauveur nous dit : *Heureux ceux qui ont faim et soif de la justice, parce qu'ils seront rassasiés.* La vraie nourriture de l'âme, ce qui fait les délices et toute la richesse de la piété, c'est la parole de Dieu, exprimée dans les saints cantiques du prophète roi. C'est là que vous l'entendez s'écrier : *Que vos oracles sont doux à mon cœur! ils le sont plus que le miel ne l'est à la bouche.* Vous reconnoissez à ce langage l'expression de la plus vive joie. Pénétrons-nous des mêmes sentiments; allons goûter à la table de Jésus-Christ ces ravissantes délices; aimons à les savourer dans la méditation de l'Evangile, dont la publication est récente, mais qui existoit tout entier dans les prophètes avant d'être développés par les Apôtres. En effet, l'Apôtre, pour témoigner que l'Evangile n'avoit pas commencé à Jésus-Christ, mais qu'il remontoit au temps des prophètes, ouvre, par ces mots, l'Epître qu'il adresse aux Romains : *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat, choisi pour annoncer l'Evangile de Dieu, qu'il avoit promis auparavant par ses prophètes dans*

Matth. v. 6.

Ps. CXVIII. 103.

Pag. 404.

Rom. I. 1.

les Ecritures saintes, touchant son fils qui lui est né, selon la chair, de la race de David. L'Apôtre reconnoît que l'ancien et le nouveau Testament forment un même code de loi, émané du même Législateur; d'où vient qu'il l'appelle indifféremment tantôt l'Evangile de Dieu, tantôt l'Evangile de son Fils.; pour que l'on ne crût pas qu'en renonçant à la loi de Moïse pour celle de l'Evangile, il eût changé de culte, et cessât de
I. Tim. I. 3. professer le même Dieu : *Je rends grâces*, dit-il, *au Dieu que nos ancêtres ont servi et que je sers avec une conscience pure.* C'étoit le même Dieu que j'adorois sans le connoître, et que j'ai professé du moment où il s'est révélé à moi. Cette harmonie entre les deux Testaments nous est représentée
Pag. 405. par le filet de Pierre, qui embrasse tout l'ensemble des vérités que nous devons croire. Le jour où le Sauveur appela ses Apôtres pour en faire des pêcheurs d'hommes, au moment où le filet alloit se rompre, les Apôtres firent signe à leurs compagnons qui étoient dans l'autre barque de venir les aider. Ainsi falloit-il le concours des deux barques pour la pêche miraculeuse qui eut lieu, c'est-à-dire que les prophètes donnassent la main aux Apôtres.

Pag. 406. Saint Paul donne à l'Evangile les noms d'Evangile de paix, d'Evangile de justice, d'Evangile de puissance, pour marquer les divers bienfaits que sa publication alloit répandre sur la terre, en met-

tant fin à la guerre que l'impiété avoit déclarée à la religion, appelant tous les hommes sans distinction au salut, établissant la connoissance de Dieu par la seule force de la toute-puissance divine, et sans rien devoir à l'éloquence humaine (*).

Il y avoit bien long-temps déjà que l'Evangile avoit été promis au monde par les prophètes. David avoit dit que *le Seigneur rempliroit de sa parole ceux qui* Ps. LXVII. 12.
annoncent l'Evangile. Isaïe : *Que les pieds de ceux* Isa. LVII. 7.
qui annoncent l'Evangile de paix sont beaux, de ceux qui annoncent les vrais biens! Voilà donc bien clairement l'Evangile prédit dans son nom et dans son caractère; car ce n'est point, dit l'Apôtre, par I.Cor. IV. 19.
les paroles seulement que nous l'annonçons, mais par des effets réels; puisque la prédication de l'Evangile n'est point une chose humaine, mais toute divine et pleine d'une vertu secrète qui passe toutes les forces de la nature. Aussi, pour empêcher que les gentils n'accusassent de nouveauté l'Evangile qu'on leur prêchoit, saint Paul a-t-il soin de rappeler qu'il *avoit été promis long-temps auparavant par ses prophètes dans ses Écritures saintes* (**). Rom. I. 2.

Une alliance nouvelle, d'un ordre incomparablement supérieur, a été substituée à la première. Celle-ci étoit insuffisante, et par sa nature et par ses

(*) *Unum et eumdem esse legislatorem et veteris et novi*, etc.

(**) Hom. I *in Epist. ad Rom.*, tom. IX Bened., pag. 430.

effets; incapable d'amener les hommes à la justice et à aucune perfection, elle n'étoit que figurative et temporaire; et, parce qu'elle ne pouvoit pénétrer jusqu'à l'âme, elle a dû être abolie. Elle avoit ses espérances, mais bornées à la terre; nous, nous avons l'espérance du ciel, et bien plus encore, puisque nous y devons posséder Dieu, siéger près de son trône, et le servir avec les Anges, jouir de ses immortelles béatitudes : *Tant il est vrai*, dit saint Paul, *que l'alliance dont Jésus est le médiateur, est plus parfaite que la première*. En quoi l'Apôtre marque deux différences capitales entre l'alliance de Jésus-Christ et celle d'Aaron. L'une, c'est que celle-ci ne finira jamais comme l'autre : privilége qui tient à la personne même du Médiateur, dont la nature est immortelle; l'autre, c'est que le Pontife de la nouvelle étant immortel, est nécessairement unique (*) (1).

Hebr. VIII, 6.

(*) Hom. XII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 130—133 (en substance).

(1) « Toutes les différences qui se peuvent assigner entre la loi ancienne et la loi nouvelle, se réduisent à ces deux espèces de perfection ou d'imperfection : l'ancienne étoit une loi de crainte, et la nouvelle est une loi d'amour. Celle-ci promet les biens spirituels, et celle-là les temporels. Sur quoi on peut remarquer que, comme dans l'ancienne loi il y avoit quelques gens de bien qui opéroient par l'espérance de biens spirituels, de même, en la nouvelle, il n'y a que trop d'imparfaits qui n'opèrent que par la crainte des châtiments, et par l'espérance des choses temporelles; et, quoique l'ancienne eût des préceptes de charité, elle ne donnoit pas toute-

Homélie xvi *sur l'Évangile de saint Matthieu.* (Chap. v, vers. 17 et suiv.)

Ne pensez pas que je sois venu détruire la loi ou les prophètes, dit Jésus-Christ. De qui pouvoit venir une telle idée? Qui est-ce qui lui en avoit fait l'objection, pour qu'il se crût obligé d'y répondre? Ce n'étoit pas assurément son langage habituel, qui prêtoit matière à ce soupçon. Le commandement qu'il faisoit d'être doux, humble, miséricordieux, d'avoir la pureté du cœur, de combattre pour la justice, ne donnoient pas à entendre qu'il voulût se mettre en opposition avec la loi; tant s'en faut. Pourquoi donc ces paroles? En voici la raison, dont on sentira toute la solidité. Jésus-Christ alloit faire entendre aux Juifs des commandements d'un ordre bien supérieur à tout ce qu'on avoit connu jusque là, et il le déclare en ces termes : *Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, et moi je vous défends le moindre mouvement de colère*; il venoit ouvrir sur la terre une voie toute de perfection, qui n'avoit rien de commun avec la terre. Une pareille nouveauté avoit de quoi étonner; elle ne pouvoit manquer de jeter dans les esprits la surprise

T. vii Bened. Pag. 203.

fois le Saint-Esprit, par lequel la charité est répandue dans nos cœurs. » (Houdry, *Bibliothèque*, tom. ii, pag. 637; Bourdaloue, *sur la sagesse et la douceur de la loi chrétienne*, *Carême*, tom. i, pag. 373.)

et le trouble, qui amènent la défiance; ce qui engage le Sauveur à prévenir ces secrets mouvements, par la déclaration qu'il n'étoit pas venu détruire la loi ni les prophètes.

Les Juifs étoient bien loin de se montrer fidèles à l'accomplissement de la loi, ce qui ne les empêchoit pas de témoigner, à son égard, un grand zèle. Malgré leurs journalières contradictions, ils n'en tenoient pas moins à la lettre, et ne permettoient pas qu'il y fût rien ajouté; bien toutefois que leurs prêtres n'eussent pas craint d'y faire certaines additions, tendantes au détriment de la loi, bien plus sûrement qu'à son maintien. Lui, au contraire, se proposant d'ajouter à son action, s'empresse de les rassurer, avant de leur faire connoître ses admirables ordonnances. Le fondement de leurs préventions étoit la pensée qu'il vouloit abolir les cérémonies légales. Il va au-devant de l'objection; ce qu'il répètera dans vingt autres circonstances. On l'accusoit d'être l'ennemi de Dieu, sous le prétexte, disoit-on, qu'il n'observoit point le sabbat; il y ré-
Joan. v. 19. pond, tantôt par cette affirmation : *Mon père, depuis le commencement du monde jusqu'aujourd'hui, ne cesse point d'agir, et moi j'agis de même* (voulant dire qu'il n'y avoit point de sabbat, point de jour de repos pour le Seigneur); tantôt repoussant l'accusation par un langage plus familier, comme quand
Matth. xii. 2. il leur demande : *Quel est l'homme d'entre vous*

qui ayant une brebis, si elle vient à tomber dans une fosse, le jour du sabbat, ne la prendra pas pour l'en retirer? alléguant encore l'usage où l'on étoit de donner la circoncision, même au jour du sabbat. S'il rabaisse son langage à des similitudes et à des expressions peu dignes, ce semble, de sa majesté divine, c'est que des esprits grossiers étoient incapables d'entendre une doctrine plus relevée. Il falloit éviter de s'énoncer plus manifestement, tant sur la loi nouvelle que sur sa divine Essence. Il n'en étoit pas moins rigoureusement vrai qu'il ne Pag. 205. venoit point détruire la loi, mais au contraire, la sanctionner de nouveau, et la perfectionner.

Je vous dis que si votre justice n'est pas plus Pag. 209. *abondante que celle des docteurs de la loi et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux.* Par le mot justice, Jésus-Christ entend la pratique de toutes les vertus, dans le même sens qu'il est pris en général par toute l'Ecriture. Quoi! les disciples à peine entrés à son école, Jésus-Christ leur commande une vertu supérieure à celle des docteurs de la loi ancienne! Reconnoissez ici la force de la grâce et de la loi chrétienne; conséquemment sa haute supériorité sur l'ancienne loi. En effet, pourquoi cette loi, bien que bonne en soi, n'a-t-elle plus aujourd'hui d'efficacité pour le salut? C'est que les hommes ayant reçu avec l'avénement de Jésus-Christ un accroissement de grâce, sont tenus à soutenir

plus de combats. Il y a, entre elle et la loi ancienne, la même différence qu'entre notre situation actuelle et celle qui nous est promise pour les temps à venir. Comparée à la science qui nous sera révélée dans le ciel, celle dont nous jouissons ici-bas n'est rien, les imperfections attachées à notre condition présente devant être abolies selon la doc-
I.Cor. XIII. 8. trine de saint Paul, dans l'état souverainement parfait qui nous attend. Toujours aujourd'hui ne sommes-nous plus bornés à des récompenses purement terrestres, d'un pays où coulent des ruisseaux de lait et de miel, d'une vieillesse avancée, d'une famille nombreuse, de riches troupeaux. Ce qui nous est promis, c'est le royaume du ciel, ce sont ses immortelles béatitudes, c'est l'honneur d'être admis dans la famille de Jésus-Christ lui-même, de partager avec lui son héritage de gloire.

Il a été dit aux anciens, etc.; *mais moi je vous*
Pag. 210. *dis*. Quelle autorité dans ces paroles! Comme le pouvoir de souverain Législateur s'y fait sentir! Jamais prophète, jamais quelqu'un des patriarches
Pag. 211. ou des justes d'autrefois s'étoit-il exprimé de la sorte? Ils disoient : *Voilà ce que dit le Seigneur*. Jésus-Christ prend un tout autre langage. Ils parloient comme serviteurs, annonçant les ordres du Maître. Mais Jésus-Christ parle comme fils de Dieu, au nom de son Père, en son propre nom; car,
Joann. XVII. dira-t-il, en s'adressant à Dieu, son père : *Tout ce*

qui est à vous est à moi, et tout ce qui est à moi est à vous. Les prophètes parloient à des hommes qui, comme eux, étoient serviteurs du même Maître; mais Jésus-Christ parle à ses propres serviteurs.

Demandons maintenant s'il y a contrariété entre l'ancienne loi et la nouvelle; si, par exemple, le précepte, *vous ne tuerez pas,* est en opposition avec celui-ci : *Quiconque se mettra en colère, sans sujet, contre son frère, méritera d'être condamné en jugement;* si plutôt il n'en est pas l'achèvement et la perfection. On se récrie : Quoi! le commandement de *rendre œil pour œil, dent pour dent?* D'où l'on Exod. XXI. 24.
infère que celui qui l'a porté ne sauroit être bon. Je répondrai que c'est se méprendre étrangement sur l'intention du Législateur. A-t-il voulu permettre que l'on s'arrachât les yeux les uns aux autres? Concluez plutôt qu'il a eu dessein de prévenir les représailles, non de les tolérer. Quand il menaçoit les Ninivites de détruire leur ville, il n'avoit pas résolu de le faire; car, pour l'exécuter, il lui suffisoit de le vouloir; il ne vouloit que les effrayer, afin que, par leur conversion, ils apaisassent sa co- Pag. 212.
lère. De même, ici c'est une peine dont il menace les caractères violents et emportés. Cette loi du talion paroît cruelle aux Manichéens. Il me semble, à moi, que si elle n'eût pas existé, bien des gens auroient accusé la justice de Dieu. Supposons, en effet, que la loi eût été muette, qu'il n'y eût eu

aucune espèce de peine à craindre pour le malfaiteur, quel déluge de crimes se répandroit dans la société! S'il y en a tant, malgré la sévérité des lois, que seroit-ce si les passions humaines ne rencontroient pas du moins cette digue qui les arrête? Ce seroit bien alors le cas de se plaindre que Dieu eût été cruel de livrer ainsi l'innocent à la merci de l'oppresseur, et le malfaiteur à toute la licence que donne l'impunité. Il n'y auroit pas seulement de la cruauté à permettre aux méchants tout ce qu'il leur plairoit de faire, il n'y en auroit pas moins à négliger celui qui, sans faire aucun tort à personne, se verroit injustement outragé. En effet, je suppose qu'un chef de brigands, ramassant autour de lui ses complices, vînt à leur tête assiéger une ville, proscrire tous les citoyens honnêtes, en ordonner le massacre; que ceux-ci, s'armant à leur tour pour la sûreté générale, repoussant la force par la force, tombassent avec impétuosité sur les conjurés, qu'ils en fissent justice, les chargeant de chaînes, les traînant dans les cachots; de quel côté seroit l'humanité? Appliquez cela à la loi du talion.
Pag. 213. Le Législateur l'établit comme un frein utile pour arrêter les saillies de la colère et de l'emportement. Si vous trouvez que ce soit là un joug insupportable, une sévérité poussée à l'excès, je vous demanderai lequel des deux vous paroît plus dur, de celui qui défend de tuer, ou de celui qui ne permet pas

même de se mettre en colère? Qui est plus sévère, de celui qui punit tel crime public, par exemple, l'homicide, l'adultère, ou de celui qui en condamne même le désir, et les menace d'un supplice éternel? Voyez où mène ce raisonnement, et dans quel dédale de contradictions se jettent nos adversaires. A ce compte, le Dieu de l'ancien Testament, que vous taxez d'être cruel, sera le Dieu doux et bienfaisant; et celui du nouveau Testament, à qui vous reconnoissez tant de bonté, sera le Dieu sévère et impitoyable. Pour nous, nous croyons que le même Dieu est l'auteur de l'un et de l'autre Testament; qu'il a modifié ses ordonnances selon que les temps l'exigeoient; et qu'elles sont toutes marquées du sceau d'une même Providence. Dieu lui-même l'avoit déclaré, par la bouche de ses Prophètes : *Je ferai*, avoit-il dit, *un Testament, non selon l'alliance que j'ai faite avec vos pères.* Que si le Manichéen récuse l'autorité de Jérémie, par suite de ses préventions contre l'ancien Testament; qu'il ouvre les épîtres de saint Paul, il y trouvera le même langage. Jerem. XXXI. 32.

L'ancienne loi, qui permettoit les représailles, vouloit que la peur de recevoir du mal empêchât d'en faire. L'égalité, établie dans la vengeance, en prévenoit l'excès. — La nouvelle loi veut que *si l'on frappe sur la joue droite, vous présentiez la gauche.* Où est ici l'analogie? — La loi ne prétend pas Matth. v. 39.

assurer l'impunité à celui qui fait l'outrage; au contraire : seulement elle ne veut pas que ce soit vous-même qui le punissiez. Elle n'affranchit pas l'injuste provocateur de toute crainte de l'avenir; mais elle console l'offensé, par l'espoir d'une récompense bien supérieure à l'outrage. Elle n'inter-
Pag. 214. dit pas indéfiniment toute espèce de colère; il en est de légitimes et saintes, telles que celle dont l'Apôtre menaçoit les Corinthiens et les Galates; elle ne permet pas que l'on soit juge dans sa propre cause, et que l'on se venge soi-même, que l'on poursuive avec trop de chaleur les affaires d'intérêt. C'est donc pour réprimer plus sûrement les effets des passions violentes où nous entraîne le ressentiment, qu'elle les attaque à leur source; c'est pour cela qu'elle menace des plus terribles châtiments, des
Matth. v. 12. feux de l'enfer, toute parole injurieuse proférée contre le prochain. La punition vous semble être ici sans nulle proportion avec la faute. Jugez la dans les conséquences qu'elle amène communément. Telle parole, qui semble n'être rien, a souvent allumé
Pag. 215. un violent incendie. Le trait qu'elle dépose au fond du cœur y cause, y entretient une vive
Pag. 217. blessure. Notre saint Législateur va plus loin en-
Ibid. 23. core. Ecoutez-le parler : *Que si, au moment de présenter votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque sujet de plainte contre vous; laissez là votre don, et allez aupa-*

ravant vous réconcilier avec votre frère, et puis vous reviendrez offrir votre don. Déclaration authentique qui repousse de sa table quiconque s'y présenteroit avec des sentiments d'aversion contre le prochain; leçon éloquente pour vous tous initiés à nos saints mystères, pour vous-mêmes, qui leur êtes encore étrangers, qui nourrissez des projets de vengeance. Avant d'offrir au Seigneur quelque sacrifice que ce soit, offrande, prière, aumône, n'importe, avant de vous mettre en sa présence, commencez par vous réconcilier avec votre frère. Ce qu'il veut, c'est que la charité règne parmi nous; ce qu'il préfère à sa propre gloire, c'est que vous vous pardonniez les uns aux autres, les plus légères comme les plus graves offenses; c'est que le soleil Eph. IV. 26.
ne se couche point sur votre colère, dans l'appréhension que des réflexions chagrines, amenées par le silence de la nuit, n'enveniment une plaie que Pag. 218.
les distractions du jour adoucissent. Il veut que l'appareil soit mis sur la blessure à l'instant même; qu'on ne lui donne pas le temps de s'aigrir. Il condamne la plus légère injure, pour qu'il n'y ait pas lieu aux éclats de la colère. Tantôt il attaque la racine, et tantôt il coupe le fruit pour obvier au mal à sa naissance, ou dans ses progrès (*).

La loi est un Evangile caché; l'Evangile est une

(*) Hom. XVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 203—221.

loi expliquée; et c'est ce qu'exprime l'Apôtre en ces excellentes paroles : *La loi a l'ombre des choses futures, et non point la vive image* (*).

Il est donc vrai que Jésus-Christ n'a point réprouvé l'ancien Testament; et qu'au contraire il l'a honoré de ses éloges; qu'il s'y est soumis, qu'il l'a consacré par la plus religieuse fidélité à en remplir les ordonnances; qu'il n'a fait que l'étendre et le perfectionner, en lui imprimant le caractère d'efficacité qu'il n'avoit pas (**).

L'Evangile dit bien ce que la loi ancienne ne disoit pas; mais jamais le contraire : il est au-dessus et non pas contre (***).

Il y avoit de prétendus docteurs qui faisoient de

(*) Hom. LXII *in Genes.*, tom. IV Bened., p. 594.

« Que veut dire ce grand Apôtre, que la loi a l'ombre, et non point la vive image des choses. La comparaison est prise de la peinture. Le peintre dessine le portrait du roi. Vous en voyez déjà quelque ressemblance dans les premiers crayons du tableau : ce sont ses traits, c'est sa taille, c'est son air, c'est l'image du prince que vous y voyez; mais quand l'ouvrage sera accompli, c'est alors que le roi paroîtra avec sa majesté naturelle. Ainsi la loi avoit Jésus-Christ dans des ombres et dans des figures, et comme dans un crayon imparfait; mais elle n'avoit pas l'image finie. Et de même que la peinture achevée efface les linéaments imparfaits, ainsi la beauté parfaite de l'Évangile efface l'imperfection de la loi par des couleurs plus vives et plus éclatantes. » (Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 259, 260.)

(**) Hom. XLVII et Hom. XVI *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 490—506; *Opus imperfect. in Matth.*, tom. VI Bened., pag. LXII.

(***) Hom. XVIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 214. *Legem supergraditur, non transgreditur.* Pascal : « La foi dit bien ce que les sens ne

longs discours sur la loi, dissertant sur les purifications légales, sur les ordonnances du culte purement extérieur. Saint Paul ne s'arrête pas à les combattre comme n'étant que des ombres qui désignoient un autre culte spirituel. Il va droit à des sujets qui lui étoient bien plus chers. Il passe à l'éloge de la loi en elle-même, contenue dans les articles du Décalogue. *Nous savons*, dit-il, *qu'elle est bonne, si quelqu'un en use comme on en doit user, en reconnoissant que la loi n'est point pour le juste.* Rom. VII.

Elle est bonne, considérée dans son objet, qui étoit Jésus-Christ. Car l'intention de la loi étant de rendre l'homme juste, mais n'y pouvant réussir par elle-même, n'avoit de force que par Jésus-Christ, qui, seul, peut opérer la justification. User de la loi, bien et légitimement, c'est l'observer de bon cœur, avec la joie et l'affection d'une volonté pleine et entière. On ne pourroit pas dire, par exemple, qu'un cheval se sert bien de sa bride, s'il se cabre, s'il la mord avec furie; mais si elle lui sert seulement à se laisser conduire. Celui-là de même fait de la loi un bon emploi, qui se porte au bien et à la vertu, par la seule nécessité que la loi impose, et en pratiquant la lettre en esclave, mais qui n'a presque point besoin de la loi, qui fait le bien de bon gré, non par la crainte du châtiment. Elle n'est

disent pas; mais jamais le contraire : elle est au-dessus, et non pas contre. » (*Pensées*, pag. 46.)

utile que comme le médecin à ceux qui sont malades, et non pas à ceux qui se portent bien; impuissante pour amener la pratique du bien que Dieu commande, et leur faire éviter le mal qu'il défend; parce que, avec elle, il faut une grâce intérieure, puissante sur nos volontés. Elle fut nécessaire pour préparer et confirmer la loi évangélique, pour rassurer la foi de ceux qui avoient à souffrir des persécutions, pour révéler au monde un ordre de biens supérieurs à tous ceux de la terre, et les initier dans le secret d'une gloire toute particulière. C'est là ce que découvroit l'Ange annonçant au monde la naissance de Jésus-Christ,
Luc. II. 10. par ces paroles : *Voilà que je vous annonce une grande joie, parce que, aujourd'hui, un Sauveur vient de naître.* D'où vient que l'Apôtre appelle
I. Tim. I. 11. l'Evangile *l'Evangile de la gloire de Dieu souverainement heureux*. Par ce mot de gloire, il entend le vrai culte de Dieu; il nous apprend de plus, que si tout ce que nous voyons sous nos yeux manifeste la gloire de sa puissance, elle éclatera bien davantage, alors que toutes choses seront assujetties sous ses pieds, que ses ennemis, vaincus, fléchiront le genou en sa présence, que les justes seront mis en possession de ces biens ineffables que l'œil n'a point vus, que l'oreille n'a point entendus, et qui ne seront point tombés dans le cœur de l'homme (*).

(*) Hom. II *in* I *Epist. ad Timoth.*, tom. XI Bened., pag. 558, 559.

Pourquoi les Machabées ont-ils souffert? Vous m'allez répondre : Pour la défense de la loi et des saintes Ecritures. S'il est facile de prouver que c'étoit Jésus-Christ qui avoit donné la loi, il devient évident que les Machabées, mourant pour leur loi, ont été les martyrs du divin Législateur dont elle fut l'ouvrage. Commençons donc par bien établir la première proposition : sur quelle autorité? sur celle de l'Apôtre qui avoit si bien approfondi le secret de l'une et de l'autre alliance, du docteur de tout l'univers. Nous y lisons : *Je ne veux pas que vous ignoriez, mes frères*, écrivoit-il aux Corinthiens, *que nos pères ont tous été sous la nuée; qu'ils ont tous passé la mer Rouge; que, s'unissant à Moïse, ils ont tous été baptisés dans la nuée et dans la mer; qu'ils ont tous mangés de la même viande spirituelle* (il veut parler de la manne du désert), *et qu'ils ont tous bu d'un même breuvage spirituel* (à savoir l'eau qui découla du rocher). A la suite de ces miraculeux événements, l'Apôtre ajoute : *Car ils recevoient ce breuvage de la pierre spirituelle qui les accompagnoit; et cette pierre étoit Jésus-Christ.* Oui certes Jésus-Christ. Ce n'étoit pas de la nature même de la pierre que provenoit cette eau abondante comme

T. XII Bened. Pag. 397.

I. Cor. X. 1-5.

Notre saint patriarche a donné à ces propositions le plus solide développement, dans son commentaire sur les treize premiers chapitres de l'Épitre aux Romains, *Biblioth. choisie*, tom. XI, pag. 108 et suiv. Voy. aussi ce volume XIII, pag. 52.

un fleuve ; c'étoit la vertu toute puissante d Jésus-Christ, qui s'imprimant à la pierre, en faisoit jaillir ces eaux vivifiantes. D'où vient que saint Paul la nomme *pierre spirituelle qui les acompagnoit dans leur marche*. Une pierre marchoit-elle avec eux? non sans doute ; elle restoit fixe à sa place ; celle-là, c'étoit la vertu divine qui agit en tous lieux, qui crée et féconde tout, la même qui fit alors jaillir pour les Hébreux une source de vie.

Le Juif refusera peut-être d'admettre cette interprétation. Eh bien! j'y consens. Ne lui parlons que le langage de ses prophètes. Si la lettre des Ecritures est pour lui, l'esprit est pour nous.

Dans quel prophète lisons-nous donc que Jésus-Christ est l'auteur de l'ancien Testament? Ouvrons Jérémie, sanctifié dès le ventre de sa mère, Jérémie si célèbre dès sa jeunesse. Nous y lisons : *Le temps vient*, dit le Seigneur, *dans lequel je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël et la maison de Juda, non selon l'alliance que je fis avec leurs pères*. Je demande au Juif, à mon frère malade : De qui tenons-nous la nouvelle alliance? Nul doute qu'il va me répondre, de Jésus-Christ? c'en est assez pour conclure : de même c'est lui qui a donné l'ancienne. Car, puisque c'est lui qui parle de faire un jour une nouvelle alliance, différente de celle qu'il avoit faite autrefois, c'est incontestablement le même qui a fait l'ancienne. L'auteur de l'une et de l'autre est donc

Jerem. XXXI. 32.

Pag. 398.

le même Jésus-Christ Quand-est-ce qu'il avoit fait cette première alliance? Le Prophète poursuit : *Au jour que je les pris par la main pour les faire sortir de l'Egypte.* Voyez, en passant, avec quelle facilité il les délivroit, quelle marque d'amour il leur donnoit, comme il assuroit leur établissement; et c'étoit lui qui opéroit tous les prodiges que l'Egypte avoit vus. Jérémie continue : *mais ils ont violé mon alliance*; pour les en punir, *je les ai traités comme un maître sévère, dit le Seigneur.* C'est toujours le même maître qui agit, un seul et même Législateur. Je ferai avec eux une nouvelle alliance qui ne sera plus celle que j'avois faite avec leurs pères : pourquoi? parce que s'étant rendus coupables du crime d'avoir violé mon alliance, j'ai dû les punir, les traiter comme un maître sévère, les courber sous un joug insupportable pour châtier leur ingratitude. Voyons-nous dans la nouvelle alliance l'exécution d'une pareille menace? Non, au contraire. Pour quelle raison? Parce que la nouvelle devoit présenter un caractère tout différent. Aussi, dit le Prophète : *Voici l'alliance que je ferai avec la maison d'Israël*; *après que ce temps-là sera venu, dit le Seigneur, j'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur. Je serai leur Dieu, et ils seront mon peuple; et chacun d'eux n'enseignera plus son prochain et son frère, en disant : Connoissez le Seigneur, parce qu'alors tous me connoîtront, de-*

Ibid.

Ibid. 33.

puis le plus petit jusqu'au plus grand; car je leur pardonnerai leur iniquité, et je ne me souviendrai plus de leurs péchés. Il a parlé de l'ancienne alliance comme l'ayant donnée autrefois; il parle encore de la nouvelle qu'il se propose de donner, et s'arrête particulièrement sur celle-ci pour en manifester les caractères distinctifs et l'éclatante supériorité. J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leur cœur. Ce ne sera donc plus, ainsi qu'auparavant, sur des tables de pierre : elles ont été mises en poudre; d'autres les ont remplacées, un nouveau Testament a été donné : comment? L'historien sacré va nous l'apprendre; écoutez : « Comme tous les disciples étoient tous assemblés dans un même lieu, » on entendit tout d'un coup venir du ciel un bruit » comme d'un souffle impétueux qui remplit toute » la maison où ils demeuroient. En même temps » ils virent paroître comme des langues de feu qui » se partagèrent et qui s'arrêtèrent sur chacun d'eux. » Alors ils furent tous remplis du Saint Esprit : et » ils commencèrent à parler diverses langues, selon » que le Saint Esprit leur mettoit les paroles en » la bouche ».

Act. II. 1 et suiv.

Cette révolution, vous la voyez, avoit été annoncée clairement par le prophète dans ces termes : *J'imprimerai ma loi dans leurs entrailles, et je l'écrirai dans leur cœur.* La grâce de l'Esprit Saint envoyé à ses apôtres, a pénétré leurs âmes d'une

force divine qui en fait les conquérants de l'univers soumis par leur prédication à la folie de la croix (*) (1). Pag. 400.

Il y auroit dix mille Evangiles : Si tous, quoiqu'écrits par des auteurs différents, s'accordent parfaitement entre eux ; il n'y auroit toujours qu'un seul Evangile. La multitude des Evangélistes n'empêcheroit pas l'unité de l'Evangile. Comme dans le sens opposé, si une seule personne ecrivoit des choses différentes, ce ne seroit plus un seul Evangile ; l'unité ou la multiplicité des Evangiles ne se comptant point d'après le nombre des écrivains, mais selon que les récits en sont semblables ou différents. D'où il est aisé de conclure que les quatre que nous avons n'en font qu'un (**).

Il est une foule d'expressions qui se répètent journellement par habitude, sans en comprendre bien toute l'énergie. Par exemple, le mot Evangile : Sait-on qu'outre les faits qu'il raconte, il expose un nouvel ordre de choses ? Ce qu'il nous révèle, c'est l'économie du salut qui nous a été apportée par le

(*) Hom. XI *inter hactenus ineditas*, tom. XII Bened., pag. 397—399.

(1) Supériorité de la loi nouvelle sur l'ancienne : Girout, dans son *Avent, Serm. sur l'observance de la loi de Dieu ;* le P. d'Orléans, *Sévérité de l'Évangile ;* dans Houdry, *Bibliothèque*, tom. II, pag. 944 ; Superville, *Avantages de l'Évangile sur la loi*, *Serm.*, tom. II, pag. 307 ; Bourdaloue, *second Serm. de Carême*, tom. II, p. 354 et suiv.

(**) *Comment. in Epist. ad Galat.*, tom. XI Bened., p. 667.

Dieu Sauveur; c'est que Dieu est venu habiter parmi les hommes, par amour pour les hommes, sans déroger aucunement à la grandeur de sa nature, qui ne connoît point de commencement; et uniquement pour nous sauver. L'Evangile qui nous a été donné, c'est l'annonce de la guérison du genre humain, arraché à ses maladies par la seule bonté du médecin spirituel; c'est la prédiction d'une voie nouvelle ouverte à des hommes égarés, à des aveugles dans les ténèbres, à des condamnés sans espérance. Les instructions de la loi ancienne et les oracles des prophètes n'ayant pas suffi pour nous ramener à la connoissance de la vérité, et le genre humain courant à sa perte; la miséricorde divine, l'amour de J.-C. pour les hommes l'ont emporté sur leurs iniquités et leur ingratitude. L'Evangile du royaume des cieux a été proclamé par tout l'univers comme étant le manifeste du monarque universel, pour ceux-là mêmes qui n'en profiteroient pas. Avec lui a été proclamée la grâce qui dispense tant d'autres bienfaits, affranchit de la captivité, enrichit l'indigence, met un terme à l'exil, et se fait toute à tous. Non pas que nous l'eussions méritée, mais par un pur don de cette bonté souveraine qui met sa gloire à faire du bien. L'humanité tout entière étoit au fonds d'un abîme : Jésus-Christ l'a relevée; il l'a prise tout entière dans sa propre personne. La parole divine n'étoit nulle part. Famine universelle, celle-là, dont

le Seigneur menaçoit Israël par la bouche d'Amos: *J'enverrai sur la terre la famine, non la famine du pain, ni la soif de l'eau, mais la famine et la parole du Seigneur.* Et celui qui est la source de tous biens a fait retentir dans l'Evangile la voix qui crie : *Je suis le pain vivant descendu du ciel, qui donne la vie au monde. Que ceux qui sont pressés de la soif viennent à moi et ils seront rassasiés.* Nous ne sommes donc plus réduits comme les prophètes qui soupiroient après sa venue, à nous écrier : *O Dieu! je vous cherche dès le matin; mon âme vous désire avec une soif ardente;* puisque celui dont ils souhaitoient si impatiemment la venue nous dit : *Que ceux qui sont pressés de la soif, viennent à moi, et ils seront rassasiés.* Partout les brebis étoient égarées; cherchant la voie, sans la trouver; il nous dit : *C'est moi qui suis la voie; moi qui suis la porte par où les brebis vont à mon père.* Ouvrez moi, s'écrie David, *les portes du sanctuaire de la justice, et j'y entrerai pour rendre grâces au Seigneur.* Et de suite, introduit en esprit dans ce royal sanctuaire : *Je vous rendrai grâces, ô mon Dieu, de ce que m'avez exaucé.* Mais dites-nous, ô prophète si profond dans la science de Dieu; dites-nous : Vous rendez grâces, et de quoi? Quels aspects si magnifiques ont justifié votre attente? Ceux qui désirent entrer dans le palais d'un roi, s'attendent à y voir la pompe et la majesté qui l'entourent. Vous, qu'avez-vous donc vu ici de si digne de

Amo. VIII. 11.
Joan. VI. 33.
Ps. LXII. 1.
Ibid. IV. 13.
Ibid. XIV. 6.
Ps. CXVIII. 19.
Ibid. 21.

vos empressements et de vos actions de grâces? — J'ai vu le Seigneur Jésus; j'ai vu l'économie de son Evangile, cette grâce toute nouvelle qu'il a répandue dans le monde; ses souffrances couronnées de sa gloire, ses mystères ineffables, Voilà ce que j'ai vu; ce qui excite toute mon admiration et toute ma reconnoissance : *Je vous rends grâces, ô Dieu, de ce que vous m'avez exaucé, de ce que vous êtes devenu mon Sauveur* (*).

HOMÉLIE I, *ou Préambule du Commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu.*

T. VII Bened. Pag. 1. Il eût été bien à désirer que nous pussions nous passer du secours des doctrines écrites, et que notre vie fût assez innocente pour que la grâce de l'Esprit Saint, imprimée dans nos âmes, nous tînt lieu de tout autre livre, et qu'elle y conservât l'empreinte des commandements divins, non moins vivement que les écrits mêmes qui nous les ont transmis. Mais, puisque nous avons eu le malheur de perdre ce premier bienfait, attachons-nous du moins à recueillir les fruits du second. Le premier état fut sans doute plus heureux; ce qui le
Pag. 2. prouve, c'est le témoignage de Dieu lui-même, et tout l'ensemble de sa conduite, à l'égard des hommes. C'étoit lui qui parloit en personne à Noé,

(*) *De Sigillis*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 159 — 162.

à Abraham et à ses premiers descendants, à Job, à Moïse, non par des caractères et des signes visibles, mais par sa propre bouche; Dieu les avoit trouvés assez purs pour leur accorder une semblable faveur. Mais depuis que les enfants d'Israël furent tombés au dernier degré de la corruption, il fallut bien remplacer l'expression immédiate de la loi divine par des lettres et par les tables d'une loi écrite. Ce qui avoit eu lieu, par rapport à l'ancien Testament, s'est renouvelé par rapport au second: et nous voyons que Dieu en a agi avec ses Apôtres, comme il en avoit agi à l'égard des patriarches. Sans leur laisser rien par écrit; il leur avoit promis, au lieu de livres, la grâce de son Esprit Saint. *C'est lui*, leur a-t-il dit, *qui vous enseignera et vous rappellera toutes choses*. Pour comprendre toute la supériorité de cette instruction intérieure, écoutez ce que dit le Seigneur par la voix d'un de ses prophètes : *Je ferai une alliance nouvelle ; j'écrirai ma loi dans leurs âmes, je la graverai dans leurs cœurs, et ils seront tous instruits par Dieu même*. Saint Paul, conformément à ces paroles, déclare *qu'il avoit reçu la loi, non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair, c'est-à-dire dans son cœur*. Mais bientôt les hommes, s'étant égarés, soit sur le fait de la doctrine, soit quant à la règle des mœurs; il a fallu de nouveau les y rappeler par le secours d'une loi écrite. Si donc il est vrai que notre vie devroit être

Joann. XIV. 26.

Jerem. XXXI. 31.

II. Cor. III. 3.

si pure que, sans avoir besoin de livres, nos cœurs fussent toujours ouverts aux impressions de l'Esprit Saint. Quel déplorable égarement, quel crime énorme ne seroit-ce pas de rendre inutile jusqu'à ce nouveau moyen de salut qui a remplacé le premier, de n'en reconnoître le bienfait que par un dédain superbe; et par là, de s'exposer à de plus rigoureux châtiments!

Pour éviter ce malheur, lisons-les attentivement, ces divins livres, et apprenons comment la loi an-
Pag. 3. cienne fut promulguée, de quelle manière le nouveau Testament nous a été donné. Comment donc la loi antérieure a-t-elle été publiée? dans quel lieu et dans quel temps? On sait que ce fut après la
Exod. XIX. catastrophe où périt l'armée de Pharaon, dans un désert, sur le mont Sinaï, au milieu de tourbillons de flammes et de fumée qui s'échappoient de la montagne, au milieu du bruit et des trompettes et des tonnerres, retentissant avec un horrible fracas, et des éclairs qui se précipitoient sans interruption, après que Moïse fut entré dans l'épaisseur d'une nuée sombre. Rien de tout cela dans la publication de la loi nouvelle. Point de désert, point de tourbillons de flamme et de fumée, point de nuée ni de tempête. Ce fut vers les premiers rayons du jour, sous le pacifique abri d'une maison où se tenoient les disciples rassemblés. Le formidable appareil qui avoit accompagné la promulgation de la première

loi, étoit nécessaire à un peuple grossier dont les sens demandoient à être remués fortement. Il devenoit inutile à des hommes formés aux plus sublimes leçons, dont l'intelligence, supérieure aux impressions des sens, alloit s'élever jusqu'à la plus haute perfection. S'il y eut des prodiges, comme le mouvement qui se fit dans la terre, à la descente du Saint-Esprit sur les Apôtres, et les langues de feu qui vinrent se reposer sur leur tête, ce fut moins pour eux qu'à cause des Juifs qui s'y trouvoient réunis en grand nombre; il falloit que cet événement fût marqué par quelque miracle, pour fermer la bouche aux préventions des Juifs.... Vous ne voyez point les Apôtres descendre, comme Moïse, de la montagne, portant dans leurs mains des tables de pierre; ils marchent, portant l'Esprit Saint dans leurs cœurs, riches des trésors de la science, épanchant de leur sein des sources féconds de biens spirituels; se faisant voir dans tous les lieux de l'univers, comme autant de livres animés et de lois vivantes. La grâce, qui s'est répandue dans eux, produit ces miracles; et les voilà qui convertissent d'abord trois mille, puis cinq mille personnes; les voila qui amènent à la foi évangélique des peuples innombrables; Dieu se servant de leur langue pour parler à tous les peuples du monde.

Act. II. 41. IV. 5.

Pag. 4.

Act. II.

Sous la dictée du même Esprit Saint, l'Evangile paroît; l'Evangile, c'est-à-dire la bonne nouvelle.

Oui, vraiment, bonne nouvelle; car il annonce à tous, même aux plus méchants des hommes, à des hommes en guerre avec Dieu, assis dans la nuit de l'ignorance et de la superstition, l'abolition des châtiments auxquels ils étoient condamnés, le pardon de leurs péchés, le règne de la justice, les moyens d'être saints, la grâce de l'adoption d'enfants de Dieu, l'héritage de son royaume, l'honneur de devenir les frères du Fils de Dieu. Quelles nouvelles valurent jamais celles-là? Dieu, sur la terre, l'homme dans le ciel; rapprochement admirable de toutes choses; les Anges qui se mêlent avec les hommes pour ne faire qu'un seul chœur avec eux, et les hommes introduits dans la compagnie des Esprits célestes. Le magnifique spectacle que nous présente ce livre des Evangiles! Une guerre aussi ancienne que le monde, enfin terminée par une paix soudaine, Dieu réconcilié avec les hommes, Satan confondu à jamais, les Démons mis en fuite, l'empire de la mort dompté, le paradis ouvert, la sentence de malédiction révoquée, le péché vaincu et désarmé, l'erreur dissipée, la vérité ramenée sur la terre, la parole du salut semée et fructifiant au loin, la vie du ciel introduite sur la terre, la plus solide espérance des biens futurs.

L'histoire de Jésus-Christ, s'appelle donc l'Evangile, *l'heureuse nouvelle*, par opposition avec ces annonces mensongères de prétendus biens, tels

que les richesses, la puissance, les dignités, les honneurs, la gloire humaine, que les hommes appellent des biens, et qui ne masquent qu'une indigence réelle; tandis que ceux que celui-ci nous annonce sont les biens solides et durables, les seuls biens véritables, toujours au-dessus de nos mérites, biens qui se présentent d'eux-mêmes et se donnent avec la plus grande facilité; car il ne nous a fallu, pour les acquérir, ni travaux, ni sueurs, ni fatigues; mais c'est la pure charité de notre Dieu qui nous les a départis avec abondance. Pag. 5.

La première question qui vient s'offrir à ma pensée, est celle-ci : Pourquoi, parmi un si grand nombre de disciples de Jésus-Christ, n'y a-t-il eu que deux Apôtres qui aient écrit l'Evangile, et deux des disciples des Apôtres? Je ferai, à cette question, une réponse générale : C'est que dans les motifs de ces saints personnages, il n'y avoit rien pour l'ostentation; tout pour l'utilité. D'un autre côté, l'on me demandera pourquoi quatre évangélistes? Un seul ne suffisoit-il pas? Oui, sans doute. Mais lorsque quatre hommes, écrivant une même histoire, à des époques et dans des lieux différents, par conséquent isolés l'un de l'autre, et sans s'être nullement concertés, rapportent absolument les mêmes faits, comme s'il n'y en avoit qu'un; un tel accord devient assurément la plus forte preuve de leur exactitude.

Vous m'arrêtez pour me dire qu'il n'en est pas ainsi, et qu'il se rencontre dans leur narration un assez grand nombre de différences qui les mettent en opposition les uns avec les autres. J'en conclurai, moi, précisément le contraire, et j'affirme que rien ne témoigne mieux leur véracité. S'il y avoit, dans tous les détails, une conformité absolue, si les lieux, les dates, les moindres circonstances, et jusqu'aux expressions s'y trouvoient parfaitement les mêmes; nos ennemis ne manqueroient pas de s'en prévaloir pour prétendre que nos évangélistes s'étoient entendus ensemble : parce que, diroient-ils, une aussi rigoureuse identité n'est pas dans la nature; au lieu que ces différences mêmes, qui viennent après tout se réduire à bien peu de chose, éloignent invinciblement tout soupçon de collusion, et manifestent la sincérité de leurs dépositions. Qu'il y ait quelques différences dans l'énoncé des lieux et des temps, je le veux; toujours ne peuvent-elles infirmer la confiance due à leurs récits, ainsi que je le ferai voir dans la suite de l'explication que je me propose d'en faire avec la grâce du Seigneur. Seulement, une observation importante; c'est que dans tout ce qu'il y a d'essentiel pour le dogme et la morale, il est impossible de remarquer la plus légère opposition entre nos saints évangélistes. Tous s'accordent scrupuleusement à nous dire que Dieu s'est fait homme; qu'il a fait

Pag. 6.

des miracles; qu'il a été crucifié, mis dans le tombeau; qu'il est ressuscité et a monté au ciel; qu'il viendra juger les vivants et les morts; qu'il nous a laissé les préceptes du salut; que dans la loi nouvelle qu'il a donnée au monde, il n'y a rien qui soit contraire à l'ancienne alliance; que Jésus-Christ est fils unique de Dieu, vrai fils de Dieu, Dieu lui-même, consubstantiel à Dieu son père; et autres points de doctrine semblables, où vous verrez partout la plus exacte uniformité. Il y a, dans le récit de quelques miracles, certaines différences; tous ne racontent pas les mêmes; soit. Si un seul avoit tout dit, il étoit inutile qu'il y en eût plusieurs. Si chacun d'eux avoit écrit des choses diverses, et qui ne se rencontrassent point dans les autres, plus d'harmonie; on auroit eu raison d'accuser le défaut d'ensemble. Il y a donc, dans leurs récits, et des choses qui leur sont communes à tous, et des choses qui sont propres et particulières à chacun; pourquoi? Afin que leur témoignage reçût une force invincible, et de l'accord qui règne entre eux, quand ils racontent les mêmes choses, et du caractère de vérité qui se manifeste dans les récits particuliers, quand ils ne se trouvent pas dans tous. Saint Luc expose, en ces termes, le motif pourquoi il a écrit son Evangile: *C'est,* dit-il, *afin que vous reconnoissiez la vérité de ce qui vous a été enseigné.* Luc. I. 4.
Saint Jean ne nous apprend point la cause pourquoi

il a écrit le sien ; mais nous le savons par la tradition. Les trois évangélistes qui l'avoient précédé, ayant eu pour but principal de parler de Jésus-Christ comme homme, il devenoit à craindre que le dogme de la Divinité ne fût pas suffisamment constaté. Pour suppléer à leur silence, saint Jean, déterminé d'ailleurs par une inspiration particulière du Fils de Dieu lui-même, publia son Evangile, où, ne
Pag. 7. s'arrêtant pas comme les autres à la naissance temporelle de Jésus-Christ, mais s'élevant, par un essor sublime, à son éternelle génération, il expose la divinité du Verbe, dès le début et dans toute la suite de sa narration, où vous l'entendez parler un langage plus relevé et plus magnifique que les autres... Saint Mathieu, qui écrivoit pour les Juifs, s'attache plus particulièrement à faire voir que Jésus-Christ descendoit d'Abraham et de David; c'étoit là, en effet, ce qu'il y avoit de plus honorable pour cette nation. Saint Luc, qui écrivoit pour tous les chrétiens du monde, prend les choses de plus haut; et il remonte jusqu'à Adam.

Etablissons la concordance générale des quatre Evangiles, tant par le témoignage de tous les peuples du monde qui en ont reconnu la vérité, que par l'aveu des ennemis mêmes : car il s'est élevé depuis leur publication des hérésies en grand nombre, dont les unes ont reçu tout ce qu'ils renferment, en l'interprétant à leur manière; d'autres en ont re-

tranché une partie seulement. S'il y avoit entre eux des contradictions, les hérétiques, qui les expliquent d'une manière infidèle, ne les auroient pas reçus dans leur entier : ils n'en auroient retenu que ce qui favorisoit leurs sentiments ; et ceux qui n'en admettent qu'une partie, n'auroient pu être confondus par la partie même qu'ils avouent, celle qu'ils rejettent subsistant toujours et rendant un solennel Pag. 8.
hommage à la parfaite unité de la doctrine Evangélique... S'il y avoit contradiction entre les divers évangélistes, l'Evangile n'auroit point pris faveur ; la doctrine tout entière auroit péri, selon cette maxime énoncée par lui-même, que *tout royaume divisé* Luc. XI. 17.
sera détruit. Mais ce qui démontre ici la force de l'Esprit saint, c'est que l'on se soit accordé à croire universellement les grandes vérités, les points de Pag. 9.
doctrine indispensables au salut qu'il expose, sans être arrêté par quelques légères différences qui s'y rencontrent. Que si l'on s'opiniâtroit à lui faire un reproche de ces légères différences, autant vaudroit-il demander que les auteurs de nos quatre Evangiles se fussent asservis à n'employer jamais que les mêmes tournures de phrases et les mêmes expressions.

Je ne dirai pas qu'on les compare, sous ce simple rapport, avec les écrivains si fiers de leur éloquence et de leur fausse sagesse, lesquels, pour la plupart, bien qu'ils traitassent les mêmes sujets, non-seule-

ment diffèrent entre eux, mais sont en opposition directe les uns avec les autres. Non, je n'en parlerai pas. A Dieu ne plaise que je cherche l'apologie des saints Evangiles dans l'extravagance de ces prétendus sages, et que je fasse servir le mensonge au triomphe de la vérité. Je me borne à demander comment une doctrine qui se seroit combattue elle-même, auroit pu obtenir créance parmi les hommes et conquérir les suffrages de tout l'univers, et cela, quoiqu'elle eût beaucoup de témoins et d'ennemis. Car ils ne se sont pas tenus à l'ombre pour écrire leur histoire; ils ne l'ont pas tenue secrète: tant s'en faut : car ils parcouroient les terres et les mers, répandant en tous lieux leur doctrine et leurs livres, les proclamant de leur propre bouche. On les lisoit comme aujourd'hui en présence même des ennemis; et il ne tomboit dans l'esprit de personne d'y soupçonner des contradictions. Eh! le moyen qu'il y en eût! C'étoit une vertu divine qui partout dirigeoit leur langage. Autrement, comment supposer que des hommes nés dans la lie du peuple, des hommes sans lettres, comme l'étoient les Apôtres, auroient pu embrasser d'aussi hautes spéculations? Cette doctrine, dont les sages du siècle n'avoient pu se former la plus simple idée, ils l'annoncent avec une pleine assurance; ils viennent à bout de la persuader, non-seulement durant leur vie, mais après leur mort; non pas seulement à quelques disciples, mais

à des peuples entiers, aux plus policés comme aux plus barbares, mais à tout l'univers. Et pourtant c'étoient des dogmes qui excèdent la portée de notre intelligence humaine; des dogmes qui, s'élevant au-dessus de toutes les idées de la terre, vous transportent dans une région supérieure; vous parlent d'une autre vie, d'un royaume du ciel jusque là inconnu; vous découvrent un nouvel ordre de richesses et de pauvreté, de liberté et de servitude, de vie et de mort, un nouveau monde et une nouvelle manière de vivre; en un mot, un changement général et un renouvellement universel. Avant eux, un Platon, un Zénon, d'autres encore, avoient formé des projets de gouvernement, et composé des codes de lois. Sans parler des monstrueux excès qu'ils ont prétendu légitimer, comme la promiscuité des femmes, la nudité des jeunes filles exposées dans les théâtres aux regards et à la lubricité des spectateurs, la clandestinité des mariages, désordres aussi contraires à la société qu'à la nature, et qui prouvent évidemment dans ces législateurs les organes du Démon, qui réussissoit trop bien, par leur ministère, à dégrader la condition humaine, à avilir la chasteté, à renverser tout principe d'honnêteté publique : comparons seulement les résultats. Ces philosophes si vantés n'ont pu parvenir à accréditer leurs théories parmi les peuples, malgré toute la liberté dont

Pag. 10.

ils jouissoient, eux et leurs ouvrages, malgré tous les prestiges de l'éloquence dont ils parent leurs écrits. L'Evangile, au contraire, n'est prêché que par des misérables pêcheurs, persécutés partout où ils se montrent, souvent battus de verges, continuellement exposés au danger de perdre la vie, étrangers à toute espèce d'éloquence, à tous les artifices du langage; et il voit tomber à ses pieds les savants et les ignorants, les rois et les armées, les Grecs et les Barbares. Partout on l'accueille, on l'adopte, on fléchit sous cette loi, qui, bien loin de flatter les idées communes, ne propose rien, tant pour le dogme que pour la morale, qui ne fût infiniment au-dessus de toutes les maximes des philosophes. Ceux-ci n'avoient pas même soupçonné le nom de virginité, de l'humilité, de la pauvreté chrétienne, du jeûne, de tant d'autres préceptes si relevés, que le christianisme seule a fait connoître. L'Evangile, non-seulement condamne toute mauvaise action, il remonte à la source, il condamne tout mauvais désir, les regards indiscrets, les paroles déshonnêtes, les ris immodérés; sa sévérité s'étend jusque sur les détails en apparence les plus minutieux, la contenance extérieure, la démarche, le son de la voix. Il commande, et les vertus les plus sublimes germent partout l'univers; les mystères les plus profonds de l'Essence divine sont dévoilés, et la doctrine que toute la science des sages

d'autrefois n'avoit pas même entrevue, se trouve mise à la portée de tous les esprits. Tout ce qu'il y a de juste, d'honnête, d'utile, la morale tout entière, quelques paroles suffisent à son divin auteur pour l'exposer : *La loi et les prophètes* consistent, dit-il, *dans ces deux commandements*, l'amour de Dieu, l'amour du prochain : *Faites aux autres hommes ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes, car c'est la loi et les prophètes*. Personnne, fut-on de l'intelligence la plus bornée, qui ne puisse saisir sans nulle peine une semblable philosophie; ce fait là est bien prouvé. Car non-seulement on l'a embrassée partout, mais partout on l'a mise en pratique.

Matth. XXII. 40.

Ibid. VII. 12.

Exposé des questions principales. Exhortation sur le recueillement nécessaire à quiconque entend la parole de Dieu (*). Pag. 13. 15.

Sur ces paroles, qui commencent l'Evangile de saint Matthieu : *Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.*

Vous n'avez pas sans doute oublié, mes frères, l'invitation que je vous fis ces jours derniers, d'écouter dans un profond silence et avec une attention religieuse les explications que vous venez entendre. Aujourd'hui que nous commençons d'ap- Pag. 18.

(*) Hom. I *Præfat. in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, p. 1—9.

procher des portes sacrées, des portes évangéliques;
Exod. XIX. 12. je vous renouvelle la même exhortation. Les Juifs, avant d'approcher de la montagne de Sinaï, d'où
Pag. 19. sortoient des flammes mêlées à d'épais tourbillons de fumée, aux éclairs et aux tonnerres; ou plutôt, car il ne leur fut pas permis d'en approcher, ou plutôt avant de pouvoir considérer cet imposant spectacle et d'entendre ce bruit formidable à la distance éloignée où les tenoit le commandement du Seigneur, reçurent ordre de se séparer de leurs femmes durant trois jours, et de laver leurs habits.
Ibid. 24. Le peuple tout entier, et jusqu'à Moïse lui-même, étoit dans la crainte et dans l'effroi. A plus forte raison nous, qui allons entendre les oracles venus du ciel, nous à qui il n'est point ordonné de nous arrêter loin de la montagne ardente, mais de pénétrer jusque dans le ciel, devons-nous apporter de plus saintes dispositions; laver, non les vêtements de nos corps, mais ceux de nos âmes, et nous séparer de tout commerce avec les choses de la terre. Le spectacle qui vient ici se présenter à vos regards, ce n'est point celui d'une montagne d'où jaillissent la flamme et la fumée, qu'environnent les éclairs et les tempêtes. Venez voir le monarque souverain assis sur le trône de sa gloire ineffable; les Anges et les Archanges prosternés devant lui, et les troupes des saints jointes à la multitude innombrable des Esprits célestes. Car telle est la cité

de Dieu; elle se compose de l'assemblée des premiers nés, des esprits des justes, des chœurs des Anges; elle est vivifiée par le sang qui a réconcilié toutes choses. Dans cette cité s'élève, éclatant de lumière, le trophée de la croix, auquel sont attachées les glorieuses dépouilles de notre nature dont Jésus-Christ a fait sa conquête, ainsi que vous l'allez voir dans la suite de cet Evangile. Vous y verrez la mort terrassée et détruite, le péché dompté et vaincu, les nombreux monuments de l'éclatante victoire que Jésus-Christ a remportée dans sa guerre contre le Démon. Vous verroz le tyran enchaîné, les captifs en foule rendus à la liberté et marchant à la suite de leur libérateur, et les ruines de cette forteresse antique d'où le Démon faisoit depuis tant de siècles ses excursions contre le genre humain. Vous verrez la caverne et les antres du brigand, dont les portes brisées laissent voir les profonds abîmes, depuis que le roi vainqueur y est descendu lui-même. Lorsque Pag. 20.
l'on vous parle de combats et de victoires remportées sur les ennemis de l'empire, ces récits vous intéressent et vous attachent tout entiers; ici, nous vous offrons de plus magnifiques aspects. C'est Dieu lui-même qui va quitter son trône céleste pour descendre sur la terre, se faire jour jusque dans les abîmes des enfers pour en dompter le tyran. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, vous verrez la mort terrassée par la mort; la malédiction abolie par la

malédiction, et l'empire de Satan renversé par les mêmes armes dont il s'étoit servi pour l'établir. Eveillons-nous donc, mes frères, secouons notre assoupissement. Je vois les portes qui s'ouvrent; entrons avec une modestie respecteuse, avec une sainte frayeur. Ces portes, quelles sont-elles? lisons : *Livre de la génération de Jésus-Christ, fils de David, fils d'Abraham.*

Que dites-vous, ô saint évangéliste! Je m'attendois à vous entendre raconter la divine génération de Jésus-Christ, fils unique de Dieu son père; et vous me parlez de David, d'Abraham, de sa descendance de ces patriarches antiques qui ne furent, après tout, que des hommes! Un moment, mon cher auditeur, suspendez votre curiosité. Avant de pénétrer l'intérieur du sanctuaire, arrêtez-vous sur ses avenues. Il n'est pas question encore de vous expliquer la divine génération de notre Seigneur; je l'entreprendrois même vainement; car c'est un mystère profond, inaccessible à tout langage humain. Le prophète, lui-même, nous racontant à l'avance ses abaissements et les sacrifices où l'a fait descendre son ardente
Pag. 21. charité pour nous, s'écrie, frappé d'étonnement et d'admiration, à la pensée d'un aussi prodigieux contraste : *Qui pourra jamais expliquer sa géné-*
Isa. LIII. 8. *ration?* Mais celle dont nous avons à vous entretenir, c'est uniquement la génération humaine qu'il est

venu prendre sur la terre, et qui nous est attestée par des milliers de témoignages. Celle-là même, il est bien difficile de l'expliquer avec une pleine clarté, puisqu'elle est environnée de mystères. Loin donc de vous la pensée qu'il ne s'agisse ici que d'objets peu relevés; mais élevez votre esprit, livrez-vous à tout l'essor de votre admiration, en entendant cette parole : *Dieu est venu sur la terre*. Prodige en effet si admirable, si véritablement extraordinaire, que les Anges réunis en chœur le célèbrent par des cantiques d'allégresse, et qu'ils viennent, au nom de l'univers tout entier, publier par des chants de joie, la gloire de cet avénement. Dans la succession des siècles qui l'avoient précédé, les prophètes l'avoient annoncé au monde, et disoient, avec admiration : *Dieu s'est fait voir sur la terre, et il a conversé avec les hommes*. Et certes, quelle merveille n'est-ce pas, qu'un Dieu, dont la substance ineffable ne peut ni être expliquée par des paroles, ni être comprise par l'intelligence elle-même, qu'un Dieu égal en tout à Dieu, son père, ait daigné descendre dans le sein d'une femme, naître d'une vierge, et se donner pour pères David et Abraham; pour ancêtres, des femmes étrangères ou décriées! Fils du Dieu éternel, il a voulu devenir le fils de l'homme, pour faire de l'homme le fils de Dieu; naître d'un homme enchaîné à l'esclavage des enfants d'Adam, afin de vous mériter d'avoir

Baruch. III. 38.

Pag. 21. Dieu pour père. Si vous hésitez à croire que vous puissiez atteindre à une aussi glorieuse prérogative; apprenez, de l'abaissement même où il paroît, à mieux vous estimer vous-même. Car enfin, j'en appelle à votre raison seule. Qu'y avoit-il de plus difficile ou de Dieu devenir homme, ou d'homme devenir le fils de Dieu? Lors donc que l'on vous affirme que Jésus-Christ, fils de Dieu, s'est rendu fils d'Abraham et de David, ne doutez plus que de fils d'Adam vous ne puissiez être élevé à la dignité de fils de Dieu. L'intention de Jésus-Christ, en s'abaissant à ce point, quelle fut-elle? Il s'abaisse jusqu'à nous pour nous élever jusqu'à lui; il naît, selon la chair, pour nous régénérer par l'Esprit; il prend naissance au sein d'une femme, pour que vous cessiez d'être le fils de la femme. Il y a donc, en Jésus-Christ, deux générations, l'une toute semblable à la nôtre, l'autre éminemment supérieure à celle-là. La première, qu'il reçoit d'une femme, nous est commune avec lui; par l'autre, qui ne procède ni
Joann. 1. 13. du sang, ni des désirs de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais du seul Esprit de Dieu, nous avons acquis la promesse d'une génération nouvelle, bien autrement noble et relevée (*).

Pag. 347. Notre évangéliste ne nous laisse ignorer ni son nom, ni quelle étoit sa profession avant que Jé-

(*) Hom. 1 *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. 1, pag. 15—17.

sus-Christ l'eût appelé à l'apostolat. Nous tenons de lui-même qu'il s'appeloit Matthieu, et qu'il étoit assis au bureau des impôts, et qu'il exerçoit encore l'emploi de publicain. Par là, il rend un authentique hommage à la toute puissance de celui qui l'appela dans un temps où il étoit plongé dans une mer d'occupations décriées, comme, depuis, il choisit, pour appeler Paul, le moment où sa haine se déchaînoit avec le plus de fureur contre le nom de Jésus-Christ. Ainsi appela-t-il les autres Apôtres, Matth. iv. 13. dans le temps qu'ils étoient à pêcher. C'étoit là, du moins, une profession innocente, si elle n'est pas noble; au lieu que le métier de publicain suppose, dans le caractère, une dureté inflexible, une âpreté pour le gain, un commerce qui n'en déshonore pas moins celui qui l'exerce, bien que la loi civile l'autorise. Jésus-Christ n'a point fait de difficulté de s'associer de tels hommes; faut-il s'en étonner, quand on le voit ne repousser pas la femme impudique à qui, même, il permet de lui baiser les pieds. Un peu auparavant, il venoit de guérir un paralytique et lui avoit remis ses péchés, afin de prévenir le reproche qui pourroit lui être fait, Pag. 348. d'aller prendre ses disciples dans une aussi basse condition. Qui avoit le pouvoir de remettre les péchés, pouvoit bien se donner des pêcheurs pour disciples.

Ce n'est pas assez d'admirer la puissance du

maître ; considérons l'obéissance de l'Apôtre. Matthieu ne résiste point à la voix qui l'appelle ; il ne se dit point à lui-même : que me veut cet homme? Moi, un publicain, un pécheur, il m'appelle ; est-ce pour se jouer de ma crédulité? Qu'il eût eu ces pensées, tout humbles qu'elles étoient, il y auroit eu peu de soumission à les concevoir; pourtant elles étoient toutes naturelles. Le nouvel Apôtre s'en abstient ; il obéit aveuglément, sans se donner le temps même d'en avertir personne. Vous avez vu le même empressement dans les premiers à quitter barques et filets, jusqu'à leur père, pour suivre Jésus-Christ. Tous, en un moment, ont rompu tous les liens du siècle ; tous, par leur docilité, justifient leur vocation ; et prouvent bien, par une obéissance aussi extraordinaire, la divine toute-puissance du Maître auquel ils s'attachent.

La vocation de saint Matthieu nous explique le motif pourquoi il est parlé dans l'Evangile de la manière dont quelques Apôtres, comme Pierre, Jacques, Jean et Philippe ont été appelés, tandis qu'il n'en est rien dit par rapport aux autres. Cette différence tient à la bassesse ou au décri de leur profession. L'Esprit Saint, qui a conduit la plume des saints évangélistes, ne leur laisse pas oublier que les premiers n'étoient que des hommes de la lie du peuple, pour nous disposer à les croire sur tout le reste. L'aveu qu'ils font de tout ce qu'il y

avoit de plus humiliant, tant pour les disciples que pour le Maître, garantit la vérité de leur témoignage dans ce qu'ils auront à raconter de plus honorable. Vous les verrez passer rapidement sur les miracles les plus éclatants, et s'arrêter sur les circonstances de la Passion de Jésus-Christ, sur sa croix, sur sa généalogie, sans égard pour tels de ses ancêtres diffamés, comme sur ce qu'il y avoit de plus avilissant dans leur propre histoire. A cette franchise, il faut bien reconnoître qu'ils n'ont rien écrit que par amour pour la vérité, et sans le moindre esprit d'ostentation ni de flatterie (*).

Préambule de l'Évangile de saint Jean

Qu'il vienne à se présenter dans les combats du cirque, un athlète robuste, courageux, déjà signalé par des victoires, on accourt en foule pour le voir; on parcourt avidemment et les proportions et les mouvements de son corps; tous les regards s'attachent et se fixent sur sa personne. Que l'on annonce de même l'arrivée d'un musicien célèbre, qui vient produire son talent sur le théâtre; c'est un égal empressement à s'y rendre. On oublie tout, même les affaires les plus pressantes, pour T. VII Bened. Pag. 1.

(*) Hom. XXX *in Matth.*, tom. VII Bened., pag. 1; Morel, *Nov. Test.*, pag. 356, 357.

l'aller entendre : on écoute, on applaudit, on prononce sur l'accord des instruments et de la voix. Ce sont là, pour une foule de personnes, de graves occupations. Ceux qui accordent quelque mérite
Pag. 2. aux productions oratoires, ne recherchent pas moins curieusement les assemblées où doit paroître quelqu'un des hommes distingués par le talent de la parole ; on leur compose une sorte de théâtre où ils trouvent des applaudissements et des acclamations, un tribunal, des juges et des censeurs. Si l'on témoigne, à l'égard des orateurs, des musiciens et des athlètes, de tels empressements et de telles ardeurs; combien, à plus forte raison, n'en devez-vous pas apporter ici, mes frères, où vous allez voir et entendre un homme, bien supérieur à tous ceux-là, un homme dont la voix se fait entendre du haut du ciel et retentit avec plus d'éclat que le tonnerre? Car, par elle, il a attiré, il a rassemblé et rempli l'univers tout entier; voix sonore, éclatante, et néanmoins, voix plus douce, plus attrayante que la musique la plus harmonieuse.

Cet homme, dont nous vous parlons, respectable par la sainteté de sa vie, et qui, de toutes parts, s'offre à notre admiration, il vient nous révéler de si profonds mystères, nous initier à de si utiles et importants secrets, que ceux qui le reçoivent avec empressement, et le conservent avec soin, ne sont plus des hommes, de simples habitants de la

terre ; mais, transformés déjà dans la nature des Esprits célestes, commencent dès maintenant leur résidence dans le ciel. Donc, ce fils du tonnerre, ce bien-aimé de Jésus-Christ, la colonne de toutes les églises du monde, qui a dans ses mains les clefs du ciel, qui a bu du calice de Jésus-Christ, a été baptisé de son baptême, qui s'est reposé sur le sein du Rédempteur, c'est lui qui paroît au milieu de nous, non dans le costume d'un déclamateur de théâtre, il a d'autres fonctions et d'un ordre bien plus relevé.... Il a pour théâtre, lui, le ciel tout entier, pour lieu de la scène, tout l'univers, pour spectateurs et pour auditoire, les Anges et leurs légions innombrables, et avec les Esprits célestes, tout ce qu'il y a d'hommes vivants ou du moins dé- Pag. 3.
sirant vivre de la vie des Anges; car voilà, sur la terre, les seuls capables de saisir ses divins accords. Ecoutez-le donc, non comme étant le fils de Zébédée, d'une profession pauvre, mais comme étant plein de *l'Esprit qui pénètre ce qu'il y a de plus* I. Cor. II. 10.
caché dans la profondeur de Dieu. Ce n'est point la voix d'un homme que vous allez entendre, c'est la voix de Dieu lui-même. Tout ce qu'il vous dira est puisé dans les sources divines, dans ces trésors, long-temps cachés à l'œil même des Anges, comme l'assure saint Paul par ces paroles : *Afin que main-* Ephes. III. 10.
tenant les principautés et les puissances connoissent, par l'Eglise, la sagesse de Dieu, si merveilleuse

dans les ordres différents de sa conduite. Venez donc l'écouter avec attention, avec assiduité. Tout, ici, nous intéresse. tout est pour nous. Si nous voyions descendre tout à coup du ciel un Ange qui nous promît de nous raconter ce qui s'y passe, nous
Pag. 4. accourrions tous. Voici un homme qui nous parle du haut du ciel, un homme qui n'est pas de ce monde, c'est Jésus-Christ lui-même qui le déclare;
Joann. xv. 19. *Vous n'êtes point de ce monde*, disoit-il à ses Apôtres; un homme portant en soi l'Esprit présent partout, et connoissant ce qui est en Dieu, comme l'Esprit de l'homme, qui est en lui, connoît tout ce qui se passe en lui, cet Esprit de sainteté et de vérité, qui conduit et mène au ciel, qui donne de nouveaux yeux, qui nous fait voir les choses futures comme si elles étoient présentes, et envisager les choses célestes, à travers les ténèbres de la chair dont nous sommes enveloppés. Accourez donc vers lui, transportez-vous à ses côtés, et, parce que c'est dans le ciel qu'il réside, laissons là cette terre avec qui il n'a plus rien de commun, pour monter dans le ciel avec lui. Si nous l'appelons le fils du tonnerre, ne vous en effrayez point. Consolante pour les âmes fidèles, qu'elle délivre du trouble et du tumulte, la voix de Jean n'est terrible qu'aux Démons et à leurs esclaves (*).

(*) *Prolog. in evang. Joan.*, Morel, *Nov. Test.*, tom. II, pag. 1—5.

Homélie ii sur l'Evangile de saint Jean : *Au commencement étoit le Verbe.*

Si c'étoit saint Jean qui dût nous parler lui-même et nous entretenir d'objets qui lui fussent personnels, je commencerois par vous faire connoître sa famille, le lieu de sa naissance, ses premières années. Mais non ; ce n'est pas un homme que nous allons entendre, c'est Dieu lui-même, dont il n'est que l'organe, Dieu qui, par sa bouche, s'adresse à tout le genre humain. Il devient conséquemment inutile de s'arrêter à ces préliminaires. Que dis-je? C'est pour cela même qu'il est nécessaire d'en parler. Quand vous saurez ce qu'il étoit, et qu'après cela vous entendrez les paroles sorties de sa bouche, rapprochant l'homme de la doctrine, vous demeurerez bien convaincus que ce qu'il nous dit, il ne le dit pas de lui-même, et qu'il y a, dans cet homme, une vertu surnaturelle dont il n'est que l'instrument. Pag. 7.

Qu'étoit-ce donc que saint Jean? Quelle fut sa patrie, sa profession? Sa patrie? Il n'en avoit point; car c'est n'en pas avoir, que d'être né dans un village pauvre, ignoré, de cette misérable province dont on disoit : *Demandez et apprenez qu'il ne sort point de prophète de la Galilée.* Un fidèle Israélite ne l'estimoit pas davantage, puisqu'il demandoit Joan. vii. 52.

Ibid. I. 46. avec dérision : *Si quelque chose de bon étoit jamais sorti de Nazareth.* Sa profession? Fils d'un pauvre pêcheur, il l'étoit lui-même, au point que nous le voyons réduit à raccommoder ses filets, au moment où Jésus-Christ l'appela. D'où l'on peut conclure qu'il ignoroit toutes sortes de sciences. Saint Luc, d'ailleurs, ne permet point d'en douter, puisque
Act. IV. 13. nous lisons au livre des Actes, que non-seulement il étoit du commun du peuple; mais encore un homme
Pag. 8. sans lettres.... Voyons néanmoins ce que va nous apprendre ce pêcheur, né à Bethsaïde, en Galilée, d'un père pauvre pêcheur et accablé de misère; passant sa vie autour des étangs, occupé de filets et de poissons; ignorant et grossier, sans études; car nous ne voyons pas qu'il en eût fait, ni avant ni après qu'il se fût attaché à Jésus-Christ. Sans doute qu'il va nous parler de champs et de rivières, nous dire comment l'on s'y prend pour faire une bonne pêche; car peut-il parler d'autre chose que du peu qu'il sait? Non, rien de tout cela. Vous l'allez entendre parler de ce qui se passe dans le ciel, et de choses dont, avant lui, personne ne se douta jamais. Il va nous enseigner la doctrine la plus sublime, la manière de vivre la plus excellente, la philosophie la plus relevée, puisée tout entière dans les sources et dans les trésors de l'Esprit Saint. Vous me direz ensuite si c'est là le langage d'un pêcheur, ou plutôt celui d'un orateur, d'un

philosophe, de quelqu'un de ces hommes élevés dans les secrets d'une sagesse humaine. Mais que dis-je? Où est l'intelligence humaine, qui pût parler comme il fait, de l'Essence bienheureuse et éternelle, des puissances célestes qui forment son cortége, de l'immortalité et de la vie qui ne finira point, de la nature des corps destinés à mourir, mais réservés à la résurrection, du jugement à venir et du châtiment des réprouvés, du compte que chacun recevra de ses paroles et de ses actions, de ses pensées; nous apprendre ce que c'est que l'homme, ce que c'est que le monde, ce qui constitue véritablement l'homme, distingué de ce qui n'en a que l'apparence et le nom; en quoi consistent le vice et la vertu?

Les écoles de Platon et de Pythagore se sont exercées sur quelques-unes de ces hautes spéculations.

Digression sur les systèmes de l'ancienne philosophie, en particulier sur la métempsycose.

Pour ne point parler des disciples, les maîtres se sont fait admirer par leurs systèmes sur la législation et sur les gouvernements qu'ils ont déshonorés par les idées les plus extravagantes. L'un, avec sa république imaginaire, bouleverse tout l'ordre social par sa promiscuité des femmes; l'autre, avec sa métempsycose, dégrade l'âme humaine en la faisant

passer dans les corps des animaux, et la Divinité elle-même, en l'identifiant avec l'âme de l'homme; enfants qui n'ont su que balbutier, discoureurs futiles qui ne s'entendent jamais entre eux, de qui les doctrines diverses et contraires entre elles se pous-
Pag. 9. sent et repoussent comme les vagues d'une mer agitée. Quand ils entreprennent de s'élever jusqu'aux substances invisibles, par les seules lumières de leur intelligence, ce n'est que pour nous débiter les plus monstrueuses extravagances; aveugles, qui marchent dans une nuit épaisse et tombent à chaque pas! non-seulement ils se combattent les uns les autres, mais ils se contredisent dans leurs propres sentiments, et ne sont jamais d'accord avec eux-mêmes.

Notre pêcheur ne dit rien que de certain, rien que de vrai. Appuyé sur la pierre, il est inébranlable, et ne peut chanceler. On reconnoît à son langage que c'est un habitant du ciel, et qu'il porte en lui-même le Dieu tout puissant qui s'annonce par sa bouche. Cet ignorant, ce barbare, non-seulement il apprend des choses jusqu'alors inconnues à tout le reste de la terre; mais il les persuade. Sa voix s'est fait entendre jusqu'aux extrémités du monde; son Evangile s'est répandu par tout l'univers; lui-même il l'a semé en personne dans la moitié de l'Asie; là où les sages, les philosophes de la Grèce tenoient leurs écoles, et ces écoles tombent anéan-

ties. Le nom même de leurs auteurs achève de se perdre dans l'oubli, tandis que la doctrine de Jean se propage et reçoit de jour en jour une force et une splendeur nouvelles.....

Maintenant entrons dans le détail. Par où débute-t-il? *Au commencement étoit le Verbe.* N'admirez-vous pas avec quelle assurance il s'énonce; nulle hésitation, rien de conjectural. C'est l'autorité imposante, la déclaration franche, décisive du docteur qui affirme ce qu'il enseigne, comme n'en ayant aucun doute. Pour avoir le droit d'enseigner les autres, il faut être sûr de son enseignement: qui a besoin d'un second pour appuyer ce qu'il avance, n'est que disciple, et non pas maître. Pag. 11. Pag. 12.

Que si vous me demandez la raison pourquoi l'Evangile omet de parler de la cause première, pour aller droit à la seconde; pourquoi il parle du Fils sans avoir parlé du Père: Je réponds d'abord qu'il n'y a ici ni premier ni second; car l'Essence de Dieu n'admet ni gradation de rang, ni succession d'âge; ce qui fait que, tranchant toute discussion, nous confessons que le Père ne tire son origine de personne, et que le Fils est né du Père. Je réponds en second lieu que la connoissance du Père étant établie partout, sinon comme Père, du moins comme Dieu, saint Jean la suppose; ce qui ne pouvoit avoir lieu d'un fils unique de Dieu, qui n'étoit pas encore connu. Et c'est pour le faire connoître que dès l'abord il

s'empresse de le nommer : toutefois il ne laisse pas de parler du Père : partout il le montrera manifesté par ses œuvres. Il établit donc son principe sur ce fondement, et poursuit en concluant que le Fils est Dieu, non pas dans le sens que les anciens philosophes, un Platon, par exemple, attachoient à ce mot quand il appeloit l'un esprit, l'autre âme, confondant par leur absurde théologie sa divine et immortelle nature avec la nôtre. Quant à sa substance elle-même, ne vous étonnez pas que l'évangéliste ne cherche point à la définir, parce que tous les efforts de la pensée et du langage humain n'y sauroient atteindre. Il l'appelle Verbe, lumière, vie, vérité, parce que c'étoit lui qui devoit nous faire connoître le Père, ainsi que Jésus-Christ le déclarera dans la suite à ses disciples par ces paroles : *Je vous ai fait*
Joann. xv. 15. *savoir tout ce que j'ai appris de mon Père.*

Maintenant vous le voyez, ce n'est point sans fon-
Pag. 13. dement que j'ai dit que l'évangéliste nous parle du haut du ciel, prenant dès son début un essor sublime. A quelle hauteur il élève l'esprit et l'âme de ses auditeurs ! Il s'est élancé par-delà tout ce qui tombe sous les sens ; par-delà le globe terrestre, la mer et les cieux ; par-delà les Chérubins, les Séraphins, les Trônes, les Principautés, les Puissances ; il nous entraîne avec lui par-delà tout ce qui fut crée. Encore dans cette région supérieure trouvera-t-il un point où s'arrêter ? Non. Mais tel qu'un homme

qui, vous voyant contempler d'un port élevé, des villes et des rivages, vous transporteroit en haute mer, loin des premiers aspects qui avoient fixé vos regards, pour ne plus apercevoir qu'un océan sans bornes; tel le saint évangéliste, reculant bien loin de nous tout ce qui fut créé, nous reportant au-delà de tous les siècles, déploie sous nos yeux un horizon immense où ils plongent sans rencontrer un point où se fixer, parce que l'éternité n'en a pas. Dans les efforts qu'il fait pour arriver jusqu'à ce Verbe de Dieu qui étoit au commencement, il voudroit déterminer quel est ce commencement; mais de plus en plus ébloui par les rayons de l'impénétrable lumière qui s'en échappe, il cède et se rabbat à dire : Au commencement étoit le Verbe; c'est-à-dire qu'il étoit avant tout commencement et avant tous les temps.

Il n'en est donc point de notre philosophie et de notre croyance religieuse, comme des dogmes de la gentilité, qui assigne des temps dans l'âge de ses dieux, en fait parmi eux d'anciens et de nouveaux. S'il y a un Dieu, comme la chose est incontestable, il n'y a rien avant lui; s'il est le créateur de toutes choses, il est donc avant toutes choses; s'il est le Seigneur et le souverain de tous les êtres, tous les êtres ne sont qu'après lui, et les créatures et les siècles (*).

(*) Tom. VIII Bened., pag. 7—13; Morel, *Nov. Test.*, t. II, p. 9—17.

Mor., *Opusc.*, t. VI, p. 603. Tel qu'un flambeau placé sur le sommet d'une montagne, éclaire un vaste horizon, tel les paroles qui commencent l'Evangile de l'Apôtre saint Jean, répandent une clarté vive, à la lueur de laquelle marcheront tous les peuples de la terre. Au retour de l'exil où l'avoit envoyé l'empereur Domitien, Jean, parvenu à sa centième année, publia dans Ephèse son Evangile. Cité heureuse! c'est
Pag. 604. elle qui a donné à toutes les églises du monde les disciples de cette sublime théologie qui nous ap-
Joan. I. 1. prend qu'*au commencement étoit le Verbe*. Combien le Seigneur est vraiment grand! combien sa sagesse est admirable! par combien de prodiges il a signalé la vertu de cette promesse faite à ses
Luc. XXI. 15. Apôtres : *Je vous donnerai le don de la parole et*
Pag. 665. *de la sagesse*. Souvent la voix des princes et des sages retentit avec éclat et ne franchit pas les murailles de leur cité; ici un pauvre pêcheur d'Ephèse trace ces mots : *Au commencement étoit le Verbe;* et ce prologue de son Evangile parcourt toute la terre; parole de vie et de résurrection pour les uns, parole de mort et de ruine pour les autres. Alors s'étoient élevées diverses hérésies qui troubloient l'Eglise naissante, et blasphémant contre le Très-Haut, disoient qu'il y avoit un temps où il n'étoit pas, qu'il n'existoit pas avant d'avoir été fait, et qu'il tenoit l'être de ce qui n'existe pas. Monstrueuse impiété! Saint Jean, pour la combattre, publia son

Evangile, et ajouta le plus précieux trésor aux richesses dont l'Eglise étoit déjà en possession. Les évangélistes d'avant lui n'avoient point parlé du mystère de la génération éternelle de Jésus-Christ. Un autre Jean, plus grand que Jean-Baptiste, déclaré par Jésus-Christ le plus grand des hommes, Matth. XI. 11. supplée à leur silence. Il s'élève par-delà les temps, exposant la nature du Dieu-Verbe existant avant tous les temps, engendré d'une manière ineffable au sein de Dieu son père. Et prenant son essor par- Pag. 606 et 607. delà les cieux, par-delà les chœurs des Archanges, des Chérubins et de toutes les célestes intelligences; franchissant les limites au-devant desquelles les plus sublimes conceptions s'étoient arrêtées; plongeant jusque dans le sein de la Divinité même, il a rapporté sur la terre les rayons d'une lumière jusque là inaccessible: digne interprète du Dieu, sur la poitrine de qui il s'étoit reposé au jour de Joan. XXI. 20. la cène. Fidèles, écoutez, et ne craignez plus pour les fondements de la foi. Saint Jean vous donne Pag. 608. dans son Evangile le sceau qui confirme les autres Evangélistes, et la colonne sur laquelle Dieu a achevé d'affermir son Eglise. Et vous, détracteurs de la divinité du Verbe, soyez confondus (*).

Nous avons l'Evangile de saint Jean, et les Epîtres

(*) *De S. Joanne apostolo.*, tom. VIII Bened. (Supplément), pag. 130 —134.

de saint Paul, traduits dans les langues syriaque, égyptienne, indienne, persanne, éthiopique, sans parler d'une foule d'autres versions qui en ont été faites ailleurs. Ce n'est pas dans la seule contrée de la Palestine, mais chez les nations les plus barbares, que la lumière évangélique a pénétré. Les écrits de misérables pêcheurs et de simples faiseurs de tentes, ont été plus loin que les rayons du soleil; et par eux des peuples reculés jusqu'aux extrémités de l'univers, se sont vus initiés dans les secrets de la plus haute philosophie (*).

SECTION IV. — *Incarnation divine. Ses bienfaits.*

T.VIII.Bened. Pag. 45, 90.

L'infidèle méconnoît la révélation chrétienne. Il nous demande, avec le ton de l'insulte, pourquoi son auteur a attendu si long-temps à la donner au monde; tant de siècles sans pourvoir au salut du genre humain! tant de siècles d'abandon de la part de Dieu! Nous répondons qu'il étoit dans le monde avant son avénement; qu'il s'y préparoit la voie aux œuvres qu'il y devoit opérer; qu'il se révéloit manifestement à tout ce qu'il y avoit de vertueux et saints personnages. Que si, pour n'avoir pas été connu de tous les hommes, mais seulement des saints patriarches, vous dites qu'il a été

(*) Hom. II *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 13; et Hom. *habita in Eccles. sancti Pauli*, tom. XII Bened., pag. 371.

inconnu et ignoré des hommes; vous pourrez également dire qu'encore maintenant on ne le connoît pas, parce qu'il n'est pas adoré de tous. Raisonnement absurde; car, bien qu'aujourd'hui il n'y ait en effet que trop de peuples qui ne le connoissent pas; personne n'oseroit avancer qu'il ne soit pas connu du plus grand nombre. De même, conclurons-nous pour les temps antérieurs à sa venue, non-seulement plusieurs, mais en général tous les saints et illustres personnages d'alors l'ont connu. Ce que l'on objecte du Fils, on pourroit, par un semblable raisonnement, l'objecter du Père; car, demanderai-je à mon tour, pourquoi, et alors, et maintenant tous ne l'ont-ils pas connu?

Qu'il ne l'ait pas été d'un monde criminel, plongé tout entier dans les choses de la terre, livré à tous les déréglements de l'esprit et du cœur, à la bonne heure; et c'est là ce que dit l'évangéliste saint Jean : *Le monde ne l'a pas connu.* Mais que les amis de Dieu, les hommes que l'éclat de leurs vertus et de leur sainteté ont rendus illustres et admirables, l'aient tous connu, même avant son incarnation, c'est ce qu'il n'est pas difficile de prouver. Jésus-Christ l'affirme nommément d'Abraham : *Votre père, Abraham*, disoit-il aux Juifs, *a désiré avec ardeur de voir mon jour; il l'a vu, et il en a été rempli de joie.* Disputant contre les Pharisiens, il leur oppose le témoignage de David : *Comment,* leur dit-il,

Joann. I. 10.

Ibid. VIII. 56.

Matth. XXII. 43.

David l'appelle-t-il en esprit son Seigneur, par ces paroles : Le Seigneur a dit à mon Seigneur : asseyez-vous à ma droite. Souvent aussi il combat les mêmes adversaires par l'autorité de Moïse. L'apôtre saint Pierre le déclare des autres prophètes ; car il assure que tous, depuis Samuël, ont connu Jésus-Christ, et avoient prédit son avénement bien long-temps
Act. XXIII. 24. auparavant ; voici ses paroles : *Tous les prophètes qui sont venus de temps en temps depuis Samuël ont prédit ce qui est arrivé en ces jours.*

Pourtant, m'allez-vous objecter, Jésus-Christ
Luc. X. 24. lui-même déclare que *beaucoup de prophètes ont souhaité de voir ce que voyoient ses Apôtres, et qu'ils ne l'avoient point vu; qu'ils avoient souhaité entendre ce qu'entendoient les Apôtres, et qu'ils ne l'avoient point entendu.* Ils n'ont donc point connu Jésus-Christ. Moi, de ces paroles : *Beaucoup de prophètes ont souhaité de voir,* je conclus tout le contraire. Puisqu'ils ont souhaité de voir, ils ont donc été instruits qu'il devoit venir ; ils ont donc su qu'il feroit des œuvres extraordinaires, pour désirer d'en être les témoins ; car on ne désire pas ce dont on n'a nulle connoissance. Mais il est des choses qu'ils n'ont point connues ni entendues? Quelles sont-elles? Celles-là mêmes que vous voyez, que vous entendez aujourd'hui. Les prophètes ont entendu sa voix ; ils l'ont vu, non pas dans sa chair, ni conversant avec les hommes, et leur parlant fa-

milièrement; c'est en cela seulement que leurs désirs n'ont pas été exaucés; toujours est-il qu'ils l'ont connu et qu'ils ont cru en lui (*)....

Pourquoi donc l'avénement de Jésus-Christ s'est-il fait si long-temps attendre? A cette question, je répondrai que s'il avoit eu lieu plus tôt, les hommes auroient pu croire que l'on pouvoit se sauver, soit par le bienfait de la loi ancienne, soit par ses propres œuvres et ses mérites personnels. Jésus-Christ a voulu qu'une si longue expérience leur apprît combien leur justice étoit vaine et stérile pour le salut; combien donc ils avoient besoin qu'un Dieu daignât descendre sur la terre pour y apporter la justice avec lui, ainsi qu'il l'a fait *dans le temps présent*, comme parle saint Paul. Que si, dans ce même *temps* où nous sommes, il venoit à se rencontrer des cœurs assez ingrats pour en douter, nous dirions d'eux qu'ils ressemblent à des coupables convaincus et condamnés, à qui le prince auroit, par un pur mouvement de commisération, fait grâce, et qui auroient le front de dire qu'ils auroient pu s'en passer, et vous parleroient de leur innocence, parce qu'ils ne seroient plus sous le glaive du châtiment. C'étoit avant qu'il falloit parler de la sorte. Tenir un tel langage, quand on

(*) Hom. VIII *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 56 et seq.

vous a pardonné, arraché à l'échafaud ; c'est le délire de l'impudence (*).

En s'associant à la nature humaine, par sa divine incarnation, Jésus-Christ lui a donné pour dot, non une somme d'argent, mais des biens en abondance, tels que *l'œil n'a point vu, que l'oreille n'a point entendu, que le cœur de l'homme ne comprendra rien* qui leur soit égal ; il lui a donné l'immortalité, et la plus glorieuse association avec les intelligences célestes, l'exemption de la mort, l'affranchissement du péché, un royaume pour héritage ; quels magnifiques trésors ! J'avois reçu, au moment de la création, une riche dot. J'en abusai pour me perdre. Voyez comme il sut la réparer. Il est venu lui-même au secours de l'infidèle ; il n'a pas rougi de ses impuretés, de sa corruption. Comprenez, par là, tout l'amour que le divin époux a témoigné à nos âmes. Il m'a rendu la dot que j'avois perdu ; il s'est approché de moi, m'a élevé jusqu'à lui ; je te donne, m'a-t-il dit, mes propres richesses, mon domaine, le paradis ; tu en étois déchu : tu vas le recouvrer (**) (1).

I. Cor. II. 9.

(*) Hom. VII *in Epist. ad Rom.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, p. 78. Voyez Nicole, *Symbole*, tom. II, chap. IX et suiv. ; *Essais de Morale*, tom. IX, pag. 161 et suiv.; Bergier, *Exposit. de la doct. chrét.*, tom. I, pag. 79; Massillon, *Avent*, p. 384; Molinier, *Serm. chois.*, tom. VIII, p. 379; Morus, dans les *Morc. chois. des protest.*, p. 78.

(**) Hom. *de capto Eutrop.*, Tom. III Bened., p. 397, 398.

(1) Bossuet explique ainsi la pensée du saint docteur : « Dieu, à la vé-

Il a envoyé au-devant son précurseur, Jean Baptiste, annoncer à sa future épouse, l'adoption qu'il alloit en faire. Il l'a envoyé proclamer l'alliance qu'il vouloit contracter avec la nature humaine. Cette nature humaine, il est descendu jusqu'à elle; il l'a prise dans l'abjecte condition et dans la fange impure où elle étoit gisante; il l'a élevée à sa propre nature (*).

Le Juif, enorgueilli de ses priviléges, se vantoit d'être le seul qui fût agréable au Seigneur. Prétention injurieuse à la bonté divine, qu'elle concentre sur une foible portion du genre humain, tandis

rité, avoit éclairé l'homme de sa connoissance; mais l'homme à fermé les yeux à cette lumière; il s'est laissé mener par les sens; peu à peu il n'a plus pensé à ce qu'il ne voit pas; il a oublié aisément ce à quoi il ne pensoit pas. Voilà l'oubli de Dieu; voilà ses vérités effacées... Quoi! ils l'avoient donc oublié leur Dieu, leur créateur, leur époux, leur père! — Oui, il est ainsi. » (*Serm.*, tom. IX, pag. 213.) « Déchus de cette première pureté, qui nous égaloit aux Anges, dans l'innocence de notre première origine, étant devenus charnels et grossiers, nous ne pouvions plus soutenir les approches de la nature divine, si elle ne s'étoit pas premièrement rabaissée. Et de là vient que le Fils de Dieu égal à Dieu son père, pour rappeler les âmes des hommes à cet heureux mariage avec Dieu, dont elles avoient violé la sainteté par l'infamie de leur adultère, est descendu du ciel en la terre; il s'est revêtu de chair; il a pris nos foiblesses, afin d'être en quelque façon notre égal, et a voulu que, par la nature humaine qu'il a daigné avoir commune avec nous, nous trouvassions un chemin assuré à la nature divine, de laquelle nous nous étions éloignés par une funeste désobéissance. C'est le plus beau des enfants des hommes, qui a aimé son épouse laide, afin de la faire belle. » (*Serm.*, tom. III, pag. 233.)

(*) Hom. XVIII *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 105.

qu'elle s'étend à tous. Quoi donc? Dieu n'en est-il pas également le père? Ne sont-ils pas tous également ses enfants, avec les mêmes droits à sa tendresse? *N'est-il,* demandoit l'Apôtre, *que le Dieu des Juifs, non pas le Dieu des gentils?* C'étoient les fausses divinités du paganisme qui se faisoient des peuples privilégiés; mais le nôtre, il est le Dieu de tous les peuples du monde; car il est l'unique Dieu. Circoncis ou incirconcis, Juifs ou gentils, tous il les appelle au même bienfait du salut, par la foi en Jésus-Christ (*).

Rom. III. 29.

Mais, ô Juifs insensés! quel tort Dieu vous faisoit-il en étendant sa divine Providence sur les autres nations? Quoi donc! La participation à la même grâce et aux mêmes bienfaits, compromettoit-elle vos avantages? Jésus-Christ ne pouvoit-il pas leur répondre comme le père de famille de son Evangile : *Mon ami, je ne vous fais point de tort; ne suis-je pas le maître de donner à ceux-ci autant qu'à vous?* Encore ce serviteur, jaloux du bonheur de ses compagnons, étoit, ce semble, en droit de répondre, en alléguant ses peines et ses sueurs, qu'il avoit travaillé tout le long du jour et porté le poids de la chaleur. Mais ceux-ci, qu'avoient-ils à dire? Etoient-ils moins que les gentils, livrés à tous les vices de l'intempérance, comme saint Paul le re-

Matth. XX. 13.

(*) Hom. III *advers. Judæ.*, Morel, *Opusc.*, t. I, p. 437—439.

proche à tous : *Il n'y a*, dit-il, *nulle différence du Juif au gentil, parce que tous ont péché, et ont besoin de rendre gloire à Dieu, étant justifiés gratuitement par sa grâce* (*). Rom. III. 22. et suiv.

Ce mystère impénétrable d'amour, cet immense océan de miséricorde, ce bienfait qu'il n'eût pas été possible d'espérer avant qu'il fût donné à la terre, ce renversement de toutes les lois de la nature, cette réconciliation de Dieu avec les hommes, par l'abaissement de celui qui est au-dessus de tout, au dernier degré des conditions humaines, ces prodigieux effets, la destruction de *cette muraille de séparation* dont parle saint Paul, tous les obstacles de notre salut entièrement levés, et ce grand nombre de merveilles enfermées dans ce mystère; tout est exprimé par cette parole de l'Ange à Joseph : *Tout cela s'est fait pour accomplir ce que le Seigneur avoit dit par son prophète*. Afin, dit-il, que vous ne considériez pas ce qui se passe maintenant, comme une chose qui ne commence que d'être dans le dessein de Dieu; il y a long-temps qu'il l'avoit prédite, et déclarée par la voix de ses prophètes et des figures (**). Ephes. II. 14. Matth. I. 22.

La loi naturelle n'avoit pu sauver les impiétés de l'idolatrie; c'étoit un premier degré qui amenoit

(*) Hom. VII *in Epist. ad Rom.*, Morel., *Nov. Testam.*, t. IV, p. 80. Voyez tom. XI de cette *Biblioth. chois.*, pag. 134 et suiv.

(**) Hom. V *in Matth.*, Mor, *Nov. Test.*, tom. I, pag. 56.

les hommes à une loi plus parfaite, à celle qui fut donnée au peuple juif. Mais celle-ci elle-même n'étoit que l'annonce d'une loi nouvelle, bien plus accomplie. Elle n'opposoit point une digue assez forte aux passions qu'elle accusoit sans les comprimer. Loin de prévaloir contre la chair, elle étoit dominée par elle. Si elle condamnoit le péché, elle en laissoit subsister les racines. La source de la loi étoit sainte, nul doute; mais elle ne s'étoit point répandue assez abondamment pour surmonter des germes malheureux qui alloient se fortifiant par la foiblesse de la loi; comme des tempéraments viciés par un poison secret qui les mine, achèvent de se dépraver par les remèdes devenus insuffisants qu'on leur oppose. C'est au malade seul qu'il faut s'en prendre, non au remède. C'étoit à la loi de grâce à suppléer ce qui manquoit à la première. Non-seulement elle découvrira le péché, mais elle le combattra, elle le poursuivra jusque dans ses principes les plus cachés. Elle le prévient dans sa naissance; elle le corrige dans ses excès, et, par là, répare avantageusement et les défauts et les inconvéniens de la première. Par quelles actions de grâces ne devons-nous donc pas reconnoître le bienfait de la divine incarnation, qui nous a procuré le seul législateur capable de donner au monde une loi proportionnée à tous ses besoins, l'unique médecin propre à nous fournir les remèdes appro-

priés à des maux qui s'étoient diversifiés en tant de différentes manières, et qui avoient jeté si avant leurs racines empoisonnées (*) !

Avant la naissance de Jésus-Christ, le monde tout entier étoit plongé dans la plus extrême misère. Le prophète ne se contente pas de dire qu'il marchoit dans les ténèbres; mais qu'il *y étoit assis :* Luc. I. 79. expression par laquelle il fait connoître qu'il n'y avoit pas même d'espérance d'en être délivré, enveloppé de toutes parts dans une nuit épaisse où il étoit enseveli, sans savoir même de quel côté diriger ses pas. Il étoit *assis*, sans pouvoir même s'y tenir sur ses pieds (**).

Qu'étoit le monde avant l'avénement de Jésus-Christ? un vaste repaire de crimes. Guerre universelle parmi les hommes. Les droits de la nature elle-même étoient méconnus; et l'on a vu les pères égorger froidement ceux à qui ils avoient donné le jour, sans pitié pour le fruit de leurs entrailles. Rien d'assuré dans la morale. Nulle part des lois capables de comprimer le crime qui les bravoit impunément. Partout désordre et confusion; partout l'adultère et le meurtre sans frein; partout les plus

(*) Analyse des Hom. XI et XII sur le chap. VI et VII de l'*Épître aux Romains*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. IV, pag. 132 et suiv. Voyez Cambacérès, *sur la loi de Dieu*, *Serm.*, tom. II, pag. 66; Massillon, *Paraphrase des Ps.*, pag. 60, 61. Voyez plus haut, pag. 39 et suiv.

(**) Hom. XIV *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 157.

monstrueux excès consacrés par la religion. A Lacédémone le vol étoit vertu ; et faut-il s'en étonner, quand il étoit mis sous la protection d'une divinité? Le meurtre étoit ordonné au nom du ciel. Apollon commandant qu'on immolât en son honneur quatorze victimes humaines, pour venger la mort d'un fils de Minos, étoit obéi. Quelle digue pouvoit arrêter dans le crime des hommes par qui de semblables divinités étoient adorées? Une admiration brutale pour les combats du ceste et du cirque entretenoit, au sein des empires, les guerres dont ils offroient tous les jours la sanglante image aux yeux d'un peuple insatiable de ces jeux féroces. La nature n'étoit pas moins outragée que l'humanité par les plus impudiques amours. On rencontre dans les écrits de l'un des plus célèbres philosophes de ces temps-là des lois qui établissent la prostitution jusque dans le mariage; et le cynisme le plus effronté osoit se produire aux yeux de tout un peuple assemblé. Personne ne réclamoit ; personne n'en avoit le droit ; tant l'aveuglement et la corruption étoient universels! Les chants d'une poésie coupable ne respiroient que ces infamies. Des spectacles de nuit faisaient un appel public à l'adultère, à la débauche ; et la jeune vierge étoit contrainte, sous les yeux de sa mère, à aller y prendre sa place au milieu d'une troupe de libertins sans remords (*).

(*) Hom. v *in Epist. ad Tit.*, Mor., *Nov. Testam.*, tom. vi, pag. 658.

A l'avénement de Jésus-Christ, le désordre régnoit partout dans l'univers avec l'impiété. Partout le culte des fausses divinités. La loi étoit impuissante ; chez les Juifs, ni les prophètes, ni les miracles, ni les châtiments, n'avoient rien gagné sur les mœurs. Ailleurs, la terre étoit souillée de sang humain ; la nature elle-même étoit méconnue. Dans leurs sacrifices barbares, *ils ont immolé leurs fils et leurs filles en l'honneur des Démons*. Ps. cv. 37. Une profonde nuit s'étoit répandue sur tout l'univers. Le crime seul marchoit tête levée ; la vertu étoit proscrite. C'étoit le règne du Démon ; plus d'espoir de salut. Nulle part le nom de Dieu n'étoit invoqué. Plus d'intercession auprès de lui. La voix des prophètes ne faisoit entendre que des reproches et des menaces. Les Anges préposés à la garde des peuples les avoient abandonnés. L'excès du mal, porté à son comble, appeloit au secours du monde qui périssoit le Créateur tout puissant qui s'étoit plu autrefois à le faire sortir du néant. C'étoit l'orgueil, la plus dangereuse de toutes nos maladies qui le précipitoit dans la ruine, et avoit fait oublier le principe, le lien et le terme de toutes choses. L'humilité seule pouvoit en être le remède. Jésus-Christ s'élance du trône de son père pour venir sur la terre ; il y vient dans l'état le plus humble pour ruiner l'idolatrie dans son principe qui est l'orgueil (*).

(*) Hom. VIII *inter hactenus ineditas*, tom. XII Bened., pag. 374—378. Voy. au vol. XI de cette *Biblioth.*, l'article *Idolatrie*, pag. 340 et suiv.

L'incarnation du fils de Dieu et son abaissement jusqu'à nous est le principe de notre salut. Avant que Jésus-Christ se fît homme, le péché régnoit tyranniquement dans le monde. La plus profonde nuit couvroit l'univers. Partout des temples consacrés aux idoles, partout la fumée des sacrifices impurs, partout des autels où couloit le sang, non pas seulement des animaux, mais des victimes humaines. *Ils*
Ps. cv. 37. *ont immolé leurs fils et leurs filles aux Démons,* dit le Psalmiste. Le peuple à qui Dieu avoit donné sa législation, et qu'il instruisoit par la voix de ses prophètes, à qui il daignoit manifester sa présence, et pour qui il avoit opéré tant d'œuvres extraordinaires, n'avoit pas échappé à la contagion de l'idolatrie. Dans tout le reste de l'univers, au lieu du Dieu vivant, c'étoient des pierres, des montagnes, des arbres, des fontaines, qui recevoient les hommages de l'adoration. L'homme, abandonné à l'instinct de ses brutales passions, s'étoit dégradé au-dessous même de l'animal par les plus monstrueux déréglements. Grâces à l'incarnation du Verbe, nous avons été adoptés dans la famille de Dieu lui-même ; nous avons le droit d'appeler notre père le Dieu qui règne dans le ciel ; nous sommes associés aux cœurs des puissances spirituelles ; nous participons à leurs sacrés cantiques. Les temples de l'idolatrie sont renversés, ses autels détruits ; la pierre, le bois, les arbres, les fontaines ne sont plus des divinités. Les rayons du soleil de justice ont dessillé nos yeux et

nous ont éclairé sur la nature des choses. Les contrées les plus barbares ont changé de face; des mœurs plus douces ont remplacé les plus féroces institutions. Des nations où la nature n'étoit connue que pour être ontragée, ont appris à goûter et à pratiquer les plus sublimes vertus. Les cités n'étoient autrefois que des théâtres d'impiété; aujourd'hui les solitudes les plus sauvages nous présentent des Anges sous des formes humaines: tels sont les bienfaits qui ont signalé la révolution faite dans l'univers à l'avénement de Jésus-Christ (*).

Grâces à la divine incarnation de Jésus-Christ, tout a été renouvelé. Changement universel. L'âme purifiée a reçu un principe nouveau d'existence; le corps est nouveau, la manière d'adorer Dieu est nouvelle. Promesses et espérances; alliance, table, vêtements, tout en un mot, tout est devenu nouveau. Au lieu d'une Jérusalem terrestre, c'est une Jérusalem descendue du ciel; au lieu d'un temple matériel et sensible, c'est un temple spirituel qui n'en apparoît pas moins à nos regards; au lieu de tables de pierres, dépositaires de la loi divine, ce sont nos propres membres qui sont devenus le sanctuaire de l'Esprit Saint; au lieu de la circoncision, c'est le baptême; de la manne, c'est le corps du Seigneur; de l'eau sortie du rocher, le sang qui a jailli du côté

(*) Hom. *in verba : Filius ex se ipso*, etc., tom. VI Bened., pag. 259—261.

de Jésus-Christ ; de la verge de Moïse et d'Aaron, la croix du Sauveur ; de la terre promise, le royaume des cieux ; de cette foule de prêtres attachés au culte lévitique, un seul pontife ; enfin, au lieu d'un agneau sans raison, l'agneau spirituel qui s'est immolé. Ce qui fait dire à l'Apôtre : *Tout ce qui fut ancien est*
II.Cor. v. 19. *passé, et tout est devenu nouveau* (*).

La nature humaine étoit tombée, sa chute étoit irrémédiable. Il n'y avoit que la main du Tout-puissant qui fût capable de la relever; et celui qui, dès le principe des choses l'avoit formée, pouvoit seule la réparer, en lui tendant du haut du ciel une main secourable, la renouvelant, la réformant par la régénération de l'eau et du Saint-Esprit. Considérez, admirez avec moi ce grand, cet ineffable mystère. Le verbe s'est revêtu de notre chair, non pour la quitter dans la suite, mais pour habiter toujours en elle. Autrement, il ne lui auroit pas fait l'honneur de la placer sur son trône royal ; il ne l'auroit pas proposée aux adorations de toute l'armée céleste des Anges, des Archanges, des Trônes, des Dominations, des Principautés et des Puissances. Quel esprit, quelle langue pourroit expliquer l'honneur immense que Dieu a fait à notre nature? honneur tout surnaturel, et qui ne s'exprime que par le silence de l'admiration. Quel Ange, quel Archange? Non certes,

(*) Hom. XI *in* II *ad Cor.*, Morel, *Nov. Test.*, t., V, p. 611.

personne, ni dans le ciel ni sur la terre, ne le pourra jamais (*).

Il n'y avoit rien de plus méprisable que l'homme : aujourd'hui rien de plus élevé en gloire. Il étoit tombé au dernier rang des créatures raisonnables. Aujourd'hui il occupe la première place parmi elles; un trône royal a remplacé l'abîme où il étoit plongé. Dieu en a agi avec notre nature comme feroit un bienfaiteur magnifique qui, après avoir sauvé du naufrage un malheureux sur le point d'être englouti par les flots, nu et dépouillé, le revêtiroit d'une robe et le placeroit au plus haut rang. L'homme, en effet, avoit tout perdu, la liberté et le droit de s'entretenir familièrement avec son Dieu, les intimes communications qui l'unissoient à lui ; dans le premier séjour de la félicité, l'exemption de la souffrance, les délices du paradis ; naufrage trop réel qui ne lui avoit laissé que sa nudité. Dieu lui a tendu une main propice ; il l'a revêtu d'une robe de gloire, et l'a dirigé sur la route du ciel. Encore dans son malheur n'avoit-il pas de grâce à espérer ; car ce n'étoit pas à la force des vents ni à la violence de la tempête qu'il falloit attribuer sa ruine, mais à sa coupable négligence. Le malheureux! c'étoit dans le port même qu'il avoit péri ; puisque dans sa première

(*) Hom. XI *in cap.* I *evang. S. Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 65 Hom. X, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 74.

condition il n'avoit à lutter ni contre les chagrins et les inquiètes sollicitudes qui nous travaillent, ni contre l'essaim des passions violentes qui nous assiégent de toutes parts. Une simple parole du Démon avoit suffi pour renverser et précipiter dans le plus misérable naufrage cette âme enrichie de tant de dons. La miséricorde divine a prévalu; elle n'a vu dans son infortune que l'excès de ses calamités. Elle a fait plus encore, elle a rendu la répation supérieure à la perte. Aussi l'Apôtre, dans le transport de sa reconnoissance, s'écrie-t-il : *Dieu, qui est riche en miséricorde, poussé par l'amour extrême dont il nous a aimés, lorsque nous étions morts par nos péchés, nous a rendu la vie en Jésus-Christ, par la grâce duquel vous avez été sauvés; et il nous a ressuscités avec lui, et nous a fait asseoir dans le ciel en Jésus-Christ, pour faire éclater dans les siècles à venir les richesses surabondantes de sa grâce par la bonté qu'il nous a témoignée.* Que dites-vous : *Dans les siècles à venir?* Mais ne les a-t-il pas fait éclater dès maintenant? Oui, pour le chrétien, pour vous, pour moi, qui croyons en lui; mais l'infidèle n'a pas vu encore l'accomplissement du prodige tout entier. Il est réservé à ce grand jour du dernier jugement, où tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre verra ce que nous croyons; où ce que nous croyons, nous le verrons nous-mêmes avec la certitude d'évidence qui surpasse tout ce que nous

Ephes. IV. 4. 7.

croyons pour l'avoir entendu dire. Que l'on nous parle de la pompe d'un roi, de la magnificence de sa pourpre et de ses ornements, de la majesté de son trône : le récit que l'on nous en fait excite bien notre admiration ; mais ce n'est rien auprès de ce que nous éprouvons quand nous le voyons en personne siéger sur son trône dans tout l'éclat de la souveraineté. Telle sera la gloire du Fils de Dieu ; tel l'étonnement où nous serons nous-mêmes, lorsque nous verrons le roi des Anges descendu du plus haut des cieux, environné des légions célestes ; et la nature humaine, faisant partie de cette cour auguste, associée aux cœurs des Anges pour accompagner la pompe triomphale de notre Souverain. Telle est la pensée de l'Apôtre, qu'il exprime dans ce peu de paroles. Voulant nous faire sentir toute la libéralité de notre Dieu, il ne dit pas simplement : pour faire éclater sa grâce, mais *les richesses surabondantes de sa grâce*. C'est qu'il n'est point de langage humain qui puisse exprimer ce qui surpasse même toute intelligence (*).

(*) *Dæmon. non gubern. mundum*, Morel, *Opusc.*, tom. v, pag. 692, 693.

Homélies sur l'épître de saint Paul aux Colosses.
(Chap. I, vers. 1 et suiv.)

(Analyse et extraits.)

HOMÉLIE Ire.

T. XI Bened. pag. 322. L'Apôtre étoit dans les fers quand il adressa aux fidèles de Colosse cette épître, postérieure à celle qu'il a écrite aux Romains. Toutes celles qui sont sorties de la plume de ce grand homme sont saintes; mais celles qu'il a écrites étant dans les chaînes ont un caractère particulier. Elles ressemblent à celles d'un conquérant qui interromproit le cours de ses combats et de ses triomphes pour écrire à ses amis.

Pag. 323. *Aux saints et fidèles frères en Jésus-Christ.* Saints et fidèles : comment, me demandera-t-on? Saints, parce que vous avez été sanctifiés par la mort de Jésus-Christ; fidèles, parce que vous croyez en lui. *Frères;* mais comment, puisque vous n'aviez ni œuvres, ni paroles, ni même aucune pensée vertueuse qui vous méritât l'honneur de l'adoption? Qui donc vous a initiés dans d'aussi augustes mystères, qui ne s'étoient point découverts aux Anges eux-mêmes? Vous le devez à la seule grâce de Jésus-Christ?

Pag. 325. L'Apôtre fait l'éloge de leur docilité à embrasser l'Evangile, qui leur avoit été prêché par son disciple

Epaphras. Exhortation morale sur les caractères de l'amitié. Comparaison des richesses et de la pauvreté (*).

HOMÉLIE II. *Suite de l'explication littérale.*

Nous rendons grâces à celui qui vous a faits dignes d'avoir part au sort et à l'héritage des saints dans la lumière.

Ces paroles sont bien remarquables. Les biens que Dieu nous donne sont tels, dit l'Apôtre, que, outre le don dont lui-même il nous gratifie, il nous donne la vertu nécessaire pour le recevoir; ce qui ajoute un grand poids au bienfait. Le prince qui Pag. 336.
confère une dignité, donne le titre, non les qualités convenables pour s'en bien acquitter. Et combien de fois une élévation peu méritée n'expose-t-elle pas au ridicule celui qui en est revêtu! Le véritable honneur consiste à bien remplir la place à laquelle on est appelé.

Est-ce que vous l'aviez mérité? Non; personne ne pouvoit devoir à soi-même cette double grâce. Dieu seul a tout fait. *Il vous a arraché à la puissance des ténèbres*, à l'erreur, à la tyrannie du Démon. Il a comblé le bienfait *en vous transférant dans le royaume de son Fils bien-aimé.* Il en agit avec nous, comme avec son propre Fils; nous appelant au partage de sa propre gloire.

(*) Tom. XI Bened., pag. 322—332; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 147—159.

Exhortation. Vérité de l'enfer. Danger que courent ceux qui refusent d'y croire (*).

HOMÉLIE III. *Qui est l'image de Dieu invisible, le premier né de toutes les créatures; car tout a été créé pour lui dans le ciel et dans la terre. Les choses visibles et les invisibles, soit les trônes,* etc., *tout a été créé par lui et pour lui.*

Pag. 348. L'Apôtre parlant de Jésus-Christ l'appelle *l'image de Dieu invisible*. De qui donc est-il l'image? De Dieu? Oui; car il est le fils de Dieu, Dieu lui-même. image en tout ressemblante à son modèle; donc immuable comme Dieu.

D'où vient que jamais vous n'avez entendu appeler les Anges, images, ni Fils de Dieu, et que ces noms se donnent quelquefois à l'homme? C'est que les premiers étant d'une nature plus excellente, on auroit pu s'y méprendre, et leur donner le rang de Dieu lui-même; ce qui eût entraîné dans une superstition coupable. Mais avec une nature comme la nôtre, il n'y avoit pas le même risque à courir; et nos saintes Ecritures ont pu impunément donner à l'homme ces nobles qualifications, sans craindre les usurpations de notre orgueil.

Vous m'allez dire : L'image de Dieu, à la bonne heure; mais c'est une image invisible. Je réponds :

(*) *Ibid.*, pag. 333—342; Morel, *Nov.Testam.*, t. VI, p. 159—170.

puisque Dieu est invisible, donc son image doit l'être également; autrement, elle ne lui ressembleroit plus. Dans notre langage même, toute image doit retracer les traits de la chose qu'elle représente; ce qui ne peut guère s'exécuter avec une rigoureuse fidélité, vu que les limites de l'art humain sont bornées, et que dans l'Essence divine il n'y a point d'imperfection. Jésus-Christ, simple créature! Mais comment seroit-il l'image du Créateur? Dira-t-on, de quelque animal, qu'il soit l'image, la ressemblance de l'homme? Si vous ne retrouvez pas dans cette image la parfaite égalité avec Dieu, qui empêchera qu'on ne dise aussi des Anges qu'ils sont l'image de Dieu, puisqu'ils sont invisibles à nos yeux, quoiqu'ils ne le soient pas les uns pour les autres? Notre âme, elle-même, est invisible. Et sous ce seul rapport, nous l'appelons l'image de Dieu; mais dans un autre sens que celui qui est le premier-né de toutes les créatures.

On l'y appelle *notre frère, semblable en tout à notre nature;* ce qui s'entend, non de sa dignité et de son excellence supérieure, mais de son humanité, c'est-à-dire du temps où il a paru parmi les hommes.

Il est appelé de même le premier-né d'entre les morts; est-ce à dire qu'il soit le premier mort? Pag. 345. Mais, qu'il est ressuscité le premier d'entre les morts; et qu'en conséquence, il est le premier de la résurrection.

Comment pourroit-on le confondre avec les créatures, demande saint Paul, lui qui a devancé toutes les créatures, lui, si fort au-dessus des Anges? Du temps des patriarches, c'étoit par les Anges qu'on avoit accès auprès de lui; maintenant, c'est par lui seul. Les Anges, par eux-mêmes, ne pouvoient rien. Autrement, Jésus-Christ n'auroit pas
Pag. 347. eu besoin de les produire. Il étoit avant eux; il est au-dessus d'eux; car, c'est par lui que tout a été créé. *Il est avant toutes choses, et toutes choses subsistent par lui.* Non-seulement il a tout créé; mais il conserve tout; et que sa main suspendît un seul moment l'action de sa volonté souveraine, tout retourneroit dans le même néant d'où il a tiré tout ce qui existe.

Jésus-Christ est venu tout renouveler dans le ciel et sur la terre. Dans le ciel, les Anges, eux-mêmes, étoient déclarés contre l'homme coupable envers Dieu. Jésus-Christ, par sa rédemption divine, a réconcilié les intelligences célestes avec notre na-
Pag. 348. ture. Depuis ce temps, un traité de paix a été signé entre le ciel et la terre. Je croirois volontiers qu'une des causes du ravissement de saint Paul au troisième ciel a été de lui faire voir clairement que le Fils de Dieu y étoit monté, et qu'il avoit été reçu avec gloire (*).

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 170-179.

HOMÉLIE IV sur ces paroles : *Vous étiez vous-mêmes, autrefois, éloignés de Dieu, et votre esprit abandonné à des œuvres criminelles, vous rendoit ses ennemis. Mais maintenant, Jésus-Christ vous a réconciliés dans le corps mortel par sa mort, pour vous rendre saints, purs et irrépréhensibles devant lui.* Coloss. 1, 21.)

L'Apôtre témoigne, par ces paroles, que les hommes n'avoient pas mérité la réconciliation dont Jésus-Christ a bien voulu être l'auteur. Il venoit de dire qu'ils étoient *sous la puissance des ténèbres*. Etoit-ce une nécessité inévitable? Saint Paul modifie sa pensée par ce qui suit : *Vous, qui, autrefois, étiez éloignés de Dieu.* Il y a de la différence entre les expressions. Ce n'est pas la même chose de délivrer du mal celui qui, nécessairement, est forcé de l'endurer, ou celui qui le souffre volontairement. L'un est digne de compassion, l'autre ne mérite que de la haine. Or, Jésus-Christ nous a délivrés lorsque nous étions éloignés de Dieu; non par nécessité, et comme malgré nous; mais volontairement et par choix, ce qui nous rendoit bien plus indignes du bienfait de la réconciliation. Ce n'étoit pas Dieu qui s'y refusoit, c'étoit nous-mêmes. Pas d'autre que Jésus-Christ ne pouvoit faire cesser cette inimitié. Et non-seulement nous étions éloi- Pag. 350.

gnés de Dieu, nous ne concevions pas même la pensée qu'il nous fût possible de nous en rapprocher jamais.

C'est lui qui, maintenant, vous a réconciliés dans son corps mortel, par sa mort, pour vous rendre saints. En se donnant pour victime à notre place, il n'a pas eu seulement pour objet de nous faire remettre en grâce, mais de nous réhabiliter, de nous ennoblir par la réforme de notre vie et le fidèle accomplissement des devoirs qui nous sont imposés par cet Evangile du salut dont j'ai été parmi vous le ministre.

Pag. 352. En rappelant l'apostolat qu'il exerce, l'Apôtre ne veut que témoigner son amour pour Jésus-Christ. C'est pour lui que je souffre; c'est donc à lui, non à moi, que doit se rapporter votre reconnoissance. Ce n'est point notre ouvrage particulier que nous avons entrepris; mais l'ouvrage de Jésus-Christ, comme le lieutenant qui prend la place du général pour continuer la guerre, représente sa personne: ce qui n'empêche pas que les opérations ne se poursuivent au nom du général. De même, quoique Jésus-Christ ne soit plus corporellement au milieu de vous, ne vous croyez pas abandonnés par lui. C'est Jésus-Christ qui prêche par notre bouche; Jésus-Christ qui souffre lui-même dans nous. Tout indigne que j'en étois, j'en suis le ministre, le représentant auprès de vous.

Pourquoi Jésus-Christ s'étoit-il fait si long-temps attendre dans le monde? Pourquoi, avant sa divine incarnation, s'est-il fait précéder par Moïse et par la loi? Pag. 354.

Il en a voulu agir avec les hommes, comme un sage précepteur à l'égard des enfants confiés à ses soins. C'étoient en effet des enfants que ce peuple juif, qu'il falloit mener progressivement par des figures et par des ébauches. *La loi*, dit ailleurs le même Apôtre, *n'avoit que l'ombre des biens futurs, et non pas la vérité des choses.* Nous flattons nos enfants par des caresses, par quelques petits présents, seulement pour en obtenir qu'ils se rendent à leurs écoles. Dieu en usoit ainsi à l'égard de ce peuple, à qui il prodiguoit des promesses de biens temporels, à la seule condition qu'il écoutât son Législateur. Il le mettoit sous sa tutelle, sans exiger de sa reconnoissance d'autre grâce que de ne pas mépriser son serviteur, et d'accorder quelque retour d'affection filiale aux bienfaits d'un Dieu qui ne se montroit à eux qu'avec la tendresse d'un père. Ce peuple ingrat ne sait que craindre son Seigneur. Vous ne l'entendez pas dire où est le Seigneur? mais où est Moïse? Et qu'il vienne à paroître, on a peur de lui. Falloit-il châtier les désordres où il ne cessoit de tomber? le Seigneur paroissoit prêt à l'abandonner : Moïse s'entremettoit entre les coupables. Il savoit bien que, comme un bon père,

Hebr. x. 1.

Pag. 355.

s'il menaçoit des enfants rebelles, ce n'étoit que pour que le maître vînt lui dire : abandonnez-les moi, je me charge du soin de vous les ramener. Le désert où ils vécurent si long-temps fut l'école où ce peuple se forma. Tels que des enfants, ils en supportoient le séjour avec impatience ; ils ne demandoient qu'à retourner en Egypte. Leur cri éternel étoit : Nous allons mourir dans cette solitude. Que faisoit Moïse? il brisoit les tables de la loi, comme feroit un maître irrité, dont le courroux se décharge sur les papiers mal écrits de ses élèves indociles, et le Père ne s'en fâchoit pas : il étoit d'intelligence.

Cependant les mutins n'en tenoient nul compte. Occupés de toute autre chose que de leur devoir, ils s'abandonnent au désordre; ils se battent entre eux. On les laisse faire; on va jusqu'à permettre à ceux qui ont à se plaindre de leurs condisciples, d'user de représailles. La loi de Moïse témoignoit cette indulgence; toutefois elle punissoit aussi. Elle essayoit de prévenir les écarts par de salutaires avertissements, ne cessant de retracer aux yeux les témoignages que le Seigneur avoit donnés de sa toute-puissance. L'histoire de vos pères et la vôtre, est, disoit-on, un livre où vous apprenez quels fléaux menacent votre désobéissance. Les châtiments infligés aux coupables doivent vous devenir profitables à vous-mêmes. Ils étoient in-

sensibles, et on les punissoit. Tout servoit de leçon. Voyez-vous cette eau; elle vous rappelle celles de l'Egypte. Souvenez-vous qu'elles y furent changées en sang, et que la même chose pourroit bien arriver encore aujourd'hui. Vous avez faim. Rappelez-vous le temps où la sécheresse fut répandue sur toute la terre de Chanaan, et comment vous en fûtes délivrés. Voilà une guerre: souvenez-vous du jour où les Egyptiens furent renversés dans la mer Rouge. Voici des peuples vaillants et de haute taille qui vous disputent cette contrée: étoient-ils plus forts que ceux de l'Egypte? Si le Seigneur a pu vous en délivrer, quand vous étiez sous sa chaîne, le pourra-t-il moins aujourd'hui que vous n'y êtes plus?

Mais ce n'étoient là, pour eux, en quelque sorte, que des caractères épars et sans suite. Il falloit employer la verge. Ils mangeoient, ils buvoient, ils regimbeoient contre l'aiguillon. Il leur falloit une manne délicate; celle du désert excitoit leurs dégoûts; ils oublioient la dure leçon de l'expérience; et, toujours semblables à des enfants qui ne connoissent que leurs caprices, ils dédaignoient la table et la compagnie de leur père. Ils disoient bien à Moïse: nous vous obéirons; ils le disoient et n'en faisoient rien. Ils s'abandonnoient contre lui aux plus indignes traitements. Tel étoit ce peuple que nous assimilons à une troupe d'enfants. Incapable

Pag. 356 et suiv.

de recevoir une doctrine plus parfaite, il falloit l'y accoutumer par degrés. Or, je le demande : Croyez-vous qu'il eût été alors à propos que Jésus-Christ parût dans le monde ; qu'il publiât des maximes si saintes et si relevées (*) ?

HOMÉLIE V. *Le mystère qui a été prêché dans tous les siècles et dans tous les âges passés ; mais qui, maintenant, a été découvert à ses saints, auxquels Dieu a voulu faire connoître quelles sont les richesses de la gloire de ce mystère dans les gentils, qui n'est autre chose que Jésus-Christ, reçu de vous et devenu l'espérance de votre gloire.* (Coloss. I. 26.)

(Analyse.)

Pag. 358. Tout caché qu'il étoit aux intelligences célestes elles-mêmes, la révélation future du mystère de la divine incarnation, n'en avoit pas été moins prêchée sur la terre dans la longue succession des âges. S'il n'a été découvert que dans les temps modernes, il ne fut pas inconnu dans les temps anciens. Il s'étoit découvert, mais avec tous ses voiles, aux saints, à qui Dieu en avoit bien voulu donner connoissance ; et c'est toujours aujourd'hui encore un mystère impénétrable à toute conception humaine. Ce qui nous en a été révélé suffit à notre admiration et à notre reconnoissance. C'est lui qui a retiré les

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 179—187.

gentils du profond aveuglement où les tenoit l'idolatrie.

Ces gentils, qui adoroient le bois et la pierre, ont appris qu'ils étoient d'une nature supérieure aux astres du firmament, à l'univers tout entier. Captifs du Démon et ses esclaves, ils en sont devenus les maîtres. Des hommes qui ne savoient pas même ce qu'est Dieu, se sont vus portés tout à coup jusque sur le trône de Dieu.

Il falloit apprendre au monde que des pierres ne sauroient être des divinités; que ces prétendus dieux étoient au-dessous de l'homme, au-dessous même de l'animal, qu'il n'est rien ni dans le ciel, ni sur la terre, qu'il faille adorer que Dieu seul; il falloit leur apprendre une philosophie toute nouvelle, que la règle des mœurs est le premier des Pag. 359.
besoins et des bienfaits; que la mort, pas plus que la vie présente, n'ont rien de réel; mais qu'il y aura une autre vie, où nos corps ressusciteront, incorruptibles, immortels, faits pour le ciel, destinés à partager le séjour des Anges, et leur souveraine félicité. Combien donc l'Apôtre n'a-t-il pas raison de nous vanter les richesses que ce mystère de gloire a répandues parmi les gentils! Vous épuiseriez tous les efforts du langage humain, que vous n'auriez rien dit encore de la grandeur de ce mystère. Saint Paul embrasse un horizon immense, par ce simple mot : *Quelles sont les richesses de la*

gloire de ce mystère dans les gentils. Ce n'est pas tout : Il falloit apprendre encore à l'univers que celui qui est Dieu, élevé au-dessus de tous les souverains, dominateur des Anges et des puissances, a quitté le ciel pour venir sur la terre, se faire homme, se réduire au dernier abaissement, qu'il s'est ressuscité, et qu'il est remonté glorieux dans le ciel. Car c'est là tout le composé de ce mystère ; c'est là tout Jésus-Christ (*).

Du Livre des Actes.

T. III Bened. Pag. 54.

Dans nos conférences précédentes, nous avons puisé le sujet de nos entretiens, soit dans les Epîtres de saint Paul, soit dans nos Evangiles, à l'occasion de Judas et de sa trahison. Nous avons développé les oracles de la prophétie. Je me propose aujourd'hui de vous parler du livre des Actes des Apôtres. Peut-être il en est beaucoup parmi vous qui ne le connoissent pas ; d'autres qui, le connoissant, négligent de l'étudier. L'ignorance des uns, la prévention des autres les entretient également dans une indifférence qui les rend étrangers aux profondes instructions que l'on pourroit en recueillir. Double défaut que je vais combattre.

Commençons par vous apprendre quel en est l'au-

(*) Tom. XI Bened., p. 323—353 ; Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, p. 187—189.

teur : cette marche est la plus naturelle. Est-ce un homme qui l'a composé ? nous viendroit-il de Dieu ? Si c'est un homme qui l'a fait, nous sommes libres de le rejeter ; il n'y a point d'homme sur la terre à qui nous devions le nom de maître, nous dit l'Evangile ; mais s'il vient de Dieu, nous sommes tenus de l'admettre, puisque l'origine en est céleste. Un tel maître mérite bien toute notre confiance : que ce soit un homme qui tienne la plume, il n'est que l'instrument dont Dieu se sert pour nous appeler à son école. Qui est-ce donc qui l'a écrit, dans quel temps a-t-il paru? de quoi y traite-t-on? et dans quelle intention l'Eglise nous impose-t-elle l'obligation d'en faire la lecture dans la solennité de la Pentecôte, à qui elle est réservée? Pourquoi est-il intitulé les Actes des Apôtres? Première question qu'il ne faut pas omettre. Le titre est à l'ouvrage ce qu'est la tête à tout le corps, qu'elle signale et fait reconnoître. Vous remarquerez dans les monnoies impériales, l'effigie du prince en saillie, à l'entour le nom qu'il porte, et au-dessous, des faisceaux qui rappellent ses victoires ou les plus mémorables événements de son règne. De même ici le premier objet qui frappe nos regards, c'est l'image auguste de notre prince ; dans l'exergue, les trophées de sa puissance. Toutes les fois que vous recevez une lettre, vous ne l'ouvrez, vous ne rompez le cachet qu'après en avoir reconnu l'adresse. Quoi! tant de précautions pour

Matth. XXIII. 8.

Pag. 55.

des choses purement mondaines, et dédaigner de s'arrêter sur d'aussi importants préliminaires! Loin d'être indifférent, le titre de chacun de nos livres saints est un trésor caché. La preuve : écoutez ce récit que je tire du livre dont il est ici question.

L'Apôtre saint Paul s'étoit rendu à Athènes. Il rencontra dans cette ville, non un de nos livres sacrés, mais un autel idolâtre au-dessus duquel étoit cette inscription : AU DIEU INCONNU. Croyez-vous qu'il ait passé outre? Non, ce fut cette inscription même qui lui servit à renverser l'autel idolâtre. Paul, animé par la grâce de l'Esprit Saint, s'arrête au-devant d'une inscription profane; et vous, vous passez dédaigneusement près du titre de nos livres saints. Ce qu'avoient écrit des hommes voués au culte de leurs fausses divinités, Paul le juge digne de son attention; et vous, ce que l'Esprit Saint lui-même a dicté, vous ne le regardez pas comme nécessaire. Vous allez voir quel parti il en saura tirer; et si la simple inscription d'un autel étranger lui fournit à lui un si beau champ, jugez ce que nous promettent à nous celles de nos divines Ecritures. Le voilà donc dans cette Athènes, au-devant de cet autel, sur le fron-
Act. XVII. 23. tispice de qui étoient ces mots : *Au dieu inconnu*. Qu'avoit-il à faire? Ce qui l'entoure, ce sont tous païens plongés dans l'impiété de l'idolatrie. Ira-t-il leur prêcher l'Evangile? ils s'en seroient moqués. Viendra-t-il leur parler des livres de nos prophètes, des com-

ments de la loi? ils n'y auroient pas cru. Comment donc en a-t-il agi? il prend dans les mains de ses ennemis les armes dont il va les percer. Oh! combien il avoit raison de dire : *Je me suis fait tout à tous; j'ai vécu comme Juif avec les Juifs; avec ceux qui étoient sous la loi, comme si j'eusse été sous la loi; avec ceux qui n'avoient pas de loi, comme si je n'en eusse point eu moi-même.* Il envisage et cet autel et cette inscription; l'Esprit Saint qui l'anime soulève son cœur d'une vive indignation; son zèle s'est enflammé; transportant les paroles qu'il a sous les yeux à un autre sens, il bat l'ennemi par ses propres armes, et fait de l'erreur même un trophée à la vérité. C'est David enlevant à Goliath son glaive pour l'en percer. L'homme n'est plus pour rien quand c'est Dieu qui combat pour nous. Ce *Dieu inconnu*, quel étoit-il? Le Jésus que l'Apôtre prêche aux hommes pour les arracher à la captivité, et leur procurer le salut. Quoi donc, m'allez-vous dire : étoit-ce à Jésus-Christ que pensoient les Athéniens quand ils écrivoient ces mots? — Si telle avoit été leur intention, il n'y auroit eu rien de surprenant à l'action de l'Apôtre. Ce qui m'étonne bien davantage, c'est qu'il les amène à y découvrir un sens bien différent de celui auquel ils avoient pensé en écrivant. Pourquoi donc l'avoient-ils écrit? en voici la raison. Athènes adoroit une foule de divinités ou plutôt de Démons; car, dit le Psalmiste, *Tous les Dieux des nations ne sont que des*

I Cor. IX. 21.

Ps. XCV. 5.

Démons. Ils avoient les divinités du pays et les dieux des contrées étrangères. Quel délire! comment allier des idées aussi disparates? Qui dit Dieu, dit le maître de l'univers ; peut-il donc être étranger au sein de son empire? Mais dans cette foule de divinités les unes leur venoient de leurs pères, d'autres, des nations voisines, de la Scythie, de la Thrace, de l'Egypte ; ces dernières ne s'étoient introduites que par succession de temps. D'abord inconnues, puis admises aux honneurs du culte public, il pouvoit y en avoir encore qui fussent ignorées et restassent sans adorateurs. Pour leur en procurer, on avoit imaginé d'ériger un autel avec cette inscription : *Au Dieu inconnu*, afin que ceux que l'on pouvoit ignorer encore, eussent aussi leur part dans les hommages que la superstition rendoit à tous ces prétendus Dieux. A quoi saint Paul faisoit
Vers. 22. allusion par ces paroles : *O Athéniens! il me semble qu'en toutes choses vous êtes religieux jusqu'à l'excès ;* puisque vous honorez non-seulement les
Vers. 23. Dieux que vous connoissez, mais ceux-là même que vous ne connoissez pas : *Le Dieu donc que vous adorez sans le connoître, c'est celui que je vous annonce.*
Pag. 57. Le seul que vous ignoriez, c'est Jésus-Christ. Remarquez avec quelle sagesse il les attaque ; ils n'auroient pas manqué de lui dire, comme ils l'avoient
Vers. 20. déjà fait : *Vous nous dites des choses dont nous n'avons jamais ouï parler*; vous êtes un novateur : ce Dieu

que vous nous prêchez, il nous est tout-à-fait inconnu. Non, répond-il, il ne l'est pas; car il y a long-temps déjà que vous l'adorez sans le savoir, non comme il doit l'être; toujours ne vous est-il pas inconnu. Voyez-vous maintenant combien l'Apôtre a su profiter de la rencontre d'une simple inscription. Apprenez donc, ô mon frère, à mieux apprécier celle de nos livres saints; avec un peu d'attention et d'étude, vous découvrirez de quoi faire votre profit des lectures les plus indifférentes; tandis qu'avec de la préoccupation d'esprit, nos livres saints eux-mêmes vous deviendront inutiles. Un trésor se perd dans les mains qui n'en connoissent pas le prix (*).

Ce que saint Paul appelle le mystère par excellence, c'est la divine incarnation. C'est là, dit-il, le grand mystère de la piété (de l'amour de Dieu envers les hommes), *manifesté dans la chair et justifié par l'esprit*. Que l'on ne nous parle plus de ces mystères d'autrefois, de la pompe des cérémonies qui avoient lieu dans les anciens sacrifices du peuple Juif ni même du Saint des Saints : arrêtons nos pensées sur ce mystère auguste; nous ne l'envisagerons qu'avec un sentiment religieux. *Manifesté dans la chair*, c'est-à-dire que Dieu, Créateur tout-puissant, s'est fait voir sous une forme sensible; *justifié par l'esprit*, c'est-à-dire que la Sagesse divine

I. Tim. III. 16.

(*) *In inscription. altaris, et in princip. Actor.*, tom. III Bened., pag. 54-57; *Bibliothèque choisie*, tom. XI, p. 340; et tom. XIII, p. 78.

s'est fait reconnoître par les œuvres toutes spirituelles des enfants qu'elle a produits, ou bien que lui-même s'est montré visiblement, pour ce qu'il est, le Dieu de vérité, en qui il n'y a ni déguisement ni péché. *A été vu des Anges*, c'est-à-dire qu'il leur a été donné, ainsi qu'à nous, de voir le Fils de Dieu, que jusque là ils n'avoient pas vu. *A été prêché aux nations, cru dans le monde*; en effet, il a été annoncé et cru d'une extrémité à l'autre de la terre, conformément à la prophétie, où, parlant des Apôtres,
Ps. XVIII. 4. David avoit dit : Le bruit de leur voix s'est fait entendre par toute la terre. *A été reçu dans la gloire*, au jour où il est monté triomphant dans
Act. I. 2. le ciel, à travers les nuées : *Ce Jésus qui, en se séparant de vous, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter*, dirent les Anges à ses disciples..... Combien donc l'Apôtre n'a-t-il pas raison d'exalter la grandeur de ce mystère où Dieu s'est fait homme, où l'homme se montre Dieu. ! Les Anges partagent avec nous l'honneur d'avoir été admis à la communication de ce sublime mystère. Quelle faveur n'est-ce pas pour nous d'y avoir été appelés! Qu'un roi de la terre voulût bien nous admettre à la connoissance des secrets de son état, n'y verrions-nous pas une marque éclatante d'une bienveillance toute particulière à notre égard? C'est le Seigneur, Roi des rois, qui nous révèle son mystère : pourrions-nous, sans une cri-

minelle ingratitude, ne pas reconnoître par tous les empressements de notre amour, le témoignage de confiance qui nous a été donné (*)?

Le Dieu, dont aucune langue ni aucune imagination ne sauroit exprimer ni concevoir la nature ineffable, que nos sens ne peuvent atteindre, ce Dieu tout-puissant, dans les mains de qui reposent les extrémités du monde, à qui il suffit d'un mouvement de ses yeux pour faire trembler la terre, en présence de qui les Chérubins couvrent leur visage de leurs ailes, c'est celui-là qui a bien voulu se faire homme et se revêtir d'une chair formée de terre et de boue. Il s'est renfermé durant neuf mois dans le sein d'une Vierge, s'est laissé nourrir de son lait, et assujettir à toutes les infirmités de la condition humaine. Pour rendre croyable un tel mystère, si fort élevé au-dessus de toutes les intelligences, même depuis son accomplissement, il l'a fait annoncer par ses prophètes. Le patriarche Jacob, à son lit de mort, voit le moment de sa naissance avec celui où le sceptre tombera de la maison de Juda. Isaïe prédit qu'une Vierge concevra, qu'elle enfantera : il nomme ce Fils Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec les hommes. *Nous l'avons vu enfant*, dit-il encore, *tel qu'une racine dans une terre sèche;* désignant par ce mot le sein virginal, qui ne reçoit pour sa

Gen. XLIX. 9.
Isa. VII. 14.
Ibid.
Ibid. LV. 2.

(*) Hom. XI *in Epist. ad Timoth.*, tom. XI Bened., pag. 606.

fécondité aucune opération humaine. Et encore :
Ibid. IX. 6. *Un petit enfant nous est né ; il nous a été donné un*
Ibid. XI. 1. *fils, etc. Un rejeton sortira du tronc coupé de Jessé, et*
Baruch. III. 38. *une fleur sortira de sa racine.* Baruch : *Il s'est fait voir sur la terre et il a habité parmi les hommes.*
Ps. LXXI. 6. David : *Il descendra sur la terre comme la pluie sur une toison, et comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre*, pour marquer son avénement insensible dans le sein de la Vierge-Mère. Aux prophéties, il a ajouté les témoignages palpables d'une véritable vie. Afin qu'on ne le prît pas pour un fantôme, il a passé successivement par tous les âges, ne se montrant pas d'abord comme un homme parfait, mais se nourrissant de lait comme les enfants ordinaires. Il a souffert toutes les incommodités attachées à la nature humaine, la faim, la soif, la nécessité de dormir, la lassitude ; tout cela afin de rendre croyable un mystère qui l'étoit si peu en apparence. Enfin, il a voulu subir toutes les douleurs du supplice de la croix ; et les
Luc. XXII. 43. gouttes de sueur ont coulé de son corps ; un Ange est venu le consoler dans la tristesse où il étoit plongé. Comme les deux natures n'ont point été confondues après leur union, elles ont aussi conservé leurs propriétés. Ainsi il faut rapporter à l'humanité de Jésus-Christ ce qui a paru dans lui de faible et d'humiliant, et à la Divinité ce qu'il y eut d'élevé ; car tantôt il agissoit en Dieu, et tantôt en homme.

Quand Jésus-Christ dit : *Mon père, s'il est possible, faites que ce calice s'éloigne de moi, néanmoins que ma volonté ne s'accomplisse pas, mais la vôtre*, il montre qu'il y avoit en lui deux volontés, suivant la force des termes de l'Evangile, l'une humaine et inférieure, qui avoit de la répugnance pour les tourments ; l'autre divine, supérieure, entièrement conforme à la volonté du Père et la même ; ce que Jésus-Christ enseigne ailleurs, lorsqu'il dit que *son Père et lui ne font qu'un* (*). Matth. xxvi. 39. Joan. x 30.

Quand un souverain fait son entrée dans une des villes de son empire, on allume des flambeaux à son approche ; les magistrats et les citoyens les plus qualifiés s'empressent d'accourir au-devant de lui ; on se presse sur son passage, au son des instruments de musique, paré de fleurs, et dans le plus brillant équipage (1). A l'entrée du roi des cieux dans le monde, nous ne voyons rien de tout cela, tant s'en faut. A la place de cette pompe royale, l'étable pauvre d'une méchante hôtellerie. Celle qui lui donne la naissance, c'est une femme qui semble du commun ; le dénuement et l'indigence. Mais ne pouvoit-il pas, s'il l'eût voulu, descendre du ciel dans l'appareil de sa souveraine gloire, ébranlant la terre, faisant jaillir au-devant de lui les feux de son tonnerre ? Ne lui suffisoit-il pas de se montrer

(*) *In illud : Si possibile est*, Morel, *Opusc.*, tom 1, pag. 120—124.

(1) Imité par Saurin, *Serm. d'avant Noël*, tom. v, pag. 3.

dans le simple éclat de sa divinité? Il ne l'a pas voulu : Pourquoi? parce qu'il venoit sauver le monde, non l'anéantir; changer ses mœurs, non lui imprimer la terreur. Il venoit confondre le faste humain, et, par l'exemple de la plus parfaite humilité, flétrir et condamner l'orgueil. Dans ce dessein, il ne se contente pas de se faire homme, il veut naître dans la pauvreté; il choisit sa mère dans une condition pauvre; il se donne pour berceau une pauvre chaumière, et prend possession de la vie, en donnant l'exemple de la plus extrême pauvreté. Leçon éloquente, qui nous apprend quelle estime nous devons faire des richesses de la terre (*).

Au moment où Jésus-Christ est sorti du sein de
Hébr. I. 6. Dieu, son père, pour entrer dans le monde, *Dieu,* dit saint Paul, *a commandé à ses Anges de l'adorer.* Ainsi, un monarque introduisant dans son palais quelqu'un à qui il veut que des hommages soient rendus, ordonne à ses grands officiers qu'ils aient à se prosterner en sa présence. *Que tous les Anges de Dieu l'adorent.* Les Anges seuls? Non, mais tout ce qu'il y a d'Esprits bienheureux; ceux-là, ajoute l'Apôtre, dont il fait ses ambassadeurs et ses ministres. Tel est le commandement qu'il leur a
Ibid. 8. fait; mais son fils, que lui a-t-il dit : *Votre trône, ô Dieu! est un trône éternel.* Remarquez la diffé-

(*) Hom. VIII *inter hactenus inedit.*, tom. XII Bened., p. 374, 375.

rence. L'Apôtre, parlant des Anges, les nomme les ambassadeurs de Dieu. Parlant du Fils, ce n'est plus le même langage. Il distingue avec précision le Créateur d'avec les créatures, les ministres d'avec le maître, les serviteurs d'avec le légitime héritier (*).

Ce maître tout puissant de la nature ; ce mort, à qui il suffisoit d'une seule parole pour rendre la vie aux morts, vous le voyez, au moment de ressusciter Lazare, adresser une prière à Dieu. Par là, ne donne-t-il pas lieu de penser qu'il est inférieur à Dieu son père? Jésus-Christ témoigne bien qu'il ne l'ignore pas; et c'est pour cela qu'il dira : *Je dis ceci pour ce peuple qui m'environne, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé.* Il n'agit pas en toutes circonstances, de sa seule autorité, par condescendance pour la foiblesse de ce peuple : comme aussi il ne s'impose pas l'obligation de n'agir qu'en vertu de la prière, pour ne pas laisser croire qu'il ne pouvoit rien par lui-même. Admirable tempérament de grandeur et d'humilité. Il réserve aux miracles les plus éclatants, le témoignage de sa divine toute-puissance, et renvoie à Dieu, son père, l'honneur des autres, par les prières qu'il lui adresse. Faut-il remettre les péchés, ouvrir le royaume du ciel, chasser les Démons, guérir les lépreux, enchaîner

T. VII Bened. Pag. 203.

Pag. 204.

Joan. XI. 42.

(*) Hom. XIII *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII, Bened., pag. 24, 25.

la mort? Il commande en son propre nom. Mais qu'il s'agisse d'œuvres moins extraordinaires, c'est alors seulement qu'il lève les yeux au ciel, pour faire reconnoître en toutes choses sa souveraine indépendance. S'il a pu exécuter, par le simple acte de sa volonté, les effets les plus surnaturels, avoit-il besoin d'emprunter un secours étranger, là où la chose étoit moins difficile? Son but étoit de réprimer l'insolence de ses ennemis. Pénétrez-vous bien de ce principe, toutes les fois que vous entendez sortir de sa bouche des paroles qui semblent déroger à la grandeur de sa Divinité. Il parloit, il agissoit de la sorte, pour divers motifs : pour répondre à l'accusation intentée par les Juifs, qu'il étoit l'ennemi de Dieu; pour nous donner à tous une salutaire leçon, soit en nous ramenant à l'humilité dont il nous a laissé un si touchant exemple dans sa personne, qu'il a bien voulu se soumettre à toutes les infirmités de notre nature, soit en se prêtant à notre foiblesse, qui nous rend, comme les Juifs, incapables de comprendre à la fois toutes les vérités. Quand il parle de lui-même, c'est le langage le plus humble : assez d'autres relèveront ses grandeurs par les plus magnifiques paroles.
Joann. VIII. 58 Ainsi, dira-t-il aux Juifs : *Avant qu'Abraham ne vînt au monde, moi, je suis.* Son évangéliste ne
Ibid. I. 1. s'en tiendra pas là : *Au commencement,* dira-t-il, *étoit le Verbe, et le Verbe étoit Dieu.* Jésus-Christ,

de même, n'a pas déclaré, en termes formels, que c'étoit lui qui avoit créé le ciel, la terre, les mers, toutes les choses visibles et invisibles; saint Jean ne craindra pas de nous l'apprendre, et avec toute l'assurance de la vérité : *Toutes choses*, dira-t-il, *ont été faites par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui. Il étoit dans le monde, et le monde a été fait par lui.* Qu'il fût le Créateur de l'homme, il l'avoit bien fait voir par la guérison de l'aveuglé-né. Mais parle-t-il de cette première création, vous ne l'entendez pas dire qu'il en soit l'auteur; il dit : *Celui qui a créé l'homme;* non plus que du souverain empire qu'il y exerce par sa Providence. S'il ne dit point expressément que ce soit là son ouvrage, le changement de l'eau en vin, lors des noces de Cana, la multiplication des pains au désert, la tempête apaisée sur les eaux, sa transfiguration sur le Thabor, la nuit qui couvre le monde au jour de sa mort, tant d'autres miracles opérés par sa divine toute-puissance, le diront assez haut. Ce qu'il n'exprimera pas, ses Apôtres Jean, Pierre et Paul ne nous le laisseront pas ignorer.

Ibid. 3.
Ibid. 10.
Matth. XIX. 4.
Pag. 205.

Ces mêmes Apôtres, empressés de recueillir toutes ses paroles, témoins journaliers de ses miracles, admis par lui à la connoissance de ses secrets, investis par lui du don des miracles, à qui il avoit inspiré un attachement tel, que pour le suivre ils avoient renoncé à tout, ne pouvoient porter tout

Joan. XVI 12.

ce que leur maître auroit pu leur dire avant qu'ils n'eussent reçu le Saint-Esprit. Comment le peuple Juif, si loin d'avoir leurs lumières et leurs vertus, à qui il ne se découvroit, pour ainsi dire, que dans des cas fortuits, auroit-il pu se détromper de l'injustice de ses préventions contre lui, s'il n'avoit daigné abaisser son langage sur la divine Essence, et le faire descendre à leur portée (*) (1)?

(*) Hom. XVI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 40.

(1) « Trop de choses dans l'Évangile nous montrent l'homme en Jésus-Christ; nous n'en rougissons pas; et loin de chercher à le cacher ou à le déguiser, nous en faisons gloire. Nous mettons tout l'honneur de la nature humaine à avoir eu, en la personne de Jésus-Christ, un Dieu qui est notre prochain, qui est notre frère, qui est notre chair; homme, et l'étant véritablement, le paroissant, et voulant le paroître; Dieu, et l'étant dans la vérité; mais voulant le cacher aux uns, et le découvrir aux autres; ne voulant le dire ni le découvrir manifestement que par degrés. Jésus-Christ avoit une raison naturelle de ne pas se donner d'abord pour Dieu d'une manière si expresse... La déclaration trop avancée d'une chose qui auroit paru d'abord si incroyable au sens humain, auroit été le sujet d'une plus grande dérision et d'une plus violente persécution. Il falloit que la croyance d'un si haut mystère fut préparée par tout ce qui paroissoit dans la personne de Jésus-Christ, par tout ce qu'il faisoit et tout ce qu'il enseignoit. Il falloit que Jésus-Christ commençât par étonner l'esprit humain, pour l'élever à son sujet par des idées entièrement au-dessus de l'homme; il falloit qu'en faisant son œuvre, qui étoit l'œuvre de son Père, il fît des choses que personne n'avoit faites avant lui; il falloit, dis-je, qu'il laissât toutes ces choses agir comme d'elles-mêmes sur les esprits; et que ces preuves de sa divinité, devenant pour ainsi dire parlantes, lui rendissent d'elles-mêmes ce témoignage, qu'il avoit d'abord supprimé, et qu'il pourroit alors se donner, sans danger de révolter et de scandaliser, si ce n'est les esprits malicieux. » (Molinier, *Quatrième Discours sur la vérité de la religion chrétienne*, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 252—264.)

Le Verbe s'est fait chair; il a habité parmi nous. Joann. I. 14. Fils de Dieu, Jésus-Christ s'est fait fils de l'homme, pour faire les enfants de l'homme fils de Dieu. En alliant ce qu'il y a de plus grand avec ce qu'il y a de plus vil, il n'a rien perdu de sa propre grandeur; non. Il relève l'homme de son extrême bassesse; et voilà ce qui s'est fait en la personne de Jésus-Christ. Il n'a point dégradé ni diminué sa nature par son abaissement; il ne fait qu'ennoblir la nôtre, en l'élevant du sein de l'ignominie et des ténèbres où elle étoit tombée, pour la porter jusqu'à son ineffable gloire. Un monarque, quand il daigne s'abaisser jusqu'à s'entretenir familièrement avec un pauvre qui lui demande l'aumône, ne craint pas de faire rien qui déroge à la prééminence de son rang; il honore son sujet, il le tire de son obscurité. Que si, dans les dignités humaines, où il n'y a qu'un éclat d'emprunt, la bonté prévenante dans les grands n'altère aucunement les hommages qui leur sont dus, à plus forte raison ne porte-t-elle nul préjudice à cette immortelle et bienheureuse substance qui n'a rien d'emprunté et d'accidentel, rien qui tantôt existe et tantôt n'existe pas; mais dont l'Essence propre et immuable la met en possession de tous les biens (*).

(*) Hom. x *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 63; Morel, *Nov. Test.*, tom. II, pag. 73.

SECTION V. — *Jésus-Christ Dieu, égal à Dieu son père, ou Consubstantialité du Verbe.*

Le Verbe de Dieu est source de lumière. La lumière, dont la plénitude réside en lui, répand ses rayons, éclaire les âmes des fidèles et les investit de ses clartés. Elle brille de son propre éclat, et illumine ceux à qui elle se communique, jusqu'à les rendre comme elle tout lumière, dans le même sens que l'Ecriture appelle ténèbres ceux qui sont livrés à l'ignorance et qui vivent dans le parti de l'infidélité : *Nous ne sommes plus*, dit l'Apôtre, *enfants de la nuit et des ténèbres, mais enfants de la lumière et du grand jour.* Véritablement enfants de la lumière, depuis que nous avons été enfantés par la parole évangélique sortie de la bouche de Dieu : *Je suis la lumière du monde*, nous dit Jésus-Christ; *qui me suit, ne marchera point dans les ténèbres, mais aura la lumière de vie.* Ce qu'est à l'œil la lumière sensible, la parole spirituelle de Dieu l'est à l'âme ; comme l'ignorance est pour l'âme plongée dans l'égarement, ce que les ténèbres sont pour celui qui marche dans la nuit (*).

1. Thess. v. 5.

Joann. VIII. 12.

T VIII Bened. Pag. 52

L'évangéliste saint Jean parlant de la Divinité de

(*) *De cæco a nativit.*, Morel, *Opusc.*, tom. VI, pag. 423. Voyez La Boissière, *Grandeurs de Jésus-Christ*, *Carême*, tom I, pag 336; Bossuet, *Élévat. sur les mystères*, tom. X, pag. 198 et suiv.

Jésus-Christ, dit que, dans les temps anciens, *le monde ne l'avoit pas connu.* Il ajoute que dans les temps modernes depuis la prédication : *Il est venu chez les siens, et qu'ils ne l'ont point voulu recevoir.* Juifs et gentils, le peuple qu'il s'étoit choisi, tous les peuples, tous les hommes en général, l'ouvrage de ses mains, l'ont également repoussé. Après avoir rappelé avec autant de surprise que de pitié, l'inconcevable démence où étoit plongé le genre humain tout entier, qui n'avoit pas reconnu son auteur, il s'exprime avec un sentiment plus vif encore sur la perfidie des Juifs, qui ont refusé de le recevoir lorsqu'il est venu au milieu d'eux. Et ce n'est pas l'Evangéliste seul qui déplore cet aveuglement dans ces termes : ce sont les prophètes, c'est saint Paul après eux. Et certes, on a peine à concevoir comment un peuple élevé dans la lecture journalière des écrits prophétiques, aux oreilles de qui retentissoient continuellement les oracles des hommes inspirés, parlant tous du futur avénement de Jésus-Christ, un peuple témoin journalier de ses miracles, au sein de qui il vécut constamment, sans s'en éloigner d'un seul jour, sans permettre encore à ses disciples ni d'aller vers les gentils, ni d'entrer dans les villes des Samaritains, parce qu'il ne cessoit de déclarer qu'il n'avoit été envoyé que vers les brebis perdues de la maison d'Israël ; comment dis-je, après tant de prodiges opérés en sa faveur, à la suite de tant de prédications

Joann. I. 10.

Pag. 53.

Matth. x. 5.

de Jésus-Christ, ce peuple put demeurer sourd et aveugle, au point que rien n'ait pu le soumettre à la foi de l'Evangile? Les gentils, au contraire, privés de tous ces avantages ne connoissoient pas Dieu dont ils n'avoient jamais entendu les oracles même en songe. Des fables absurdes, car c'est à cela que se borne toute la théologie du paganisme, faisoient tout leur culte et toute leur science. C'étoient les fictions monstrueuses de leurs poètes qui leur avoient donné les Dieux de bois et de pierre qu'ils adoroient; et soit sur le dogme, soit sur la morale, ils n'avoient nulle idée ni du vrai, ni de l'honnête, ni de l'utile. Quelque monstrueuse que fût leur doctrine, leurs mœurs valoient moins encore. Eh! pouvoit-il en être autrement, lorsqu'ils avoient sous les yeux l'exemple de prétendues divinités souillées de crimes, auxquelles on ne pouvoit plaire qu'en leur ressemblant, dont le culte ne consistoit qu'en des paroles obscènes et des actions plus obscènes encore et plus impudiques, dont les fêtes n'étaient célébrées que par les dissolutions, et dont l'histoire offroit, à l'imitation de leurs adorateurs, le massacre de leurs propres enfants? Tel étoit l'abîme de corruption où le monde étoit enseveli (*).

(*) Hom. VIII *in cap.* I *evang. S. Jo.*, Morel, *Nov. Testam.*, pag. 61 et 62. Voy. au vol. suivant, l'article *Réprobation des Juifs, et Vocation des gentils.*

HOMÉLIE VII sur l'Evangile de saint Jean : *Celui-là étoit la vraie lumière qui éclaire tout homme entrant dans le monde.* (Chap. I. v. 9.)

Nous ne vous distribuons, mes très chers enfants, le pain des divines Ecritures qu'en détail et comme par petits morceaux ; nous ne vous le donnons point tout à la fois, afin que vous digériez plus facilement la portion qui doit faire votre nourriture spirituelle. Nous imitons, à votre égard, le procédé de l'architecte qui, dans le dessein de bâtir un édifice solide et durable, attend que la chaux en ait bien lié, les unes aux autres, les premières pierres, avant d'en asseoir de nouvelles ; autrement sa construction, sans fondement, ne seroit qu'un amas de matériaux faciles à se détacher et à se perdre. C'est là la méthode que nous devons nous proposer en travaillant à l'édification de vos âmes. Si nous nous en écartions, nous aurions sujet d'appréhender que des impressions nouvelles, surchargeant celles qui n'auroient pu encore s'établir profondément dans vos esprits, ne vinssent à les effacer bientôt de votre mémoire, par la difficulté de les contenir toutes à la fois. T. VIII. Bened. Pag. 44.

Quelles sont donc les paroles que vous venez d'entendre ? *Celui-là étoit la lumière qui éclaire tout homme entrant dans ce monde.*

Le saint évangéliste avoit dit, un peu auparavant,

en parlant de Jean-Baptiste, qu'il étoit venu *pour*
Vers 6. *servir de témoin, pour rendre témoignage à la lumière*; que l'on étoit à l'époque où la mission du Précurseur venoit d'être accomplie. On pouvoit s'abuser sur le caractère de celui à qui il rendoit témoignage; croire celui-ci d'une même nature que son précurseur, que l'on avoit vu, il n'y avoit pas un si grand nombre d'années, entrer dans le monde par la voie commune. Afin de prévenir un soupçon aussi injurieux à la divinité du Verbe, son évangéliste transporte nos esprits jusqu'à ce principe d'existence sans commencement, comme elle n'aura jamais de fin.

Vous m'arrêtez pour me dire : Une existence qui n'a ni commencement ni fin; un fils aussi ancien que son père; comment la chose est-elle possible?

De qui parlons-nous? D'une nature divine. Et
Pag. 45. vous me demandez comment la chose est possible. Moi, je vous demande à vous-mêmes : comment l'âme et le corps ressuscités jouiront-ils ensemble d'une vie immortelle? — La plaisante question! m'allez-vous répondre : ces choses là ne sont pas du ressort de l'intelligence humaine; elles appartiennent à la foi qui croit sans examen, fondée sur la parole de celui qui l'affirme, et c'est là, pour elle, la plus forte démonstration. Et quand nous vous disons que celui qui a créé l'âme et le corps, ce Verbe tout puissant, de qui la nature est si fort supérieure à

toute créature et repousse toute comparaison, quand, dis-je, nous vous disons qu'il n'a jamais eu de commencement, vous osez nous demander comment cela se peut(1) !

Vous avez entendu cette parole : *Celui-là étoit la vraie lumière.* Pourquoi chercher ce qu'il est impossible de trouver, vouloir examiner, approfondir ce qui n'est pas susceptible de l'être? Nous vous disons que la chose est incompréhensible : ne tentez pas de le comprendre. Remontez jusqu'à la source des rayons du soleil, vous n'y arriverez jamais. Prenez-vous pour cela de l'humeur? Irez-vous vous fâcher de ce que la chose vous est impossible? Pourquoi donc cette orgueilleuse présomption à vouloir sonder un mystère encore bien plus impénétrable? Joann. I. 9.

Jean, ce fils du tonnerre, qui fait retentir dans l'Eglise la trompette céleste, au moment où l'Esprit Saint lui a fait entendre cette parole : *Il étoit*, adore en silence; nulle question. Vous, si loin des grâces particulières qui lui avoient été faites; vous, qui n'avez pour tout langage que vos raisonnements humains; vous prétendez franchir le cercle étroit où vous êtes enfermé! Etonnez-vous, après cela, de ne pouvoir obtenir les connoissances où cet Apôtre étoit parvenu!

(1) Molinier, *Cinquième Disc. sur la vérité de la relig.*, *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 323; et *Biblioth. choisie*, tom XI, p. 236.

Contre la téméraire curiosité, qui entreprend de sonder le mystère de l'incarnation divine Réfutation des Sabelliens et des Marcelliens. Digression contre les Anoméens. Confession des péchés. Réprimer la colère (*).

Pag. 46.

Pag. 149. Comment, me dira quelqu'un, la chair de Jésus-Christ a-t-elle donc pris naissance? Elle est née, non de l'Esprit seulement, mais de la chair : *Il est né d'une femme*, nous dit saint Paul, *et assujetti à la loi*. C'est bien l'Esprit Saint qui l'a formée; car elle n'a point été tirée du néant. A quoi, en effet, auroit servi le sein d'une femme? il l'a formée de la chair virginale de Marie. Ne me demandez pas le comment; je ne saurois vous l'expliquer. Il nous suffit de vous répondre qu'il est né d'une femme, pour que l'on ne croie pas que son enfantement ait été d'une nature différente de la nôtre : *Ce qui est né de la chair est chair; mais aussi ce qui est né de l'Esprit est Esprit*. L'Esprit fait ici l'œuvre de Dieu. Saint Jean avoit dit plus haut : *Ils sont nés de Dieu*. Et moi aussi, je suis né de Dieu; mais non pas comme Jésus-Christ, son fils, de la substance de Dieu. Dans ce sens, qu'y auroit-il en lui de plus excellent que dans le reste des hommes? Vous ne concevez pas cette mystérieuse alliance. Ainsi, le Sauveur, après avoir dit ces paroles : *Ce qui est né*

Gal. IV. 4.

Joan. III. 6.

Ibid. I. 13.

Pag. 150.

(*) Hom. VII *in Joann.*, tom. VIII Bened., p. 44—46; Morel, Hom. VI, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 52, 53.

de la chair est chair, et ce qui est né de l'Esprit est Esprit, voyant qu'elles avoient jeté Nicodème dans le trouble : *Ne vous étonnez pas*, ajoute-t-il, *de ce que je vous ai dit; le vent souffle où il veut.* Par là il l'empêche de s'égarer dans de vagues raisonnements, et allègue cet exemple sensible : *Le vent souffle où il lui plaît, et vous entendez bien sa voix, mais vous ne savez pas d'où il vient et où il va.* Si donc il vous est impossible d'expliquer un phénomène dont vous êtes entouré, pourquoi cherchez-vous curieusement à sonder l'opération de l'Esprit divin (*)? *Ibid.* III. 7. 8.

L'évangéliste commence par nous apprendre que toutes choses ont été créées; puis, il nous fait connoître, par un seul mot, les biens que le Fils nous a apportés en venant dans le monde, par ces paroles : *Et la vie étoit la lumière des hommes.* Il ne dit point : Il étoit la lumière des Juifs, mais de tous les hommes; parce que les Juifs n'étoient pas le seul peuple qui dût parvenir à la connoissance de cette lumière; les gentils n'y étoient pas moins appelés; et cette lumière, qui étoit commune à tous, étoit exposée aux yeux de tous (**). Pag. 39. Joann. I. 4.

Sur les paroles de Jean : *Nous avons tous reçu*

(*) Hom. XXV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 88. « L'Église s'est vue obligée de montrer que Jésus-Christ étoit homme contre ceux qui le nioient, aussi bien que de montrer qu'il étoit Dieu; et les apparences étoient aussi bien contre l'un que contre l'autre. » (Pascal, *Pensées*, pag. 99.)

(**) Hom. V Bened., Hom. IV, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 48.

Pag. 79. *de sa plénitude*. Comme si le saint Précurseur disoit : Jésus-Christ, dans les dons qu'il fait, n'a point de compagnon, point d'égal ; mais il est lui-même le principe et la source de tous les biens ; il est la vie, la lumière, la vérité par Essence. Il ne retient pas en lui-même les richesses de ses trésors ; mais il les répand sur tous, sans rien altérer de son inépuisable fonds. Il donne sans s'appauvrir. Et quelle que soit la profusion de ses largesses, il demeure toujours dans une égale plénitude. Ce que j'ai, moi, de biens, je l'ai reçu d'un autre, encore n'est-ce qu'une bien foible portion, une goutte d'eau comparée à cette ineffable source, à cet océan immense. Que dis-je ôter de la mer une goutte d'eau : c'est pour elle quelque chose de moins, bien que la diminution soit imperceptible ; mais ici, quelque quantité que vous puisiez, la source est toujours la même, toujours entière ; empruntons une autre image, qui n'est encore qu'une approximation. Supposons une fontaine de feu, d'où l'on allume mille, deux mille, trois mille flambeaux, et beaucoup plus encore ; ce feu, après avoir communiqué à tant de milliers de flambeaux sa lumière et sa vertu, ne demeure pas moins tout ce qu'il étoit. Sans doute, si une substance matérielle a la faculté de se diviser sans être altérée, à plus forte raison l'Être incorporel, tout puissant, immortel (*).

(*) Hom. XIV Bened., Hom. XIII, Morel, *Nov. Testam.*, t. II, p. 88. Voy. Fénelon, *Exist. de Dieu*, pag. 335, édit. Paris, 1811.

HOMÉLIE XV sur l'Evangile de saint Jean : *Nul n'a jamais vu Dieu; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui en a donné la connoissance.* (I. 18.)

Non, ce n'est pas la volonté de Dieu que nous nous bornions à écouter les paroles de la sainte Écriture ; il nous demande que nous nous appliquions à en bien pénétrer le sens. C'est dans ce dessein, qu'en tête des psaumes se lit cette inscription : *Pour l'intelligence*, et que leur auteur inspiré a dit : *Otez-moi, Seigneur, le voile qui est sur mes yeux, et je considèrerai les merveilles qui sont renfermées dans votre loi.* Après lui, son fils Salomon nous apprend que nous devons rechercher la sagesse avec le même empressement, et bien plus encore, que les métaux les plus précieux. Le Sauveur exhorte les Juifs à examiner avec soin les Ecritures, et nous invite à en faire notre plus grande étude. Auroit-il parlé de la sorte, si, pour l'entendre, il suffisoit de la lire? Une chose qui se présente naturellement aux yeux, n'a pas besoin d'être examinée avec une sérieuse attention. Ce qui exige un long examen, suppose des obscurités qu'il est nécessaire d'éclaircir ; c'est un trésor caché : il ne se découvre qu'en le cherchant (1).

Pag. 84.

Ps. CXVIII. 18.

Joan. v. 39.

Je vous ai dit ceci, mes frères, pour vous enga-

(1) Voy. plus haut, pag. 76.

ger à ne pas venir légèrement et négligemment entendre l'explication que nous vous faisons des saintes Ecritures ; je le dis, afin que vous y apportiez la plus sérieuse attention ; autrement on courroit risque de s'abuser grossièrement sur les plus importantes vérités. On confondra, par exemple, l'Essence divine avec la nature de l'homme ; on attribuera à la première les formes et les foiblesses de l'humanité, et l'on donnera dans les plus préjudiciables erreurs : ce qu'il devient facile d'éviter avec de la réflexion.

Dans les paroles qui viennent de vous être lues, il est dit, *Que le Fils unique qui est dans le sein du Père*, etc. Ces paroles donneroient à entendre qu'il a un corps : proposition qui heurte tout bon sens. Ce qui l'explique, c'est ce qui précède immédiatement :
Pag. 85. *Nul n'a jamais vu Dieu.* Que répondrons-nous donc à celui qui fait si hautement retentir sa voix,
Isa. VI. 1. quand il nous dit : *J'ai vu le Seigneur assis sur un trône très élevé ;* à Jean qui lui rend ce témoignage:
Joan. I. 14. *qu'il a vu sa gloire ;* à Ezéchiel, car il a vu aussi le Seigneur assis sur les chérubins ; à Daniel, quand
Dan. VII. 9. il dit : *L'Ancien des jours s'assit ;* à Moïse lui-même
Exod. XXXIII. 13. qui parle ainsi à Dieu : *Montrez-vous à moi vous-même afin que je vous voie manifestement.* Jacob,
Gen. XXXII. 28. pour avoir vu Dieu, a été appelé Israël (*videns Deum*); car c'est ce que ce mot signifie. D'autres encore n'ont-ils pas vu Dieu ? Pourquoi donc S. Jean vient-il nous
I. Joann. IV. 18. dire : *Qu'il n'a jamais vu Dieu.* C'est pour nous faire

connoître que dans ces apparitions, Dieu tempéroit l'éclat de sa majesté, s'accommodant à la foiblesse humaine, et qu'il ne s'est jamais fait voir selon sa pure substance. Si ces hommes l'avoient vu dans sa nature même, ils ne l'auroient point vu de différentes manières, puisqu'il est simple, sans figure, sans composition, sans bornes ; qu'il n'est ni assis ni debout, qu'il ne marche point ; car ce sont là toutes propriétés des corps. Ce qu'il est, lui seul le connoît ; ainsi l'a-t-il déclaré par la bouche d'un de ses prophètes : *C'est moi*, dit-il, *qui ai instruit les prophètes par un grand nombre de visions, et ils m'ont représenté à vous sous des images différentes ;* c'est-à-dire, je me suis proportionné à leur foiblesse, je ne leur ai point apparu tel que je suis (1). Son divin Fils se proposant de venir un jour à nous dans notre véritable chair, depuis long-temps préparoit les hommes à voir la substance de Dieu, autant que des yeux mortels peuvent le contempler ; car, cette nature immense, non-seulement l'œil du prophète ne sauroit l'embrasser, mais les Anges et les Archanges ne la voient point tout entière. Demandez-leur ce qu'elle est : tout ce qu'ils vous répondront ce sera de chanter : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux : que la paix règne sur la terre, et que les hommes*

Osée. XII. 10.

Luc. II. 4.

(1) Même raisonnement contre les Anoméens, *Bibliothèque chois.*, tom. XI pag. 280.

soient chéris de Dieu. Que si vous voulicz en apprendre davantage, ils vous répondront encore par
Isa. vi. 3. ce chant mystique de sanctification : *Les cieux et la terre sont remplis de sa gloire.* Toutes les puissances célestes vous diront que tout leur office est de louer
P. cxlviii. 2. Dieu : *Louez le Seigneur,* dit l'Ecriture, *vous tous qui êtes ses puissances.* Comment une nature créée pourroit-elle voir la nature incréée? Que si nous ne pouvons voir clairement aucune puissance incorporelle, bien qu'elle soit créée; bien moins pouvons-nous voir la nature incorporelle et incréée. Aussi
I. Tim. vi. 16. l'apôtre saint Paul dit-il, de son côté : *Nul des hommes ne l'a vu et ne peut le voir.*

Maintenant cette qualité d'invisible appartient-elle encore exclusivement au Père? le Fils ne la partage-t-il pas avec lui? N'en doutez pas; témoin la parole
Col. i. 15. du même Apôtre : *Il est l'image du Dieu invisible.* Or, pour être l'image du Dieu invisible, il ne peut être qu'invisible lui-même; autrement il n'en seroit point l'image. Sa divine Essence n'est pas moins que celle de Dieu son père, inaccessible à tous regards humains, puisqu'elle l'est également à ceux des Anges eux-mêmes. Ils l'ont vu comme nous, *mani-*
Pag. 86. *festé dans sa chair,* mais non dans sa divine nature. C'est dans ce sens que jamais personne n'a vu ni connu Dieu.

Mais ces paroles doivent-elles s'étendre jusqu'à Jésus-Christ? Pour prévenir cette question, saint

Jean s'empresse d'ajouter, en parlant de lui : *Celui qui est dans le sein du Père.* Etre dans le sein du Père, c'est bien plus que de le voir. Celui qui ne fait que voir, n'a pas une connoissance pleine et absolue de l'objet qu'il voit ; mais celui qui habite dans le sein, l'a tout entière. Lors donc que l'on vous dit : *Nul n'a jamais vu Dieu*, n'en concluez I.Joan.IV. 12. pas qu'avec une connoissance plus étendue de Dieu qu'aucun autre, le Fils néanmoins ne connoît point sa divine Essence tout entière. Erreur que condamnent à la fois et le saint évangéliste, par cette parole, que Jésus-Christ réside dans le sein de son Père, et Jésus-Christ lui-même, quand il affirme qu'il connoît le Père de la même manière que le Père connoît le Fils.

Donc, ce que l'évangéliste entend par le mot de Pag. 87. *sein*, n'est autre chose sinon qu'il existe entre le Père et le Fils la connexion la plus intime et la plus absolue : unité de substance, parfaite égalité de connoissance et de puissance. Le père n'auroit pas dans son sein un être d'une autre substance, et le Fils n'oseroit pas demeurer dans le sein du Père, s'il étoit d'un rang inférieur. C'est là ce qui n'appartient qu'au Fils, qui vit familièrement avec le Père et n'a rien moins que lui.

Son éternité ; la voulez-vous connoître? Moïse a demandé au Seigneur : Si les Egyptiens m'interrogent pour savoir de moi qui est celui qui m'a en-

voyé, qu'aurai-je à leur répondre? Et le Seigneur
Exod. III. 14. a dit : Tu répondras, CELUI QUI EST m'a envoyé. Ce mot *celui qui est*, signifie que Dieu est toujours, qu'il est sans commencement, qu'il est véritablement et proprement. Saint Jean, parlant du Verbe, dit la même chose : *Au commencement il étoit;* il a
Joann. I. 1. toujours été fils sans commencement, dans le sein de Dieu son père; de toute éternité le fils de Dieu par nature, non comme les autres par la grâce de l'adoption. Vous n'êtes pas encore satisfait, et votre vue, troublée par les aspects de la terre, a peine à concevoir cette génération divine de Jésus-Christ dans le sein de Dieu, son père. Ecoutez :
Ibid. I. 14. *Le Fils unique de Dieu.* Voilà le nom qui est propre à Jésus-Christ. C'est parce que vous êtes dominé par vos pensées terrestres et charnelles que je ne craindrai pas d'employer, avec l'évangéliste saint Jean, cette parole humaine : *Celui qui est dans le sein de Dieu.* Seulement éloignez de votre esprit toute acception basse et abjecte. Dieu, dans sa bonté, permet que nous empruntions à son égard des expressions en apparence peu dignes de lui, mais propres du moins à soutenir notre vue et à diriger jusqu'à lui notre intelligence. Dites-moi donc, ô vous qui rampez éternellement sur la terre : pourquoi ce mot de *sein* qui présente une image charnelle et grossière? Est-ce que Dieu a un corps? Non, sans doute, me répondrez-vous. Pourquoi

donc, encore une fois, si ce n'est pour marquer qu'il est vraiment Fils et Fils unique de Dieu, vraiment coéternel à Dieu son père? Il est venu du sein de Dieu, nous apprendre quoi? que *personne n'a jamais vu Dieu;* qu'il n'y a qu'un seul Dieu. — Etoit-ce donc là une découverte? Vous le lisez à chaque page des écrits de Moïse et des prophètes: *Le Seigneur votre Dieu est le seul et unique Seigneur; il n'y a point de Dieu formé avant moi, et il n'y en aura point après moi.* Que nous a-t-il donc enseigné de plus, ce fils unique, engendré de toute éternité au sein de Dieu, son père? — Ce qu'il nous a enseigné? D'abord, que toutes choses ont été faites par lui. En second lieu, que nous avons reçu une connoissance beaucoup plus claire de Dieu et de ses divines attributions. Il nous a appris que *Dieu est Esprit, et qu'il faut que ceux qui l'adorent l'adorent en esprit et en vérité.* Il nous a appris cela même, qu'il est impossible de voir Dieu, et que nul ne le connoît que le Fils; que Dieu est le père d'un vrai Fils unique; en un mot, tout ce que nous savons de sa nature immense et de ses œuvres.

Deut. vi. 4.

Pag. 88.

Joan. iv. 23.

Il nous l'a appris, et avec la plus rigoureuse précision, nous le racontant comme fait positif, dont le simple exposé écarte toute discussion. Il l'a appris non-seulement au peuple Juif, mais à tous les peuples du monde; avec l'autorité toute-puissante qui commande la créance. Et si les Juifs ont refusé

d'y soumettre leur foi, comme ils le faisoient à l'égard de leurs prophètes, le reste du monde s'est soumis, et il a cru. C'est pour cela qu'il se nomme le Verbe, l'Ange du grand conseil.

Puis donc que nous avons eu le bonheur de recevoir une plus belle et plus admirable doctrine, et des connoissances plus grandes et plus parfaites, Dieu ne nous parlant plus par les prophètes, mais nous parlant dans ces derniers jours par son propre Fils, ayons une conduite beaucoup plus réglée et plus sainte. Vivons d'une manière digne d'un si grand honneur. Il seroit monstrueux que Jésus-Christ, n'étant descendu du ciel que parce qu'il ne veut plus nous parler par ses serviteurs, mais par lui-même, nous ne fissions rien de plus que ceux qui étoient venus avant nous. Ils ont eu Moïse pour docteur; et nous, nous avons pour docteur le maître même de Moïse. Professons donc une philosophie digne d'un si grand honneur, et n'ayons rien de commun avec la terre; car il ne nous a apporté une doctrine du ciel que pour y élever nos pensées.

Hebr. I. 1.

Imiter Jésus-Christ. Exhortation à la charité (*).

Suite d'Homélies, où le saint docteur discute les textes qui établissent la consubstantialité du Verbe.

T. XII Bened. pag. 13.

Saint Paul, établissant la parfaite égalité de Jésus-Christ avec Dieu, son père, l'appelle *la splen-*

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 92—95.

deur de sa gloire. L'hérétique argumente sur le mot Hebr. I. 3.
splendeur, et dit : Elle ne subsiste point par elle- Pag. 14.
même, et tire d'ailleurs ce qu'elle est. Saint Paul avoit prévu l'objection en ajoutant immédiatement : *Et le caractère de sa substance*. C'est-à-dire que comme le Père subsiste en lui-même, sans avoir besoin d'aucun autre ; il en est de même de la personne du Fils. Il témoigne, par cette expression, qu'il n'y a entre les deux aucune disparité ; qu'il est le caractère même, la parfaite empreinte de ce divin original ; qu'il y a donc conformité absolue ; conséquemment, que le Fils subsiste également par lui-même. Il avoit dit que Dieu avoit fait toutes choses par lui-même ; il rapporte au Fils la même puissance par les paroles qui suivent : *Qu'il sou-* Ibid.
tient tout par la parole de sa puissance, pour nous faire comprendre que le Fils n'est pas seulement image, représentation ; mais principe d'une puissance qui lui appartient en propre, à lui, aussi-bien qu'au Père. Ce qu'il indique plus particulièrement encore par ce mot : *La parole de sa puissance*. Celui qui, par sa seule parole, soutient et Pag. 15.
gouverne tout, n'a eu assurément besoin d'aucun autre pour créer tout. Ce qu'il confirme quelques versets plus bas, où il dit : *C'est vous, Seigneur,* Ibid. 10.
qui, au commencement du monde, avez affermi la terre sur ses fondements, et les cieux sont l'ouvrage de vos mains. Non pas, comme on voudroit le dire,

par des instruments, ni par des agents étrangers; mais par lui-même, mais par sa propre et individuelle puissance, clairement indiquée par ce mot qu'il *soutient* tout. Soutenir, gouverner tout, marque bien sa souveraine toute-puissance. Faire sortir du néant les choses qui n'existoient pas, prouve bien assurément un pouvoir sans bornes; mais les conserver après, les maintenir dans un ordre immuable, malgré tant de principes d'opposition qu'elles recèlent dans leur sein, les empêcher de retomber dans le néant, en un mot, *porter* le monde (selon la force de l'expression originale), c'est bien plus que de le créer; car l'Apôtre ne s'est pas servi des mots *soutenir, gouverner, conduire*, comme fait un homme qui, en lui supposant une grande force, dirigeroit par le seul mouvement du doigt une vaste machine. L'expression *porter* est bien plus énergique; toute vaste qu'elle est, cette machine si compliquée de l'univers, Dieu la porte comme si elle n'étoit rien. Il la porte *par la parole de sa puissance;* Qu'est-ce qu'une parole? Mais il n'en est pas de la parole en Dieu comme de la parole dans l'homme: celle-ci n'est qu'un souffle qui échappe et se perd à l'instant. Mais la parole de Dieu: l'Apôtre n'entreprend pas de nous expliquer ce qu'elle est. Les hommes ne sauroient le comprendre. Il supplée à la définition par le tableau des effets qu'elle a produits, à savoir *la purification de nos péchés*,

opérée par sa propre puissance. Ainsi l'évangéliste saint Jean, après avoir dit : *Au commencement étoit le Verbe,* ajoute-t-il : *Et toutes choses ont été faites par lui.* Par où l'un et l'autre nous montrent qu'il existoit avant tous les siècles. Ce qu'ils avoient dit du Père, l'un et l'autre le disent également du Fils (*).

Tout ce que nous disons du Père, nous le disons également du Fils. Nous l'appelons le Dieu fort et puissant, le Roi par excellence, le Très-Haut, qui l'est de sa nature. Que nous ajoutions qu'il a été crucifié, qu'il est mort, a été enseveli, est descendu aux enfers; cette idée vous trouble, elle déconcerte votre foi. Vous ne pensez plus que ce qui est si élevé de sa nature, ne sauroit déchoir de sa grandeur, à quelqu'excès d'abaissement qu'il puisse descendre : eh bien, considérez-le jusque dans ses humiliations. Vous n'y verrez pas moins éclater toute la force et la puissance de sa divinité. Il meurt, mais c'est pour triompher de la mort. La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise : est-elle moins lumière? Ainsi de sa grandeur : Est-elle moins tout ce qu'elle est, pour être offusquée sous les voiles de son humilité? Déposé dans le sépulcre, il descend dans les enfers; c'est pour y soumettre à son pouvoir tout ce qu'il y a de plus rebelle. A ce moment, le soleil s'éclipse,

T. v Bened. Pag. 189.

Pag 190.

Joann. 1. 5.

(*) Hom. II *in Epist. ad Hebr.*, Morel, *Nov. Test.*, t. VI, p. 707—711.

les pierres se fendent, le voile du temple se déchire, la terre est ébranlée, Judas se punit lui-même de son crime, Pilate et la femme de ce gouverneur romain se troublent et s'épouvantent; tout en le condamnant, le juge demandait grâce pour lui-même. Ne vous scandalisez pas de le voir dans les liens de ses ennemis et sous les verges de ses bourreaux; admirez sa puissance jusque dans ses liens. Il dit une simple parole : *Que cherchez-vous*? et la troupe de soldats venus pour le prendre, est renversée par terre. Oh! combien donc il est redoutable, ce captif qui, d'une parole, d'un seul mouvement, opère tant de prodiges! Retournez à son sépulchre : tout mort qu'il est, c'est lui qui en renverse la pierre, lui qui y poste des Anges pour y tenir une fidèle garde, lui qui ouvre les portes de l'abîme, et affranchit les âmes détenues dans ses noirs cachots; lui qui subjugue la mort et la perce de son aiguillon. Et s'il se montre si grand au sein de l'ignominie, s'il exerce cette toute-puissance dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, franchissez la durée des siècles pour le contempler au jour de son futur avénement. Durant qu'il étoit encore sur la terre, dans l'obscurité de sa vie mortelle, les Démons rugissants, contraints d'obéir à sa voix qui les chassoit, savoient bien le reconnoître pour le Fils de Dieu : *Pourquoi*, s'écrioient-ils, *venez-vous nous tourmenter avant le temps?* Que sera-ce donc à ce

Joan. XVIII. 4.

Matth. XXIV. 29.

formidable jour où les voûtes des cieux seront ébranlées, où le soleil s'obscurcira et la lune ne donnera plus sa lumière! Combien plus alors ils s'écrieront : Dieu grand, Dieu terrible! Représentez-vous donc, s'il est possible, cette gloire, cette terreur de son dernier avénement, alors qu'il enverra ses Anges d'un bout à l'autre de l'univers, que la nature entière sera dans le trouble et le désordre, que la terre ébranlée dans ses fondements sera sur le point de s'écrouler, que les tombeaux s'ouvriront pour rendre leurs morts à la lumière, que les innombrables générations entassées dans les sépulcres en sortiront ressuscitées, que le ciel se repliera comme la voile d'un navire battu par l'orage; alors que l'enquête rigoureuse commencera, que du tribunal où viendra s'asseoir le souverain Juge, s'échapperont des torrents de feu, que les livres seront ouverts, que Dan. VII. 10.
chacun des actes de notre vie, même ceux qui paroissent ensevelis dans les ténèbres, seront manifestés, que tous les crimes seront punis par d'affreux et intolérables châtiments; que les Démons menaçants envahiront leur proie et l'entraîneront dans les enfers. Plus de majestés terrestres, plus de diadèmes, plus de faisceaux consulaires, plus de noms d'empereurs et de rois. D'un côté, le peuple des réprouvés; de l'autre, les saintes légions des Anges, des prophètes, des Apôtres, des confesseurs, des pontifes saints et des pieux solitaires, introduits avec pompe au

séjour des immortelles récompenses. Ah! quelle bou-
Pag. 191. che humaine racontera dignement cette gloire promise à Jésus-Christ pour le terrible jour de son jugement? Que le divin Psalmiste décrivant l'œuvre
Ps. XCI. 6. de la création s'arrête pour s'écrier : *Que vos ouvrages sont grands et magnifiques !* et saint Paul, à l'occasion des seuls secrets de la Providence, se con-
Rom. X. 33. tente de dire : *O profondeur de richesses!* Qui pourroit entreprendre la description de cette journée du triomphe de Jésus-Christ? Le Prophète, qui la voit
Ps. XLVII. 2. par anticipation se borne à nous dire : *Le Seigneur est très élevé et très redoutable ; il est le roi suprême qui a l'empire sur toute la terre.* Oui, véritablement roi, et le plus grand des rois, pour avoir pu envoyer comme il l'a fait onze pauvres pêcheurs, sans lettres, sans argent, conquérir tout l'univers. Vraiment roi et le plus grand des rois, pour avoir affranchi le monde de ses vieilles erreurs, et l'avoir arraché à la tyrannie du mensonge et du Démon. Vraiment roi,
Joan. XVIII. 37. et il avoit certes raison de dire : *C'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde*; car il ne lui faut à lui ni officiers qui fassent exécuter ses ordres, ni une riche pourpre qui le distingue de ses sujets ; sa volonté seule lui soumet tous les obstacles.
Matth. XXVIII. 19. *Allez, enseignez toutes les nations* ; et l'œuvre suit
Luc. V. 13. immédiatement sa parole: *Je le veux, soyez guéri*, et le paralytique marche; je te l'ordonne, esprit sourd et muet, sors du corps de cet enfant, et le Démon

obéit : *Allez maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le Démon;* et l'enfer ne se rouvrira jamais : *Venez, ô les bien-aimés de mon père, posséder le royaume qui vous attend depuis l'origine des siècles;* et des torrents de joie inondent ses élus. Quoi! réussir à se faire adorer par ceux-là mêmes qui l'ont crucifié; enlever tous les peuples à leurs superstitions; persuader de le suivre à des hommes pour qui son nom seul étoit un sujet d'horreur; les engager, sur sa simple parole, à renoncer à tout, même à la vie, pour confesser sa doctrine! n'est-ce pas là être roi et le plus puissant des conquérants(*)? Marc. IX. 14.

Les Juifs, entendant Jésus-Christ dire qu'il étoit au monde avant Abraham, s'en indignent comme d'une parole blasphématoire; ils prennent des pierres pour les lui jeter. S'ils ne pouvoient supporter une comparaison qui, pourtant, ne rehaussoit pas beaucoup celui qui la faisoit, qu'auroit-ce été s'il s'étoit mis plus souvent au même rang que Dieu son père? Joann. IX. 59.

Jésus-Christ s'échappe de leurs mains; il se cache comme s'il n'eût été qu'un homme, content de leur avoir donné cette instruction, et déclaré la mission qu'il venoit remplir. Il sort du temple pour aller guérir l'aveugle-né, et justifier par un miracle de sa

(*) *Expos. in ps.* XLVI, Bourdaloue, *sur le scandale de la croix*, *Dominic.*, tom. I, pag. 367 et suiv.; *Passion de N. S. J.-C.*, *Carême*, tom. III, pag. 242 et suiv.; Bossuet, *Serm.*, tom. III, pag. 72 et suiv.

divine toute-puissance l'antiquité qu'il avoit sur Abraham (*).

A toutes les objections que l'on nous fait, à l'occasion des paroles de Jésus-Christ, où il semble s'abaisser lui-même, je répondrai d'abord que ces apparentes contrariétés ne doivent point s'expliquer isolément, mais qu'on doit leur opposer la lumière qui jaillit des autres paroles où sa divinité est si clairement manifestée; autrement l'Ecriture deviendroit inintelligible. Ensuite, et c'est là la principale raison : que Jésus-Christ ou son Apôtre ne parlent dans ces endroits que de son humanité, dont la foi ne nous est pas moins nécessaire que celle de sa divinité. Si, en effet, malgré tant de déclarations qu'il en a faites, le Démon a pu réussir à faire croire à quelques malheureux égarés par une fausse idée de sa grandeur, qu'elle ne pouvoit s'être alliée à une chair mortelle, et à détruire par là tous les fondements de la vérité capitale de son incarnation; sans la précaution que Jésus-Christ a prise d'en parler souvent, pour ne laisser aucun doute à cet égard, le piége eût aisément entraîné une foule d'esprits foibles. Ne connoît-on pas les sophismes de Manès, de Marcion, de Valentin, de tant d'autres, par lesquels ils ont trop bien servi les vues du Démon? Ajoutez qu'il vouloit ménager l'infirmité de ses disciples,

(*) Hom. LV *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 324.

incapables dans le commencement de s'élever jusqu'au mystère de sa divine Essence. La preuve, c'est que, dans toutes les circonstances où il relevoit son langage pour leur révéler de plus hauts secrets dignes de sa grandeur, ils n'y comprenoient rien, ils alloient jusqu'à s'en scandaliser; tandis qu'ils écoutoient avidement les discours où il ne leur parloit qu'un langage humain. Les plus éclairés de ses disciples partageoient ces préventions. En s'abaissant à la portée de leur intelligence, il faisoit bien mieux éclater sa miséricorde toute divine. Dirai-je qu'il vouloit, par son propre exemple, nous apprendre à être humbles dans notre langage comme dans nos actions? Il falloit d'ailleurs établir la distinction des personnes divines contre ceux qui la nieroient, tels que Sabellius; et certes, il n'auroit pas eu de raison de s'égaler à son père, ainsi que nous le lisons si souvent dans son Evangile, s'il ne lui étoit pas véritablement égal (1). Si, en d'autres occasions, il a prié son père, ce n'a été que pour établir la vérité de son incarnation et de ses deux volontés. Enfin sa vie a été un mélange d'actions et de paroles divines et humaines, afin qu'on ne prît point occasion des premières de le croire seulement Dieu, ni des autres de le prendre pour un pur homme (*).

(1) Voy. Massillon, *Divinité de Jésus-Christ*, *Avent*, pag. 70.

(*) Hom. VII *adv. Anom.*, tom. I, pag. 504—511. Objections des Ariens renouvelées par les Sociniens modernes, et combattues par Molinier. *Serm. chois.*, tom. XIII, pag. 300 et suiv.

Jésus-Christ abaisse quelquefois sa prédication au langage le plus familier, peu digne en apparence de sa grandeur ; pourquoi? il veut ménager la foiblesse de ceux qui l'écoutent. C'est ce qu'il déclare
Joan. XVI. 12. à ses Apôtres : J'ai, leur dit-il, *encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant.* Imitons cette conduite : n'exigeons pas tout d'abord de toutes sortes de personnes ; contentons-nous dans les commencements de ce que chacun peut faire ; c'est le moyen d'obtenir davantage. Voulez-vous arriver, et ne pas vous arrêter court en chemin? modérez votre marche; plus vous la précipiterez, moins vous avancerez ; suspendez-là précisément pour l'accélérer (*).

Cette méthode nous est familière à nous-mêmes. Quand nous parlons de notre propre nature, il nous arrive d'en parler tantôt dans les termes les plus relevés, tantôt dans les expressions les plus basses. Nous disons : L'homme n'est rien, rien qu'un peu de cendre et de poussière, considérant tout l'homme par ses rapports les plus abjects. D'autres fois, l'homme est raisonnable, il est immortel, il tient quelque chose des Esprits célestes : dans ce cas, nous l'envisageons sous les rapports les plus élevés. Ainsi saint Paul parle-t-il de Jésus-Christ, tantôt dans les termes les plus magnifiques, tantôt

(*) Hom. XXXI *in Matth.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. I, pag. 363.

avec des expressions qui semblent le rabaisser. C'est qu'il veut entretenir les fidèles dans la foi de ces deux dogmes, c'est-à-dire dans la vérité de la chair dont il s'est revêtu, et en même temps dans la perfection de la nature divine (*).

Homélie sur le Psaume xlvi. *Peuples, applaudissez tous, en frappant des mains; poussez en l'honneur de Dieu des cris d'allégresse* (Vers. 2).

L'objet de ce psaume, ainsi que du précédent, est de célébrer les combats et les triomphes de Jésus-Christ. L'auteur sacré invite tous les peuples de l'univers à chanter les louanges du nouveau conquérant de l'univers. Mais un tel début ne semblera-t-il pas en contradiction avec la dignité de l'Esprit Saint? Est-ce lui, dira-t-on, qui peut commander ces bruyantes acclamations, si peu assorties à la majesté du saint lieu où nous nous trouvons rassemblés, et qu'il faut renvoyer à la profane joie des banquets et des théâtres? Des hommes qui viennent ici recevoir les instructions que dispense la grâce de l'Esprit Saint, demandent du calme et du recueillement. Que signifient donc ces transports, ces éclats, ces applaudissements auxquels le prophète nous invite, ainsi qu'on le fait aux approches d'un combat, où, par T. v Bened. Pag. 187.

(*) Hom. i *sive Præfat. Epist. ad Hebr.*, tom. xii Bened., pag. 9.

des cris retentissant au loin, on essaie d'effrayer son ennemi ? L'intention du psaume, quelle est-elle donc? de nous exciter à la joie, de la manifester par les chants de la victoire, par des mouvements
Pag. 183. qui éclatent au dehors. Nos saints prophètes y invitent toute la nature ; jusqu'aux fleuves et aux montagnes, tout doit prendre part à notre sainte allégresse. Ce n'est pas à un peuple en particulier que s'adresse la voix du Prophète, mais à tous les peuples du monde, parce que tous sont intéressés dans le bienfait qu'il rappelle. Tous les lieux que le soleil éclaire de ses rayons, ont entendu la parole évangélique. L'univers tout entier a été sauvé de la mort, et le joug de l'erreur, qui pesoit sur toutes les nations, a fait place à une nouvelle philosophie. En conséquence : *Peuples applaudissez, battez des mains ;* ces mains impies qui, chaque jour, présentoient à de fausses divinités un sacrilége encens ; ces mains sanguinaires, qui s'armoient d'un fer parricide, pour des sacrifices qui outrageoient la nature, qu'elles fassent aujourd'hui retentir leurs applaudissements en l'honneur du seul vrai Dieu. Que ces mêmes bouches, qui auparavant exhaloient les
Pag. 189. blasphèmes et se souilloient de libations impures, s'ouvrent en liberté pour chanter l'hymne de la victoire. Tels des combattants, quand il voient ployer l'armée ennemie, laissant là leurs armes, jettent à la fois de grands cris, qui achèvent de

porter la terreur dans les rangs en déroute, et, par les signes de leur allégresse, font reconnoître qu'ils sont maîtres du champ de bataille.

Tout l'honneur en appartient à Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui a terminé cette effoyable lutte, en soumettant à sa puissance le *Fort armé*, qu'il a chargé de chaînes, dépouillé de ses armes, et chassé de ses arsenaux. Vainqueur pacifique et généreux, il appelle au partage de la victoire ceux-là mêmes qui furent étrangers au combat. Il commanda longtemps à l'avance le chant triomphal qu'ils auront à lui présenter, comme s'ils avoient été ses compagnons d'armes, et que la victoire fût leur ouvrage. C'est lui qui nous autorise à nous mêler à son triomphe pour chanter ensemble avec solennité : *O mort! où est ton aiguillon? où est ta victoire, ô mort?* Le jour où le peuple Hébreu fut sauvé des eaux de la mer Rouge, devenue le tombeau de l'Egyptien, il fit retentir le rivage de ces paroles : *Chantons les louanges du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa gloire avec magnificence.* Notre victoire à nous est bien plus éclatante; c'est bien plus que les Egyptiens précipités au fond de la mer, que l'orgueil de Pharaon dompté, que des armes terrestres enlevées à l'ennemi, que le passage ouvert à travers les eaux de la mer Rouge, et l'entrée dans une terre promise, et la manne tombée du ciel, et l'eau jaillissant du rocher; c'est l'armée des Démons

Luc. XI. 21.

I. Cor. XV. 55.

Exod. XV. 1.

vaincue ; c'est leur superbe chef enchaîné ; c'est toute la malice des enfers déconcertée ; c'est la nature humaine régénérée dans les eaux sacrées du baptême ; c'est le ciel ouvert à nos espérances..... Répétons donc avec le Psalmiste : *Peuples, applaudissez, battez des mains* en reconnoissance du bienfait qui nous a affranchis du joug de la superstition et de l'idolatrie, introduits dans l'héritage céleste. *Poussons, en l'honneur de Dieu, des cris d'allégresse ;* c'est-à-dire portons à ses pieds nos actions de grâce ; à lui la victoire, à lui le triomphe. Où sont-ils maintenant les ennemis de la divinité de Jésus-Christ? Cette qualification de grand
Pag. 190. roi, donnée au Père par nos saintes Ecritures, le Prophète ne la donne pas moins à Jésus-Christ. Que l'on vous parle de son crucifiement, de sa sépulture, de sa descente aux enfers, ne vous découragez pas : il est le Très-Haut, il l'est par sa nature ; ce qui est d'une nature aussi relevée ne sauroit déchoir, et n'a rien à perdre même en s'abaissant (1). La preuve, c'est que même dans le sein de la mort
Joan. 1. 9. il fera éclater sa toute-puissance. Il est la lumière qui luit au milieu des ténèbres ; et la plus profonde obscurité ne peut rien contre la vivacité de ses rayons. Durant qu'il est parmi les morts, vous le

(1) Bossuet développe admirablement cette pensée, dans son *Serm. sur la Nativité de Notre Seigneur*, tom. II, pag. 428.

voyez ébranler et abattre à ses pieds tout ce qu'il y a de plus fort (1).....

C'étoit là le tableau que le prophète avoit sous les yeux, quand il disoit : *Le Seigneur est le Très-Haut, il est terrible ; c'est le grand Roi qui domine toute la terre.* Vers. 2.

David qui l'a vu dans l'indigence de sa crèche, et dans l'ignominie de son tombeau, le contemple sur le trône, aux pieds duquel il rassemble le genre humain comparoissant devant lui pour y être jugé, et recevoir, ou les immortelles récompenses promises à la vertu, ou l'éternel châtiment destiné au crime.

Il embrassoit également dans sa pensée le salut qui devoit être un jour donné au monde. Auparavant ce grand Roi, c'étoit lui ; mais on ne le savoit pas ; car, nous dit son évangéliste, le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu. Mais, grâces au bienfait de son incarnation, en s'associant à notre nature, il s'est fait reconnoître pour le grand Roi. Joan. I. 10.

Royauté de Jésus-Christ. Sa souveraine domination sur les esprits et sur les cœurs, manifestée par le pouvoir donné à ses Apôtres, et par l'étonnante propagation de la parole évangélique.

Partout sa parole est un ordre qui s'exécute à

(1) Ce que nous omettons ici se trouve traduit plus haut, à la page 561 de ce volume.

l'instant, et, plutôt que d'y contrevenir, on abandonnera la vie sans regret. Tout autre monarque tient sa royale prérogative de l'obéissance qu'on lui rend; celui-ci la donne à ceux qui lui obéissent. C'est que partout ailleurs il n'y a que le nom de roi : la chose même n'est qu'ici. La belle royauté que celle qui a fait descendre le ciel sur la terre, a appelé les Barbares à l'école de la philosophie, a appris aux cœurs les plus sauvages à
Vers. 4. égaler la perfection des Anges, *nous a assujetti tous les peuples, a mis les nations sous nos pieds.* L'étonnante merveille ! De ses propres bourreaux il a fait ses adorateurs, de ses ennemis les plus implacables il a fait des serviteurs fidèles, dévoués à ses lois, jusqu'à mourir pour elles; car ses Apôtres
Pag. 193. n'étoient que ses instruments. Lui seul a fait ces miracles. C'étoit lui qui marchoit au-devant de leurs pas, et les remplissoit du saint héroïsme qu'ils ont manifesté. Autrement, des ignorants, de misérables
Pag. 192. artisans, tels qu'étoient les Apôtres, seroient-ils venus à bout de convertir l'univers, de triompher comme ils l'ont fait de tant d'obstacles réunis, et comment? Par la seule puissance de sa parole, que dis-je? par une vertu toute-puissante, plus forte que toutes les paroles. Comment donc? Il leur suffisoit d'invoquer le nom du crucifié; et la mort s'éloignoit, les Démons prenoient la fuite, les malades étoient guéris, les pécheurs les plus endurcis

changeoient de vie, les éléments eux-mêmes ne savoient plus opposer de résistance (1). Quand son nom seul, invoqué par ses Apôtres, produit des œuvres si extraordinaires, étonnez-vous encore de le voir en opérer par lui-même, jusqu'à se ressusciter par sa propre vertu. Qui dispose avec cet empire de la vie des autres, peut bien exercer la même puissance sur la sienne propre.

Il a choisi un héritage pour nous le donner, un héritage qui est la gloire de Jacob, son bien-aimé. Vers. 6. Voyez quelle rigoureuse précision dans l'énoncé de la prophétie. Après avoir dit qu'il *nous a assujetti tous les peuples*, les Juifs, d'abord, venus à la prédication de saint Pierre, au nombre de trois mille, puis de cinq mille, d'un seul coup, ensuite les nations, comme il l'avoit prédit lui-même par ces paroles : *J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette bergerie, il faut aussi que je les amène :* Joan. x. 16. Pour répondre à l'objection : Pourquoi donc tous les Juifs ne croient-ils pas : *Il a choisi*, dit-il. Ce que l'Apôtre explique dans ces termes : « Ce n'est pas que la parole de Dieu soit demeurée sans effet ; car ceux qui descendent d'Israël ne sont pas tous Israélites; et quoiqu'ils soient tous sortis d'Abraham, ils ne sont pas tous ses enfants ; mais c'est Isaac, lui a dit le Seigneur, qui sera appelé votre race, Rom. ix. 6.

(1) Voy. au volume suivant l'article *Apôtres*, *leurs miracles*.

c'est-à-dire, que ceux qui sont enfants selon la chair, ne sont pas pour cela enfants de Dieu ; mais que ce sont les enfants de la promesse qui sont réputés être la race d'Abraham. » *Héritage* bien glorieux en effet; car, qu'y a-t-il de plus honorable que la foi, par les espérances qu'elle donne? Héritage *choisi*, par une prédilection spéciale; non pas que les autres peuples aient été délaissés; mais parce que, tous ayant été appelés, tous ne seront pas du nombre des élus. Qu'on se rappelle la plupart des paraboles de l'Evangile.

Vers. 6. *Dieu s'est élevé parmi les acclamations. Elevé*, de lui-même, par sa propre force. Il n'a pas été porté, comme autrefois Elie, sur un char de feu, soutenu, à travers une route qu'il ne connoissoit point, par une force étrangère. Lui, retournant dans ses propres états, il connoît bien le chemin qui y conduit, il y remonte de son seul mouvement. Ainsi lisons-nous, dans le récit que saint Luc
Act. 1. 10. nous a laissé de son ascension : *Comme les disciples étoient attentifs à le regarder monter au ciel.* Vous
Pag. 194. l'avez vu, avant sa passion, marcher sur les eaux, sans qu'elles fléchissent sous le poids d'un corps assujetti aux infirmités de notre nature ; à plus forte raison ce même corps, revêtu, après sa résurrection, d'une nature incorruptible, immortelle, a-t-il pu, sans effort, s'élever dans le ciel. *Parmi les acclamations*, dit le Prophète ; mais l'historien n'en parle

pas ; au contraire, il nous peint ses Apôtres surpris, étonnés, regardant en silence leur maître qui s'éloigne du milieu d'eux. Rappelez-vous ce que nous avons dit au commencement de cette explication. L'Ecriture a souvent un langage allégorique, dont il faut pénétrer le sens. Les acclamations célèbrent une victoire. Et ici, quelle victoire! Celle qui a été remportée sur la mort, sur le péché, sur les Démons, sur l'idolatrie, sur le monde et sur la nature entière, contre des ennemis dont pas un n'a pu résister à notre invincible conquérant. Aussi l'Apôtre, dans le transport de son admiration, s'est-il écrié : *Ayant désarmé les principautés et les puissances, il les a exposées en spectacle avec une souveraine autorité, après en avoir triomphé par lui-même.* Et encore : *Il a effacé, par ses ordonnances, la cédule, écrite de notre main, laquelle rendoit témoignage contre nous : il a entièrement aboli cette cédule qui nous étoit contraire, en l'attachant à sa croix.* Tout cela se faisoit sans témoins, dont les acclamations sensibles applaudissent à sa victoire ; elle se manifestoit par ses suites : elle s'apprenoit à tout l'univers; elle y retentissoit avec plus d'éclat que les sons de la trompette ou le bruit du tonnerre n'auroient pu lui en donner ; car ni le son de la trompette, ni le bruit du tonnerre ne sauroient se faire entendre jusqu'aux extrémités de la terre, comme l'a fait cette voix des Apôtres, faisant reten-

Coloss. II. 15.

Ibid. 14.

tir à la fois dans tous les lieux du monde les mêmes accents. Que Paul ou d'autres prêchassent, n'importe, partout c'étoit le même Evangile; et vous le voyez dans le livre des Actes, où il est dit : Toute la multitude de ceux qui croyoient n'avoit qu'un cœur et qu'une âme. Cette unanimité dans les prédicateurs et dans les disciples, n'étoit-elle pas une acclamation plus retentissante que la trompette? N'étoit-elle pas une solennelle reconnoissance de la victoire obtenue par Jésus-Christ? A peine ses Apôtres entroient dans une ville, leur présence seule convoquoit les auditeurs; les peuples accouroient : *Chantez, chantez, à la gloire de notre Dieu; chantez à la gloire de notre Roi, parce que le Seigneur est le roi de toute la terre;* non-seulement parce qu'il en fut le Créateur, mais plus particulièrement parce qu'il en est devenu le sauveur.

Act. IV. 32.

Que veut dire ce qu'il ajoute : *Chantez avec intelligence?* C'est-à-dire, non pas seulement de bouche, mais par les actions. Célébrez sa gloire, moins encore par les cantiques que par les bonnes œuvres.

Vers. 10. *Les princes des nations se sont unis au Dieu d'Abraham.* L'Evangile a soumis à Jésus-Christ, non-seulement les particuliers, mais les rois avec leurs peuples. *Au Dieu d'Abraham;* parce que le Dieu que nous servons est le même qu'ont adoré nos pères. Un seul Législateur dans l'ancien et le nouveau Testament. Ouvrez les prophéties de Jérémie

Pag. 96.

et de Baruch : Le Dieu qui donna la loi sur le mont Sinaï, est le même qui a pris naissance au sein d'une Vierge. Le même Jésus qui s'est incarné dans le temps, a donné au peuple d'Israël la loi qui le gouvernoit. *Les princes des nations se sont unis au Dieu d'Abraham.* Comment donc tous les peuples n'en font-ils plus qu'un seul aujourd'hui? Le Prophète a repondu? *Parce que les forts de la terre ont été infiniment élevés.* Ces *forts* de la terre, ce sont les Apôtres, ce sont tous les fidèles appelés à bon droit les forts de la terre, pour la victoire remportée sur les Démons, sur les tyrans, sur les tortures, sur la mort elle-même (*).

Il est à remarquer que saint Jean l'évangéliste affecte de produire souvent le témoignage que saint Jean-Baptiste a rendu à Jésus-Christ. Il y revient avec complaisance, et certes avec une haute sagesse. Il savoit combien le saint précurseur étoit considéré parmi les Juifs, comme on le voit par le témoignage que lui rend à lui-même l'historien de cette nation, Josephe. Les autres évangélistes appuient du témoignage des prophètes anciens, chacune des circonstances de la vie de Notre-Seigneur. Saint Jean qui parle avec plus d'élévation que les autres évangélistes, alléguant un témoignage plus clair et plus récent, ne produit pas seulement des morts,

(*) *Expos. in ps.* XLVI, Morel, *Opusc.*, tom. III, pag. 210 et suiv.

mais un témoin vivant, contemporain, qui a vu, qui a baptisé et montré Jésus-Christ (*).

Un homme a été envoyé de Dieu qui s'appeloit Jean.

T. VIII Bened. Pag. 42. L'évangéliste saint Jean, après avoir exprimé dans son exorde ce qu'il y a de plus important et de plus nécessaire à connoître du Verbe Dieu, poursuit son sujet; il va nous parler du précurseur, de même nom que lui, qui devoit annoncer le Verbe :

Joann. I. 6. *Un homme a été envoyé de Dieu.* Ne croyez donc pas que de la bouche de cet envoyé sorte rien d'humain; non, car ce ne sera pas en son seul nom qu'il parlera, mais au nom de celui par qui il est envoyé. D'où vient qu'il est appelé *Ange*. Or, le devoir et le ministère de l'Ange, c'est-à-dire de l'ambassadeur, c'est de ne rien dire de soi-même.

Le saint précurseur, Jean-Baptiste, est envoyé pour rendre témoignage à Jésus-Christ, *afin que tous crussent en lui.* Non pas que Jésus-Christ eût besoin de témoignage; c'est par suite de l'abaissement auquel il a bien voulu se soumettre, qu'il charge un homme de rendre témoignage de lui. De même qu'en se revêtant de notre chair, il ménageoit la foiblesse de nos regards qui n'auroient

(*) Hom. XII *in Joann.*, Morel, *Nov. Test.*, t. II, p. 83; tom. VIII Bened., pag. 72, 73.

pu soutenir l'éclat de sa majesté, si elle s'étoit manifestée sans voiles; de même, il donne la charge à un de nos compagnons de rendre témoignage de lui, parce que, agissant en toutes choses pour notre salut, il a plutôt égard à la foiblesse et à l'utilité des hommes qu'à sa propre dignité. Si donc Jean-Baptiste vient rendre témoignage à Jésus-Christ, ce n'est point pour donner plus de force et d'autorité à la parole du Seigneur, et la rendre plus persuasive : ce n'est que pour disposer plus facilement ses concitoyens à croire en lui, par l'entremise de son ambassadeur. Ainsi, après avoir dit, en parlant de Jean : *Il fut envoyé pour rendre témoignage à la lumière*, l'évangéliste ajoute : *Il n'étoit pas la lumière*. Pourquoi ? Afin d'empêcher qu'on n'eût de lui l'idée, que l'on est assez porté à se faire de ceux qui rendent témoignage, en les croyant plus grands et plus considérables, plus dignes de foi que celui qui est l'objet de ce témoignage ; soupçon téméraire, qui est ici prévenu par cette déclaration: qu'il n'étoit point la lumière ; déclaration qui manifeste l'extrême distance qu'il y a de celui qui rend le témoignage, et de celui à qui il est rendu (*). Joann. I. 7, 8.

D'où est-il donc venu, celui-là qui remplit tout, qui est présent partout? Quelle place a-t-il laissée déserte, en la quittant, pour se rendre parmi nous,

(*) Hom. VI *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 52--55.

ce grand Dieu, dont la main renferme et soutient tout dans l'univers? Non, il ne s'est déplacé de nulle part : il étoit dans le monde ; mais parce qu'il n'y étoit pas connu, il sembloit étranger. Il s'y est fait reconnoître en se montrant parmi les hommes, revêtu d'une chair semblable à la nôtre. C'est cette descente et cette manifestation que l'Ecriture appelle son avénement (*).

Dites avec l'Apôtre que Jésus-Christ est Fils de Dieu ; Paul de Samosate vient à la charge pour dire qu'il en est le Fils comme beaucoup d'autres. L'Apôtre le confond par le mot ajouté immédiatement qu'il est *l'héritier*. L'hérétique s'unit alors avec Arius, pour arguer de ce mot qu'il y a infériorité. Saint Paul réfute l'un et l'autre par ces paroles, qu'il est la *splendeur de la gloire du Père* et le caractère de sa puissance. Par où il terrasse à la fois et ceux-ci, et Sabellius, et Marcel, et Photin (**).

Hebr. I. 2.

T. VIII Bened. Pag. 27.

Les autres évangélistes avoient commencé l'histoire de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ par son incarnation : saint Mathieu par sa descendance de David ; saint Luc par le récit de ce qui concerne Marie ; saint Marc par les mêmes faits, auxquels il

(*) Hom. IX *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 67 ; t. VIII Bened., pag. 58.

(**) Hom. II *in Epist. ad Hebr.*, tom. XII Bened., pag. 18 ; Molinier, IVe *Disc. sur la vérité de la relig. chrét., Serm. chois.*, tom. XIII, p. 274 et suiv.

ajoute celui de la naissance de Jean-Baptiste. Saint Jean réduit son incarnation à ce peu de mots : *Et le Verbe s'est fait chair.* Il ne dit rien de sa conception, de son enfantement, de son accroissement, de son éducation ; pour nous entretenir aussitôt de sa divine génération. Quel a été son dessein? Je vais vous l'apprendre. Les autres évangélistes s'étant arrêtés à son incarnation, il étoit à craindre que des esprits étroits et rampants bornassent toutes leurs vues à sa simple humanité ; et telle a été, en effet, l'erreur de Paul de Samosate. Afin de la prévenir, saint Jean s'empresse de détacher ses lecteurs de ces idées terrestres. Il les transporte dans le ciel, au sein même de la Divinité, et leur révèle son existence avant tous les temps. Ce n'est point, comme ses prédécesseurs, à une époque humaine, telle que celle du roi Hérode, de l'empereur Tibère ou de Jean-Baptiste, qu'il attache ses commencements, mais à l'éternité même qui n'a point de commencement. Non pas que, dans le développement de son histoire, il ne nous fasse voir que le Dieu, et ne tienne aucun compte de son humanité, pas plus que les autres qui nous avoient montré l'homme dans Jésus-Christ, n'aient oublié de rendre témoignage à son éternelle génération. Conduite pleine de sagesse ; elle manifeste que tous étoient dirigés par le même Esprit dont l'inspiration établit dans leurs récits l'harmonie la plus parfaite.

Joan. I 14.

Par ce mot *Verbe*, n'entendez point ni rien de créé, ni une simple parole, comme seroit dans le langage de l'Ecriture, la parole de la prophétie, ou les ordonnances que Dieu fait à ses
Ps. cxi. 28. Anges, et ils obéissent à sa parole. Le Verbe, dans Jésus-Christ, est une substance, une personne distincte, éternelle, ce qu'exprime l'évangéliste par
Joan. i 1. ces mots : *Au commencement étoit le Verbe*, coéternel à Dieu. *Le Verbe étoit au commencement avec Dieu*. Le Père n'a jamais été sans son Verbe, ni le Verbe sans son Père. Toujours Dieu avec lui, et dans sa propre hypostase (1). Comme donc ce mot : *Au commencement étoit le Verbe*, montre l'éternité ; de même celui-ci : *Le Verbe étoit au commencement* marque la coéternité.

Mais comment étant *avec Dieu*, étoit-il *dans le monde ?* — C'est parce qu'étant Dieu, il étoit avec
Pag. 28. Dieu, et dans le monde : soit le Père, soit le Fils, ni l'un ni l'autre n'est renfermé dans des bornes. Chacune de ses perfections est sans limites ; donc sa substance n'a jamais eu de commencement temporel.

On nous dit : S'il est Fils, comment se peut-il faire qu'il ne soit pas plus jeune que son Père ? car celui qui provient d'un autre est nécessairement

(1) « Le Verbe étoit en Dieu en hypostase, c'est-à-dire subsistant par lui-même, et non comme un accident sans sujet. » (Le Merre sur cet endroit, *Traduct. de S. Jean Chrysost.*, tom. 1, pag. 111.)

postérieur à celui de qui il tient la naissance. — Je réponds que ce sont là des idées humaines; que s'engager dans ces questions, c'est s'exposer à en faire de plus inconvenantes encore, et auxquelles une oreille chrétienne ne doit pas s'ouvrir. Là où il est question de Dieu, nulle comparaison avec la nature de l'homme sous le joug de la nécessité, et à qui seule ces sortes de raisonnements sont applicables. Cependant, pour aider les foibles intelligences, empruntons ici une image tirée des choses sensibles. Dites-moi : Le rayon de soleil provient-il de la substance de cet astre ou de quelqu'autre corps? la réponse n'embarrassera personne. Si donc le rayon émane du soleil, dira-t-on qu'il soit moins ancien que le foyer de lumière d'où il sort? non sans doute, puisqu'il n'y eut jamais de soleil sans rayon? Or, si parmi les êtres visibles et sensibles, il en en est qui n'existant que par un autre, n'en sont pas moins anciens que celui par qui ils existent; pourquoi vous refuseriez-vous à croire qu'une nature invisible et aussi ineffable, ne puisse avoir avec son principe une identité absolue et telle qu'elle convient à son Essence? Aussi l'apôtre saint Paul appelle-t-il ce même Fils d'un nom par lequel il déclare tout à la fois et qu'il émane du Père et qu'il lui est coéternel : *Par lui*, dit-il, *Dieu a créé les siècles et le temps*. Il n'y a donc nulle espèce de temps intermédiaire entre le Fils et le Père. S'il n'y en a point, Hebr. I. 3.

le Père ne lui est donc point postérieur ; il lui est coéternel. Car ces termes *avant* et *après*, sont des distinctions de temps, que Dieu ne connoît point ; il est au-dessus des siècles et des temps.

Que si vous vous opiniâtrez à donner au fils un commencement, prenez garde que vous supposez de même à Dieu le Père un commencement, plus reculé, il est vrai, mais qui n'en est pas moins un commencement. Qu'il soit plus ou moins long, n'importe, toujours en est-ce un ? Reconnoissez donc ici
Joann. v. 23. la vérité de cette parole de Jésus-Christ : *Celui qui n'honore pas le Fils, n'honore pas le Père* (*).

Moïse faisant l'histoire de la création, la com-
Gen. i. 23. mence par ces mots : *Au commencement Dieu a fait le ciel et la terre*, et la poursuit par une description détaillée : mais il s'arrête aux choses purement sensibles, s'abstenant même de parler des choses invisibles. Saint Jean remonte bien plus haut; son récit commence, non par les ouvrages, mais par leur auteur, par celui qui les a créés. Tout ce que Moïse exprime et tout ce qu'il a omis, il le
Joann. i. 3. renferme dans ce peu de paroles : *Tout a été fait par lui.* Ce n'est pas assez ; et il ajoute : *Et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui.* C'est-à-dire rien de ce qui peut tomber sous les sens, ou de ce qui est invisible et purement intellectuel, n'a été fait

(*) Hom. II *in Joann.*, Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 32 et seq.

que par la vertu et par la puissance du Fils. Remarquez la précision de ces paroles : Tout a été fait par lui ; donc Jésus-Christ est créateur universel ; donc il est Dieu, car à Dieu seul appartient la toute-puissance. *Rien de ce qui a été fait ;* il y a donc quelque chose qui n'a point été fait. Oui, le Saint-Esprit incréé, consubstantiel à Dieu, n'a point été fait. Mais *de tout ce qui a été fait, rien n'a été fait sans lui.* Cette addition étoit donc nécessaire tout à la fois pour manifester davantage, et la toute-puissance du Fils, et la consubstantialité du Saint-Esprit (*).

Homélie xi sur les paroles de saint Jean : *Il est venu dans le monde, et les siens ne l'ont point reçu.* (Chap. i, vers. 11.)

Le Dieu dont l'amour qu'il nous porte ne connoît point de bornes dans sa clémence et ses bienfaits, épuise, mes très-chers frères, tous les moyens imaginables pour nous engager dans les voies de la vertu. Il veut que nous méritions ses faveurs ; mais il ne contraint, il ne violente personne. C'est par le seul mouvement de la persuasion, par l'attrait de ses bienfaits, qu'il appelle ceux qui consentent à aller à lui. Il ne veut pas d'autres chaînes que celles de l'amour. Voilà pourquoi, au moment où il a paru dans le monde, les uns l'ont reçu, les au- T. viii Bened. Pag. 56.

(*) Hom. v *in Joann.*, tom v Bened., pag. 42.

tres l'ont repoussé. Il ne lui faut point de serviteur qui le serve malgré lui, à contre cœur; il n'admet, près de lui que ceux qui le demandent, qui s'attachent à sa personne de plein gré, et lui rendent
Pag. 57. des actions de grâces de cette douce servitude. Les hommes, qui ne peuvent se passer du secours de leurs semblables, ont des serviteurs qu'ils contraignent impérieusement à leur obéir, jusqu'à en faire des esclaves qui leur appartiennent; il n'en est pas ainsi de Dieu, parce qu'il n'a besoin de personne et qu'il se suffit à lui-même; tout ce qu'il fait, il le fait dans le seul intérêt de notre salut, et laisse tout à notre libre arbitre et à notre volouté propre, sans jamais exercer aucune violence, sans avoir jamais d'autre mobile que notre bien; si loin de toute contrainte qu'il ne feroit aucun cas d'un service qui ne feroit que se prêter et non pas se donner à lui.

Pourquoi donc, allez-vous me dire, châtier si sévèrement ceux qui refusent de lui obéir? Pourquoi cette menace d'un enfer pour ceux qui transgressent ses commandements? Parce qu'étant essentiellement bon, il s'intéresse à ceux mêmes qui le dédaignent. On a beau le fuir : il ne s'éloigne point. La première voie qu'il ouvre, est celle de la persuasion, celle des bienfaits et des récompenses; quand on n'y veut pas entrer, il en substitue une autre, celle des châtiments et des supplices,

voie rigoureuse, sans doute, mais nécessaire. On ne veut pas de la première : on ne peut échapper à la seconde.

Eh ! n'est-ce pas la même chose dans les législations humaines ? Elles ordonnent de rigoureux châtiments contre les infracteurs. Les accusons-nous pour cela d'une excessive sévérité ? Au contraire, nous les en respectons davantage. Nous savons gré à leurs auteurs d'avoir pourvu à notre sûreté personnelle, sans être animés par aucun intérêt propre, sans même connoître, la plupart du temps, ceux qui doivent profiter de la protection que leurs codes assurent à la tranquillité publique, soit par les récompenses décernées aux gens de bien, soit par les punitions infligées aux pervers. Que si nous leur accordons et des hommages et de la reconnoissance, combien plus encore n'en devons-nous pas au Seigneur, pour les tendres soins qu'il nous prodigue ? Car, y a-t-il quelque comparaison à faire entre Dieu et les hommes ? Les richesses de la bonté divine sont ineffables et surpassent toute intelligence.

Ici, mes frères, renouvelez votre attention. *Il est venu chez soi*, non par nécessité ; Dieu, comme je l'ai dit, n'a besoin de rien ; il n'est venu que pour répandre ses grâces et ses bienfaits sur les siens. Et quoiqu'il soit venu pour leur utilité, pour leur faire du bien, ceux qui étoient les siens ne l'ont

point reçu; ils l'ont même rejeté, et non-seulement rejeté, ils l'ont chassé de sa vigne, ils l'ont tué. Toutefois sa bonté ne s'est point lassée. Non-seulement il ne les a point exclus de la pénitence; mais il leur a promis que si, après un aussi exécrable attentat, ils vouloient croire en lui, leur crime leur seroit pardonné, et qu'ils seroient élevés au même rang que ceux qui n'avoient rien de semblable à se reprocher, au même rang que ses amis les plus fidèles.

Et la preuve que je n'avance ici rien au hasard: l'histoire du bienheureux Paul nous la fournit avec
Pag. 558. éclat. Il avoit persécuté violemment Jésus-Christ descendu de la croix; il avoit lapidé, par les mains des Juifs, Etienne, son martyr. A peine eut-il reconnu ses égarements pour en faire pénitence, et revenir à ce Jésus qu'il avoit si cruellement persécuté, que le Seigneur, non content de l'admettre dans sa plus intime familiarité, l'a établi le prédicateur et le docteur de tout l'univers; lui, naguères blasphémateur, l'ennemi acharné de ce même Jésus. C'est lui-même qui, dans la joie dont son cœur est pénétré pour la bonté et la miséricorde que Dieu a exercée à son égard, ne rougit pas de le déclarer hautement, et consigne dans ses épîtres immortelles comme sur l'airain le récit de ses premiers attentats, aimant mieux s'exposer au risque de se diffamer lui-même, en publiant ses crimes passés,

pour faire éclater la divine miséricorde, qu'au reproche d'ingratitude en les dissimulant. Voilà pourquoi vous l'entendez si souvent parler des persécutions qu'il a faites à l'Eglise, des piéges qu'il lui a tendus, des guerres qu'il avoit excitées contre elle; tantôt disant : *Je ne suis pas digne* I. Cor. xv. 9. *d'être appelé Apôtre, parce que j'ai persécuté l'Eglise de Dieu.* Tantôt : *Jésus-Christ est venu dans* I. Tim. I. 15. *le monde pour sauver les pécheurs, entre lesquels je suis le premier.* Et encore : *Vous savez de quelle* Gal. I. 13. *manière j'ai vécu autrefois dans le judaïsme, avec quel excès de fureur je persécutois l'Eglise de Dieu et la ravageois.* C'étoit, de sa part, une sorte de représaille de la magnanimité avec laquelle Jésus-Christ avoit bien voulu supporter ses provocations, et en même temps un motif de confiance qu'il présente à ceux qui seroient tentés de désespérer. Car tel est, dit-il, le dessein de miséricorde que Jésus-Christ a exercé envers lui : en faisant ainsi éclater dans sa personne sa patience et les magnificences de sa bonté, il a voulu donner le témoignage authentique, que, pour obtenir la vie éternelle, il suffisoit de croire en lui. Les hommes s'étoient rendus coupables de trop de crimes pour en pouvoir jamais attendre le pardon ; Jésus-Christ est venu le leur apporter : *Il est venu chez soi,* dit l'évangéliste, il n'a pas dédaigné les ingrats. *Et les siens ne l'ont point reçu.*

Il y a de quoi s'étonner encore, que l'évangéliste ne rougisse pas pour son maître de tant d'outrages qui lui avoient été faits, et qu'il ait même la confiance d'en transmettre la mémoire par ses écrits. Cette franchise devient une preuve non équivoque de sa véracité. On rougit, non pour celui qui reçoit l'outrage, mais pour celui qui s'en rend coupable. Eh! comment rougiroit-il pour son divin maître
Pag. 59. des outrages qu'il a reçus, puisque c'est là même, ce qui a fait mieux ressortir sa gloire, en ce que son amour n'en a que mieux éclaté envers ceux qui l'avoient le plus outragé? C'est pour ceux-là qu'il faut rougir; parce que, dans l'opinion de tous les peuples, leur crime les a rangés parmi les ingrats et les impies; justement punis, et par les maux qu'ils se sont attirés, et par la privation des bienfaits qu'ont obtenus ceux qui l'ont reçu. *Tous ceux qui l'ont reçu*, ajoute l'évangéliste, *il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.*

Mais pourquoi, ô bien heureux disciple, ne nous racontez-vous pas à quel supplice ont été livrés ceux qui ne l'ont pas reçu? Vous vous contentez de nous apprendre qu'ils étoient les siens, et que le maître étant venu chez soi, les siens ne l'ont point reçu; mais vous n'ajoutez pas ni à quelle peine ils sont condamnés, ni à quels supplices ils sont réservés. Peut-être qu'en le leur découvrant, vous leur auriez inspiré une frayeur salutaire qui auroit amolli

la dureté de leur cœur. Eh ! quel plus grand supplice l'évangéliste pouvoit-il leur mettre sous les yeux, que la menace d'être privés du titre glorieux d'enfants de Dieu, s'ils s'en rendoient indignes, en refusant volontairement de le recevoir? Mais ce n'est point à ce seul châtiment que se bornera la vengeance. Le feu de l'enfer, le feu qui ne s'éteindra jamais, voilà le sort qui leur est réservé; et l'évangéliste ne manque point de le déclarer dans la suite de son histoire.

En attendant, il expose, bien que sommairement, les avantages ineffables que recueillent ceux qui l'ont reçu : *Il a donné, à tous ceux qui l'ont reçu, le pouvoir d'être faits enfants de Dieu.* Esclaves ou libres, Grecs ou Barbares, savants ou ignorants, femmes, enfants, vieillards, nobles ou roturiers, riches ou pauvres, tous sont appelés au même privilége. La foi et la grâce de l'Esprit Saint effacent l'inégalité des conditions humaines, les ramènent toutes à une seule et même profession, en imprimant à chacune d'elles le même sceau royal. Est-il rien de comparable à cette bonté? Un roi, qui n'est après tout qu'un homme, pétri du même limon que le dernier de ses sujets, rougiroit d'enrôler sous ses drapeaux d'autres hommes, ses égaux dans l'ordre de la nature, et souvent meilleurs que lui par les sentiments, quand ils sont entachés du signe de la servitude; mais le Fils unique de Dieu ne dédaigne pas d'élever au rang de ses en- Joann. I. 12.

fants des publicains, des esclaves, les hommes de l'extraction la plus basse, de l'extérieur le plus méprisable. Tant est efficace la foi en Jésus-Christ! tant sa grâce a de force et de puissance! Et de même que par l'action du feu qui l'épure, un peu de terre brute se transforme dans le plus précieux des métaux, ainsi et plus merveilleusement encore le baptême purifie l'âme de la substance terrestre qu'elle avoit apportée. Pénétrée par la chaleur vivifiante de l'Esprit Saint, elle change ces éléments grossiers dans une empreinte céleste et toute divine qu'elle reçoit du sacrement qui la regénère.

Pourquoi encore saint Jean ne dit-il pas : Il les a faits enfants de Dieu; mais dit-il qu'*il leur a donné le pouvoir d'être faits enfants de Dieu?* C'est pour nous apprendre que nous sommes obligés à une grande attention sur nous-mêmes, pour conserver pure et sans tache l'image de l'adoption qui a été imprimée en nous par le baptême, et que personne ne peut nous enlever ce pouvoir, si nous ne le perdons pas nous-mêmes les premiers. Car, si ceux qui ont reçu des hommes quelque autorité, représentent à peu près dans l'étendue de leur pouvoir ceux de qui ils la tiennent, à plus forte raison nous qui avons reçu de Dieu cette dignité, si nous ne faisons rien qui nous en rende indignes, serons-nous les plus puissants des hommes, puisque le Dieu qui en est la source est ce qu'il y a de plus puissant et de plus

élevé. Saint Jean veut encore nous apprendre que Dieu ne répand point indifféremment cette grâce sur tous, mais seulement sur ceux qui y coopèrent par la disposition et les efforts de leur volonté. Telle est la condition à laquelle cette prérogative est attachée. Sans cette préalable disposition, le bienfait ou n'arrive pas, ou reste stérile. Par cette sage et mystérieuse économie, plus de nécessité, plus de violence, mais libre exercice de notre volonté propre. Dieu et l'homme agissent à la fois; Dieu en conférant la grâce, l'homme en faisant preuve de sa foi. Pour conserver la pureté de l'âme, il ne suffit donc pas Pag. 60.
d'être baptisé, ni de croire ; il faut, si nous voulons nous maintenir dans la possession de ce don précieux, mener une vie qui en soit digne ; et Dieu a voulu que la chose fût en notre pouvoir. Le baptême nous fait renaître par une génération mystique et spirituelle; il nous lave des souillures jusque là contractées par le péché ; c'est à notre persévérance à conserver la pureté de l'âme, et à nous défendre à l'avenir de toute souillure. Voilà pourquoi saint Jean raconte la manière dont se fait la génération spirituelle; et, par la comparaison qu'il en fait avec la naissance charnelle, il en démontre l'excellence dans ces termes : *Qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de* Joan. I. 13.
l'homme, mais de Dieu même....

Celui qui ne croit pas en Jésus-Christ, est déjà Joan. III. 19.

condamné, dit l'évangéliste saint Jean; *et le sujet de cette condamnation, c'est que la lumière est venue dans le monde, et que les hommes ont mieux aimé les ténèbres que la lumière*. C'est-à-dire, qu'ils sont punis parce qu'ils n'ont pas voulu sortir des ténèbres et recevoir le bienfait de la lumière, refus volontaire qui les laisse sans excuse. Si j'étois venu, leur dira Jésus-Christ, pour leur faire rendre compte, et les punir, ils auroient à me répondre : C'est pour cela même que nous nous sommes éloignés de vous; mais j'étois venu pour dissiper leurs ténèbres et les ramener à la lumière. Quelle pitié doit-on à l'homme qui, connoissant la lumière, préfère ses ténèbres? Après tous les bienfaits dont il les a préventus, refuser d'aller à sa suite! Il s'en étoit plaint déjà par la bouche de son Prophète : *Ils m'ont haï sans aucun sujet.* Ps. XXXVI. 22. Quand on n'est dans les ténèbres que faute de lumière, on est en quelque sorte excusable; mais, au-devant de la lumière, se fermer les yeux, est la preuve d'une mauvaise volonté et d'un coupable endurcissement. On a peine à croire à un aveuglement volontaire. L'évangéliste en découvre la cause; c'est, ajoute-t-il, *parce que les œuvres étoient mauvaises. Quiconque fait le mal fuit la lumière, et ne s'en approche pas, de peur que ses œuvres ne soient condamnées* (*). Joan. III. 20.

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 65—69.

Homélie sur la consubstantialité du Verbe.

Je me propose de parler encore aujourd'hui de la gloire du Fils unique de Dieu. Ailleurs, j'ai prouvé que l'Essence divine surpasse, mais du plus loin possible, la capacité des intelligences célestes, et qu'elle n'est bien connue que du Fils et du Saint Esprit (1). Il me reste à examiner si le Fils a la même toute-puissance que le Père; si, en un mot, il est consubstantiel à Dieu son père. Mais que dis-je examiner? quand le Fils de Dieu, lui-même, a daigné nous l'apprendre; quand la précision de ses paroles ne laisse à l'hérésie que la téméraire audace de ses dénégations. Si je m'engage dans cette question, ce n'est, je l'avoue, qu'avec une sorte de pudeur. Car pourquoi vouloir prouver une vérité aussi manifeste? Demander si le Fils est consubstantiel au Père, semble supposer un doute condamnable, et que repoussent de concert, nos saintes Ecritures, le sens commun et la nature seule, la nature qui nous montre, non pas dans l'homme seulement, mais jusque dans l'animal et dans la plante, la même substance que celle dont ils sont le produit. Pourquoi donc cet ordre, invariable partout ailleurs, seroit-il contrarié par rapport à la Divinité seule?

Mor., *Opusc.*, t. 1, p. 362.

(1) Dans ses Homélies contre les Anoméens. Voyez le vol. XI de cette *Bibliothèque*, pag. 297 et suiv.

Pag. 363. Oui, nous dit-on, dans l'ordre naturel, les fils sont de même substance que leurs pères : mais quelle proportion y a-t-il de Dieu à l'homme? Parce que Jésus-Christ sera appelé le fils de Dieu,
Luc. vi. 35. les hommes aussi sont nommés *les enfants du Très*
Ps. lxxxi. 6. *Haut, des Dieux eux-mêmes*; en faudra-t-il conclure qu'ils soient égaux à Dieu?

On vous donne à vous, qui n'êtes qu'un homme, le nom d'enfant de Dieu : l'êtes-vous au même titre que Jésus-Christ? Le nom est-il ici la chose elle-même? On vous appelle enfant de Dieu; mais l'on ne vous appelle pas son Fils unique; mais vous ne reposez point au sein du Père éternel; mais on ne
Hebr. i. 3. dit pas de vous que vous êtes *la splendeur de sa gloire, l'empreinte de sa substance, le caractère et*
Pag. 364. *la forme du Dieu tout puissant.* Or, telle est la sublime origine de Jésus-Christ. Aussi parle-t-il dans
Joan. xii. 45. son Evangile, de l'identité de substance avec Dieu son Père. Que dit-il? *Qui me voit, voit mon Père*, pour marquer la puissance qui lui est propre à lui-
Ibid. x. 30. même aussi-bien qu'au Père : *Mon Père et moi,*
Ibid. v. 21. *sommes un. Comme le Père ressuscite les morts et leur donne la vie, ainsi le Fils donne la vie à qui il lui plaît.* Que l'un et l'autre ont droit aux mêmes
Ibid. 23. hommages : *Afin*, dit-il, *que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père.* Veut-il désigner une
Ibid. 17. égale autorité dans le gouvernement? *Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi*

incessamment. S'il falloit entendre par ces mots : *Vous êtes enfants du Très-Haut,* que vous soyez égaux à Jésus-Christ, et Jésus-Christ au-dessous de Dieu, vous vous croirez aussi peut-être en droit de vous dire égaux à Dieu lui-même? Partant, comme vous n'oseriez prétendre à la Divinité du Père éternel, bien que l'on vous donne le nom de Dieu aussi-bien qu'à lui, ne tirez pas non plus avantage de ce nom de Fils qui vous est attribué. N'inférez pas de ce que vous n'avez point l'Essence divine, que Jésus-Christ ne doive point l'avoir : les passages allégués la lui donnent incontestablement.

Mais il est dit aussi qu'il *prie son Père.* Or, s'il avoit le même pouvoir, à quoi bon le prier? *Ibid.* XIV. 6.

Jésus-Christ prie son père; pourquoi? pour plusieurs raisons. Premièrement, pour nous faire connoître qu'il y a dans lui deux natures : la nature divine, celle qui, comme en Dieu son Père, *donne la vie à qui il lui plaît;* l'autre, nature humaine, toute semblable à la nôtre, laquelle se manifeste par les expressions humaines les plus propres à convaincre et les contemporains et tous les siècles futurs que son incarnation, et par conséquent son humanité n'étoient pas de vaines ombres, mais qu'elles étoient réelles. Secondement, pour condescendre à la foiblesse de sa nation. Les Juifs se scandalisoient aisément, quand ils l'entendoient proférer un langage d'un ordre plus relevé. Par exemple, il leur disoit : *Abraham, votre* *Ibid.* V. 21. *Ibid.* VIII. 56.

Père, a souhaité voir mon jour, il l'a vu et s'en est réjoui. Ne le considérant que comme un homme, ils
Ibid. 57. répondoient : *Comment auriez-vous vu Abraham, n'ayant pas encore cinquante ans?* A quoi Jésus-Christ répliquoit : *J'étois avant qu'Abraham ne fût né;* et aussitôt les Juifs prennent des pierres pour les lui jeter. Une autre fois, il leur dit : *Le pain que je donnerai pour la vie du monde, c'est ma chair*; A
Ibid. 61. cette mystérieuse doctrine ils répondent : *Ce discours est dur, qui peut le comprendre? Et*, ajoute
Ibid. 67. l'historien sacré, *plusieurs de ses disciples l'abandonnèrent et ne le suivirent plus.* De même dans vingt autres circonstances. Que dire à des hommes si peu capables d'entendre des mystères aussi relevés? Aussi Jésus-Christ s'abaisse-t-il souvent à ne les entretenir que de choses plus à leur portée; et alors ils l'écoutent, ils s'empressent de l'entendre, ils reçoivent ses paroles avidemment. C'est ce que nous voyons encore dans l'Evangile. Ainsi quand il leur en
Joan. VIII. 28. dit : *Je ne fais rien de moi-même, et je ne dis que ce que mon Père m'a enseigné; plusieurs*, c'est la re-
Ibid. 30. marque de l'évangéliste, *crurent à ses paroles.* Grâces à cet admirable mélange de grandeur et de condes-
Pag. 366. cendance, Jésus-Christ manifeste à la fois et sa divinité et son humanité; la première par la solennelle déclaration de sa consubstantialité avec Dieu son Père; l'autre par la profession éclatante que comme homme, il avoit bien voulu s'assujettir à nos

besoins, et descendre à notre langage. C'est dans ce dernier sens que s'explique la prière adressée par Jésus-Christ à Dieu son Père. Ce n'est pas comme Dieu qu'il prie : ces expressions seroient contradictoires. Dieu reçoit nos adorations, il exauce nos prières, il n'en fait point. Examinons donc ces paroles, nous allons les voir imprégnées, pour ainsi dire, de l'humanité du Sauveur. Quand il s'humilie, il s'humilie en Dieu; il n'y a que la Divinité qui soit capable de porter jusqu'à ce point l'abaissement : *Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; toutefois que votre volonté soit faite, et non pas la mienne.* Il venoit de dire à l'un de ses disciples qu'il le trahiroit; à un autre qu'il le renieroit jusqu'à trois fois; à tous qu'il seroit pour eux une occasion de scandale, et que le pasteur frappé, le troupeau tout entier seroit dispersé. Celui qui connoît l'avenir avec tant de clarté, pouvoit-il demander, comme s'il en eût douté, s'il étoit *possible* ou non, *qu'il bût ce calice de sa passion?* Ce que les Anges, ni les prophètes, ni les hommes même n'ignoroient pas, vu l'annonce que Jésus-Christ en avoit tant de fois réitérée, Jésus-Christ seul l'ignoroit-il? S'il répugne tant à boire ce calice, s'il a peur de la mort, pourquoi avoit-il déclaré qu'il falloit, et de toute nécessité, que le Fils de l'Homme fût livré, flagellé, crucifié? pourquoi reprenoit-il son Apôtre jusqu'à l'appeler Satan, parce que, sur la

Pag. 367.

Matth. XXVI. 39.

Pag. 368.

Ibid. 23. 34.

Ibid. XXVI. 54.

Pag. 670.

Ibid. XVI. 24.

dénonciation de sa mort prochaine, Pierre lui avoit dit : *Non Seigneur, cela n'arrivera pas?* Pourquoi
Luc. XXII. 15. déclarer qu'il *avoit désiré d'un désir extrême* de voir arriver ce jour? Si donc après cela vous l'entendez s'écrier : *Mon Père, s'il est possible que ce calice passe loin de moi;* quelle est l'intention de ces paroles? pour montrer la foiblesse de la nature humaine, qui répugne à l'idée de la mort et tient à la vie par un sentiment qui reconnoît Dieu lui-même pour son auteur; pour donner un témoignage invincible de la vérité de son incarnation, et réfuter à l'avance les objections de l'hérésie contre son humanité. Comme Dieu, il prédit, il souhaite le moment de sa mort : comme homme, il la redoute, et demande du secours contre ses approches. Les paroles qui suivent démontrent bien que c'est par son
Joan. X. 18. propre choix qu'il s'est offert à la mort : *J'ai le pouvoir de quitter la vie, et j'ai le pouvoir de la garder; personne n'a la puissance de me l'ôter, mais j'y renonce de moi-même.* Comme il avoit dit : Que ce soit votre volonté qui soit faite, et non pas la mienne; c'est dans le même esprit, qu'après sa résurrection, il découvrira à un disciple incrédule les plaies de ses
Ibid. XX. 27. pieds et de ses mains, en lui disant : *Regarde, examine; un esprit n'a ni chair ni os;* toujours afin d'attester son humanité (*).

(*) *De Consubstant.*, Morel, *Opusc.*, tom. I, pag. 360—374; tom. I Bened., p. 501—513; *Orat.* XII *contr. Anom.*

Mon Père ne juge personne, dit Jésus-Christ, *il a donné au Fils tout pouvoir de juger.* Si ces paroles sont décisives, si le Fils a tout pouvoir de juger, il l'exerce sans restriction; il a la toute-puissance, il dispose souverainement du droit de punir et de récompenser. « — Mais c'est du Père qu'il le tient, puisque c'est le Père qui le *lui a donné.* » — N'interprétez point ce mot dans une acception humaine. Le Père ne lui a point donné quelque chose qui lui manquât; il ne l'a point engendré imparfait, capable d'acquérir. Par ce mot *il lui a donné*, l'Ecriture entend que le Fils est sorti du sein de Dieu son père, doué de toutes les perfections. Elle veut nous apprendre qu'il n'y a point deux Dieux qui soient engendrés; elle nous montre dans un même arbre la tige et le fruit: identité, et non point succession. Que par suite on demande à Jésus-Christ : *Vous êtes donc roi?* Oui, répondra-t-il, je le suis. *C'est pour cela que je suis né.* Je ne le suis pas devenu : je suis né roi. S'il est né roi, il tient également de sa naissance le privilége de juger, et de souverain arbitre des récompenses et des châtiments (*).

Joan. v. 22.

Ibid. XVIII. 37.

Jésus-Christ a dit de lui-même : *Le Père ne juge personne, mais le Fils juge tous les hommes.* Que l'hérétique, qui n'admet point l'égalité entre le Père et le Fils, nous dise : Si le Père ne juge point,

(*) *De petit. filior. Zebed.*, Morel, *Opusc.*, t. I, p. 377, 378.

mais que cette prérogative soit réservée au Fils, com-
Ibid. 19. ment celui-ci juge-t-il? Car si *le Fils ne peut rien faire de lui-même*, s'il ne fait que ce qu'il voit faire au Père : si le Père ne juge pas, et si le Fils juge tous les hommes ; comment le fils peut-il faire ce qu'il n'a pas vu? Et ne passez pas légèrement sur cet exercice du pouvoir divin ; ce n'est point là une question indifférente, elle est au contraire de la plus haute importance. Songez ce que c'est que d'être établi Juge de tous les hommes depuis la naissance des siècles jusqu'à leur consommation ; de convoquer, au redoutable jour du dernier jugement, Juifs, païens, hérétiques, tous ceux qui se sont écartés de la vraie foi ; de manifester au grand jour leurs actions les plus cachées, leurs paroles, leurs artifices, leurs manœuvres, les secrets de leurs cœurs ; de les juger, non sur des témoignages, sur des preuves, sur des présomptions, ni d'autre manière semblable, mais de les confondre par sa seule autorité. Toutefois cet acte de pouvoir si grand, si solennel, Jésus-Christ l'exerce de lui-même, sans avoir vu le Père agir, sans prendre sur lui modèle, puisque le Père ne juge pas. On le voit également ailleurs agir toujours avec autorité, quand il donne des préceptes, dans toutes les circonstances. Lorsqu'il se fut transporté sur la montagne pour y promulguer un nouveau Testament, comment s'ex-
Matth. v. 27. prime-t-il? *Vous avez appris qu'il a été dit aux*

anciens, vous ne tuerez pas, et quiconque tuera méritera d'être condamné par le jugement..... Vous avez appris qu'il a été dit, œil pour œil, dent pour dent. Et moi, je vous dis de ne pas résister au mal qu'on veut vous faire, mais, etc. Quoi donc! celui qui ne fait rien par lui-même, corrige même les ordonnances du Père; il réforme sa législation! Quand je dis *corrige*, ne prenez pas ce mot pour un blasphème, comme si le Père étoit moins puissant que le Fils. Si l'ancienne législation étoit inférieure à la nouvelle, il ne faut pas l'imputer à Dieu, mais au peuple qui recevoit la loi. L'ancien Testament a été l'ouvrage du Fils, comme le nouveau fut celui du Père. Comment donc, je vous le demande, peut-on dire du Fils qu'il ne fait rien de lui-même, lorsqu'il ajoute à l'ancien Testament, lorsqu'il montre une telle autorité? Les Juifs étoient surpris que Jésus enseignât avec autorité, et non comme les scribes et les pharisiens. Ils ne disoient pas, comme devant avoir, mais comme *ayant autorité*; car cette autorité ne lui a pas été donnée par la suite, il avoit dès lors une autorité parfaite à laquelle rien ne manquoit. Lui-même disoit hautement qu'il avoit le pouvoir de remettre les péchés; il disoit encore qu'il avoit le pouvoir de quitter la vie et de la reprendre. Il donne des préceptes avec autorité; il remet les péchés avec autorité; il a autorité sur la vie et sur la mort : et vous dites qu'il ne fait rien de lui-même! Dans quel sens

Ibid. 38.

Ibid. VII. 29.

Ibid. IX. 6.

Joan. X. 18.

faut-il donc prendre la parole de Jésus-Christ : Que le Fils ne peut rien faire à part et séparément de son Père? Tout ce que l'un fait, l'autre le fait aussi. Bien loin d'altérer l'égalité entre les deux, elle la confirme (*).

T. VII Bened. pag. 18. Les ennemis de la consubstantialité du Verbe nous arrêtent pour nous dire que les paroles, *Au commencement étoit le Verbe*, ne désignent point absolument son éternité, parce que, répondent-ils, le livre de la Genèse parle dans les mêmes termes de la naissance du ciel et de la terre. Ce langage est familier aux livres saints. On lit, dans le livre des Psaumes : *Vous êtes des dieux, et vous êtes tous enfans du Très-Haut.* Oui, par adoption; mais lui, c'est par sa propre nature. O comble d'impudence et d'impiété! Je vous parle de Dieu; et vous, vous m'allez jeter à la traverse, et la terre, et les hommes nés de la terre! Quand nous disons que Jésus-Christ est fils de Dieu, Dieu lui-même, oseriez-vous dire, dans le même sens, que l'homme soit fils de Dieu, Dieu lui-même? Quoi! vous oseriez vous prétendre l'égal du fils unique de Dieu, comme s'il n'avoit rien de plus que vous? — A Dieu ne plaise, me répliquez-vous, que je tienne un pareil langage. — Mais si

Ps. LXXXI. 6.

(*) Hom. I *in verba : Filius ex se ipso*, etc., tom. VI Bened., p. 261 —263.

vous ne prononcez pas ce blasphème, votre raisonnement y équivaut. Car vous prétendez bien avoir reçu l'adoption par la grâce. Or si Jésus-Christ ne la tient point du privilège de sa nature, mais du seul bienfait de la grâce, Jésus-Christ n'auroit donc rien de plus que vous?

Ils nous objectent ces autres paroles de l'Ecriture : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* Gen. I. 1. L'objection paroît forte ; oui, pour faire mieux valoir notre doctrine, et confondre leur blasphème. Car, de bonne foi, en quoi ces mots *créa*, et *il étoit*, se ressemblent-ils? Qu'y a-t-il de commun entre Dieu et l'homme? De quel droit mêler ce qui est essentiellement distinct et séparé? A la bonne heure s'il étoit question d'un homme, le mot *étoit* marqueroit un temps qui est passé, et fini pour lui ; mais quand on dit de Dieu, *il étoit*, que marque-t-on autre chose que son éternité? Ce qui a été fait, quel que soit le temps et le siècle où il fut, *n'étoit* pas avant d'avoir été fait. Mais le Fils de Dieu n'a point de durée qui se mesure par le temps ; il précéda tous les temps, puisque *c'est lui qui a fait tous les temps*. Le Créateur est nécessairement antérieur à la créature. Aussi, pour couper court à toutes les subtilités, l'Ecriture dit-elle : *Il étoit.*

Je vais plus loin encore, je suppose qu'il eût été dit de la terre et de l'homme : Au commencement étoit la terre, étoit l'homme. Par cela seul qu'il se-

roit question de terre et d'homme, le vague même de ces expressions ne vous porteroit pas à conclure rien de plus que ce que nous en voyons; leur simple dénomination et leur organisation physique vous ramèneroient à leur création, donc à un temps où ils n'existoient pas encore. L'Ecriture elle-même prévient ici toute équivoque; car parlant de la terre,
Ibid. 2. elle dit : *La terre étoit informe et toute en désordre ;* elle nous montre le Créateur qui lui assigne ses limites, la dépouille successivement des ténèbres et des eaux qui l'enveloppoient; et ainsi de l'homme créé du limon de la terre; en sorte qu'il devient impossible à l'esprit le plus borné de croire qu'elle soit éternelle, incréée. Mais parlant du Verbe : *Au commencement*, dit-elle, *étoit le Verbe.* On ne nous dit point ici : Au commencement Dieu a fait le Verbe, ainsi que Moïse racontant la création, dit : *Au commencement, Dieu a fait la terre ; et la terre a été faite.* Qui est-ce qui empêchoit le saint évangéliste d'en dire autant du Verbe? A quoi bon Moïse est-il si exact à nous apprendre que Dieu a créé la terre et le monde, quand eux-mêmes le proclament si visiblement à tous les yeux; témoin ces paroles du pro-
Ps. XVIII. 1. phète : *Le firmament raconte la gloire du Seigneur.* A plus forte raison saint Jean a-t-il dû nous apprendre du Verbe incréé et si fort élevé au-dessus de toutes les créatures, qu'il *étoit*, qu'il existoit, qu'il *étoit avec Dieu*, coéternel à lui. Et s'il ne l'étoit pas, s'il eût

été en effet du nombre des êtres faits et créés, le même évangéliste n'eût pas manqué de le dire, pour ne pas laisser croire qu'il étoit incréé; et non-seulement lui, mais tous les Apôtres; mais Jésus-Christ lui-même n'auroient pas permis qu'on l'ignorât. Bien au contraire, lui, si humble, si empressé de s'abaisser et de s'anéantir à nos yeux, dans tous les actes de sa vie, vous l'entendez sans cesse déclarer qu'il est consubstantiel à Dieu, son père, égal à lui en toutes choses : *Je suis dans mon Père et mon Père est dans moi. Celui qui me voit, voit mon Père. Comme mon Père me connoît, et moi aussi je connois mon Père. Mon Père et moi, nous sommes une même chose.* Voilà ce qu'il ne cesse de répéter, pour nous faire bien comprendre qu'il n'y a entre les deux nulle différence (*). Joann. x. 15. 30. 38.

L'ennemi de la consubstantialité du Verbe argumente des paroles de Jésus-Christ au moment où il va ressusciter Lazare : qu'il étoit inférieur à Dieu son père. « Il lui fallut prier, nous dit-on; sans la prière qu'il fit, la résurrection n'auroit pas eu lieu. Or, comment celui qui demande peut-il être aussi grand que celui qui accorde? » — Je lui demanderai, moi : qui est le plus grand, ou de celui qui lave les pieds ou de celui à qui on les lave? — Le second, m'allez-vous répondre? Judas étoit du nombre des *Ibid.* xi. 41.

(*) Hom. I *in Joann.*, tom. VIII Bened., pag. 17—21; Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 20—27.

disciples à qui Jésus-Christ lava les pieds : Judas étoit-il plus grand que son maître ? Non. Mais qu'y avoit-il de plus bas, ou de laver les pieds, ou de prier ? Si donc Jésus-Christ ne dédaigne pas de faire ce qu'il y avoit de plus humble, pourquoi n'auroit-il pas fait ce qui étoit plus relevé ?

Le Juif nous oppose encore la demande que Jésus-
Ibid. 34. Christ fait aux sœurs du même Lazare : *Où l'avez-vous mis ?* « Après la mort de cet homme, il ne sait pas dans quel lieu est ce corps ; une telle ignorance ne suppose-t-elle pas une foiblesse qui ne va pas avec la Divinité ? » Je répondrai encore par le même raisonnement. Dieu demande à Adam, après son péché :
Gen. III. 9. Où es-tu, dans quel lieu t'es-tu caché ? Il fait une semblable question à Caïn, après le meurtre de son
Ibid. IV. 9. frère : *Où est ton frère Abel ?* Direz-vous, ô Juif, que Dieu ne le savoit pas ? accuserez-vous cet œil perçant, qui connoît toutes choses avant qu'elles n'arrivent, qui scrute les cœurs et les reins, qui pénètre les plus secrètes pensées ? Disons ici la
Joann XI. 22. même chose. Marthe a dit à Jésus-Christ : Je sais maintenant que tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. Le Sauveur acquiesce à son désir, et prie. Ne pouvoit-il point se passer de prier avant de ressusciter ce mort ? Lazare est-il le
Luc. VII. 14. seul qu'il ait ressuscité ? Pour rendre à la vie le fils de la veuve de Naïm, il lui avoit suffi de toucher du doigt le cercueil ; et le mort se leva. Ses disciples,

après lui, n'ont besoin que d'un mot pour ressusciter des morts. Leurs vêtements, leur ombre seule fait des miracles. Et celui qui donne à ses disciples une aussi merveilleuse puissance auroit eu besoin de prier? Pourquoi le fait-il ici? Par pure condescendance pour la demande de Marthe. Elle a désiré que Jésus-Christ priât; Jésus a prié. Aura-t-il besoin, au jour de sa mort, de prier pour introduire un voleur dans le paradis? Sa parole suffira. Dieu irrité avoit placé à la porte du paradis un Chérubin armé d'un glaive de feu, pour en défendre l'entrée; et voilà Jésus-Christ qui, de sa seule autorité, y fait entrer un voleur! Dieu son père en a chassé le premier homme, qui ne s'est rendu coupable que d'un seul péché; et Jésus-Christ y appelle un malfaiteur qui s'étoit souillé de crimes; et pour cela, il lui faut une simple parole : Jésus Christ est-il plus que son Père? Non, mais un avec lui. C'est lui qui, avec son Père, chassoit Adam du Paradis; son Père, qui, avec lui, rouvre le paradis en y introduisant le voleur. *Car*, dit-il, *Je suis dans mon Père, mon Père est dans moi.* Au moment de ressusciter Lazare, vous ne le voyez point prier; il ne dira pas : Mon Père, commandez à la mort de rendre sa victime. S'il a prié auparavant, c'étoit afin que les Juifs connussent que la mission de Jésus-Christ lui venoit de Dieu son Père, et pour qu'ils n'en pussent douter. Voici que

Act. v. 15.

Luc. xxii. 23.

Gen. iii. 24.

Joan. x. 38.

de ma propre puissance, je vais commander à la mort, et arracher Lazare au tombeau. Je dis à Dieu, mon Père, parce qu'il est mon père : Je dis à Lazare,
Ibid. XI. 43. Sors du tombeau, parce que je suis le maître de la vie et de la mort. S'il n'est pas vrai que je sois fils de Dieu, il ne le sera pas davantage que j'aie pu ressusciter ce mort. Mais si Dieu est mon père, que ce mort entende ma voix. Après cela, doutez encore de ma mission. Tandis qu'il prioit, le mort fut insensible; il parle, le mort ressuscite (*).

T. XI Bened. pag. 233. *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *ayant la forme et la nature de Dieu, n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur.* (Cap. II. v. 6. 7.) Pesez bien ces paroles, mes frères. Telles qu'une épée tranchante, qui vole de rang en rang, et fait tomber devant elle des milliers d'ennemis, ces paroles renversent, elles abattent et anéantissent toutes les hérésies qui ont pu s'élever contre la divinité de Jésus-Christ. Parcourons-les dans l'ordre des siècles qui les ont vues naître; car pour le plus ou moins d'impiété qui les distingue, il seroit difficile de le déterminer. Voici d'a-
Pag. 234. bord Sabellius, qui vient du fond de la Lybie, nous dire que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont que des noms sans réalité appliqués à une même per-

(*) *In quatriduan. Lazar.*, Morel, *Opusc.*, t. v, p. 146—151.

sonne. Marcion, du Pont, soutient que le Dieu qui a tout fait n'est pas bon, qu'il n'est pas le Père de Jésus-Christ qui est bon ; il lui en substitue un nouveau, doué de justice ; et nie que le Fils se soit incarné pour nous. Marcel, Photin et Sophrone, s'unissent pour prétendre qu'il n'y a dans le Verbe divin qu'un attribut qu'ils nomment une vertu résidente dans un homme sorti de la race de David, et lui contestent son union hypostatique avec la nature humaine. Arius convient bien qu'il est le fils, mais Pag. 235. seulement de nom ; une simple créature, et très inférieure à Dieu son Père. D'autres lui refusent une âme. Un seul mot de l'Apôtre fait tomber en ruines tous ces systèmes de l'impiété. Dans Jésus-Christ *est la forme et la nature de Dieu.* Ce trait frappe à la fois Paul de Samosate, Marcel et Sabellius. Comment oser dire qu'il ait commencé en Marie, et qu'avant elle il n'étoit pas? S'il n'y avoit en lui qu'une certaine vertu, comment saint Paul diroit-il : *Qu'ayant la forme, l'essence et la nature de Dieu, il a pris la forme, l'Essence et la nature d'un serviteur?* S'il a la forme, l'Essence réelle de serviteur, il avoit donc la forme, la nature également essentielle de Dieu, et non pas une simple vertu divine et simplement apparente. *Il n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu.* Voilà donc les personnes bien distinctes ; le Fils égal à Dieu ; donc Jésus-Christ consubstantiel à Dieu,

existant comme lui avant tous les temps. Que dit Arius pour échapper à des paroles aussi précises? Que le Fils est d'une autre nature que le Père. Qu'entend saint Paul, par ces mots : *Que le Fils a pris la forme d'un serviteur?* Il entend qu'il s'est fait homme, dites-vous. Si par ce mot : *A pris la forme* de serviteur, il faut entendre qu'il s'est fait homme, de même par ces paroles : *Etant dans la forme de Dieu*, il faut entendre qu'il est Dieu. Ce qui est vrai de l'un ne l'est pas moins de l'autre. Il est homme, parce qu'il a pris la forme, l'essence de serviteur ; il est Dieu parce qu'il étoit de toute éternité dans la forme, dans l'Essence de Dieu.

Saint Paul confirme donc la doctrine de l'évangéliste sur l'égalité du Fils avec le Père, en disant que Jésus-Christ n'a pas cru que ce fût pour lui une usurpation de se dire égal à Dieu. — A la bonne heure, réplique-t-on, il est Dieu, mais un Dieu moindre que le Père. — Distinction impie, qui introduit dans l'Eglise l'extravagance du paganisme, où il y avoit des dieux de toutes sortes, grands et petits. Pour nous, nous ne connoissons rien de semblable. Notre Ecriture ne nous parle que d'un Dieu, grand, infini dans ses perfections. S'il est le moindre, où est le Dieu? Si le même homme ne peut être à la fois grand et petit; s'il n'est qu'une seule nature, et si tout ce qui ne tient point à cette nature n'est plus l'homme, comment Dieu

pourroit-il être en même temps grand et petit? Toutes les fois que l'Ecriture parle de Jésus-Christ, elle l'appelle le Seigneur. Elle dit que le Seigneur notre Dieu est grand, que sa force et sa vertu est grande; que sa magnificence n'a point de bornes. Elle parle du Fils dans les mêmes termes que de Dieu son Père : *Nous sommes dans l'attente de la béatitude que nous espérons, et de la manifestation de la gloire du grand Dieu,* dit ailleurs saint Paul. L'Apôtre parleroit-il de *manifestation*, s'il s'agissoit du Père? Et pour prévenir toute méprise à cet égard, il ajoute : *Du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ.* Le Fils est donc qualifié le grand Dieu. Il est donc égal à Dieu. Nulle différence entre le Père et le Fils (*).

Pag. 236.

I. Tit. II. 13

Mon Père ne cesse point d'agir jusqu'à présent, et j'agis aussi incessamment, etc. Si le Fils étoit moindre que le Père, ces paroles, bien loin de le justifier contre les accusations de ses ennemis, n'auroient fait que le rendre véritablement criminel. En supposant qu'il auroit eu tort de comparer sa puissance à celle de Dieu, il n'y auroit eu dans un pareil langage que de l'orgueil et la plus coupable présomption. S'il le dit, c'est qu'en effet il est égal à Dieu son Père; c'est qu'il a eu raison

Joan. V. 17.

(*) Hom. VI *in Epist. ad Philipp.*, Mor., *Nov. Testam.*, tom. VI, pag. 51 et suiv.

de le dire. Pour vous rendre ma pensée plus claire par un exemple familier : Au prince seul il appartient de porter la pourpre et le diadème ; ce sont là les marques de sa dignité, elle n'est propre qu'à lui. Qu'un simple sujet s'avisât de se montrer avec cet ornement, et que, traduit devant le juge, il donnât pour excuse que le monarque portant ces attributs, il peut bien les porter aussi ; une semblable apologie, bien loin d'être reçue, ne lui mériteroit-elle pas un plus sévère châtiment ? On sait encore qu'à la seule puissance royale appartient le droit de faire grâce aux malfaiteurs. Un simple juge qui se permettroit d'absoudre un criminel, sous prétexte que le prince est en possession de le faire, ne seroit-il pas justement répréhensible comme ayant usurpé la prérogative de l'autorité souveraine? Appliquons ce jugement à Jésus-Christ : s'il est vraiment roi, il a le pouvoir d'absoudre ; s'il a la même plénitude de toute-puissance que Dieu son Père, il a raison d'en user. Son autorité est la même ; et il ne dit rien de trop quand il le déclare. Il est donc égal à Dieu, puisqu'il fait les mêmes œuvres que Dieu (*).

(*) *In Paralytic.*, Morel, *Opusc.*, t. v, p. 111, 112; t. 1 Bened., p. 554.

HOMÉLIE XII sur les paroles de saint Jean : *Nous avons vu sa gloire, sa gloire, comme du Fils unique de Dieu.* (Chap. I, vers. 14.)

Après avoir dit que par l'avénement de Jésus-Christ, nous avons été faits enfants de Dieu, le saint évangéliste nous découvre un autre bienfait de sa divine incarnation. Quel est-il ? Nous avons vu, ajoute-t-il, sa gloire, comme du Fils unique du Père. Non, certes, nous ne l'aurions vue jamais cette gloire, si le Fils unique ne se fût montré à nous, revêtu du corps qu'il s'est uni. Si les hommes qui vivoient du temps de Moïse, ne purent soutenir l'éclat de son visage, bien qu'il ne fût pas d'une nature différente de la nôtre; si le saint législateur eut besoin d'un voile pour couvrir la gloire qui l'environnoit, et tempérer des rayons dont il leur étoit devenu impossible de supporter la lumière, comment, nous, formés d'un vil limon, aurions-nous pu envisager la Divinité toute pure, aborder cette lumière inaccessible même aux vertus célestes? Il est venu habiter parmi nous : pourquoi ? Pour que nous pussions approcher de lui, converser et demeurer avec lui. Mais que signifient ces paroles : *Sa gloire, comme du fils unique de Dieu?* Divers prophète sont été vus dans la gloire, Moïse, Elie, Elisée; après eux Daniel,

T.VIII.Bened. Pag. 66.

Exod. XXXIV. 30-33.

les trois jeunes hommes, et beaucoup d'autres: tous ceux qui ont opéré des miracles, ont obtenu la plus brillante célébrité. Les Anges se sont fait
Pag. 67. voir aux hommes dans la lumière et la splendeur de leur nature, et non-seulement les Anges, mais les Chérubins et les Séraphins se sont manifestés
Isa. VI. 2. au Prophète dans toute leur gloire. L'évangéliste écarte toutes ces images, et élevant nos pensées au-dessus de tout ce qui fut créé, nous transporte au centre de la gloire et au comble de tous les biens; comme s'il disoit : ce n'est point la gloire d'un prophète, ni d'un Ange, ni d'un Archange, ni des vertus célestes, ni d'aucune autre créature, s'il en est, que nous avons vue; mais celle du Seigneur même, celle du Roi des rois, celle du vrai fils unique de Dieu, de celui qui est le maître de tous les hommes. Tous les autres, Anges, Archanges, prophètes, ne faisoient qu'exécuter des ordres qu'ils avoient reçus; Jésus-Christ agissoit en tout avec l'autorité et la puissance qui n'appartiennent qu'au Roi et au souverain Seigneur.

Bien qu'il parût sur la terre sous une forme basse et abjecte, les créatures n'en reconnoissoient pas moins leur maître dans sa personne. Du haut du
Matth. II. Luc. II. ciel, une étoile appeloit les mages du fond de l'orient pour venir l'adorer, et toute l'armée des Esprits célestes chantoit des hymnes à sa louange. D'autres hérauts paroissoient à la fois, s'unissant

pour évangéliser au monde son merveilleux avénement. Les Anges l'annonçoient aux pasteurs, ceux-ci à la Judée, l'archange Gabriel à Marie et à Elizabeth, Anne et Siméon à ceux qui étoient dans le temple. L'enfant, encore renfermé dans le sein de sa mère, cet autre Jean, qui devoit faire entendre sa voix dans le désert, tressailloit d'allégresse à son approche. Lui-même, il n'étoit pas encore, et déjà l'espérance de sa venue répandoit la joie dans tous les cœurs. Des prodiges plus grands encore signalèrent son avénement. Ce n'est plus une étoile ni les cœurs angéliques, c'est Dieu le Père, lui-même, qui la proclame du haut du ciel, et avec le Père, l'Esprit Saint descendu sur lui et se reposant dans lui. C'est donc avec vérité que notre évangéliste a dit : *Nous avons vu sa gloire, sa gloire comme étant celle du fils unique de Dieu.* La nature entière le reconnoît : *Sa renommée,* dit un autre évangéliste, *remplissoit toute la Syrie.* Tout publioit à haute voix que le Roi du ciel étoit arrivé. Les Démons quittoient les corps qu'ils possédoient ; ils fuyoient, vaincus par sa puissance. La mort, elle-même, étoit repoussée pour être ensuite désarmée; les diverses maladies cédoient à son commandement; les tombeaux rendoient à la vie leurs captifs. Alors parurent toutes ces merveilles que les prophètes avoient tant souhaité de voir, et dont ils n'avoient pu être les témoins. On a vu des aveugles-nés appelés à la lu-

Pag. 68.
Luc. I. 41.
Gen XLIX. 10.
Marc. VI. 17.
Matth IV. 24.

mière, des membres desséchés et privés de la vie, remis en possession du mouvement; des sourds entendre, des paralytiques recouvrer la force et l'agilité de leurs corps; des langues, muettes auparavant, se délier et parler. Tel qu'un habile architecte qui rétablit une maison tombant en ruines, Jésus-Christ, en s'unissant à la nature humaine, l'a réparée; les parties qui en étoient rompues et détachées, il les a rejointes, et a relevé celles qui étoient
Pag. 69. gisantes à terre. Mais ce qui est bien plus excellent que la guérison des corps, il a opéré la guérison des âmes. Les maladies dont elles étoient souillées, il les a vaincues. D'un publicain, il a fait un Apôtre; d'un persécuteur, le docteur des nations; d'un voleur, il a fait un citoyen du royaume céleste; d'une prostituée, le modèle d'une foi héroïque. Et des hommes qui ne s'étoient fait remarquer que par l'excès de leurs déréglements, des cités, des nations entières, plongées auparavant dans l'abîme du crime, changées, converties tout à coup, ont déployé des vertus égales à celles des Esprits célestes.

Tels sont les prodiges de toutes sortes que l'évangéliste recueilloit dans sa pensée, quand il s'écrioit: *Nous avons vu sa gloire, comme celle du Fils unique de Dieu, plein de grâce et de vérité.* Et l'admiration qu'il excite ne s'arrête pas à ses miracles. Bien loin de l'affoiblir par le spectacle de ses abaisse-

ments, de ses souffrances, des humiliations de sa croix, de tant d'outrages reçus de la part de ceux-là qu'il avoit comblés de ses bienfaits, c'est là encore ce que saint Jean appelle sa gloire; car non-seulement il y faisoit éclater sa charité et son amour pour les hommes, mais il y manifestoit son ineffable puissance, puisque c'est au moment où il subissoit la mort, que la mort a été détruite, la malé- Pag. 70.
diction effacée, les Démons confondus, et la cédule de nos péchés attachée à sa croix. Mais parce que de semblables prodiges n'ont rien de palpable aux sens, il a voulu que des signes extérieurs et publics le fissent reconnaître invinciblement pour le Fils unique de Dieu, pour le souverain dominateur de la nature. A peine ce bienheureux corps est-il suspendu à la croix, le soleil s'éclipse, la terre s'ébranle et se couvre de ténèbres, les tombeaux s'ouvrent, des morts, en grand nombre, ressuscitent et se font voir vivants dans Jérusalem. Tout mort qu'il est, et gardé à vue dans son sépulcre par des soldats, il franchit la barrière placée autour de son monument, et commande à la vie en se ressuscitant lui-même. Sa vertu toute puissante se communique à ses Apôtres. Conformément à la mission qu'il leur avoit donnée, ils se répandent dans tout l'univers, médecins d'un ordre en effet bien nouveau, chargés de guérir toutes les maladies de l'âme, de réformer les mœurs des hommes, de répandre en tous lieux

la semence de la céleste doctrine, de renverser la tyrannie des démons, de faire connoître les vrais biens, ces biens qui jusque là n'avoient pas été soupçonnés, de prêcher l'immortalité de l'âme, la vie éternelle des corps ressuscités, un ordre de vérités supérieures à toute notre intelligence, et des récompenses qui n'auront jamais de fin.

Il faut donc que ceux qui ont le bonheur de voir tant de merveilles, d'entendre une si admirable doctrine, de recevoir de si excellents dons, mènent une vie digne de ses dogmes, pour mériter de jouir de ces biens. Car Jésus-Christ n'est pas seulement venu dans le monde, pour nous faire contempler la gloire de son humanité sur la terre, mais pour nous appeler à la manifestation de sa gloire future dans le ciel. Aussi lisons-nous dans le même évangéliste ces paroles de Jésus-Christ : « Je désire que là où je suis, ceux que vous m'avez donné y soient avec moi, afin qu'ils contemplent ma gloire. » Que si sa gloire sur la terre fut si éclatante, que sera-ce de sa gloire dans le ciel? puisqu'elle se découvrira à nous, non plus à travers les ombres de cette terre corruptible, et d'un corps fragile et périssable, mais dans la lumière d'une vie immortelle, environnée de clartés telles que nulle imagination humaine ne sauroit bien les exprimer (*).

Joan. XVII. 24.

(*) Morel, *Nov. Testam.*, tom. II, pag. 75—80.

613352 SBN

TABLE

DES ARTICLES CONTENUS DANS CE TREIZIÈME VOLUME.

SUITE DU LIVRE QUATRIÈME.

CONTINUATION DE LA PREMIÈRE PARTIE.

Pages.

Considérations générales sur la foi..... 1

ARTICLE I.

DOGMES DE LA FOI RÉVÉLÉE.

Sect. I. — Insuffisance des révélations antérieures au christianisme..... 39

Sect. II. — Ecriture Sainte. Caractères de sa divine inspiration..... 73

Sect. III. — Eglise. Son infaillibilité dans la prédication des dogmes de foi révélée. Sa force, son indéfectibilité. Promesses qui lui ont été faites. Son unité, qui repousse toute division..... 98

Hérésies. Ce qui les excite. Mœurs des hérétiques... 176

Pourquoi il est nécessaire qu'il y ait des hérésies.... 200

Crime et dangers du schisme..... 227

Homélie sur l'anathème..... 245

Eglise romaine. Sa prééminence..... 260

Autorité de la Tradition..... 270

Conciles..... 274

Censures ecclésiastiques..... 275

Ante-Christ..... 278

ARTICLE II.

Jésus-Christ Dieu.

Traité de la Divinité de Jésus-Christ..... 282

Discours contre les Juifs, au nombre de huit..... 327

Pages.
Prédictions de Jésus-Christ sur le temple de Jérusalem, et la ruine de la nation..... 342
Autres prédictions de Jésus-Christ..... 344
Sect. I. — Accord de l'ancien et du nouveau Testament..... 381
Supériorité du nouveau..... 390
Sect. II. — Prophéties qui ont annoncé l'avénement de Jésus-Christ..... 396
Jésus-Christ figuré par Adam, par Abraham et Isaac, Melchisédech, Joseph, Moïse, etc. Passage de la mer Rouge, figure du baptême..... 415
Pâque des Juifs, figure de celle des chrétiens..... 421
La vertu de la croix figurée par le serpent d'airain... 423
Jésus-Christ, figuré par Josué, par Jonas. 427 — 430
De l'obscurité des prophéties..... 451
Sect. III. — La loi nouvelle ou l'Evangile..... 438
Jésus-Christ auteur de l'une et de l'autre..... 456
Homélie I. Sur l'Evangile de saint Matthieu..... 462
Concordance des Evangiles..... 470
Les philosophes et l'Evangile..... 489
Sect. IV. Incarnation divine, ses bienfaits. Pourquoi l'avénement de Jésus-Christ parmi les hommes avoit-il été si long-temps différé?..... 496
Ce qu'étoit le monde avant la divine incarnation de Jésus-Christ..... 505
Extrait des homélies sur l'Epître aux Colosses et sur le livre des Actes..... 515
Sect. V. Jésus-Christ Dieu égal à Dieu son père. Consubstantialité du Verbe..... 542

Digitized by Google

Digitized by Google